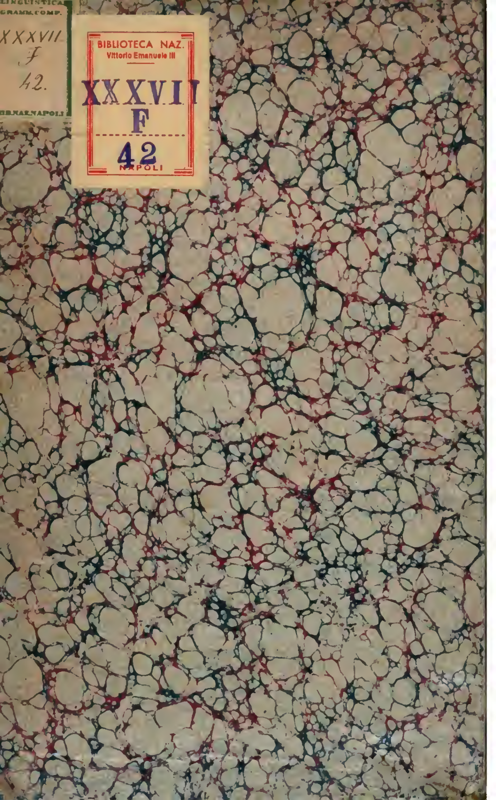
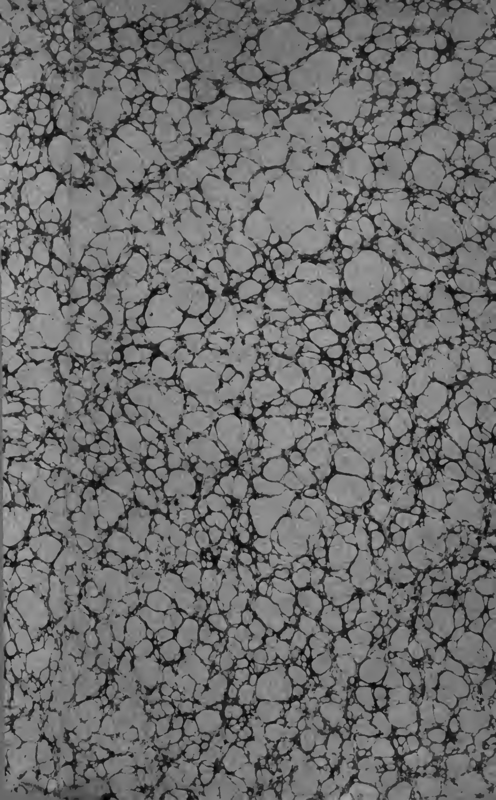




LINGUISTICA
GRAMM. COMP.
XXXVII
F
42.
BIB. NAZ. NAPOLI
BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXXVII
F
42
NAPOLI




LIBRERIA
DETKEN & ROCHOLL
NAPOLI

GRAMMAIRE COMPARÉE

DES

LANGUES INDO-EUROPÉENNES

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie.

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 79.

GRAMMAIRE COMPARÉE

DES

LANGUES INDO-EUROPÉENNES

COMPRENANT

LE SANSCRIT, LE ZEND, L'ARMÉNIEN
LE GREC, LE LATIN, LE LITHUANIEN, L'ANCIEN SLAVE
LE GOTHIQUE ET L'ALLEMAND

PAR M. FRANÇOIS BOPP

TRADUITE
SUR LA DEUXIEME ÉDITION
ET PRÉCÉDÉE D'INTRODUCTIONS

PAR M. MICHEL BRÉAL

PROFESSEUR DE GRAMMAIRE COMPARÉE AU COLLÈGE DE FRANCE

TOME IV



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LXXII

INTRODUCTION.

Nous livrons aujourd'hui au public le quatrième tome de la Grammaire de Bopp, avec lequel se termine l'ouvrage. La plus grande partie de ce volume est consacrée à l'étude des suffixes; viennent ensuite les mots composés; le livre finit par les indéclinables.

DE LA FORMATION DES MOTS.

L'étude des suffixes, qui est à peine esquissée dans nos grammaires classiques, présente un grand intérêt, et nous allons essayer de faire comprendre quelques-uns des enseignements qu'on en peut tirer. Nous avons déjà dit quelle est l'origine des suffixes [1] : le désir de montrer aux yeux, ou de rappeler à l'esprit l'objet dont on affirme quelque qualité, a fait adjoindre aux racines attributives ou verbales une racine indicative ou pronominale. Ainsi ont été formés les thèmes comme *yug-a* « joug », *aç-va* « cheval », *dâ-na* « don », *ghar-ma* « chaleur », *pa-ti* « protecteur ». Il est probable que ces racines pronominales *a*, *va*, *na*, *ma*, *ti*, qui se retrouvent toutes comme pronoms, étaient d'abord synonymes, et qu'elles servaient seulement, comme

[1] Tome II, p. xxiv et suiv.

autant de gestes phoniques, à diriger ou à retenir la pensée sur la personne ou sur la chose dont on parlait. Mais les deux lois intellectuelles qui régissent le langage, et qui ont fait sentir leur influence de très-bonne heure, comme nous en observons encore l'action tous les jours, l'*analogie* et la *répartition*, ne tardèrent pas à s'emparer des suffixes. D'une part, l'esprit s'habitua à ne plus guère employer de noms qui ne fussent pourvus de quelqu'une de ces syllabes démonstratives : de sorte qu'il arriva qu'à l'exception d'un petit nombre de mots, appelés par Bopp mots-racines, qui sont comme les restes d'un autre âge, tous les noms, adjectifs ou substantifs, furent revêtus d'un suffixe. D'un autre côté, le besoin d'ordre et de clarté fit répartir, autant qu'il était possible, ces syllabes de telle façon qu'elles ne formassent point double emploi, et que par le seul choix du suffixe on comprît s'il est parlé d'un être actif ou passif, d'une cause ou d'un effet, d'une action ou d'un instrument, d'une substance ou d'une qualité. A ces deux lois du langage ajoutez le besoin de perfectionnement inhérent à l'homme, qui lui fit créer, par la combinaison des anciens suffixes, des suffixes nouveaux de plus en plus compliqués, de manière à indiquer une foule d'idées accessoires et de notions dérivées : on aura en peu de mots un aperçu du développement de cette partie de nos langues.

Prenons comme exemple le substantif latin *fortitudo*, ou plutôt l'accusatif *fortitudinem*[1]. A première vue, nous dis-

[1] Comme il arrive assez souvent, le nominatif n'a pas le même thème que les cas indirects. Au nominatif, le thème est *fortitudô(n)*; aux cas indirects, il est *fortitûdin*. C'est ainsi qu'on trouve le nominatif *homô(n)* à côté

tinguons un thème *fortitûdin*, qui se décompose en deux parties : *forti* et *tûdin*. Dans *forti*, nous avons une racine *for*, qui n'est autre chose que la racine *fer* « porter », suivie d'un suffixe primaire *ti*. Ce suffixe remplissait d'abord des rôles assez divers, puisqu'il a donné des noms d'agent masculins comme *vec-ti-s* « levier », *hos-ti-s* « ennemi », et puisqu'il servait, d'un autre côté, à former des noms abstraits féminins, comme *pes-ti-s* « perte, ruine », *ves-ti-s* « vêtement » (primitivement « l'action de se vêtir »)[1]. Le latin a plus tard allongé le suffixe *ti*, quand il doit être pris dans le sens abstrait, par l'addition du suffixe *ôn*; on a obtenu ainsi une nouvelle série de mots, comme *men-ti-ô(n)*, *por-ti-ô(n)*, *pô-ti-ô(n)*.

Le mot *for-ti-s* est un nom d'agent signifiant « celui qui porte, qui supporte ». Pour en tirer un nom abstrait, le latin s'est servi du suffixe *tûdôn* ou *tûdin*, que nous trouvons encore dans *lenitudo, magnitudo, multitudo*. Ce suffixe est secondaire, c'est-à-dire qu'il ne s'ajoute jamais immédiatement à une racine, mais qu'il a besoin d'avoir pour appui un thème déjà formé. Si nous examinons ce suffixe, nous voyons qu'il se compose de deux et même de trois parties : en premier lieu, nous avons un suffixe *tu*, qui est employé seul dans les mots comme *sta-tu-s*, *ac-tu-s*,

du génitif *homin-is;* mais l'ancienne langue avait en outre un génitif *homôn-is* ou *hemôn-is*.

[1] Ces substantifs féminins en *ti* ne sont pas toujours reconnaissables à première vue, parce qu'au nominatif ils ont éprouvé d'assez fortes contractions. C'est ainsi que nous avons *men-(ti)-s* « pensée », *par-(ti)-s* « partie ». Il n'est pas nécessaire d'ajouter que c'est le même suffixe que nous avons dans le grec *μῆ-τι-ς* « sagesse », *φά-τι-ς* « discours », *φύ-σι-ς* « nature ». Voyez § 841 et suiv.

sal-tu-s, mais qui se combine aussi avec d'autres suffixes, auquel cas il a un *u* long; en second lieu, nous trouvons *dôn*, *din*, qui s'emploie sans le soutien de la syllabe *tû* dans les mots comme *cupî-dô(n)*, *dulcé-dô(n)*, et qui lui-même se compose du suffixe *dŏ* ou *dŭ*, que nous avons dans *surdus*, *validus*, et du suffixe déjà mentionné *ôn*, *in*, que présentent les mots comme *ger-ô(n)*, *ger-ôn-em*, *turb-ô(n)*, *turb-in-em*. La jonction de ces deux éléments a eu lieu dans la période helléno-italique, ainsi qu'on le voit par les formes grecques comme ἀχθηδών, λαμπηδών. Mais la réunion du suffixe *tu* avec *dôn* paraît propre à l'Italie; non que la langue grecque ne possède aussi le suffixe *tu*, ou qu'elle ait négligé de le combiner avec d'autres syllabes; elle s'en est servie, par exemple, pour ses noms abstraits en συνη, tels que μνημοσύνη, σωφροσύνη[1].

On voit que pour nous rendre compte de la formation d'un mot latin, tantôt nous avons dû sortir de la langue latine, et tantôt nous avons pu nous renfermer dans cet idiome. Le plus souvent, les éléments ainsi agglomérés en un suffixe sont si réduits par l'action du temps et par l'effet même de leur accumulation que le grammairien, pour les analyser, ne peut guère se passer de la comparaison des autres langues. Dans le substantif *genitrix*, outre la racine *gen*, la voyelle de liaison *i* et la désinence *s*, on doit distinguer trois parties, qui ne sont pas toutes du même âge : en premier lieu, le suffixe *tr*, reste du suffixe *tôr*, *ter*, en sanscrit *târ*, *tar*, lequel forme des noms d'agent et des noms de parenté, et servait originairement

[1] Pour le changement de τ en σ, comparez le pronom de la seconde personne σύ.

pour le féminin comme pour le masculin, puisqu'on dit *mâter* aussi bien que *pater;* secondement, le suffixe *î*, reste de la syllabe *yâ*, qui dès la période indo-européenne a été employée pour former des féminins; troisièmement, la lettre *c*, débris d'un suffixe qui est venu plus tard se surajouter au précédent et qui, en latin, a fini par faire corps avec lui.

Aucune partie de la grammaire ne fait mieux voir les substructions profondes et la croissance continue du langage. Mais les suffixes ne se développent pas seulement par l'adjonction de nouveaux éléments qui viennent s'ajouter à leur partie finale; quelquefois ils gagnent aussi sur le corps du mot et croissent par leur commencement. Un exemple fera comprendre le fait dont nous voulons parler. Nous avons déjà mentionné le suffixe *tu* qui s'ajoute à une racine ou à un thème verbal pour former des noms comme *ac-tu-s*, *rap-tu-s*, *strepi-tu-s*, *tinnî-tu-s*, *hortâ-tu-s*. Comme les verbes de la première conjugaison sont les plus nombreux en latin, les noms en *âtu-s*, tels que *plorâtus*, *venâtus*, *judicâtus*, se trouvèrent bientôt en assez grande quantité pour que la langue, s'habituant à cette voyelle de soutien, l'incorporât au suffixe, qui dès lors devint suffixe secondaire et s'ajouta à toutes sortes de thèmes nominaux. On obtint ainsi des mots exprimant un état, tels que *cœlibâtus*, *concubinâtus*, ou une fonction, comme *pontificâtus*, *triumvirâtus*, *principâtus*, *tribunâtus*. La voyelle *â*, qui appartenait primitivement au thème verbal, s'en est détachée pour s'annexer au suffixe.

Il ne faut pas regarder ce fait comme accidentel. Il est, au contraire, fréquent, et beaucoup de suffixes, dans

toutes les langues de la famille, ont ainsi rongé leur thème pour s'en approprier quelque partie. Les adjectifs grecs en *ωτος*, comme *χαρυωτός*, *ῥαϐδωτός*, *παρδαλωτός*, doivent leur *ω* à l'analogie des verbes en *οω*, quoiqu'ils ne dérivent eux-mêmes d'aucun verbe. Le latin *virêtum* s'explique par *virêre;* mais *pomêtum*, *vinêtum*, *quercêtum*, *viminêtum*, ont, à son exemple, emprunté cet *ê*. Les adjectifs comme *salutâris*, *liminâris*, *Apollinâris*, ont été faits d'après *familiâris*, *stellâris*, *tabulâris*. En grec, *κυματηρός* «houleux», *στιχηρός* «aligné» ont un *η* qui est parti des mots comme *τυχηρός* «heureux», *τολμηρός* «hardi».

Toutes les fois qu'il se présente un fait de cette nature, le linguiste est placé en face d'une question de chronologie, qu'il n'est pas toujours aisé de résoudre. On pourrait soutenir, par exemple, que le suffixe *dra* était déjà affranchi dès la période helléno-italique, et même dès la période indo-européenne. La question devient plus claire quand il s'agit de langues dont le développement nous est bien connu. Le suffixe, si usité en allemand, *ig*, qui forme les adjectifs tels que *freud-ig* «joyeux», *traur-ig* «triste», *gehäss-ig* «haineux», et qui se retrouve en anglais sous la forme *y* dans *heart-y* «cordial», *blood-y* «sanglant», *worth-y* «digne», s'approprie son *i* en quelque sorte sous nos yeux. Si nous remontons jusqu'au gothique, nous voyons que le suffixe correspondant est *ga* et *ha;* exemples: *môda-ga* «irascible», *handu-ga* «agile», *staina-ha* «pierreux»[1]. Quand le thème auquel il est joint se termine par un *i*, cet *i* s'allonge : ainsi *mahti* «puissance» fait *mah-*

[1] Nominatif *môdags*, *handugs*, *stainahs*.

tei-ga[1] «puissant», *listi* «ruse» fait *listei-ga* «rusé». Cet allongement est probablement de la même nature que celui que nous constatons dans le latin *canînus*, *ovîlis*[2]. La langue s'est habituée peu à peu à l'*i*, qu'elle a réuni au suffixe; et, l'*a* final étant tombé, on a obtenu un suffixe *îc*, *ig*. En vieux haut-allemand, nous avons déjà des mots comme *upar-muot-îc* «fier»; en anglo-saxon, des adjectifs comme *græd-ig* «affamé», *hâl-ig* «saint». Avec le temps, ce suffixe est devenu de plus en plus usité : si bien qu'en anglais il se joint même à des mots d'origine française, comme dans *flowery* «fleuri», *faulty* «fautif», *noisy* «bruyant». On voit que le *g* est tombé à son tour en anglais, de sorte qu'il reste simplement le son *i*, c'est-à-dire précisément la partie qui primitivement était étrangère au suffixe[3].

Quelquefois, c'est une consonne, et non une voyelle, qui vient ainsi s'ajouter au commencement. Les mots anglais comme *sweet-ness* «douceur», *bright-ness* «splendeur», et les mots allemands comme *verständ-niss* «intelligence», *fäul-niss* «pourriture», sont dérivés à l'aide d'un suffixe qui, en gothique, a encore la forme *assu*; mais comme il se joignait à des thèmes en *n*, tels que *fraujin-assu* «do-

[1] *Ei* est, en gothique, le signe orthographique qui représente l'*i* long.

[2] La cause de l'allongement n'est pas bien connue. On peut supposer que les verbes de la dixième classe, qui sont les plus nombreux, ont contribué à le provoquer. Ainsi, en latin, les verbes comme *amare*, *finire*, *virere*, qui ont donné naissance aux participes *amâtus*, *finîtus*, *virêtum*, donnaient l'exemple de suffixes précédés d'une voyelle longue.

[3] Voyez Bopp, Grammaire comparée, § 951, et Grimm, Grammaire allemande, II, p. 298 et suiv.

mination », *leikin-assu* « guérison », la nasale a passé du côté du suffixe et s'y est incrustée[1].

Nous avons insisté sur ces faits, parce que Bopp, à qui nous empruntons les deux derniers exemples, n'a pas toujours aussi bien expliqué l'accroissement initial des suffixes. Ainsi dans les mots latins comme *campestris*, *silvestris*, il suppose (§ 846) que l'*s* pourrait être une lettre euphonique[2]. Mais pour se rendre compte de ce suffixe *estris*, il faut partir des adjectifs *equestris*, *pedestris*, qui sont formés, non pas directement de *equus*, ni de *pes*, mais des dérivés *eques* et *pedes*; les thèmes nominaux *equit*, *pedit*, devant le suffixe *tri*, ont régulièrement changé leur *t* en *s*, pour éviter la rencontre des deux dentales[3], et la voyelle *i*, se trouvant devant deux consonnes, a été changée en *e*[4]. La langue latine, une fois habituée au suffixe *estri*, s'en est servie comme s'il formait un tout indissoluble.

On peut appliquer aux suffixes les paroles d'Ennius, que vivants ils volent par la bouche des hommes. Ou plutôt il convient de distinguer dans chaque langue deux catégories de suffixes : les uns se trouvent dans un certain nombre de mots; mais ils sont comme enchaînés et ils ne peuvent plus prendre leur essor pour se poser sur des formations nouvelles. D'autres, au contraire, se trouvent en liberté, et forment, au gré de celui qui parle, des séries

[1] Voyez Bopp, Grammaire comparée, § 933.

[2] Selon Pott, ce serait le *t* qu'il faudrait regarder comme la lettre euphonique, et le suffixe *stri* ou *ster* ne serait autre chose que le verbe sanscrit *sar* « aller ». (Recherches étymologiques, 2e éd. II, p. 554.)

[3] Voyez § 101 et comparez *palud*, qui fait *palus-tris*.

[4] Voyez § 6.

entières de mots nouveaux[1]. Le rapport de ces deux catégories change selon les temps et les lieux, et les révolutions qui se produisent sur ce domaine ne contribuent pas moins que la variation des sens et les modifications phoniques à la transformation graduelle des idiomes. C'est par le nombre des suffixes mobiles que se mesure en partie la capacité de production d'une langue; les idiomes qui, comme l'allemand, ont laissé se perdre ou se figer la plupart de leurs anciens suffixes, sont obligés d'en emprunter aux langues étrangères, ou de les remplacer par la composition. Mais même dans les langues où ce mode de formation n'a jamais été engourdi, on constate des changements et des retouches, comme si le temps usait les rouages de ce mécanisme.

Considérons maintenant de plus près le livre de Bopp, et voyons de quelle façon il a traité cette partie de la grammaire. Deux plans différents s'offrent au linguiste : il peut suivre l'ordre que nous appellerons morphologique, ou bien l'ordre grammatical. Dans le premier cas, il rangera les suffixes d'après leur forme, en commençant par les plus simples : peu importe que sur sa route il rencontre des substantifs, des adjectifs, des noms verbaux, des infinitifs, des participes; la forme seule décidera du classement. A côté des noms en *ana*, comme *nayana-m* « l'œil », *vadana-m* « la bouche », viendront se placer l'infinitif grec en *εναι* et l'infinitif germanique en *an;* le supin latin en *tum* sera

[1] Comme exemples de suffixes en liberté, on peut citer, dans toutes les langues anciennes, ceux qui servent à former le comparatif et le superlatif, les patronymiques et les diminutifs.

mis auprès des noms grecs en τυς, comme βρωτύς, δαιτύς. Ce plan découvre le mieux l'usage très-varié que les différents idiomes ont fait d'une seule et même formation; il a, en outre, l'avantage de se rapprocher le plus de l'ordre historique, puisque les suffixes les plus simples sont aussi, selon toute apparence, les plus anciens. Schleicher a adopté cette disposition dans son *Compendium*. D'un autre côté, l'ordre grammatical consisterait à mettre ensemble les suffixes qui ont été appelés à remplir des fonctions similaires; on ferait, par exemple, un chapitre de l'infinitif, un autre du participe, un autre encore avec les noms abstraits et avec les noms d'agent. Mais cette marche est beaucoup plus difficile à suivre, à cause du caractère flottant des significations. Notre auteur s'est décidé pour un parti intermédiaire : il a établi deux catégories; dans la première, il place tous les suffixes qui, ayant donné des participes, ou des infinitifs, ou des noms verbaux, ont un rapport plus intime avec la conjugaison[1], et il réunit dans la seconde ceux qui ont produit uniquement des adjectifs ou des substantifs. Cette division une fois faite, il suit habituellement l'ordre morphologique à l'intérieur de chaque catégorie.

Les paragraphes consacrés par Bopp à l'infinitif sanscrit sont au nombre des plus remarquables de son ouvrage[2].

[1] §§ 779-906. Dans cette première catégorie, Bopp fait encore une distinction. Il commence par les suffixes qui, comme le participe présent en *ant*, le participe parfait en οτ, le participe moyen en *mâna*, impliquent dans leur forme une idée de temps et de voix; et il continue par ceux qui, comme le suffixe *ta*, doivent seulement à l'usage leur détermination à cet égard. Ce sont les termes employés par l'auteur (§ 810).

[2] § 849 et suiv.

Il a le premier montré que l'infinitif, dans toutes les langues, n'est pas autre chose «qu'un nom abstrait, différant seulement des autres substantifs par le privilége qu'il a de gouverner le même cas que le verbe, et d'être souvent construit d'une façon plus libre.» Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de la discussion que Bopp eut à soutenir, sur ce sujet, contré Schlegel et Lassen, et dans laquelle Guillaume de Humboldt vint se ranger de son côté. Disons seulement que ces paragraphes, ainsi que ceux où il est traité de l'infinitif germanique [1], sont d'une haute importance pour la syntaxe, et qu'ils éclairent d'un jour nouveau la construction appelée infinitive. Ils sont encore intéressants à un autre point de vue : ils montrent comment l'esprit finit par se soumettre la matière du langage, et comment il fait entrer dans les infinitifs et dans les participes, soit à l'état latent, soit d'une façon explicite, des notions de temps, des idées d'actif et de passif, qui étaient primitivement étrangères à ces formations nominales [2].

Au lieu que dans l'étude des temps, des modes, des personnes, les différentes langues indo-européennes présentent entre elles le plus remarquable accord, elles s'écartent les unes des autres quand on arrive à l'infinitif et aux formes qui s'y rattachent. Il n'y a aucune analogie, par exemple, entre *dâtum*, *διδόναι* et *dare*. La raison de ces divergences se devine. L'infinitif est un nom exprimant

[1] § 871 et suiv.

[2] Même dans nos langues modernes, l'infinitif peut encore s'employer sans impliquer une idée d'actif ou de passif. Citons seulement les locutions comme : *agréable à voir*, *facile à retenir*.

l'action et doué de la force transitive; mais nos langues avaient à leur disposition, pour former des noms de cette sorte, une grande quantité de suffixes, et après avoir longtemps tâtonné dans leur choix, elles ne se sont chacune arrêtées à certains suffixes qu'après leur séparation. Notre auteur, qui a bien reconnu la cause des faits, laisse cependant régner quelque incertitude sur plusieurs points de détail. Il semble croire, par exemple, que la force transitive est entrée après coup dans ces noms, tandis qu'il est plus vraisemblable de penser qu'elle est, au contraire, un héritage des anciens temps. Plus les langues avancent en âge, plus devient tranchée la limite qui sépare du nom verbal le substantif proprement dit; mais à l'origine, cette limite est assez indécise. Bopp montre (§ 814) que les noms en *tár*, comme *dâtár* «donateur», se construisent dans les Védas avec l'accusatif, et qu'on trouve, par exemple, des tours comme *dâtâ maghâni* «dator divitias»[1]; il en rapproche avec raison certaines phrases de Plaute, telles que : *Quid tibi hanc curatiost rem? Quid tibi hunc receptio ad te est meum virum?* Mais on est d'autant plus surpris quand il ajoute que les noms comme *tactio*, *receptio*, et les supins comme *notum*, *dictum*, ont pris leur force verbale sur le sol de l'Italie (§ 867). C'est intervertir, en quelque manière, l'ordre historique, et méconnaître la marche du langage[2] : parmi beaucoup de formations, quelques-unes

[1] Ces noms en *tár* ont conservé, comme on sait, leur force transitive en sanscrit, puisqu'ils ont fourni à la conjugaison un futur périphrastique : *dâtâsmi* (pour *dâtâ asmi*) «je donnerai», *dâtâsi* (pour *dâtâ asi*) «tu donneras», *dâtâ* «il donnera». Il en est de même pour la forme congénère *daturus* en latin.

[2] Au contraire, Bopp est disposé à admettre que l'infinitif slave en *tĭ*

conservent leur énergie verbale; mais nous n'en voyons guère qui, après l'avoir perdue, la regagnent[1].

Ce chapitre de la grammaire a pu être approfondi en ces dernières années, grâce à une connaissance plus complète des Védas. On a observé combien la syntaxe, en ces antiques documents, est plus hardie; on y a trouvé aussi certains phénomènes d'attraction qui expliquent comment le latin, des constructions telles que : *Ex majore enim copia nobis quam illi fuit exemplorum eligendi potestas*[2], a passé aux constructions comme *liberorum quærundorum causa*. C'est ainsi que les Védas disent : *vrĭtrâya hantavê*, littéralement : « pour *Vrĭtra* pour la mort » (*Vritræ occidendo*)[3].

Un point fort controversé parmi les linguistes modernes, c'est l'origine de l'infinitif latin. Bopp (§ 854) rapproche la forme *se*, que nous avons dans *es-se*, *fer-re* (pour *fer-se*), *scrip-se*, *ama-re* (pour *ama-se*), *amavis-se*, de la syllabe *σαι*

et le supin lithuanien en *tu* ont été employés de tout temps comme noms verbaux, et qu'ils doivent être identifiés avec l'infinitif sanscrit en *tum*. Mais on se rappelle qu'il suppose entre le sanscrit et les idiomes letto-slaves un lien spécial de parenté.

[1] L'exemple de l'anglais, qui dit : *to man a ship* « équiper un vaisseau », *to pen a letter* « écrire une lettre », ne peut être invoqué ici, car ces infinitifs possèdent virtuellement la désinence *an*, *en*, laquelle s'est perdue en anglais moderne.

[2] Cic. *Inv.* II, 2, 5.

[3] Sur l'infinitif sanscrit, le lecteur pourra consulter Höfer, *Vom Infinitiv*, Berlin, 1840. Une riche collection d'exemples tirés des Védas se trouve dans *Der Infinitiv im Veda*, par Alfred Ludwig; Prague, 1871. Mais on fera bien de n'accueillir les théories de l'auteur qu'avec une grande précaution. Sur le gérondif latin, dont l'explication est un point faible du livre de Bopp (§ 809), il faut lire Corssen, *Kritische Beiträge zur lateinischen Formenlehre*, p. 120 et suiv.

qui se trouve dans le grec λῦσαι, τύψαι, et de la syllabe *sé*, *shé* qui est dans certains infinitifs sanscrits, comme *vak-shé* «pour transporter», *gi-shé* «pour vaincre», *stu-shé* «pour célébrer». Il suppose que l'infinitif *asé* «pour être» est venu se joindre à la racine attributive[1]. Il cite des exemples de racines ainsi employées, soit au datif, soit à d'autres cas, comme noms verbaux. Cette explication n'a pas été admise par la plupart des philologues contemporains, et notamment par MM. Sonne[2], Leo Meyer[3] et Schleicher[4], qui proposent de rattacher l'infinitif latin aux thèmes neutres en *as* (grec *os*, latin *us*); *vehere*, par exemple, supposerait un ancien substantif *vehus*, *veheris*. Nous ne pouvons nous arrêter à une discussion qui demanderait de longs développements; disons seulement que l'explication de Bopp nous paraît soulever beaucoup moins de difficultés et être plus conforme au génie agglutinatif de la conjugaison latine.

Nous passons maintenant à la seconde catégorie de suffixes, ceux qui n'ont pas servi à donner des noms verbaux. Le livre de Bopp, dans cette seconde partie, présente également beaucoup d'observations justes. Mais nous devons cependant faire quelques réserves sur la méthode de l'auteur.

Parce que les grammairiens de l'école classique ont

[1] On sait que la racine *as*, en composition avec une autre racine, perd habituellement son *a*. Nous avons, par exemple, l'aoriste *adik-sham* «je montrai» (en grec ἔδειx-σα).

[2] Journal de Kuhn, XII, p. 349.

[3] Grammaire comparée du grec et du latin, II, 120.

[4] *Compendium*, § 230.

quelquefois parlé un peu au hasard des effets de l'analogie, ce n'est pas une raison pour que la linguistique moderne en méconnaisse l'importance. Il semble que Bopp ait cherché à l'exclure de ses ouvrages. Même là où il lui est impossible de ne pas la voir, il en constate l'action avec une sorte de répugnance : il appelle quelque part du nom d'avortons (*fehlgeburten*) les mots qui lui doivent leur formation. On ne doit sans doute user qu'avec réserve d'une explication dont il est souvent difficile de fournir la preuve directe; la recherche des mots qui ont servi de chefs de file à des séries entières, exige une connaissance particulière du développement d'un idiome. Mais, en revanche, nous apprenons de cette façon à reconnaître dans quelle direction se meut le langage, comment il se fixe et se régularise tout en s'augmentant, et quelles sont les formes victorieuses dans ce continuel combat pour l'existence.

Plus anatomiste qu'historien, Bopp aime surtout à décomposer les suffixes; mais après qu'il a mis sous nos yeux les molécules dont ils sont formés, il néglige quelquefois de nous montrer dans quel ordre et par quelle influence elles se sont agglutinées ensemble. On a dit avec raison des noms composés que, si grand que soit le nombre de mots qu'ils contiennent, ils ne sont jamais formés que de deux termes[1]; le même principe est vrai pour les suffixes, et

[1] Voyez, par exemple, le composé d'Aristophane *στρεψοδικο-πανουργία*, ou le mot allemand *schwefeldampf-badeanstalt*. Un exemple caractéristique est encore le sanscrit *açva-gôshṭha*, littéralement «étable à bœufs-de chevaux». — Il faut pourtant excepter de la règle précédente les composés *dvandvas* (§ 972), lesquels peuvent contenir plus de deux termes.



c'est au linguiste à montrer en détail ces combinaisons successives de suffixes réunis deux à deux.

Un autre défaut qu'on peut reprocher à Bopp, c'est qu'il grossit un peu la part que nos idiomes ont emportée de leur berceau commun. Il méconnaît, par exemple, le développement propre à la langue latine, quand il rapproche les adjectifs en *tîvus*, comme *captîvus*, *natîvus*, des participes sanscrits en *tavya*, tels que *yôktavya* «jungendus», et des formes grecques en *τεος*, comme *δοτέος* (§ 902); ou quand il compare les adjectifs *floreus*, *æreus*, *argenteus*, ainsi que les noms propres en *êjus*, comme *Pompêjus*, *Luccêjus*, aux dérivations sanscrites en *êya* (§ 956). Il peut arriver que dans deux langues un suffixe soit composé des mêmes éléments, sans être pour cela le même suffixe; ainsi les noms latins comme *obsidiô(n)*, *suspiciô(n)* sont de formation latine, et n'ont aucune parenté directe avec les thèmes gothiques tels que *vaihjô(n)* «combat», *rathjô(n)* «compte». Encore moins peut-on dire que le suffixe latin *iôn* représente le suffixe sanscrit *yâ*, lequel se serait *élargi* par l'addition d'un *n* inorganique (§ 894).

On voit que l'importance attribuée au sanscrit est quelquefois excessive. Bopp, partageant en cela le penchant commun à tous les philologues, aime à retrouver les survivants des espèces perdues : c'est au sanscrit qu'il va en demander le type. Faut-il croire que le substantif latin *secûris* «hache» soit un reste des participes parfaits féminins en *ushî* (§ 789); ou que le substantif gothique *lauhmôni* «foudre» soit le participe moyen *rôcamâna* «brillant» (§ 793 b)? Il est plus naturel de supposer en latin un ancien substantif *secus*, de la quatrième déclinaison,

signifiant «séparation, coupure», et qui a donné un adjectif *secûris*, comme *idus* a fait *idûlis* et comme *tribus* a donné *tribûlis*. Nous supposerons de même en gothique un ancien nom *lauhman* «lumière», formé comme *hliuman* «ouïe» et *naman* «nom», lequel a affaibli son *a* en *u* lorsqu'il s'est combiné avec le suffixe *ja*[1].

L'exemple le plus remarquable de cette prédilection pour le sanscrit se trouve aux paragraphes 822 et 823, où l'auteur, malgré des faits qu'il cite lui-même et qui auraient dû le mettre en garde, cherche à identifier le participe slave en *lŭ*, *la*, *lo*, qui a le sens actif, avec le participe passif sanscrit en *ta-s*, *tâ*, *ta-m*. Il ne faut pas nous étonner, après cela, qu'il compare le suffixe latin *mulŏ* (par exemple, dans *stimulus*) au suffixe sanscrit *mara* (*admara* «vorace») et même au suffixe *vara* (*naçvara* «périssable»)[2].

Au moins l'esprit de système est-il étranger à ces erreurs. Nous ne trouvons rien dans Bopp qui ressemble à cette singulière théorie produite depuis par des linguistes distingués, sur la prétendue identité des suffixes, lesquels proviendraient tous d'un seul et même suffixe primitif. Une telle doctrine, qui n'est pas moins contraire aux lois de la phonétique qu'à celles de la vraisemblance et de l'histoire, ne pouvait obtenir l'assentiment d'un esprit aussi droit; nous voyons que Bopp, dans sa Grammaire comparée[3], combat précisément les identifications qui ont servi de point de départ au système[4].

[1] La vraie forme paraît être *lauhmuni*, et non *lauhmôni*.

[2] Voyez § 808.

[3] § 790, Remarque.

[4] C'est dans la Grammaire comparée du grec et du latin par Leo Meyer

A une autre théorie non moins risquée on trouverait plutôt des points d'attache dans son livre. Nous avons parlé plus haut de l'origine pronominale des suffixes; mais si naturelle et si évidente que semble cette parenté avec les pronoms, la plupart des grammairiens contemporains ont pensé qu'ils pouvaient rapporter, soit tous les suffixes, soit quelques-uns d'entre eux, à des racines verbales. Il faut que cette sorte d'étymologie ait un véritable attrait pour l'esprit, car nous la voyons se produire dans toutes les écoles et en tous les temps. Si les grammairiens grecs expliquent φωνή «la voix, le langage» par φῶς νοῦ «la lumière de l'intelligence», si les Stoïciens décomposent *vehemens* en *quod vehit mentem*, d'autre part, les grammairiens indiens trouvent dans *agni* «le feu» les racines *añǵ* «oindre» et *nî* «conduire», et dans *brahman* «la prière» les verbes *brĭh* «grandir» et *man* «penser». Les modernes n'ont guère été moins loin dans cette voie, depuis Roquefort qui, dans la préface de son Glossaire[1], explique le mot *outrage* par *ultra agere*, jusqu'à M. Guillaume Scherer, qui voit dans l'*s* du nominatif un reste de la racine *as* «être»[2].

Qu'en allemand des mots comme *wahr-heit* «vérité», *diener-schaft* «domesticité», *könig-thum* «royauté», *zweifel-haft* «douteux», *häss-lich* «haïssable», *frucht-bar* «fertile»,

(t. II) que cette théorie a trouvé son exposition complète. Nous n'en devons pas moins recommander cet ouvrage à nos lecteurs pour l'intérêt des rapprochements et la richesse des exemples.

[1] Page IX.

[2] Le philologue d'outre-Rhin qui a le plus résisté à cette tentation est Schleicher; encore son *Compendium* contient-il quelques étymologies de ce genre.

contiennent dans leur seconde partie un nom qui a passé à l'état de suffixe, cela n'est pas plus surprenant que de trouver en français des adverbes créés à l'aide du substantif latin *mens*. Mais il faut prendre garde de transporter dans la période indo-européenne un mode de formation qui n'est devenu possible qu'après un long usage de ces substantifs. On objecte que des racines pronominales, ayant simplement le sens démonstratif, sont trop vides pour exprimer des idées de possession, d'agent, de qualité, d'action, d'instrument; mais précisément parce que ces racines étaient vides, l'esprit y faisait entrer sans peine les notions qu'il voulait, et il a fallu d'abord que les substantifs dont nous parlons fussent dépouillés de leur signification trop pleine, pour devenir aptes au rôle de suffixe. De tels détournements du sens n'étaient ni nécessaires, ni possibles, dans le temps où le sanscrit, le grec, le latin commençaient d'exister. Ajoutons que ce mode d'explication entraîne après lui les plus graves difficultés. Si nous expliquons, avec Benfey, le suffixe abstrait *tâti* (en grec *τητ*, en latin *tât*) comme étant formé du verbe *tan* «étendre», de sorte que *dêva-tâti* «divinité» serait proprement «l'extension, l'état de Dieu», que ferons-nous alors du mot *dêva-tâ*, qui signifie également «divinité»[1]? Si, avec Pott, nous voyons dans la syllabe *ευς* de *ἱππεύς* la racine *yu* «unir», de sorte que *ἱππεύς* signifie «equorum junctor» et *φονεύς* «celui à qui un meurtre reste attaché»[2],

[1] Benfey, Sâma-véda, Glossaire, au mot *dêvatâti;* Grammaire sanscrite développée, § 607. La véritable explication a été donnée par Aufrecht, dans le Journal de Kuhn, I, p. 162.

[2] Recherches étymologiques, 2ᵉ éd. II, p. 987.

faudra-t-il maintenir aussi cette explication pour les noms d'animaux en *ιδευς*, comme *λεοντιδεύς*, *λαγιδεύς*, lesquels, selon le même savant, contiennent le verbe *ἰδεῖν*[1]? Ainsi disparaîtraient ce mélange de racines verbales et pronominales, cette succession de syllabes pleines et vides, cette proportion de l'élément matériel et de l'élément formel, qui constituent l'un des caractères principaux de la famille indo-européenne et qui lui ont donné l'élasticité, l'harmonie et la richesse[2].

On peut dire que Bopp est resté relativement modéré. S'il retrouve le verbe *yâ* «aller» dans les noms grecs comme *ἀλωπεκίας*, *λαμπαδίας* (§ 910); le verbe *as* «être» dans *manas* «esprit», *ushas* «aurore» (§ 931); le verbe *kar* «faire» dans *volucer, lavacrum, spectaculum* (§ 815 a); le verbe *tar* «traverser» dans *δοτήρ*, *πλῆκτρον* (§ 815 b), c'est à peu près tout, et la plupart de ses contemporains, sans parler de ses successeurs, ont une plus longue liste à leur charge[3].

Pour finir, signalons encore l'abus qui a été fait d'une supposition toujours commode, celle des lettres euphoniques. Bopp n'y a eu recours que rarement. On en trouvera un exemple à la remarque du paragraphe 931, où le sanscrit *srôtas*, le latin *pignus* et le grec *μέγεθος* sont ramenés, grâce à cette hypothèse, à une seule et même

[1] Recherches étymologiques, 2e éd. II, p. 883.

[2] On peut encore citer comme exemple un article de M. Göbel sur le suffixe *θος* (Journal de Kuhn, X, p. 53), selon lequel le mot *βάθος* contiendrait trois racines verbales : *βα* «aller», *dhâ* «faire» et *as* «être».

[3] Ce qui doit surprendre, c'est que les mêmes savants qui professent la théorie de l'identité des suffixes, ont trouvé le moyen d'y joindre et d'y mêler l'hypothèse de l'origine verbale.

formation. Mais c'est assez nous arrêter sur les imperfections de cette partie de notre ouvrage. Il ne faut pas oublier que Bopp, ici encore, ouvrait la voie; la grammaire particulière de chaque idiome a depuis mis à profit et complété les enseignements de la grammaire comparative. Le livre de M. Adolphe Regnier sur la *Formation des mots en grec*, les ouvrages de M. Corssen sur le latin montrent combien l'étude des suffixes, autrefois bornée à une sèche et obscure nomenclature, peut devenir intéressante et lumineuse.

MOTS COMPOSÉS.

Après les suffixes, Bopp passe à la composition des mots, qui déjà confine à la syntaxe. Ce qui caractérise la vraie composition, c'est la réunion de deux termes dont le premier est dénué de toute flexion casuelle, en sorte que le rapport logique où il se trouve avec le second doit être deviné par l'esprit : *οἰκοφύλαξ*, *ἀκρόπολις*, *ὠκύπους*, *Θεόδοτος* peuvent servir, en grec, d'exemples. Cette faculté de suspendre la vie grammaticale dans le premier membre est un reste des temps où il n'y avait pas encore de déclinaison, et où le langage se contentait de juxtaposer des thèmes ou des racines invariables. Il est probable qu'un certain nombre de composés, legs d'un âge antérieur, servirent de modèle, non-seulement aux poëtes, mais au peuple, pour en former de semblables; la faculté de la composition se maintint vivante dans les siècles de la flexion, comme d'anciens usages survivent et se développent au milieu d'une société dont les idées et les mœurs ont depuis longtemps pris un autre tour.

La première question à examiner, c'est l'ordre dans lequel sont placés les deux termes. La règle qui a prévalu veut que le mot subordonné soit mis en avant. On reconnaît ici la même loi qui s'est fait jour dans la construction des langues anciennes, et qui veut que le verbe soit ordinairement placé à la fin de la phrase, l'adjectif avant le substantif auquel il se rapporte, le génitif avant le nom par lequel il est régi. Si l'on cherche la raison dernière de cet usage, on trouve une cause tout intellectuelle, à savoir le désir de réserver pour la fin l'idée la plus importante. A ce motif s'en vient joindre un autre qui a dû faire paraître cet ordre plus commode. Une fois la déclinaison introduite, il a fallu que le composé indiquât par sa flexion le rôle qu'il joue dans la phrase; or, il était naturel que cette flexion vînt s'attacher au membre essentiel. Si je dis : *τοὺς οἰκοφύλακας ἔφυγε* « il a échappé aux gardiens de la maison », gardien est l'idée importante, celle qui est en rapport immédiat avec l'idée d'échapper[1].

Cependant, cet ordre n'est pas invariable. Outre que les raisons qui viennent d'être indiquées ne s'appliquent pas avec une égale force à toutes les classes de composés, des causes de diverse sorte ont empêché la règle de devenir générale. On a en sanscrit des mots comme *vidadvasu* « trouvant (ou faisant trouver) la richesse », *kshayadvîra* « tuant les guerriers »; en zend, des composés tels que *varedaṭ-gaêtha* « faisant prospérer le monde »; en grec, des séries entières comme *φιλολόγος*, *ποιόνομος*, *φυγόμαχος*. C'est en grec que la liberté de construction est la

[1] On sait à quelles difficultés d'orthographe ont donné lieu nos composés français comme *boute-feu*, *couvre-chef*, qui suivent l'ordre inverse.

plus grande; peut-être, entre autres causes, l'onomastique, avec ses interversions faites à dessein, comme Στρατονίκος et Νικόστρατος, Θεόδωρος et Δωρόθεος, Φιλόδημος et Δημόφιλος, n'est-elle pas étrangère à ce phénomène.

Nous avons dit que le premier terme des vrais composés est dépourvu de flexion casuelle; c'est donc sous la forme du thème que nous devons nous attendre à le trouver. Tel est, en effet, l'usage primitif, et le sanscrit y est presque toujours resté fidèle; mais il n'en est pas de même dans toutes les langues. L'obscurcissement de la notion du thème, qui a eu lieu partout de bonne heure[1], de fausses analogies, des étymologies trompeuses, des raisons d'euphonie et de rhythme, d'autres motifs encore ont troublé l'ancien état de choses, de sorte qu'à côté des composés où le premier terme figure sous forme de thème, nous en trouvons d'autres plus récents où le thème est allongé, écourté, modifié, accompagné de voyelles de liaison. C'est ainsi qu'en regard de πολίπορθος le grec a produit πολιοφύλαξ et πολιήοχος; qu'à côté de πυρβόλος, nous avons πυροβόλος, πυρισπόρος et πυρητόκος; qu'avec κερασφόρος, on rencontre κερατοφόρος et κεροφόρος. Les Grecs paraissent s'être complus aux variantes de ce genre, qu'on doit se garder de traiter comme des fautes. Plus maîtres de l'instrument parce qu'ils le maniaient davantage, dirigés par le sentiment de l'harmonie et retenus par un ins-

[1] Comme le fait observer Bopp (§ 112), les grammairiens indous doivent la notion du thème, non pas tant à l'analyse philologique qu'au maniement pratique de leur langue, et particulièrement à l'habitude des composés. Ce qui le prouve bien, c'est qu'ils posent comme thèmes des formes erronées quand la contre-épreuve de la composition vient à leur faire défaut.

tinct d'ordre qui les empêchait de dépasser la mesure, ils ont multiplié les combinaisons sans nuire à la clarté, et ils ont fait de leurs composés une des créations les plus originales de leur langue. Les poëtes y prirent sans doute une large part, et le secret de ces formations est d'autant plus difficile à pénétrer qu'une initiative réfléchie s'y est mêlée davantage[1]. On n'est pas encore d'accord sur l'origine de compositions aussi divergentes que *φορολόγος*, *φερέκαρπος*, *φερέσβιος*, *φερεσσίπονος*[2].

Le latin, sur ce point, s'est montré beaucoup plus sobre que le grec. Quelques modifications amenées par les règles ordinaires de la phonétique latine sont tout ce qu'on remarque dans les composés comme *mero-bibus*, *auru-fex*, *signi-fer*, *mani-festus*, *silvi-cola*. Sous l'influence de l'accentuation, la voyelle finale du premier terme a parfois été supprimée, comme dans *vin-demia*, *puer-pera*, *man-cipium*, *au-spicium*. Il faut ajouter quelques abréviations, comme *homi-cidium*, *vulni-ficus* (pour *homini-cidium*, *vulneri-ficus*[3]).

[1] Une observation analogue pourrait s'appliquer à leurs noms patronymiques, dont ils ont varié et combiné les suffixes en tant de manières.

[2] Sur les composés grecs on pourra consulter : R. Rœdiger, *De priorum membrorum in nominibus græcis compositis conformatione finali*, Lipsiæ, 1866. — V. Clemm, *De compositis græcis quæ a verbis incipiunt*, Gissæ, 1867. — G. Schœnberg, *Ueber griechische Composita, in deren ersten Gliedern viele Grammatiker Verba erkennen*, Berlin, 1868. — Weissenborn, *De adjectivis compositis Homericis*, Halis, 1865. — Berch, *Ueber die Composition der Nomina in den Homerischen Gedichten*, Kiel, 1866. — F. Heerdegen, *De nominum compositorum græcorum imprimis Homericorum generibus*, Berolini, 1868. — J. Sanneg, *De vocabulorum compositione græca præcipue Æschylea*, Halis, 1865. — Sur les composés latins : P. Ubdolph, *De linguæ latinæ vocabulis compositis*, Vratislaviæ, 1868.

[3] Comparez *fœderi-fragus*.

En général, le latin, quoique possédant d'anciens composés, ne s'est point complu à en augmenter beaucoup le nombre, soit qu'il se sentît gêné par une accentuation trop uniforme, soit que par goût il aimât mieux laisser deviner l'idée accessoire. Il préfère la dérivation à la composition, mettant, par exemple, *mulierositas* en regard du grec φιλογύνεια, ou traduisant θηριομάχος par *bestiarius*.

Le second terme des composés présente aussi des particularités dignes d'attention. Beaucoup de mots qui, à l'état isolé, sont sortis de l'usage, subsistent comme seconds membres d'un composé; quelquefois, à la faveur de cette agglomération, certains mots-racines se sont maintenus. Il n'y a plus, en latin, les mots *fex* «celui qui fait», *spex* «celui qui regarde», *dex* «celui qui montre», *gur* «celui qui essaye»[1]; mais ces mots se sont maintenus dans les composés *arti-fex*, *haru-spex*, *ju(s)-dex*, *au-gur*.

Les composés possessifs, comme μεγάθυμος, ὠκύπους, *magnanimus*, *longipes*, méritent une mention à part, à cause de la façon elliptique dont la possession est indiquée; aucun suffixe ne nous prévient qu'il ne s'agit pas d'un grand cœur, d'un pied léger, mais d'un homme qui a un grand cœur, un pied léger. Ici encore, le langage, se contentant d'indiquer l'essentiel, se repose sur l'intelligence pour deviner les idées accessoires; mais à mesure que les idiomes se développent, ils éprouvent le besoin d'une plus grande précision, et nous voyons que souvent les anciens composés possessifs s'allongent de suffixes ser-

[1] *Gur*, plus anciennement *gus*, correspond au sanscrit *ǵush* «goûter», au grec γεύω, au gothique *kiusan* «essayer». Si le latin a perdu le verbe *gusere*, *gurere*, il a conservé le substantif *gustus*, d'où le dérivé *gustare*.

vant à marquer la propriété. En regard de l'ancien *χυλλόπους*, le grec crée le mot *χυλλοποδίων*, comme en sanscrit, à côté de *mahâ-grîva* «qui a un grand cou», nous trouvons *mahâ-grîvin*, et dans les langues germaniques, au lieu des anciens composés comme le vieux haut-allemand *lanc-muot*, *preit-hërz*, nous avons *lang-müthig*, *tender-hearted*.

Il serait trop long de passer en revue les différentes sortes de composés. La classification des Indous, bien qu'un peu superficielle, a été maintenue par Bopp, qui s'attache surtout à montrer qu'à toutes les variétés indiennes on peut trouver des analogues dans les langues de l'Europe. Ce chapitre est instructif et intéressant; on doit lui reprocher seulement de trop placer tous les composés sur un même plan, et de n'avoir pas essayé d'introduire dans cette étude une chronologie au moins relative. Le premier qui ait fait un essai de ce genre est Jacob Grimm[1], dans le chapitre si riche et si nourri qu'il a consacré aux mots composés des langues germaniques; mais l'incertitude où Grimm était encore sur la vraie forme des thèmes l'a induit en erreur. Une autre tentative a été faite par M. Justi[2] : sa division, quoique adoptée par plusieurs philologues, ne nous semble pas fondée. Il resterait aussi à montrer l'influence qu'un emploi plus ou moins étendu, plus ou moins hardi des composés, a exercée sur la syntaxe[3].

[1] Grammaire allemande, II, p. 405-985.

[2] *Ueber die Zusammensetzung der Nomina in den indo-germanischen Sprachen*, Gœttingue, 1861.

[3] Bopp ne fait que mentionner en passant (§§ 964, 971) les composés

INDÉCLINABLES.

Le chapitre sur les mots indéclinables, par lequel se termine notre ouvrage, n'est guère qu'une ébauche; il semble que l'auteur ait seulement voulu laisser voir quelle est la nature et l'origine de ces mots, dont l'analyse nous fait descendre parfois jusqu'aux couches les plus profondes du langage.

Quand on prend, par exemple, les anciennes prépositions de notre famille de langues, on constate, à côté d'un remarquable accord des formes, une notable divergence des significations. Souvent aussi, le même mot, qui est adverbe dans une langue, se trouve employé comme préposition, ou comme conjonction, ou comme préfixe dans une autre; c'est ainsi que l'adverbe grec *ἔτι*, qui veut dire «encore», correspond à la conjonction latine *et*, à l'adverbe et au préfixe sanscrit *ati* «sur, par-dessus». On s'explique cette fluctuation des sens, si l'on songe que ces mots, d'origine pronominale, marquaient d'abord une direction dans l'espace, et que, selon le contexte et la place qu'on leur donnait, ils étaient aptes à prendre les nuances les plus variées. Nous voyons que dans la langue de l'Inde *api* signifie tantôt «vers, contre», tantôt «aussi», tantôt «quoique». En latin, *cum* est à la fois conjonction et préposition. Ainsi s'efface, quand on remonte assez haut, la ligne de séparation que notre esprit a établie entre ces différentes sortes de mots. Tel adverbe signifiant

impropres, ceux qui ont été formés par juxtaposition. Le lecteur consultera avec fruit sur ce sujet un récent travail de M. F. Meunier, *Les composés syntactiques en grec, en latin, en français* (Paris, 1872).

«ici, là», souvent placé près d'un accusatif, a semblé le régir et est devenu préposition; il a pris alors le sens de «vers, contre». Telle particule signifiant «ainsi, de cette façon, même», construite avec un verbe au subjonctif, a paru gouverner ce mode, et est devenue la conjonction «quoique». On devine quelle est pour la syntaxe l'importance de cette étude; mais Bopp ne fait que l'effleurer.

Comment, dans une famille de langues dont la flexion est le caractère essentiel, se trouve-t-il des mots indéclinables? Cette anomalie apparente s'explique par diverses raisons. En premier lieu, un certain nombre de ces particules, comme *pra*, *apa*, *ava*, sont peut-être les restes d'un âge antérieur, qui ne connaissait pas encore la flexion. D'autres, comme *api*, *anti*, *pari*, *adhas*, *atas*, portent peut-être déjà l'empreinte d'une flexion, mais selon une déclinaison ancienne qui ne s'est pas maintenue, et qui a fait place à des désinences nouvelles. D'autres encore, portant indubitablement la désinence casuelle, font l'impression de mots indéclinables parce que le cas qu'ils représentent a disparu; tels sont, en grec, les ablatifs *ϖῶς*, *ὡς*, *σοφῶς*; les locatifs *ϖοῖ*, *τοί*, *οἴκοι*; les instrumentaux *ϖῇ*, *ὅπῃ*, *ᾗ*, *ϖάντῃ*. Une altération toute naturelle a parfois suffi pour effacer le sceau de la déclinaison; ainsi le latin *magis* est pour *magius*, les adverbes grecs *ϖλήν*, *ϖρίν* pour *ϖλέον*, *ϖρίον*. Un nom ou pronom, étant tombé en désuétude, n'a laissé que quelques restes dépareillés, qui ont été classés parmi les particules. Ainsi l'ancien adjectif *ἐΰς* «bon», encore employé par Homère, est sorti de la langue usuelle, à l'exception du neutre *εὖ*; le substantif latin *temus* «obscurité, confusion», d'où est venu le verbe

temerare, n'a laissé dans la langue que son ablatif *temere; præ* et *prod* sont le locatif et l'ablatif d'un pronom inusité. Quand deux mots de même sens et à peu près semblables existent l'un à côté de l'autre, il arrive souvent que l'un des deux va se réfugier dans cet asile commun des mots déclassés; ainsi *quia* est un accusatif pluriel neutre évincé par *quæ*, encore que *quis* et *quibus* aient gardé leur valeur pronominale. Il suffit parfois du simple rapprochement de deux mots pour les faire considérer comme des adverbes : tels sont *hodie*, *denuo*, *illico* en latin, *heute*, *heuer* en allemand. L'esprit oublie, quand il le veut, la nature adjective ou substantive d'un mot, pour ne plus voir en lui qu'une particule invariable : nous rappellerons, en latin, les adverbes comme *crebro*, *subito*, *vulgo*, *primum*, *potius*, *ceterum;* ou encore des locutions comme *βαρὺ βοᾶν*, *ἡδὺ Φωνεῖν*, *μεγάλα βροντᾶν*.

Cependant, à la longue, certaines désinences sont plus spécialement attachées aux adverbes; nous voyons alors des suffixes se détacher des mots dont ils faisaient partie, pour devenir l'exposant de l'idée adverbiale. Il n'y avait d'abord que les thèmes en *ο*, comme *ὁμός*, *σοφός*, *καλός*, qui pussent produire des adverbes tels que *ὁμῶς*, *σοφῶς*, *καλῶς*; mais il est venu un temps où la langue grecque a formé des adverbes comme *ἀληθῶς*, *πρεπόντως*, *εἰκότως*, *μειζόνως*[1]. En latin, les accusatifs comme *partim*, *statim*, *confestim*, supposent un ancien thème en *ti;* mais à l'imitation de *partim*, la langue a créé *separatim*, *centu-*

[1] Sur les adverbes en *ως*, voyez Bopp, § 183ᵃ, 1; Kissling, dans le Journal de Kuhn, XVII, 195, et Frohwein, dans les *Studien zur griechischen und lateinischen Grammatik*, publiés par G. Curtius, I, p. 63.



riatim, *gradatim*, *paulatim*, *regionatim*[1]. Nous rencontrons ici de nouveau cette loi de l'analogie qui devient d'autant plus puissante que les langues avancent en âge.

Peut-être Bopp n'a-t-il pas assez insisté sur l'enchaînement de ces faits. On le voit même, en un endroit, méconnaître la véritable succession historique, quand il semble dire (§ 963) que les préfixes comme *sam*, *pra* faisaient primitivement corps avec le verbe et qu'ils en ont été détachés en sanscrit védique et en allemand. Ses rapprochements n'en gardent pas moins leur prix. Le lecteur qui voudra les compléter trouvera une ample récolte d'observations dans la nouvelle édition des Recherches étymologiques de Pott, notamment dans le tome premier de ce grand ouvrage[2].

On remarquera que Bopp ne traite pas des interjections, dont le nom n'est même point prononcé durant tout le cours de son livre. Ce n'est pas sans doute qu'il veuille nier la part qu'elles ont prise à la formation du langage;

[1] Sur les adverbes en *tim*, voyez Bopp, § 844; Pott, Recherches étymologiques (1re éd.), I, 91; Corssen, *Kritische Beiträge*, p. 280; Leo Meyer, dans le Journal de Kuhn, VI, 301. Plus tard, Leo Meyer, dans sa Grammaire comparée (II, 392), a proposé une autre explication beaucoup moins satisfaisante.

[2] Sur les particules indéclinables on pourra encore voir : E. G. Graff, *Die althochdeutschen Präpositionen*, Königsberg, 1824. — C. Schmidt, *De præpositionibus græcis*, Berolini, 1829. — J. A. Hartung, *Lehre von den Partikeln der griechischen Sprache*, Erlangen, 1832. — E. A. Fritsch, *Vergleichende Bearbeitung der griechischen und lateinischen Partikeln*, Giessen, 1856. — Otto Ribbeck, *Beiträge zur Lehre von den lateinischen Partikeln*, Leipzig, 1869. — J. Savelsberg, *Lateinische Partikeln auf* d *und* m, Frankfurt am Main, 1871.

mais le temps reculé où les premières racines se sont dégagées de quelques cris involontaires est hors de la portée de la philologie comparative, telle que Bopp l'a conçue et telle que son école l'a continuée et développée. Il faut le concours d'autres sciences pour résoudre ce problème. Quant aux interjections encore actuellement existantes, comme elles ne donnent point de dérivés, elles sont d'une médiocre importance pour la grammaire; elles ressemblent à ces races sauvages qui côtoient la civilisation, sans vouloir se laisser ni assimiler, ni détruire[1].

Nous sommes arrivé au bout de notre tâche et à la fin d'un livre qui, pour employer les expressions d'un émule de Bopp, doit être regardé, malgré ses imperfections, comme le plus admirable de tous ceux qui aient été écrits sur l'histoire des langues[2]. Il faut songer, en le lisant, que ce n'est pas purement un exposé de la science, mais une suite presque continue de découvertes, le fruit des recherches personnelles de l'auteur. Quel que soit, dans l'avenir, le progrès de cette branche d'études, sur toute question on devra commencer par voir ce que Bopp a dit, trouvé, conjecturé. Telle est l'opinion de l'Allemagne; malgré les nombreux ouvrages qui ont été publiés depuis quinze ans sur la matière, la Grammaire de Bopp a été récemment réimprimée. Puisse la France prendre une part

[1] Sur la question de l'origine du langage, la liste des livres à citer serait longue. Nous nous contenterons de mentionner un ouvrage trop peu connu en France : W. D. Whitney, *Language and the study of language;* second edition, London, 1868.

[2] Benfey, *Geschichte der Sprachwissenschaft*, p. 506.

de plus en plus large à ces belles et fécondes recherches! En renouvelant le vœu que nous formions au commencement du tome premier, nous n'exprimons pas cette fois une simple espérance : des signes non équivoques permettent de penser que l'étude comparative des langues indo-européennes est en voie de développement dans notre pays.

Paris, le 27 août 1872.

Michel Bréal.

GRAMMAIRE COMPARÉE

DES

LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

FORMATION DES MOTS.

§ 778. Ordre suivi dans le présent ouvrage.

Nous avons traité, dans le premier volume, de la structure des racines, et nous avons examiné les différentes classes de thèmes verbaux (§ 105 et suivants). Il a été question plus tard des verbes dérivés (§ 732 et suivants). Nous n'avons donc plus rien à ajouter sur la formation du verbe. Les pronoms primitifs et les noms de nombres cardinaux, qui ont des lois de formation à part, ont été étudiés, ainsi que leurs dérivés, dans des chapitres spéciaux. Il ne nous reste donc plus qu'à examiner la formation des substantifs et des adjectifs. Nous commencerons par ceux qui sont dans le rapport le plus étroit avec le verbe, c'est-à-dire par les participes et par l'infinitif. Très-importants à cause de l'emploi qui en est fait, ils ne sont pas moins intéressants à étudier au point de vue de l'organisme du langage.

Au sujet du plan que nous avons adopté, on pourrait objecter que le chapitre de la formation des noms devait avoir sa place avant celui de la flexion, puisqu'avant de fléchir un mot il faut d'abord qu'il soit formé. Ce sont des considérations d'un ordre pratique qui m'ont décidé à indiquer d'abord d'une façon générale le principe de la formation des mots [1], et à en remettre

[1] Voyez §§ 110 et 111.

jusqu'au présent chapitre l'exposition détaillée. D'ailleurs, en ce qui concerne les participes, le plan que nous avons suivi était nécessaire, car nous allons retrouver quelques-uns des temps que nous avons vus à l'indicatif. Si l'on fait abstraction des suffixes nominaux dont les participes sont revêtus, la formation est en grande partie la même; ils sont les congénères, sinon les dérivés, des temps correspondants de l'indicatif. On s'apercevra aisément, en lisant les paragraphes qui vont suivre, qu'il n'était guère moins nécessaire de faire précéder la théorie de la formation des cas et des genres.

§ 779. Formation du participe présent. — Le suffixe *nt*, en sanscrit, en zend, en grec, en latin, en gothique et en lithuanien.

Le participe présent actif est une des formes où se montre le mieux l'accord des langues indo-européennes. Un fait curieux à noter, c'est qu'à certains cas le suffixe participial en question est encore mieux conservé dans plusieurs de nos idiomes vivants de l'Europe, que dans le sanscrit pris à sa source la plus ancienne.

La forme pleine de ce suffixe est *nt*. Mais en sanscrit il ne garde son *n* qu'à un petit nombre de cas, appelés par moi les *cas forts*[1]. On a, par exemple, à l'accusatif singulier *b̆árantam* = *φέροντα*, *ferentem*; au nominatif-vocatif-accusatif duel *b̆árantâu* (dans le dialecte védique *b̆árantâu* ou *b̆árantâ*) = *φέροντε*; au nominatif-vocatif pluriel *b̆árantas* = *φέροντες*. Mais à l'accusatif pluriel *b̆áratas*, le *n* manque en sanscrit, tandis que le grec *φέροντ-ας* l'a conservé. Il en est de même en sanscrit pour tous les autres cas faibles des trois nombres : ainsi le génitif singulier *b̆áratas* présente une forme moins intacte que le grec *φέροντος*,

[1] On a vu que certains thèmes se présentent sous une double ou une triple forme. Les cas forts sont ceux où le thème a sa forme la plus complète. Voyez § 129.

le latin *ferentis*, le gothique *bairandin-s*[1]. Les verbes sanscrits de la troisième classe, qui ont à porter la surcharge d'une syllabe réduplicative, suppriment la nasale du participe même dans les cas forts : on a, par exemple, *dádatam* en regard de *διδόντα*, et *dádatas* en regard de *διδόντες* (§ 459).

Le lithuanien également a conservé jusqu'à ce jour la nasale du participe présent à tous les cas des trois nombres du masculin et du féminin. Mais aux cas obliques il élargit le thème par l'addition de la syllabe *ia* : on a, par exemple, le nominatif *dégañs*[2] «brûlant» (= sanscrit *dáhan*), qu'on peut rapprocher des formes comme *barañs* en zend, *ferens* en latin, *τιθένς* en éolien; mais l'accusatif est *dégantiñ* (pour *dégantieñ*, venant de *dégantiañ*); le génitif est *dégančiō*[3].

§ 780. Élargissement du suffixe *nt*, par l'addition d'un *i*, en borussien et en latin.

A la différence du lithuanien, le borussien élargit aux cas obliques le thème participial par l'addition d'un simple *i*.

Nous retrouvons le même élargissement en latin : hormis au nominatif *ferens*, le thème *ferent* suit à tous les cas l'analogie des thèmes en *i*. Ainsi *ferenti-a* et *ferenti-um* sont exactement formés comme *facili-a*, *facili-um*. A l'accusatif, *ferente-m* est semblable à *facile-m* (venant de *facili-m*), quoiqu'on puisse aussi diviser de cette façon : *ferent-em* (= zend *barĕnt-ĕm*).

Je cite les participes présents masculins qui nous ont été con-

[1] Voyez § 125. En allemand moderne, les participes *stehend*, *gehend*, fléchis d'après la déclinaison pronominale (§ 281), font au génitif *stehendes*, *gehendes*, où l'on trouve encore le *n* que le sanscrit a perdu.

[2] Au lieu de *ñ*, on trouve encore la lettre pleine *n* dans les anciennes impressions lithuaniennes et jemaïtiques. Voyez Schleicher, Grammaire lithuanienne, p. 93.

[3] Le *t*, quand il se trouve devant un *i* suivi lui-même d'une voyelle autre que l'*e*, prend le son *tch*, que Ruhig écrit *č*, Mielcke *cz*.

servés en borussien : *dilants*[1] «travaillant, ouvrier»; *sidans* «sedens»; *emprîki-sins* «praesens», datif *empriki-senti-smu*, d'après la déclinaison pronominale (§ 170); *niaubillinti-s* «infantis»[2]; *ripinti-n* «sequentem»[3]; *empriki waitiainti-s* (accusatif pluriel) «contradicentes»; *wargu-seggienti-ns* «maleficos». Les exemples suivants sont des datifs employés adverbialement : *giwantei* «vivant»; *stanintei* ou *staninti* «debout». Les thèmes dont ils sont formés sont *giwanti* (= sanscrit *gîvant*) et *staninti*[4].

§ 781. Féminin du participe présent. — Le participe présent du verbe substantif.

Devant le caractère féminin *î*, le sanscrit maintient ou supprime le *n* du suffixe participial, suivant la classe de conjugaison du verbe : les verbes de la première conjugaison principale le gardent en général; au contraire, ceux de la seconde le suppriment le plus souvent. En gothique et en lithuanien, le *n* reste partout. Comparez, par exemple, le sanscrit *vásantî* (ou *vásatî*[5]), de la racine *vas* «habiter» (classe 1), avec le gothique *visandei*[6]; et le sanscrit *dáhantî*, de la racine *dah* «brûler» (classe 1), avec le lithuanien *déganti*, génitif *dégančiôs* (§ 121). En grec, *θεραποντίς*, forme unique en son genre, nous représente un parti-

[1] D'après les deux autres exemples, on devrait s'attendre à avoir *dilans*. La dentale a été maintenue comme dans le gothique *bairands*.

[2] *Billi* «je parle». La préposition inséparable *au* répond au sanscrit *áva*. *Ni* est la négation.

[3] On trouve aussi *ripintinton*, dont la syllabe finale est, à ce que je crois, un pronom ou article annexe (en sanscrit *tam*, en lithuanien *tań*, en grec *τόν*). En ce qui concerne le changement de l'*a* en *o*, on peut comparer l'accusatif du participe parfait passif *dâto-n* «datum» = sanscrit *dattám* (forme irrégulière venant de *dadâtam*, au lieu du participe régulier *dâtam*).

[4] Voyez Nesselmann, Dictionnaire de la langue borussienne, p. 52 et 76.

[5] Nala, XIII, 66.

[6] Thème *visandein* (§§ 120 et 142). Le verbe *visan* signifie «rester, être».

cipe présent féminin en *ιδ* (= sanscrit *î*), d'après l'analogie des thèmes féminins en *τριδ* (= sanscrit *trî*)[1].

La racine अस् *as* «être» (classe 2) fait au participe féminin *satî*. Mieux conservé que le sanscrit, le lithuanien *ësanti* garde le *n* du suffixe, ainsi que la voyelle radicale. De même, au masculin *ësañs*, le lithuanien l'emporte sur le sanscrit *san* par la conservation de la voyelle radicale et par le maintien du signe du nominatif. Le *s* du nominatif est également resté au participe latin *sens*, dans *præ-sens*, *ab-sens*; on en peut rapprocher le *sins* borussien renfermé dans *empriki-sins* «præsens» (§ 780). Le grec *ὤν* n'est pas, à beaucoup près, aussi bien conservé que le lithuanien *ësañs*, car non-seulement il a perdu le signe du nominatif, mais la syllabe radicale est tombée tout entière; la forme épique et ionienne *ἐών* est plus complète : *ἐών* est probablement pour *ἐσών*, le *σ* tombant d'habitude en grec, quand il se trouve entre deux voyelles (§ 128). Il n'en est pas moins curieux de retrouver complète dans le lithuanien d'aujourd'hui une forme que le grec a si fortement mutilée il y a tant de siècles, et qui ne s'est maintenue à peu près intacte en latin qu'à l'abri des prépositions *præ* et *ab*[2].

§ 782. De la voyelle qui précède le suffixe *nt*.

Selon les grammairiens de l'Inde, le suffixe du participe présent est *at*, et aux cas forts *ant*. Mais je ne saurais attribuer au suffixe l'*a* des formes comme *bárant*, pas plus que l'*o* des formes grecques comme *φεροντ*; dans les deux langues la voyelle appartient à la caractéristique, c'est-à-dire que l'*o* de *φεροντ* est identique avec l'*o* de *φέρ-ο-μεν*, *φέρ-ο-ντι*, et avec l'*ε* de *φέρ-ε-τε*, *ἔφερ-ε-ς*, etc. Ce qui prouve clairement que le suffixe participial est seulement *ντ*, et non *οντ*, c'est la conjugaison en *μι*, où *ντ*

[1] Voyez § 119.

[2] Dans *pot-ens*, comme dans le simple *ens*, la sifflante a disparu.

se place après la voyelle finale de la racine ou du thème verbal (*διδο-ντ, τιθε-ντ, ἱστα-ντ, δεικ-νυ-ντ*). Il est vrai que le sanscrit prépose un *a* devant le *nt* ou le *t* du suffixe, toutes les fois que celui-ci doit se placer après une lettre autre qu'un *a* ou un *â*[1]; en d'autres termes, il élargit le thème par l'addition d'un *a*. Mais c'est là une particularité postérieure, comme il me semble, à la séparation des idiomes. On a, par exemple, *str̥ṇvant* (au lieu de *str̥ṇunt*) «répandant», en regard du thème grec *στορνυντ*.

L'*e* des participes latins de la troisième conjugaison, comme *veh-e-ns, veh-e-ntem* (= sanscrit *váh-a-n, váh-a-ntam*, zend *vaṣ-a-ń, vaṣ-a-ntĕm*), a la même origine que la voyelle caractéristique *i*[2] de *veh-i-s, veh-i-t* (§ 507); en général, le latin, devant deux consonnes, préfère l'*e* à l'*i* (§ 6). Dans la quatrième conjugaison, *ie*, par exemple dans *aud-ie-ns*, représente le *ja* gothique (*sat-ja-nds* «plaçant») et le *aya* sanscrit (*sâd-áya-n* «faisant asseoir»)[3]. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que dans les verbes de la première et de la deuxième conjugaison, comme *am-a-ns, mon-e-ns*, l'*a* et l'*e* appartiennent à la caractéristique. Il faut excepter *da-ns, sta-ns, fa-ns, fla-ns*, dont l'*a* fait partie de la racine.

De même, en germanique et en lithuanien, la voyelle qui précède le *n* du participe présent est identique avec la syllabe caractéristique. Nous avons, par exemple, en gothique : *bair-a-nds* «portant», *vahs-ja-nds* (zend *uks-ya-ń*) «croissant»[4], *sat-ja-nds* «plaçant, faisant asseoir», *salb-ô-nds* «oignant», dont la voyelle est identique avec celle de *bair-a-m* (sanscrit *bár-â-mas*) «nous portons», *vahs-ja-m* «nous croissons», *sat-ja-m* «nous plaçons» (sanscrit *sâd-áyâ-mas*), *salb-ô-m* «nous oignons».

[1] Comparez § 437, Remarque, et § 438.

[2] On a vu (§ 109ᵃ, 1) que cet *i* tient la place d'un ancien *a*.

[3] Comparez § 109ᵃ, 6.

[4] Voyez § 109ᵃ, 2.

En lithuanien, l'*a* de *wèż-a-ǹs* «transportant» est le même que celui de *wèż-a-me* «nous transportons»; l'i de *mýl-i-ǹs* «aimant» est le même que celui de *mýl-i-me* «nous aimons». Il y a désaccord, en lithuanien, entre *ès-a-ǹs* «étant» et *es-mi* «je suis», *ès-me* «nous sommes» : mais une voyelle de liaison était nécessaire au participe; le lithuanien nous présente cette voyelle de liaison sous la forme *a*, comme en sanscrit (*s-a-n*, accusatif *s-á-ntam*), tandis que le latin prend un *e* (- *sens*) et le borussien un *i* (- *sins*).

§ 783. Le participe présent en ancien slave.

En ancien slave, le nominatif singulier masculin de la déclinaison indéterminée finit par ѧ *aǹ* (= lithuanien *aǹs*, gothique *ands*) ou par ы *ŭ* [1].

La forme en ѧ *aǹ* n'est employée qu'après un *j*, soit que cette semi-voyelle soit encore réellement conservée, soit qu'elle ait disparu en laissant subsister son influence euphonique [2]. Exemples : горѧ *goraǹ* «ardens» (présent *gorjaǹ* = sanscrit *ǵâráyan*, § 504); *chvalaǹ* «laudans», pour *chvaljaǹ* (présent *chvaljuǹ*); *pisaǹ* «scribens», pour писѩ *pisjaǹ* (présent *pišuǹ*, pour *pisjuǹ*, aoriste *pisa-chŭ*). Le *j* s'est conservé au participe présent de tous les verbes qui, à la première personne de l'indicatif, ont une voyelle devant la désinence *j-u-ǹ*. Exemples : рыдаѩ *rŭdajaǹ* «pleurant» (= sanscrit *rôdáyan* «faisant pleurer»), биѩ *bijaǹ* «frappant»; l'indicatif présent de ces verbes est *rŭd-aju-ǹ* «je pleure» (§ 109ᵃ, 6), *bijuǹ* «je frappe».

Les participes en ы *ŭ* sont employés avec tous les verbes qui n'ont pas *juǹ* au présent, ou qui ne se sont pas, comme le précité *pišuǹ*, anciennement terminés en *juǹ*. Tels sont везы *veşŭ* «transportant» = sanscrit *vâh-a-n*; ѩды *jadŭ* «mangeant» (pré-

[1] Le vocatif est semblable au nominatif.

[2] Sur cette influence, voyez §§ 282 et 525.

sent de l'indicatif *ja-mĭ*, pour *jad-mĭ*) = अदन् *adán*; сы *sū* «étant» = sanscrit *san* (forme irrégulière pour *asan*), latin *sens* (dans *præ-sens, ab-sens*), borussien *sins* (§ 780).

En ce qui concerne le rapport phonique entre *ū* et ѩ *jañ*, nous rappellerons qu'il existe un rapport analogue dans la déclinaison. Ainsi les thèmes féminins en *a*, quand cet *a* est ou était précédé d'un *j*, font *añ* au génitif singulier et au nominatif-accusatif pluriel; en l'absence du *j*, on trouve *ū* aux mêmes cas. De même encore, les thèmes masculins en *jo* font ѩ *jañ* à l'accusatif pluriel, tandis que les thèmes finissant par un *o* non précédé de *j* font *ū* au cas en question[1]. Peut-être faut-il admettre que dans le participe dont nous traitons ici, et dans les accusatifs pluriels tels que *novū* «novos» (§ 275), l'*i* renfermé en la voyelle ы *ū* (pour *ui*) est la vocalisation d'un *n* : c'est ainsi que le participe grec τιθείς est pour τιθένς, et que le dorien μέλαις est pour μέλαν-ς. Il y aurait alors entre *veṣ-ū* «transportant» et *chvalañs* «louant» à peu près le même rapport qu'entre la forme ordinaire τιθείς et l'éolien τιθένς.

Il y a identité complète entre les neutres et les masculins, au nominatif-vocatif singulier : toutefois il est probable que le neutre *chvalañ* ne suppose point une ancienne forme *chvalañs*, mais plutôt une forme *chvalant*. Les neutres correspondants en sanscrit se terminent par *at*; mais à l'époque où deux consonnes pouvaient encore se trouver l'une à côté de l'autre à la fin du mot (§ 94) et où tous les cas avaient encore le *n* du suffixe participial *nt*, comme en grec tous les cas ont ντ, on a dû avoir des nominatifs-accusatifs neutres comme *rôdáyant* (au lieu de *rôdáyat*). De *rôdáyant* on peut rapprocher le neutre *rūdajañ*[2], en ancien slave. De même en lithuanien, à côté du nominatif mas-

[1] Voyez § 275.
[2] Voyez §§ 271 et 275.

culin *wêžans*, on a le neutre *wêžan*. En grec, à côté du masculin éolien *τιθένς*, nous avons le neutre *τιθέν*.

Aux cas obliques du masculin-neutre, le thème du participe présent, en ancien slave, finit en ѫштјо *uńštjo* ou ѧштјо *ańštjo*. Ainsi qu'on l'a déjà fait observer (§ 92[1]), шт *št* doit être considéré comme une métathèse pour тш *tš* (prononcez *tch*) et comme un son identique au *ć* lithuanien; la syllabe *štjo* équivaut donc au lithuanien *ćia*. Sous l'influence de la sifflante, le *j* de l'ancienne forme тшјо *tšjo* a été supprimé, quand il ne s'est point vocalisé en ь *ĭ* ou en и *i*; il ne fait donc plus reconnaître sa présence que par le changement de l'*o* en *e*, dont il a été la cause. Remarquez l'accord de la déclinaison de ce participe, ainsi que du participe passé en *vŭ*, *ŭ*, avec la déclinaison du comparatif[1].

Au nominatif pluriel masculin, on peut être étonné d'avoir la désinence *e* (*chvalańšt-e*) : si cette désinence, ainsi que je l'ai fait observer (§ 305, 1), appartient à la déclinaison des thèmes à consonne, et répond au sanscrit *as* (*bárant-as*), au grec *ες* (*φέροντ-ες*)[2], on devrait s'attendre à trouver au lieu de *št* un simple *t* (*chvalańt-e* au lieu de *chvalańšt-e*). De même au nominatif duel, que j'attribue également au thème non élargi, c'est-à-dire finissant en *t*, on devrait s'attendre à *chvalańt-a* (au lieu de *chvalańšt-a*), car le changement de *t* en *št* (pour *tš*) n'a lieu que là où anciennement il y avait un *j*[3]. Mais l'analogie de la majorité des cas semble avoir entraîné le nominatif pluriel et duel, qui eussent été les seuls où l'on n'eût pas eu *št*; de là les formes *chvalańšt-e* (pour *chvalańt-e*) et *chvalańšt-a* (pour *chvalańt-a*[4]).

[1] Comparez § 305, 1.

[2] Avant le livre de Miklosich Sur la théorie des formes en ancien slave (1850), je ne connaissais que la forme plus récente щ *šć*, au lieu de шт *št*, et je plaçais везѫще *vezuńšće* en regard du sanscrit *váhantas* et du grec *ἔχοντες*.

[3] Voyez § 92[1].

[4] Comparez la désinence duelle *á*, dans le dialecte védique, et *a* en zend (§ 208).

Au sujet du duel neutre (nominatif-accusatif-vocatif) *chvalaństi*, on peut se demander si son *i* doit être regardé comme une désinence casuelle[1] ou comme un reste de la syllabe *jo*, avec vocalisation du *j* en *i*[2]. Le même doute se présente pour le pluriel neutre *chvalaństa*, dont l'*a* final s'explique également bien dans l'hypothèse du thème en *jo* ou du thème primitif en *t*[3]. Mais j'aime mieux, pour la classe de noms en question, rapporter au thème non élargi tous les nominatifs masculins et neutres des trois nombres. En lithuanien, le neutre n'a pas de pluriel; mais le nominatif-vocatif masculin pluriel des participes présent, futur et passé, se forme du thème non élargi. Ainsi *wëżań-s* (thème *weżant* = sanscrit *vahant*) «transportant» fait au nominatif pluriel *wëżań*[4].

Le féminin du participe présent a partout élargi son thème, excepté au nominatif-vocatif singulier[5]. Au caractère féminin *i* (= sanscrit et zend *î*) il a ajouté un *a* inorganique, devant lequel l'*i* devait se changer en *j*[6]; mais à cause du *śt* (pour *tś*) précédent, le *j* est tombé comme au masculin et au neutre[7]. Ces réserves faites, ХВАЛАШТИ *chvalaństi* «celle qui loue», ВЕЗѪШТИ *vesuńśti* «celle qui transporte» se déclinent aux cas obliques exactement comme *doblja* (§ 284) et autres thèmes féminins en *ja*.

Nous faisons suivre la déclinaison indéterminée de *chvalań*,

Si la désinence slave en question appartenait à la déclinaison des thèmes en *jo*, on aurait eu *chvalaństi*, sans flexion casuelle et avec vocalisation du *j* en *i*.

[1] Comparez *imen-i*, venant du thème *imen* «nom».

[2] Comparez *dobli*, venant du thème *dobljo* (§ 284).

[3] Comparez *telańt-a* «veaux», venant du thème *telańt* (§§ 264 et 274).

[4] La désinence casuelle s'est perdue.

[5] La même exception a lieu pour le nominatif singulier des participes prétérits en *vă* ou en *ŭ*, ainsi que pour le comparatif (§ 305, 2).

[6] Sur l'élargissement analogue qui a lieu en lithuanien, voyez § 121.

[7] Voyez plus haut, p. 9.

chvalaṅšti, chvalaṅ. Les formes précédées d'un astérisque sont celles qui n'ont point élargi le thème primitif.

MASCULIN.

	Singulier.	Duel.	Pluriel.
Nominatif-vocatif.....	**chvalaṅ*	**chvalaṅšt-a*	**chvalaṅšt-e*
Accusatif...........	*chvalaṅštĭ*	**chvalaṅšt-a*	*chvalaṅšta-ṅ*[1]
Instrumental........	*chvalaṅšte-mĭ*	*chvalaṅšte-ma*	*chvalaṅšti*
Datif..............	*chvalaṅštu*	*chvalaṅšte-ma*	*chvalaṅšte-mŭ*
Génitif.............	*chvalaṅšta*	*chvalaṅšt'-u*	*chvalaṅštĭ*
Locatif.............	*chvalaṅšti*	*chvalaṅšt'-u*	*chvalaṅšti-chŭ.*

NEUTRE.

Nominatif-accusatif-voc.	**chvalaṅ*	**chvalaṅšt-i*	**chvalaṅšt-a*

Le reste comme au masculin.

FÉMININ.

Nominatif-vocatif.....	**chvalaṅšti*	*chvalaṅšti*	*chvalaṅštaṅ*[2]
Accusatif...........	*chvalaṅštuṅ*	*chvalaṅšti*	*chvalaṅštaṅ*
Instrumental.........	*chvalaṅštej-uṅ*[3]	*chvalaṅšta-ma*	*chvalaṅšta-mi*
Datif..............	*chvalaṅšti*	*chvalaṅšta-ma*	*chvalaṅšta-mŭ*
Génitif.............	*chvalaṅštaṅ*	*chvalaṅšt'-u*	*chvalaṅštĭ*
Locatif.............	*chvalaṅšti*	*chvalaṅšt'-u*	*chvalaṅšta-chŭ.*

Remarque. — Le participe présent en arménien. — Je veux encore mentionner ici le participe présent en arménien, quoique très-probablement il appartienne à une autre formation. Son thème finit en ղա *ǵa* (nominatif singulier *ǵ*, pluriel *ǵq̇*) et rentre, par conséquent, dans la sixième déclinaison de Schröder. Comme le ղ *ǵ* n'est jamais une gutturale primitive, mais une altération de *l* ou de *r* (§ 183[b], 1), je crois reconnaître dans ce suffixe un représentant du suffixe sanscrit *la* ou *ra*, qui a formé, par exemple, *ćap-a-lá-s* «tremblant», *dîp-rá-s* «brillant» (§ 937 et suiv.).

[1] Voyez § 275.
[2] Voyez § 271.
[3] Voyez § 266.

§ 784. Le participe futur dans les langues letto-slaves.

Le même suffixe qui forme le participe présent s'ajoute aussi en sanscrit et en zend au thème du futur à auxiliaire. Il en est de même en grec et en lithuanien, où *δώ-σω-ν*, *δώ-σο-ντα*, *dū-se-ṅs*, *dū-se-ntiṅ*[1] représentent le sanscrit *dā-syá-n*, *dā-syá-ntam*. Au féminin, le lithuanien *dū-se-nti* «celle qui donnera» représente très-bien le sanscrit *dā-syá-ntī* (§ 121). Rapprochez *dég-se-ṅs* «celui qui brûlera», accusatif *dég-se-ntiṅ*, du sanscrit *dak-śyá-n*, *dak-śyá-ntam*[2], et le féminin *dég-se-nti* de *dak-śyá-ntī*. La racine lithuanienne *bū* nous fournit *bú-se-ṅs* «futurus», *bú-se-nti* «futura» = zend *bû-śya-ṅś*, *bû-śyai-nti*. Le sanscrit *bav-i-śyá-n*, *bav-i-śyá-ntī* s'éloigne des formes précédentes, en ce qu'il insère un *i* euphonique, frappe la voyelle radicale du gouna et supprime le signe casuel au nominatif masculin. Dans l'*e* des participes futurs lithuaniens comme *dū-se-ṅs*, *bú-se-ṅs*, je reconnais une altération de l'*a*[3] des thèmes sanscrits comme *dā-syá-nt* (§ 92[k]); cet *e* répond donc à l'*o* du grec *δω-σο-ντ*. En lette, au participe futur comme au participe présent, nous avons un *o*; mais il est long (comme toujours en lithuanien et en lette), et dans le cas présent la longue sert, à ce que je crois, à compenser la suppression de la nasale. Ainsi *būšōts* «futurus» est pour *būšants* (venant de *būsjants*[4]); au féminin, *būšōti* est pour *būšanti* (venant de *būsjanti*) = lithuanien *búsenti*[5].

[1] Dans *dū'-se-ntiṅ*, le thème est élargi par l'addition de *ia* (§ 779).

[2] Voyez §§ 21[b] et 104[a].

[3] Et non une altération de l'i de *dū'-si-me* «dabimus» (§ 652).

[4] Voyez § 358, Remarque.

[5] Le participe futur n'est usité en lette que dans la forme périphrastique du subjonctif. Il en est de même pour le féminin en *ti* du participe présent. Partout ailleurs, ce féminin se termine en *ša*, pour *šia*, qui lui-même vient de *ti* : le *t* s'est changé en *š* (le *s* barré) sous l'influence de l'*i* suivi d'une autre voyelle; on peut rapprocher le changement du *t* lithuanien en *č* (génitif *šančiós* = lette *essōšas*). Remarquez la

En ancien slave, il n'y a que le verbe substantif qui présente quelques restes du participe futur en question (§ 658), mais seulement dans la déclinaison déterminée. Exemples : бꙑшѧштєѥ *bûśuńśteje*[1] « τὸ μέλλον »; отъ бꙑшѧштаасо вѣка *otŭ bûśuńśtaago vêka* « ἐκ τοῦ μέλλοντος αἰῶνος »; съ бꙑшѧштими *sŭ bûśuńśtiimi* (instrumental pluriel) « τοῖς ἐσομένοις »[2].

§ 785. L'aoriste premier et l'aoriste second du participe, en grec. — Accentuation du participe présent, en sanscrit et en grec.

Les aoristes, en sanscrit, n'ont pas laissé de participes. Par ses formes comme λύσας, λιπών, φυγών, τυπών, le grec a ici l'avantage sur la langue de l'Inde. Mais comme l'aoriste premier, en grec, contient le verbe substantif (§ 542), on peut rapprocher σας, σαντα, σαντες du participe sanscrit *sán, sántam, sántas*. Remarquons qu'en composition le verbe substantif a conservé son σ, qui manque dans le simple ὤν, ὄντος; entre σας et ὤν il y a, à cet égard, la même différence qu'en latin entre *sens* (dans *præsens, absens*) et le simple *ens* (comparez aussi *pot-ens*).

Les aoristes seconds comme λιπών, φυγών se distinguent des présents λείπων, φεύγων par l'accentuation et l'absence du gouna : on en peut rapprocher, sous ces deux rapports, les participes de la sixième classe, tels que *tudán* « poussant », accusatif *tudántam*. Benfey regarde comme des aoristes les participes védiques *vṛdánt* « grandissant » et *dṛśánt* « osant » (forme faible *vṛdát, dṛśát*). Mais comme il y a beaucoup de verbes qui dans les Védas suivent une autre classe de conjugaison que dans le sanscrit ordinaire, je n'oserais pas affirmer que ce ne soient pas des par-

rencontre du *ia* lette avec le σα grec (τύπτουσα, τύψουσα), qui lui-même est très-probablement pour σια (comparez -τρια = sanscrit -*trî*, § 119). C'est l'ι qui a déterminé le changement de σ en τ.

[1] Au sujet de *śt* pour *tś*, voyez § 783.

[2] Voyez Miklosich, Théorie des formes de l'ancien slave, 1re édition, p. 69 et 70.

ticipes de la sixième classe[1]. Si l'explication de Benfey est fondée, il faudra aussi voir dans दृशमानस् *dṛśámâna-s*[2] un participe moyen de la sixième formation de l'aoriste, quoique à l'indicatif, dans la langue ordinaire, la sixième formation de l'aoriste soit privée du moyen. Benfey voit encore un aoriste dans le participe *pântam* «bibentem»; mais comme la racine *pâ* «boire» peut être conjuguée dans les Védas d'après la deuxième classe[3], ainsi qu'il ressort de la forme *pâtá*[4] «vous buvez», rien ne nous empêche de reconnaître un présent dans *pântam*[5].

En ce qui concerne l'accentuation du participe présent actif, je ferai observer un nouveau rapport entre la conjugaison des verbes grecs en μι et la deuxième conjugaison principale du sanscrit (sauf les verbes de la troisième classe). En sanscrit comme en grec, les verbes dont il s'agit accentuent la deuxième syllabe du participe présent. Entre σlορνύς, σlορνύντα et φέρων, φέροντα il y a donc la même opposition qu'entre *stṛṇván, stṛṇvántam* et *bʹáran, bʹárantam.* Mais le sanscrit s'éloigne du grec sur deux points. Aux cas les plus faibles[6], il laisse tomber l'accent sur la désinence casuelle; on a, par exemple, au génitif singulier et à l'accusatif pluriel, *stṛ-ṇv-atás* en regard de σlορ-νύ-ντος, σlορ-νύ-ντας. En second lieu, l'accentuation du participe présent, en sanscrit, se règle toujours sur celle du temps correspondant de l'indicatif[7]; on a donc *bṓd-a-n, tud-á-n, śúć-ya-n, ćôr-áya-n*, d'après l'analogie de *bṓd-â-mi, tud-ấ-mi, śúć-yâ-mi,*

[1] Dans le sanscrit classique, *vṛd* est de la première classe, *dṛś* de la cinquième. —Tr.

[2] Rig-véda, I, LII, 5.

[3] Dans le sanscrit ordinaire, *pâ* fait au présent *pivâmi*, védique *pibâmi* (pour *pipâmi*).

[4] Rig-véda, I, LXXXVI, 1. La désinence *tá* est une forme védique pour *ta*.

[5] Nous en pouvons dire autant pour l'impératif *pâhí* «bibe», qui est également un présent de la deuxième classe.

[6] Voyez § 130.

[7] Sous la réserve de ce qui vient d'être dit des cas très-faibles.

cór-áyá-mi. Dans la seconde conjugaison principale [1], le participe présent se règle, en ce qui concerne son accent, sur les désinences pesantes, et en particulier sur la troisième personne du pluriel. Les mutilations que les verbes irréguliers éprouvent dans leur racine devant les désinences pesantes se retrouvent au participe : ainsi *váśmi* «je veux» fait *uśánt* «voulant» (et non *váśant*), d'après l'analogie de *uśmás, uśṭá, uśánti.* La troisième classe prend l'accent sur la syllabe réduplicative du participe présent, comme aux trois personnes du singulier [2] et comme à la troisième personne du pluriel du présent de l'indicatif : on a donc *dádat* [3] «donnant», d'après l'analogie de *dádâmi* «je donne», *dádati* «ils donnent» (§ 459). Le grec διδούς, au contraire, reçoit le ton sur la dernière syllabe.

§ 786. Formation du participe parfait actif. — Le suffixe *vâṅs* (formes faibles *vat* et *uś*), en sanscrit et en lithuanien.

Au prétérit redoublé ou parfait (§ 588), le suffixe du participe actif est, suivant les différents cas, *vâṅs, vat* et *uś* : sous toutes ces formes, le suffixe prend l'accent, d'après l'analogie des désinences pesantes de l'indicatif. Selon les grammairiens de l'Inde, la vraie forme du suffixe en question serait *vas;* mais nous ne trouvons *vas* à aucun cas de la déclinaison : les cas forts viennent de *vâṅs* [4], les cas faibles de *vát* et les cas très-faibles de *úś* (par euphonie pour *us*).

[1] Voyez § 493.

[2] Il y a quelques exceptions; mais elles sont peu nombreuses.

[3] Voyez § 779.

[4] Le nominatif est *vân*, c'est-à-dire que l'anousvâra (§ 9) devient *n* après la chute de *s*. Le vocatif abrége *vân* en *van*. Böhtlingk (La déclinaison en sanscrit, page 10) suppose que la forme primitive du suffixe est *vaṅs;* mais je ne puis partager cette opinion. Si l'on prend pour point de départ les cas forts, comme je crois qu'il convient de le faire, car ils sont généralement les mieux conservés, on arrive à la forme *vâṅs.* Le vocatif ne peut faire difficulté : il abrége fréquemment la voyelle longue des cas

De *ús* dérive le thème féminin *úśî*, avec lequel s'accorde parfaitement le lithuanien *usi*. On a, par exemple, *sùkusi* « celle qui a tourné », en regard des formes sanscrites comme *rurudúśî*; la ressemblance est complète, sauf le redoublement qui a disparu des participes parfaits lithuaniens. Les autres cas, excepté le vocatif singulier qui est semblable au nominatif, dérivent d'un thème élargi en *usia* : le génitif singulier, par exemple, est *sùkusiô-s*[1]. Comparez en grec le *υια* de *τετυφυῖα* = sanscrit *tutupúśî*[2].

§ 787. Déclinaison du participe parfait, en lithuanien et en zend.

A la forme *uś* se rattachent aussi en lithuanien les cas obliques du masculin, mais avec le même complément inorganique *ia* qu'a aussi reçu le participe présent. Ainsi le génitif est *sùkusiô* (comme *pônô* venant du thème *pōna*), le datif *sùk-usia-m*[3], l'accusatif *sùk-usi-ń*, pour *suk-usia-ń*. Le nominatif *sùkeńs* se rattache au thème fort *vâńs*; toutefois le *s*, en lithuanien, n'appartient pas au thème : c'est le signe casuel du nominatif-vocatif[4]. Le sanscrit, qui ne supporte pas à la fin des mots deux consonnes consécutives (§ 94), s'est dépouillé tout à la fois du signe du nominatif *s* et de l'autre *s* appartenant au thème. En regard du lithuanien *sùk-eńs*, on a donc le nominatif *rurud-vâń* et le vocatif *rúrud-van*.

En zend, nous avons au nominatif [zend] *dadvâo* « ayant créé », *vîd-vâo* « sachant » (comparez *εἰδώς*). Le signe casuel est

forts, ce qu'il faut peut-être expliquer par son accentuation; on sait, en effet, qu'il porte l'accent sur la syllabe initiale.

[1] Comme *áiwa* « jument » fait au génitif *áiwô-s*.

[2] Voyez mon mémoire De l'influence des pronoms sur la formation des mots (1832), page 4.

[3] D'après l'analogie de la déclinaison adjective ordinaire (§ 281).

[4] C'est par abus que le signe du nominatif a passé aussi au vocatif : la même chose est arrivée pour le participe présent lithuanien.

resté, car वान् *vân* aurait fait en zend [zend] *vaṅn* et non [zend] *vâo*[1]. Ce qui prouve que l'*o* de *vâo* représente le *s* du nominatif, et non le *s* final du thème, c'est que le suffixe *vant* peut faire également au nominatif *vâo* (§ 138). A l'accusatif, [zend] *dadvâoṅhĕm* répond au sanscrit *dad-i-vâṅsam*. Dans les cas très-faibles et devant le caractère féminin *î*, le suffixe zend se contracte en *uś*[2]. On a, par exemple, au génitif : [zend] *daḍuśô*[3]; au datif, [zend] *viduśê* «εἰδότι» = विदुषे *vidúśê;* au génitif pluriel, [zend] *irîrituśaṅm* «mortuorum»; au génitif singulier féminin [zend] *ǵaǵmûśyâo*[4] «βεβηκυίας» = sanscrit *ǵagmuśyâs*, de la racine *gam* «aller»; à l'accusatif féminin, [zend] *viduśîm* «εἰδυῖαν» = sanscrit *vidúśîm*, de la racine *vid* «savoir».

Remarque. — Restes du participe parfait en borussien. — Dans le catéchisme borussien nous trouvons deux formes de participes parfaits très-remarquables : *klantîwuns* «ayant maudit» et *murrawuns* «ayant murmuré». Aucune autre forme européenne n'est si près du sanscrit *vâṅs*. L'*u* de *wuns* est évidemment l'affaiblissement d'un ancien *a*[5]. Au contraire, l'*u* du pluriel

[1] Le zend a conservé le signe du nominatif au participe présent, comme l'ont conservé le lithuanien, le latin et le gothique; le sanscrit, au contraire, l'a perdu.

[2] Je rétablis avec Burnouf [zend] *ś* au lieu de [zend] *s* que présente presque partout le manuscrit lithographié. Voyez § 51.

[3] Manuscrit lithographié, page 3. Sur le [zend] *î* de cette forme, voyez § 637, Remarque.

[4] On peut se demander pourquoi *ǵaǵmûśyâo* a un *û* long : c'est peut-être parce que l'*u* est suivi de deux consonnes. Nous avons de même [zend] *ǵaǵmûśtĕmô*, superlatif formé du thème très-faible *ǵaǵmuś*. Comparez encore *dadûśbîś*, forme intéressante en ce qu'elle nous montre que le zend tire aussi du thème très-faible les cas intermédiaires (§ 130) de son participe parfait. Mentionnons toutefois la forme *pipyûśîm* et sa négation *apipyûśîm*, dans lesquelles l'*û* n'est pas suivi de deux consonnes; mais peut-être l'allongement vient-il de ce qu'il y a deux consonnes qui précèdent l'*u*. *Pipyûśîm* est l'accusatif féminin du participe parfait du verbe *pî* «boire», pris dans le sens causatif : il signifie «celle qui a allaité».

[5] Comme l'*u* du suffixe ordinaire *uns* (après une consonne on trouve aussi *ons* et quelquefois *ans*). On peut comparer aussi *widdewu* «veuve» = sanscrit *vidavâ*, latin *vidua*, ancien slave *vidova*, et quelques nominatifs féminins analogues.

-usis, accusatif *-usins*, et de l'accusatif singulier *-usin*, est organique : il représente l'*u* du thème sanscrit *uś* (§ 786). Nesselmann[1] regarde les participes en *uns* (*ons*, *ans*, *wuns*) comme indéclinables, et il voit dans *usis* une forme indépendante de *uns*, laquelle est déclinable. Je considère, au contraire, *wuns*, *uns*, *ons* comme un nominatif masculin : le *s* est le signe casuel, comme dans le lithuanien *ęs*. Nous avons peu d'exemples des cas indirects, car on ne trouve guère ce participe que dans la forme périphrastique de l'indicatif parfait, où naturellement il est employé au nominatif. Exemple : *asmai murrawuns bhe klantīwuns* «j'ai murmuré et maudit», littéralement «je suis ayant murmuré et ayant maudit». Le nominatif singulier sert habituellement pour le pluriel; mais en lithuanien, les participes présents et parfaits ont également perdu la désinence du nominatif pluriel. Ils se contentent de rejeter le *s* du nominatif singulier; exemple : *sùkęs* «ayant tourné», pluriel *sùkę*.

Quand le pluriel du participe parfait est réellement exprimé en borussien, il se termine en *usis*. *Usis* vient probablement d'un thème élargi en *usi* (§ 780), de sorte que *i-s* répond à la désinence plurielle *y-s* (prononcez *i-s*) des thèmes lithuaniens en *i*. Exemples : *madliti, tyt wirstai ious immusis, laukyti, tyt wīrstai ious aupallusis* «demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez» (littéralement «vous serez ayant reçu, vous serez ayant trouvé»)[2]. Comme le borussien n'a pas de futur, on le remplace par l'auxiliaire «être» avec le participe parfait. C'est ainsi qu'on a[3] : *pergūbons wyrst* «il viendra» (littéralement «il sera étant venu»). Les cas obliques du participe parfait sont rares, le texte y donnant peu d'occasions : ils viennent également d'un thème élargi par l'addition d'un *i*, au lieu que le lithuanien ajoute *ia*. Les seuls exemples sont : *au-lau-ūsi-ns* «mortuos» (on trouve aussi les formes *aulausins* et *aulauwussens*) et *ainan-gimm-usi-n* «indigenam», ce dernier avec un sens passif qui ne se trouve, au participe en question, que pour la seule racine *gem*, *gim*.

Si l'on ne voulait pas admettre un nominatif pluriel en *usis*, il faudrait considérer les formes précitées comme des nominatifs singuliers à signification plurielle. Mais cette explication paraîtra peu vraisemblable, si l'on songe que le vrai nominatif singulier, dont il existe de nombreux exemples, est toujours en *ns*, et si l'on rapproche le nominatif singulier du parti-

[1] La langue des Borussiens, page 64.

[2] Voyez Nesselmann, La langue des Borussiens, page 31, n° 84.

[3] *Ibidem*, page 12, n° 15.

cipe présent, qui ne fait subir à son thème primitif (en *nt*) aucun élargissement.

Mentionnons encore la seule forme féminine qui nous reste du participe parfait : c'est le nominatif singulier *aulausê* «mortua», pour *aulausê*, comme on a *aulau-sins* à côté de *aulaúsins*. L'*ê* final répond à l'*î* sanscrit et à l'*i* lithuanien des formes féminines en *usî*, *usi*.

§ 788. Reste du participe parfait en gothique : le mot *bêrusjôs* «parents».

Il y a en gothique un mot qu'on peut rattacher aux participes sanscrits en *uś*, tels que *dêhûś*[1]. Ce seul survivant d'une espèce participiale disparue, c'est le mot *bêrusjôs* «parents», qui est usité seulement au nominatif pluriel masculin. Le sens primitif est, comme je le crois, «ayant mis au monde». Le présent de l'indicatif est *baira*[2] : l'*ê* de *bêrusjôs* se retrouve dans les formes polysyllabiques du prétérit; on a, par exemple, à côté de *bar*, le pluriel *bêrum*, le subjonctif singulier *bêr-jau*, pluriel *bêr-ei-ma* (§ 605). Le thème du participe en question est *bêrusja*, avec le même complément inorganique *ja* que nous avons trouvé plus haut (§ 787), sous la forme *ia*, en lithuanien; exemple : *sùkusia* (racine *suk* «tourner»), datif *sùk-usia-m*. Le nominatif singulier serait, pour notre mot gothique, *bêr-useis* (§ 135), l'accusatif *bêrusi* : rapprochez de ce dernier le lithuanien *sùk-usi-ñ*, du thème *sukusia*.

§ 789. Le participe parfait en grec : suffixe *οτ*. —
Restes du participe parfait en latin. — Le suffixe *ôsŏ*.

A la forme *vát*, dont viennent en sanscrit les cas intermédiaires du participe parfait (§ 130), se rattache le grec *ότ*. L'ancienne accentuation a été conservée (§ 786), mais le digamma s'est

[1] De la racine *dah* «brûler». On a vu que *uś* est la forme contractée de *vấṅs* (§ 786); *dêhûś* est le thème des cas très-faibles.

[2] En allemand moderne *ich ge-bäre* «je mets au monde». — Tr.

perdu. On sait qu'en général le digamma disparaît du milieu des mots grecs, quand il ne s'est pas assimilé à la consonne précédente (§ 19); c'est ainsi que *εντ* représente le suffixe *vant*, *vat*[1]. Le même rapport qui existe entre les formes sanscrites comme *dâna-vant* «pourvu de richesses»[2] et *ἀμπελό-(ϝ)εντ* se retrouve entre *tutup-vát* «ayant frappé» et *τετυφ-(ϝ)ότ* (nominatif-accusatif-vocatif neutre *τετυφός*, § 152). Au locatif pluriel *tutup-vát-su* répond le datif grec *τετυφ-ό(τ)-σι*. Il a déjà été question de la forme féminine en *υῖα* (pour *υσια*) et de la parenté de *τετυφυῖα* avec *tutupúšî* (§ 786).

En latin, le mot *secûri-s* «hache»[3] nous offre peut-être un reste des participes féminins en *usî* (par euphonie pour *usî*) : l'*u* aurait été allongé et le *s* changé en *r*, ainsi qu'il arrive d'ordinaire entre deux voyelles (§ 22). Comme les suffixes participiaux sont employés assez souvent pour la formation de mots dérivés, on peut voir dans le suffixe *ôsŏ* (*lapid-ôsus*, *lumin-ôsus*, *fructu-ôsus*, *form'-ôsus*, *pisc'-ôsus*) le *vâns* sanscrit des cas forts. Entre *vâns* et *ôsŏ* le rapport est à peu près le même qu'entre le suffixe comparatif ईयांस् *îyâns* ou *yâns* et *iôr*[4]. En ce qui concerne l'élargissement du suffixe par l'addition d'une voyelle, comparez le rapport qui existe entre *tôr* (= sanscrit *târ*) et *tûrŏ*[5].

§ 790. Le participe parfait en ancien slave.

Comme les langues lettes, l'ancien slave a perdu le parfait de l'indicatif; mais, ainsi que les langues lettes, il a gardé le

[1] *Vant* pour les cas forts, *vat* pour les cas faibles.
[2] Voyez § 20.
[3] Littéralement «ayant tranché», au lieu de «tranchante».
[4] Voyez § 298[b]. A la différence de *iôr*, le suffixe *ôsŏ* a conservé l'ancienne sifflante; mais il a perdu le *v*, comme *sôpio* = sanscrit *svâpáyâmi* «je fais dormir».
[5] Voyez § 647.

parfait du participe, qui était déjà formé avant la séparation des idiomes. Le suffixe est ѣѫш *vŭś* ou ѫш *ŭś* au nominatif-vocatif masculin et neutre des trois nombres[1] : toutefois, au singulier, le nominatif-vocatif étant privé de flexion, le *ś* qui se trouvait à la fin du mot a dû être supprimé (§ 92[m]). La forme *vŭś*, dont l'*ŭ* représente l'*â* sanscrit des cas forts ou l'*a* des cas intermédiaires (§ 130), n'est employée qu'après les voyelles : dans cette position, elle est de rigueur et se trouve à tous les cas des trois genres. Au contraire, après une consonne, le *v* a disparu sans laisser de trace. Cette suppression vient de ce que le slave, comme le grec, évite la combinaison d'un *v* (en grec *F*) avec une consonne précédente; mais comme après une voyelle le *v* a l'avantage d'empêcher l'hiatus, on l'a gardé pour cette raison. Il a même été gardé ou rétabli[2] au féminin, ainsi qu'aux cas très-faibles (§ 130), où le sanscrit, le zend, le lithuanien et le lette l'ont perdu.

Les verbes slaves qui se rapportent à la dixième classe sanscrite ou forme causative (§ 504) joignent le suffixe participial au thème formatif des temps de la seconde série. Nous avons donc au nominatif masculin singulier *rŭd-a-vŭ* «ayant pleuré», duel[3] *rŭd-a-vŭś-a*, pluriel[4] *rŭd-a-vŭś-e*[5]; au nominatif féminin singulier *rŭd-a-vŭś-i*[6]. Et de même *chval-i-vŭ* «ayant loué», duel *chval-i-vŭś-a*, pluriel *chval-i-vŭś-e*.

Ces formes pourraient nous amener à penser que le participe en question vient de l'aoriste (*rŭd-a-chŭ*, *chval-i-chŭ*); mais alors

[1] Au duel, ce suffixe se trouve également à l'accusatif.

[2] Miklosich (Théorie des formes de l'ancien slave, 2e édition, § 111) regarde le *v* du suffixe en question comme étant partout une insertion euphonique.

[3] En même temps accusatif et vocatif.

[4] En même temps vocatif.

[5] Comparez le sanscrit *rurud-vâṅs-as*, qui est formé du verbe primitif, et non de la forme causative.

[6] Comparez le sanscrit *rurud-uś-î*.

on aurait le même droit de rapporter aussi à l'aoriste la formation de l'infinitif et du supin (*rŭd-a-ti, chval-i-ti, rŭd-a-tŭ, chval-i-tŭ*); le verbe *veṣ-u-ṅ* (classe 1) «je transporte» = sanscrit *váḥ-â-mi*, devrait, dans la même hypothèse, nous donner au participe *veṣ-e-vŭ, veṣ-e-vŭś-a, veṣ-e-vŭś-e*, féminin *veṣ-e-vŭś-i*, au lieu qu'il fait везъ *veṣ-ŭ*, везъша *veṣ-ŭś-a*, везъше *veṣ-ŭś-e*, везъши *vĕṣ-ŭś-ì* (pour *veṣ-vŭ*, etc.).

Au neutre, le nominatif-accusatif-vocatif des exemples précités est *rŭd-a-vŭ, rŭd-a-vŭś-i, rŭd-a-vuś-a; chval-i-vu, chval-i-vŭś-i, chval-i-vŭś-a; veṣ-ŭ, veṣ-ŭś-i, veṣ-ŭś-a*. Nous retrouvons le complément inorganique *jo* (par euphonie *je*) dans les mêmes cas où les thèmes masculins-neutres finissant par une consonne le prennent au participe présent et au comparatif. De même, le thème féminin en *śi* s'élargit suivant le principe qui a été indiqué précédemment (§ 783).

Remarque. — Examen d'une opinion d'A. Kuhn. Le *s* du suffixe *vâṅs* est-il primitif ou tient-il la place d'un *t*? — Aux cas intermédiaires du participe parfait, le *s* des suffixes *vâṅs, vas, uś* se change en *d* quand il se trouve devant un *b̆*, et en *t* quand il se trouve devant un *s* ou quand il est final; exemples : *rurud-vád-b̆yâm, rurud-vád-b̆is, rurud-vát-su, rurud-vát*. Il est certain que ces changements ne sont pas conformes aux lois phoniques ordinaires : *as* devant *b̆* devrait devenir *ó* (pour *ar*); devant *s*, *as* devrait rester invariable ou changer son *s* en visarga (*ḣ*). Mais, dans la conjugaison des verbes, nous trouvons des faits analogues : ainsi *vas* «demeurer» fait *ávât-sam* «je demeurai», *vat-syâ̆mi* «je demeurerai»; *às* «s'asseoir» fait *ăd-d̆vê*[1] (pour *às-d̆vê*) «vous êtes assis».

Kuhn[2] objecte que le τ se trouve à demeure fixe au participe parfait grec; nous avons, par exemple, *τετυφότ-ος* en regard du sanscrit *tutupúś-as*,

[1] Ou *â-d̆vé*, avec suppression de la consonne finale de la racine. Voyez Abrégé de la grammaire sanscrite, § 100.

[2] Journal de philologie comparée, dirigé par Aufrecht et Kuhn, I, page 272. [L'opinion de Kuhn, c'est que le *s* de *vâṅs* provient d'un ancien t, et que les suffixes *vâṅs* et *vant* sont primitivement identiques. — Tr.]

τετυφότ-ες en regard de *tutup-vāṅs-as*[1]. Mais le seul exemple du grec ne saurait prévaloir à mes yeux sur le témoignage du sanscrit, du zend, des langues lettes et slaves[2]. On peut supposer que le thème des cas intermédiaires en sanscrit est devenu en grec le thème commun de toute la déclinaison; ou bien encore, on peut reconnaître dans τετυφ-οτ le suffixe des participes présent et futur, sous la même forme qu'il a adoptée en sanscrit avec les verbes à redoublement. On a vu, en effet, que les verbes comme *dádâmi*, *bibármi*, pour alléger le poids du mot, suppriment même aux cas forts le *n* du participe[3]; *dádâmi* fait, par exemple, à l'accusatif singulier du participe présent *dádat-am*, au nominatif pluriel *dádat-as*[4]. Quoi qu'il en soit, le féminin τετυφ-υῖα (§ 786) ainsi que les formes lithuaniennes comme *sùk-usi*, et les formes slaves comme *da-vŭši*, se rapportent au féminin du prétérit redoublé sanscrit; Kuhn lui-même accorde que τετυφυῖα se rattache à *tutupú-šî*.

Rappelons aussi que les racines sanscrites *srañs* et *dvañs* «tomber»[5], quand elles se trouvent, dans le sens de «tombant», à la fin d'un composé, changent également leur *s* en *d* devant les désinences casuelles commençant par un *b*, et en *t* devant la désinence du locatif *su*[6]. Il y a encore dans le dialecte védique d'autres exemples d'un *s* changé en *d* devant la désinence instrumentale *bis*: je citerai seulement *ušád-bis*, venant de *ušás* «aurore», et *mâd-bís*, venant de *más* «lune»[7]. A moins qu'on ne prouve que les thèmes *ušás*, *mâs* aient eu aussi un *t* devant les désinences commençant par une voyelle, qu'ils aient fait, par exemple, au génitif, *ušat-as*, *mât-as*, je ne vois pas de raison pour admettre que *ušád-bis mâd-bís* dérivent de thèmes participiaux en *t* ou *nt*. Si la racine *mas*, que les grammairiens indiens posent à côté de la racine *mâ* «mesurer», n'est pas fictive, le *s* de *mâs* «lune, mois [en tant que mesurant]», et celui de *mâsa-s* «mois», doivent être considérés comme appartenant à la racine; ce qui me confirme dans

[1] Sur le *s* de τετυφός (pour τετυφοτ), voyez § 152.

[2] Ainsi que du gothique dans son exemple unique *bérusjôs* (§ 788).

[3] Voyez § 779. Rapprochez aussi ce qui a lieu en sanscrit au participe moyen et passif (§ 791).

[4] En grec, au contraire, on a διδού-ς, διδόντ-ος.

[5] Comparez le gothique *drus* «tomber», § 20.

[6] Voyez Abrégé de la grammaire sanscrite, § 203, note.

[7] Voyez Böhtlingk, Commentaire de Pâṇini, VII, IV, 48, et Kuhn, Journal, I, page 274.

cette opinion, c'est que le même *s* se retrouve dans le latin *mensis*[1], ainsi que dans la plupart des mots congénères[2].

§ 791. Formation des participes moyens et passifs en sanscrit et en grec. — Le suffixe *mâna* ou *âna*. — Restes de ce suffixe en lithuanien et en borussien.

Ceux des participes moyens et passifs qui se rattachent à un temps de l'indicatif ont en sanscrit le suffixe *mâna* ou *âna*. Je regarde *âna* comme une forme mutilée de *mâna* : en effet, le grec représente l'un et l'autre par *μενο*. Il n'est d'ailleurs guère vraisemblable que le sanscrit ait eu à l'origine, pour son participe présent moyen, deux suffixes différents dont l'aspect soit aussi ressemblant que *mâna* et *âna*.

Le suffixe *mâna* appartient aux verbes sanscrits de la première conjugaison principale : il faut excepter ceux de la dixième classe, qui peuvent prendre aussi *âna*, probablement parce qu'ils ont des formes plus pleines. Le suffixe *âna* appartient à la deuxième conjugaison principale, ainsi qu'au parfait, qui, à cause de son redoublement, choisit le suffixe le plus court. Rappelons à ce sujet qu'au participe présent actif le redoublement des verbes de la troisième classe a aussi pour effet d'affaiblir le suffixe[3].

[1] Contrairement à mon ancienne opinion, j'aime mieux maintenant rapporter le latin *mensis* à *mâs* qu'à *mâsa*; je regarde l'*i* comme un complément inorganique pareil à celui de *cani-s*, *juveni-s* (§ 230) et à celui des adjectifs tels que *tenuis* = sanscrit *tanú-s*. Le *n* de *mensis* peut être rapproché de celui de *ensis* = sanscrit *así-s* «épée», et à celui de la désinence du datif borussien *mans* = lithuanien *mus* (§ 215, 1). En général, l'insertion d'une nasale est fréquente devant un *s* : dans certaines positions, elle est obligée en zend, je veux dire devant le *h* sorti d'un ancien *s*. Ainsi le sanscrit *mâs* fait en zend *mâo*, mais l'accusatif *mâsam* devient *mâoṇhĕm* (§ 56[a]).

[2] Voyez Glossaire sanscrit, édition 1847, aux mots *mâs* et *mâsa*.

[3] Voyez § 779. Aufrecht, dans son édition du Commentaire d'Ujjvaladatta sur les *uṇâdisûtras* (page 272), regarde comme invraisemblable la suppression d'un *m*

Le futur à auxiliaire garde partout le suffixe complet *mâna;* on a, par exemple, *dâ-syá-mâna-s* (à la fois moyen et passif) = *δω-σό-μενος*. On en peut rapprocher le lithuanien *dû-se-ma-s* (féminin *dû-se-ma*) «qui dabitur». Quoique le suffixe sanscrit *mâna*, grec *μενο*, soit ici mutilé en *ma*, l'affinité de ces formes est évidente. Le participe présent *dúd'-a-ma-s* «qui datur» répond au grec *διδόμενος* et au sanscrit *dád'-âna-s*, pour *dad'-mâna-s*, qui lui-même est pour *dadâ-mâna-s;* mais cette dernière forme n'est usitée qu'au moyen : le participe passif est दीयमानस् *dî-yá-mâna-s*[1].

Le catéchisme borussien nous présente deux exemples du participe en question. L'un, qui est d'une remarquable conservation, a gardé le suffixe sous sa forme sanscrite, sauf peut-être la quantité de la première syllabe : c'est *po-klaus-î-mana-s* «exaucé»[2]. La forme grecque correspondante serait *ὑποκλυόμενος*, car *klaus* ou *klus* représente la racine grecque *κλυ* (sanscrit *śru*, pour *kru*), et *po* répond au grec *ὑπό* (sanscrit *úpa*). L'autre participe borussien est *en-im-u-mne* «agréable», littéralement «qui est agréé»[3] : on y reconnaît sans peine le suffixe du participe présent passif.

REMARQUE. — Le participe borussien *enimumne*. — Nesselmann[4], sans

entre deux voyelles. Mais nous trouvons la même suppression à la première personne du singulier moyen, où *báré* (pour *bará-mé*) répond au grec *φέρομαι* (§ 467) : outre le *m*, on a encore supprimé ici l'*á* de *bará-mé*. Dans *dvišé* (pour *dviš-mé*), nous avons un exemple de *m* supprimé après une consonne, exactement comme dans *dviš-âṇá-s* «haïssant» (pour *dviš-mâṇa-s*).

[1] Pour *dâ-ya-mâna-s* (§ 734).

[2] Ou plutôt «qu'on exauce», car le passage où nous trouvons cette expression demande le participe présent : *stawídas madlas ast steismu táwan en dangon enimmewingi bhe poklausîmanas* «une telle prière est agréable au Seigneur dans le ciel et [est] exaucée». Voyez Nesselmann, La langue des Borussiens, page 16.

[3] Le participe parfait passif *en-im-ts* a également les deux sens «agréé» et «agréable».

[4] La langue des Borussiens, page 104.

donner ses motifs, dit que *enimumne* est une faute d'impression. Je ne vois pas de raison pour suspecter la forme *mne* : la voyelle entre *m* et *n* a été supprimée, comme dans le latin *al-u-mnus*, *Vert-u-mnus* (§ 478), et comme dans les participes zends *bar-a-mnĕm*, *vaṣ-a-mnĕm* (§ 794). C'est ainsi que nous avons encore en borussien *kermen-s* «corps» qui fait à l'accusatif *kermnen*[1]. Ce *kermens* (pour *kermenas*) est très-probablement lui-même, quant à sa formation, un participe passif : il signifie littéralement, à ce que je crois, «créé, fait»; comparez en sanscrit *kárômi* «je fais», en latin *creo*, *creatura*. Pott rattache le latin *corpus* et le zend *kĕrĕf-s* (accusatif *kĕhrpĕm*) à la racine *klp* (*kalp*); mais *klp* lui-même, ainsi que l'admet Pott, est parent avec *kar* (*kṛ*)[2].

Quant à la désinence *e* de *enimumne*, elle est ou adverbiale ou neutre. Le contexte réclamerait le nominatif singulier neutre[3] : *sta ast labban bhe dygi enimumne priki Deiwan nousesmu pogâlbenikan* «cela est bon et en outre agréable devant Dieu notre sauveur». *Labban*, qui est évidemment un neutre[4], vient à l'appui de cette explication. L'*e* de *enimumne* tiendrait donc la place d'un *a*, comme il arrive fréquemment en borussien, et le signe casuel aurait été supprimé; comparez les neutres pronominaux comme *sta* «hoc», *ka* «quid» (accusatif *ka* et *kan*), ainsi que les neutres lithuaniens comme *gĕra* «bonum» (§ 153). Mais si ce mot unique en son genre contient en effet une faute d'impression, je soupçonne qu'il faut lire *enimumnen* (= *enimumnan*). Quant à la voyelle *u*, elle est probablement, comme l'*u* du latin *al-u-mnus*, *Vert-u-mnus*[5], l'altération d'un ancien *a*, et répond à l'*a* sanscrit de la première et de la sixième classe (§ 109*, 1).

§ 792. Accentuation des participes moyens et passifs, en sanscrit et en grec.

A l'égard de l'accentuation, les participes moyens et passifs en *mâna*, *âna* suivent le même principe que les participes actifs, c'est-à-dire qu'ils se règlent sur l'accent du temps correspondant

[1] On trouve aussi *kermenen* et *kermenan*.

[2] Voyez Glossaire sanscrit, édition 1847, page 84.

[3] Nesselmann, La langue des Borussiens, page 24, n° 56.

[4] Comparez les neutres sanscrits en *am* (§ 152).

[5] On se serait attendu à des formes *al-i-m(i)nus*, *Vert-i-m(i)nus*.

de l'indicatif. Conséquemment l'accent ne tombe sur le suffixe que quand, à l'indicatif, il se trouve sur les désinences personnelles; on a vu que c'est le cas pour les désinences pesantes du présent dans les verbes de la deuxième conjugaison principale (sauf la troisième classe), et pour les désinences pesantes du parfait dans tous les verbes.

Les parfaits grecs comme *τετυμμένος* prennent également l'accent sur le suffixe[1]; mais au lieu que le sanscrit *tutup-ânás* reçoit le ton sur la dernière syllabe, le grec *τετυμ-μένος* le prend sur la pénultième. Je suppose que le grec est, à cet égard, mieux conservé que le sanscrit, et qu'à l'époque où le suffixe *âna* n'avait pas encore perdu son *m*, il avait probablement l'accent sur la première syllabe. Nous voyons clairement, par le présent de l'indicatif des verbes de la troisième classe, que l'accentuation peut varier, suivant qu'un suffixe commence ou non par une voyelle. Au temps précité des verbes en question, ce sont seulement les désinences pesantes commençant par une consonne qui reçoivent le ton; les désinences pesantes commençant par une voyelle restent atones, et c'est la syllabe réduplicative qui est accentuée. On a, par exemple, *bibr̥-váhê* (moyen) «nous portons tous deux», mais à la seconde personne *bíbr-âtê* et à la troisième *bíbr-âtê*. De même, au participe présent moyen, on a *bíbr-âṇa;* mais très-probablement, si le *m* du suffixe s'était conservé, nous aurions *bíbr̥-mâṇa*.

§ 793[a]. Le participe présent passif, en ancien slave. — Suffixe *mŭ*.

En ancien slave, le suffixe participial a éprouvé la même mutilation qu'en lithuanien. Il fait au nominatif masculin мъ *mŭ*, au féminin ма *ma*, au neutre мо *mo*. Comme en lithuanien, il a uniquement le sens passif; mais il n'est usité qu'au présent.

[1] Au contraire, *τυπτόμενος* a l'accent sur la syllabe caractéristique.

On peut comparer везомъ *veṣ-o-mŭ* «transporté» féminin везома *veṣ-o-ma*, neutre везомо *veṣ-o-mo*, avec le lithuanien *weź-a-ma-s*, féminin *weź-a-ma*, le sanscrit *váḥ-a-mâna-s*, *váḥ-a-mânâ*, *váḥ-a-mâna-m*, le grec *ἐχ-ό-μενο-ς*, *ἐχ-ο-μένη*, *ἐχ-ό-μενον*, et le latin *veh-i-mini* (§ 478).

Observons qu'en slave la voyelle caractéristique, qui, à l'indicatif, devant la plupart des désinences personnelles, se présente à nous sous la forme *e* (§ 508), prend devant le suffixe participial le son plus pesant *o*[1]; on a, par conséquent, *veṣ-o-mŭ*, comme en grec *ἐχ-ό-μενος*. On peut de même rapprocher les formes comme *gŭb-no-mŭ*[2] des formes grecques comme *δακ-νό-μενος*. Dans les verbes slaves dont il a été question au paragraphe 504, la caractéristique se comporte devant le suffixe participial comme elle fait devant les désinences du présent autres que la première personne du singulier et la troisième personne du pluriel. Entre *dĕl-aje-mŭ*[3] «fait» et *dĕl-aje-tĭ* «il fait» il y a par conséquent le même rapport qu'entre le sanscrit *côr-áya-mâṇa-s*[4] «volant» et *côr-áya-ti* «il vole». Les verbes qui n'ont point de voyelle caractéristique en prennent une au participe : on a, par exemple, *vêd-o-mŭ* «su» en regard de *vês-tĭ* «il sait» (§ 103), comme si le présent de l'indicatif était *vêd-u-n̆*, *vêd-e-śi*.

§ 793[b]. Reste du participe présent moyen, en gothique : le mot *lauhmôni* «foudre».

Les langues germaniques n'ont plus le participe en question. Il subsiste toutefois en gothique une forme de participe présent moyen, employée comme substantif, à savoir *lauh-môni* «foudre»,

[1] Voyez § 92[a].
[2] En sanscrit, les verbes correspondants sont ceux de la neuvième classe (§ 497).
[3] Participe présent passif.
[4] Participe présent moyen.

littéralement « brillante », du thème féminin *lauhmônjô*. Nous retrouvons ici l'addition inorganique du même suffixe *jô* (masculin-neutre *ja*) que nous avons vue dans *bêrusjôs* (§ 788). Devant le *j* du nouveau suffixe, l'*a* final de *mâna* est tombé (§ 889). La forme correspondante, en sanscrit, est *rôč-a-mâna* (venant de *rauk-a-mâna*) : il faut supposer que la voyelle caractéristique est tombée en gothique, ou bien, ce qui est beaucoup moins vraisemblable, que la racine en question était conjuguée comme les verbes sanscrits de la deuxième classe[1]. Le sanscrit n'unit jamais immédiatement le suffixe *mâna* avec une racine finissant par une consonne : dans les classes où cette jonction immédiate devrait avoir lieu, le suffixe en question a perdu son *m*. Ainsi *ruč*, s'il appartenait à la deuxième classe, ferait au participe présent moyen *ruč-âná-s*, et non *ruč-mâna-s*.

§ 794. Le participe moyen et passif, en zend. — Suffixe *mana* ou *mna*. — Suffixe *âna*.

En zend, *mâna* devient *mana* ou *mna*, et la caractéristique placée devant le suffixe participial affaiblit ordinairement son *a* en ع *ĕ*. La forme *mana* est en quelque sorte la transition au grec *μενο* et au latin *mino*, *mno*; elle est identique avec le suffixe du participe borussien *po-klaus-î-mana-s*[2]. La forme *mna* se retrouve dans le *mnŏ* du latin *al-u-mnŏ*, *Vert-u-mnŏ*, dans le *mnŏ* de l'arménien *mar-mno* « corps » (littéralement « mortel »[3]) et dans le *mne* du borussien *en-im-u-mne*[4]; je crois toutefois que la sup-

[1] Il n'y a qu'un seul verbe gothique qui se conjugue sur le modèle de la deuxième classe sanscrite : c'est le verbe substantif (*is-t* = sanscrit *ás-ti*, grec *ἐσ-τί*, lithuanien *ės-ti*). Le verbe dont la racine est renfermée dans *lauh-môni* n'a pas laissé en gothique d'exemple de sa conjugaison.

[2] Voyez § 791.

[3] Voyez § 183[b], 1.

[4] Voyez § 791, Remarque.

pression de la voyelle médiale a été opérée d'une façon indépendante par ces divers idiomes[1].

En zend comme en grec, la même forme qui sert pour le participe présent moyen peut avoir aussi le sens du participe présent passif[2].

Nous avons, par exemple, *barĕmanĕm* «porté» (= *φερόμενον*) et *vaṣĕmnĕm* «transporté»[3]. Comme exemple d'une forme en *âna* (pour *mâna*), dans la seconde conjugaison principale, nous citerons *uśâna* (nominatif pluriel) = sanscrit *uśânâs*, de la racine *vaś* «vouloir»[4]. Au participe futur passif, nous avons : [illegible] *ṣaṅhyamana* ou *ṣaṅhyamna*[5] «devant être mis au monde», et [illegible] *uṣdâġyamna* «devant être élevé» (= sanscrit *uddâsyamâna*, § 669).

§ 795. Le suffixe *mân*, *man*. — Thèmes substantifs masculins formés en sanscrit à l'aide de ce suffixe.

Nous passons à l'étude d'un suffixe qui est étroitement apparenté avec le suffixe participial *mâna*. C'est *man*, dont la forme primitive, restée en usage aux cas forts, paraît avoir été *mân*. Les mots formés à l'aide de ce suffixe ont, comme les participes en *mâna*, la signification active ou passive. Quelques-uns ont pris la valeur de substantifs abstraits, comme cela est ar-

[1] Mentionnons encore ici le nom de la déesse étrusque *Volt-u-mna*, qui, par sa formation, ne peut être autre chose qu'un participe féminin moyen ou passif. *Vert-u-mnus* (= sanscrit *várt-a-mâna-s*) a peut-être été latinisé dans sa désinence : toutefois, il se pourrait aussi que la syllabe finale *us* appartînt également à l'étrusque. Nous voyons qu'en étrusque comme en latin archaïque (§ 187) les thèmes terminés par une consonne prennent au génitif la désinence *us*.

[2] En sanscrit, au contraire, le suffixe participial se fait précéder au passif de la caractéristique *ya*.

[3] Vendidad-Sâdé, manuscrit lithographié, page 203. Ces accusatifs, qui sont employés adverbialement, se rapportent au nominatif pluriel *maṣdayaśna*.

[4] *Ibidem*, page 543. La contraction de la syllabe *va* en *u* est irrégulière.

[5] *Ibidem*, pages 28 et 103. Comparez § 668.

rivé aussi pour les formations grecques en *μονή* (*φλεγμονή*, *χαρμονή*, *πεισμονή*, *πλησμονή*, *πημονή*, *φεισμονή*), qui sont identiques au fond avec les participes féminins en *μενη* [1].

Les noms masculins en *man* sont peu nombreux en sanscrit; encore ceux qui existent sont-ils pour la plupart d'un emploi rare. Nous citerons : *śúš-man* « feu » (racine *śuš* « dessécher »), *úš-man* « la saison chaude » (racine *uš* « brûler »), *vḗ-man* « métier de tisserand », *sī́-man* « frontière » (racine *si* [2] « lier »), *pā́p-man* « péché » (d'une racine perdue). Quelques masculins en *man* ont la voyelle de liaison *i* : *ḥar-i-mán* « temps » (racine *ḥar*, *ḥṛ* « prendre »), *sar-i-mán* « vent » (racine *sar*, *sṛ* « se mouvoir »), *dar-i-mán* « forme » (racine *dar*, *dṛ* « tenir » [3]), *star-i-mán* « lit » (racine *star*, *stṛ* « étendre » [4]). Ajoutons les deux noms abstraits *ǵán-i-man* « naissance » et *már-i-man* « mort », qui sont également du masculin, mais qui se distinguent des noms précédents par leur accentuation; nous voyons en effet qu'ils prennent le ton sur la première syllabe, comme *śúš-man*, *úš-man*, au lieu que les autres noms en *man* qui insèrent un *i* ont l'accent sur la dernière.

§ 796. Thèmes substantifs neutres formés avec le suffixe *man*, en sanscrit et en zend.

Les thèmes neutres en *man* sont beaucoup plus nombreux en sanscrit que les thèmes masculins. Ils prennent tous l'accent sur la syllabe radicale. Ils ont le sens actif ou passif, ou bien ce sont des noms abstraits. Nous citerons : *dā́man* « maison » (racine *dā*

[1] L'ε et l'ο représentent tous deux un *a* primitif (§ 3). En ce qui concerne l'accentuation, les mots grecs en *μονή* sont d'accord avec les participes sanscrits en *ānā́*, *ānā́* (pour *mānā́*, *mānā́*) de la seconde conjugaison principale (§ 792).

[2] L'*i* a été allongé.

[3] La « forme » considérée comme ce qui est tenu, porté. Comparez le latin *forma* (racine *fer*).

[4] Le « lit » considéré comme ce qui est étendu. Comparez le latin *stramen*.

«poser»[1]); *vártman* «chemin» (racine *vart, vṛt* «aller»); *vésman* «maison» (racine *viś* «entrer»); *sádman* «maison» (racine *sad* «aller» et «s'asseoir»); *kárman* «action» (racine *kar, kṛ* «faire»); *várman* «cuirasse» (racine *var, vṛ* «couvrir»); *rṓman* «cheveu», forme mutilée pour *rṓhman* (racine *ruh* «grandir»); *dā́man* «lien»[2]; *stā́man* «force» (racine *stā* «être debout, se tenir»); *gánman* «naissance» (racine *gan* «engendrer»); *prḗman* «amour» (racine *prī* «aimer»).

En zend, comme exemples de thèmes neutres en *man*, nous avons *dâman* «peuple»[3], *maiśman* «urine» (racine *mih* «mingere») et *ćaśman* «œil». Ce dernier mot est apparenté avec le sanscrit *ćákšus* «œil» (verbe *ćakś* «voir»).

§ 797. Thèmes adjectifs formés en sanscrit avec le suffixe *man*. — Les suffixes *μον*, *μεν*, *μων*, en grec. — Les suffixes *môn*, *mônia*, *mônió*, en latin. — Étymologie de *homo*.

Les thèmes adjectifs en *man* sont rares en sanscrit. Comme exemple on peut citer शर्मन् *śárman* (pour les trois genres) «heureux». Employé comme substantif neutre, *śárman* signifie «bonheur»[4].

En grec, les thèmes adjectifs en *μον*, comme *μνῆμον*, *τλῆμον*, *λῆσμον*, *ἴδμον*, *φράδμον*, *ἐπισΊῆμον* sont formés et accentués de la même manière que *śárman*. Comme en sanscrit, le thème est le même pour le féminin que pour le masculin et le neutre. Des thèmes substantifs masculins comme *śúśman* «feu»[5], avec l'ac-

[1] En composition avec *vi* la racine *dâ* prend le sens de «faire». La maison est la chose faite, bâtie.

[2] La racine est perdue. Rapprochez le grec *δέω*, *δέσματ* pour *δεσμαν* (§ 801).

[3] Littéralement «ce qui est créé». Le mot sanscrit *dā́man* a pris, comme on vient de le voir, le sens de «maison».

[4] La racine a l'air d'être *śar, śṛ*; mais cette racine nous est donnée seulement avec le sens de «briser».

[5] Voyez § 795.

cent sur la syllabe radicale, on peut rapprocher en grec les thèmes comme *πνεῦμον*, *γνῶμον*, *δαῖμον*[1], *σῆμον*. Aux thèmes trisyllabiques oxytons comme *ḥarimán* «temps»[2], comparez *κηδεμόν*, *ἡγεμόν*. Il faut également rapporter ici quelques thèmes en *μεν*, puisque l'*e* est aussi bien que l'*o* le représentant d'un ancien *a*; nous avons notamment *ποιμέν*[3], *ἀϋτμέν*[4], *λιμέν*, *πυθμέν*[5].

Le suffixe *μών*, *μῶν-ος*, dans *κευθμών*, *θημών*, *χειμών*, *λειμών* (pour *λειϐ-μών*), prend à tous les cas la voyelle longue que le suffixe sanscrit correspondant n'a gardée qu'aux cas forts. Il en est de même pour le suffixe latin *môn* dans les thèmes *sermôn*, *termôn* (= *terminus*, § 478), *têmôn*[6] et *pulmôn*[7].

Aux formations sanscrites en *man* appartient très-vraisemblablement aussi le latin *ho-min*, pour *ho-môn* (dans l'ancienne langue *he-mo*, *he-mônis*). Je regarde le *h*, ainsi que je l'ai déjà dit ailleurs[8], comme représentant le *f* de *fui*, en sorte que la

[1] Je rattache ce mot à la racine sanscrite *div* «briller», qui a donné *dêvá* «dieu», *div* «ciel», *divasá* «jour», etc. Voyez Benfey, Lexique des racines grecques, II, p. 207.

[2] Voyez § 795.

[3] Comparez *pasco* et la racine sanscrite *pâ* «soutenir, nourrir».

[4] Dans *ἀϋτμήν*, *σταθμόν*, une dentale a été insérée devant le suffixe; la même insertion a lieu assez souvent devant le suffixe *μο*. Un fait analogue existe en sanscrit : les racines finissant par une voyelle brève placent toujours un *t* euphonique devant les suffixes *van*, *vara* et le suffixe gérondif *ya*. Ainsi *ǵi* «vaincre» fait *ǵitvan* et *ǵitvara* «victorieux», *ǵitya* (après une préposition-préfixe) «ayant vaincu».

[5] L'étymologie de ces deux derniers mots est obscure.

[6] Comparez Pott, Recherches étymologiques, I, 270, et II, 594. Pott rapproche *té-mo*, ainsi que *tig-num*, de la racine sanscrite *takš* «frangere, findere, fabricari», d'où vient *tákšan* «charpentier». A la même racine se rattache aussi l'allemand *deichsel* (vieux haut-allemand *dîhsila*, anglo-saxon *dhixel*) «timon», littéralement «ce qui a été charpenté»; il faut y joindre encore le vieux haut-allemand *dehsa* et *dehsala* (féminin) «hache», littéralement «ce qui fend». Voyez Graff, Dictionnaire du vieux haut-allemand, V, 124.

[7] Pour *plumôn* (ionien *πλεύμων*), littéralement «ce qui respire». C'est le seul exemple du suffixe *môn* employé en latin avec le sens actif.

[8] Annales de critique scientifique, 1830, page 791. Comparez Pott, Recherches

syllabe *hŏ* de *homo* est identique avec la syllabe *fŏ* de *fŏ-re*, *fŏrem*. Comparez la forme prâcrite *hômi* (pour *havâmi*) «je suis» = sanscrit *bâvâmi*, et la désinence du datif *hi*, dans *mihi*, = sanscrit *hyam*, pour *byam* (§ 215, 1). Le latin *homo* signifie donc simplement «celui qui est», de même qu'en sanscrit *gána* «homme» veut dire proprement «celui qui est né» (racine *gan* «engendrer, mettre au monde»). Il y a une remarquable coïncidence entre le thème latin *ho-min*, *he-môn* et le thème gothique *gu-man* «homme», vieux haut-allemand *go-mon*, *ko-mon* (nominatif *guma*, *gomo*, *komo*)[1]; mais je crois aujourd'hui que la parenté se borne au suffixe, et que l'expression germanique se rattache, en ce qui concerne sa racine, au sanscrit *gána*. La moyenne primitive a été conservée (§ 90) et le *n* s'est perdu, comme il s'est perdu aussi dans *ki-mon* «germe»[2]. *Gu-man*, *go-mon* signifie donc proprement «celui qui est né». Il est vrai que la racine sanscrite *gan* se trouve déjà en gothique sous les formes *kin*[3], *kun*[4] et *qvin*[5]; mais ce n'est pas une raison pour ne pas admettre aussi une forme où la moyenne primitive se soit conservée. Je rappellerai la racine sanscrite *gam* «aller» qui a donné en même temps au gothique *qvam*[6] «venir» et *ganga* «je vais» (§ 755).

Revenant au suffixe latin *môn*, nous ferons observer que par l'addition de *ia*, *iŏ*, on en a tiré les formes *mônia*, *môniŏ*, de même que du suffixe *tôr* (*victor*) on a fait *tôria* (*victôria*); la seule différence, c'est que le latin a perdu les primitifs en *môn*

étymologiques, tome I, page 217, et Benfey, Lexique des racines grecques, tome II, page 105.

[1] De ce thème vient la syllabe *gam* dans l'allemand moderne *bräutigam* (vieux haut-allemand *brût-gomon*), littéralement «homme de la fiancée».

[2] Par sa racine comme par son suffixe, *ki-mon* est le proche parent de *gu-man*. Voyez § 799.

[3] *Keina*, *kain*, *kinum*, d'où l'allemand moderne *kind* «enfant».

[4] *Kuni* «race».

[5] *Qveins* «épouse», littéralement «celle qui enfante». Comparez γυνή.

[6] *Qvima*, *qvam*.

des formations comme *quer-i-mônia*, *al-i-mônia*, *al-i-mônium*, *cer-i-mônia*[1]. Ce suffixe composé *mônia*, *mônio* se joint aussi à des thèmes adjectifs et substantifs, pour former des noms abstraits; tels sont : *acri-mônia*, *ægri-mônia*, *casti-mônia*, *miseri-mônium*, *tristi-mônium*, *testi-mônium*, *matri-mônium*. Dans les formes comme *casti-mônia*, *ægri-mônia*, je tiens l'*i* pour un affaiblissement de la voyelle finale du thème (§ 966); dans l'*i* de *matri-mônium* je vois un élargissement analogue à celui qu'éprouvent à certains cas tous les thèmes finissant par une consonne[2].

§ 798. Suffixe grec *μῖν*, *μῖνο*.

En grec, il y a quelques thèmes en *μῖν*, qui, comme les thèmes latins en *môn*, gardent la voyelle longue à tous les cas. Entre l'ī de *μῖν* et l'*â* sanscrit des cas forts, le rapport est le même qu'en sanscrit entre le pluriel *krî-ṇî-más* «nous achetons» et le singulier *krî-ṇấ-mi* (§ 485). Comparez, par exemple, l'accusatif singulier *ῥηγμῖν-α* et le nominatif pluriel *ῥηγμῖν-ες* avec les formes sanscrites telles que *śúśmâṇ-am*, *śúśmâṇ-as* (§ 795); au génitif singulier, nous avons en grec *ῥηγμῖν-ος*, tandis que le sanscrit affaiblit l'*â* en *a* (*śúśmaṇ-as*), comme il fait à tous les cas faibles.

Le suffixe *μῖνο*, féminin *μίνη*, se rattache au suffixe participial *mâna* : le grec a ici conservé la longue, qui s'est abrégée dans la forme ordinaire *μενο*. Sont formés avec ce suffixe : *κάμῖνο-ς* «four», littéralement «le brûlant» (racine *καίω*, *κάω*, avec abréviation de la voyelle radicale); *ὑσμίνη* «combat», dont Pott retrouve non sans raison la racine dans le sanscrit *yud* «combattre»[3]; *κυκλάμῖνος*, *κυκλάμῖνον* «cyclame», littéralement «arrondi».

[1] Racine *cer* = sanscrit *kar*, *kṛ* «faire».

[2] Par exemple, *matri-bus*, *ferenti-um*. — Tr.

[3] Recherches étymologiques, II, page 594. La racine grecque correspondante est

§ 799. Thèmes substantifs masculins formés avec le suffixe *man*, en gothique et en vieux haut-allemand.

Aux thèmes substantifs masculins en मन् *man* (§ 795) correspondent en gothique les thèmes masculins *ahman* « esprit »[1], *hliuman* « oreille »[2], *blôman* « fleur »[3], *skeiman* « flambeau »[4]; et avec le sens passif, *mal-man* « sable »[5] (masculin et neutre), *hiuh-man* « amas »[6].

En regard de la forme gothique et sanscrite *man*, le vieux haut-allemand nous présente *mon* (nominatif *mo*); on en peut rapprocher le grec *μον*. Comme exemples nous citerons : *wahs-a-mon*, *wahs-mon* « plante, fruit »[7], *glîz-e-mon* « splendeur », *ka-*

perdue. Le sanscrit *yud-má-s* « combat » serait représenté en grec par une forme *ὑσ-μο-ς*.

[1] De *ahja* « je pense ».

[2] Racine sanscrite *śru* (pour *kru*) « entendre », en grec *κλυ*.

[3] Vieux haut-allemand *bluot* « floret », *bluont* « florent ».

[4] Racine sanscrite *kan* « briller ». — Je n'hésite pas à rapporter *skeiman* à la racine germanique *skin* « briller, paraître » (*skeina*, *skain*, *skinum*); le *n* final a été supprimé devant le *m* du suffixe, comme dans le vieux haut-allemand *kî-mon*, *chî-mon* « germe » = sanscrit *gán-man* (neutre) et *gán-i-man* (masculin) « naissance ». La racine de *kîmon*, *chîmon* est *kin*, *chin* (*chin-i-t* « pullulat », *ar-kin-i-t*, *ar-chin-i-t* « gignit, germinat », Graff, IV, 450, = sanscrit *gan* « engendrer, enfanter », latin *gen*, grec *γεν*). En latin, le terme correspondant est *ger-men*, pour *gen-men*. En ce qui concerne la suppression de la consonne finale de la racine devant le *m* du suffixe, on peut comparer le sanscrit *rô-man* « poil » pour *rôh-man*, et les formes latines comme *ful-men* pour *fulg-men*, *lû-men* pour *luc-men*; en regard de *lûmen* nous avons en anglo-saxon *lëo-man* « lumière » pour *lëoh-man* (comparez le gothique *lauh-môni* « éclair », § 793). A *gan*, *gen* il faut probablement rapporter aussi le latin *ge-minus*, qui par la racine comme par le suffixe serait alors le congénère de *kî-mon* (§ 478).

[5] De la racine *mal* « écraser ». Nominatif masculin *malma*, neutre *malmô*. Voyez §§ 140 et 141.

[6] De la racine *huh* (par euphonie *hauh*, § 82), à laquelle appartient aussi l'adjectif *hauhs* « haut ». Cette racine s'est perdue comme verbe. Voyez Grimm, Grammaire allemande, II, page 50.

[7] De la racine *wahs* « croître »; la racine sanscrite *vakś* (même sens) ferait au participe présent moyen *vákśamâna*.

smag-mon «goût»; et avec le sens passif, *sâ-mon* «semence» (comparez le latin *sê-men*). On a vu qu'en sanscrit certains substantifs abstraits sont tirés de thèmes adjectifs à l'aide du suffixe *man* : tels sont *prat-i-mán* «largeur», venant de *pṛtú* «large» (pour *praiu* = grec *πλατύ-ς*, lithuanien *platù-s*), *kṛṣṇ-i-mán* «noirceur», venant de *kṛṣṇá*[1] «noir». De même, en vieux haut-allemand, nous avons *rôta-mon*, *rôto-mon*, *rôte-mon* «rougeur», venant du thème adjectif *rôta* «rouge».

§ 800. Thèmes substantifs formés avec le suffixe *man*, en lithuanien, en ancien slave et en arménien.

En lithuanien, le suffixe en question se montre sous la forme *men*, nominatif *mû*. Ainsi le thème lithuanien *pëmen*, nominatif *pëmû* «pâtre», répond au grec *ποιμέν*, nominatif *ποιμήν* (§ 797); *akmen*, nominatif *akmû* «pierre», répond au sanscrit *áśman*, nominatif *áśmâ*. Ces noms ne seraient plus explicables avec le seul secours du lithuanien. Citons encore *augmen* «bouture»[2], *želmen* (même sens)[3], *jōsmen* «ceinture»[4], *stō-men* «stature»[5]; *semenys* «semence»[6] est un nominatif pluriel qui suppose un singulier *semû*[7], lequel répondrait au vieux haut-allemand *sâ-mon* (§ 799) et au latin *sê-men*.

En ancien slave, nous avons quelques thèmes masculins en мен *men*, qui font au nominatif мꙑ *mû* (§ 266); mais la forme de nominatif la plus usitée est мень *menĭ*, venant du thème

[1] La voyelle finale du thème primitif est supprimée devant la voyelle de liaison *i*.

[2] De *dugu* «je crois».

[3] De *želiù* «je crois».

[4] Rapprochez *jôs-mi* «j'ai une ceinture», *ap-si-jôs-mi* «je me ceins».

[5] *Stōwju* «je suis debout». Comparez le sanscrit *sthâ-man* «force», venant de *sthâ* «être debout».

[6] *Sēju* «je sème», futur *sē-siu*.

[7] Au nominatif pluriel, le thème *semen* a été élargi en *semeni* comme *akmen* en *akmeni* (nominatif pluriel *akmeny-s* «pierres»). A côté de *akmenys* nous avons encore l'archaïque *ákmen-s* (= sanscrit *áśmán-as*), lequel a supprimé la voyelle qui précé-

élargi *meni*. La plupart de ces noms ne s'expliquent que par la comparaison de langues congénères : le seul qui soit intelligible par lui-même est *pla-men* (nominatif *plamū* ou *plamenĭ*) « flamme ». Le mot камен *kamen* « pierre » (nominatif *kamū* ou *kamenĭ*) répond au lithuanien *akmen*, *akmū* et au sanscrit *áśman*, *áśmâ*.

On a déjà montré que la classe de mots en question est aussi représentée en arménien (§ 183[b], 1). Aux exemples déjà cités j'ajouterai le thème *ser-man* « semence » (nominatif *ser-mn*), dont la partie radicale est la même que dans le latin *sero*, et dont le suffixe répond à celui du latin *sê-men*, *sê-min-is* et à celui du masculin vieux haut-allemand *sâ-mon*. Mais le verbe primitif d'où est formé *ser-man* manque en arménien, car *sermanem* « je sème » est un verbe dénominatif venant de *serman* comme le latin *semino* vient du thème *semin*.

§ 801. Thèmes substantifs neutres formés avec le suffixe *man*, en latin et en grec.

Aux thèmes neutres sanscrits en *man*[1] (§ 796) répondent les thèmes latins en *min*[2], les thèmes grecs en *ματ* pour *μαν* (§ 498), les thèmes gothiques en *man* et les thèmes slaves en мен *men*.

En latin et en grec, comme en sanscrit, la signification de ces noms est ou passive (c'est le cas le plus fréquent), ou active, ou abstraite. Elle est passive, par exemple, dans *præfamen*, *stramen*, *sêmen*, *agmen*, *segmen*, *germen*[3], *πραγματ*, *ποιηματ*, *ῥηματ*, *ἀκουσματ*, *γραμματ*, *γλυμματ*, *δοματ*, *βρωματ*. Elle est active dans *flûmen*, *lûmen* (pour *lucmen*), *fulmen* (pour *fulgmen*), *teg-*

dait le *s* final. Sur la déclinaison des thèmes en *n*, comparez § 255 (t. II, p. 111); les cas qui ne sont pas indiqués dans le tableau se forment du thème élargi en *i*.

[1] Nominatif *ma* (§ 139, 1).

[2] *Men* aux cas dénués de flexion.

[3] *Germen* pour *genmen* s'explique par la permutation fréquente des liquides (§ 20).

men, *teg-i-men*[1], *teg-u-men*, *reg-i-men* « gouvernail », *δεσματ*. *ῥυματ*, *πνευματ*, *ἀηματ*, *βροντηματ*, *εἱματ*, *ἐσθηματ*. Elle est abstraite dans *solamen*, *certamen*, *levamen*, *tentamen*, *regimen*, *molimen*, *βλημτ*, *βοηματ*, *βρυχηματ*, *δειματ*, *χαρματ*.

A la fin des composés, ou bien le *ν* primitif du suffixe *ματ* (pour *μαν*) s'est conservé sous son ancienne forme, ou bien il a été supprimé tout à fait. Mais dans l'un et dans l'autre cas, l'*α* s'est altéré en *ο* (nominatif masculin-féminin *μων*); il est probable que les sons *τ* et *α* étaient trop pesants pour des mots ayant à porter déjà le poids de la composition. On a donc *πολυπραγμον*, *ἀπραγμον*, *ἀναιμον* et *ἀναιμο*, *ἀκυμον* et *ἀκυμο*, *ἀνωνυμο*, *συνωνυμο*. Dans la forme *νωνυμνο* l'ancien *n* du sanscrit *nâman*, du latin *nômen*, etc. s'est conservé, tandis qu'il est devenu *τ* dans *ὄ-νοματ* et qu'il a été supprimé partout ailleurs en composition; mais, d'un autre côté, le thème *νωνυμνο* s'est élargi par l'addition d'un *ο* et a perdu la voyelle du suffixe (*νωνυμνο* pour *νωνυμανο* ou *νωνυμονο*). On peut comparer, en ce qui concerne la suppression de la voyelle du suffixe, les cas très-faibles du sanscrit *nâman* (au génitif *nâmn-as*, au datif *nâmn-ê*) et le pluriel gothique *namn-a*. Ἀπαλαμνο suppose un substantif

[1] L'*i* de *teg-i-men*, *reg-i-men* est identique avec l'*i* caractéristique de la troisième conjugaison latine, et, par conséquent, avec l'*a* de la première et de la sixième classe sanscrite. On sait, en effet, que cet *a* est devenu *i* ou *u* en latin (*veh-i-mus*, *veh-u-nt*, § 507). Ce qui prouve que l'*i* des noms précités doit s'expliquer ainsi, c'est l'*i* long de la quatrième conjugaison (*mol-î-men*, *fulc-î-men*, comme *mol-î-mini*, *fulc-î-mini*) et l'*â* de la première (*cert-â-men*, *lev-â-men*). Au contraire, les formes comme *agmen*, *fragmen*, *tegmen* réunissent immédiatement le suffixe à la racine, comme le fait presque toujours le sanscrit. Pour la deuxième conjugaison latine, on s'attendrait à trouver *ê* devant *men* et devant le suffixe *mentŏ* qui en dérive; mais on a *sed-i-men*, *doc-u-men*, *doc-u-mentum*, *mon-i-mentum*, *mon-u-mentum*, d'après l'analogie de la troisième conjugaison, ou bien encore le suffixe se joint immédiatement à la racine. En général, l'*ê* de la deuxième conjugaison latine se maintient avec moins de persistance que l'*î* et l'*â* qui sont les deux autres représentants de la caractéristique de la dixième classe sanscrite (§ 109ᵃ, 6) : c'est pour cela qu'on a *doc-ui*, *doc-tum* en regard de *am-â-vi*, *am-â-tum*, *aud-î-vi*, *aud-î-tum*.

perdu *παλαματ*, pour *παλαμαν*[1], lequel, comme il semble, a cédé la place dans l'usage à *παλάμη*. J'appliquerai à *κρηδεμνο* «bandelette» la même explication qu'à *-ωνυμνο*; je vois dans *-δεμνο* un dérivé de *δεματ*, *δεμαν*, et non un participe pour *δεμενο*.

Au contraire, *διδυμνο*, que Passow rapproche de *νώνυμνο-ς* et de *ἀπάλαμνο-ς*, est, à ce que je crois, le participe d'un thème verbal *διδυ*, dérivé de *δύο*; le présent de l'indicatif serait *δίδυμι*. *Δίδυμνος* (littéralement «redoublé») est donc formé comme *διδόμενος*, avec suppression de la voyelle médiale du suffixe, comme dans le latin *al-u-mnŏ* et dans le borussien *en-im-u-mne* (§ 791). On peut voir également d'anciens thèmes participiaux dans *βελεμνο*, *μεδιμνο*, *μεριμνα*[2], et autres thèmes en *μνο*, féminin *μνα*. Les verbes d'où ils proviennent se sont perdus, comme pour *διδυμνο*[3].

§ 802. Thèmes substantifs neutres formés avec le suffixe *man*, en ancien slave et en gothique.

En ancien slave, les thèmes neutres en мєн *men* ont encore gardé un reste du son nasal aux cas où le sanscrit et le gothique ont perdu leur *n*. Ainsi le thème *imen* (= sanscrit *nâman*) «nom» fait au nominatif-accusatif-vocatif имѧ *imań*[4]. Ainsi font également les thèmes сѣмєн *sê-men* «semence[5]» (= latin *sêmen*, vieux haut-allemand *sâmon*[6]), писмєн *pis-men* «lettre»[7], знамєн *ʒna-men* «signe»[8], et quelques mots d'origine obscure[9].

[1] Rapprochez *παλαμναῖος*.

[2] Voyez Pott, Recherches étymologiques, 1re édition, tome II, page 594.

[3] Il y a un rapport évident entre *βελεμνο* (comparez aussi *βέλος*) et *βάλλω*.

[4] Voyez § 266.

[5] De сѣѭ *sêjuń* «je sème» (§ 503).

[6] Masculin.

[7] De *pis-a-ti* «écrire», présent *piś-u-ń* (§ 504).

[8] De *ʒna-ti* «connaître».

[9] Voyez Dobrowsky, *Institutiones linguæ slavicæ*, page 288.

En gothique, outre *na-man* « nom » (nominatif-accusatif *namô*, § 141), qui dans les autres langues germaniques est devenu un masculin, nous avons seulement *aldô-man* « âge », si toutefois ce dernier substantif est du neutre[1]. On pourrait y voir un nom abstrait tiré d'un adjectif, d'après l'analogie des thèmes neutres sanscrits comme *kṛṣṇ'-i-mán* « noirceur », venant de *kṛṣṇá* « noir »; le vieux haut-allemand *rôta-mon* « rougeur » (§ 799) pourrait alors être considéré également comme un ancien neutre, qui plus tard serait devenu un masculin, ainsi qu'il est arrivé pour *na-mon* « nom » (nominatif *namô*). L'*ô* du gothique *aldô-man* est produit, à ce que je crois, par l'allongement de l'*a* du thème *alda*[2] « vieux » (§ 69, 1). Mais si *aldô-man* provient d'un verbe, et non d'un adjectif, il faut supposer un verbe dénominatif perdu *aldô* « je vieillis » (§ 765), et *aldô-man* s'accordera alors avec les formations latines comme *certâ-men* (§ 801). Quant à une parenté avec le composé vieux haut-allemand *alt-duom*, *alt-tuom*[3], il me paraît difficile d'y songer.

§ 803. Élargissement du suffixe *man* à l'aide d'une dentale. — Le suffixe *mentŏ*, en latin.

Du suffixe *men*, *min* est sortie en latin une forme élargie *mentŏ* (*argu-mentu-m*, *mon-u-mentu-m*, *incre-mentu-m*, *co-gno-mentu-m*, *sed-i-mentu-m*, etc.). Pott identifie la syllabe *tŏ* (*tus*, *ta*, *tum*) avec le suffixe participial[4] : j'aime mieux y voir simplement un complément phonétique analogue à celui du thème gothique *hun-da* (nominatif *hunds*) comparé au sanscrit *śun* (thème des

[1] C'est l'opinion de Von der Gabelentz et Löbe. Comme le mot est employé seulement au datif *aldômin* (Luc, I, 36), nous ne pouvons en connaître le genre.

[2] Ce thème ne se trouve pas en gothique; mais son existence est attestée par les dialectes congénères. Voyez Graff, Dictionnaire du vieux haut-allemand, I, col. 192.

[3] Comparez Grimm, Grammaire allemande, II, p. 151.

[4] Recherches étymologiques, 1re édition, II, page 594.

cas très-faibles) et au grec *κυν* (*κύων*, *κυνός*). On peut rapprocher le *d* que le latin a ajouté aux racines *tend*, *fend* = sanscrit *tan* «étendre», *han* (pour *d̓an*) «frapper, tuer»[1]. Nous avons de même en sanscrit *ćand* (pour *kand*) «briller» à côté de *kan*. En général, les nasales aiment à s'adjoindre une muette, à laquelle vient s'ajouter ensuite une voyelle. C'est ainsi qu'en regard du suffixe élargi *mentŏ* le vieux haut-allemand nous présente le suffixe *munda* (pour *manda*), mais seulement dans le thème *hliu-munda* (nominatif *hliu-mund*) «ce qu'on entend, renommée»[2].

Le thème grec *ἑλμινθ* «ver», littéralement «celui qui se tord», s'est contenté d'ajouter un *θ* au suffixe *μῖν* (§ 798). Ce mot est seul de son espèce en grec, comme *hliu-munda* en vieux haut-allemand. La forme *ἑλμιγγ* (*ἕλμιγγες*) a pour complément inorganique une gutturale au lieu de la dentale; on peut comparer à cet égard le rapport de la racine allemande *sang* «chanter»[3] avec la racine sanscrite *svan* «résonner», si ce rapprochement, proposé par Graff[4], est fondé.

§ 804. Origine des suffixes *mâna*, *man* et *nt*.

Il reste à rechercher d'où proviennent les suffixes *mâna* et *man*. Je crois qu'ils doivent leur origine à la réunion des deux thèmes démonstratifs *ma* et *na* (§§ 368 et 369). Dans *mâna* l'*a* a été allongé, ainsi que dans les cas forts de *man*; cette dernière forme a perdu sa voyelle finale. C'est le lieu de rappeler que le thème pronominal *na* se joint volontiers à d'autres thèmes pronominaux, et qu'alors il prend toujours la dernière place; nous

[1] En grec *θαν*. Sur *f* = *d̓*, *θ*, voyez § 16.

[2] Mutilé en *liu-mund* (allemand moderne *leumund*). A la différence des mots latins en *mentŏ*, *hliu-mund* est du masculin. Comparez le gothique *hliu-man* «oreille» (Grimm, Grammaire allemande, II, page 343).

[3] Vieux haut-allemand *singu*, *sang*, deuxième personne *sungi*.

[4] Dictionnaire du vieux haut-allemand, VI, page 247.

avons, par exemple, अन *aná*, एन *êna*, en grec *κεῖνο-ς*, et en borussien *ta-ns* (pour *ta-na-s*) «il»[1].

Le suffixe *mâna, μενο* appartenant au moyen, on peut se demander si l'idée réfléchie exprimée par cette voix se trouve réellement marquée dans le suffixe. Ce serait la partie finale *na, νο*, qui désignerait l'agent, et la partie initiale *mâ, με* qui marquerait la personne sur laquelle se fait l'action : tandis que la dernière syllabe exprimerait la relation du nominatif ou de tout autre cas, suivant la position du participe dans la phrase, la première syllabe, qui est invariable, marquerait le datif (*sibi*) ou l'accusatif (*se*).

Dans les participes, comme en général dans les noms adjectifs ou substantifs, le suffixe joue un rôle analogue à celui de la désinence dans le verbe (surtout à la troisième personne). Aussi regardé-je le *t* du suffixe participial *ant* comme identique avec le *t* de la désinence verbale *ti* : l'un et l'autre proviennent du thème pronominal *ta*. Tandis que l'*a* final est tombé au participe, il s'est affaibli en *i* dans la flexion verbale. Quant à la lettre *n*, au participe elle n'est probablement qu'un renforcement phonétique destiné à mieux faire ressortir l'idée pronominale, tandis qu'à la troisième personne du pluriel elle est, comme nous l'avons déjà dit, l'expression symbolique de la pluralité (§ 458). De là la rencontre de *bárant, φέροντ, ferent*, gothique *bairand* «portant», avec *báranti, φέροντι, ferunt*, gothique *bairand* «ils portent».

§ 805. Le suffixe *ma*, en sanscrit, en grec et en lithuanien.

Le suffixe sanscrit *ma*, ajouté aux adjectifs ou aux substantifs, désigne la personne ou la chose qui fait l'action marquée par la

[1] Féminin *tanna*, avec redoublement de la liquide, comme cela arrive fréquemment dans ce dialecte. En lithuanien, nous avons le pronom simple *ta-s* «celui-ci, le».

racine, ou sur laquelle se fait cette action. Le suffixe *ma* forme aussi des noms abstraits. Nous croyons qu'il est identique, quant à son origine, avec le thème pronominal simple *ma*.

Dans le sanscrit tel qu'il nous est parvenu, il n'y a qu'un petit nombre de mots formés à l'aide de ce suffixe. Au contraire, en lithuanien et en grec, les suffixes correspondants (*ma*, *μο*) sont fréquemment employés. Comme exemples, en sanscrit, nous citerons : *rukmá-m* «or» (*ruć*, pour *ruk*, «briller»), *yug-má-m* «paire» (*yuǵ*, pour *yug*, «joindre»), *tigmá* «aigu, chaud» (*tiǵ*, pour *tig*, «aiguiser»), *tigmá-m* «chaleur», *b̆īmá* «redoutable» (*b̆ī* «redouter»), *d̆ūmá-s* «fumée» (*d̆ū* «mouvoir»), *yud̆má-s* «combattant, combat, flèche» (*yud̆* «combattre»), *ǵarmá-s* «chaleur» (*ǵar*, *ǵr̥* «briller»), *iśmá-s* «amour» (*iś* «désirer»), *id̆má-s* «bois» (*ind̆* «brûler»). A ce dernier nom correspond le zend [zend] *aiśma* (nominatif *aiśmô*).

Remarquez l'accord qui existe, en ce qui concerne l'accentuation, entre les mots sanscrits précités et les formations grecques comme *σΊολμό-ς*, *παλμό-ς*, *κορμό-ς*, *ὀδυρμό-ς*, *κομμό-ς*, *τριμμό-ς*, *Φλογμό-ς*, *ἀγμό-ς*, *ῥυμό-ς*, *χυμό-ς*, *κλαυ-θ-μό-ς*, *μυκη-θ-μό-ς*. Il y a aussi en sanscrit quelques mots en *ma* qui ont l'accent sur la syllabe radicale : tels sont *b̆ā́ma-s* «soleil» (*b̆â* «briller»), *śúśma-m* «feu» (*śuś* «dessécher»). Sont accentués de même en grec *πότμο-ς*, *οἶμο-ς*[1], *ἄνεμο-ς*, *ὅλμο-ς*, et quelques mots d'origine obscure[2].

En lithuanien, nous avons beaucoup de masculins abstraits en *i-ma-s* dans lesquels l'*i* est une voyelle de liaison, comme dans le sanscrit *ǵán-i-man* «naissance» (§ 795). Exemples : *gim-i-ma-s* «naissance», *ej-i-ma-s* «marche» (*ei-mi* «je vais»), *pa-gadin-i-ma-s* «destruction» (*pa-gadinu* «je détruis»). Il y a

[1] Dans *οἶμο-ς*, *οἰ* est le gouna de la racine *ι* «aller» (§ 609). C'est ainsi qu'en sanscrit nous avons *vártman* «route», venant de *vart*, *vr̥t* «aller».

[2] Voyez Buttmann, Grammaire grecque développée, II, page 315.

aussi en lithuanien des substantifs abstraits qui ont été tirés par le même procédé de thèmes adjectifs : l'*a* final du thème adjectif se change alors en *u*, au lieu qu'un *u* final reste invariable. Exemples : *gûdu-ma-s* « avarice », de *gûdù-s* « avare »; *grażu-ma-s* « beauté », de *grażù-s* « beau »; *darku-ma-s* « laideur », de *darkù-s* « laid »; *drasu-ma-s* « audace », de *drasù-s* « audacieux » (comparez le grec *θρασύς*, *θαρσύς*, sanscrit *dars*, *dṛś* « oser »); *aukstu-ma-s* « hauteur », de *auksta-s* « haut »; *ilgu-ma-s* « longueur », de *ilgi-s* (pour *ilgia-s*, § 135) « long »[1].

§ 806. Le suffixe *ma*, en latin et dans les langues germaniques.

Le latin n'a qu'un petit nombre de mots en *mu-s* à opposer aux mots sanscrits et lithuaniens en *ma-s* et aux mots grecs en *μο-ς*. Tels sont : *an-i-mu-s*, qui, comme le grec *ἄν-ε-μο-ς*, se rattache à la racine sanscrite *an* « respirer, souffler »; *fû-mus* = sanscrit *dû-má-s* « fumée »[2]; peut-être *pô-mu-m* « pomme » (sanscrit *pâ* « soutenir » et « boire », comparez *pa-bulum*, *pa-sco*, *pâ-vi*, *pô-tus*, *pô-tûra*); les adjectifs *for-mus* (comparez *ferveo*, *fer-mentum*), *fir-mus* (comparez *for-tis*, *fero*), *al-mus*. La plupart de ces mots ne seraient pas explicables par le seul secours du latin.

On en peut dire autant pour les formations du même genre dans les langues germaniques. Grimm en a donné la liste[3], mais sans faire de distinction entre les suffixes *ma* et *mi*, qui ont

[1] Les thèmes en *ia* (nominatif *is*) rejettent leur *i* devant l'*u* (pour *a*) des noms abstraits.

[2] Racine धू *dû* « mouvoir » = grec *θυ*, d'où *θυ-μό-ς* qui, sous le rapport de la forme, est le représentant du sanscrit *dû-má-s*. Pas plus que le latin *fû-mus*, le lithuanien *dû-mai* « fumée » (nominatif pluriel du thème *dûma*) n'a gardé à côté de lui la racine verbale dont il est tiré. Au contraire, en slave, à côté de ДЫМЪ *dūmŭ* (thème *dūmo*), s'est maintenue la racine ДОУ *du*, dont vient *du-nu-ñ* « spiro » (§ 497). Citons encore en lithuanien le féminin *dûma* « pensée » (ce qui est agité), d'où est formé le verbe dénominatif *dumóju* « je pense ».

[3] Grammaire allemande, II, p. 145 et suiv.

perdu l'un comme l'autre leur voyelle finale au nominatif singulier (§ 135). Je regarde le suffixe *mi*, qui existe aussi en sanscrit et en grec[1], comme un affaiblissement pour *ma*[2]. Le gothique *bag-ms* «arbre» (thème *bag-ma*) signifiait sans doute originairement «celui qui croît» (en sanscrit *barh*, *brh* «croître»): le thème adjectif *ar-ma* «pauvre» nominatif *arms*, est peut-être pour *ard-ma*, auquel cas je le rapporterais à la racine sanscrite *ard* «tourmenter»[3]; *bar-mi* (nominatif *barms*) «giron» vient évidemment de la racine *bar* «porter». En vieux haut-allemand, *dau-m*, *dou-m* (thème *dau-ma* ou *dau-mi*?) «vapeur» répond au sanscrit *dûmá-s* «fumée»; *trau-m* (thème *trau-ma*), en ancien saxon *drôm*, *drôma*, se rapporte à la racine sanscrite *drâ* «dormir»[4]; *sau-m* (thème *sau-ma*) «ourlet» se rattache à **सिव** *siv* «coudre» (vieux haut-allemand *siwu* «je couds»); *hel-m* «casque» vient de la racine *hal* «cacher» (*hilu*, *hal*, *hulumês*).

§ 807. Le suffixe féminin *mâ*, en grec, en lithuanien et en slave. — Les suffixes *ba*, *bē*, *bni*, en lithuanien, en slave et en gothique.

La forme féminine du suffixe, à savoir *mâ*, ne se trouve pas en sanscrit avec des substantifs. Mais en grec nous avons, par exemple, *γνώμη*, *μνήμη*, *σlιγμή*, *γραμμή*; en latin, les noms comme *flamma* (pour *flag-ma*), *fâma*, *spûma*, *strûma*, *glûma* (pour *glub-ma*). En lithuanien, ce sont les substantifs en *mà*, *mé*[5],

[1] Par exemple, दल्मिस् *dal-mi-s* (masculin) «la massue d'Indra», de *dal* «fendre»; भूमिस् *bû-mi-s* «terre» (féminin), de *bû* «être, devenir». En grec, nous avons *δύνα-μι-ς*, *φῆ-μι-ς*, *θέ-μι-ς* (génitif ionien *θέμι-ος*).

[2] C'est ainsi qu'en grec le thème pronominal *ma* est devenu *μι* (accusatif *μίν*). Voyez § 368.

[3] Rapprochez aussi le sanscrit *ár-ma* (nominatif masculin *árma-s*, neutre *árma-m*); c'est le nom d'une maladie d'yeux.

[4] D'après les grammairiens indiens, *drâi* (§ 109[a], 2). Comparez le latin *dor-mio*, le grec *δαρθ-ά-νω*, l'ancien slave *drêm-a-ti* «dormitare».

[5] *Mé* pour *mia* (§ 92[k]), avec un *i* inorganique.

comme *waźmà* «l'action de transporter», *tużmà* «chagrin», *slużmà* «service»[1], *gësmé* «chant» (*gëdmi* «je chante»), *bàimë* «peur» (*bijaú* «je crains»[2]), *drausmé* «défense»[3].

★ Peut-être les noms abstraits lithuaniens en *ba*, *bë*, et slaves en ба *ba*, appartiennent-ils également à cette formation : ils auraient alors remplacé la nasale par la moyenne de même organe, comme cela a lieu dans *dewinì*, девять *devantĭ* «neuf» (§ 317), et dans le grec βροτός, βραδύς = sanscrit *mṛtá-s*, *mṛdú-s*. Nous trouvons en lithuanien, à côté de *tūżmà* «chagrin», *slūżmà* «service», les formes *tūżbà*, *slūżbà*. *Garbë* «honneur, gloire» (*giriù* «je loue»), se rattache à la racine sanscrite *gar*, *gṛ* («louer» dans le dialecte védique). Il y a surtout beaucoup de noms abstraits en *bë* venant de thèmes adjectifs dont la voyelle finale est changée en *y* (prononcez ī); exemples : *gërý-bë* «bonté», venant de *gëra-s* «bon»; *biaurý-bë* «laideur», venant de *biaurù-s* «laid». Comme exemples de noms abstraits en *ba* dans la langue russe, nons citerons мольба *moljba* «l'action de prier» (молю *molju*

[1] On a de même *drūtu-mà* «force», à côté de *drūtu-ma-s*, venant du thème adjectif *drúta* «solide, fort». La racine sanscrite est *dru* «fixum esse», d'où vient *druvá* «certus», en vieux haut-allemand *triu*, *ga-triu* «fidelis», en allemand moderne *treu*, *getreu* (même sens), en irlandais *dearbh* «solide, sûr, certain, fidèle». De द्रवामि *drávâmi* «je suis solide», ou plutôt de son causatif *drâvâyâmi*, rapprochez le gothique *traua*, *trau-ai-s*, en allemand moderne *traue* «je me fie». On se serait attendu à avoir *draua*, puisque la moyenne aspirée sanscrite est ordinairement représentée en gothique par la moyenne pure.

[2] Racine sanscrite *b'î* «craindre», d'où *b'îmá-s* «redoutable».

[3] Pour *draud-mé* (*draudžù* «je défends»), d'après l'analogie de l'infinitif *draus-ti*, où le changement de *d* en *s* devant le *t* est régulier (§ 103). Dans *ei-s-mé* «marche, montée» (*ei-mi* «je vais»), le *s* est euphonique comme dans les formes grecques telles que δε-σ-μή, δε-σ-μός. Un *s* euphonique se place aussi quelquefois devant le suffixe masculin, mais seulement, comme il semble, après une gutturale, et alors on n'insère pas l'i euphonique (§ 805); exemples : *dźaúg-s-mas* «joie» (*dźaugiô-s* «je me réjouis»), *wèrk-s-mas* «l'action de pleurer», *rêk-s-mas* «cri». On en peut conclure que *ksm* ou *gsm* est un groupe que le lithuanien affectionne plus que *gm*, *km*. Comparez les insertions de consonnes euphoniques dont il a été traité aux §§ 95 et 96.

«je prie»), служба *slušba* «service» (служу *slušu* «je sers»), стражба *strašba* «l'action de garder» (стерегу *steregu* «je garde»), алчба *alčba* «faim» (алчу *alču* «j'ai faim»).

Le même changement de *m* en *b* a peut-être lieu également en gothique[1]. Je veux parler des formations en *u-bni*[2], *u-fni* (mais *u-bni* est évidemment plus ancien que *u-fni*) : si l'on admet, par exemple, que *vit-u-bni* «connaissance» est pour *vit-u-mni*, on en peut rapprocher les formations latines comme *al-u-mnus* (§ 794). En gothique comme en latin, je vois dans l'*u* la caractéristique de la classe; cet *u* est donc pour un ancien *a*, ou bien, dans la deuxième conjugaison faible de Grimm, pour un *ô* : ainsi *vund-u-fni* (féminin) «blessure» est pour *vund-ô-fni*, venant de *vund-ô* «je blesse». Remarquons qu'à côté de *fraist-u-bni* (féminin) «tentation», nous avons aussi *fraist-ô-bni*[3], qui vient évidemment d'un verbe faible *fraistô*, dont il ne reste pas d'exemple en gothique. Dans *fast-u-bni* «jeûne», qui vient d'un verbe de la troisième conjugaison faible, l'*u* remplace l'*a* renfermé dans la diphthongue *ai*. Il faut observer à ce sujet que l'*i* de cette diphthongue tombe aussi devant les désinences personnelles commençant par une nasale : on a, par exemple, *fast-a-m* «nous jeûnons», *fast-a-nd* «ils jeûnent», pour *fast-ai-m*, *fast-ai-nd*, de même que nous avons *fast-u-bni*, pour *fast-u-mni*, venant lui-même de *fast-ai-mni*.

§ 808. Les suffixes *mulŏ* en latin, *mhuil* en irlandais.

Pour n'omettre aucun des suffixes qui peuvent être apparentés à *mâna*, nous mentionnerons encore le suffixe latin *mulŏ*,

[1] Nous avons vu le changement inverse de *b* en *m* au datif pluriel (§ 215, 2).

[2] Le thème est *u-bnja* pour le neutre, *u-bnjô* pour le féminin. Voyez Grimm, Grammaire allemande, tome II, page 184.

[3] Génitif pluriel *fraist-ô-bnjô*, Luc, IV, 13. Comparez le vieux norrois *freista* «tentare» (Graff, Dictionnaire du vieux haut-allemand, III, col. 830). Le verbe fort *fraisa* aurait fait *frais-u-bni*.

dont le *l* tiendrait la place d'un *n*, comme dans *alius* = sanscrit *anyá-s* « l'autre » (§ 20). *Fa-mulus* serait donc proprement « celui qui fait » (pour *fac-mulus*) ou « celui qui sert », s'il vient, comme le suppose Ag. Benary, de la racine sanscrite *bag* « honorer, servir »[1]; *sti-mulus* (pour *stig-mulus*) serait « celui qui pique »[2].

On peut rapprocher du suffixe latin *mulŏ* le suffixe irlandais *mhuil*, par exemple dans *fas-a-mhuil* « crescens » (*fasaim* « je crois » = sanscrit *váks-a-mâna-s*). L'*a* de *fas-a-mhuil* doit, dans cette hypothèse, être regardé comme la voyelle caractéristique[3]. Mais si cet *a* appartient au suffixe et qu'il faille diviser de cette façon : *fas-amhuil*, la dernière partie du mot signifiera « semblable » et devra très-probablement être regardée comme un débris de l'adjectif *samhuil*[4]. Il est presque impossible de voir dans certains mots comme *fear-amhuil* « semblable à un homme » autre chose qu'un composé renfermant un substantif combiné avec *amhuil*.

Il se pourrait aussi que le suffixe latin *mulŏ* fût parent avec le sanscrit *mara*, d'où viennent *admará* « vorace », *gasmará* (même sens), *sṛmara*[5] « un faon »[6]. Comme *v* et *m* permutent fréquemment entre eux, ce suffixe *mara* est peut-être identique, quant à son origine, avec le suffixe plus usité *vara*, que nous trouvons, par exemple, dans *nášvara* « périssable », *bâsvará* « brillant », *stâvará* « debout, immobile »[7].

[1] Comparez le gothique *and-bah-ts* « serviteur ».

[2] Mentionnons encore *tu-mulus*, de la racine तु *tu* « croître », d'où vient aussi *tumeo*; *cu-mulus*, de शु *šu* (*švi*), pour *ku* « croître » (comparez Schweizer, dans le Journal de Kuhn, I, page 560); *tre-mulus*, qui ne viendrait pas de *tremo*, mais, ainsi que ce dernier mot, de la racine *tres* = sanscrit त्रस् *tras* « trembler », grec *τρέω*. Le causatif *trâsáyâmi* a donné au latin *terreo*, pour *terseo*, qui est lui-même pour *treseo*.

[3] Comme, par exemple, dans *fas-a-m* « nous croissons » = sanscrit *váks-â-mas*.

[4] Comparez le sanscrit *samá* « semblable », en grec *ὁμό-ς*, en latin *similis*.

[5] Des racines *ad* « manger », *gas* (même sens), *sar*, *sṛ* « aller ».

[6] C'est le sens donné par Wilson « d'après certaines autorités ».

[7] Des racines *naš* « périr », *bâs* « briller », *stâ* « être debout ».

§ 809. Les participes latins en *ndŏ* (*docendus*, *populabundus*).

Nous arrivons à un participe qui appartient en propre à la langue latine, savoir le participe futur passif en *ndŏ*. Déjà dans mon premier ouvrage[1], j'ai reconnu qu'il était, quant à la forme, une modification du participe présent actif. Je crois devoir me tenir à cette explication, quoiqu'on puisse objecter que rien alors ne justifie le sens passif et futur. Mais il est rare que les mots expriment réellement par leur forme la relation que l'usage les destine à marquer. Il arrive fréquemment, en outre, que la signification primitive des formes grammaticales change : ainsi le persan emploie souvent dans le sens passif, contrairement à leur destination première, les noms d'agent en *târ, dâr*, correspondant aux noms terminés par *târ* en sanscrit, *τηρ* en grec, *tor, tôr-is* en latin. Nous avons, par exemple, à côté des mots à sens actif comme *firif-târ* «deceptor», *dâ-dâr* «dator»[2], les noms à sens passif *girif-târ* «captus, captivus, præda», *res-târ* «liberatus», *kuš-târ* «occisus», *guf-târ* «sermo»[3]. Inversement, les participes persans en *teh* ou en *deh*, qui se rattachent aux participes passifs sanscrits en *ta*, ont généralement pris le sens actif; le sens passif ne s'est guère conservé qu'en combinaison avec le verbe auxiliaire *šuden* «devenir». On a, par exemple, *berdeh* «qui tulit» = sanscrit *bṛtá-s* (pour *barta-s*) «latus»; mais *berdeh mišuvem* signifie «feror», littéralement «latus fio». Le latin *ferendus* se rapproche beaucoup du participe présent *berendeh* «portant»; il a, comme la forme persane, amolli la ténue primitive (de *ferent*) en moyenne, et il a élargi le thème par l'addition d'une voyelle[4].

[1] Système de conjugaison de la langue sanscrite, page 115.

[2] Le persan donne à ce suffixe un *d* ou un *t*, selon la lettre qui précède. Voyez § 91, 2.

[3] Vullers, *Institutiones linguæ persicæ*, p. 166 et suiv.

[4] La même chose a eu lieu en pâli et en prâcrit (voyez ci-dessus, tome II,

Il y a encore un autre fait qui confirme l'hypothèse que le participe futur passif dérive du participe présent actif. C'est que la forme en *ndŏ* conserve les signes caractéristiques des classes; or, on sait que ces signes ne se trouvent qu'au présent et à l'imparfait, et aux formes dérivées du présent. Ainsi le *n* de *sterno*, le *t* de *pecto, plecto*, le redoublement de *gigno* (*gen-ui, gen-i-tum*) restent dans *sternendus, pectendus, plectendus, gignendus*.

De plus, les gérondifs, qui sont identiques, quant à la forme, avec le participe futur passif, prouvent que ce dernier a dû avoir originairement le sens actif et présent : le génitif *docendi*, l'ablatif *docendo* supposent un nominatif *docendus*, dont la signification première devait être «enseignant». Les substantifs abstraits, surtout ceux qui, comme les gérondifs latins, expriment purement et simplement l'accomplissement d'une action, se forment tout naturellement des participes présents actifs; ainsi *abundantia* vient de *abundant, providentia* de *provident;* on ne s'expliquerait pas qu'ils vinssent de participes passifs.

Il y a en latin des noms abstraits qui dérivent des participes en *tūrŏ*, ou plutôt ces participes élèvent leur féminin à l'état de nom abstrait. Mais alors ils renoncent à leur qualité de futurs et prennent la valeur de participes présents ou de noms d'agent. Ainsi *ruptura* «déchirement» doit s'entendre comme la personnification de l'action de déchirer, proprement la personne qui déchire; il en est de même pour *junctura* «réunion», *mistura*

page 119, note 5). Le sanscrit a également quelques mots qui, par leur origine, sont évidemment des participes présents, mais qui après *nt* ont encore ajouté un *a*. L'accent tonique tombe alors sur le suffixe : *b'âsantá-s* «soleil», littéralement «brillant», à côté de *b'âsant; rôhantá-s*, nom d'un arbre, littéralement «grandissant», à côté de *rôhant; nandayantá-s* «réjouissant», à côté de *nandáyant* (de *nand* «se réjouir», au causatif). De même, en latin, nous avons *unguentum*, à moins que ce ne soit une forme élargie pour *unguen* (§ 803), et peut-être *argentum* «argent», littéralement «brillant» (sanscrit *raǵatá-m*, qui vient, comme il semble, de *râǵ* «briller», avec abréviation de la voyelle).

« mélange », *genitura* « enfantement ». Observons, à ce sujet, qu'en gothique certains adjectifs donnent naissance à des formes féminines qui sont employées comme noms abstraits; tels sont *mikilei* (thème *mikilein*) « grandeur », venant du thème adjectif *mikila*[1]; *managei* « foule », venant de *manag(a)-s* « nombreux »; *siukei* « maladie », venant de *siuk(a)-s* « malade »[2]. En grec également, il y a quelques adjectifs dont la forme féminine joue le rôle d'un nom abstrait; mais l'accent tonique change alors de place[3]. On a, par exemple, *θέρμη* « chaleur », *κάκη* « méchanceté », par opposition à *θερμή* « chaude », *κακή* « méchante ». C'est ainsi qu'en sanscrit nous avons *yáśas* « gloire » à côté de *yaśás* « glorieux », *gániman* « naissance », *máriman* « mort » à côté de mots tels que *sarimán* « vent ».

Nous retournons aux participes latins en *ndŏ* pour faire observer que *secundus* « le suivant » est resté fidèle au sens originaire du suffixe. Il n'est donc pas nécessaire de recourir à l'hypothèse d'une contraction pour *sequebundus*. Quant aux mots en *bundus*, ils appartiennent à la même formation, s'il est vrai, comme je le crois, qu'ils renferment notre suffixe *ndŏ* combiné avec le même verbe substantif que nous avons reconnu dans les imparfaits et futurs en *bam*, *bo* (§§ 526, 663). Vossius suppose que les formes en *bundu-s* dérivent de l'imparfait; il fait venir, par exemple, *errabundus* de *errabam*, *vagabundus* de *vagabar*, *gemebundus* de *gemebam*. Mais *gemebundus* ne signifie pas « qui gemebat »; il signifie « gemens ». Je regarde donc *gemebam* et *gemebundus* comme deux formes sœurs, et je vois dans *bundu-s* le participe présent de la racine *fu*[4], avec élargissement du suffixe

[1] Le rapport entre *mikila* et *mikilei* est le même qu'entre le sanscrit *sundara* « beau » (thème masculin-neutre) et le féminin *sundarî*. Voyez § 120, 1.

[2] Voyez Grimm, Grammaire allemande, I, page 608.

[3] Sur des faits analogues en sanscrit, voyez Système comparatif d'accentuation, § 15.

[4] Sur le *b* qui tient la place d'un *f*, voyez §§ 16 et 526.

nt en *ndŏ*, comme cela est arrivé au participe futur passif. En persan, le participe présent de la racine *bû* « être » serait probablement *buvendeh* (pour *bu-endeh*)[1]. En sanscrit, *bû* fait *bávant*[2] « étant », avec lequel le latin *bundŏ* est à peu près dans le même rapport, si l'on fait abstraction du complément *ŏ*, que *bam* (dans *ama-bam*) avec *á-bavam*. L'*u* de *bundŏ* n'est pas la voyelle radicale de *fu*; j'y vois une altération d'un ancien *a*, comme dans *veh-u-nt* = sanscrit *váh-a-nti*. A l'appui de cette opinion que les formes en *bundu-s* sont d'origine participiale, on peut encore citer ce fait qu'elles gouvernent quelquefois l'accusatif. Ainsi Tite-Live écrit : *vitabundus castra, mirabundus vanam speciem*.

Si cependant ces formes doivent être rapportées à un autre temps qu'au présent, on y pourrait voir d'anciens participes du futur, qui seraient devenus peu à peu d'un usage plus rare et auraient changé de signification, parce qu'à côté d'eux la langue latine avait les participes en *tūru-s*. Un fait qui pourrait être invoqué en faveur de cette explication, c'est que la plupart des formes en *bundu-s* appartiennent à la première conjugaison. On sait d'ailleurs que dans l'ancienne latinité la troisième et la quatrième conjugaison avaient également des futurs en *bo*; il est donc probable que cette forme en *bo* a primitivement été usitée pour tous les verbes, puisque, comme on l'a vu, *legam* et *audiam* ne sont pas autre chose que des subjonctifs présents, destinés à remplacer les futurs perdus (§ 692). *Lascivibundus* et *sitibundus* devraient alors être regardés comme les analogues des futurs archaïques *scîbo*, *dormîbo*, avec cette différence que l'*i* qui précède *bundus* est bref; mais, à l'exception de l'*â* de la première conjugaison, la voyelle placée devant ce suffixe est toujours brève : c'est ainsi qu'on a *gemĕbundus*, *fremĕbundus* en regard de *dicêbo*, et *pudibundus* en regard de *pudêbit*.

[1] Comparez *buvem* « que je sois ».

[2] Thème des cas forts.

§ 810. Le suffixe *tár* (en grec τηρ, τορ). — Accentuation des noms en *tár*.

Nous passons aux participes qui, dans leur forme, ne distinguent ni le temps, ni la voix, et qui doivent seulement à l'usage leur détermination à cet égard. Ce sont, en sanscrit : le participe futur en *tár, tr*; le participe parfait passif en *ta* ou en *na*; le participe futur passif en *ya*, *tavya* ou *anîya*.

Il a déjà été question du premier, qui sert aussi comme nom d'agent[1]. Mais il nous reste encore plusieurs remarques à ajouter. Avant tout, il faut mentionner l'accord qui existe, en ce qui concerne l'accentuation, entre le sanscrit *tár* et le grec τηρ : dans l'une et l'autre langue ces formations accentuent généralement le suffixe. On a, par exemple, *dâtár*, nominatif *dâtấ* (§ 144) «dator» et «daturus», comme en grec nous avons δοτήρ; *ǵanitár*, nominatif *ǵanitấ* «genitor» et «geniturus», comme en grec γενετήρ. Au contraire, le suffixe τορ[2], quoique identique à τηρ par son origine et par sa signification, a perdu l'accent en même temps qu'il a abrégé la voyelle. Je suppose que c'est le poids du suffixe *tár* qui lui a fait attribuer en sanscrit l'accent tonique : on a vu que c'est pour la même raison que dans la seconde conjugaison principale les désinences pesantes reçoivent le ton[3]. Les formations grecques en τη-ς, qui se rattachent également au sanscrit *tár* (§ 145), ont en partie conservé l'ancienne accentuation : en effet, quand le mot est de plus de deux syllabes et que l'avant-dernière syllabe est longue, soit par la nature de sa voyelle, soit par position[4], le ton reste généralement sur le suf-

[1] Voyez §§ 646 et 647.

[2] L'allongement de la voyelle au nominatif τωρ doit être considéré comme une compensation pour la perte du signe casuel.

[3] Voyez Système comparatif d'accentuation, § 66. [Voyez aussi plus haut, § 480 et suiv. — Tr.]

[4] La règle est absolue, quand la consonne précédant της est σ; elle souffre des exceptions quand la consonne est κ, ρ, ν ou λ.

fixe. Il semble que la syllabe longue ait servi de barrière à l'accent et l'ait empêché de se déplacer. Nous avons, par exemple, *μαχητής*, *ποιητής*, *ζηλωτής*, *δικαστής*, *ἀκοντιστής*, *βασταχτής*, *φορμικτής*, *λυμαντής*, *εὐθυντής*, *ποικιλτής*, *καθαρτής*. Au contraire l'accent s'est déplacé dans *δότης* (comparez *δοτήρ* = *dâtâ*) et dans *γαμέτης*, *γενέτης*, *πανδακέτης*.

L'*ε* des formes comme *γεν-έ-της*, *γεν-ε-τήρ*, *πανδακ-έ-της*, est très-vraisemblablement l'altération d'un *ι*, car il répond à un *i* qui, en latin, et encore plus fréquemment en sanscrit, vient se placer entre la racine et le suffixe. On peut comparer *γεν-ε-τήρ* et *γεν-έ-της* au sanscrit *ǵan-i-tấr* et au latin *gen-i-tor*.

§ 811. Le suffixe *târ* affaibli en *tr*.

Aux cas faibles, le suffixe sanscrit *târ* supprime sa voyelle. L'accent tombe alors sur la désinence casuelle, si celle-ci commence par une voyelle; si elle commence par une consonne, *r* devient *ṛ* et le ton reste sur le suffixe. On a, par exemple, *dâtr-ế* «au donateur», comme en grec *πατρ-ός*, *πατρ-ί* (pour *πατέρ-ος*, *πατέρ-ι*); mais *dâtṛ́-byas* «aux donateurs». L'analogie des cas faibles est suivie aussi par le féminin des noms d'agent, en ce sens que devant la marque du féminin *î*, qui reçoit ordinairement l'accent, la voyelle du suffixe principal est supprimée; exemple : *dâtrî́* «la donatrice».

En grec et en latin, la voyelle du suffixe masculin (*τηρ*, *τορ*, *tōr*) est conservée à tous les cas. Mais ces deux idiomes se rapprochent pourtant du sanscrit en ce que la voyelle du suffixe est supprimée dans les formes féminines *τριδ*, *τρια*, *trī-c*[1]. Le grec *τριδ* s'accorde aussi avec le sanscrit *trî́* en ce qu'il a conservé l'accent; on a, par exemple, *ληστρίδ*, *ἀλετρίδ*, *αὐλητρίδ*, *σημαντρίδ*, *λαλητρίδ*, *ὀρχηστρίδ*, *σιεγαστρίδ*, comme en sanscrit *dâtrî́*.

[1] Voyez § 119.

Au contraire, la forme *τρια* a perdu l'accent, peut-être à cause de l'accroissement du nombre des syllabes. Le thème *γάστρι* mérite une mention particulière : quoique étant du masculin, ce n'est pas autre chose au fond que le féminin de *γαστέρ* (nominatif *γαστήρ*)[1]. Je fais venir ce mot de la racine sanscrite *ĝas* «manger»; le nom d'agent dérivé de cette racine serait, en sanscrit, *ĝastắr*, féminin *ĝastrî* : *γαστήρ* est donc proprement «le mangeur» et *γάστρι-ς* «la mangeuse». Ce dernier mot a déplacé l'accent, mais il n'a pas pris le complément inorganique *δ*.

Les thèmes féminins en *τιδ* sont, à ce que je crois, quand ils figurent comme noms d'agent, des formes mutilées pour *τριδ*. Le *ρ* s'est perdu comme dans leurs masculins en *τη(ρ)-ς*. L'accent s'est déplacé, même dans les thèmes dont le masculin a conservé l'ancienne accentuation. On a, par exemple, non-seulement *ἱκέτι-ς* en regard de *ἱκέτη-ς*, mais *εὑρέτι-ς* en regard de *εὑρετή-ς*.

§ 812. Le suffixe *tar* (grec *τερ*, latin *ter*). — Les noms de parenté comme *pitắr* «père», *mâtắr* «mère».

Les noms en तर् *tar*, *tr* exprimant la parenté ont également été d'abord des noms d'agent[2]. *Pitắr*, par affaiblissement pour *patắr*, qui est lui-même pour *pâtắr*, signifie proprement «celui qui nourrit» ou «qui gouverne», de la racine *pâ*. *Mâtắr* «mère» est, à ce que je crois, «celle qui enfante»; je fais venir ce mot, non de la racine *mân* «honorer», comme font les grammairiens indiens, mais de la racine *mâ* «mesurer», qui, combinée avec la préposition *nis* «hors de» (*nir-mâ*) signifie «créer, produire», et qui a sans doute eu aussi cette acception sans la préposition[3].

[1] Par l'abréviation de la voyelle du suffixe, comme par sa déclinaison, *γαστέρ* suit l'analogie des mots exprimant la parenté (§ 813).

[2] Voyez Vocalisme, page 182.

[3] Cette hypothèse, que j'avais déjà exprimée ailleurs (Vocalisme, page 182), a

Duhitár « fille » signifie proprement « nourrisson », de *duh* « traire ». *Náptár* « petit-fils » contient dans sa dernière partie le mot *pitár* « maître, père »[1], et signifie, par opposition au chef de la famille, « celui qui n'est pas le chef, qui est dépendant »[2]. Conséquemment *náptár* aurait pu désigner n'importe quel membre de la famille, à l'exception du père : nous voyons, en effet, que dans le dialecte védique le mot *nápât*, lequel a conservé la longue primitive de la racine *pâ*, signifie « fils »[3], quoiqu'il soit identique par la forme avec le latin *nepôt*. Le mot *brâtar* « frère » vient probablement de la racine *bar, br̥* « porter, soutenir »; il y a eu métathèse et allongement de la voyelle radicale, à peu près comme βαλ a fait βλη dans βλή-σω, βέ-βλη-κα, βλῆ-μα, comme πετ[4] (= sanscrit *pat* « tomber, voler ») a fait πτω et πτη dans πτῶσις, πτῶμα, πτῆσις, ou comme en sanscrit *man* « penser » a fait *mnâ* « mentionner », que les grammairiens indiens considèrent comme une racine à part. Si notre étymologie est fondée, le frère est désigné comme le soutien de la mère, des sœurs et des plus jeunes frères, après la mort du père[5]. De même, l'époux, envisagé dans ses rapports avec l'é-

été depuis justifiée par le dialecte védique. Au premier livre du Rig-véda (édition Rosen), hymne LXI, vers 7, je trouve le génitif *mâtúr* employé comme masculin, dans le sens de « creatoris ». L'ancien perse nous offre le nom d'agent *framâtár* (préposition *fra*), dont l'accusatif *framâtâram* revient plusieurs fois dans les inscriptions, et est traduit par Lassen « imperatorem ». Je ne doute pas qu'à côté du génitif védique *mâtúr* il n'y ait eu un accusatif *mâtăram* (et non *mâtâram*), et que conséquemment le thème n'ait été *mâtár*, et non *mâtâr*, attendu que l'abréviation de l'*â* a eu lieu seulement pour les noms de parenté.

[1] L'accent a passé sur la première syllabe.

[2] J'avais traduit autrefois (Grammaire comparée, 1re édition, page 400) *náptár* comme un composé possessif : « celui qui n'a point pour père [mais pour grand-père] ».

[3] Voyez les passages cités par Rosen, Rig-véda, I, XXII, 6.

[4] Πίπτω pour πιπετω.

[5] Dans un passage de l'épisode de Sâvitrî (I, 32), il est dit : « Quand l'époux [de la mère] est mort, le fils est blâmable qui n'est pas le défenseur de la mère ».

pouse, est appelé *bartār* (nominatif *bartā*) «le soutien», et celle-ci porte le nom de *bāryā* «celle qui doit être soutenue, nourrie». Comme la formation de *bartār* n'a pas cessé d'être intelligible pour la langue sanscrite, ce mot suit la déclinaison ordinaire, dont *brātar* s'est écarté. Le terme qui désigne «la sœur», en sanscrit *svásār*, a conservé dans cet idiome l'*ā* long des cas forts; mais il a perdu, comme le latin *sorōr*- (pour *sostōr*), le *t*, lequel s'est conservé dans les idiomes germaniques et slaves (gothique *svistar*, anglais *sister*, ancien slave *sestra*). *Svá-s(t)ār* signifie littéralement «propria femina»[1] : dans sa dernière partie, il est parent avec *strī* «femme», que Pott fait dériver avec raison de la racine *su*, *sū* «enfanter»[2]. *Strī* signifie donc originairement «celle qui enfante»[3], et, sauf la perte de la voyelle radicale, c'est un nom d'agent formé régulièrement.

Remarque. — Le thème *napât* «petit-fils», et sa forme affaiblie *napt* (en sanscrit *naptí*, en latin *neptis*). — A côté du thème masculin *nápât* = latin *nepôt*, nous trouvons le féminin *naptī* «fille» = latin *nepti*, vieux haut-allemand *nifti*[4]. Cette forme féminine *naptī* donne lieu de supposer que le masculin *napât* supprime son *â* aux cas très-faibles (§ 130), que, par exemple, le génitif est *napt-as* (pour *napât-as*). En effet, les thèmes féminins en *ī* suivent généralement l'analogie des cas très-faibles : on a *rāgñ-ī* «la reine» à côté de *rāgñ-ê* «au roi», *rāgñ-as* «du roi», etc. Devant les désinences commençant par une consonne, où *napt* était impossible, je suppose qu'il faut *napât*, par exemple, *napad-byas* «aux fils, par les fils»[5].

Benfey[6] explique l'*â* de *napât* comme un allongement qui n'aurait appartenu à l'origine qu'aux cas forts, et qui en latin (*nepôt*) aurait pénétré à tous les cas, de même aussi que l'*ô* des formes comme *datôr-is* serait un

[1] Sur le pronom *sva*, voyez § 341 et suiv.

[2] Recherches étymologiques, 1re édition, I, page 126.

[3] Comme en latin *fe-mina* (§ 478).

[4] Nominatif-accusatif *nift*.

[5] Je ne saurais dire si ces formes existent réellement. [Le Dictionnaire de Pétersbourg n'en donne pas d'exemple. Les cas faibles se forment du thème *naptar*. — Tr.]

[6] Glossaire du Sâma-véda, page 106.

allongement de même espèce. Je ne saurais souscrire à cette opinion : il est plus naturel de supposer que le thème des cas forts était le thème primitif : c'est pour cela qu'en latin et en grec la forme forte se trouve ordinairement à tous les cas, comme nous le voyons ici pour le suffixe *tôr*, *τηρ* = sanscrit *târ*[1], et comme cela a lieu également pour les participes présents en *nt*.

§ 813. Age de la double forme *târ* et *tar*.

L'abréviation de l'*â* en *a*, qu'ont subie aux cas forts (excepté au nominatif singulier) la plupart des termes de parenté en sanscrit et en zend, paraît remonter au temps où tous les idiomes indo-européens ne formaient encore qu'une seule langue. Nous voyons, en effet, que *pitár-am*, *pitár-âu* (védique *pitar-â*), *pitár-as* sont avec *dâtấr-am*, *dâtấr-âu* (védique *dâtấr-â*), *dâtấr-as* dans le même rapport qu'en grec *πατέρα*, *πατέρε*, *πατέρες* avec *δοτῆρα*, *δοτῆρε*, *δοτῆρες*. Un pareil accord ne peut guère être l'effet du hasard, d'autant plus que le latin fait également une différence entre la déclinaison des mots comme *pater*, *patris*, et celle des mots comme *dator*, *datôr-is*.

§ 814. Formations en *târ*, *tṛ*, gouvernant l'accusatif.

Dans le dialecte védique, les formations en *târ*, *tṛ* peuvent régir l'accusatif, et prendre le sens d'un participe présent ou futur; alors elles ramènent toujours leur accent sur la syllabe radicale. On a, par exemple, *dấtâr* «donnant» à côté de *dâtấr* «donateur», *pấtâr* «buvant» à côté de *pâtấr* «buveur» (en latin *pôtôr-*), *hántâr* «frappant, tuant» à côté de *hantấr* «meurtrier», *ástâr* «jetant» à côté de *astấr* «archer».

Ces participes servent principalement à remplacer le présent de l'indicatif; comme dans les futurs à participe du sanscrit classique, le verbe substantif est réellement exprimé, ou bien il

[1] Thème des cas forts, excepté au vocatif, où *târ* s'abrége en *tar*.

doit être sous-entendu. Il est sous-entendu, quand le participe se rapporte à un mot de la troisième personne; avec un sujet de la première ou de la deuxième personne, le verbe substantif est exprimé. Toutes les formes de cette sorte qui se trouvent dans les hymnes du Sâma-véda sont au nominatif singulier masculin[1]; les recherches ultérieures feront connaître si l'on rencontre aussi le féminin dans les constructions de cette espèce, ou si le nominatif masculin sert pour les deux autres genres, comme au futur participial du sanscrit classique. Nous faisons suivre quelques exemples tirés de l'édition du Sâma-véda de Benfey : *ḥántâ yô' vrtrâṅ sánitô 'tá*[2] *vâǵan dâtâ maǵâni* « occisor qui nubem largitorque cibum, dator divitias [est] »[3]; *tvásṭâ*[4] *nô dâivyaṅ váćaṅ* « fabricator [est] nobis divinam loquelam »[5]; *ástâ 'si śátravê vadám* « jaculator es hosti mortem »[6].

Le recul de l'accent sur la syllabe radicale a pour objet, à ce que je crois, de mieux faire ressortir l'action, qui se manifeste dans toute sa force quand la forme en *târ* est employée comme participe gouvernant l'accusatif. Nous avons vu, en effet, qu'en sanscrit l'accent tonique a sa plus grande énergie quand il se trouve sur la syllabe initiale[7].

[1] En zend, on trouve également la forme en *târ* employée dans le sens du participe présent et gouvernant l'accusatif. C'est ce que prouve un passage du commencement du vingt et unième chapitre du Vendidad, où [illegible] *baktĕm* « divitias » est régi par [illegible] *dâtrô* « datoris » (le génitif avec le sens du datif, comme il arrive fréquemment en sanscrit) : *nĕmaś-ĕ-tê dâtrô baktĕm* « adoratio tibi datori divitias ».

[2] Pour *sánitâ utá*.

[3] Pour : « qui ferit nubem, et largitur cibum, dat divitias ». Sâma-véda, I, IV, 1, 5, 4.

[4] Même comme nom d'agent, *tvásṭâr* est paroxyton.

[5] Sâma-véda, I, IV, 1, 1, 7.

[6] *Ibidem*, II, 1, 1, 13, 3.

[7] Voyez plus haut, tome I, page 220, et Système comparatif d'accentuation, § 9-15.

§ 815ᵃ. Origine du suffixe *târ*.

Il reste à examiner quelle peut être l'origine du suffixe *târ*. Je crois qu'il dérive de la racine verbale *tar* (तॄ *tṝ*)[1]. Cette racine signifie proprement «franchir, traverser»; mais elle a aussi le sens de «accomplir, remplir», par exemple avec *pratiǵńâm* «une promesse». Il faut considérer aussi que plusieurs verbes exprimant le mouvement marquent en même temps l'idée d'agir, de faire : ainsi *ćar* signifie : 1° «aller», 2° «parcourir», 3° «faire, exécuter, accomplir». *Dâtâr* «dator, dans, daturus» peut donc être envisagé comme celui qui accomplit, qui exécute l'action de donner, ou bien, si l'on veut se tenir à la signification primitive de la racine, comme celui qui parcourt l'action de donner, de même que *pâraga*, littéralement «ad alteram ripam iens», est employé dans le sens de «perlegens». Les racines verbales combinées avec le suffixe *târ* doivent donc être considérées comme des substantifs abstraits, analogues à *bî* «crainte» (racine *bî* «craindre»), *hrî* «honte» (racine *hrî* «avoir honte»), *yud* «combat» (racine *yud* «combattre»).

C'est peut-être le lieu de rappeler qu'en latin plusieurs suffixes formatifs commençant par un *c* se laissent ramener à la racine sanscrite *kar*, *kr̥* «faire» (à laquelle se rattache le verbe *creo*). Nous avons notamment les suffixes *cri* (pour *ceri*)[2] et *crŏ*, par exemple dans *volucer* «volant», littéralement «accomplissant l'action du vol», *ludicer, ludicru-s* «jeu, plaisir», littéralement «faisant joie», *involu-cre* «ce qui sert à envelopper», *lavacru-m* «ce qui fait se baigner, bain», *ambula-cru-m* «ce qui permet de se promener, lieu de promenade», *sepul-cru-m* «ce qui fait ensevelir, tombeau», *lu-cru-m* «ce qui fait payer, gain», *ful-cru-m* (pour *fulc-cru-m*) «ce qui fait appuyer, appui». Comme

[1] Comparez Benfey, Lexique des racines grecques, II, page 257.

[2] Nominatif masculin *cer*, féminin *cri-s*.

r et *l* permutent très-fréquemment ensemble, je suis fort tenté de rattacher à la même racine le suffixe *culŏ*, qui se trouverait alors apparenté au sanscrit *kara* « faisant »[1] : *ridi-culu-s* serait donc proprement « celui qui fait rire », *pia-culu-m* « ce qui fait se réconcilier », *specta-culu-m* « ce qui fait voir, donne à voir », *vehi-culu-m* « ce qui fait transporter », *pô-culu-m* « ce qui fait boire », *mira-culu-m* « ce qui fait admirer », *ba-culu-s* « ce qui fait marcher » (*βίϐημι*, *ἔϐη-ν*).

§ 815[a]. Le suffixe neutre *tra* (en grec *τρο*, *θρο*, en latin *trŏ*). — Le suffixe féminin *trâ* (en grec *τρα*, *θρα*).

En supprimant sa voyelle et en se faisant suivre d'un *a*, le suffixe *târ* donne naissance en sanscrit au suffixe neutre *tra*, qui lui-même a produit le féminin *trâ*[2]. La forme neutre est la plus usitée; *trâ* est d'un emploi rare. L'un et l'autre forment des noms d'instruments, c'est-à-dire, si l'on peut parler ainsi, d'agents inanimés. La voyelle radicale est frappée du gouna; l'accent tombe ordinairement sur la première syllabe du mot, de même que dans les formations grecques en *τρο*, *θρο*, *τρα*, *θρα*[3]. Comme exemples nous citerons : *nê-tra-m* « œil », considéré comme l'instrument qui conduit (racine *nî* « conduire »); *śrô-tra-m* « oreille » (racine *śru* « entendre »); *gâ-tra-m* « membre » (racine

[1] A la fin des composés, par exemple dans *bâs-kara-s* « faisant lumière, soleil », *bayañ-kara-s* « faisant peur, terrible ».

[2] On a vu que la suppression de la voyelle médiale a lieu également aux cas faibles du suffixe *târ* et devant le caractère féminin *î* (§ 811).

[3] On peut se demander si le *θ* de *θρο*, *θρα* est dû à l'influence du *ρ*, suivant une loi phonique dont nous trouvons l'analogue en zend (§ 47), ou si, sans influence du *ρ*, il y a eu changement de la ténue en aspirée, par une substitution de consonnes analogue à celle des langues germaniques (§ 87, 1). La dernière hypothèse me paraît la plus vraisemblable : en effet, le groupe *τρ* est très-fréquent en grec, tandis qu'on trouve un *θ* tenant la place d'un ancien *t* même devant une voyelle. On a, par exemple, le suffixe *θεν* = sanscrit *tas*, latin *tus* (§ 421); rappelons aussi les désinences personnelles du moyen et du passif commençant par *σθ* (§ 474).

gâ « aller »); *vás-tra-m* « vêtement » (racine *vas* « vêtir »); *śás-tra-m* « flèche » (racine *śas* « tuer »); *yôk-tra-m* « lien » (racine *yuǵ* « joindre »); *dáṅś-ṭrâ* (féminin) « dent » (racine *daṅś* « mordre »); *yấ-trâ* (féminin) « vivres » (racine *yâ* « aller »). Nous avons de même en grec : *νίπτρο-ν*, *πλῆκτρο-ν*, *μάκτρο-ν*, *λέκτρο-ν*, *βάκτρο-ν*[1], *ζῶ-σ-τρο-ν*, *ἄροτρο-ν*, *θέλγητρο-ν*, *φίλητρο-ν*, *ἔλυτρο-ν*, *θήρατρο-ν*, *ἄρθρο-ν*, *βάθρο-ν*, *λείβηθρο-ν*, *μάκτρα*, *πί-σ-τρα*, *καλύπτρα*, *βάθρα*, *κρεμάθρα*.

Il est rare en sanscrit, et plus rare encore en grec, que dans cette classe de mots l'accent tombe sur le suffixe. Nous citerons comme exemples de cette accentuation : *vaktrá-m* « la bouche » (racine *vać*, pour *vak*, « parler »); *paktrá-m* « feu sacré » (racine *pać*, pour *pak*, « cuire »); *dartrá-m* « maison » (racine *dar*, *dṛ* « tenir, contenir »); *vêtrá-m* « roseau » (racine *vî* « se mouvoir »). En grec, nous avons *λουτρό-ν* et *δαιτρό-ν*; par sa signification passive, ce dernier fait le pendant du sanscrit *dâtrá-m* « don »[2]. Mais la racine n'est pas la même, car *δαιτρό-ν* (*δαίω*) se rattache au sanscrit *dô*, *dâ*[3] « couper », et non à *dâ* « donner ».

De même que le suffixe *tár*, le suffixe *tra* se fait quelquefois précéder de la voyelle de liaison *i* : l'accent tombe alors soit sur la voyelle de liaison, comme dans *kan-í-tra-m* « bêche » (racine *kan* « creuser »), soit sur la syllabe radicale, comme dans *vấd-i-tra-m* « instrument de musique », littéralement « ce qui fait parler, résonner » (racine *vad* « parler » au causatif), *gấr-i-tra-m* « riz », littéralement « ce qui fait manger, ce qui nourrit » (racine *gar*, *gṛ* « deglutire » au causatif). Comme nous avons identifié plus haut (§ 810) l'*ε* de *γεν-ε-τήρ* avec la voyelle de liaison *i*

[1] « Le bâton », comme instrument servant à la marche.

[2] Benfey, dans son Glossaire du Sâma-véda (page 88), cite le passage suivant du Rig-véda : *ási bágô ási dâtrásya dâtấ* « es dominus, es doni dator ».

[3] Sur les racines en *ô*, qui supposent d'anciennes racines en *â*, voyez § 109[a], 2. De *dâ* « couper » vient *dâtra-m* « faucille ».

de *ǵan-i-tär* et de *gen-i-tôr-*, on peut aussi admettre la même explication pour l'ε de *φέρ-ε-τρο-ν*; on considérera alors cet ε comme une altération de l'*i*, et on rapprochera *φέρ-ε-τρο-ν* des formations sanscrites telles que *ǩan-i-tra-m* et *vád-i-tra-m*. Mais il se pourrait aussi que l'ε de *φέρ-ε-τρο-ν* fût identique avec la voyelle caractéristique ε de *φέρ-ε-τε*, *φέρ-ε-τον*, etc. et qu'il répondît par conséquent à un *a*; *φέρ-ε-τρο-ν* serait alors l'analogue des formations sanscrites comme *pát-a-tra-m* «aile» (*pat* «voler»), *vád-a-tra-m* «arme» (*vad* «tuer»), *kŕnt-a-tra-m* «charrue» (*kart*, *kṛt*, dans les temps spéciaux *kṛnt* «fendre»[1]). Il est vrai que les grammairiens indiens admettent un suffixe *atra*; mais l'*a* de ce suffixe me paraît être identique avec la voyelle insérée dans les verbes de la première et de la sixième classe: j'explique *pát-a-tra-m* «aile» comme *pát-a-ti* «il vole», et *kŕnt-a-tra-m* «charrue» comme *kŕnt-a-ti* «il fend»[2]. C'est ainsi qu'en grec l'η des formes comme *φίλη-τρο-ν* et *κόρη-θρο-ν* appartient évidemment au thème verbal et est identique avec celui de *φιλή-σω*, *κορή-σω*. Il en est de même aussi pour l'*â* et l'*ê* des mots latins comme *arâ-tru-m*, *fulgê-tru-m*, *fulgê-tra*, *verê-tru-m*. Rappelons ici que l'*â* de la première et l'*ê* de la deuxième conjugaison latine ont la même origine que l'η des formes grecques précitées[3]. Mais comme l'*ê* de la deuxième conjugaison est moins persistant que l'*â* de la première et que l'*î* de la quatrième[4], on ne sera pas surpris d'avoir *mulc-tra*, *mulc-tru-m*, *mon-s-tru-m*, et non *mulgê-tra*, *mulgê-tru-m*, *monê-tru-m*[5]. Les mots dérivés de

[1] Comparez *κείρω*.

[2] Les grammairiens indiens rapportent aussi au suffixe l'*i* des mots précités en *i-tra*.

[3] Voyez § 109ª, 6.

[4] Voyez § 801.

[5] Sur le *s* de *monstrum*, voyez § 95. Dans *lu-s-trum* et *flu-s-trum* nous trouvons un *s* euphonique qui n'est pas précédé d'un *n*. *Vi-trum* «verre», considéré comme l'instrument qui fait voir, a perdu le *d* de la racine. On s'attendrait à avoir *vis-trum* (§ 101), d'après l'analogie de *ras-trum*, *ros-trum*, *claus-trum*, *cas-trum*.

verbes de la troisième conjugaison joignent immédiatement le suffixe à la racine, conformément à l'ancien principe qui veut que la voyelle caractéristique ne sorte ni du présent ni de l'imparfait. On a, par exemple, *ru-trum*, *spec-trum*. Pour la quatrième conjugaison on s'attendrait à avoir *î-trum* en regard de *â-trum* et de *ê-trum*. Il est vrai que *haurio* a fait *haus-trum*; mais cela est d'accord avec les autres anomalies de ce verbe.

§ 816. Le suffixe neutre *tra*, en zend.

Le zend a changé en *i* le *t* du suffixe *tra*[1], excepté après les sifflantes, lesquelles ne souffrent jamais un *i* derrière elles. Exemples : *yaušdâira* «moyen de purification»[2], *dôiṫrĕ-m* «œil». Ce dernier mot est identique par son suffixe comme par sa racine avec le grec θέατρον, malgré la différence de signification, le mot grec ayant été employé pour désigner le lieu permettant de voir. La racine correspondante en sanscrit est très-probablement *dyâi*, avec laquelle Pott a déjà comparé θεάομαι[3]. Le *t* de *tra* s'est conservé, grâce à la protection de la sifflante, dans *vaśtrĕm* «vêtement» (= sanscrit *vástra-m*), féminin *vaśtra*[4], et dans *vâśtra* «prairie»[5], d'où viennent *vâśtravat* «pourvu de prairies» et *vâśtrya* «paysan».

[1] Voyez § 47.

[2] Nominatif-accusatif *yauždâtrĕm* (§ 30).

[3] Recherches étymologiques, 1re édition, I, page 231. — Il est vrai que *dyâi* veut dire «penser» et non «voir». Mais nous avons de même बुध् *bud* «savoir», qui signifie «voir» en zend, et विद् *vid* «savoir», qui a donné au latin le verbe *videre*; le grec *id* (εἴδω, οἶδα) réunit les deux sens. Rapprochez aussi de *dyâi* le persan moderne *dî* «voir» (infinitif *dîden*), et observez la contraction que *dyâi* éprouve dans le substantif sanscrit *dî* (nominatif *dî-s*) «esprit, intelligence». Comparez Burnouf, *Yaçna*, p. 372 et suiv. — Je ne rapporte pas à la racine persane *dî* le présent *bînem* «je vois», qui me paraît plutôt appartenir à la racine *vid*.

[4] Voyez § 118.

[5] *Vâśtra* est le thème. Je rattache ce mot à la racine sanscrite *vakś* «grandir», qui s'est contractée en zend, dans les temps dépourvus de gouna, en *ukś*. Je crois re-

Le zend emploie également les formations en *ira*, *tra* dans le sens de substantifs abstraits[1]; exemples : *dar-ĕ-irĕ-m* « possession, conservation » (racine sanscrite *dar*, *dṛ* « tenir »); *mar-ĕ-irĕm* « mention » (racine sanscrite *smar*, *smṛ* « se souvenir »); *qâirĕm* « éclat »[2]; *qâśtrĕm* « goût ». Burnouf rapporte avec raison ce dernier nom à la racine sanscrite *svâd*[3]; le changement de *d* en *ś* est parfaitement régulier (§ 102), de sorte que *qâśtrĕm* est tout à fait l'analogue des formations latines comme *claus-trum* (§ 815[b]).

Remarque. — Le nom zend *qâira* « éclat ». — Je regarde le zend *qâira* « splendeur, éclat » comme une forme mutilée pour *qarira* (*qarĕira*, d'après le § 44). La racine est, à ce que je crois, *qar* « briller », d'où vient *qarĕnô* « éclat ». En sanscrit, la racine correspondante est *sur* (pour *svar*, § 35). La perte de la consonne finale paraît avoir été compensée par l'allongement de la voyelle, comme dans le sanscrit *gâtá* « né », *kâtá* « creusé », venant de *gan*, *kan*, ou comme dans le zend *zaṣâmi* « j'engendre », qu'on peut comparer avec le sanscrit *gáganmi*.

Burnouf propose une autre explication pour *qâira* « éclat »[4] : il le décompose en *qa* « suus » et *âira* « ignis », en sorte qu'il signifierait littéralement « suum ignem habens ». Le mot *âira* se rattacherait à *âtar* « feu », qui est la forme employée hors de composition; on sait qu'aux cas très-faibles *âtar* perd son *a* : on a *âir-aḍ* « igne », *âir-aṁm* « ignium ». Burnouf indique encore la possibilité d'une autre étymologie, d'après laquelle *qâira* renfermerait le préfixe सु *su*, en zend *hu* « beau »; il signifierait proprement « pulchrum ignem habens ». Mais l'explication la plus naturelle me paraît celle qui ne donne à *qâira* d'autre sens étymologique que celui qu'il a en

connaître la même racine dans le vieux haut-allemand *wahs-a-mon* « plante, fruit » (§ 799). En ce qui concerne la suppression de la gutturale dans *vâśtra*, on peut comparer le sanscrit *ćáś-té* « il voit, il dit », venant de la racine *ćakś*, et rapprocher le zend *ćaśman* « œil » du sanscrit *ćákśus*.

[1] Rapprochez ce qui a été dit plus haut (§ 809) des noms latins en *tûra*.

[2] A la fin des composés; par exemple, *pôuru-qâira* « ayant beaucoup d'éclat ». Voyez Burnouf, *Yaçna*, page 421.

[3] *Yaçna*, page 220.

[4] *Yaçna*, page 419.

effet dans l'usage; je préfère donc rapporter ce mot, qui veut dire «éclat», à une racine signifiant «briller».

§ 817ª. Le suffixe *tra* dans les langues germaniques.

Nous trouvons dans les langues germaniques quelques exemples intéressants de noms abstraits formés à l'aide du même suffixe. Le gothique nous présente le thème neutre *maur-thra* (nominatif-accusatif *maurthr*[1]) «meurtre», littéralement «action de tuer»[2]. Nous avons un neutre *blôstr* «sacrifice» (thème *blôstra*) qui, à la vérité, n'est pas employé dans Ulfilas, mais que suppose le dérivé *blôstreis*[3]; la racine de *blôs-tra* est *blôt* «sacrifier, honorer[4].» De même encore *gils-tra* «impôt», nominatif-accusatif *gilstr*, venant de *gild-tra*, *gild-tr*; la racine est *gild*, forme affaiblie de *gald*, qui, avec les prépositions *us* ou *fra*, prend le sens de «rémunérer». En ce qui concerne les variations du suffixe, qui tantôt présente un *t* (*blôs-tra*), tantôt un *th* (*maur-thra*), je renvoie le lecteur au § 91, 2, où des faits analogues sont exposés pour d'autres suffixes commençant par un *t*.

En vieux haut-allemand, l'*a* de *gels-tar*, *kels-tar*, *ghels-tar* «impôt»[5] est, à ce que je crois, une insertion euphonique amenée par l'accumulation des consonnes. Dans ces mots et dans

[1] Voyez § 153.

[2] La racine de ce mot serait impossible à reconnaître avec le seul secours du gothique. Mais en sanscrit nous avons *mar*, *mṛ* «mourir», causatif *mârdyâmi* «je tue». L'*u* de la forme gothique est un affaiblissement de l'*a*; devant cet *u* est venu se placer un *a* euphonique (§ 82). Comme la plupart des langues germaniques ont perdu le dernier *r* du gothique *maurthr*, l'anglais *murder*, qui l'a conservé, mérite une mention spéciale.

[3] Voyez J. Grimm, Grammaire allemande, II, page 123. Le rapport du masculin *blôstrei-s* (thème *blôstrja*, § 135) avec le primitif *blôstra* est le même que celui du zend *vâstryô* (thème *vâstrya*) «paysan» avec le primitif *vâstra* «pâturage».

[4] *Blôs-tra* a changé la dentale de la racine en *s*, comme le zend *qâs-tra* «goût», pour *qâd-tra* (§ 102).

[5] Graff, Dictionnaire du vieux haut-allemand, IV, colonne 194.

d'autres semblables, l'*a* en question tombe ordinairement devant les désinences casuelles; on a, au génitif pluriel, ***ghels-tro***. De même ***bluos-tar***, ***blôs-tar*** «sacrifice» fait au datif ***blôs-tre***, et ***hlah-tar*** «le rire» fait ***hlah-tre***[1]. A ce dernier correspondent l'allemand moderne ***ge-läch-ter*** et l'anglais ***laugh-ter***.

Nos idiomes d'aujourd'hui possèdent donc encore des noms ayant même formation que les neutres sanscrits en ***tra*** = zend ***ira***, ***tra***, grec ***τρο***, latin ***trŏ***. Tel est l'anglais ***slaugh-ter*** «meurtre», qui renferme, sous une forme plus complète, le verbe qui s'écrit habituellement ***slay***. Il faut probablement rapporter à la même classe de mots ***thun-der*** «tonnerre» et ***wea-ther*** «temps», quoique dans les plus anciens dialectes germaniques le suffixe n'ait point la dentale initiale (vieux haut-allemand ***donar***[2], ancien saxon ***thunar***, anglo-saxon ***thunor***). Au contraire, dans le latin ***ton-i-trus***, ***ton-i-tru***, le ***t*** s'est conservé; mais on s'attendrait, à cause du suffixe ***tra*** (= ***trŏ***), à un mot de la deuxième déclinaison, et non de la quatrième (§ 116). La racine sanscrite est ***stan*** «tonner», d'où vient ***stan-ay-i-tnú-s*** «tonnerre»[3]. Quant à ***weather***,

[1] D'après les cas qui se sont conservés (accusatif ***hlahtar***, datif ***hlahtre*** et ***hlahtere***), il est impossible de dire si le mot est masculin ou neutre; mais je crois, comme Graff (IV, colonne 1112), qu'il est du neutre, parce que son analogue ***blôstar*** appartient à ce genre, comme on peut le voir par l'accusatif pluriel ***blôstar***. La comparaison des formes gothiques et zendes confirme cette hypothèse.

[2] Masculin.

[3] ***Ay*** est la caractéristique de la 10e classe : ***itnu*** est regardé comme le suffixe. Ainsi sont formés des noms masculins et des adjectifs à signification de participe présent; exemple : ***harś-ayitnú-s*** «réjouissant», et comme substantif masculin «fils» (comparez ***nandana*** «fils» de ***nand*** «réjouir»). Mais il est clair que l'***i*** est une simple voyelle de liaison, comme, par exemple, au futur ***stan-ay-i-śyáti*** «il tonnera». D'ailleurs, à côté de ***i-tnu***, il y a un suffixe plus simple ***tnu***, par exemple dans ***ha-tnú-s*** (masculin) «maladie» et «sorte d'arme» (de la racine ***han*** «tuer»). Si l'on rapproche ce qui a été dit au § 803 d'un ***i*** euphonique, on est amené à penser que le vrai suffixe est ***nu*** (comparez ***bâ-nú-s*** «soleil», de la racine ***bâ*** «briller»). De même qu'à ***πνευμών*** correspond en latin ***pul-mô*** (pour ***plu-mô***), on pourrait supposer que le ***tru*** du latin ***ton-i-tru-s***, ***ton-i-tru*** est pour ***tnu*** (§ 20); dans cette hypothèse, ***stanayitnú-s*** et ***ton-***

il se rattache à la racine *vâ* « souffler », d'où vient aussi le lithuanien *wé-tra* « tempête ».

Pour revenir au gothique, nous rapportons encore à la même formation les mots *fô-dr* « gaîne » (thème *fô-dra*) et *huli-s-tr* « enveloppe » (thème *huli-s-tra*). Ce dernier vient du thème verbal *hul-ja*; l'*i* est une contraction de la syllabe *ja*, comme au prétérit *hul-i-da*; le *s* est, à ce que je crois, une addition euphonique, comme dans le latin *lu-s-trum*, *flu-s-trum* (§ 815[b]), *capi-s-trum*[1]. Citons aussi les dérivations nominales *avi-s-tr* « étable à moutons », du thème primitif *avi*[2] (= sanscrit *ávi* « brebis », lithuanien *awi*), et *navi-s-tr* « tombe », de *naus* « cadavre », thème *nava*, avec affaiblissement de l'*a* en *i*, comme au génitif *navi-s* (§ 191). Le sens primitif des deux mots est « lieu pour mettre les moutons, lieu pour mettre les morts ». Nous avons ici, comme on l'a déjà vu en grec et en latin, des dérivations nominales faites à l'aide du même suffixe que les dérivations verbales. La racine de *fô-dr* « gaîne » (thème *fô-dra*)[3] ne serait plus reconnaissable avec le seul secours du gothique : c'est la racine *pâ* « conserver », qui a donné en sanscrit *pâtra-m* « vase », littéralement « ce qui sert à conserver ». Le vieux haut-allemand *fô-tar*, *fuo-tar* (pour *fô-tr*, en anglo-saxon *fô-dr*, *fô-dher*, *fo-ddar*, *fo-ddur*) nous présente la même racine et le même suffixe, mais avec un sens différent; il désigne « la nourriture », en tant qu'elle sert à conserver.

A cette classe de mots on peut encore ramener avec plus ou moins de certitude plusieurs autres noms neutres du vieux haut-

trus se correspondraient, non-seulement pour la racine, mais pour le suffixe. En même temps, on s'expliquerait pourquoi le mot latin est de la quatrième déclinaison.

[1] Une autre explication du mot *hulistr* sera présentée au § 933. — Tr.

[2] Ce mot simple ne s'est pas conservé en gothique.

[3] Au lieu d'un *d*, on se serait attendu à trouver en gothique un *th* : comparez, à ce sujet, *fa-dar* « père » (en sanscrit *pi-tár*, pour *pa-tár*), qui vient lui-même de la racine *pâ* (§ 812).

allemand. Tels sont : *flu-dar* «radeau», de la racine *flu* (= sanscrit *plu*) «couler»[1]; *flô-dar* «fluor» (même racine)[2]; *ruo-dar* «rame», probablement de la racine *sru* «couler», qui a donné au grec *ῥέ-θρον*[3] et au latin *ru-trum*. Peut-être faut-il ajouter *wundar, wuntar* «merveille» et *wuldar* «gloire»[4], comme rejetons de racines oubliées.

§ 817[b]. Le suffixe féminin *trâ* (en gothique *thlô*, *thrô*, en grec *τλη*, *θλη*).

Avec le suffixe féminin *trâ*, par exemple dans *dáṅṣṭrâ* «dent» (§ 815[b]), s'accorde le gothique *thlô*, de *nêthlô* (nominatif-accusatif *nêthla*) «aiguille»[5]. Le *r* s'est changé en *l* (§ 20), comme dans les suffixes grecs *τλο*, *θλο*, *τλη*, *θλη*[6], qui évidemment se rattachent aussi au *tra*, *trâ* sanscrit; exemples : *ὄχ-ε-τλο-ν*, *χύ-τλο-ν*, *θύ-σ-θλο-ν*, *ἐχ-έ-τλη*, *γεν-έ-θλη*. *Ὄχ-ε-τλο-ν*, transporté en sanscrit, ferait sans doute *vah-i-tra-m* ou *vah-a-tra-m*. Dans *γενέθλη* nous avons un exemple de nom abstrait formé à l'aide de notre suffixe; en sanscrit également, *trâ* forme des substantifs abstraits, tels que le précité *yâtrâ*, qui, entre autres acceptions, sert aussi à désigner «la marche» (§ 815[b]).

Pour revenir au gothique *nêthlô* «aiguille», il est devenu en vieux haut-allemand *nâ-dla*, *nâ-dila*, *nâ-dela* et *nâ-dal*, selon les différents dialectes. Le *r* du suffixe s'est maintenu dans *hleithrô*

[1] Cette racine s'est ordinairement adjoint un *z* (voyez plus haut, tome I, p. 260, note).

[2] La forme sanscrite pour *flu-dar*, *flô-dar* serait *plô-tra-m*.

[3] Le présent de *sru* est *srávâmi* = *ῥέω*, pour *σρε(F)ω*. Le causatif est *srâvay*. Graff (Dictionnaire du vieux haut-allemand, tome II, colonne 493) suppose pour *ruo-dar* une racine *rad*. Mais les formes anglo-saxonnes citées par lui : *rovan*, *reovan*, *revan* «remigare», se rattachent au causatif *srâvay*. *Ruo-dar* est donc littéralement «ce qui fait couler ou naviguer». Peut-être le latin *rê-mus* doit-il être rapporté également à la racine *sru*.

[4] En gothique *vulthus*; *thu* est probablement un suffixe (= sanscrit *tu*).

[5] C'est-à-dire l'instrument à coudre, comme *ἀκέστρα* en grec.

[6] Pott, Recherches étymologiques (1[re] édition), tome II, page 555.

(thème *hleithra*) « tente »; la racine de ce mot ne s'est pas conservée en gothique. Mais je crois la retrouver dans श्रि *śri* (pour *kri*) « aller », qui a donné en sanscrit *âśraya-s* « lieu de refuge, maison », et qui a fourni au gothique, outre le mot précité, le nom masculin *hlija* (thème *hlijan*), signifiant également « tente »[1]. En vieux haut-allemand, nous avons le mot *hlei-tara* (pour *hleitra*)[2], qui est formé des mêmes éléments, mais qui signifie « instrument pour monter, échelle ».

§ 817ᶜ. Le suffixe *ta*. — Accentuation des participes sanscrits en *ta* et des adjectifs verbaux grecs en *το*.

Examinons maintenant de plus près le participe parfait passif, que nous avons déjà eu plusieurs fois occasion de mentionner[3] : son suffixe, en sanscrit et en zend, est *ta* pour le masculin-neutre, *tâ* pour le féminin. Je regarde ce suffixe comme identique avec le thème démonstratif *ta* (343). Il n'y a donc rien, dans l'expression, qui entraîne le sens passif, à moins que ce ne soit l'accent, qui frappe ici le suffixe, au lieu que dans les formes de l'actif il est ordinairement placé sur la partie antérieure du mot[4]. Nous trouvons, par exemple, entre *tyaktá* « relictus » (accusatif *tyaktám*) et *tyáǵan* « relinquens » (accusatif *tyáǵantam*) une opposition analogue à celle qui existe entre *śućyátê* « purificatur » et *śúćyatê* « purificat ».

En grec, les adjectifs verbaux en *τό-ς*, qui, comme il est à

[1] De même, en sanscrit, la racine *viś* « entrer » a donné *vêśman* « maison ».

[2] En anglo-saxon *hlæ-dre*, en allemand moderne *lei-ter*. Graff (Dictionnaire du vieux haut-allemand, tome IV, colonne 1115) cite pour le nominatif les formes *leitra*, *hleitar*, *leitera*, *leiter*, pour le génitif *hleitra*. Il n'est pas douteux que les formes en *r* ont perdu un *a* final; elles ne doivent donc pas être rangées parmi les mots primitivement terminés en *r*, comme *muotar*, *tohtar*, *suestar*.

[3] Voyez §§ 513 et 588.

[4] On a vu que l'accent est d'autant plus énergique qu'il est plus près du commencement du mot. Voyez §§ 733 et 814, et Système comparatif d'accentuation, § 11 et suiv.

peine nécessaire de le dire, sont identiques avec les participes parfaits passifs des idiomes congénères, ont conservé l'ancienne accentuation : ainsi *ποτό-ς*, *ποτή*, *ποτό-ν*[1] « potable » est avec *πότος* « l'action de boire » dans un rapport analogue à celui du sanscrit *pîyátê* « bibitur » avec *pîyatê* (classe 4, moyen) « bibit ». Tous les noms abstraits en *το* ne sont pas, il est vrai, restés paroxytons ou proparoxytons : on a bien, par exemple, les noms abstraits *ἄροτος*, *ἄμητος*, *τρύγητος*, *ἔμετος*, *ἄλετος*; mais nous avons avec l'accent sur la dernière *κοπετός*, *κωκυτός*, *ἀλοητός*. Il semble que ce soient surtout les noms abstraits à côté desquels l'adjectif verbal passif est réellement employé, qui aient senti le besoin de faire ressortir clairement par l'accentuation leur signification abstraite[2]. Les autres ont suivi l'analogie des adjectifs verbaux à sens passif.

Toutefois on trouve aussi des noms abstraits comme *βίοτος*, ou des noms indiquant le temps où se fait l'action, comme *δείπνη-σ-τος*, qui ont l'accent sur la première syllabe, quoique aucun adjectif verbal n'existe à côté d'eux.

§ 818. Jonction du suffixe *ta* à la racine.

Le suffixe participial त *ta* se joint à la racine, soit immédiatement, soit à l'aide d'une voyelle de liaison *i*. A la première de ces formations appartiennent, par exemple[3] : *ǵñâ-tá-s* « connu » = grec *γνω-τό-ς*, latin *(g)nô-tu-s*, *i-gnô-tu-s*; *dat-tá-s*[4] « donné »

[1] Comparez le sanscrit *pîtás*, *pîtấ*, *pîtám*, de la racine *pâ* « boire », qui, au passif, affaiblit son *â* en *î*. Il y a, en outre, une racine *pî* (classe 4), employée uniquement au moyen.

[2] Le grec possède, en effet, les adjectifs verbaux *ἀροτός*, *ἀμητός*, *τρυγητός*, *ἐμετός*, *ἀλετός*. Rapprochez toutefois de ce dernier le proparoxyton *ἄλητον*.

[3] L'auteur donne cette suite d'exemples pour montrer comment se comportent, devant le suffixe *ta*, les lettres finales des racines. — Tr.

[4] Venant de *dadâtas*; le redoublement des temps spéciaux est resté par exception au participe.

= zend *dâ-tô* (thème *dâ-ta*), latin *da-tu-s*, grec *δο-τό-ς*; *śru-tá-s* « entendu » = grec *κλυ-τό-ς*, latin *clu-tu-s*; *bû-tá-s* « devenu, étant » = grec *φυ-τό-ς*; *bṛ-tá-s* (pour *bar-ta-s*, § 1) « porté » = zend *bĕrĕ-tô* (thème *bĕrĕ-ta*), grec *φερ-τό-ς*, *ἄφερ-το-ς*, latin *fer-tu-s* « portant, fécond »; *stṛ-tá-s* (pour *star-ta-s*) « étendu » = zend (*fra*)-*śtarĕtô*[1], grec *σ7ρα-τό-ς* (pour *σ7αρ-τό-ς*), latin *strâ-tu-s*; *uk-tá-s* (forme irrégulière pour *vaktá-s*) « parlé » = zend *uktô*[2]; *yuk-tá-s* « joint » = grec *ζευκ-τό-ς*, latin *junc-tu-s*; *bṛś-ṭá-s* (pour *braśṭás*, qui lui-même est pour *braktás*) « rôti » = grec *φρυκ-τό-ς*, latin *fric-tu-s*; *bad-dá-s* (par euphonie pour *bad-ta-s*, racine *band*) « lié » = zend *baś-tô*[3]; *lab-dá-s* (par euphonie pour *lab-tá-s*) « obtenu » = grec *ληπ-τό-ς*; *gâ-tá-s* (racine *gan*) « né » = zend *ẓâ-tô*, grec *γε-το-ς*, dans le composé *τηλύγετος*[4]; *ma-tá-s* (racine *man*) « pensé » = zend *matô* (comparez *μεν-ε-τός*); *diś-ṭá-s* (par euphonie pour *diś-tás*, qui lui-même est pour *diktás* § 21) = grec *δεικτός*, dans *ἀναπόδεικτος*, *χειρόδεικτος*, latin *dic-tu-s*; *daś-ṭá-s* (par euphonie pour *daś-tá-s*, qui lui-même est pour *dak-tá-s*) = grec *δηκ-τό-ς*, dans *ἄδηκτος*, *καρδιόδηκτος*; *dṛś-ṭá-s* (pour *darśṭás*, qui lui-même est pour *darktás*) « vu » = grec *δερκτός*, dans *ἐπίδερκτος*; *uś-ṭá-s* « brûlé » = latin *us-tu-s*.

Sont formés à l'aide de la voyelle de liaison *i* : *praś-i-tá-s* (ra-

[1] *Fra* est un préfixe.

[2] Dans *hûktô* (pour *hu-uktô*) « bien parlé ».

[3] Voyez § 102, et comparez les formations grecques comme *κεσ7ός*, *πισ7ός*. Sur la forme que prennent, en latin, au participe en question, les racines finissant par une dentale, voyez § 101.

[4] Quand la racine se termine par un *n* ou un *m*, le sanscrit supprime ordinairement cette lettre devant les suffixes commençant par un *t*, si la racine n'est pas frappée du gouna. Ainsi *han* « frapper, tuer » fait *hatá-s*. Les racines *gan* « engendrer, enfanter » et *kan* « creuser » suppriment le *n* et allongent leur voyelle. — Du précité *hatás* on peut rapprocher le grec *-φατος* « tué »; je crois, en effet, devoir rattacher à la racine sanscrite *han* (pour *dan*, comparez *ni-dâna* « mort ») le grec *φένω* (*φόνος*, *ἔπεφνον*), ainsi que *θνήσκω*.

cine *praî*)[1] « extensus »; *anć-i-tá-s* « erectus »; *pat-i-tá-s* « qui cecidit »[2]. Nous avons de même une voyelle de liaison dans les participes latins comme *dom-i-tus*, *mon-i-tus*, *mol-i-tus*, *gen-i-tus*. Dans les formes grecques comme *μεν-ε-τός*, *σκελ-ε-τός*, *ἑρπ-ε-τός* nous trouvons un *ε* : nous nous abstiendrons, comme nous l'avons déjà fait plus haut (§ 815[b]), de décider si cet *ε* est l'altération d'un *i* ou d'un *a*[3].

§ 819. Adjectifs latins en *idus*, comme *pallidus*, *fervidus*.

Le latin tire de ses verbes neutres (ordinairement de ses verbes neutres de la deuxième conjugaison) des formes en *idus*, comme *pall-i-dus*, *ferv-i-dus*, *frig-i-dus*, *torr-i-dus*, *tim-i-dus*, *tep-i-dus*, *splend-i-dus*, *nit-i-dus*, *luc-i-dus*, *fulg-i-dus*, *viv-i-dus*, *sap-i-dus*, *flu-i-dus*. En sanscrit, les verbes neutres ont des participes en *tá*, à signification active, qui ressemblent beaucoup aux formes en question (surtout ceux qui ont le sens d'un participe présent); exemples : *tvar-i-tás* « se hâtant », *stitás* « se tenant debout », *suptás* « dormant » ou « ayant dormi », *śaktás* « pouvant »[4], *yat-tás* « cherchant, s'efforçant », *bîtás* « craignant »,

[1] De cette racine vient l'adjectif *pṛtú-s* (pour *praiú-s*) « large » = grec *πλατύ-ς*, lithuanien *platù-s*.

[2] Au sujet de la signification active de *patitás*, comparez § 513. Nous avons de même en grec *σΊατος* « se tenant debout » = sanscrit *stitás* (pour *stâtás*), lequel a également le sens d'un présent. Le composé *pra-stitas* signifie tout aussi bien « proficiscens » que « profectus ».

[3] Comparez Curtius, *De nominum græcorum formatione*, pages 38 et 60. — Les grammairiens indiens admettent un suffixe (*uṇâdi*) *atá* : le premier *a*, qui est très-probablement la voyelle caractéristique de la classe, pourrait servir à expliquer l'*ε* grec. On aurait donc *ἑρπ-ε-τός* (comparez *ἕρπ-ε-τε*), comme en sanscrit nous avons *pać-a-tás* « feu » (de la racine *pać* « cuire »). Les noms abstraits *θάν-α-τος* « mort » et *κάμ-α-τος* « fatigue » ont gardé la voyelle de liaison *α*, et peuvent être rapprochés, par exemple, du sanscrit *mar-a-tás* « mort ». Ajoutons toutefois que ni le verbe sanscrit *mar*, *mṛ* « mourir », ni les verbes grecs *θαν* et *καμ* ne se conjuguent d'après la première ou d'après la sixième classe.

[4] La forme *śak-i-tás* (avec voyelle de liaison) a la signification passive; de même

hṛtás « ayant honte ». Comparez, en grec, *σ7ατός* « se tenant debout », *μενετός* « restant », *ἑρπετός* « rampant ». On est donc amené à supposer, comme je l'ai déjà fait ailleurs[1], que le *d*, dans ces formes latines, est l'affaiblissement d'un ancien *t*; la même chose a eu lieu pour *quadraginta, quadruplus, quadruplex*, au lieu de *quatraginta, quatruplus, quatruplex*.

Il y a en latin un verbe transitif dont le participe a la signification active et présente, et qui a, en outre, conservé le *t* : c'est *fertus* « portant, fertile », qui répond exactement, quant à la forme, au sanscrit *bṛtás* (pour *bartás*) « porté », au zend *bĕrĕtô* et au grec *-φερτός* (§ 818).

§ 820. Participes en *ta* des verbes de la dixième classe. — Comparaison avec le latin, le grec et le gothique.

Les verbes sanscrits de la dixième classe (y compris les causatifs) ont tous, en sanscrit, la voyelle de liaison *i*; exemples : *pīḍ-i-tá-s* « pressé, tourmenté », *vēś-i-tá-s* « introduit ». Comme les verbes en question conservent leur caractéristique *ay*[2] dans les temps généraux et dans un grand nombre de dérivés, on peut conjecturer que l'*i* de *pīḍ-i-tá-s*, *vēś-i-tá-s* n'est pas la voyelle euphonique de liaison, mais une contraction pour *ay*, ou bien qu'il y a eu d'abord des formes *pīḍ-ay-i-tas*, *vēś-ay-i-tas*, analogues aux infinitifs *pīḍ-áyi-tum*, *vēś-áyi-tum*. Entre la forme supposée *pīḍ-ayi-tas* et les participes latins *am-â-tus, aud-î-tus*, il y a à peu près le même rapport qu'entre *pīḍ-áyi-tum* et les su-

yat-i-tás « cherché » en regard de *yat-tás* « cherchant ». Le rapport inverse existe, en latin, entre l'actif *rap-i-dus* et le passif *rap-tus*. Mentionnons aussi l'actif *cup-i-dus* à côté du passif *cup-i-tus*. Mais l'usage a arbitrairement décidé de ces significations, qui ne reposent sur aucun principe général.

[1] Dans mon mémoire De l'influence des pronoms sur la formation des mots, p. 21 et suiv. Pott est d'une autre opinion : voyez ses Recherches étymologiques (1re édition), tome II, page 567.

[2] Dans les temps spéciaux, *aya*.

pins *am-â-tum*, *aud-î-tum*. Quant aux verbes latins de la deuxième conjugaison, quoiqu'ils correspondent également aux verbes sanscrits de la dixième classe, je ne voudrais pas les faire entrer ici en ligne de compte : malgré la ressemblance de *mon-i-tus* avec *mân-i-tás*, je ne crois pas qu'on ait le droit de rapporter les formes de cette sorte à la période où le sanscrit et le latin étaient encore confondus en une seule langue. Des mutilations de même nature, survenues de part et d'autre, ont amené une coïncidence fortuite. En grec, les formes correspondantes nous présentent un *η* ou un *ω* : *φιλ-η-τός*, *τιμ-η-τός* (pour *τιμ-ā-τος*), *χειρ-ω-τός*.

Le gothique, et en général tous les dialectes germaniques, n'ont gardé ce participe que dans la conjugaison des verbes faibles. L'ancienne ténue, au lieu de se changer en aspirée, conformément à la loi de substitution des consonnes [1], devient une moyenne. Toutefois, devant le *s* du nominatif masculin, au lieu d'un *d*, nous avons un *th*; il en est de même à l'accusatif, qui est privé tout à la fois de la désinence casuelle et de la voyelle finale du thème [2]. Selon la classe de conjugaison, la voyelle qui précède la dentale est *i* (pour *ja*), *ô* ou *ai* : on a vu que ce sont là les trois formes sous lesquelles le gothique nous présente la syllabe *ay*, caractéristique de la dixième classe sanscrite [3]. Nous avons, par exemple, les thèmes *tam-i-da* [4] « domitus », *frij-ô-da* [5]

[1] Voyez § 87, 1.

[2] Comparez § 91, 3.

[3] Voyez § 109 [a], 6.

[4] Comparez le latin *dom-i-tus* et le sanscrit *dam-i-tás* (pour *dam-ayi-tas?*), venant de *damáyâmi*, causatif de la racine *dam* « dompter ». Le sens du causatif est également « dompter ».

[5] On peut considérer cette forme comme un dénominatif du sanscrit *priyá* « cher, aimé ». Rapprochez le grec *φιλ-η-τός*, qui a la même formation et qui appartient, comme je le crois, à la même racine. L'*η* de *φιλ-η-τός* provient d'un ancien *â*, ainsi que l'*ô* de *frij-ô-da*. Φιλέω est un dénominatif de *φίλος*, par métathèse pour *φλιος*.

« amatus », *ga-juk-ai-da* « subjugatus », dont le nominatif singulier masculin est *tamiths*, *frijôths*, *gajukaiths*, et l'accusatif *tamith*, *frijôth*, *gajukaith*.

L'adjonction immédiate du suffixe participial n'a lieu en gothique que pour certains verbes irréguliers. Selon la consonne qui précède, la ténue primitive s'est conservée ou s'est changée en *d* (§§ 91, 1 et 626). Nous avons, par exemple, le thème *bauhta*[1] « acheté » (de *bugja* « j'achète ») qui répond aux formes comme *buktá* « mangé » (racine *buǵ*, pour *bug*) en sanscrit, comme φρυκτό en grec et comme *junctu* en latin. *Munda* « cru » (nominatif *munds*, racine *man*, par affaiblissement *mun*) représente le sanscrit *ma-tá* « pensé, cru », pour *man-tá*; c'est ainsi que le substantif féminin *ga-mun-di* (nominatif *gamunds*) « souvenir » répond au sanscrit *má(n)-ti* « opinion ».

§ 821. Le suffixe *ta*, en lithuanien.

En lithuanien, le suffixe participial *ta* s'est conservé sans changement aucun : tous les verbes le peuvent prendre, du moment qu'ils ont un passif. Exemples : *sèk-ta-s* « suivi » = sanscrit *sak-tá-s* (racine *sać* « suivre », pour *sak*; comparez le latin *sequor*); *sèg-ta-s* « attaché » = sanscrit *sak-tá-s*, pour *sag-tá-s* (racine सञ्ज् *sańǵ*, pour *sang*, « attacher »); *lùp-ta-s* « pelé » = sanscrit *lup-tá-s* « brisé ». Les nominatifs féminins *sektà*, *segtà*, *luptà* répondent aux formes sanscrites *saktā́*, *saktā́*, *luptā́*, avec cette seule différence que le lithuanien abrége la voyelle finale, comme le font aussi le gothique, le latin et le zend. Avec le latin *juncta* s'accorde lettre pour lettre le lithuanien *junktà*, de *jungiu* « j'attèle [les bœufs] au joug ». *Kèp-ta-s*, *kèp-tà* (de *kepù* « je cuis ») correspond au grec πεπ-τό-ς, πεπ-τή, au latin *coc-tu-s*, *coc-ta*[2].

[1] Par euphonie pour *buhta* (§ 82), qui lui-même est pour *bugta*, de la racine *bug*.

[2] En sanscrit, on devrait s'attendre à une forme *pak-tá-s*; mais on a l'irrégulier *pak-vá-s* (§ 943), de la racine *pać* (pour *pak*) « cuire ».

Les formes comme *wès-ta-s* « conduit » (racine *wed*) ont subi la même modification phonique que *baś-tô* « lié » (racine *band*), *iris-tô* « mort » (racine *irit*) en zend, et que *πισ-τός*, *κεσ-τός* en grec[1]. Aux participes gothiques de la conjugaison faible répondent en lithuanien les participes des conjugaisons que nous avons rattachées à la dixième classe sanscrite (§ 506); par exemple : *myl-ė-tas* « aimé », *pen-ė-tas* « nourri », *laik-y-tas* « tenu ».

§ 822. Le suffixe participial *lo*, en ancien slave.

Si l'opinion que nous avons exprimée plus haut (§ 628) est fondée, les langues slaves ont transporté le participe en question du passif à l'actif (en lui conservant toutefois son sens prétérit), et elles ont affaibli le *t* en *l*, probablement par l'intermédiaire d'un *d*. Le même changement du passif en actif a été opéré par le persan moderne, au moins pour le plus grand nombre des verbes. Le changement de *t* en *l* a lieu également en géorgien, où ჭამული *ǵam-u-li* signifie « mangé » (sanscrit *ǵam* « manger »), et თბობილი *tbob-i-li* « chauffé » (sanscrit *tap* « brûler »).

En ancien slave, le suffixe ло *lo* (nominatif masculin лъ *lŭ*, neutre *lo*, féminin *la*) se joint soit immédiatement à la racine, soit à la syllabe caractéristique. Il se joint à la caractéristique dans les verbes qui correspondent à la dixième classe sanscrite ou à la forme causative. Exemples : былъ *būlŭ*, была *būla*, было *būlo* « été » = sanscrit *bû-tás*, *bû-tấ*, *bû-tám* (persan *bûdeh*); пилъ *pi-lŭ*, пила *pi-la*, пило *pi-lo* « ayant bu » = sanscrit *pî-tás*, *pî-tấ*, *pî-tám* « bu »; неслъ *nes-lŭ*, несла *nes-la*, несло *nes-lo* « ayant porté »; боудилъ *bud-i-lŭ*, боудила *bud-i-la*, боудило *bud-i-lo* « ayant éveillé » = sanscrit *bôd-i-tás*, *bôd-i-tấ*, *bôd-i-tám*[2].

Si ces participes slaves ne se rapportent pas aux participes

[1] Voyez § 102 et suiv.

[2] En ce qui concerne le changement d'une dentale en *l*, comparez le tsigane *mu-lo* « mort », pour *mudo*. La forme prâcrite est *mudô* (nominatif masculin).

sanscrits en *ta*, je ne vois plus, dans les langues congénères, à quelle forme on les peut rattacher. Je ne crois pas que le suffixe sanscrit *la*, qui n'est usité que pour peu de mots, comme *čap-a-lá-s* « tremblant », ou le suffixe *ra*, qui n'est également employé que dans un petit nombre de formes, comme *dîp-rá-s* « brillant », puisse avoir servi de point de départ aux participes slaves en *lo*.

§ 823. Le suffixe *to*, en ancien slave.

Ce n'est pas que les langues slaves manquent de formes où se soient conservés le *t* du suffixe *ta* et sa signification passive[1]. Un exemple de *to* (nominatif masculin тъ *tŭ*, féminин та *ta*, neutre то *to*) en ancien slave est отятъ *otań-tŭ* « ademptus » (préfixe *otŭ* « de »), qui correspond par sa racine comme par sa formation au sanscrit *yatá-s* (pour *yan-tá-s*, venant lui-même de *yam-tá-s*) et au latin *emtus*[2]. En slovène et dans le dialecte de la Carniole, les participes passifs en *t* sont très-nombreux; exemples : *ster-t* « étendu » (comparez le zend *ståarĕta*, le sanscrit *st̥tá*); *der-t* « écorché », *bi-t* « frappé », *slu-t* « renommé » (sanscrit *śru-tá-s* « entendu », *vi-śru-ta-s* « célèbre », grec *κλυτό-ς*)[3]. En russe, on peut citer : питый *pi-tŭĭ* « bu » (sanscrit *pî-tá-s*), пролитый *pro-li-tŭĭ* « répandu, renversé », *po-vi-tŭĭ* « enve-

[1] Cependant, dans tous les dialectes slaves, le suffixe le plus usité pour former le participe passé passif est le suffixe *no* (féminin *na*) = sanscrit *na*. Nous y reviendrons plus loin (§ 834).

[2] La même analogie est suivie en ancien slave par toutes les racines terminées par *m* ou *n* (cinquième division ou cinquième paradigme de Miklosich) et appartenant à la première classe : dans la première série de temps, elles ont ьн *ĭn*, ьм *ĭm* ou ън *ŭn*, dans la deuxième (c'est-à-dire devant des consonnes) elles ont ѧ *ań*. La seule exception est дъм *dŭm* « souffler », qui est proprement un dénominatif de *dŭmo* « fumée » (= sanscrit *dûmá*, § 806), et qui fait ѫ *ŭń* au lieu de ѧ *ań* : en d'autres termes, ce verbe garde son *u* radical. C'est une preuve à l'appui de l'opinion que ѫ doit se prononcer *uń* (§ 92[e]).

[3] Voyez Metelko, Système de la langue slovène.

loppé », *po-bi-tŭï* « frappé, tué », *kolotŭï* « piqué », тянутый *ta-nutŭï* « tiré »[1].

Mais ces formes ne sont pas une raison pour ne point admettre que le slave *lŭ, la, lo* se rattache au sanscrit *ta-s, tâ, ta-m.* Il arrive fréquemment dans l'histoire des langues qu'à côté d'une forme nouvelle et altérée subsiste la forme primitive : je rappellerai seulement qu'en latin le suffixe dont nous nous occupons est, comme je le crois, représenté à la fois par *tŏ* et par *dŏ* (§ 819).

Remarque. — Réponse à une objection de Schleicher. — Le suffixe *ta* changé en *la* dans les idiomes modernes de l'Inde. — Dans son écrit intitulé « Revue systématique des langues de l'Europe »[2], Schleicher conteste que le participe slave en *lo* soit identique avec le participe sanscrit en *ta.* Il trouve inexplicable que des formes comme *nest* échangent le groupe *st,* très-usité en slave, contre le groupe beaucoup plus rare *sl.* Je crois aussi que *nesto,* s'il avait été seul, ne serait jamais devenu *neslo;* mais je ne suppose point que la langue ait recommencé pour chaque verbe le même changement. Le *t,* dans les différentes conjugaisons et dans le plus grand nombre des verbes, s'est peu à peu altéré en *l,* en passant par l'intermédiaire d'un *d :* et une fois que le suffixe *to* était devenu *lo* dans la plupart des verbes, l'analogie a également changé le *t* en *l* dans les formes où le *t* aurait mieux convenu. Ce n'est que dans le cas où le groupe *sl* aurait été insupportable au slave que les racines en *s* auraient dû garder l'ancien *t* du suffixe[3].

Je rappellerai à ce sujet que le bengali possède un prétérit qui paraît d'origine participiale, et dont le signe essentiel est un *l.* Exemple : *kŏrilâm* « je fis » (*kŏr-i-lâ-m*), seconde personne *kŏrili.* Il est très-probable, et c'est aussi l'opinion de Max Müller[4], que ce *l* est sorti d'un *t* par l'intermédiaire

[1] La syllabe finale *ŭï*, ou plutôt l'*ï* (pour *jo*), féminin *ja*, appartient au pronom annexe de la déclinaison déterminée (§ 284).

[2] P. 261 et suiv.

[3] On en peut dire autant pour les racines finissant par un *d*, le *d*, suivant une loi phonique du slave, devant se changer en *s* quand il est suivi d'un *t*. Voyez § 103.

[4] Rapport de l'Association britannique pour l'avancement de la science, 1847, page 343.

d'un *d*, et que la forme tout entière doit son origine au participe sanscrit en *ta*. *Kŏrilâm* correspondrait donc au persan *kerdem* «je fis», avec cette différence que le bengali, par un nouvel amollissement, a changé le *d* en *l*, et a inséré la voyelle de liaison *i*[1]. A la seconde personne du singulier, *kŏrili* répond au persan *kerdi*. Il est vrai que le bengali emploie aussi le participe parfait passif sanscrit sans aucun changement de forme ni de signification; mais c'est là, le fait est reconnu[2], un emprunt de date récente; en général, il faut toujours distinguer en bengali les formes vraiment populaires et celles qui ont été tirées du sanscrit par voie d'emprunt réfléchi. Si cependant, pour expliquer les prétérits bengalis comme *kŏrilâm*, on voulait chercher en sanscrit une classe de mots qui leur fût plus semblable par son aspect extérieur, il faudrait recourir au suffixe *ila*[3], lequel n'a laissé qu'une très-petite famille, entre autres *an-i-lá-s* «vent, celui qui souffle», *pal-i-lá-s* «voyageur, celui qui marche». Mais on ne voit pas bien comment un suffixe aussi rare, à signification de présent, aurait été employé par le bengali pour tirer de chaque racine un prétérit.

Un autre idiome moderne de l'Inde, le mahratte, offre également, en ce qui concerne notre participe, un point de contact avec les langues slaves. Il forme de chaque racine verbale un participe parfait passif en *lâ* (masculin), *lî* (féminin), *lŏ* (neutre)[4]; exemples : *pâhilâ* «vu»[5], *kêlâ* «fait»[6]. On peut comparer le bengali *kŏrilâm* «je fis» et le prâcrit *kada* (pour *karda*) «fait». Comme le mahratte est privé de prétérit, il a recours à une forme périphrastique : *myâ kêlâ*, *myâ kêlî*, *myâ kêlŏ*, que Carey traduit par «je fis», mais qui signifie littéralement : «a me factus, facta, factum». Carey a l'air de

[1] On sait que le sanscrit a aussi beaucoup de participes en *ta* qui insèrent un *i* devant le suffixe.

[2] Haughton, Rudiments de la grammaire bengalie, § 241.

[3] Composé de *la* et d'un *i* de liaison.

[4] L'*a* bref sanscrit se prononce *ŏ* en mahratte et en bengali, de sorte que les neutres mahrattes du participe en question correspondent exactement à ceux du slave, comme *neslo* (§ 257). L'*â* long du masculin provient probablement des nominatifs sanscrits en *as*; la suppression de *s* aura été compensée par l'allongement de la voyelle précédente. Au contraire, les nominatifs pronominaux तो *tô* «il», जो *ǵô* «qui» (*ǵ* pour *y*, § 19) nous présentent la même altération de *as* que nous avons trouvée en zend, en pâli et en prâcrit (§ 56[b]). Les adjectifs ne sont point déclinés en mahratte, à moins qu'ils ne soient employés substantivement.

[5] De la racine défective *paś* (*páśyâmi* «je vois»), avec *h* au lieu du sanscrit *ś*.

[6] Forme irrégulière, à ce qu'il semble, pour *kailâ*, venant de *karilâ*.

prendre pour un prétérit actif ces formes et d'autres du même genre, car il fait remarquer qu'à l'imparfait, au parfait et au plus-que-parfait le verbe s'accorde en genre avec son régime [1]. Mais ce qu'il appelle le régime n'est pas autre chose que le sujet grammatical, avec lequel le participe s'accorde non-seulement en genre, mais en nombre. Carey fait encore observer [2] que quand le verbe est employé activement, c'est-à-dire avec un régime à l'accusatif, il se met seulement au singulier neutre; mais quand il est passif, il s'accorde en genre avec son sujet. Il cite comme exemples : म्यां बायकोस् पाहिल *myâṅ bâyŏkôs pâhilŏ* «je vis la femme», म्यां बायको पाहिली *myâṅ bâyŏkô pâhilî* «la femme a été vue par moi». Mais je regarde l'une et l'autre construction comme passive, car autrement il faudrait que le pronom fût au nominatif : on aurait, par conséquent, मीं *mîṅ*, et non *myâṅ* [3]. La seule différence entre les deux phrases, c'est que dans la première le participe passif est employé d'une manière impersonnelle [4] et a un régime à l'accusatif, tandis que dans la seconde le participe est un prédicat s'accordant avec le sujet *bâyŏkô* «femme». Avec les verbes neutres, y compris le verbe substantif, le participe mahratte en *lâ*, *lî*, *lŏ* a la signification active, comme son prototype sanscrit en *ta-s*, *tâ*, *ta-m* : aussi le pronom ou le substantif qui est placé devant lui et qui lui sert de sujet est-il mis au nominatif. On a, par exemple, *mîṅ gêlô-ṅ* «j'allai», littéralement «je allé suis» [5], féminin *mîṅ gêlî-ṅ*; seconde personne *tûṅ gêlâ-s*, féminin *gêlî-s*; troisième personne *tô gêlâ*, féminin *tî gêlî* (sans désinence personnelle). De même, le verbe substantif fait *mîṅ ĝâlô-ṅ* «j'étais» (littéralement «je été suis»), féminin *ĝâlê-ṅ*; seconde personne, *ĝâlâ-s*, *ĝâlî-s*; troisième personne, *tô ĝâlâ*, *tî ĝâlî*. Le mahratte est donc ici presque absolument sur la même ligne que le polonais : ce dernier idiome, à la troisième personne, met simplement le participe, comme fait le mahratte; à la première et à la seconde personne, il attache au participe des désinences personnelles. Exemples : masculin *byl-em*, *byl-eś*, *byl*; féminin *byla-m*, *byla-ś*, *byla*; neutre *bylo-m*, *bylo-ś*, *bylo* [6].

[1] Grammaire de la langue mahratte, page 67.

[2] *Ibidem*, p. 129 et suiv.

[3] *Myâṅ* est évidemment un élargissement inorganique du précité *myâ*, qui lui-même correspond à l'instrumental sanscrit *mâyâ*.

[4] Ou, en d'autres termes, il contient son sujet en lui-même.

[5] Sur le verbe substantif qui est contenu dans ces formes, au moins quant au sens, comparez § 628, Remarque 1.

[6] Voyez § 628, Remarque 1.

Si l'on fait abstraction des participes passifs en *ta* qui sont tirés du sanscrit par emprunt réfléchi, comme *dŏttŏ* «donné», *yuktŏ* «uni», *grŏstŏ* «dévoré», *sŏmâptŏ* «fini», il n'y a peut-être en mahratte qu'un seul participe de cette sorte qui ait conservé l'ancien *t*. C'est *ḥŏtâ*, féminin *ḥŏtî* (ou *ḥŏtê*), neutre *ḥŏtŏ* «été» = sanscrit *bûtá-s*, *bûtā*, *bûtá-m* (comparez le prâcrit *ḥŏ-mi* «je suis»). De ce participe vient la forme *ḥŏtŏ-ṅ* «j'étais», comme plus haut nous avons eu गालों *gâlŏ-ṅ*[1]. Dans le temps appelé par Carey aoriste second présent je crois reconnaître un participe futur ou un nom d'agent en *târ*, *tṛ* (nominatif masculin *tâ*)[2]. Exemple : *mîṅ kŏrtŏ-ṅ* «je fais», littéralement «je faisant suis» (comparez le sanscrit *kartâsmi* «facturus sum»), féminin *mîṅ kŏrtî*. La seconde personne masculine *kŏrtŏs* «tu fais» correspond au sanscrit *kartâsi* «facturus es» ou «factor es», avec cette différence toutefois que ce n'est pas le verbe substantif, mais seulement le signe de la seconde personne, qui est contenu dans *kŏrtŏs*. De plus, le mahratte traite ce participe comme si en sanscrit il était formé à l'aide du suffixe *to* (et non *târ*, *tṛ*). Dans la conjugaison du verbe substantif, le mahratte rend tout ensemble *bûtá-s* «été» et *bav-i-tā* «futurus» par *ḥŏtâ*. Du reste, il a aussi des formes qui insèrent un *i* devant le suffixe, par exemple इच्छितो *iččitŏ* «désirant», féminin *iččitê*[3].

L'*ŏ* du masculin *iččitŏ* s'accorde avec celui des pronoms précités *tŏ* «il», *ĝŏ* «lequel», tandis que le *tâ* de *ḥŏtâ* «étant»[4] répond au nominatif en *â* des adjectifs. Carey, à la troisième personne masculine du temps en question, met un peu arbitrairement *tâ*[5], ou *tŏ*, ou *tŏṅ*. La nasale de *tŏṅ* n'est très-probablement qu'une addition inorganique, comme le mahratte en ajoute à d'autres formes finissant par une voyelle, par exemple à l'instrumental précité म्यां *myâṅ* (à côté de *myâ*) «par moi» et à *trâṅ* «par toi»[6].

[1] D'après cette analogie, *ḥŏ* ferait *ḥŏlŏṅ*.

[2] On sait que dans le dialecte védique la forme en *târ*, *tṛ* est fréquemment employée avec le sens de participe présent (§ 814). Le mahratte a encore une forme *krŏtŏ* (*īsvŏrŏkrŏtŏ* «créé par Dieu», voyez Carey, page 36), qui est empruntée au sanscrit, et qui, comme le prâcrit *kada* (pour *karda* ou *krada*), se rattache à la forme primitive *karta*, dont *kṛtá* est une contraction (§ 1). C'est un argument de plus en faveur de mon opinion que *kŏrtŏṅ* ne doit pas être rapporté à *kṛtá-s*, mais à *kartā*.

[3] Carey, Grammaire de la langue mahratte, page 80.

[4] Carey, *ibidem*, page 92 : *tŏ ḥŏtâ* «il est» (littéralement «il étant»).

[5] La forme *tâ* ne se trouve dans Carey que pour *ḥŏtâ*.

[6] Carey, *ibidem*, page 127. On a aussi *trâ*, qui a la même formation que l'instrumental zend (§ 158). Le thème est *tra*.

Il faut, à ce que je crois, expliquer aussi de cette façon l'anousvâra des participes répétitifs en तॉं *tâṅ*, comme *kŏrtâṅ kŏrtâṅ* «faisant, continuant à faire» : en effet, ce participe ne se distingue en rien, sinon par sa répétition, des participes appelés aoristes seconds présents. Il en est autrement pour la syllabe *tôṅ* de la première personne : ici le *ṅ* ne manque jamais; il est l'expression de la personne et correspond au sanscrit *mi*. Quant à la partie du mot qui précède cette nasale, c'est le nominatif masculin. Le féminin, à la première personne, peut supprimer la nasale : on a, par exemple, *kŏr-tî* «je fais», à côté de *sŏktê-ṅ* «je puis»[1].

§ 824. *Ta*, employé comme suffixe secondaire, en sanscrit, en latin et en grec.

Le suffixe *ta* précédé de la voyelle de liaison *i* se joint aussi en sanscrit à des substantifs : il forme alors des adjectifs qu'on peut regarder comme des participes passifs venant de verbes dénominatifs. Ainsi l'on a *pal'-i-tá-s* «pourvu de fruits» venant de *palá* «fruit» : ce nom aurait pu donner naissance à un verbe dénominatif *pal'-áyâ-mi* «je pourvois de fruits», dont le participe passif eût été *palitá-s*.

Sont formés de même en latin : *barbâ-tus, alâ-tus, fimbriâ-tus, cordâ-tus, dentâ-tus, aurî-tus, turrî-tus, versû-tus, verû-tus, astû-tus, cinctû-tus, jus-tus, nefas-tus, sceles-tus, robus-tus* (*robur, roboris* pour *robus, robosis*), *hones-tus* (*honôr-is* pour *honôs-is*). En grec : *κροκω-τός, ὀμφαλω-τός, αὐλω-τός, φολιδω-τός, ἀνανδρω-τός*. Le latin comme le grec aime à allonger la voyelle qui précède le suffixe. Ainsi le latin allonge l'*ŭ* de la quatrième déclinaison, l'*ĭ* de la troisième, l'*ŏ* inorganique de la seconde (*nasûtus*) et l'*ĭ* qui sert à élargir les thèmes finissant par une consonne[2] (*marî-tus, patrî-tus*[3]). Le grec allonge de même l'*o* dans *φολιδ-*

[1] Carey, Grammaire de la langue mahratte, p. 79. L'*ê* est pour *î* : nous trouvons cet *î* à la seconde personne *kŏrtî-s*. La forme masculine conserve son *ô* (*kŏrtô-s*).

[2] Comparez § 797.

[3] Ces noms appartiennent au moins par leur forme à la classe que nous examinons en ce moment.

ω-τός, ὀδοντ-ω-τός. La forme unique en son genre ἁμαξ-ι-τός («littéralement «pourvu de chariots») est le pendant exact des formations sanscrites comme *mudr'-i-tás* «scellé», de *mudrā* «sceau» : la voyelle finale du thème primitif a été supprimée et une voyelle de liaison *i* insérée devant le suffixe.

Citons encore les formations latines en *ē-tu-m*, comme *arborē-tum*, *quercē-tum*, *fimē-tum*, *pomē-tum* : ces noms supposent, en quelque sorte, des verbes dénominatifs de la seconde conjugaison[1]. On a vu plus haut (§ 815[b]) que *monêre* pouvait faire attendre un participe *monē-tus*.

§ 825. *Ta*, suffixe secondaire, en slave et en lithuanien.

Il y a aussi en lithuanien et en slave des adjectifs qui, par la forme et par le sens, correspondent aux participes parfaits précités, et qui proviennent de thèmes substantifs. En russe, nous trouvons : рогатый *rog'-a-tüĭ* «cornu» (en lithuanien *ragũtas*), de рогъ *rog'* «corne» (thème *rogo*); волосатый *volos'-a-tüĭ* «chevelu», de *volos'* «cheveu» (thème *voloso*); горбатый *gorb'-a-tüĭ* «bossu», de *gorb'* «bosse» (thème *gorbo*); іменитый *imeni-tüĭ* «dénommé», de имя *imja* «nom» (thème *imen*). Quelques-uns de ces mots ont placé un *s* devant le *t* du suffixe participial, à la façon des adjectifs verbaux grecs comme ἀκε-σ-τός, ἀκου-σ-τός, et des noms abstraits lithuaniens en *stē*[2]. Exemples : каменистый *kamen-i-stüĭ* «pierreux» (en lithuanien *akmen-ů-tas*); тернистый *tern'-i-stüĭ* «épineux», de *tern'* «épine» (thème *terno*) = sanscrit *tṛṇa* (pour *tarṇa*) «herbe»; бородастый *borod'-a-stüĭ* «barbu», de *boroda* «barbe» (comparez le sanscrit *vard*, *vra* «grandir», en lithuanien *barzda* «barbe», *barzd'-ũ-tas* «barbu»).

[1] C'est aussi l'explication de Pott, Recherches étymologiques (1re édit.), tome II, page 546.

[2] Ces noms correspondent aux noms sanscrits en *tā*, aux noms latins en *ta*, *tāt*, *tūt* (§ 826 et suiv.).

Le lithuanien, dans cette classe de mots, fait ordinairement précéder le suffixe *ta* d'un *ō*, quelquefois d'un *ū*[1]. La voyelle finale du thème primitif tombe devant cet *ō* ou cet *ū*[2]. Exemples : *migl'-ó-tas* « nébuleux », de *miglà* « brouillard »; *plauk'-ó-tas* « chevelu », de *plauka-s* « cheveu »; *plunksn'-ó-tas* « plumeux », de *plunksnà* « plume »; *dumbl'-ó-tas* « marécageux », de *dumbla-s* « marécage ». Dans les formes comme *akmen-ū-tas* « pierreux », *rag'-ū-tas* « cornu », venant des thèmes *akmen*, *raga*, l'*ū* n'est qu'un remplaçant de l'*ō* : on peut donc comparer *akmen-ū-tas*, aussi bien que *migl'-ó-tas*, *plauk'-ó-tas*, au latin *cord-â-tus*, *alâ-tus*. Dans les formes en *ē-ta-s*, comme *dùlkē-tas* « poudreux », de *dùlkēs* « poussière »[3], l'*ē* du thème prend par exception la place de l'*ō* dérivatif.

§ 826. Le suffixe féminin *tâ*, en sanscrit, en latin et en gothique.

Le féminin du suffixe त *ta*, savoir *tâ*, s'ajoute à des thèmes adjectifs et substantifs pour former des noms abstraits. L'accent repose sur la syllabe finale du thème primitif. Exemples : *śuklá-tâ* « blancheur », de *śúkla* « blanc »; *samá-tâ* « égalité », de *samá* « égal »; *pṛtú-tâ* « largeur », de *pṛtú* « large »; *vadyá-tâ* (état de celui qui doit être tué), de *vádya* « occidendus »[4]; *strî-tâ* « caractère féminin », de *strî* « femme ».

En latin, on peut rapprocher les noms abstraits *senecta*, *juventa*, *vindicta*.

Dans les langues germaniques, ainsi que je l'ai déjà montré ailleurs[5], on a également des formations analogues. Leur thème, en gothique, finit par *thô*, ce qui répond aussi exactement que

[1] Prononcez *ouo*.

[2] C'est exactement ce qui se passe pour les verbes dénominatifs (§ 767).

[3] Nominatif pluriel du thème *dulkia* (§ 92 [k]).

[4] Voyez § 897 et suiv.

[5] Dans mon mémoire intitulé Influence des pronoms sur la formation des mots, page 22.

possible au *tâ* sanscrit[1]. Au nominatif, *thô* s'abrége en *tha* (§ 118); exemples : *diupi-tha* «profondeur», *hauhi-tha* «hauteur», *gauri-tha* «tristesse», *niuji-tha* «nouveauté». Dans l'*i* qui précède le suffixe, je reconnais un affaiblissement de l'*a* final des thèmes adjectifs *diupa*, *hauha*, *gaura*, *niuja*[2]. L'*u* de la troisième déclinaison adjective de Grimm s'affaiblit également en *i* devant le suffixe en question : on a, par conséquent, *angvi-tha* «étroitesse», du thème adjectif *angvu* «étroit»[3]; *manvi-tha* «apprêt», de *manvu* «préparé». Les thèmes finissant par la syllabe *ja* précédée d'une consonne rejettent l'*a* devant le suffixe *thô* et vocalisent le *j* en *i* : conséquemment, tandis que *niuja* «neuf» fait *niuji-tha* «nouveauté», le thème *fairnja*[4] «vieux» fait *fairni-tha* «vieillesse» et non *fairnji-tha*. De même, *unhrainja* «impur» fait *unhraini-tha* «impureté». En vieux haut-allemand, on peut citer comme exemples de cette classe de mots : *hreini-da*[5] «pureté», *herti-da* «dureté», *samfti-da* «douceur», *sterchi-da* «force»[6]. En anglais, nous avons : *heal-th*, *leng-th*, *dep-th*, *height* et quelques autres. Le haut-allemand moderne ne présente plus ces formations que dans des dialectes populaires, par exemple en bas-hessois, où l'on dit *läng-de*, *tief-de*, *breite-de*[7] (ce dernier faisant pendant au sanscrit *pṛtú-tâ*).

Dans les langues germaniques, le suffixe en question se joint aussi au thème des verbes faibles. En gothique, on a : *svêgni-tha*

[1] Voyez §§ 69, 1, et 87, 1.

[2] Comparez l'affaiblissement qu'a subi en latin l'ŏ de la seconde déclinaison (= sanscrit *a*) devant différents suffixes formatifs et au commencement des composés, par exemple dans *puri-tât*, *alti-tûdin*, *alti-sonŏ*.

[3] Comparez le sanscrit *aṅhú* «étroit».

[4] Nominatif masculin *fairnei-s* (§ 135).

[5] Avec *d* pour le *th* gothique (§ 87, 2).

[6] Grimm, Grammaire allemande, IV, p. 242 et suiv.

[7] En haut-allemand moderne *länge* «longueur», *tiefe* «profondeur», *breite* «largeur». — Tr.

«joie, transport de joie», de *svêgnja* «je suis transporté de joie»; *mêri-tha* «nouvelle, bruit» (*mêrja* «j'annonce»); *vargi-tha* «damnation» (*ga-vargja* «je damne»). Ici l'i est la contraction de la syllabe caractéristique *ja* (= sanscrit *aya*[1]), comme dans les prétérits tels que *sôk-i-da* «je cherchai» et dans les participes passifs tels que *sôk-i-ths* «cherché». De même en vieux haut-allemand : *hôni-da* «moquerie» (*hôniu* «je me moque»), *hôri-da* et *ga-hôri-da* «auditus» (*hôr-iu* «j'entends» = gothique *haus-ja*). Un exemple de nom en *tha* formé d'un verbe de la seconde conjugaison faible, par conséquent avec *ô*, c'est le gothique *gaunôtha* «deuil, plainte», de *gaun-ô* «je suis en deuil», prétérit *gaun-ô-da*. Cet exemple unique en son genre, qui n'est venu au jour que depuis la publication des lettres de Paul[2], confirme l'opinion que l'*i* n'appartient pas, comme on l'admet ordinairement, au suffixe, mais au thème[3].

§ 827. Le substantif gothique *junda* «jeunesse».

Une forme unique en son genre, c'est le gothique *jun-da* «jeunesse» = latin *juven-ta*, mais avec la même contraction qu'opère le sanscrit dans les cas très-faibles de *yúvan* (par exemple au génitif *yûn-ás*, au datif *yûn-ê*[4]) et que fait aussi le latin dans le comparatif *jun-ior*. Le *d* (pour *th*) de *jun-da* est dû, comme je le crois, à l'influence de la lettre *n* qui précède, quoique cette liquide puisse entrer aussi en combinaison avec *th*[5].

[1] Voyez § 109 a, 6.

[2] Deuxième épître aux Corinthiens, VII, 7.

[3] C'est, du reste, l'opinion que j'avais déjà émise dans le mémoire précité, quoique je ne traitasse alors que des formes comme *diupi-tha*.

[4] Voyez § 130.

[5] Voyez § 91, 2. Le suffixe féminin *ti* prend trois fois en gothique la forme *di* après un *n* (*ga-mun-di* «mémoire», *ana-min-di* «conjecture», *ga-kun-di* «persuasion»), et deux fois il prend la forme *thi* (*ga-kun-thi* «apparition», *ga-main-thi* «communauté»).

§ 828. Le suffixe féminin *tâ*, en ancien slave.

Dans aucun idiome de l'Europe le type des noms abstraits sanscrits comme *śuklá-tâ* « blancheur », *bahú-tâ* « multitude » ne s'est aussi fidèlement conservé qu'en slave. Mais il ne faut pas, comme le fait Dobrowsky[1], chercher dans les mots comme *dobrota* « bonté » un suffixe *ota;* l'*o* doit être mis du côté du thème primitif, auquel il appartient en réalité : on a donc *dobro-ta*, et non *dobr-ota*. Sont formés de cette façon : слѣпота *slêpo-ta* « cécité », теплота *teplo-ta* « chaleur », тѣснота *têsno-ta* « étroitesse », нагота *nago-ta* « nudité », des thèmes adjectifs *slêpo*[2], *teplo*, *têsno*, *nago*. L'*o* final est le représentant de l'*a* sanscrit (§ 257). Au substantif *nago-ta* « nudité » le sanscrit opposerait la forme *nagná-tâ*, si *nagná* « nu » n'avait adopté un autre suffixe pour former un nom abstrait.

Les thèmes adjectifs en *jo* (§ 258), qui changent cette syllabe en *je* ou *e*[3], donnent naissance à des substantifs abstraits en *je-ta* ou *e-ta*. On a, par exemple, соуєта *suje-ta* « vanité », du thème *sujo* « vain » (nominatif masculin соуи *suj*). Dobrowsky admet à tort, pour cette classe de mots, un suffixe *eta*.

§ 829. Le suffixe *tâti*, dans le dialecte védique et en zend. — Origine de ce suffixe.

Dans le dialecte védique, il existe un suffixe *tâti* qui est employé comme *tâ* à la dérivation de noms abstraits féminins. Comme pour les noms en *tâ*, l'accent tombe sur la syllabe finale du thème primitif. Exemples : *ariṣṭátâti-s*, « invulnérabilité », de *áriṣṭa* « invulnérable » (littéralement « non blessé »); *ayakṣmátâti-s* « santé », de *ayakṣmá* « sain » (littéralement « sans

[1] *Institutiones linguæ slavicæ*, page 299.

[2] Nominatif masculin *slêpŭ*, féminin *slêpa*, neutre *slêpo*.

[3] Voyez § 92[k].

maladie »[1]); *vasútâti-s* « richesse », de *vásu* « trésor, fortune »; *dêvátâti-s* « sacrifice » (primitivement « divinité »), de *dêvá* « dieu »: *sarvátâti-s*[2] « totalité »[3], de *sárva* « chacun, tout »; *śántâti-s* « bonheur », de *śam* (même sens).

Quant à l'origine du suffixe *tâti*, je ne doute pas qu'il ne soit apparenté avec le simple *tâ* (§ 826). On peut supposer, comme le fait Aufrecht[4], que le même suffixe *ti* qui sert à former des abstraits primitifs, c'est-à-dire d'origine verbale[5], est venu s'ajouter aux thèmes en *tâ*; ou bien, on peut voir dans *tâti* un élargissement purement phonétique, *ti* n'étant proprement que la répétition de *tâ*, avec affaiblissement de l'*â* en *i*, d'après le même principe qui a donné l'aoriste *â̆pipam* (pour *âpâpam*, de la racine *âp*[6]) et les formes redoublées *tiśṭâmi* « je suis debout » (pour *tâ-sṭâmi*) et *pipâsâmi* « je désire boire » (pour *pâpâsâmi*[7]). Il serait possible aussi que le suffixe *tâ* se fût d'abord adjoint un *t*, de la même manière qu'en sanscrit les racines finissant par une voyelle brève, et en grec les racines terminées par une voyelle longue, s'adjoignent comme appui une dentale, quand elles se trouvent à la fin d'un composé[8]. D'après cette explication, qui me paraît la plus vraisemblable, l'*i* de *tâti* ne serait qu'une addition d'époque postérieure : il y a effectivement dans les Védas des formes

[1] Composé de *a* privatif et de *yákśma* ou *yákśman* « phthisie ».

[2] C'est à ce mot *sarvátâti* que correspond le zend *haurvatât* (§ 207), que déjà dans la première édition j'ai traduit par « totalité », sans connaître encore le mot sanscrit correspondant, ni en général le suffixe védique *tâti*. Comparez Burnouf, *Yaçna*, page 162, note.

[3] Pâṇini (IV, IV, 142) dit que *sarvátâti* a la même signification que son primitif *sárva*.

[4] Journal de Kuhn, I, page 162.

[5] Voyez § 841.

[6] Voyez § 584.

[7] Voyez § 751.

[8] Voyez § 910. Sur les composés grecs comme *ἀγνώ-τ*, *ὠμοβρώ-τ*, et en général sur le penchant du grec à élargir par l'addition d'un *τ* les thèmes finissant par une voyelle, comparez Curtius, *De nominum græcorum formatione*, p. 10 et suiv.

en *tât*[1], qui devraient alors être regardées comme les plus anciennes. L'*i* manque aussi aux formes zendes en *tât*, aux formes grecques et latines en *τητ*, *tât*, *tût*[2]. La perte de l'*i* dans ces trois langues serait d'autant plus surprenante que cette voyelle, au moins en grec et en zend, ne s'est nullement laissé évincer des autres classes de mots en *i*.

Les noms zends en *tât* (ou *tâḍ*[3]) qui ont été relevés jusqu'à présent sont, outre les deux exemples précités *haurvatât* «totalité» et *amĕrĕtât* «immortalité»[4] : *uparatât* «supériorité»[5], de *upara* «supérieur» (comparez le sanscrit *upári* «sur», le gothique *ufar*, etc.); *drvatât* «solidité»[6], de *drva* «solide» = sanscrit *druvá* «solide» (en vieux haut-allemand *triu* «fidèle»); *paurvatât* «antériorité»[7], de *paurva* «antérieur» = sanscrit *pûrva*; *ustatât* «grandeur»[8], de *usta* «haut, grand» = sanscrit *utia* «se levant» (§ 102), pour *utsia*; *vaṇhutât* «richesse» = sanscrit *vasûtâti*; *yavatât* «durée»[9], de *yava*; *arstât*, qui correspond peut-être au védique *ariṣṭâtâti*[10]; *rasanstât* (d'après Anquetil «droiture»), d'origine et de sens incertains[11].

[1] Benfey (Glossaire du Sâma-véda) relève différents cas de *dêvâtât*. Aufrecht (Journal de Kuhn, I, page 163) cite le locatif de *vṛkâtât* dans le second livre du Rig-véda. Ce mot, qui signifie «poursuite», fait supposer que le primitif *vṛka* (ordinairement «loup») a d'abord voulu dire «poursuivant».

[2] Nous raisonnons dans l'hypothèse que le second *t* de *τητ*, *tât*, *tût*, faisait partie du patrimoine que le grec et le latin ont emporté du berceau commun, et n'est pas une addition appartenant à une époque postérieure.

[3] Voyez § 39.

[4] Je regarde *amĕrĕ* comme représentant le sanscrit *amara* «immortel». La forme védique serait donc *amarâtâti* ou *amarâtât*.

[5] Burnouf, *Yaçna*, page 285.

[6] Burnouf, *Études sur la langue et les textes zends*, page 261.

[7] Burnouf, *Yaçna*, page 285, note 141.

[8] Aufrecht, Journal de Kuhn, I, p. 162. Le nom suivant est cité au même passage.

[9] Burnouf, *Études*, page 9.

[10] Voyez Brockhaus, Glossaire du Vendidad-Sâdé.

[11] *Rasanś* a la forme d'un participe présent. Le sens est peut-être «brillant»; le

§ 830. Le suffixe *tâti*, en gothique. — Noms abstraits comme *ajukduths* «éternité».

Si le suffixe sanscrit *tâti* ou *tât*, formant des dénominatifs féminins à signification abstraite, est vraiment ancien et antérieur à la séparation des idiomes, on peut en rapprocher le suffixe gothique *duthi* (nominatif *duth-s*). Ce suffixe forme également des noms abstraits féminins. L'*u*, en supposant qu'il soit bref, devra s'expliquer comme l'*u* de l'anglo-saxon *gifu* «don»[1] comparé à l'*a* du gothique *giba*[2]. En ce qui concerne les consonnes, la loi de substitution ferait attendre une forme *thuthi*; mais la première syllabe, au lieu d'un *th*, a un *d*, ce qui ne doit pas nous surprendre après les exemples cités § 91, 2.

Le seul nom de cette classe qu'on pouvait citer autrefois, c'était *ajuk-duth(i)-s* «éternité»[3], d'un thème adjectif *ajuka* (nominatif masculin *ajuk-s*)[4]. Mais les textes publiés depuis nous ont encore fait connaître les thèmes *manag-duthi* «multitude» (nominatif *manag-duths*)[5] et *mikil-duthi* «grandeur» (génitif *mikilduthai-s*, accusatif *mikilduth*)[6]. De ce que le suffixe gothique est terminé par un *i*, il ne faudrait pas, au cas où il serait réellement apparenté avec le védique *tâti*, *tât*, conclure que *tâti* soit nécessairement la forme la plus ancienne : en effet, le gothique pouvait aisément ajouter un *i* à la dentale finale, la déclinaison

nom abstrait qui en dérive peut signifier, par conséquent, «splendeur». Comparez le sanscrit *raśmí* «rayon de lumière», qui suppose une racine *ras* dont il n'existe pas d'exemple, mais qui est probablement apparentée avec *las* «briller».

[1] Première déclinaison féminine à forme forte.

[2] Cet *a* bref gothique correspond à un *â* long en sanscrit. Voyez § 118.

[3] Grimm, Grammaire allemande, t. II, p. 250.

[4] Après avoir retranché le suffixe *ka*, il reste *aju*, qu'on peut rapprocher du thème *aiva* (nominatif *aiv-s*) : la syllabe *va* se serait contractée en *u*, et l'*i* se serait changé en la semi-voyelle, à cause de la voyelle qui suit.

[5] Deuxième aux Corinthiens, VIII, 2.

[6] *Skeireins*.

des thèmes à consonnes (à l'exception des thèmes en *n*) n'étant pas aimée en gothique, ni en général dans les dialectes germaniques. L'*i*, qui est la plus légère des voyelles, sert souvent à transporter dans une déclinaison plus commode un thème finissant par une consonne. Ainsi au thème sanscrit *ćatvâr* « quatre »[1] répond le gothique *fidvôri* (datif *fidvôri-m*); aux thèmes *ṣaṡ* « six », *sáptan* « sept », *návan* « neuf », *dáśan* « dix », répondent en vieux haut-allemand *sehsi*, *sibuni*, *niuni*, *zëhani*.

Si Grimm[2], comme je suis très-porté à le croire, a raison de conjecturer une parenté entre le suffixe gothique *duthi* et le latin *tûdo*, *tûdin-is*, il s'ensuivrait que ce dernier suffixe serait lui-même apparenté avec le sanscrit et le zend *tât* ou *tâti*. Il faudrait regarder *tût* (dans *servitût*, etc.) comme représentant le védique et le zend *tât* (§ 829) : *tût* se serait ensuite élargi en *tûdo*, *tûdin*, avec affaiblissement du second *t* en *d* (§ 819). Le complément *ôn*, *in-is* n'aurait rien de bien surprenant : nous verrons plus loin que le suffixe sanscrit *ti* s'est élargi en latin grâce à un complément inorganique du même genre; le thème sanscrit *pák-ti*, par exemple, est devenu *coc-tiôn*. On devrait de *tûdô* attendre un génitif *-tûdôn-is*; mais en s'accroissant d'une syllabe, cette forme a affaibli son *ô* (= sanscrit *â*)[3] en *i*, comme cela est arrivé pour *homin-is* (archaïque *hemôn-is*, § 797).

Remarque. — Le suffixe *tâti* servant à former en sanscrit des noms d'agent. — Le suffixe védique *tâti* ne forme pas seulement des noms abstraits : il a aussi quelquefois la signification « qui fait, faisant »[4]. L'accent, comme dans les noms abstraits précités, est sur la syllabe qui précède le suffixe. Un exemple nous est fourni par le Rig-véda[5], où le duel masculin *śántâti*

[1] Voyez § 312.
[2] Grammaire allemande, *loc. cit.*
[3] Voyez § 139, 2.
[4] Pâṇini, IV, 4, 143.
[5] I, cxii, 20.

«beatum facientes», ou peut-être «felicitatis auctores», est traduit par Sâyaṇa : *sukasya kartârâu* «gaudii factores». Dans les mots de cette sorte, *tâti* est peut-être d'une autre origine que dans les substantifs abstraits : comme nous ne trouvons rien de pareil dans les langues de l'Europe, l'antiquité de formations telles que *śántâti* peut paraître suspecte. On pourrait appliquer à ces mots l'explication de Benfey [1], qui rattache le suffixe *tâti* à la racine *tan* «étendre», sans que pour cela il soit nécessaire d'admettre la même étymologie pour les noms abstraits. Il est vrai que l'accentuation est partout identique; mais il est possible que l'accentuation des noms abstraits, qui étaient les plus nombreux, ait influé sur celle des noms concrets, après que le sentiment de la différence d'origine se fut effacé.

§ 831. Le suffixe secondaire *tva*, en sanscrit, en ancien slave et en gothique.

Mentionnons tout de suite ici un autre suffixe sanscrit, qui s'ajoute comme *tâ*, *tât*, *tâti*, à des adjectifs et à des substantifs pour former des noms abstraits. Je veux parler du suffixe neutre *tva*. C'est peut-être le suffixe infinitif *tu*, qui s'est élargi par l'addition d'un *a*, comme nous verrons plus loin *tavya* venir de *tu* (avec gouna) et de *ya*. Les noms abstraits en *tva* sont oxytons. Exemples : *amṛta-tvá-m* «immortalité», de *amṛ́ta* «immortel»; *nagna-tvá-m* «nudité», de *nagná* «nu»; *bahu-tvá-m* «multiplicité» (comme *bahu-tâ*), de *bahú* «multus».

Cette classe de mots s'est conservée aussi fidèlement qu'il est possible en slave, si l'on fait abstraction d'un *s* euphonique inséré devant le *t* du suffixe [2]; en effet, त्व *tva* ne pouvait devenir en ancien slave que *tvo* (§ 257), et le nominatif *tva-m* devait faire également *tvo*. La voyelle finale du thème primitif (*a* ou *o*) est affaiblie en ь ĭ. Exemples : дѣвьство *dêvĭ-stvo* «virginité», de *dêva* «vierge»; вьдовьство *vĭdovĭ-stvo* «veuvage», de *vĭdova* «veuve»; богатьство *bogatĭ-stvo* «richesse», достоиньство *dostoinĭ-*

[1] Glossaire du Sâma-véda, page 94.

[2] Voyez § 825.

stvo « dignité », des thèmes adjectifs *bogato* « riche », *dostoino* « digne ».

Le gothique, dans le seul mot de cette sorte qu'il ait conservé, a substitué un *d* (au lieu d'un *th*) au *t* primitif[1]. C'est le thème neutre *thiva-dva* « domesticité » (nominatif-accusatif *thiva-dv*), du thème primitif *thiva* (nominatif *thiu-s*) « serviteur ».

§ 832. *Tva* employé comme suffixe primaire dans le dialecte védique. — Comparaison avec le vieux haut-allemand et l'ancien slave.

Dans le dialecte védique, on trouve aussi *tva* usité comme suffixe primaire, avec le sens de son congénère *tavya*. De *kar*, *kṛ* « faire » on tire le paroxyton *kártva* « faciendus », qui s'emploie comme substantif neutre (nominatif-accusatif *kártva-m*) avec le sens de « œuvre, ce qui est à faire ». En zend, on a de même [zend] *bĕrĕtva* « ferendus »[2].

En vieux haut-allemand, on peut, à ce que je crois, rapporter ici les substantifs masculins en *don* (nominatif *do*), qui, pour la plupart, ont le sens abstrait. Exemples : *suep-i-do* (ou *suep-i-du*) « sopor »; *irr-a-do, err-i-do, irr-e-do* « error »; *juch-i-do, juk-i-do* « prurigo »; *hol-ô-do* « foramen ». Dans la voyelle qui précède le suffixe je reconnais la caractéristique du verbe. Le *v* du sanscrit *tva* s'est perdu en vieux haut-allemand[3]; mais il s'est conservé en gothique, qui a *tva* pour le neutre (nominatif *tv*) et *thvô* ou *tvôn* (nominatif *thva, tvô*)[4] pour le féminin. Nous avons, par exemple, les nominatifs : *vaurs-tv* « ouvrage »[5], *fri-*

[1] Comparez le thème *fidvôri* « quatre » = sanscrit *ćatvâr*.

[2] Employé au comparatif et avec la préposition *upa* dans le Vendidad-Sâdé (p. 255) : *upa-bĕrĕtvôtara*. Comparez Burnouf, *Études sur la langue et les textes zends*, p. 215.

[3] Une mutilation encore plus forte a lieu dans le vieux haut-allemand *fior* « quatre » = gothique *fidvôr*, sanscrit *ćatvâr-as*.

[4] Voyez §§ 118 et 142.

[5] Ce mot vient peut-être de *varth* « devenir » (*vairtha, varth, vaurthum*). Le *s* serait donc pour *th* (§ 102).

a-thva «amour»[1], *fi-a-thva* (pour *fij-a-thva*) «inimitié»[2], *sal-i-thvôs* (pluriel) «auberge»[3], *vah-tvô* «garde», *ga-tvô* «rue»[4].

En slave, il faut, selon moi, rapporter ici quelques thèmes féminins en *tva*, que Dobrowsky rattache faussement aux formations en *va*, parce qu'il les fait dériver d'un infinitif en *ti*, au lieu de les tirer immédiatement de la racine[5]. Tels sont : жатва *ʒaṅ-tva* «moisson» (жьнѧ *ʒ̑in-uṅ* «je moissonne», aoriste *ʒaṅ-chŭ*, participe passé passif *ʒaṅ-tŭ*); клатва *klaṅ-tva* «exécration» (кльнѧ *klĭn-uṅ* «j'exècre»); ловитва *lov-i-tva* «chasse» (*lov-i-ti* «prendre»).

§ 833. Le suffixe *na*, en sanscrit, en grec et en latin.

Certaines racines sanscrites, en nombre relativement peu considérable, forment leur participe parfait passif à l'aide du suffixe *na*. Il se joint immédiatement à la racine, et il porte l'accent tonique, comme le suffixe *ta*, qui est beaucoup plus usité. Nous citerons : *lû-nà-s* «arraché», *bug-nà-s* «plié» (racine *bug*), *bag-nà-s* «brisé» (racine *bang*), *bin-nà-s* «fendu» (pour *bid-nà-s*), *stîr-ṇà-s* «répandu» (racine स्तर् *star*, स्तृ *stṛ̂*), *pûr-ṇà-s* «rempli» (racine पर् *par*, पृ *pṛ̂*)[6].

A ces participes correspondent les formations grecques en *νο*, *νη*, qui sont également en petit nombre et qui ont la même accentuation. Exemples : *σ7υγνό-ς*, *σ7εγνό-ς*, *σεμνό-ς* (pour *σεβνός*),

[1] Le verbe *frijô* «j'aime» ferait attendre une forme *frij-ô-thva*. Mais l'abréviation de l'*ô* (= *â*) en *a* n'a rien d'impossible (§ 69, 1).

[2] On s'attendrait à avoir *fij-ai-thva*. Mais de la syllabe caractéristique *ai* il n'est resté que la première partie de la diphthongue. Le même fait a lieu dans *fij-a* «je hais», *fij-a-m* «nous haïssons», pour *fij-ai*, *fij-ai-m*.

[3] De *sal-ja* «je me loge, je reste», prétérit *sal-i-da*; vieux haut-allemand *sal-i-tha*, *sal-i-da*, *sel-i-da*.

[4] Racine sanscrite *gâ* «aller». Vieux haut-allemand *ga-za* (de *gâ-m* «je vais»).

[5] *Institutiones linguæ slavicæ*, p. 286.

[6] Dans les deux derniers exemples, le *ṇ* a pris la place d'un *n*, à cause de *r* qui précède (§ 17ᵇ).

ἀλαπαδνό-ς, ἰσχνό-ς, σπαρνό-ς, φερνή, σκηνή (sanscrit छन्नस् *čan-ná-s* «couvert», pour *čadná-s* [1]), τέκνο-ν. Dans ce dernier mot l'accent a reculé sur la syllabe initiale.

En latin, on a *ple-nu-s, eg-e-nu-s* (ce dernier avec le sens actif), *regnu-m*. De plus, un certain nombre de mots qui ne peuvent s'expliquer avec le seul secours de cette langue [2] : *magnu-s*, littéralement «grandi» (racine sanscrite *mah* «grandir», d'où *mahánt* «grand», aux cas faibles *mahát*); *lignu-m* «bois, ce qui doit être brûlé» (sanscrit *dah* «brûler»); *tignu-m* «poutre, ce qui a été taillé» (sanscrit *taks* «briser, fendre»); *dignu-s*, littéralement «montré, distingué» (sanscrit *diś* «montrer», pour *dik*, grec δεικ). Peut-être *signu-m* appartient-il à la racine sanscrite *saiǵ*, en lithuanien *seg* «attacher», de sorte que le sens littéral serait «ce qui a été attaché».

§ 834. Le suffixe *na*, en gothique et dans les langues letto-slaves.

Dans les langues germaniques, ce suffixe s'est étendu à tous les verbes forts. Mais il ne se joint pas immédiatement à la racine, comme en sanscrit, en grec et dans certaines expressions latines : le suffixe se fait précéder de la voyelle de liaison *a* (plus tard *e*, en norrois *i*). On a, par exemple, en gothique : *bug-a-n(a)-s* «plié» (= sanscrit *bug-ná-s*), de la racine *bug* (*biuga*, *baug*, *bug-u-m*). Les verbes dénominatifs que nous avons décrits plus haut (§ 770), dans lesquels figure le *n* de ce participe passif, se rapportent à un état de la langue plus ancien, car le *n* entre en jonction immédiate avec la racine [3].

Dans les langues slaves, ce suffixe a reçu, au participe par-

[1] Voyez § 14.

[2] Voyez Pott, Recherches étymologiques, 1re édition, II, p. 570.

[3] Nous avons aussi adjonction immédiate du suffixe dans l'adjectif *us-luk-n(a)-s* «ouvert»; de même dans le thème substantif neutre *bar-na* (nominatif *barn*) «enfant», littéralement «né» (comparez τέκ-νο-ν). Au contraire, la forme réellement employée comme participe est *baur-a-ns*.

fait passif, une plus grande extension encore que dans les langues germaniques. Les verbes de l'ancien slave qui correspondent à la dixième classe sanscrite ou à la forme causative [1], font précéder le suffixe participial soit d'un а *a* ou d'un ѣ *ê*, soit de ѥ *je*. Les verbes qui prennent а *a* ou ѣ *ê* dans les formes appartenant à la seconde série de temps, gardent ces voyelles devant le suffixe : ceux qui prennent и *i*, le remplacent par ѥ *je*. Exemples : *dêl-a-nŭ* «fait» (thème *dêlano*), желѣнъ *šelênŭ* «désiré», formés comme les aoristes et les infinitifs *dêl-a-chŭ*, *dêl-a-ti*, *šel-ê-chŭ*, *šel-ê-ti*; mais *chval-je-nŭ* «loué» en regard de l'aoriste *chval-i-chŭ*, de l'infinitif *chval-i-ti*.

Les verbes slaves qui se rattachent à la première (ou sixième) et à la neuvième classe sanscrite font précéder le suffixe participial *no* de la voyelle de liaison *e*. Exemples : *nes-e-nŭ* «porté», движенъ *dviš-e-nŭ* «remué» (*š* par euphonie pour *g*). De la dernière de ces formes il ressort que l'*e* en question n'a rien de commun avec la voyelle caractéristique des formes spéciales : s'il y a accord apparent entre *nes-e-nŭ* «porté» (féminin *nes-e-na*, neutre *nes-e-no*) et *nes-e-ši* «tu portes», on voit qu'entre *dviš-e-nŭ* «remué» et *dvig-ue-ši* «tu remues» le contraste est aussi grand que, par exemple en gothique, entre *fraih-a-n(a)-s* «interrogé» et *fraih-na-m* «nous interrogeons» [2].

Quoique les langues lettes se rattachent aux langues slaves par un lien étroit de parenté, elles s'en séparent nettement au participe en question : tandis que le slave prend le suffixe *no* (féminin *na*), le lette exige le suffixe *ta*. On trouve toutefois quelques formes en *na-s*, mais elles n'ont plus conscience de leur nature participiale et comptent pour des adjectifs ordinaires. Nous avons, par exemple, en lithuanien : *silp-na-s* «faible» (primitivement «affaibli», comparez *silpstu* «je m'affaiblis», prétérit

[1] Voyez § 504.
[2] Voyez § 497.

silpau); *pil-na-s* (en lette *pil-n'-s*) «plein» (littéralement «rempli» = sanscrit *pûr-ṇá-s*[1], zend *pĕrĕnô*)[2].

§ 835. Le suffixe secondaire *na*, en sanscrit, en grec, dans les langues germaniques et letto-slaves.

Nous avons vu (§ 824) que le suffixe participial *ta*, ajouté à des substantifs, forme des adjectifs possessifs comme *pal-i-tás* «pourvu de fruits». Le suffixe *na* est employé pour le même usage, et il se fait également précéder de la voyelle de liaison *i*, que les grammairiens indiens regardent comme faisant partie du suffixe. Exemples : *pal'-i-ná-s* «pourvu de fruits», *mal'-i-ná-s* «couvert de boue».

Le grec nous présente des formations semblables, avec la même accentuation. Exemples : *πεδ'-ι-νό-ς*[3], littéralement «pourvu d'une plaine», d'où le double sens de «plat, uni» et celui de «vivant dans la plaine»; *σκοτεινό-ς* (pour *σκοτεσ-ι-νό-ς*[4]) «pourvu de ténèbres»; *φαεινό-ς* (pour *φαεσ-ι-νό-ς*) «pourvu de lumières»; *ὀρεινό-ς* (pour *ὀρεσ-ι-νό-ς* «pourvu de montagnes». L'*ε* de *εὐδιεινό-ς* est l'affaiblissement de l'*α* de *εὐδία* : je rappellerai, à ce sujet, que devant le suffixe *ων* on trouve fréquemment un *ε* à la place de la voyelle finale du thème primitif, par exemple dans *ῥοδεών* (pour *ῥοδο-ων*). Dans les mots marquant une idée de temps, comme *χθεσ-ι-νό-ς*, *ἡμερ'-ι-νό-ς*, *ὀρθρ'-ι-*

[1] L'*ú* de la forme sanscrite doit son origine à la labiale dont il est précédé; autrement, il y aurait un *î*, comme par exemple dans *stîr-ṇá-s* «répandu» (racine *star*, *str*). La forme primitive est évidemment *par-ṇa-s*, et la vraie racine est *par*, d'où *píparmi* «je remplis». A *parṇa* se rattache aussi le thème zend *pĕrĕna*, dont le premier *ĕ* représente un ancien *a* (sur le second *ĕ*, voyez § 44). L'*i* du lithuanien *pilna-s* est un affaiblissement de l'*a* primitif, comme dans *wilka-s* «loup» = sanscrit *vṛka-s*, pour *varka-s*.

[2] Féminin *pĕrĕnê*, pour *pĕrĕnâ* (§ 137).

[3] Buttmann, Grammaire grecque développée, II, § 119, remarque 74.

[4] Voyez § 128.

νό-ς, la signification première est un peu plus cachée : cependant *χθεσινό-ς* signifie au fond « qui est uni avec la journée d'hier, qui appartient à hier »; les expressions allemandes *gestrig* « d'hier », *heutig* « d'aujourd'hui » contiennent également un suffixe possessif. Malgré la différence d'accentuation, je crois que les adjectifs comme *ξύλινος*, *λίθινος*, *ἀδαμάντινος* ont le même suffixe que les formes oxytonées en *ι-νό-ς*. Je suppose que la langue leur a seulement attribué une accentuation plus énergique, pour en faire ressortir plus vivement la signification[1]. Il y a aussi en sanscrit, parmi les formations en *ina*, un exemple où c'est le mot fondamental, et non le suffixe, qui reçoit l'accent : c'est शृङ्गिणस् *śṛ́ṅg'-i-ṇa-s* « cornu », de शृङ्ग *śṛ́ṅga* « corne ».

En gothique, dans cette classe de mots, la voyelle de liaison s'est élargie en *ei* (= î[2]). La voyelle finale du mot primitif est supprimée. Exemples : *silubr'-ei-n(a)-s* « argenteus »[3], *fill'-ei-n(a)-s* « pelliceus », *liuhad'-ei-n(a)-s* « lucidus », *sunj'-ei-n(a)-s* « verax », des thèmes *silubra* (nominatif *silubr*), etc.

En vieux haut-allemand, on a : *hulz'-î-n(a)* « ligneus », *stein'-î-n(a)* « lapideus », *boum'-î-n(a)* « arboreus », *rôr'-î-n(a)* « arundinaceus », *eihh'-î-n(a)* « quernus », *ziegal'-î-n(a)* « lateritius ». En haut-allemand moderne, la voyelle de liaison *i* s'est affaiblie en *e*, et après un *r* elle s'est laissé évincer tout à fait; on a, par conséquent, *eich'-e-n*, *tann'-e-n*, *gold'-e-n*, *tuch'-e-n*, *leder'-n*. C'est de pluriels en *er*[4] que viennent les formes comme *hölzer'-n*, *hörner'-n*, *gläser'-n*, et d'après celles-ci on a créé des mots contrefaits comme *steiner'-n* (pour *stein'-e-n*)[5].

En ancien slave, les mots de cette classe sont nombreux. Nous

[1] Voyez plus haut, tome I, page 220.
[2] Voyez § 70.
[3] On trouve aussi *silubrins* (Matthieu, XXVII, 3).
[4] Pour *ir* (§ 241).
[5] Grimm, Grammaire allemande, II, p. 179.

avons, par exemple : *div'-ĭ-nŭ* « merveilleux » (littéralement « doué de merveille »), du thème *divo* (nominatif *divŭ*) « merveille »; *sil'-ĭ-nŭ* « fort, doué de force », de *sila* « force »; *snêž-ĭ-nŭ* (par euphonie pour *snêginŭ*) « niveus », du thème *snêgo* (nominatif *snêgŭ*) « neige »; *ȥor'-ĭ-nŭ* « brillant, doué de splendeur », de *ȥorja* (thème et nominatif) « splendeur ». Le ь ĭ est évidemment un affaiblissement de la voyelle de liaison sanscrite.

En lithuanien, cette voyelle s'est conservée intacte; aussi les mots comme *sidabr'-i-na-s* « argenteus », *auks'-i-na-s* « aureus », *milt'-i-na-s* « farineux » (des thèmes *sidabra-s* « argent », *auksa-s* « or », *miltai*[1] « farine ») s'accordent-ils parfaitement avec les formations sanscrites telles que *pal'-i-ná-s*, *mal'-i-ná-s*. Des thèmes en *i-na* vient, par l'addition d'un suffixe secondaire, la forme *i-nia* (*ia* = sanscrit य *ya*), nominatif *ini-s* (pour *inia-s*)[2], génitif *iniō*. Exemple : *auks-i-ni-s* (= *auks-i-nia-s*) « un florin », de *auks-i-na-s* « aureus ». Cette forme dérivée remplace ordinairement la forme primitive. Il y a identité de sens entre *sidabr-i-na-s*[3] « argenteus » et *sidabr-i-ni-s*[4]. De *wara-s* « cuivre » vient *war'-i-na-s* « en cuivre »; de *jōwara-s* « hêtre » vient *jōwar'-i-ni-s* « en hêtre », et de *šikšna* « cuir » *šikšn'-i-ni-s* « en cuir ». Quelquefois aussi on allonge la voyelle de liaison, qu'on écrit alors *y* (= *ī*) : cet allongement a lieu quand le mot dérivé désigne le lieu rempli de l'objet exprimé par le nom primitif. Ainsi *ōsi-s* « frêne » fait *ōs'-y-na-s* « forêt de frênes », *ūga* « baie » fait *ūg'-y-na-s* « lieu rempli de baies »; *akmū* (thème *akmen*) « pierre » fait *akmen-y-na-s* « tas de pierres ». Les mots comme *bēd'-na-s* « misérable », venant de *bēda* « misère », et *dyw'-na-s* « merveilleux », venant de *dywa-s* « merveille », paraissent avoir perdu une voyelle de

[1] Pluriel d'un singulier *milta-s*, dont il ne reste pas d'exemple.

[2] Voyez § 92[k].

[3] On trouve aussi *sidabr'-i-n'-s*.

[4] Voyez Ruhig, Lexique allemand-lithuanien, au mot *silbern*.

liaison : autrement, la voyelle finale du thème primitif aurait difficilement été supprimée devant le suffixe. On peut comparer les formations russes comme *pylj-nüï* «poudreux», de пылъ *pülj* «poussière»; *muč'-nüï* «farineux», de *muka* «farine»; *bolot'-nüï* «marécageux», de *boloto* «marais». Il y a aussi en lithuanien des formations en *na-s*, avec un *ō* devant le suffixe : elles sont parallèles aux formations précitées (§ 825) en *ō-ta-s*. Exemples : *wiln'-ō-na-s* «en laine», de *wilna* «laine»; *raud-ō-na-s* «rouge», de *raudà* «couleur rouge».

§ 836. Le suffixe secondaire *na*, en latin.

En regard des formes sanscrites et lithuaniennes en *i-na-s*, le latin a des formations dénominatives en *nu-s* (féminin *na*), qui ont avec leur mot primitif des rapports de diverses sortes, sur lesquels nous n'avons pas besoin d'insister ici. Comme dans les dialectes germaniques les plus anciens, la voyelle de liaison *i* s'est allongée; quand le thème primitif se termine par une voyelle, elle est supprimée en latin comme dans les langues congénères. Exemples : *sal-ī-nu-s*, *Vejent-ī-nu-s*, *reg-ī-na*, *carnific-ī-na*, *doctr-ī-na* (pour *doctŏr-ī-na*), *textr-ī-nu-s*, *tonstr-ī-nu-s* (de *tonstor*, d'où *tonsor*)[1], *stagn'-ī-nu-s*, *gall'-ī-na*, *discipl'-ī-na* (pour *discipul-ī-na*), *orc-ī-nu-s*, *fer'-ī-nu-s*, *tabul'-ī-nu-s*, *pisc'-ī-na*, *mar'-ī-nu-s*, *ali'-ē-nu-s*, *lani'-ē-na*[2], *pecu-ī-nu-s*[3], *bov-ī-nu-s*. La voyelle de liaison est supprimée surtout après un *r*[4] : *ebur-nu-s*, *pater-nu-s*, *mater-nu-s*, *ver-nu-s*, *veter-nu-s*, *quer-nu-s*, *inter-nu-s*, *exter-nu-s*,

[1] Voyez § 101, et comparez *tonstrix*.

[2] Avec *ē* pour *ī*, afin d'éviter le voisinage de deux i.

[3] L'u de la quatrième déclinaison, qui, à la différence de celui de la seconde, représente un ancien u, se conserve devant le suffixe. Les autres voyelles, au contraire, sont supprimées. Un fait analogue a lieu en sanscrit : tandis que, devant les voyelles des suffixes dérivatifs, certaines voyelles disparaissent, l'*u* prend le gouna et se maintient sous la forme *av*.

[4] La même chose a lieu en allemand (§ 835).

infer-nu-s, super-nu-s. Elle tombe aussi après un *g* (pour *c*), dans *salig-nu-s, ilig-nu-s, larig-nu-s*, à moins qu'il ne faille diviser de cette façon : *sali-gnu-s, ili-gnu-s, lari-gnu-s*. Dans cette dernière hypothèse, *gnu-s* serait pour *genus, ginus* «engendré»[1] (comparez *abie-gnu-s, privi-gnu-s*), et la consonne finale du thème primitif aurait été supprimée.

Les grammairiens indiens admettent aussi un suffixe *îna*. Mais dans l'*î* de *îna*, je vois, comme en latin, l'allongement d'une voyelle de liaison, et je regarde ce suffixe comme primitivement identique avec *i-na*. Exemples : *sam'-î-na-s* «annuel», de *samâ* «année»; *kul'-î-na-s* «noble, de bonne race», de *kulá-m* «race».

Dans les mots latins comme *mont-â-nu-s, urb-â-nu-s, sol-â-nu-s, veter-â-nu-s* (comparez *veter-î-nu-s, veter-nu-s*), *Vejent-â-nu-s* (*Vejent-i-nu-s*), *oppid'-â-nu-s, insul'-â-nu-s, Rom'-â-nu-s, Afric'-â-nu-s*, l'*â* n'est probablement aussi qu'une voyelle de liaison : le vrai suffixe, selon cette explication, est *nŏ*, comme dans *cord-â-tu-s, sceler-â-tu-s* le vrai suffixe est *tŏ* (§ 824). Je rappelle à ce sujet que le suffixe secondaire *tŏ* aime également à être porté par une voyelle longue.

On pourrait encore supposer que les formes en *â-nu-s* contiennent la voyelle caractéristique de la première conjugaison : il faudrait alors les rapporter à des verbes dénominatifs, et supposer des thèmes verbaux *montâ, veterâ*, d'après l'analogie de *amâ, laudâ*.

§ 837. Féminins formés à l'aide du suffixe secondaire *na*, en sanscrit, en grec et en latin.

Comme les thèmes sanscrits en *a* donnent naissance à des féminins en *î* aussi bien qu'à des féminins en *â*, on peut rattacher également au suffixe न *na* les noms comme *indrâṇî*[2] «l'é-

[1] Voyez Pott, Recherches étymologiques (1re édition), II, p. 586.

[2] Sur le changement de *n* en *ṇ*, à cause de la lettre *r* qui précède, voyez § 17b.

pouse d'Indra », *rudrâṇî* « l'épouse de Rudra », *varuṇânî* « l'épouse de Varuṇa », *mâtulânî* « la femme de l'oncle maternel » (du primitif *mâtulá*), *kšatriyâṇî* « la femme d'un Kshatriya ». Conséquemment ces noms ont la même origine que les formations latines, lithuaniennes et germaniques dont il vient d'être question. Toutefois, je ne vois pas dans l'*â* de *indrâṇî* une voyelle de liaison ou une voyelle caractéristique, ainsi qu'on peut le supposer pour celui de *mont-â-nu-s* : j'explique cet *â* comme l'allongement de la voyelle finale du thème primitif. En effet, tous les mots sanscrits de cette sorte viennent d'un thème finissant par *a*. Je divise donc de cette façon : *mâtulâ-nî*. On aurait pu s'attendre aussi à une forme *mâtulâ-nâ*.

Avec ces féminins s'accordent en grec *θέαινα*, *λύκαινα*, *ὕαινα*, *ἄκαινα*, *μολύϐδαινα*, *δέσποινα*[1], pour *θεανι-α*, etc. (§ 119). On peut également rapporter ici des patronymiques féminins comme *Ἀκρισιώ-νη*. Le thème primitif a allongé sa voyelle finale (*ο* = sanscrit *a*), de même qu'en sanscrit; à moins qu'il ne vaille mieux regarder *ω* comme une voyelle de liaison, et diviser de cette façon : *Ἀκρισι'-ώ-νη*.

En faveur de cette dernière explication, on peut invoquer les formes latines comme *Mell-ô-nia*, à côté de *Mell-ô-na*[2], *Vall'-ô-nia*, *matr-ô-na*, *patr-ô-na*. Nous divisons donc aussi : *Pom-ô-na*, *Bell'-ô-na*, *Morb'-ô-nia*, *Orb'-ô-na*, quoique la seconde déclinaison, dans laquelle *ŏ* et *u* alternent à la fin du thème, nous autorisât à joindre l'*ŏ* au thème primitif.

[1] *Δέσποινα* suppose, au lieu de *δεσπότη-ς*, un nominatif masculin *δεσπος*, dont la syllabe finale peut être rapprochée de celle des composés sanscrits comme *nr̥pa-s* « chef des hommes » (de *pâ* « gouverner »).

[2] En quelque sorte « celle qui est pourvue de miel ».

§ 838. Féminins formés à l'aide du suffixe secondaire *na*, en lithuanien, en ancien slave et en vieux haut-allemand.

En lithuanien, le suffixe féminin *ênē*[1] correspond au sanscrit *â-nî*, au grec *αινα*, *ωνη*, au latin *ô-nia*, *ô-na*. Même à l'égard du sens, *brōl'-ênē* «la femme du frère»[2] s'accorde très-bien avec des formations sanscrites telles que *mâtulânî* «la femme de l'oncle maternel». Nous citerons encore : *bern'-ênē* «la femme du serviteur», de *berna-s*; *kalw'-ênē* «la femme du forgeron», de *kalwi-s* (pour *kalwia-s*); *awyn'-ênē* «la femme de l'oncle», de *awyna-s*; *asil'-ênē* «ânesse», de *asila-s*; *wilk'-ênē* «louve», de *wilka-s*.

En ancien slave, la forme correspondante est ынꙗ *ūnja*, ou avec suppression de l'*a* au nominatif, *ūni*. Exemples : рабынꙗ *rab'-ūnja* ou рабыни *rab'-ūni* «servante», de рабъ *rabŭ* «serviteur» (thème *rabo*); богынꙗ *bog'-ūnja* ou богыни *bogūni* «déesse», de *bogŭ* (thème *bogo*)[3].

En vieux haut-allemand, le suffixe correspondant est *inna*, qui vient probablement par assimilation de *inja*[4] (pour *inia*) : ainsi, à l'*î* qui caractérise le féminin en sanscrit est encore venue se joindre la voyelle *a*[5], par laquelle les féminins se terminent habituellement. Exemples : *gut'-inna* «déesse», *kuning'-inna* «reine», *meistar'-inna* «maîtresse», *wirt'-inna* «hôtesse», *aff'-inna* «guenon», *esil'-inna* «ânesse», *hen'-inna* «poule», *hund'-inne* (pour *hundinna*) «chienne». Au nominatif et à l'accusatif singuliers, on a des formes abrégées en *in*, comme *gutin*, *kuning-in* (à côté de *gutinna*, *kuninginna*). De là, en haut-allemand mo-

[1] Pour *ēnia* (§ 92[k]).

[2] De *brōli-s* «frère» (pour *brōlia-s*).

[3] Voyez Dobrowsky, *Institutiones linguæ slavicæ*, p. 291.

[4] C'est ainsi que dans la première conjugaison faible les formes comme *quellu* proviennent par assimilation de *queliu* (Grimm, Grammaire allemande, I, p. 870).

[5] Pour *â* = gothique *ô*. Voyez § 120, 2.

derne, le singulier *göttin*, *königin*[1]; mais les pluriels *göttinnen*, *königinnen* supposent une forme de singulier plus pleine *göttinne*, *königinne*.

On a voulu rapporter ces formes en *in* à des thèmes en *ini*[2], dont l'*i* final aurait été supprimé au nominatif-accusatif singulier. Mais à moins qu'on ne trouve en vieux haut-allemand des génitifs et datifs singuliers ou des nominatifs et accusatifs pluriels comme *gutini*, je ne vois pas de raison pour justifier cette hypothèse. Les génitifs et datifs anglo-saxons comme *gyd-enne* « deæ », cités par Grimm[3], peuvent aussi bien s'expliquer par la première déclinaison forte que par la quatrième. Je préfère les rapporter à la première et je regarde *gyden* « déesse »[4] comme étant pour *gydenu*[5]. Les formes norroises, telles que *apynja* « guenon », *vargynja* « louve »[6] tendent également à prouver que dans les noms précités les deux *n* proviennent par assimilation de *nj*. L'*y* est dû à l'adoucissement d'un ancien *u*, lequel correspond

[1] Grimm, Grammaire allemande, II, p. 319.

[2] Quatrième déclinaison de Grimm.

[3] Grammaire allemande, II, p. 319.

[4] Bosworth (Dictionnaire de la langue anglo-saxonne) donne la forme *gydene*, avec *e*, par affaiblissement pour *u*.

[5] Les formations (§ 950) en *unga*, que possède l'anglo-saxon, et qu'on trouve même en vieux haut-allemand chez Kero et dans Isidore, ont également perdu au nominatif la voyelle finale du thème (Grimm, II, p. 362); cependant on n'a pas le droit de les attribuer à la quatrième déclinaison forte de Grimm, c'est-à-dire aux thèmes en *i*. Bien loin de là, l'anglo-saxon fait passer dans une autre déclinaison ses thèmes féminins primitivement terminés en *i* : il les transporte dans la déclinaison dont la voyelle finale était d'abord *â* (gothique *ó*), c'est-à-dire, selon la classification de Grimm, dans la première déclinaison féminine à forme forte. Ainsi *dæd* « action » n'a pas un seul cas qui suppose nécessairement un thème *dædi* : le nominatif-accusatif pluriel *dæda* non moins que le datif *dædu-m* appartiennent évidemment à la première déclinaison; il en est de même pour l'accusatif singulier *dæde* (comparez *gefe*), l'*i* final ayant déjà en gothique disparu à l'accusatif (*anst* « gratiam », pour *ansti*).

[6] Ces mots suivent la déclinaison faible (Grimm, II, 319). Comparez le masculin *varg'-r* « loup » avec le sanscrit *vṛka-s* (pour *varka-s*).

à l'*â* du sanscrit *ânî* : de l'*â* au norrois *u*, la distance est moins grande que de l'*â* au vieux haut-allemand *i*, dans *-inna*. Cet *i* est probablement sorti lui-même d'un *u* : en effet, au lieu de *wirtin*, le vieux haut-allemand nous présente aussi *wirtun*[1].

On vient de voir que les thèmes en *on* retranchent ces deux lettres devant les suffixes *inna*, *in* : on a, par exemple, *aff'-inna*, *aff'-in*, au lieu de *affon-inna*, *affon-in*. En cela, les langues germaniques s'accordent avec le sanscrit : dans ce dernier idiome, devant les suffixes dérivatifs commençant par une voyelle ou par un य् *y*, les thèmes en *n* perdent ordinairement cette consonne ainsi que la voyelle qui la précède. Ainsi *râǵan* « roi » fait *râǵyá-m* (ou avec le svarita, *râǵyà-m*) « royaume ».

§ 839. Substantifs abstraits formés à l'aide du suffixe primaire *na*, en sanscrit, en grec, en latin et dans les langues germaniques.

Nous revenons au suffixe primaire *na* pour faire observer qu'il sert, ainsi que son féminin *nâ*, à former quelques noms à signification abstraite, qui se tirent immédiatement de la racine. L'accent est sur le suffixe. Tels sont : यज्ञस् *yaǵ-ñá-s* « adoration, sacrifice » (en zend, [zend] *yas-nô*)[2]; *yat-ná-s* « effort »; *praś-ná-s* « question » (en zend, [zend] *fraś-na*)[3]; *rakś-ṇá-s* « protection, conservation »; *yâć-ñấ* « prière, désir »; *tṛś-ṇấ* « soif ». En ce qui concerne l'accent, *svápna-s* « sommeil » (zend *qaf-nô*)[4] fait exception : rapprochez-en le lithuanien *sáp-na-s* « rêve », qui a supprimé le *w*, le grec ὕπ-νο-ς, le latin *som-nu-s*[5].

[1] Graff, Dictionnaire du vieux haut-allemand, I, colonne 932.

[2] Thème *yas-na*.

[3] Nominatif *fraś-nĕ-m* (neutre). Voyez Brockhaus, Glossaire du Vendidad-Sâdé, page 378.

[4] Voyez § 35.

[5] De *sop-nus*, par l'influence de la nasale. C'est ainsi qu'en grec σεϐ-νός se change en σεμ-νός (§ 833), et qu'en sanscrit les muettes finales peuvent se changer en la nasale de même organe, si le mot suivant commence par une nasale. Voyez mon Abrégé de la grammaire sanscrite, § 58.

Si l'on fait abstraction de l'accent, il y a accord entre le grec *τέχ-νη* et les féminins sanscrits tels que *yâć-ńâ*. En latin, il faut peut-être rapporter ici *ru-î-na* et *rap-î-na* : ces mots auraient alors conservé leur voyelle caractéristique [1], en l'allongeant. En général, ce suffixe aime à se faire précéder d'une voyelle longue en latin (*î-nu-s, â-nu-s, ô-na*).

En vieux haut-allemand, *loug-na* « dénégation, mensonge » [2], et en ancien saxon *hôf-na* « plainte, gémissement » présentent le même suffixe. Des noms masculins en न *na*, à signification abstraite, je rapproche le vieux haut-allemand *loug-i-n* ou *loug-e-n* « dénégation » [3], lequel a inséré une voyelle de liaison (§ 834).

§ 840. Le suffixe *ni*, en sanscrit, en lithuanien, en slave et en gothique.

Aux suffixes participiaux त *ta*, न *na*, une parenté étroite relie en sanscrit les suffixes ति *ti*, नि *ni*, qui servent surtout à former des noms féminins à signification abstraite : dans l'*i* je reconnais un affaiblissement de l'*a* des thèmes pronominaux *ta*, *na*.

Le suffixe नि *ni* est employé seulement par les noms abstraits dont la racine, au participe parfait passif, remplace *ta* par *na*. On a, par exemple, *lû́-ni-s* « l'action d'arracher », *glấ-ni-s* « épuisement », *ǵîr-ṇi-s* « vieillesse », *hấ-ni-s* « abandon », à côté des participes passifs *lû-ná-s* « arraché », *glâ-ná-s* « épuisé », *ǵîr-ṇá-s* « vieilli », *hî-ná-s* « abandonné » (forme irrégulière pour *hâ-ná-s*). Au sujet de l'accentuation, comparez le rapport qui existe en grec entre *ϖότο-ς* et *ϖοτό-ς* (§ 817[c]), ou entre *σπά-νι-ς* et *σπα-νό-ς* (d'une racine obscurcie *σπα*).

Le lithuanien *bar-ni-s* « dispute » (*barù* « je me dispute ») est un exemple parfaitement conservé de cette classe de noms abstraits féminins. En ancien slave, les exemples sont un peu plus

[1] Voyez § 109[a], 1.

[2] Graff, Dictionnaire du vieux haut-allemand, II, colonne 131.

[3] Graff, *ibidem*. Thème *loug-i-na*, *loug-e-na*.

nombreux : дань *da-nĭ* « action de donner, de livrer » (thème *dani*, § 261); брань *bra-nĭ* « guerre »[1], littéralement « action de combattre » (борьѭ *borjuñ* « je combats »).

En gothique, nous avons les thèmes féminins : *liug-ni* « mensonge »[2]; *ana-bus-ni* « commandement » (avec *s* pour *d*, de *anabiuda* « je commande », racine *bud*); *vaila-vis-ni* « entretien », littéralement « bien-être » (avec *s* pour *s*[3], racine *vas*[4]); *taik-ni* « signe », littéralement « l'action de montrer » (comparez le grec *δείκνυμι*, en sanscrit *diś* « montrer », pour *dik*); *siu-ni* « l'action de considérer, la considération ». Les nominatifs sont *liugn'-s*, etc. (§ 135). Le suffixe *ni* est aussi employé en gothique pour tirer un nom abstrait féminin des verbes à forme faible : la caractéristique est conservée devant le suffixe; toutefois, la syllabe *ja* de la première conjugaison se contracte en *ei*, comme à la seconde personne du singulier de l'impératif. C'est la première conjugaison qui a fourni le plus grand nombre de noms de cette sorte; exemples : *gôl-ei-n(i)-s* « salutatio », *hauh-ei-n(i)-s* « exaltatio », *haus-ei-n(i)-s* « auditio », *gamêl-ei-n(i)-s* « scriptura ». La seconde conjugaison nous présente seulement : *lath-ô-n(i)-s* « invitatio », *mit-ô-n(i)-s* « cogitatio », *salb-ô-n(i)-s* « unctio ». La troisième a : *bau-ai-n(i)-s* « ædificatio », *at-vit-ai-n(i)-s* « observatio », *midja-sveip-ai-n(i)-s* « diluvium », *lib-ai-n(i)-s* « vita », *lub-ai-n(i)-s* « spes »[5].

[1] Par métathèse pour *bar-nĭ* = lithuanien *bar-ni-s*. Voyez Dobrowsky, *Institutiones linguæ slavicæ*, p. 290.

[2] En supposant que l'accusatif *liugn*, qui est le seul cas dont il reste des exemples, et qui peut être expliqué de différentes manières, appartienne effectivement à un thème féminin *liugni* (Voyez Grimm, Grammaire allemande, II, p. 157). Autrement, c'est le neutre du participe passif (§ 834) qui conviendrait le mieux pour expliquer cette forme : *liugn(a)* signifierait alors proprement « ce qui a été menti », et correspondrait aux participes sanscrits comme *bugnă-m* « ce qui a été plié ».

[3] Voyez § 86, 5.

[4] Formes principales : *visa*, *vas*, *vêsum*.

[5] Il n'existe plus d'exemple en gothique du verbe d'où ce dernier mot a été tiré.

§ 841. Le suffixe féminin *ti*, en sanscrit, en zend, dans les langues germaniques et slaves.

A côté des participes passifs en *ta*, le sanscrit nous présente des noms abstraits en *ti*. Comme dans les noms en *ni*, l'accent est sur la syllabe radicale, tandis que le participe en *ta* prend l'accent sur le suffixe. Comparez, par exemple, *yúk-ti-s* « union », *úk-ti-s* « discours », *sthí-ti-s* « état », avec *yuk-tá-s* « joint », *uk-tá-s* « dit », *sthi-tá-s* « debout » (§ 818).

En zend, nous avons : *kars-ti-s* « le labourage » (*karsta* « labouré »), *qar-ĕ-ti-s* « l'action de manger » (§ 164), *yaus̆dâi-ti-s* « purification » (§ 637).

En gothique, ce suffixe féminin devient *ti*, *thi* ou *di*, selon la nature de la lettre qui le précède (§ 91, 2). L'*i* est supprimé au nominatif en vertu d'une règle constante (§ 135). Exemples : *gaskaf-t(i)-s* « création », génitif *gaskaf-tai-s*[1] : *fra-lus-t(i)-s* « perte » ; *ga-baur-th(i)-s* « naissance » ; *ga-mun-d(i)-s* « mémoire ». Nous avons donné des exemples pour le vieux haut-allemand au § 91, 2. Même en haut-allemand moderne, il existe encore des restes assez nombreux de cette classe de mots, par exemple : *brun-s-t* « ardeur », *kun-s-t* « art », *gun-s-t* « faveur »[2], *an-kun-f-t* « arrivée », *zu-kun-f-t* « avenir », *zun-f-t* « corps de métier »[3], *mach-t* « puissance », *zuch-t* « discipline », *fluch-t* « fuite », *sich-t* « vue », *fahr-t* « voyage », *schrif-t* « écriture », *schlach-t* « combat ». Parmi ces noms, les uns ont perdu leur pluriel ; d'autres l'ont fait passer dans la déclinaison en *n* ou déclinaison faible ; quelques-uns enfin présentent la même formation que le vieux haut-allemand, avec cette seule différence qu'ils ont altéré en *e* l'*i* du thème[4].

[1] Voyez § 185.

[2] Voyez § 95.

[3] Sur le *f*, voyez § 96.

[4] L'adoucissement de la voyelle dans la syllabe radicale dénote encore l'action d'un *i*.

Nous avons, par exemple, *brünste, künste, zünfte, mächte*, à côté de *fahrten, schriften, schlachten*.

En lithuanien, on peut citer : *pjû-ti-s* « la moisson » (*pjáuju* « je moissonne »), *s-mer-ti-s* « la mort, l'action de mourir », *pa-źin-ti-s* « la connaissance » (*źinau* « je sais »), *pri-gim-ti-s* « la nature » (*gemù* « je nais »). En ancien slave, l'*i* du suffixe s'est affaibli en ь ĭ au nominatif-accusatif singulier (§ 261). Les thèmes féminins abstraits de cette classe suivent la déclinaison de *nostĭ* (thème *nosti*[1]). Exemple : памати *pa-mânti* « mémoire »[2] (comparez le sanscrit *má-ti*, dans le dialecte védique *ma-tí*, et le thème gothique *ga-mundi*, nominatif *ga-mund'-s*). Je fais suivre quelques autres exemples, sous la forme du nominatif : благодать *blago-da-tĭ* « bienfait »[3], съмрьть *sŭ-mrĭ-tĭ* « mort »[4] (= sanscrit *mṛ́-ti-s*, pour *mar-ti-s*), власть *vlas-tĭ* « domination »[5], страсть *stras-tĭ* « souffrance » (racine *strad*), *vês-tĭ* « nouvelle » (racine *vêd*, comparez le causatif sanscrit *vêdáyâmi* « je fais savoir, j'annonce », venant de la racine *vid* « savoir »). A cette classe de noms abstraits verbaux appartiennent très-probablement aussi les infinitifs slaves et lithuaniens en *ti*, sur lesquels nous reviendrons.

§ 842. Le suffixe *ti*, en grec.

Si l'on fait abstraction des substantifs *χῆ-τι-ς*, *μῆ-τι-ς* (= sanscrit *má-ti-s*, slave *man-tĭ*), *φά-τι-ς* (à côté de *φά-σι-ς*), *ἄμπω-*

[1] Voyez t. II, p. 99.

[2] La nasale de la racine n'a pas tout à fait disparu en slave, tandis que le sanscrit l'a entièrement perdue. Comparez § 261.

[3] *Datĭ* s'accorde très-bien avec le zend *dâiti-s*, dans *yaoś-dâiti-s* « purification » (§ 841), et avec le thème gothique *dé-di* « action », en vieux haut-allemand *tâ-ti* (nominatif *tât*), en haut-allemand moderne *that*. On s'attendrait en sanscrit à une forme *dâ-ti-s* (racine धा *dâ* « placer, faire »).

[4] Voyez Miklosich, *Radices*, p. 52.

[5] Miklosich (*Radices*, p. 10) rapproche avec raison la racine sanscrite *vṛd'* (pour *vard'*) « croître », qui a donné *vṛd-di-s* (par euphonie pour *vṛd'-ti-s*) « croissance, bonheur ».

τι-ς (à côté de *ἄμπω-σι-ς*), le *t* de ce suffixe ne s'est conservé que quand il est protégé par un *σ* précédent. Ce *σ* lui-même, en grec comme en slave, est le représentant d'une ancienne dentale. On a, par exemple, *πίσ-τι-ς* (à côté de *πεῖ-σι-ς*), *πύσ-τι-ς* (à côté de *πεῦ-σι-ς*), *λῆσ-τι-ς*.

Après une voyelle, le *t* du suffixe s'affaiblit ordinairement en *σ* : c'est le même fait que nous avons observé à la troisième personne du singulier du présent des verbes en *μι*, et à la troisième personne du pluriel de tous les verbes. Comparez, par exemple, *δό-σι-ς*, *θέ-σι-ς* avec *δίδω-σι*, *τίθη-σι*. C'est après les gutturales et les labiales, avec lesquelles le *σ*, en s'unissant, forme un *ξ* ou un *ψ*, que l'affaiblissement de la dentale en sifflante a eu lieu le plus régulièrement : comparez, par exemple, *ζεῦξι-ς* (=*ζεῦκ-σι-ς*, par euphonie pour *ζεῦγ-τι-ς*) avec le sanscrit *yúk-ti-s*, le latin *junc-tio*, ou *πέψι-ς*[1] (= *πέπ-σι-ς*) avec le sanscrit *pák-ti-s*, le latin *coc-tio*. Il n'est pas douteux que l'*ι* exerce en grec une influence euphonique sur un *τ* précédent, et tend à le changer en *σ*[2]. De là le désaccord entre *ζευκ-τό-ς*, *πεπ-τό-ς* et *ζεῦκ-σι-ς*, *πέπ-σι-ς*, tandis qu'en sanscrit les participes passifs *yuk-tá-s*, *tṛp-tá-s* sont en harmonie avec les substantifs *yúk-ti-s* « union », *tṛ́p-ti-s*[3] « satiété ». Remarquez que l'accentuation est la même dans les deux langues : le nom abstrait a l'accentuation la plus énergique, au lieu que le participe laisse tomber le ton sur la syllabe finale[4].

§ 843. Élargissement du suffixe *ti*, en grec; le suffixe *σια*.

Par l'addition inorganique d'un *α*, le suffixe *σι* a donné nais-

[1] Πεπ pour *πεκ* = sanscrit *pac* pour *pak*, latin *coc*.

[2] On vient de voir que cette influence ne s'est cependant pas fait sentir sur tous les mots.

[3] Le sanscrit *tṛp-ti-s* correspond au grec *τέρπ-σι-ς*, tandis que *tṛp-tá-s* est représenté par *τερπ-νό-ς* (pour *τερπ-τό-ς*). Voyez § 833.

[4] Voyez § 104*, et Système comparatif d'accentuation, § 15.

sance à la forme *σια*. C'est ainsi que nous avons vu (§ 119) *τρια*, par exemple dans *ὀρχήσ7ρια*, correspondre au sanscrit *tri*. Le suffixe élargi *σια* s'unit de préférence à des formes qui ont déjà par elles-mêmes une certaine étendue, comme *δοκιμασία*, *ἱππασία*, *θερμασία*, *σημασία*, *ἐπιβασία* (à côté de *ἐπίβασις*). Il se joint plus rarement à des racines monosyllabiques : on dit bien, par exemple, *θυσία*, mais non *λυσία*, *φυσία*, *ῥυσία*[1]. Il y a une ressemblance, mais purement extérieure, entre ces substantifs abstraits en *σια* et les noms comme *ἀκαθαρσ'-ία*, *ἀθανασ'-ία*, formés de *ἀκάθαρτο-ς*, *ἀθάνατο-ς*, à l'aide du suffixe *ια*, devant lequel un *τ* se change en *σ*.

§ 844. Élargissement de *ti* : le suffixe lithuanien *tia* ; les suffixes latins *tia*, *tiē*, *tiŏ*, *tiōn*. — Le suffixe *ti* sans élargissement en latin : origine des adverbes en *tim*.

En lithuanien aussi, il y a des noms verbaux à signification abstraite qui, comme les noms grecs en *σια*, ont ajouté un complément inorganique au suffixe *ti*. Ils se terminent au nominatif en *tē*, ce qui suppose un thème en *tia* (§ 92[k]). Ainsi à côté du précité *pjú-ti-s* «la moisson», il y a une forme *pjú-tē* et, de plus, un masculin *pjúti-s* (pour *pjūtia-s*[2]). Un autre exemple est *bēg-tė* «la course». Les dérivés en *y-stē*, comme *bagōt'-y-stē* «richesse» (de *bagōta-s* «riche»), *jaun'-y-stē* «jeunesse» (de *jauna-s* «jeune»), *dēw'-y-stē* «divinité» (de *dēwa-s* «dieu»), *merg'-y-stē* «virginité» (de *mergà* «vierge»), tiennent la place des noms sanscrits en *tâ* (§ 826) : ainsi *dēw'-y-stē* a la signification du sanscrit *dêva-tâ* «divinité». Mais par leur suffixe, ces noms lithuaniens paraissent appartenir à la famille des noms en ति *ti*. Le *s* est probablement une insertion euphonique, comme dans les

[1] Comparez mon mémoire De l'influence des pronoms sur la formation des mots, page 23.

[2] Génitif *pjúčiō*, par euphonie pour *pjūtiō*.

formations slaves **юность** *juno-sti* «jeunesse» (thème *junosti*), **горесть** *gore-sti* «amertume»[1].

En latin, le suffixe *ti* s'est élargi à l'aide de divers compléments. Nous avons d'abord des noms en *tia* ou *tiê-s* (§ 137), comme *cani-tia*, *cani-tiê-s*, *pigri-tia*, *pigri-tiê-s*, *justi-tia*, *amici-tia*, *pueri-tia*, *pueri-tiê-s*. L'*i* (devant le *t*) est, à ce que je crois, un affaiblissement de la voyelle finale du thème primitif[2]. Comme exemple d'un neutre de même formation, on peut citer *servi-tiu-m*. Un autre élargissement s'est fait par l'addition de la syllabe *ôn* : de là *tiôn* (au nominatif *tiô*[3]). Comparez *coc-tio* avec le sanscrit *pák-ti-s*, *frac-tio* avec *bák-ti-s*, *junc-tio* avec *yúk-ti-s*, *fis-sio* (pour *fis-tio*, qui lui-même est pour *fid-tio*[4]) avec *bit-ti-s* (pour *bid-ti-s*), *sta-tio* avec *stí-ti-s*, *i-tio* avec le védique *i-tí-s*. Je doute que cette dernière forme soit usitée dans le sanscrit classique; mais on a le composé *sám-i-ti-s* «combat», littéralement «rencontre». En latin, à côté de *i-tio*, on trouve *i-tiu-m* dans le composé *in-i-tiu-m*. Le suffixe de ce dernier nom est le même que celui de *servi-tiu-m*.

Il subsiste en latin des restes intéressants de l'ancienne formation en *ti* : ce sont les adverbes en *tim* (ou *sim*, § 101), dans lesquels je vois des accusatifs de substantifs abstraits en *ti*[5]. Tels sont : *trac-ti-m*, littéralement «avec traction», *cur-si-m* «avec course», *cæ-si-m* «avec coups», *confer-ti-m* «avec entassement»[6].

[1] Voyez Dobrowsky, *Institutiones linguæ slavicæ*, p. 302, et comparez les formations en *stvo* = sanscrit *tva* (§ 831).

[2] Comparez plus haut, page 87, note 2.

[3] Voyez § 139, 2.

[4] Voyez § 101 pour les modifications euphoniques que ce suffixe occasionne.

[5] J'ai déjà donné cette explication dans mon mémoire De l'influence des pronoms sur la formation des mots (1832), p. 24. Ce passage a échappé à Pott, Recherches étymologiques (1re édition), I, p. 91.

[6] En sanscrit, *sam-bṛ-ti-m* (pour *sam-bar-ti-m*), accusatif de *sámbṛti* «entassement, foule».

Ajoutez-y *passim* (pour *pas-ti-m*), que je ne fais pas venir de *pando*, mais que je rapporte, ainsi que *pas-su-s* (pour *pas-tu-s*) «pas» à une racine perdue signifiant «marcher». Je rappelle à ce sujet le sanscrit *pad* «aller» (d'où *padá-m* «pas»), ainsi que *paí* (même sens), d'où viennent *patín*, *pántan* «route» (latin *pont*). Comme mots déclinables ayant conservé l'ancienne formation en *ti* (ou *si*), on peut citer : *mes-si-s* (pour *mes-ti-s*) «la moisson»; *tus-si-s* (pour *tus-ti-s*) «la toux»[1]; *semen-ti-s*, qui est probablement d'origine nominale[2], mais qui est remarquable à cause de la parfaite conservation du suffixe. *Mor-s* et *men-s* paraissent avoir perdu l'*i* final du thème : le primitif *mor-ti-s* répondrait au sanscrit *mṛ-ti-s* (pour *mar-ti-s*) «mort», et *men-ti-s* au sanscrit *ma-ti-s* ou au védique *ma-tí-s* (pour *man-ti-s*).

Remarque. — Examen d'une opinion d'Aufrecht, au sujet des formations latines comme *coctia*, *initium*, *tristitia*. — Aufrecht fait venir[3] les noms comme *coctio*, *môtia*, *missia*, *arbâtia*, des participes *coctus*, *môtus*, *missus*, *orbâtus* : c'est une explication dont j'avais déjà admis la légitimité dans la première édition de mon ouvrage (§ 895). Le même savant fait également venir de thèmes participiaux en *tŏ* les substantifs *initium*, *exitium*. Je persiste dans l'explication que j'ai présentée plus haut, et je vois dans les thèmes en *tiôn*, aussi bien que dans les formations en *tium*[4], des élargissements du suffixe *ti*. En effet, je ne voudrais pas complétement dénier au latin la faculté de former immédiatement des noms abstraits à l'aide de racines verbales ou de thèmes verbaux : de plus, il serait surprenant que le suffixe *ti*, si répandu dans toutes les langues indo-européennes, se fût seulement conservé en latin dans quelques noms comme *mes-si-s*, *tus-si-s*, et dans les adverbes comme *trac-ti-m*, *cur-si-m*.

Aufrecht rattache les suffixes latins *tiŏ* (*servi-tiu-m*), *tia* (*tristi-tia*), *tiê*

[1] De la racine sanscrite *tus* «résonner», ou bien de *tundo*.

[2] De *semen*, car le verbe dénominatif *semino* aurait fait sans doute *semin-â-ti-s* (comparez *nomin-â-tim*).

[3] Journal de Kuhn, VI, p. 177.

[4] Il y faut encore joindre *sti-tium*, dans *sol-sti-tium*. Comparez le sanscrit *sti-ti* «l'action d'être debout».

(*mundi-tié-s*) au suffixe sanscrit *tva*[1]. J'accorde volontiers la possibilité de cette parenté. Mais comme nous voyons souvent les suffixes primaires servir aussi en qualité de suffixes secondaires, et comme à côté du grec *σι* (pour *τι*) nous trouvons la forme élargie *σια*[2], j'aime mieux expliquer les noms abstraits tels que *amici-tia*, *mundi-tié-s*, *exerci-tiu-m* par le suffixe primaire *ti* que par le suffixe secondaire *tva*.

§ 845. Le suffixe *ti* formant des noms masculins.

Le suffixe *ti* sert aussi en sanscrit à former des substantifs masculins dont le sens primitif est de désigner celui qui fait l'action. Exemples : *yá-ti-s* « dompteur [des sens] », de la racine *yam* « dompter »; *pá-ti-s* « maître, époux » (pour *pấ-ti-s*), de la racine *pâ* « nourrir, commander »; *sáp-ti-s* « cheval, coursier »[3]; *ǵñâ-ti-s*[4] « parent ».

Avec *páti-s* s'accordent le lithuanien *pati-s*, dans *wěš-pati-s* (ordinairement *wěš-pat'-s*), le gothique *fa-di*[5], le grec *πό-σι-ς*, le latin *po-ti-s*. A la même classe de mots appartiennent aussi le grec *μάν-τι-ς*, le latin *vec-ti-s* (de *veho*), le gothique *ga-drauh-t(i)-s* « soldat »[6], *gas-t(i)-s* « hôte »[7], le slave *gos-tĭ* (thème *gosti*).

[1] Voyez § 831.

[2] Voyez § 843.

[3] La racine *sap* « suivre » est de même origine que *sać* (pour *sak*) = latin *sequor*, lithuanien *sekù* « je suis », grec *ἕπομαι*. Le sens primitif a été sans doute celui de mouvement rapide. L'idée de vitesse se retrouve dans d'autres dénominations du cheval. Comparez Weber, *Vâjasanéya-Sanhitæ specimen*, II, 54.

[4] Peut-être de *ǵan* « engendrer, mettre au monde », transposé en *ǵñâ* (comparez *dmâ* à côté de *dam*). Dans le dialecte védique, ce suffixe forme aussi des adjectifs à signification de participe présent; exemples : *vṛddi* (par euphonie pour *vṛd-ti*) « grandissant », *ǵúṣṭi* (ट् *ṭ*, par euphonie pour त् *t*) « aimant » (Rig-véda, I, 10, 12).

[5] Nominatif *fath-s* (§ 91, 3).

[6] Racine *drug* « servir [comme soldat] », prétérit *drauh*, pluriel *drugum*.

[7] Le sens primitif me paraît avoir été « mangeur ». Comparez le sanscrit *ǵas* « manger », auquel semble se rattacher également le latin *hos-ti-s*. On a vu (§ 23) qu'en sanscrit ह *h* et ज् *ǵ* permutent fréquemment ensemble, et que ह *h* est d'ordinaire représenté en latin par *h*. Rapprochez aussi le latin *hos-pes* et le lithuanien *gas-padà* « hôtellerie », dont la seconde partie *padà* a l'air d'avoir la même racine que le sanscrit *padá-m* « place » et que le grec *πέδο-ν*.

En lithuanien, il faut encore citer *gen-ti-s* « parent ». Avec élargissement du thème par l'addition d'un *a* inorganique, lequel manque toutefois au nominatif (§ 121) : *kvës-ti-s* « l'hôte qui invite » (génitif *kvëčiō*, racine *kvët* « inviter »); *raiš-ti-s* « bandeau » (*rišù* « je lie »); *kamš-ti-s* « bouchon » (*kamšaú* « je bouche »); *ram-ti-s* « soutien » (*ramstaú* « je soutiens »); *jaú-ti-s* « bœuf » (sanscrit *yu* « unir », *yáú-mi* « j'unis », comparez le latin *jumentum*).

§ 846. Les noms latins comme *cœlestis*, *agrestis*.

Il est possible qu'en latin les dérivés nominaux *cœle-sti-s*, *agre-sti-s* aient seulement *ti* pour véritable suffixe, et que le *s* soit une prosthèse euphonique. A ce sujet, on peut comparer ce qui a été dit des formations lithuaniennes comme *jaun'-y-stē* « jennesse » et des noms slaves en *s-tvo* (§§ 831 et 844). On pourrait supposer de même que le *s* de *campe-stri-s*, *terre-stri-s*, *silve-stri-s* est dû uniquement au penchant qu'a le *t* en latin à s'appuyer sur un *s* précédent : *tri* serait alors le vrai suffixe, qu'on rattacherait à *tôr*[1] = sanscrit *tàr*, féminin *trî*.

Pott[2] explique la syllabe *sti* dans *agre-sti-s*, *cœle-sti-s* par la racine qui signifie « être debout », et il rapproche les composés sanscrits comme *divi-šṭá-s* « qui se tient dans le ciel, divin ». Mais même si l'on admet cette explication, je ne crois pas qu'il faille l'étendre aux mots lithuaniens et slaves dont il a été question, car l'insertion d'un *s* euphonique dans ces formes n'a rien de plus surprenant que dans le grec ἀκου-σ-τό-ς, ἀκου-σ-τή-ς, ἀκου-σ-τικό-ς[3]. Dans les mots latins en *e-sti-s*, *e-stri-s*, je re-

[1] Voyez § 810 et suiv.

[2] Recherches étymologiques (1re édition), II, p. 543.

[3] Le suffixe -τι-κο-ς suppose des thèmes abstraits en τι, comme -σι-μο-ς (ξά-σι-μο-ς, χρί-σι-μο-ς, πλώ-σι-μο-ς) suppose des thèmes en σι. Voyez Pape, Dictionnaire étymologique, p. 140 *b*.

garde l'*e* comme une altération de l'*i*, altération due au groupe de consonnes qui suit (§ 6).

§ 847. Les noms sanscrits comme *aratís* «colère». — Comparaison avec le lithuanien et le grec.

Les grammairiens indiens admettent un suffixe *ati* pour expliquer quelques mots rares comme *arati-s* (masculin) «colère», et avec accentuation de la racine, *árati-s* (féminin) «peur, souci»[1], *ramati-s* (masculin) «le dieu de l'amour»[2], *vahati-s* (masculin) «le vent». Je crois que dans cette classe de mots *ti* est le vrai suffixe, et *a* la voyelle caractéristique de la classe[3]. Le lithuanien nous présente comme analogues *gyw-a-sti-s* «vie» et *rim-a-sti-s* «repos»[4] : nous retrouvons encore ici le *s* euphonique. En regard de *gyw-a-sti-s* (*y* = ī) on s'attendrait à avoir en sanscrit *ǵiv-a-ti-s*. Les mots précités sont masculins, tandis qu'en sanscrit les noms abstraits en *ti* sont toujours du féminin. Mais cette circonstance, non plus que les génitifs *gywaśćiō*, *rimaśćiō* (formés de *gywaśćia*, *rimaśćia*[5]), ne doivent nous empêcher d'admettre une communauté d'origine avec les noms sanscrits en *ti* : en effet, il n'est pas rare de voir, dans la famille des langues indo-européennes, des substantifs changer de genre et élargir leur thème. Je rappelle, à ce double point de vue, le latin *in-i-tiu-m*, pour *in-i-ti-s*[6]. A côté de *gyw-a-sti-s* «vie» et de *rim-a-sti-s* «repos», nous trouvons aussi en lithuanien quelques noms ayant un *e*, au lieu d'un *a*, pour voyelle de liaison : ils sont également du masculin. Exemples : *luk-e-sti-s* «attente»,

[1] Racine *ar*, *ṛ* «se mouvoir». Comparez le latin *ira*.

[2] Racine *ram* «gaudere».

[3] Comparez § 815[b].

[4] Ce dernier mot correspond au sanscrit *ram-a-tí-s* par la racine comme par le suffixe, car *ram* précédé de la préposition *â* (*âram*) signifie «se reposer».

[5] Par euphonie pour *gywastia*, *rimastia*.

[6] Voyez § 844.

mŏk-e-sti-s « payement », *rup-e-sti-s* « souci », *gail-e-sti-s* « repentir », *pyk-e-sti-s* « courroux » (*pykstu* « je suis en colère », prétérit *pykau*).

Le grec, en regard du sanscrit *ár-a-ti-s* « crainte, souci », a des formes avec un *ε* comme voyelle de liaison : *νέμ-ε-σι-ς*, *λάχ-ε-σι-ς*, *εὔρ-ε-σι-ς*[1]. Remarquez aussi la concordance de l'accentuation.

§ 848. Le suffixe *ni*, formant des noms masculins, en sanscrit, en lithuanien et en latin.

Le suffixe *ni*, comme le suffixe *ti*, forme quelques appellatifs masculins ayant les uns l'accent sur la racine, les autres sur le suffixe. Nous citerons comme exemples : *vṛ́š-ṇi-s*[2] « bélier » (racine *varš*, *vṛš* « féconder »); *ag-ní-s* « feu »[3]; *váh-ni-s*, qui dans les Védas a entre autres sens celui de « cheval »[4], et dans le sanscrit classique celui de « feu »; *yṓ-ni-s* (masculin et féminin) « vulva » (racine *yu* « unir »).

Plusieurs langues de l'Europe nous présentent des formes exactement correspondantes à *ag-ní-s*. En latin, nous avons *ig-ni-s*, en lithuanien *ug-ni-s*, en slave огнь *og-nĭ*. Ce dernier est resté masculin, tandis que la forme lithuanienne est devenue du féminin. On trouve encore en lithuanien quelques autres thèmes féminins en *ni*, dont les racines ne seraient pas reconnaissables sans le secours des idiomes congénères. Nous avons, par exemple, *us-ni-s* « ronce », qui signifiait peut-être primitivement « celle

[1] Comparez § 815[b].

[2] Le latin *verres*, qui est probablement de même origine, provient peut-être par assimilation de *verne-s*. Sur le *ṇ* de *vṛš-ṇi-s*, voyez § 17[b].

[3] *Agni-s* est peut-être pour *dag-ni-s* (comparez *dág-dum* « brûler », racine *dah*), comme *áśru* est pour *dáśru* (grec *δάκρυ*). Il faudrait supposer que la mutilation de *agni-s* est antérieure à la séparation des idiomes indo-européens.

[4] Littéralement « celui qui porte » ou « celui qui tire ». Voyez Benfey, Glossaire du Sâma-vêda.

qui pique », et qu'on peut rattacher au sanscrit *uš* « brûler » (latin *us*, *ur*); *śak-ni-s* « racine », probablement « celle qui pousse », d'un verbe signifiant « grandir », apparenté au sanscrit *śak* « pouvoir »[1].

En latin, on peut encore citer *crī-ni-s*, *pā-ni-s*, *fi-ni-s*, *fū-ni-s*, et les adjectifs *lē-ni-s* et *seg-ni-s*. La racine de tous ces mots est devenue plus ou moins obscure en latin. *Crī-ni-s* pourrait venir de l'idée de « grandir »[2] (*cre-sco*, *cre-vi*), à moins qu'on ne préfère le rapporter à un mot signifiant « tête » (sanscrit *śiras* « tête », pour *kiras*, grec *κάρα*)[3]. *Pā-ni-s* signifie peut-être « ce qui nourrit » (sanscrit *pā* « soutenir, nourrir », comparez *pa-sco*); mais il pourrait aussi avoir perdu la consonne finale de la racine et venir de l'idée de « cuisson »[4]. *Fi-ni-s* est peut-être pour *fid-ni-s*, de *fid*, *findo*. Pott rattache avec raison[5], comme je le crois, *fū-ni-s* au sanscrit *band* « lier », duquel il rapproche aussi *fido*, *fœdus* et le grec *πείθω* (racine *πιθ*) : l'ancien *a* s'est donc affaibli, d'une part, en *i*[6], de l'autre en *u*; l'allongement de l'*u* est une compensation pour la perte de la consonne radicale[7]. Si l'on admet la parenté de *fūnis* avec *band*, on pourrait être tenté de regarder le *n* comme appartenant à la racine; mais je ne le pense point, car *fido* et *πείθω* ont également perdu la nasale, et

[1] C'est ainsi qu'en gothique *mag* « je peux » et *mah-t(i)-s* « puissance » se rattachent à une racine sanscrite *mah*, *manh*, dont le sens est « grandir ».

[2] C'est ainsi qu'en sanscrit *rō-man* (pour *rōh-man*, § 796) « cheveu » et *śirō-ruha* « cheveu de la tête » viennent de la racine *ruh* « grandir ».

[3] Nous voyons de même *capillus* formé de *caput*.

[4] Sanscrit *pač* « cuire » (pour *pak*), grec *πέπω*. Le *p* en latin s'est changé en gutturale; mais la labiale primitive a pu ne pas disparaître dans tous les mots. En ce qui concerne la suppression de la lettre finale de la racine, comparez *lu-na* (pour *luc-na*), *lu-men* (pour *luc-men*), *ful-men* (pour *fulg-men*).

[5] Recherches étymologiques (1re édition), I, p. 251.

[6] Voyez § 6, et comparez le présent allemand *binde*.

[7] Sur le déplacement de l'aspiration, dans *funis* et *fido*, comparés au grec *πείθω*, voyez § 104ᵃ.

nous voyons que les racines ayant une muette précédée d'une nasale renoncent plutôt à celle-ci qu'à la muette : ainsi *band* fait en sanscrit *bad-dá-s* «lié». Je regarde *seg-ni-s* comme apparenté avec la racine sanscrite *sağğ* «adhærere», *sanğ* «affigere» (*sak-tá-s* «affixus») : le sens primitif aura été «retenu, arrêté», d'où «lent, paresseux». En lithuanien, nous avons *segù* «je cloue», *sak-ti-s* (génitif *sak-tē-s*) «clou, boucle». *Lé-ni-s*, s'il est de même famille que λεῖος, ne peut s'expliquer que par le suffixe formatif *ni* : en sanscrit, nous avons une racine *lî* (classe 1) «liquefacere, solvere», d'où *lî-ná-s* «solutus, exstinctus», et une racine *lî* (classe 9) «adhærere, inhærere, insidere».

§ 849. Le suffixe *tu*. — L'infinitif sanscrit en *tum* est l'accusatif d'un nom abstrait. — Emploi de l'infinitif sanscrit.

Nous passons aux suffixes तु *tu*, नु *nu*, dont la voyelle occupe le degré intermédiaire entre त *ta*, न *na* et ति *ti*, नि *ni*. On se rappelle que nous avons eu pour le pronom interrogatif la même série phonique : *ka*, *ku*, *ki*[1].

Le suffixe *tu* a en sanscrit une importance particulière, parce qu'il sert à former l'infinitif, ainsi qu'un gérondif en *tvâ*. Déjà dans mon premier ouvrage[2], j'ai reconnu que les infinitifs sanscrits comme *dấ-tum* «donner», *pák-tum* «cuire», *trás-tum* «trembler», *át-tum* «manger», *vêt-tum* «savoir», sont des substantifs à l'accusatif, avec *m* comme signe casuel, et que les gérondifs comme *dâ-tvấ* «après avoir donné», *pak-tvấ* «après avoir cuit» sont les instrumentaux des mêmes noms. Je ne répéterai pas ici les raisons qui me font considérer l'infinitif, dans toutes les langues, comme un substantif abstrait, différant seulement des autres substantifs par le privilége qu'il a de gouverner le même

[1] Voyez §§ 386, 389 et 390.

[2] Système de conjugaison de la langue sanscrite, p. 39 et 43.

cas que le verbe, et d'être souvent construit d'une façon plus libre[1].

Les grammairiens indiens regardent le *m* des infinitifs en *tum* comme faisant partie du suffixe, et ils posent par conséquent un suffixe *tumun*[2]. On peut s'en étonner d'autant plus que dans le dialecte védique, que je ne connaissais pas quand j'ai traité pour la première fois ce sujet, on trouve encore d'autres cas du même substantif abstrait en *tu*. On a des exemples du datif qui fait *tavê* ou *tavâi*, et du génitif-ablatif qui fait *tôs*. Dans ces formes, les grammairiens indiens rapportent au suffixe les désinences *ê* ou *âi*, et *s*[3]. Ainsi nous trouvons dans Pâṇini la règle suivante[4] : *îśvarê tôsun-kasunâu*[5], c'est-à-dire qu'en construction avec *îśvará* « maître, capable de », les suffixes non accentués *tôs* et *as* peuvent prendre la place du suffixe infinitif *tum*. Le grammairien indien n'a donc pas reconnu dans *tôs* le génitif du suffixe *tu*, ni dans *as* la désinence génitive d'un nom abstrait dépourvu de suffixe. Cette méprise serait presque incroyable, si nous ne savions qu'il arrive souvent à la grammaire pratique de se tromper sur la cause des faits les plus évidents, du moment qu'il faut la chercher dans une période antérieure de la langue. Si Pâṇini s'est mépris de la sorte, nous n'avons pas le droit de nous étonner que Colebrooke, qui suit fidèlement la tradition indienne, ait rangé parmi les indéclinables les formations en *tôs*(*un*), (*k*)*as*(*un*), *tum*(*un*) et (*k*)*trâ*, et qu'il ait mis, par exemple,

[1] Il partage ce privilége avec les formes dites gérondif et supin.

[2] Dans cette dénomination grammaticale, le *u* sert à montrer que le suffixe ne reçoit point l'accent, qui repose sur la syllabe radicale (*dắ-tum*). L'*u* qui précède le *n* est une voyelle de liaison.

[3] Pâṇini, III, IV, 9 et suiv.

[4] III, IV, 13.

[5] Le *k* indique qu'avec ce suffixe *as* la racine reste pure (dénuée du gouna); *âu* est la désinence duelle de *tôsun* et de *kasun* considérés comme formant un composé *dvandva* (§ 97[a]). — Tr.

kártum « faire », *krtvā́* « après avoir fait » dans la même classe que les adverbes comme *kútas* « d'où ? », *yátra* « où », *táthā* « ainsi »[1]. Ce qui doit jusqu'à un certain point nous faire comprendre comment on a pu méconnaître dans le *m* de *tum* le signe de l'accusatif, c'est que l'infinitif n'est pas toujours employé pour exprimer la relation accusative, mais qu'il peut marquer aussi des rapports auxquels l'accusatif ordinaire est resté étranger.

La relation accusative paraît encore clairement là où l'infinitif est régi par un verbe, ou par un substantif ou adjectif verbal exprimant l'idée de « vouloir, désirer, savoir, pouvoir, commencer, s'efforcer, commander, décider », ou quelque chose de semblable, ou encore une idée de mouvement. En ce qui concerne les verbes de mouvement, il faut se rappeler que le but de tout mouvement est régulièrement exprimé en sanscrit par le simple accusatif. Un exemple bien caractéristique pour la nature accusative de l'infinitif, c'est un passage de Sacountalâ déjà cité par Höfer[2], où nous voyons un nom verbal signifiant « commencer » gouverner deux régimes, dont l'un est l'accusatif d'un substantif abstrait en *a*, et l'autre un infinitif : *bâhûtkšêpań rôdituń-ća pravrttâ* « brachiorum-extensionem et flere incipiens ». Rappelons aussi les constructions où un seul et même verbe gouverne à la fois l'accusatif de l'infinitif et celui d'une personne, exactement comme en grec et en latin, et comme dans les phrases allemandes telles que *ich sah ihn fallen* « je l'ai vu tomber »[3]. Ainsi dans Sâvitrî[4] nous avons : *yadi mâń ǵîvitum iććasi* « si me vivere cupis » ; dans le Râmâyaṇa[5] : *na ǵîvitun tvâń*

[1] Grammaire de la langue sanscrite, p. 122.

[2] De l'infinitif, p. 95.

[3] Comparez Système de conjugaison de la langue sanscrite, p. 75 et suiv., 107 et suiv. Voyez aussi Höfer, De l'infinitif, p. 122.

[4] V, 100 (*Diluvium*, p. 39).

[5] II, XII, 106 (éd. Schlegel).

visahê « non vivere te sustineo »; dans la Vrihatkathâ [1] : *kam api râǵânaṅ snâtun tatra dadarśa* « il a vu un roi se baigner là-bas ».

Avec les verbes qui expriment un mouvement, l'infinitif marque en quelque sorte le lieu vers lequel ce mouvement est dirigé. Mais comme on se dirige vers une action pour l'accomplir, la désinence accusative de l'infinitif empiète ici sur le domaine du datif [2]. Exemples : *âgatô hantum imân sarvân* « venu pour les tuer tous » [3]; *abyayâd draśṭum ayôdyâyân narâdipam* « il vint pour voir le prince des hommes [séjournant] dans Ayôdhyâ » [4]; *âvân hantum abyêti baratah* « pour nous tuer tous deux s'approche Bharata » [5].

Ce sont probablement ces constructions qui ont amené le langage à employer l'accusatif de l'infinitif même en l'absence d'un verbe marquant le mouvement, ou bien encore à côté d'un nom exprimant le lieu vers lequel l'action est dirigée, de sorte que l'infinitif indique seulement la cause du mouvement. Ainsi dans le Mahâbhârata [6] : *munin viraǵasan draśṭuñ gamiśyâmi tapôvanam* « pour voir l'ermite sans tache j'irai dans le bois d'expiation »; dans l'Hitôpadêça [7] : *pânîyam pâtum yamunâkaććam agamat* « pour boire de l'eau il alla au bord de la Yamunâ ». Sans verbe de mouvement : *alan tê pâṇḍuputrâṇâm baktyâ klêśam upâsitum* « [rejette au] loin ton amour envers les fils de Pâṇḍu, [qui n'est bon que] pour supporter l'infortune » [8]; *drôhasva raiôttamam* ....

[1] Page 314, vers 172 (éd. Brockhaus).

[2] En sanscrit, le datif sert ordinairement pour exprimer la cause. Quant à la relation d'attribution, c'est le plus souvent par le génitif qu'elle est marquée : en pâli et en prâcrit, ce dernier cas a même évincé tout à fait le datif.

[3] La mort de Hidimba, I, 34.

[4] Râmâyaṇa (éd. Schlegel), I, xx, 2.

[5] *Ibid.* II, xcvii, 18.

[6] I, 2876.

[7] Page 47, ligne 17 (éd. de Bonn).

[8] Drâupadî, IV, 20.

sudurlabaṅ samârôḍum « monte sur le meilleur des chars .... difficile à atteindre pour l'escalader »[1].

Je crois aujourd'hui qu'il faut également regarder comme exprimant la relation dative l'infinitif construit avec des mots marquant la durée, ou avec d'autres substantifs[2]. Il a l'air alors de représenter un génitif ou le gérondif latin en *di*. Exemples : *nâ 'yañ kâlô vilambitum*[3] « ce n'est pas le moment d'hésiter (pour hésiter, pour l'hésitation) »; *nâ 'yam avasaraḣ śatakratun draśṭum*[4] « ce n'est pas le moment de voir Çatakratu (pour voir, pour la vue); » *tēśâm raṇasattamânâm kâlô 'bitaḣ prâpta ihô 'payâtum*[5] « pour ces meilleurs d'entre les héros le moment de venir ici est arrivé (pour venir, pour la venue »); *siâtum iććâ*[6] « le désir pour rester »; *śrôtuṅ ćandaḣ*[7] « l'envie pour entendre »; *pâṇḍavân ḥantum mantraḣ*[8] « le projet pour tuer les Pâṇḍavas »; *yôddun śaktiḣ*[9] « la force pour combattre »; *antaram . . . padâd vićalitum padam*[10] « spatium... pede amovendi pedem ». Il faut rappeler ici que l'accusatif ordinaire sert aussi quelquefois à exprimer la cause ou le but; exemple : *sampadaṅ dâivîm abiġâtô 'si* « tu es né pour un sort divin »[11].

Inversement, on trouve aussi quelquefois le datif de noms

[1] Indralôka, I, 15 et 16.

[2] Dans les phrases comme *siâtum iććâ* « le désir de rester », *yôddun śaktis* « la force de combattre », l'auteur avait autrefois expliqué l'infinitif par la force verbale de la racine renfermée dans *iććâ*, *śaktis* (Système de conjugaison de la langue sanscrite, p. 42). — Tr.

[3] Nala, XX, 16.

[4] Urvasî, éd. Lenz, p. 10; éd. Bollensen, p. 12.

[5] Drâupadî, III, 7.

[6] Hitôpadêça, éd. de Bonn, p. 59, l. 6.

[7] Râmâyaṇa, éd. Schlegel, II, ix, 7.

[8] Mahâbhârata, I, 692.

[9] Hitôpadêça, éd. de Bonn, p. 119, vers 40.

[10] Le retour d'Arjuna, IX, 6 (*Diluvium*, p. 111).

[11] Bhagavad-Gîtâ, XVI, vers 5; comparez XVI, vers 3 et 4.

abstraits ordinaires employé là où l'on s'attendrait à voir l'accusatif de l'infinitif[1]; exemple : *gamanâyô 'paćakramê*[2] «il commença à marcher» (littéralement «il commença pour la marche»); *astrâṇi .... darśanâyô 'paćakramê* «il commença à montrer les armes»[3]; *gamanâyâ 'biróćaya* «consens à marcher»[4]; *tvâm .... nô 'tsahê paribôgâya* «je ne puis jouir de toi, ô Mâitbilî!»[5]. C'est ainsi qu'on trouve quelquefois le datif employé pour désigner le lieu où l'on va, ce qui est le rôle habituel de l'accusatif : *vanâya pravavraǵuḥ* «ils allèrent au bois»[6]; *âśramâya gaććâva* «allons tous deux à l'ermitage»[7].

Au contraire, le datif des noms abstraits est bien à sa place pour tenir lieu de l'infinitif, quand il s'agit de marquer la relation de cause; ainsi dans ce passage du Mahâbhârata «il alla pour demeurer (*vâsâya*) douze ans dans la forêt»[8]. *Suratas taṅ gaǵavaraṅ vadâya nakulasya tu prêsayâm âsa* «Suratha, pour le meurtre de Nakula, envoya le meilleur des éléphants»[9]; *pâkâya vraǵati* «il va cuire (pour cuire)»[10]; *yatiṡyê vaḥ sakîpratyânayâya* «je m'efforcerai de vous ramener votre amie»[11].

[1] J'ai attiré pour la première fois l'attention sur ce fait dans une note de mon édition du Voyage d'Arjuna au ciel d'Indra (p. 79).

[2] Hidimba, I, 22. Comparez Râmâyaṇa (éd. Schlegel), I, XXIX, 26. Cependant on trouve aussi *upakram* construit avec l'infinitif; exemple : *tam âpraiṭum upaćakramê* «il commença à prendre congé de lui» (Indralôka, I, 21).

[3] Mahâbhârata, III, vers 12297. Cet exemple est d'autant plus curieux que le datif dépendant de *upa-kram* gouverne l'accusatif absolument comme si nous avions un infinitif.

[4] Râmâyaṇa (éd. Schlegel), I, XXXVI, 2. *Abi-rôćay* «consentir à, vouloir, désirer» est le causatif de *abi-ruć*.

[5] Mahâbhârata, III, vers 16543. Le substantif *paribôgâya* gouverne ici l'accusatif comme s'il y avait l'infinitif *paribôktum*.

[6] *Ibidem*, II, vers 2613.

[7] *Ibidem*, III, vers 10076.

[8] *Ibidem*, XII.

[9] Drâupadî, VIII, 20.

[10] Pâṇini, II, III, 15.

[11] Urvaṣî, éd. Lenz, p. 4; éd. Bollensen, p. 5.

Il faut remarquer que les substantifs abstraits qui, dans le sanscrit classique, peuvent prendre les fonctions de l'infinitif, sont tous, excepté l'infinitif ordinaire en *tu-m*, formés à l'aide des suffixes *ana* ou *a*. C'est là une observation importante, car nous trouverons plus loin dans les langues de l'Europe les mêmes suffixes, sauf de légères altérations, servant à la formation de l'infinitif.

Remarque. — Objections de Schlegel et de Lassen contre l'explication précédente. — Formes de gérondif en *twî*, *twâya* et *twinam*. — Mon explication de l'infinitif en *tum* et du gérondif en *twâ* a trouvé un adversaire dans A. G. de Schlegel[1]. L'idée que l'infinitif en *tum* serait l'accusatif d'un nom verbal en *tu* a, selon lui, quelque chose de spécieux, puisque le supin latin présente effectivement l'apparence d'un nom verbal de la quatrième déclinaison. Mais pour ce qui est de la forme en *twâ*, Schlegel nie de la manière la plus décidée qu'on y puisse reconnaître un gérondif[2]; il veut que ce soit «un participe absolu». Peut-être est-ce parce que «les formes en *twâ*, quand «elles gouvernent l'accusatif, peuvent être commodément rendues en latin «par un ablatif absolu : ainsi *tan dṛṣṭwâ* se traduira par *eo viso*»[3]. Mais si *tan dṛṣṭwâ* se traduit commodément de cette façon, cela n'empêche pas que le sens propre ne soit «post actionem videndi eum, après voir lui». L'instrumental, c'est-à-dire le cas que je reconnais dans *dṛṣṭwâ*, exprime la relation «après», quand il s'applique à la notion de temps. C'est ce que nous montre, par exemple, la locution *acirêṇa kâlêna*, qui signifie «peu de temps après»[4]. Je ne nie point que le participe passé de certains idiomes ne puisse convenir pour la traduction du gérondif sanscrit, quand celui-ci exprime la relation «après» : ainsi *ity uktwâ* (littéralement «après parler ainsi») se traduira bien en latin par «ita locutus», et en français par «ayant parlé ainsi». Mais quand on veut reconnaître la nature d'une forme grammaticale, il faut bien se garder de prendre pour critérium le plus ou moins de facilité que telle ou telle forme d'une autre langue présente pour la traduire.

[1] Bibliothèque indienne, I, p. 125.

[2] C'est-à-dire, d'après Schlegel, un cas oblique d'un substantif abstrait gouvernant le même cas que le verbe.

[3] Bibliothèque indienne, I, p. 124.

[4] Littéralement «après un non long temps».

L'instrumental sanscrit exprimant aussi la relation «avec», le gérondif en question peut également être employé là où nous attendrions et où la traduction dans une autre langue suggérerait naturellement un participe présent. Ainsi nous trouvons un gérondif dans cette phrase de Nala[1] : «dixit ad Bhâimiam cum indicatione», c'est-à-dire «indicans». Il est vrai que le texte n'emploie pas ici un gérondif en *tvâ*, mais un autre gérondif dont il sera question plus loin ; toutefois, par son emploi, cet autre gérondif s'accorde entièrement avec la forme en *tvâ*, et l'on y peut reconnaître également, quoique avec moins d'évidence, un instrumental. C'est encore la notion «avec» qu'exprime notre gérondif, quand il est précédé de *álam* «assez», qui se construit ordinairement avec l'instrumental : ainsi *alam bukteâ* est synonyme de *alam bôǵanéna* «assez mangé», littéralement «assez avec le manger»[2]. Je dois dire toutefois que, chez les écrivains, les exemples d'un gérondif avec *álam* sont très-rares : il semble que les noms abstraits en *ana*[3] aient été préférés dans cette construction aux gérondifs en *tvâ* ou en *ya*. Je ne connais qu'un seul exemple du gérondif en *ya* employé avec *álam* : *alaṅ krǐnâ 'vamanyâi 'nam*[4], littéralement «assez, Krishna, avec le mépris celui-ci», c'est-à-dire «ne le méprise pas plus longtemps».

La principale objection que Schlegel élève contre la parenté de la forme en *tvâ* et de l'infinitif en *tum*, c'est que toutes les racines ne présentent point deux formes aussi exactement semblables que *páktum* et *paktvâ*. On a, par exemple, de la racine *vać* «parler» les formes *váktum* (thème *vaktu*) et *uktvâ* (thème *uktu*); de la racine *śru* «entendre» on a *śrôtum* (thème *śrôtu*) et *śrutvâ* (thème *śrutu*). Nous reviendrons plus loin (§ 861) sur la cause de ce phénomène; mais déjà dans mon premier ouvrage[5] j'avais signalé ces différences. Elles n'ont pas empêché G. de Humboldt, qui a discuté la ques-

[1] IX, 24 : *uváća... bâimîm uddiśya*. Comparez G. de Humboldt, dans la Bibliothèque indienne de Schlegel, II, p. 127.

[2] J'ai déjà cité cette construction dans mon premier ouvrage, comme une preuve manifeste de la nature instrumentale et gérondive des formes en *tvâ*. J'ajouterai ici que Forster, dont la Grammaire ne m'était pas encore connue alors, regarde dans cette construction la forme en *tvâ* comme un gérondif, sans pourtant s'expliquer sur son origine ni déterminer quelle est au juste la relation casuelle (Essai sur les principes de la grammaire sanscrite, p. 463).

[3] C'est à ces noms en *ana* que se rattache l'infinitif allemand. Voyez § 874.

[4] Pour *alam krǐṇa avamanya énam*. Mahâbhârata, III, 869, 1. [L'auteur reviendra sur cette construction avec *álam* au § 862, Remarque. — Tr.]

[5] Système de conjugaison de la langue sanscrite, p. 57 et 58.

tion en litige avec beaucoup de détail et avec une grande pénétration [1], d'admettre qu'il existe entre l'infinitif et la forme en *twâ* une parenté d'origine et une communauté de suffixe. Comme moi, il voit dans la forme en *twâ* un gérondif revêtu de la désinence de l'instrumental, et exprimant les mêmes relations qui sont ordinairement marquées par ce cas [2].

Lassen est d'une autre opinion [3] : il veut bien voir dans la forme en *twâ* un gérondif, mais non un instrumental. Son objection contre l'identité primitive de l'infinitif et du gérondif (mais, comme on peut le voir par ce qui précède, je n'ai jamais soutenu qu'ils fussent identiques) est tirée de certaines formes de gérondifs védiques citées par Pâṇini [4], et que Lassen regarde comme les plus anciennes. Rappelons d'abord ici ce que Lassen lui-même concède en d'autres endroits : c'est que le dialecte des Védas, quand il s'écarte du sanscrit classique, ne nous présente pas toujours les formes les mieux conservées. Ainsi les scolies de Pâṇini nous donnent les instrumentaux védiques *d'iti*, *mati*, *suśṭuti*, qui ont perdu leur désinence : faut-il les regarder comme plus anciens que les formes classiques *d'ity-â*, *maty-â*, *suśṭuty-â*, encore revêtues de leur terminaison? Pâṇini nous cite de même des locatifs védiques comme *ćarman*, au lieu de *ćarmaṇi*, qui est la forme ordinaire et pourvue de sa flexion [5].

Les gérondifs que nous oppose Lassen se terminent en *twî*, en *twâya* et en *twînam*. J'explique aujourd'hui les formes en *twî* (par exemple *vṛtwî* [6]) de la même manière que les instrumentaux précités, c'est-à-dire comme des contractions pour *tvyâ*, *tuyâ*. Ce sont, à ce que je suppose, des féminins. Le *y* qui est venu se placer entre l'*u* final du thème et la désinence *â* (*tu-y-â*), est une insertion euphonique (§ 43) analogue à celle que nous trouvons dans les instrumentaux védiques comme *dṛṣ̂ṇu-y-â* « avec courage », *uru-y-â*, et dans l'instrumental féminin *amu-y-â* « par celle-ci » (comparez le masculin-neutre *amû-n-â*) [7].

[1] Bibliothèque indienne, I, 433 et suiv. II, 71 et suiv.

[2] *Ibidem*, II, p. 197.

[3] *Ibidem*, III, p. 104.

[4] VII, 1, 47 et suiv.

[5] VII, 1, 39.

[6] Rig-véda, I, 52, 6.

[7] Le scoliaste de Pâṇini présente *dṛṣ̂ṇuyâ*, *uruyâ* comme étant pour *dṛṣ̂ṇunâ*, *uruṇâ*, c'est-à-dire qu'il en fait des masculins-neutres. Je doute que ce point soit confirmé par les textes védiques; *dṛṣ̂ṇuyâ* « avec courage » étant employé substantivement

A. Kuhn qui, le premier, a rapproché les gérondifs en *tvi* des instrumentaux védiques comme *dṛṣ̌ṇuyâ*, *uruyâ*[1], suppose que ces derniers viennent de thèmes en *vî* (*dṛṣ̌ṇvî*, *urvî*). Il est certain que les adjectifs en *u* peuvent s'adjoindre un *î* au féminin (§ 119); mais on aura de la peine à admettre, pour le thème pronominal *amu*, un féminin *amrî*, qui servirait uniquement à prendre les désinences commençant par une voyelle; d'ailleurs, dans le sanscrit classique, un pareil thème donnerait des formes *amvy-â*, *amry-ôs* (et non *amuyằ*, *amúyôs*)[2].

Si l'explication qui précède n'est pas juste, je m'en tiendrai à celle que j'ai donnée autrefois, suivant laquelle *tvî* proviendrait de *tvằ*, par un affaiblissement analogue à celui que nous avons dans *yu-ni-más*, pour *yu-nâ-más* (§ 485).

J'en viens aux gérondifs védiques en *tvằ-ya*. Ils ont l'air d'être les datifs de thèmes en *tva*; mais ils ont la signification instrumentale, et non dative. J'aime donc mieux les regarder comme des instrumentaux, d'autant plus que si l'on fait abstraction du complément *ya*, ils se rattachent par leur accentuation à la forme ordinaire en *tvằ*, et non aux abstraits précités en *tva* (§ 832). On a, par exemple, *gatvằya*[3] à côté de *gatvằ*, *vṛttvằya*[4] à côté de *vṛttvằ*, *kṛtvằya*[5] à côté de *kṛtvằ*[6]. L'explication de Pâṇini, qui regarde *tvâya* comme un élargissement de *tvâ* à l'aide du complément *ya*, me paraît donc préférable à celle de Lassen, lequel voit dans *tvâ* une forme mutilée de *tvâya*[7]. L'élargissement de la désinence instrumentale *â* en *âya* peut se comparer à celui de la désinence dative *ê* en *aya* (= *ê* + *a*, § 165); il y a seulement cette différence que le *y* du datif représente l'i renfermé dans la diphthongue *ê*, au lieu que le *y* de *tvâya* est peut-être une insertion euphonique (§ 43), comme dans *yâ-y-in* «allant» (racine *yâ*, suffixe *in*) et

dans le seul passage du Rig-véda où je rencontre cette forme, il m'est impossible d'en rien conclure sur le genre du mot.

[1] Annales de critique scientifique, 1844, p. 114.

[2] Contre le rapprochement que j'établis avec *amu-y-ằ*, on pourrait objecter que le pronom féminin *amû* a partout un *û* long, excepté devant le *y* euphonique. Mais comme les adjectifs en *u* ont la faculté d'allonger cette voyelle au féminin, on pourrait aussi bien faire venir *dṛṣ̌ṇu-y-â*, *uru-y-â* de *dṛṣ̌ṇû*, *urû*.

[3] Scolie de Pâṇini, VII, 1, 46.

[4] Yajur-véda, XI, 19.

[5] *Ibidem*, 59.

[6] Comparez *kártva-m* (§ 832).

[7] Bibliothèque indienne de Schlegel, III, p. 106.

dans le védique *dā-y-as* «l'action de porter, de conserver» (racine *dā*, suffixe *as*).

La troisième forme citée par Pâṇini comme pouvant remplacer *tvā*, c'est *tvinam*[1]; mais elle ne se joint qu'à la seule racine *yaǵ* «vénérer» (*iṣṭvinam* pour *iṣṭvā*). Dans la scolie du soutra en question, nous trouvons aussi une forme en *tvānam*, à savoir *pītvānam*, pour *pītvā*. Si ces formes, dont je ne connais pas d'exemple, sont véritablement synonymes des formes en *tvā*, c'est-à-dire si elles marquent les relations exprimées par l'instrumental, je regarderai *nam* comme une enclitique : c'est seulement si *iṣṭvinam* et *pītvānam* se rencontrent dans des textes où ils aient la signification d'accusatifs, que je pourrai admettre avec Lassen un suffixe *tvan* ayant donné *pītvānam*, *iṣṭvinam* (par affaiblissement pour *iṣṭvānam*), de même que *rāǵan* donne *rāǵānam*. Mais ce ne sera pas encore une raison pour regarder la forme en *tvā*, qui est la forme ordinaire dans les Védas, comme une mutilation de *tvānam*.

En combattant mon explication des formes en *tvā*, Lassen laisse beaucoup trop dans l'ombre l'argument principal sur lequel je me fonde : c'est qu'elles expriment toujours des relations que l'instrumental sert à marquer, et qui sont absolument étrangères à l'accusatif et au datif. Lassen lui-même fait observer que si l'on consulte l'emploi de ce gérondif, l'instrumental «ou l'ablatif» paraissent peut-être le mieux convenir pour marquer la relation qu'il désigne. Je ne connais pas d'exemple où les formes en *tvā* équivalent à un ablatif, à moins qu'on ne songe à l'ablatif latin, qui, comme on sait, cumule les fonctions de l'instrumental sanscrit. Ainsi, dans un passage de la Bhagavad-Gîtâ[2], le mot *ǵitvā* peut être rendu en latin par l'ablatif du gérondif («vincendo») : «vel occisus cœlum es adepturus, vel vincendo possidebis terram». Mais en sanscrit, un ablatif *ǵayāt*, qui voudrait dire «ex victoria» ou «victoriæ causa», ne serait guère à sa place. Au contraire, l'instrumental convient très-bien, soit comme marquant le moyen, ce qui est sa signification ordinaire, soit même comme exprimant la relation «après» : «post victoriam possidebis terram». Dans ce passage de l'Hitôpadêça, où le latin emploie l'ablatif du gérondif, la signification instrumentale est encore plus évidente : *tvam uććāiḥ śabdaṅ kṛtvā svāminaṅ kalan na ǵāgarayasi* «tu clara voce clamorem faciundo dominum cur non evigilas».

«C'est à dessein, dit Lassen, que j'appelle indéclinable le gérondif, et je

[1] VI, I, 48.
[2] II, 37.

«ne vois pas ce qui a pu conduire M. Bopp à blâmer ses devanciers, qui «ont appelé le gérondif indéclinable[1].» Je n'ai rien à objecter contre ce terme, car on peut nommer n'importe quel cas, en tant que cas, indéclinable; à plus forte raison peut-on appeler ainsi des formes qui ne sont que les restes dépareillés d'une déclinaison autrefois complète. Ce que j'ai blâmé dans mes devanciers, c'est qu'au lieu d'appeler le gérondif un gérondif, ils l'aient nommé un participe. Je n'ai rien à objecter contre un gérondif indéclinable, quoiqu'il me soit impossible de concevoir quelle utilité il peut y avoir à signaler pour une forme reconnue comme gérondif son impuissance à prendre d'autres désinences. Cette expression d'indéclinable se comprend chez Wilkins, parce qu'il regardait la forme en *twâ* comme un participe, et que d'habitude un participe se fléchit[2]; mais chez Lassen, qui admet la nature gérondive des formes en *twâ* et en *ya*, elle est faite pour surprendre.

§ 850. Exemples de substantifs abstraits employés comme infinitifs. — Noms en *ana*, *a*, *tva*.

On emploie très-souvent les noms abstraits en *ana* dans le rôle d'un infinitif marquant la cause : ces noms sont alors au locatif, lequel en sanscrit remplace très-fréquemment le datif. D'habitude ces infinitifs au locatif ont leur régime au génitif, comme les substantifs ordinaires. Exemples : *bartur anvêsanê tvara* «hâte-toi de chercher un époux», littéralement «dans ou pour la recherche d'un époux»[3]; *upâyah . . . ânayanê tava* «la manière de t'amener», littéralement «in adductu tui»[4]; *nalasyâ 'nayanê yata* «efforce-toi d'amener Nala»[5]; *yatadvan nalamârganê* «efforcez-vous de chercher Nala (dans la recherche de Nala)»[6]; *na tv abyanuġńâń lapsyâmi gamanê yatra pâṇḍavâh* «mais

[1] Bibliothèque indienne, III, p. 105.

[2] Comparez Guillaume de Humboldt, dans la Bibliothèque indienne de Schlegel, II, p. 134. Carey appelle la même forme «participe adverbial».

[3] Sâvitrî, I, 33.

[4] Nala, XXIV, 29.

[5] *Ibid.* XVII, 29.

[6] *Ibid.* XVII, 34. Au contraire, le même verbe est construit avec la forme en *tum*

je n'obtiendrai pas la permission d'aller où [sont] les Pâṇḍavas »[1].

Le même locatif des noms en *ana* sert aussi à exprimer la relation de l'accusatif[2] : dans l'exemple que j'ai sous les yeux le locatif est régi par le verbe *śak*, qui d'habitude se fait suivre de l'infinitif en *tum*. *Na śêkur grahaṇê tasya ďanušaḥ* « ils ne purent prendre cet arc » (littéralement « dans la prise de cet arc »)[3]. De cet exemple on peut rapprocher la construction déjà mentionnée (§ 849) *nô 'tsahê paribôgâya*[4]. De même que, dans le passage en question, *paribôga* est construit avec l'accusatif, de même on rencontre quelquefois un accusatif régi par les formes en *anê*. Exemple : *tam . . . suhṛdân na tu kaśćana nivâraṇê 'barać ćaktô dîvyamânam* « mais aucun de ses amis ne fut capable de le détourner du jeu » (littéralement « dans le détournement lui jouant »)[5].

On trouve plus rarement l'infinitif remplacé par le locatif d'un nom formé à l'aide du suffixe *a*. Nous avons un exemple dans ce passage du Raghouvança[6] : *samaǵńâpayad âśu sarvân ânâyinas tadvićayê* (ou *tad vićayê*) « il ordonna aussitôt à tous les pêcheurs de le chercher »[7]. Il est permis de se demander si, dans ce passage, *tadvićayê* doit être considéré comme un composé, ou si *tad* est un accusatif neutre régi par *vićayê*[8]. Je pen-

dans le passage suivant : *sarvań yatišyê tat kartum* « je m'efforcerai de faire tout ceci » (Nala, XV, 4).

[1] Mahâbhârata, III, vers 14798.

[2] On a vu plus haut (§ 849) que, pour exprimer la relation accusative, on emploie aussi le datif des substantifs abstraits (p. 125).

[3] Râmâyaṇa (éd. Schlegel), I, LXVI, 19.

[4] Voyez plus haut, p. 126.

[5] Nala, VII, 10.

[6] XVI, 75.

[7] Sous-entendu *valaya* (masculin et neutre) « bracelet ».

[8] Le commentaire, qui regarde *tadvićayê* comme un composé, explique *tad* par *tasyâ 'baraṇasya* ; mais que *tad* soit le premier membre d'un composé ou un accu-

cherais pour la seconde explication : nous voyons, en effet, qu'au datif et à l'accusatif certains noms abstraits en *a* sont employés pour remplacer la forme en *tum*, et qu'ils se construisent alors avec un régime à l'accusatif. On a vu plus haut : *tvâm* ... *nô 'tsahê paribôgâya* «te..... non sustineo possidere» (littéralement «possessioni»)[1]. Nous avons de même : *ćakrê vivâhan tâṅ kanyâm*, littéralement «fecit matrimonium hanc puellam»[2]. Rappelons aussi la forme féminine du suffixe *a*, savoir *â*, dont l'accusatif[3] peut tenir lieu en zend de l'infinitif, quand c'est la relation accusative que l'infinitif doit exprimer (§ 619).

On pourrait aussi rapporter à la forme *âm* les infinitifs mahrattes en *ûṅ*, tels que करूं *kŏrûṅ* «faire». L'*û* serait l'altération d'un ancien *â*, comme aux premières personnes telles que इच्छूं *iććûṅ* «je désire» (= sanscrit *iććâmi*), करूं *kŏrûṅ* «je fais», सकूं *sŏkûṅ* «je puis» (qui feraient attendre en sanscrit des formes de la première classe *karâmi*, *śakâmi*). Mais je crois plutôt que les infinitifs en question ont perdu un *t*, à peu près comme *bâû* «frère» (= sanscrit *brâtâ*). Je n'identifie pas pour cela l'infinitif mahratte avec l'infinitif sanscrit en *tum*, car je ne vois pas pour quelle raison l'*u* se serait allongé; mais j'explique ऊं *ûṅ* comme étant pour तूं *tûṅ*, qui est lui-même pour *tvam* : c'est ainsi que le pronom *tvam* «toi» est devenu तूं *tûṅ* en mahratte. L'infinitif contiendrait donc le suffixe त्व *tva*, qui a formé en sanscrit des dénominatifs abstraits (§ 831). C'est par le même suffixe que j'explique les gérondifs mahrattes en ऊन् *ûn*, tels que करून् *kŏrûn* «après avoir fait». *Kŏrûn* est, à ce que je crois, pour l'ins-

satif régi par *vićayê*, je crois que de toute façon on doit le rapporter à *valaya* «bracelet» et non à *âbaraṇa* «parure», qui se trouve dans le çloka précédent à la fin d'un composé *bahuvrîhi* (*tulyapuśpâbaraṇaḥ*).

[1] Voyez § 849, p. 126.

[2] Kriyâyôgasâra. Comparez Wollheim, dans le Journal de la Société orientale allemande, 1846, p. 153.

[3] Ces noms abstraits en *â* n'ont d'ailleurs d'autre cas que l'accusatif.

trumental *kŏrtvânŏ*[1], avec suppression de l'*a* final qui est resté dans les gérondifs prâcrits comme *pâuṇa*, *ġêûṇa*, *laḥiûṇa*, *vilôḥiûṇa*, *âgantûṇa*, *ġêttûṇa*[2]. Le prâcrit possède d'ailleurs aussi des gérondifs correspondant aux formes sanscrites en *tvâ*; par exemple *gadua* (= sanscrit *gatvâ*), avec abréviation de la voyelle finale.

Pour exprimer l'infinitif, le mahratte se sert aussi des substantifs abstraits en *ŏṇŏ* : c'est surtout quand il s'agit de marquer la relation du nominatif qu'on a recours à ces noms. Je doute au contraire qu'on trouve au nominatif la forme en ऊं *ûṅ*. Nous avons, par exemple, dans Carey : *mŏlâ*[3] *kŏrŏṇŏ pŏḍŏtŏ* «il me convient de faire» (littéralement «à moi le faire convenable»). Mais c'est la forme en *ûṅ* que nous avons dans les exemples suivants : *mîṅ kŏrûṅ sŏkûṅ* «je puis faire», *mîṅ kŏrûṅ iččûṅ* «je désire faire»[4].

Remarque. — Examen d'une opinion de Lassen. — Le suffixe *trana*[5]. — Lassen également rapproche ces gérondifs prâcrits des gérondifs mahrattes; mais il ramène les uns comme les autres au gérondif védique précité en *trânam*, dont nous n'avons pas encore d'exemple[6]. En supposant même

[1] Comparez le mahratte देवान *dêvânŏ* ou देवानें *dêvânê* «par le dieu» = sanscrit *dêvê-n-a*.

[2] Le *t* du suffixe gérondif paraît s'être conservé de préférence, sinon uniquement, sous la protection d'une consonne précédente. Le premier *t* de *ġêttûṇa* provient évidemment d'une assimilation : la racine prâcrite *ġêṇḥ* (= sanscrit *grah*), qui fait à l'infinitif *ġêṇḥiduṅ* ou *ġêttuṅ*, a changé son *ṇ* ou son *ḥ* en *t*. Dans *ḥattûṇa* (racine *ḥan*) le premier *t* tient la place d'un *n*. [Les racines sanscrites sont *pâ* «boire», *grah* «prendre», *lab* «obtenir», *lôk* «voir», *â-gam* «arriver». — Tr.]

[3] *Mŏlâ* «à moi, moi». *Lâ*, qui est en mahratte la désinence du datif et de l'accusatif, offre une ressemblance frappante avec le persan moderne *râ*. Comparez notamment *mâlŏ* avec le persan *merâ*; *tulâ* «à toi, toi» avec *turâ*; *ŏmhâlâ* (pour *ŏsmâlâ*, § 166) «à nous, nous» avec *mârâ*; *tumhâlâ* «à vous, vous» avec *šumârâ*.

[4] Carey, Grammaire, p. 76, 78 et 80.

[5] Au sujet de ce suffixe, voyez aussi § 989. — Tr.

[6] Lassen, *Institutiones linguæ prâcriticæ*, p. 367. Comparez plus haut, § 849, Remarque.

que l'existence d'un gérondif en *tvânam* fût prouvée, on aurait encore le droit de s'étonner que le prâcrit ait laissé tomber le signe de l'accusatif *m*, qu'il conserve toujours sous forme d'anousvâra.

Le même savant rattache aussi au suffixe védique *tvan* les noms abstraits en *ttaṇa* (par assimilation pour *tvaṇa*) que nous présente le dialecte prâcrit. Mais depuis que les textes védiques ont été publiés, on y a trouvé un suffixe secondaire *tvana* qui rend parfaitement compte des formes en question. Je citerai notamment : *mahitvanâ-m* «grandeur» (du védique *mâhi* «grand»), *sakhitvanâ-m* «amitié», *martyatvanâ-m* «mortalité» ou peut-être «humanité».

Dans son Glossaire du Sâma-véda[1], Benfey donne plusieurs exemples de ce suffixe *tvana*. Il ajoute que c'est une forme plus organique de *tva*. Je ne vois pas pourquoi l'un serait plus organique que l'autre : *tvana* peut aussi bien être un élargissement de *tva*, que *tva* une mutilation de *tvana*. Je crois, du reste, que l'un et l'autre sont de la plus haute antiquité. Nous avons déjà reconnu *tva* dans les langues slaves et germaniques (§§ 831 et 832) et je retrouve *tvana* en grec.

En effet, c'est à *tvana* mis au féminin que se rapporte, selon toute vraisemblance, le grec *συνη* de *δουλοσύνη*, *δικαιοσύνη*, *σωφροσύνη*. Le rapport entre la syllabe *συ* et *tva* est le même qu'entre le pronom grec *σύ* et le pronom sanscrit *tva-m* «toi» (§ 326).

En mahratte, le suffixe védique *tvana* se retrouve sous la forme passablement altérée *pŏṇŏ*, dans les neutres abstraits comme *bâlŏpŏṇŏ* «enfance»[2]. Le *p* est pour *tv*[3]. Carey[4], qui supprime très-souvent les voyelles finales des thèmes neutres sanscrits en *a*, écrit पण् *pŏṇ* au lieu de पण *pŏṇŏ* : c'est ainsi que dans son dictionnaire bengali nous trouvons aussi पाप् *pâp* «péché», दशन् *dŏśŏn* «dent», पायस् *pâyŏs* «lait», चंदन् *cŏndŏn* «bois de santal», वाहन् *râhŏn* «vehiculum», au lieu de *pâpŏ*, *dŏśŏnŏ*, etc.

En arménien également, je crois avoir reconnu le suffixe védique *tvana*; il y sert à la formation de nombreux substantifs abstraits, qui se fléchissent d'après la deuxième déclinaison de Schröder. Dans la première série de cas (§ 237, 3), le suffixe est իւն *iun*, et dans la seconde եան *ìean* (devant un *b* : *ìeam*)[5]. Mais il faut remarquer que *iu* aussi bien que *ea* sont des

[1] Au mot *mahitvá*.

[2] Vans Kennedy, Dictionnaire de la langue mahratte, II, p. 16.

[3] Comparez Hofer, *De prâcrita dialecto*, p. 165 et suiv.

[4] Grammaire de la langue bengalie, p. 32.

[5] L'*a* final de *tvana* s'est perdu.

diphthongues ne formant qu'une syllabe. Le suffixe est toujours précédé d'un *ու u*, que je regarde comme l'affaiblissement d'un *a* et comme une simple voyelle de liaison[1]. Exemples : *čor-u-ṫiun* (génitif *čor-u-ṫean*) «sécheresse», du thème adjectif *čoro* «sec», nominatif *čor; žamaq-u-ṫiun* (même sens), de *žamaqa*, nominatif *žamaq; anus-u-ṫiun* «ignorance», du thème *anusi* «ignorant», nominatif *anus; čarakn-u-ṫiun* «haine, envie», du thème *čarakan* «méchant, envieux», nominatif *čarakn; barekam-u-ṫiun* «amitié», du thème substantif *barekama* «ami», nominatif *barekam*. Après un *s*, l'ancienne ténue (*տ t*) du suffixe sanscrit *trana* s'est conservée, mais la syllabe *iun* s'est perdue au nominatif[2]. Après un *n* ou un *r*, on a *դ d* au lieu de *t*, également avec suppression de *iun*. Mais les noms abstraits formés de cette façon sont probablement tous de provenance verbale, et le *s* devant le *t*[3] n'est la plupart du temps qu'une insertion euphonique[4].

Parmi les noms abstraits qui se terminent en *st* au nominatif singulier, il y en a beaucoup dont le thème finit en *sti*. Tels sont : *gow-e-sti* «laudatio», nominatif *gow-e-st*, instrumental *gow-e-sti-v* (*gow-e-m* «laudo»); *ṗah-e-sti* «servatio», nominatif *ṗah-e-st; ṫaq-u-sti* «absconsio», nominatif *ṫaq-u-st*[5]. Le verbe primitif de ce dernier manque : on attendrait *ṫaq-u-m* ou *ṫaq-e-m*, mais on trouve *ṫaqužanem*. Dans ces mots, le *ti* est le suffixe formatif (§ 841 et suiv.); *s* est une voyelle euphonique, qui rappelle le *s* des thèmes gothiques *an-s-ti* «grâce», *allbrun-s-ti* «holocauste», et celui du vieux haut-allemand *chun-s-ti* «science»[6].

Pour revenir aux noms abstraits comme *čar-u-ṫiun*, je retrouve la même voyelle de liaison *u* dans les mots comme *bek-u-mn* «fractio», *baǧk-u-mn* «pulsio», *ham-barʒ-u-mn* «ascensio»[7] (génitif *bek-man*, etc.). Ces noms correspondent, si l'on fait abstraction de la voyelle de liaison, aux noms sans-

[1] Comparez l'*a* qui est ordinairement inséré devant le second membre d'un mot composé.

[2] Voyez § 183[b], 1.

[3] Comparez en slave les noms abstraits finissant par *stvo* = sanscrit *tva* (§ 831).

[4] Au sujet des exemples cités § 183[b], 1, je rappelle ici que dans la seconde série de cas on supprime la voyelle de la syllabe qui précède le suffixe. Au lieu de *pahustean, anundean, galustean* (t. I, p. 398), il faut donc lire *pahstean, anndean* (se peut à peine prononcer), *galstean*. Ce dernier nom (thème *gal-u-stiun*) vient évidemment de l'infinitif *ga-l* «aller».

[5] Voyez Schröder, *Thesaurus linguæ armeniacæ*, p. 47 et 179.

[6] Voyez § 95.

[7] Voyez Schröder, *Thesaurus*, p. 47.

crits comme *prē-man* «amour» (génitif *prē-mn̥-as*), *siâ-man* «force», *mâr-i-man* «mort», *ǵân-i-man* «naissance», et aux noms latins comme *certâ-men*, *solâ-men*, *regi-men*, *moli-men*[1]. Dans la seconde série de cas, c'est-à-dire dans celle qui nous montre le suffixe sous sa forme complète (*man*)[2], la voyelle de liaison est supprimée. Ces noms abstraits en *man*, *mn* sont extrêmement nombreux en arménien; si l'on consulte le Dictionnaire anglais-arménien d'Ancher, on voit que pour la plupart des noms abstraits tirés d'un verbe transitif, à côté du mot anglais, on trouve comme traduction une forme arménienne en *u-mn*.

§ 851. L'infinitif sanscrit employé comme premier membre d'un composé.

Au commencement des composés, l'infinitif en *tum* perd son signe casuel, comme cela est de règle en composition. Nous avons alors le thème à l'état nu; exemple : *naćâ 'ḥan tyaktu-kâmas tvâm* «et moi je ne veux pas te quitter», littéralement «neque ego relictionis-cupiditatem-habens te»[3]. Au point de vue de la syntaxe sanscrite, le premier membre d'un composé peut équivaloir à un mot indépendant : ainsi dans l'exemple qui vient d'être cité, *tyaktu* gouverne l'accusatif (*tvâm*), tout comme s'il y avait un infinitif *tyaktum* employé hors de composition.

§ 852. L'infinitif sanscrit en *dyâi*.

Quand l'infinitif doit exprimer la relation de cause, le dialecte védique se sert généralement du datif : il emploie alors ou la forme précitée (§ 849) en *tavê*, *tavâi*[4], ou bien le datif d'un

[1] Voyez §§ 796 et suiv. et 801.

[2] Voyez § 183[b], 1.

[3] Nala, IX, 31.

[4] La forme en *tavâi* est la plus rare. Elle accentue à la fois la syllabe radicale et la désinence casuelle; exemples : *yámitavâi* «pour dompter» (Rig-véda, I, XXVIII, 4), *kártavâi* «pour faire» (Nâighaṇṭuka, II, 1). Quand le verbe est uni à une préposition, celle-ci reçoit le premier accent : *ánvêtavâi* «pour aller après» (de *ánu* et *êtavâi*, Rig-véda, I, XXIV, 8). Quand c'est une autre forme du thème infinitif en *tu* qui

mot-racine à signification abstraite, ou enfin il a recours à un datif en *d̃yâi*, venant d'un thème féminin en *d̃i*, *d̃î*. Comme les autres cas se sont perdus, ce datif en a pris d'autant plus l'apparence d'un vrai infinitif[1]. Devant la syllabe *d̃yâi* se trouve toujours la caractéristique *a* ou *aya* : le thème est donc celui des temps spéciaux de la première, de la sixième ou de la dixième classe. Comparez *pib-a-d̃yâi* «pour boire»[2] avec *pibati* «il boit»; *kšár-a-d̃yâi* «pour couler»[3] avec *kšár-a-ti; sáh-a-d̃yâi* «pour vaincre»[4] avec *sáh-a-ti; vand-á-d̃yâi* «pour célébrer»[5] avec *vánd-a-tê; čar-á-d̃yâi* «pour couler»[6] avec *čár-a-ti; mâd-ayá-d̃yâi* «pour réjouir» ou «se réjouir»[7] avec *mâd-áya-ti*. La forme *išad̃yâi* «pour parcourir», citée par Westergaard[8], appartient probablement au védique *iš* (classe 6) «aller», qui fait *iš-á-ti* «il va»[9].

Une forme unique en son genre est *vâvṛd̃-á-d̃yâi* «pour faire croître»[10]; nous y pouvons voir soit un premier essai pour tirer l'infinitif d'un autre thème que du présent, soit le débris d'une

est unie avec la préposition, celle-ci prend seule l'accent : *prátidâtavé* «pour placer, pour soutenir», de *práti* «contre» et *d̃âtavé* (Rig-véda, *loc. cit.*).

[1] Nous trouvons, par exemple, la forme en *d̃yâi* exprimant la relation accusative dans ce passage du Yajur-véda (VI, 3) : *uśmási gámad̃yâi* «nous désirons aller». En un autre endroit (III, 13) les infinitifs *âhuvád̃yâi* «invoquer» et *mâdayád̃yâi* «réjouir» sont gouvernés par un verbe sous-entendu (selon le scoliaste *iččâmi* «je désire, je veux») et ont donc également une signification accusative : *ubấ vâm indrâgnî âhuvád̃yâ ubấ râd̃asah sahá mâdayád̃yâi* «vous deux, Indra et Agni! [je veux] invoquer, vous deux ensemble [je veux] réjouir à cause des richesses».

[2] Rig-véda, I, LXXXVIII, 4. La forme exacte serait *piba-d̃yâi*. Voyez §§ 109[a], 3 et 508.

[3] *Ibid.* I, LXIII, 8.

[4] Sâma-véda (éd. Benfey), p. 154.

[5] Rig-véda, I, LXI, 5. Il est construit avec l'accusatif : *vîrám ... vand-á-d̃yâi* «pour célébrer le héros».

[6] *Ibid.* I, LXI, 72.

[7] Yajur-véda, III, 13. *Mâdáyati* est le causatif de la racine *mad* «se réjouir».

[8] *Radices sanscritæ*, p. 278.

[9] *Nâighaṇṭuka*, II, 14.

[10] *Radices sanscritæ*, p. 189.

période de la langue où plusieurs, peut-être même tous les temps de l'indicatif formaient des infinitifs en *dyâi*. Je regarde, en effet, *vâvṛd-á-dyâi* comme un infinitif parfait [1]; dans le dialecte védique, la racine *vard*, *vṛd*, qui, outre le sens de «croître», a celui de «faire croître, multiplier, étendre», prend partout *vâ*, et non *va*, dans la syllabe réduplicative. Il est vrai que *vâvṛd-á-dyâi*, que Sâyaṇa traduit par l'infinitif causal *vardayitum*, a le sens d'un présent; mais nous voyons aussi les participes parfaits comme *tuśṭuvẫsas* «laudantes» employés dans les Védas avec une signification présente [2]. L'*a* inséré dans *vâvṛd-á-dyâi* est évidemment la même voyelle de liaison qu'au parfait de l'indicatif; on peut comparer, par exemple, les formes duelles *vâvṛd-á-tus*, *vâvṛd-á-tus* [3].

Une connaissance plus complète du dialecte védique montrera s'il faut aussi admettre des aoristes de l'infinitif en *dyâi*, à signification de présent [4]. Il est certain que si l'on voit, avec Benfey [5], des aoristes de l'optatif dans *ḥuvêma*, *ḥuvêmaḥi*, *ḥuvêya*, et des aoristes du participe dans *ḥuvát*, *ḥuvâná* (du verbe *ḥvê* «appeler» contracté en *ḥu*), on aura aussi le droit de voir un aoriste de l'infinitif dans *â-ḥuvá-dyâi* «pour invoquer» [6]. Mais j'aime mieux, jusqu'à preuve du contraire, m'arrêter à une autre explication. Je suppose que le verbe *ḥu* (par contraction pour *ḥvê*) se conjugue dans les Védas de trois manières différentes : je rapporte à la sixième classe les formes du potentiel comme *ḥuvêma*, à la deuxième les participes *ḥuvát*, *ḥuvâná* et le

[1] C'est aussi l'explication de Westergaard (*op. cit.*).

[2] Rig-véda, I, LXXXIX, 8.

[3] Remarquez l'identité de l'accentuation. A certaines personnes de l'indicatif, l'*a* s'est affaibli en *i* (§ 614).

[4] Comparez § 705.

[5] Glossaire du Sâma-véda, p. 216.

[6] Yajur-véda, III, 13.

pluriel moyen *hûmáhê*[1], et enfin à la première les formes comme *hávatê* «il appelle»[2]. La première personne du singulier *huvê* pourrait aussi bien être rapportée à la sixième classe qu'à la deuxième; il en est de même du participe actif *huvát*. Mais je préfère rattacher cette dernière forme à la seconde classe, pour ne pas la séparer du participe moyen *huvânâ* qui y appartient.

L'infinitif *gámadyâi* «aller»[3] pourrait, avec plus de droit que *â-huvádyâi*, être considéré comme un infinitif de l'aoriste. En effet, l'aoriste de l'indicatif est *ágamam*, tandis que dans les temps spéciaux, au lieu de *gam*, nous avons *gać*. Mais si la forme *gámati*, que Yâska attribue au dialecte védique[4], s'y rencontre en effet, *gámadyâi* pourra être aussi bien considéré comme infinitif présent. Un argument sans réplique pour l'existence de l'aoriste de l'infinitif, ce serait, par exemple, une forme *vóćadyâi* (§ 705), si elle se trouvait dans les Védas.

Remarque. — Explication de l'infinitif en *dyâi* par les grammairiens indiens. — Dans l'infinitif précité *várṛd-á-dyâi*, Pâṇini rapporte l'*a* au suffixe formatif[5]. Voici comment, en son langage grammatical, Pâṇini énu-

[1] Ce dernier avec allongement irrégulier de l'*u*.

[2] Je rapporte à *hu* (classe 1) le zend *du* «parler», qui n'a pas trouvé jusqu'à présent d'explication satisfaisante en sanscrit (voyez Burnouf, *Études sur la langue et les textes zends*, p. 309 et suiv.). Voici comment je suppose que s'est opéré le changement de ह *h* en د *d* : le *h* est d'abord devenu ǵ *ǵ*, qui se prononce *dj*; du groupe *dj* le *j* est ensuite tombé et le *d* seul est resté. On peut comparer le rapport qui existe entre le sanscrit हन् *han* «tuer» et le zend ǵan *ǵan* (même sens). Nous voyons, d'autre part, que le sanscrit अहम् *ahám* «je» est devenu en ancien perse *adam*, et que हस्त *hásta* «main» est représenté en persan moderne par *dest*. — Il ne faut pas confondre le verbe *du* «parler» avec un autre verbe *du* «courir», qu'on a rapproché avec raison des racines sanscrites *du*, *dû*, *dív* (cette dernière signifiant également «courir»).

[3] Yajur-véda, VI, 3.

[4] *Nâighaṇṭuka*, II, 14.

[5] III, iv, 9.

mère les différentes formes prises par le suffixe en question : *adyâi*, *adyâin*, *kadyâi*, *kadyâin*, *śadyâi*, *śadyâin*. Le *n* final indique que le suffixe ne reçoit pas l'accent. Le *ś* initial veut dire que la racine paraît sous la même forme que dans les temps spéciaux[1]. Ainsi le précité *pibadyâi* o, selon Sâyaṇa, le suffixe *śadyâin*, parce que l'accent est sur *pi*, au lieu que *mâdayádyâi* a, suivant Mahîdhara, le suffixe *śadyâi*, parce que l'accent tombe sur l'*a*, qui est regardé comme faisant partie du suffixe[2]. Le *k* montre que le thème verbal reste pur, est dénué du gouna, ou est affaibli; exemple : *âhuvádyâi* «pour invoquer»[3], venant de *hu*, forme contractée pour *hvê*. Le suffixe est *adyâi*, ou (sans l'accent) *adyâin*, quand la racine est renforcée ou quand elle est incapable de prendre le gouna; exemple : *kśáradyâi* «pour couler»[4], de la racine *kśar* (classe 1).

§ 853. Les infinitifs sanscrits en *iśyâi* (*rôhiśyâi*) et en *sê* (*ǵiśé*, *mêśê*). — Comparaison avec l'aoriste de l'infinitif, en grec (λῦσαι).

Pâṇini mentionne[5] les formes d'infinitif *rôhiśyâi* et *avyatiśyâi* (ce dernier avec l'*a* privatif). On pourrait les expliquer comme des aoristes de la troisième formation. En effet, la racine *ruh* «croître» ferait, d'après la troisième formation de l'aoriste, *árôhiśam*, et le verbe moyen *vyat* «être ébranlé» a réellement donné *ávyatiśi*, dont il existe des exemples. Si nous retirons l'augment et la désinence personnelle, il reste *rôhiś*, *vyatiś* comme thèmes de l'aoriste : de ces thèmes, par l'adjonction d'un *î* (forme féminine du suffixe *a*), ont pu sortir les noms abstraits *rôhiśî*, *vyatiśî*, qui feraient au datif *rôhiśyâi*, *vyatiśyâi*. Peut-être aussi ces datifs proviennent-ils de thèmes féminins en *i* bref : de même

[1] De même, *śa* désigne le suffixe *a*, quand il forme des adjectifs comme *pibá* «buvant», *paśyá* «voyant», *párayá* «remplissant», c'est-à-dire des adjectifs conservant le thème verbal des temps spéciaux. Voyez Wilson, Introduction à la grammaire de la langue sanscrite, 2e éd. p. 327.

[2] Voyez le commentaire du Rig-véda, par Sâyaṇa, dans l'édition de Max Müller, I, p. 712.

[3] Yajur-véda, III, 13.

[4] Rig-véda, I, LXIII, 8.

[5] III, IV, 10.

que la racine primitive *rauh* a fait *rauhi* « vitesse », les thèmes d'aoriste *rôhis*, *vyatis* auraient formé des noms *rôhiśi*, *vyatiśi*. Au datif, on pouvait alors attendre *ay-ê* aussi bien que *âi*.

Si cette explication est juste, on pourra rapporter à la seconde formation de l'aoriste (aoriste premier grec) les infinitifs en *sê*, comme *vakśê* « pour transporter », *giśê* « pour vaincre »[1]. Le premier de ces deux exemples se trouve dans la scolie de Pâṇini, III, IV, 9. Le second est Rig-véda, I, CXII, 12 : *anuśvâin yâbi ráθam ávataú giśê* « quibus [auxiliis] currum equis-destitutum adjuvistis ad vincendum ». Sâyaṇa appelle la partie finale de cette forme d'infinitif *ksê*[2], parce que la voyelle radicale n'est point frappée du gouna. D'autres fois, la racine prend le gouna : ainsi *mi* « jeter, renverser » fait *mêśê*[3]. Ces infinitifs s'accordent plutôt avec la première formation de l'aoriste, surtout celle du moyen quand la racine finit par une voyelle. En effet, à l'actif, les racines finissant par une voyelle prennent le vriddhi; mais au moyen, à cause du poids plus considérable des désinences, elles se contentent du gouna. Les racines finissant par une consonne s'abstiennent, au moyen, de tout renforcement de la voyelle. Conséquemment, on pourrait aussi rapporter tous les infinitifs en *sê*, qu'ils aient le gouna ou non, à la première formation de l'aoriste. Quoi qu'il en soit, qu'on les rapporte à la première ou à la seconde formation, les infinitifs en *sê* présentent une ressemblance remarquable avec les infinitifs grecs comme λῦ-σαι, τύπ-σαι, δεῖκ-σαι. Si *lû* « couper », *tup* « frapper, blesser », *diś* (pour *dik*) « montrer » avaient formé un infinitif de cette sorte, ils auraient donné sans doute *lû-sê*, *tup-sê*, *dik-śê*. Le grec φῦσαι

[1] L'*ê* est la désinence ordinaire du datif : il faut donc supposer que la voyelle de liaison insérée entre le verbe substantif annexe et les désinences personnelles ne s'étend point aux infinitifs comme *vakśê*, *giśê*. Voyez § 555.

[2] La nomenclature grammaticale pose trois formes : *sê* (suffixe accentué), *sên* (suffixe sans accent), *ksê* (racine sans gouna, suffixe accentué).

[3] Pâṇini, *loc. cit.*

supposerait en sanscrit un infinitif *bû-šê* : nous avons, en effet, dans le dialecte védique, un impératif aoriste *bû-ša* (= φῦσον), *būšatam*[1] (= φύσατον); toutefois la forme correspondante de l'indicatif aoriste ne s'est pas conservée.

§ 854. L'infinitif latin. — Comparaison avec l'infinitif sanscrit en *sê*, *asê*.

Les infinitifs védiques en *sê* et leurs analogues grecs en *σαι* nous amènent aux infinitifs latins en *re*. Déjà dans les Annales de littérature orientale[2], j'ai rapproché la syllabe finale de *es-se*, *pos-se* et celle de *τύπ-σαι*. Il est certain que le verbe substantif est contenu dans les infinitifs latins en *re* (pour *se*), comme il est renfermé en grec dans l'aoriste premier et en sanscrit dans les quatre premières formations de l'aoriste. C'est ce qu'on voit clairement par le verbe *pos-se* (pour *pot-se*), car *possum*, dans toute sa conjugaison, nous montre l'union de *pot* (par assimilation *pos*) avec le verbe substantif[3]. Un infinitif latin qui correspond parfaitement aux infinitifs sanscrits en question, c'est *es-se* (pour *ed-se*) «manger»[4] : en effet, si la racine sanscrite *ad* «manger» avait un infinitif de cette sorte, il serait *at-sê*. Dans *fer-re* (pour *fer-se*) et dans *vel-le* (pour *vel-se*), la sifflante du verbe auxiliaire s'est assimilée à la consonne précédente. Pour *fer-re* on aurait attendu dans le dialecte védique *br̥-šê* ou *bar-šê*. Aux infinitifs latins *da-re*, *stâ-re*, *î-re* correspondraient en sanscrit védique *dâ-sê*, *stâ-sê*[5], *i-šê*[6] (comparez *ǵi-šê*, § 853) ou *ê-šê* (comparez *mêšê*).

[1] Dans *upa-būšatam*.

[2] Londres, 1820, p. 58.

[3] Sur *pot-ui*, pour *pot-fui*, voyez § 558.

[4] La forme *ed-e-re* existe également.

[5] Ou peut-être *sti-šê*, avec affaiblissement de l'*â* en *i*, comme dans *sti-tá* (voyez plus haut, p. 74, note 2) ou *sti-ti* (§ 841).

[6] Dans Pâṇini (scolie, III, IV, 9) on trouve en effet *préšê*, contraction pour *pra-išê*.

Tous les verbes latins précités adjoignent immédiatement les désinences à la racine, soit à toutes les personnes, soit du moins à quelques-unes, c'est-à-dire qu'ils correspondent à la deuxième classe sanscrite (§ 109ᵃ, 3). Les autres verbes ont à l'infinitif la voyelle caractéristique de la classe. La troisième conjugaison change son *i* (qui représente un ancien *a*) en *e*, à cause de la consonne *r* qui suit[1]; on a donc *veh-e-re* en regard du sanscrit *vak-šê* (par euphonie pour *vaḥ-sê*).

Peut-être faut-il aussi regarder comme la voyelle caractéristique de la classe l'*a* des infinitifs sanscrits en *asê*[2] : alors *ǵîv-á-sê*[3] «pour vivre» (comparez *ǵîv-a-ti* «il vit») serait le pendant du latin *viv-e-re*[4]. Comme exemples d'infinitifs en *asê* nous citerons encore : *ṛńǵásê* «pour orner», *ćákšasê* «pour voir». Le premier, dans un passage du Rig-véda, est accompagné de *stốtavê*, qui est un datif de l'infinitif ordinaire en *tu* : *vḗmi tvâ pûšann ṛńǵásê vḗmi stốtavê* «je viens pour te glorifier, ô Pûshan, je viens pour [te] louer»[5]. L'autre exemple se trouve à côté de l'infinitif ordinaire *ḗtavê* «pour aller» : *yâ̆bih śácîbih ... prá andhán śrôṇáń ćákšasa ḗtavê kṛtháh* «par quelles actions vous avez fait l'aveugle (Riǵrâçva) [capable de] voir, Çroṇa [capable de] marcher»[6].

§ 855. Origine de la forme infinitive *-sê*, *-asê*. — Comparaison avec le latin. — Origine de l'infinitif passif latin.

Il se pourrait aussi que l'*a* des infinitifs sanscrits en *asê* fût

[1] Voyez § 84.

[2] Voyez Pâṇini, III, iv, 9.

[3] L'infinitif *ǵîvásê* se trouve fréquemment dans les Védas. On le rencontre entre autres Rig-véda, I, xxxvii, 15, où il gouverne l'accusatif : *smási ámá vayám ēšâm viśvań ćid âyur ǵîvásê* «nous leur appartenons (aux Maruts), pour vivre toute la vie».

[4] Ce serait donc le même *a* que nous aurions dans *ǵîv-á-sê* et dans *pát-a-tra-m* «aile» (§ 815ᵇ) ou *ár-a-ti-s* «peur» (§ 847).

[5] Passage du Rig-véda cité par Benfey (Glossaire du Sâma-véda, p. 34).

[6] Rig-véda, I, cxii, 8.

la voyelle radicale du verbe substantif, quoique cette voyelle se perde ordinairement en composition et même dans beaucoup de formations simples (§ 480). En ce cas, *-asê* correspondrait au latin *esse*, à moins qu'il ne faille diviser de cette façon : *es-se*, et voir deux fois la même racine dans le même mot[1]. Quoi qu'il en soit, si les exemples précités comme *vakśê*, *ǵîvásê* contiennent réellement le verbe *as* «être», leur formation infinitive est, au fond, la même que celle des infinitifs simples comme *dṛśê*, dans lesquels la désinence dative est venue s'ajouter à la racine nue. Ces derniers expriment toujours la relation qui est habituellement marquée par le datif. Ainsi nous avons dans le Rig-véda : *sûryan dṛśê* «pour voir le soleil»[2]; *idán nô barhír âsádê* «pour s'asseoir sur cette litière [qui est] à nous»[3]; *atikrámê* «pour dépasser, pour négliger»[4]. Le passage auquel est emprunté le dernier exemple mérite une attention particulière, en ce que le datif de l'infinitif y semble tenir lieu du nominatif d'un participe futur passif, absolument comme on dit en allemand : *er ist zu loben* «il est à louer», littéralement «il est pour la louange». Dans le passage en question du texte sanscrit, le verbe substantif est nécessaire au sens, quoique, comme il arrive si souvent dans cette langue, il ne soit point exprimé.

Peut-être le latin a-t-il eu des infinitifs formés sur le même modèle que les infinitifs védiques *dṛśê*, *â-sádê*, *ati-krámê*. C'est dans la troisième conjugaison qu'on en peut découvrir la trace. Nous voyons, en effet, qu'à côté de *amare* nous avons *amari*, *amarier*; à côté de *monere* nous avons *moneri*, *monerier*; à côté de *audire* on a *audiri*, *audirier*. Si *dicere* est la forme primitive,

[1] La possibilité d'un tel fait a été indiquée plus haut (§ 708) pour le subjonctif *essem*. Comparez Curtius, Formation des temps et des modes, p. 352.
[2] Rig-véda, I, XXIII, 21.
[3] *Ibid.* I, XIII, 7.
[4] *Ibid.* I, CV, 16.

on devrait donc avoir *diceri*, *dicerier*, au lieu de quoi l'on trouve *dici*, *dici-er*. Nous en pourrions conclure qu'il y a eu plus anciennement un infinitif actif *dice*[1].

Quelle est l'origine de l'infinitif passif latin ? évidemment la forme en *i* (*laudari*, *videri*, *credi*) est une mutilation pour la forme plus ancienne *i-er* (*laudari-er*, *videri-er*, *credi-er*). Je regarde la syllabe *er* comme une métathèse pour *re*, qui est lui-même une altération de *se*. Les infinitifs passifs tels que *laudari-er* renferment donc l'accusatif du pronom réfléchi[2]. Il est vrai que d'après l'actif *laudare* nous devions avoir *laudareer*. Mais c'est probablement pour éviter la rencontre des deux *e* que le premier a été changé en *i*.

On peut encore remarquer que l'*e* final de l'infinitif latin est bref, tandis qu'en sanscrit et en grec nous avons des diphthongues (*sê*, *σαι*). Mais c'est à la fin des mots que les voyelles sont le plus sujettes à être abrégées ou même supprimées[3]. Quant à l'*î* long du passif, nous devons sans doute voir dans la quantité de la voyelle une compensation pour la chute de la syllabe *er*[4].

REMARQUE. — Sur le sens des infinitifs en *é* et en *tavâi*, d'après les gram-

[1] Autrement, il faut admettre que *dici* et *dicier* sont des mutilations pour *diceri*, plus anciennement *dicerier*.

[2] Voyez § 476 et suiv.

[3] On a, par exemple, un *ĕ* bref dans *benĕ*, *malĕ*, quoique les adverbes formés des adjectifs de la seconde déclinaison aient généralement un *ê* long. Je vois dans cet *ê* le représentant de la diphthongue sanscrite *ê* (= *a* + *i*), qu'on trouve au locatif des thèmes en *a*. Comparez, par exemple, *novê* avec le locatif sanscrit *návê*, du thème *náva* «nouveau». L'*ê* final s'est également abrégé à la fin de certains impératifs de la deuxième conjugaison latine, comme *cavĕ*. De même, en vieux haut-allemand, nous voyons s'abréger régulièrement l'*ê* du subjonctif, quand il est final; exemple : *bĕre* «qu'il porte» = sanscrit *bárêt*, gothique *bairai* (§ 694).

[4] Nos grammaires latines disent que l'*i* final est toujours long, sauf quelques exceptions qu'elles indiquent. Mais je ne voudrais pas me prévaloir de cette règle, car partout où l'*i* final est long en latin, la longue a sa raison d'être : ainsi au génitif singulier et au nominatif pluriel de la deuxième déclinaison, au datif singulier de la troisième (§§ 177 et 228 *).

mariens de l'Inde. — Nous venons de voir un infinitif sanscrit en *ê* ayant la signification d'un participe futur passif. Dans les constructions de ce genre, Pâṇini paraît effectivement regarder les infinitifs en *ê*, ainsi que ceux en *tavâi* (§ 849), comme des représentants védiques des participes futurs passifs en *ya*, *tavya*, *anîya*. C'est ce que nous voyons par une règle où il dit[1] que dans les Védas les suffixes *tavâi*, *ê*, *ênya* et *tva* sont employés avec le sens des suffixes *kṛtyas*. On appelle *kṛtya*, dans le langage grammatical de l'Inde, les suffixes formant les participes futurs passifs. Ainsi *tavâi* et *ê*, qui sont des datifs, sont placés par Pâṇini sur la même ligne que les suffixes déclinables *ênya*, *tva*. Un peu plus loin, *avaćakšê* (racine *ćakš*, préfixe *ava*) est expliqué comme un participe de cette sorte. Le commentaire donne *nâ 'vaćakšê* comme étant pour *nâ 'vakyâtavyam* «non narrandum»[2]. De même, le passage précité du Rig-véda *nâ 'tikramê* est rendu dans le commentaire de Sâyaṇa par *nâ 'tikramituṅ śakyaḥ*, et le commentateur se réfère à la règle de Pâṇini.

§ 856. Le parfait de l'infinitif, en latin. — Formes comme *faxo*, *ausim*. — Infinitifs en *ssere* (*impetrassere*).

Il nous reste à examiner en latin le parfait de l'infinitif. Dans les formes comme *amavi-sse*, *monui-sse*, *legi-sse*, *audivi-sse*, il est aussi impossible de méconnaître la présence du verbe substantif que dans les plus-que-parfaits comme *amaveram*. L'*e* initial de l'infinitif *esse* a été supprimé dans *amavi-sse*, comme celui de l'imparfait *eram* l'a été, selon notre explication, dans *amave-ram* (§ 644). L'infinitif en question, aussi bien que le plus-que-parfait, sont des formations nouvelles.

Je regarde, au contraire, comme appartenant au fonds primitif de la langue les infinitifs tels que *scrip-se*, *consum-se*, *admis-se*, *divis-se*, *dic-se*, *produc-se*, *abstrac-se*, *advec-se*[3], qu'on trouve en grand nombre dans les anciens auteurs. Je rapproche

[1] III, IV, 14.
[2] III, IV, 15.
[3] Struve, De la déclinaison et de la conjugaison latine, p. 178.

ces formes des infinitifs de l'aoriste en grec [1]; ainsi *scrip-se*, *dic-se* viendront se placer à côté de *γράπ-σαι*, *δεῖκ-σαι*, et *ad-vec-se* à côté du sanscrit *vak-šê* (§ 853). Il est important d'observer qu'en regard de toutes les formes comme *scrip-se*, *consum-se*, *admis-se*, *divis-se*, etc. on trouve, comme points de départ, des parfaits de l'indicatif analogues : entre *scrip-si* et *scrip-se* le rapport est donc le même qu'entre les aoristes grecs en *σα* (*ξα*, *ψα*) et les infinitifs en *σαι* (*ξαι*, *ψαι*). Les infinitifs *invas-se*, *divis-se* (par assimilation pour *invad-se*, *divid-se*) [2] sont plus complets que les parfaits *invâ-si*, *divi-si*, qui ont perdu la lettre finale de la racine; toutefois, par compensation, *divi-si* a allongé son i bref.

Les futurs antérieurs comme *faxo*, *capso*, *axo*, *accepso* [3], ainsi que les parfaits et plus-que-parfaits du subjonctif, comme *axim*, *ausim*, *objexim*, *excessis*, *dixis*, *induxis*, *traxis*, *sponsis*, *amissis*, *injexit*, *extinxit*, *ademsit*, *serpsit*, *incensit*, *faxem*, *extinxem*, *intellexes*, *recesset*, *vixet*, *traxet* [4], présentent une analogie extérieure avec les infinitifs en *se*; mais je doute qu'ils doivent être placés sur la même ligne. D'abord, la plupart d'entre eux n'ont point de parfait de l'indicatif en *si* (*xi* = *c-si*); ensuite, quand même ils en auraient tous, on aurait de la peine à expliquer comment, par exemple, *extinxem* serait venu du parfait *extinxi*, et *capso*, *axim* des parfaits supposés *capsi*, *axi*. En effet, au temps où furent créés en latin le futur antérieur, le parfait et le plus-que-parfait du subjonctif, qui sont des formations relativement récentes [5], on avait probablement cessé de sentir la présence du

[1] Nous avons essayé de montrer (§ 546 et suiv.) que, par leur formation, les parfaits latins sont originairement des aoristes.

[2] Comparez § 101.

[3] Nous avons vu (§ 6) que l'on a un *i* dans *accipio*, *abjicio*, parce que la syllabe est ouverte, et un *e* dans *acceptus*, *abjectus*, parce que la syllabe est fermée. L'*e* de *accepso*, *abjexim* est dû au même fait.

[4] Struve, De la déclinaison et de la conjugaison latine, p. 175.

[5] On a vu qu'*amavero* s'est formé par l'addition du futur *ero* au thème du parfait

verbe substantif dans les parfaits comme *serp-si*[1]. Le verbe auxiliaire, en venant se joindre aux parfaits supposés *axi*, *faxi*, *sponsi*, aurait donc produit des formes comme *faxero*. Si l'on suppose que *faxo* vient de *faxero* par l'omission de la syllabe *er*, je demanderai pourquoi on ne trouve pas un seul exemple de *fēco* à côté de *fēcero*, de *cēpo* à côté de *cēpero*, de *tetigo* à côté de *tetigero*. On pourrait encore expliquer le rapport entre *fēcero* et *faxo* de deux autres manières : *faxo* viendrait de *facero*, dont le *r*, sorti d'un ancien *s*, serait retourné à son état primitif et se serait uni, après la suppression de l'*e*, avec la consonne finale de la racine. Ou bien *faxo* serait venu de *faceso* à une époque où le *s*, placé entre deux voyelles, ne s'était pas encore changé en *r* (§ 22). Mais l'une ou l'autre supposition me paraît également invraisemblable.

L'explication que je préfère aujourd'hui pour les formes comme *faxo*, *axim*, *extinxem* est la suivante. Je suppose qu'elles proviennent d'une espèce disparue de véritables parfaits, car, selon moi, le temps conservé en latin sous le nom de parfait est en réalité un aoriste[2]. Ainsi à côté des aoristes *fēci*, *cēpi* (§ 548), *dic-si*, *duc-si*, *spo-pondi* (§ 579), on aurait eu anciennement les parfaits *fefaca* (ou *pefaca*), *cecapa*[3], *didica*, *duduca*, *spoponda*. Ces formes de parfait de l'indicatif ont-elles fini par perdre leur redoublement, comme l'imparfait et l'aoriste ont rejeté l'aug-

(*amavi-ero*), et de même *amaverim*, *amavissem* par l'addition de *sim*, *essem* (*amavi-sim*, *amavi-essem*) (§§ 644 et 710).

[1] Ces parfaits, si l'explication donnée plus haut (§ 551 et suiv.) est juste, sont antérieurs à la séparation des idiomes, car ils sont les représentants des aoristes grecs et sanscrits.

[2] Voyez § 551 et suiv.

[3] La loi qui veut qu'en latin un *a* s'affaiblisse en *i*, quand le verbe est chargé du redoublement (§§ 6 et 579), n'a pas dû exister de toute antiquité. Je suppose qu'à l'époque vers laquelle nous essayons de remonter, cette loi n'était pas encore en vigueur : comparez l'osque *fefacust*, qui correspond, quant à la signification, au latin *fecerit*.

ment, ou est-ce seulement quand le verbe substantif (*fac-so*, *dic-sis*, *vic-set*) est venu s'y joindre, que le redoublement a été supprimé? C'est une question que nous n'essayerons pas de décider[1]. Quelle que soit la réponse qu'on y fasse, je suppose qu'il y a eu un temps où les futurs antérieurs avaient un redoublement, et où l'on disait, par exemple, *fefaxo* (ou *pefaxo*), *cecapso*. A ces formes répondraient très-bien, en grec, les futurs antérieurs comme λελύ-σο-μαι, τετύπ-σο-μαι, à côté desquels il a dû exister d'abord des actifs λελύ-σω, τετύπ-σω.

Si cette explication n'est pas juste, il ne nous reste qu'à nous en tenir à celle qui a été donnée plus haut (§ 664) et qui a déjà été proposée dans mon premier ouvrage[2]. Les futurs antérieurs seront alors par leur formation, comme ils le sont en partie pour le sens, de véritables futurs primaires. Et, de fait, entre le latin *axo* et le grec ἄξω, il est impossible de découvrir la moindre différence. Madvig, qui adopte la même explication[3], compare les formes latines comme *levasso* avec les futurs grecs comme γελάσω. Le redoublement de *s* serait donc purement phonétique[4], comme dans le grec ἐγέλασσα, que rappelle Madvig, et comme dans le précité ἐτέλεσσα (§ 708). Même en regardant *levasso* comme une forme mutilée pour *lelevasso* et comme

[1] Dans la première hypothèse, *faca*, *capa*, *sponda* seraient à *fefaca* ou *pefaca*, *cecapa*, *spoponda* ce que le gothique *band* «je liai» est au sanscrit *babánda*, ainsi qu'aux prétérits qui ont conservé en gothique leur redoublement, comme *gaigrót* «je pleurai, il pleura» (= sanscrit *čakránda*, § 589). Dans la seconde supposition, on peut rapprocher ce qui se passe pour les formes latines comme *cecidi*, *cucurri*, qui, en composition avec un préfixe, perdent leur redoublement : *occidi*, *accurri*. Si, par exception, *do* et *sto* gardent leur redoublement en composition, cela tient probablement à la structure de la racine, qui est d'une nature plus faible et se termine par une voyelle. Au contraire, en sanscrit, les aoristes redoublés comme *ádudruvam* conservent aussi en composition la syllabe réduplicative.

[2] Système de conjugaison de la langue sanscrite, p. 98.

[3] *De formarum quarumdam verbi latini natura et usu*, p. 6.

[4] C'est-à-dire sans valeur étymologique.

un véritable futur antérieur, on peut aussi bien le rapprocher de *γελάσω* que de *τετιμήσομαι*, en ce qui concerne la manière dont la relation du futur y est exprimée.

A l'appui de cette explication, nous citerons les anciens infinitifs en *ssere*[1], ayant la signification de futurs primaires : *impetrassere, reconciliassere, expugnassere, averruncassere, depeculassere, deargentassere.* Si l'on fait abstraction du suffixe infinitif, qui en latin est partout celui de l'infinitif aoriste (*σαι*), et si on laisse de côté le redoublement de *s*, lequel n'a rien d'insolite, les formes comme *impetrassere* correspondent bien aux infinitifs grecs comme *γελάσειν*. On est autorisé à supposer que ces infinitifs n'étaient pas limités dans le principe à la première conjugaison, mais qu'on avait aussi des formes telles que *habessere, axere* (= *ἄξειν*), *faxere, capsere.* C'est le cas de rappeler les futurs antérieurs en osque et en ombrien, car sur bien des points ces dialectes nous présentent des formes plus anciennes que le latin. Dans la plupart de ses futurs antérieurs, l'ombrien unit le futur antérieur du verbe substantif avec le thème du présent ou avec la racine nue du verbe principal; mais le *f* de *fu* est supprimé après une consonne et même, dans un exemple (*i-ust* «iverit»), après une voyelle. L'ombrien *fak-ust* signifie donc littéralement «il aura été faisant», tandis que le latin *fecerit* veut dire «il sera ayant fait». Sont formés de la même manière : *covort-ust* «converterit», *ampr-e-fus* «ambiverit» (comparez *fus* ou *fust* «fuerit»), *ambr-e-furent* «ambiverint» (comparez *furent* «fuerint»), *fak-urent* «fecerint»[2]. En osque, c'est le même principe de formation; mais dans ce dialecte nous n'avons pas d'exemple où le *f* se soit conservé. Cela n'a pas empêché Mommsen de reconnaître la racine *fu* dans *dikust* «dixerit», *pruhibust* «prohibuerit», *fefakust* «fecerit», même avant que l'ombrien eût

[1] Struve, De la déclinaison et de la conjugaison latine, p. 180.

[2] Voyez Aufrecht et Kirchhoff, Monuments de la langue ombrienne, p. 146.

mis le fait hors de doute[1]. Comme la racine *fu* n'entre régulièrement dans la conjugaison du verbe substantif qu'au parfait, elle a acquis en quelque sorte la faculté d'exprimer le passé par elle-même. Cela n'empêche pas toutefois que l'osque *fust* ne signifie aussi «erit»[2], et c'est peut-être dans le sens du futur qu'il faut expliquer également l'auxiliaire que contient *fefakust* : dans cette forme, qui signifierait littéralement «il sera ayant fait», l'idée du passé serait exprimée par le redoublement, et le futur par *ust* (pour *fust*). Cette explication pourrait s'appliquer aussi en ombrien à quelques formes redoublées de futur antérieur[3].

§ 857. Mots-racines employés comme infinitifs dans le dialecte védique. — Infinitifs formés à l'aide du suffixe *a*, en osque, en ombrien et en latin. — Substantifs abstraits formés à l'aide de ce suffixe, en sanscrit, en grec, en latin et en lithuanien.

Dans le dialecte védique on emploie aussi comme infinitifs des mots-racines[4] à signification abstraite. Ces mots se trouvent toujours à l'accusatif et sont régis par le verbe *śak* «pouvoir». Selon Pâṇini[5], il faut établir deux classes, suivant que la voyelle radicale est renforcée ou non. Le commentaire cite comme exemples : *agnin vâi dêvâ vibâǵan nâ 'śaknuvan*[6] «ignem certe dii dividere non potuerunt»[7]; *apalupan nâ 'śaknuvan*[8] «di-

[1] Études osques, p. 62.

[2] Voyez Mommsen, Études osques, p. 61. Comparez le zend *būsyêiti* et le lithuanien *bûs* (§ 664).

[3] Aufrecht et Kirchhoff, Monuments de la langue ombrienne, p. 146.

[4] Voyez § 111.

[5] III, IV, 12.

[6] Pour *agnim vâi dêvâs vibâǵam na aśaknuvan.*

[7] En l'absence du contexte il est impossible de déterminer exactement la signification de *vibâǵam*.

[8] Pour *apalupam na aśaknuvan.*

ruere non potuerunt». A ces exemples nous joignons les suivants : *śakêma tvâ samidam* «puissions-nous t'allumer»[1]; *mâ śakan pratidâm iśum* «qu'ils soient incapables de poser la flèche [sur l'arc]»[2].

Il est probable qu'originairement ces infinitifs n'étaient pas limités à la construction avec *śak* «pouvoir». Je ne crois pas toutefois qu'ils aient jamais été d'un emploi très-étendu, parce que parmi les différentes sortes de mots à signification abstraite le mot-racine est l'espèce la plus rare. Aussi ne puis-je partager l'opinion d'Aufrecht et Kirchhoff, qui rapprochent des formes védiques les infinitifs osques comme *deikum* «dicere», *akum* «agere», *moltaum* «multare», et les infinitifs ombriens *aferu*, *afero* «circumferre», *erum*, *ero* «esse». Je rapporte ces formes à la deuxième déclinaison, qui en osque fait à l'accusatif *um* ou *om*[3], tandis qu'en ombrien la nasale est souvent supprimée. Nous avons vu qu'en sanscrit également les noms formés à l'aide du suffixe अ *a*[4] s'emploient quelquefois comme infinitifs. Au contraire, dans l'hypothèse d'Aufrecht et Kirchhoff, les mots-racines *deik*, *ak* feraient attendre en osque un accusatif *deik-im*, *ak-im*, d'après l'analogie des noms de la troisième déclinaison[5]. Quant à l'infinitif *moltaum* «multare», c'est l'exemple qui montre le mieux la présence du suffixe formatif *u*, lequel est venu se joindre ici à un thème verbal de la première conjugaison. Comme celle-ci correspond à la dixième classe sanscrite, on peut rapprocher les infinitifs sanscrits et zends tels que चोरयाम् *côr-ay-*

[1] Rig-véda, I, XCIV, 3.

[2] Atharva-véda, XI, V, 5, 6. Cité par Aufrecht et Kirchhoff, Monuments de la langue ombrienne, p. 148, note.

[3] La seule différence qu'on puisse signaler, c'est que l'*u* des infinitifs *deikum*, *akum*, *moltaum* n'est pas ponctué. Voyez Mommsen, Études osques, p. 66.

[4] C'est-à-dire les noms qui correspondent à la deuxième déclinaison latine.

[5] En ombrien, les noms de la troisième déclinaison ont perdu, comme en grec, la nasale finale de l'accusatif masculin ou féminin : ils se terminent par *u* ou *o*.

ăm, [illegible] *raud-ay-aṅm* (§ 619). Mentionnons encore la forme osque *triibarakavum*, s'il faut, en effet, comme le suppose Mommsen, y voir un parfait de l'infinitif : *v-um* (par euphonie pour *u-um*, qui lui-même est pour *fu-um*) serait alors l'infinitif de la racine *fu*, avec la signification passée; le *f* serait tombé comme dans *dik-ust* «dixerit» (§ 856), pour *dik-fust*.

Curtius[1] rapproche le latin *venum* (*venundo* «je donne» ou plutôt «je place pour vendre»[2]) des infinitifs présents en *um* que l'osque nous a conservés. Si ce rapprochement est juste, comme je le crois, le mot en question, dont il nous reste aussi le datif (*veno*, *venui*) et l'ablatif (*veno*), a dû appartenir d'abord à la deuxième déclinaison. L'*u* de la quatrième déclinaison ne se rencontre jamais en latin comme suffixe formatif d'un nom abstrait, au lieu que l'*u* (pour *ŏ*, § 116) de la seconde correspond très-bien à l'*a* des nombreux noms masculins abstraits que nous trouvons en sanscrit. Nous citerons comme exemples : *bêda-s* «l'action de fendre» (racine *bid*), *čêda-s* (même sens, racine *čid*), *yôga-s* «union» (racine *yuǵ*), *krôda-s* «colère» (racine *krud*), *hâsa-s* «rire» (racine *has*). C'est ordinairement la voyelle radicale qui reçoit l'accent : elle prend le gouna quand elle en est susceptible; un *a* radical est allongé quand il est suivi d'une seule consonne. En grec, comme formation du même genre nous avons : *πάλο-ς*, *φόβο-ς*, *δρόμο-ς*, *βρόμο-ς*, *τρόμο-ς*, *φόνο-ς*, *πλό(F)ο-ς*, *πόνο-ς*[3], *ἔλεγχο-ς*, *ἵμερο-ς*. Le suffixe et l'accentuation sont les mêmes qu'en sanscrit. En latin, outre *venŏ*, nous n'avons guère à mentionner que *ludŏ* et peut-être *jocŏ* : la racine de ce dernier mot est incertaine.

[1] Journal d'archéologie, 1847, p. 490.

[2] Voyez § 632.

[3] L'*o* est une voyelle plus pesante que l'*ε*, quoiqu'il soit, comme ce dernier, le représentant d'un ancien *a* (§§ 3 et 92ª). Le choix de l'*o* dans les mots comme *δρόμος*, *πόνος* (à côté de *δρέμω*, *πένομαι*) rappelle le renforcement de la voyelle radicale dans les noms abstraits sanscrits.

Le lithuanien a également conservé le suffixe *a* : *mėga-s* « sommeil » (*mėgmi* « je dors »), *ùż-mata-s* « reproche, accusation »[1] (*metù* « je jette »), *báda-s* « faim » (*badù* « j'ai faim », comparez le sanscrit *bād* ou *vād* « tourmenter »), *jũka-s* « rire » (comparez le latin *jocu-s*), *kára-s* « débat, guerre », *mėna-s* « intelligence » (*menù* « je songe »), *maìna-s* « échange » (*mainaú* « j'échange »), *rėda-s* « ordre, arrangement », *rõda-s* « conseil » (*rõdau* « je montre »).

§ 858. Noms abstraits formés à l'aide du suffixe *a*, en ancien slave.

En ancien slave, il faut rapporter ici les masculins abstraits dont Dobrowsky a dit qu'ils contenaient la racine pure[2]. Mais en réalité ces noms contiennent le suffixe *o* (pour *a*, § 257), lequel est remplacé au nominatif-accusatif par ъ *ŭ* : seulement Dobrowsky n'écrit pas cette voyelle. Comme exemples nous citons : ловъ *lovŭ* « l'action de prendre » (en sanscrit, *lāba-s* « l'action d'obtenir »); токъ *tokŭ* « l'action de couler » (текѫ *tekuṅ* « je cours »); исходъ *ischodŭ* « sortie »; гладъ *gladŭ* « faim »[3]; стоудъ *studŭ* « honte »; страдъ *stradŭ* « crainte », des thèmes *lovo*, *toko*, *ischodo*, *glado*, *studo*, *strado*. Comme le grec, le slave choisit pour la syllabe radicale la voyelle la plus vigoureuse : on a, par exemple, *tokŭ* à côté de *tekuṅ*, de même que nous avons vu *δρόμος* à côté de *δρέμω* et *φόβος* à côté de *φέβομαι*. Le rapport de стоудъ *studŭ* « honte » avec стыд *stūd* (стыдѣти сѧ *stūdêti saṅ* « avoir honte »[4]) ressemble à celui qui existe en sanscrit entre l'abstrait *yōga-s* « union » et *yug* « unir ».

[1] Ce nom a conservé l'ancien *a*, qui s'est altéré en *e* dans le verbe et dans la plupart des dérivés de la même racine. *Metù* « je jette » est avec *ùż-mata-s* « reproche » dans le même rapport que *τρέπω* avec *ἔτραπον*.

[2] *Institutiones linguæ slavicæ*, p. 267.

[3] Sanscrit *gard*, *gṛd* « désirer », gothique *grêdôn* « avoir faim ». Voyez Glossaire sanscrit, au mot *gṛd*.

[4] Miklosich, *Radices*, p. 88.

§ 859. Noms abstraits formés à l'aide du suffixe *a*, en gothique et en zend.

Dans les langues germaniques, les noms abstraits masculins anciennement formés à l'aide du suffixe *a* ont rejeté cette voyelle au nominatif-accusatif, et de cette façon ils ont pris l'apparence de mots-racines. Mais comme la même chose est arrivée pour les thèmes en *i*, et que les autres cas du singulier ne présentent point de différence, il est impossible de dire si, par exemple, le gothique *thlauh-s* «fuite» est pour *thlauha-s* ou *thlauhi-s*[1]. Dans la première hypothèse, on peut rapprocher les formations sanscrites comme *yôga-s*, quoique probablement la diphthongue gothique soit due à l'influence de la lettre *h*[2], et non au gouna. Pour *slêp-s* «sommeil» la comparaison des dialectes congénères permet de poser le thème *slêpa*, et non *slêpi*.

Les noms abstraits formés à l'aide du suffixe *a* existent aussi en zend : c'est ce que prouvent les thèmes : *sauśa* «désir, volonté» (racine sanscrite *ǵuś* «aimer, désirer»), *fraśa* «interrogation», *nâśa* «destruction», *fravâka* «proclamation», *rauda* «croissance».

Remarque. — Modifications de la voyelle radicale, dans les thèmes en *a*, en gothique, en sanscrit et en grec. — La racine du précité *thlauh-s* «fuite» est *thluh* «fuir», qui fait au présent *thliuha*, au prétérit *thlauh*, *thlauhum*. De ce que la diphthongue *au* se retrouve dans ces dernières formes, on n'est pas en droit de conclure que *thlauh-s* dérive du prétérit; alors on pourrait aussi faire dériver le sanscrit *yôga-s* «union» de *yuyôga* «j'ai uni, il a uni», et le grec δρόμο-ς de δέδρομα. La vérité est que, pour la formation des mots aussi bien que pour celle des temps, le langage s'adresse tantôt à la voyelle radicale pure, tantôt à la voyelle renforcée, et que de plus, en grec et en germanique, à côté de la voyelle primitive, on se sert de dégradations

[1] Voyez § 135.
[2] Voyez § 82.

plus ou moins fortes de cette voyelle. Quand on dirait en grec δράμος, au lieu de δρόμος, il ne s'ensuivrait pas encore que ce nom abstrait dérivât de l'aoriste (ἔδραμον) : tout ce qu'on en pourrait conclure, c'est que le substantif, comme l'aoriste, a gardé la voyelle radicale sous sa forme primitive, tandis que δρέμω et δέδρομα nous présentent l'ancien α affaibli en ε et en ο.

En gothique, l'*a* s'est affaibli en *i* et en *u*[1] : ainsi la racine *rann* «courir, couler» fait *rinna* «je cours», *rann* «je courus», *runnum* «nous courûmes» et *run(a)-s* «course»; mais on n'a pas plus le droit de faire dériver le substantif *runs* «course» du prétérit pluriel *runnum* «nous courûmes», que, par exemple, le substantif neutre *anafilh* «tradition» du présent *filha* «je cache». *Runs* vient de la racine *rann* comme *anafilh* de la racine *falh*. De même encore *drus* «chute» (pour *drusa-s* ou *drusi-s*[2]) ne doit pas être dérivé du prétérit pluriel *drusum* «nous tombâmes»; il contient la voyelle radicale pure que renferme aussi *drusum*, tandis que le présent *driusa* «je tombe» a pris le gouna par i (§ 27), et le prétérit singulier *draus* le gouna par *a*.

§ 860. Ablatif des noms abstraits en *tu*, employé comme infinitif.

Nous revenons à l'infinitif sanscrit formé avec le suffixe *tu*. Dans le dialecte védique, on trouve des exemples de l'ablatif et du génitif[3] : toutefois leur emploi est rare. Dans les exemples cités par les grammairiens[4], on pourrait aussi bien regarder ces infinitifs comme des noms abstraits ordinaires : ainsi la phrase *purâ sûryasyô 'dêtôḥ*[5] se traduirait en latin par «ante solis ortum», et l'on aurait le même droit de regarder en latin comme un infinitif le mot *ortus*, partout où il se rencontre. Dans les

[1] L'*i* est l'affaiblissement extrême de l'*a*, l'*u* est un affaiblissement moindre (§ 490). En grec, l'ε est un plus grand, l'ο un moindre affaiblissement. Conséquemment *run-s* (s'il est pour *runa-s*) présente la même formation et occupe le même degré que les noms grecs comme δρόμο-ς.

[2] Voyez § 135.

[3] La forme de l'ablatif et du génitif étant la même, c'est seulement par le sens qu'on peut distinguer les deux cas.

[4] Pâṇini, III, IV, 16.

[5] Pour *purâ sûryasya udêtôs*. L'ablatif *ud-êtôs* est régi par *purâ* «avant».

autres exemples, l'ablatif du nom abstrait en *tu* est également régi par une préposition, soit par *purā́* «avant», soit par *ā́* «jusqu'à». Il en est de même dans ce passage du Rig-véda[1], sur lequel Böhtlingk a déjà appelé l'attention[2] : *ā́ nidā́tōḣ* «jusqu'à la pose [des dés]».

Pâṇini restreint toutefois cette sorte d'infinitifs aux racines *stâ*, *kar* (*kṛ*), *vad*, *ćar*, *hu*, *tam* et *ǵan*. C'est pour cela sans doute que Sâyaṇa ne range point *ni-dā́tōs* parmi les formes qu'il appelle *tôsun*, mais parmi les noms abstraits ordinaires, formés avec le suffixe *tu-n*[3]. Peut-être aussi *ni-dā́tu* a-t-il une déclinaison complète, de sorte qu'il se sépare par là, dans l'opinion des grammairiens indiens, de l'infinitif et de ses représentants védiques.

§ 861. Génitif des noms abstraits en *tu*, employé comme infinitif. — Affaiblissement de la voyelle radicale dans les instrumentaux en *tvā́*.

La forme en *tôs* est employée comme génitif en construction avec *íśvara* «maître, capable de»; exemple : *íśvarô 'ḃićaritôḣ* «capable d'enchanter», littéralement «maître de l'enchantement». Dans les constructions de ce genre, Pâṇini fait du génitif en *tôs* un indéclinable[4]. On a vu que c'est aussi l'explication qu'il donne pour le gérondif en *tvā́* et pour le génitif des mots-racines employés comme infinitifs (§ 849).

Un autre exemple nous est fourni par le Rig-véda[5] : *maďyā́ kártôs* «au milieu de l'action, du travail»[6].

[1] I, XLI, 9.

[2] Pâṇini, t. II, p. 152.

[3] Sur la signification de ces termes, voyez plus haut, p. 122, note 2.

[4] I, I, 40; III, IV, 13.

[5] I, CXV, 4. *Maďyā́* est une forme mutilée pour *maďyé* (= *maďyai*, § 196). L'allongement de l'*a* final du thème sert à compenser la suppression de la désinence casuelle. On peut rapprocher, à cet égard, *vasantā́* pour *vasanté* (Pâṇini, VII, I, 39) et les datifs latins comme *lupô* pour *lupoi* (§ 177).

[6] Le Nâighaṇṭuka cite la forme *kártôs* ainsi que le datif infinitif *kártavâi* et

On remarquera la différence qui existe, en ce qui concerne la voyelle radicale, entre les formes *kártum* (accusatif), *kártavê*, *kártavāi* (datif), *kártôs* (génitif), et l'instrumental *kṛtvā́*, qui provient également du thème *kartu*. Cette différence tient au déplacement de l'accent. L'instrumental ou gérondif, qui prend l'accent sur la désinence casuelle, présente toujours la forme la plus faible de la racine, quand celle-ci est capable de renforcement ou d'affaiblissement.

On peut comparer :

Racine.	Infinitif.	Gérondif.
vać «parler»	*váktum*	*uktvā́*
svap «dormir»	*svắptum*	*suptvā́*
prać «interroger»	*prắṣṭum*	*pṛṣṭvā́*
yaǵ «sacrifier»	*yắṣṭum*	*iṣṭvā́*
grah «prendre»	*gráhītum*	*gṛhītvā́*
śru «entendre»	*śrṓtum*	*śrutvā́*
bû «être»	*bávitum*	*bûtvā́*
yuǵ «joindre»	*yṓktum*	*yuktvā́*
bid «fendre»	*bḗttum*	*bittvā́*
sṭâ «être debout»	*sṭắtum*	*sṭitvā́*
han «tuer»	*hántum*	*hatvā́*.

Remarque. — Accentuation des génitifs et datifs de mots-racines, employés comme infinitifs. — Les génitifs en *as* des mots-racines, quand ils sont employés comme infinitifs, ne prennent point l'accent sur la désinence, mais sur la syllabe radicale [1]. Cette accentuation est contraire à l'usage habituel, qui veut que, hormis les cas forts, les thèmes monosyllabiques fassent porter le ton sur la désinence. Peut-être l'infinitif a-t-il cette accentuation exceptionnelle parce qu'il possède plus de vie et d'énergie que les

le gérondif *kṛtvā́* parmi les mots signifiant *karman* «action». Comparez plus haut, page 129.

[1] Les grammairiens indiens regardent alors la syllabe *as*, non comme une désinence casuelle, mais comme un suffixe formatif. Ils l'appellent *k-as-un* pour indiquer que le suffixe n'a point l'accent tonique et que la racine ne prend point le gouna.

noms abstraits ordinaires. On peut rapprocher ce qui a été dit plus haut (§ 814) des formes en *tár*, *tr*, qui ont deux accentuations différentes, suivant qu'elles régissent l'accusatif en qualité de participes, ou qu'elles figurent simplement comme noms d'agent.

Les datifs des mots-racines, quand ils sont employés comme infinitifs, prennent également l'accent sur la syllabe radicale, au moins là où l'infinitif en *ê* remplace, selon Pâṇini, un participe futur passif[1]. Nous avons, par exemple, *ati-krámê* (§ 855), en regard de l'oxyton *dṛśê*[2].

§ 862. De la syllabe radicale dans les formes comme *yṓktum* et *yuktvā́*. — Genre des noms en *tu*.

L'existence du gérondif *yuktvā́* en regard de l'infinitif *yṓktum* ne doit pas nous empêcher d'admettre que l'un et l'autre aient eu dans le principe le même thème et la même accentuation. A côté de *yṓktum* «joindre» il a dû y avoir d'abord une forme *yṓktvâ* «après avoir joint», à peu près comme au participe présent, à côté de l'accusatif *tudántam*, on a dû posséder originairement un instrumental *tudántâ*. Plus tard, la division en cas forts et en cas faibles ayant eu lieu, on eut la forme privée de nasale et oxytonée *tudatā́*[3]. Comme l'affaiblissement, au gérondif, affecte la racine et non le suffixe, je rappellerai aussi la déclinaison du substantif *patin* «route» : les cas forts dérivent du thème *pántân*, les cas intermédiaires de *patin* et les cas les plus faibles de *pat*. L'accent, qui est sur la syllabe radicale dans les cas forts et sur le suffixe dans les cas intermédiaires, passe, dans les cas très-faibles, sur la désinence. Nous avons, par exemple, *pántânam* «viam», *patíbyas* «viis», *patā́* «per viam». On peut aussi rapprocher la déclinaison de *vâh* «portant», employé comme dernier membre d'un composé, tel que *śáli-vâh* «qui porte le

[1] Pâṇini, III, IV, 14. L'infinitif en *ê* s'appelle alors, dans la langue grammaticale de l'Inde, *k-ê-n*. [Sur le *k* et le *n* de *kên*, voyez plus haut, p. 122, notes 2 et 5. — Tr.]

[2] Pâṇini, III, IV, 11. Rig-véda, I, XXIII, 21.

[3] Voyez § 129.

riz » : l'instrumental *sâly-ûhấ* est avec l'accusatif *sâli-vâham* dans le même rapport que *uktvấ* avec *vâktum*[1].

On demandera peut-être pourquoi l'affaiblissement, qui devrait s'étendre à tous les cas faibles, n'a lieu qu'à l'instrumental[2] : cela tient sans doute à l'emploi extrêmement fréquent de ce dernier cas. Les formes employées le plus souvent sont aussi les plus sujettes à s'user ou à s'affaiblir. Ainsi la racine du verbe substantif *as* perd sa voyelle devant les désinences pesantes du présent, tandis qu'aucune autre racine commençant par une voyelle n'éprouve une mutilation de ce genre dans aucune de ses formes.

En supposant que l'affaiblissement dont il vient d'être question soit indépendant du principe, pour ainsi dire intellectuel, qui a produit la division en cas forts et en cas faibles, j'aurais recours à une explication que j'ai déjà indiquée ailleurs[3]. La syllabe *tvâ*, ayant plus de poids que la syllabe *tum*, a pu agir sur la partie antérieure du mot, et y produire un affaiblissement en même temps qu'elle a attiré l'accent. Dans la seconde conjugaison principale les désinences pesantes exercent un effet analogue sur la racine. Le rapport entre

i-tvấ	et	*ế-tum*,
dviš-ṭvấ	et	*dvếš-ṭum*,
vit-tvấ	et	*vết-tum*,
dat-tvấ	et	*dấ-tum*,
hi-tvấ	et	*hấ-tum*,

serait donc plus ou moins analogue à celui qui existe entre

i-más « nous allons »	et	*ế-mi* « je vais »,
dviš-más « nous haïssons »	et	*dvếš-mi* « je hais ».

[1] Il y a seulement cette différence que la syllabe longue *vâ*, dans *vâh*, se change en *û* long, tandis que la syllabe brève *va*, dans *vac*, se contracte en *u* bref.

[2] On a, par exemple, à côté de l'instrumental *kṛtvấ* le génitif *kártôs*. — Tr.

[3] Abrégé de la Grammaire sanscrite, § 562.

vid-más « nous savons » et *vêd-mi* « je sais »,
dad-más « nous donnons » et *dádâ-mi* « je donne ».
ǵahî-más « nous quittons » et *ǵáhâ-mi* « je quitte ».

Quoi qu'il en soit, il est certain que le même suffixe formatif a donné le gérondif en *tv-â'* et les infinitifs en *tu-m*, *tô-s*, *tav-ê*, *tav-âi*, et que la seule différence essentielle entre ces formes consiste dans la désinence casuelle.

Il reste à déterminer le genre de ce thème substantif abstrait en *tu* : je ne doute pas qu'il ne soit du féminin. Autrefois on ne pouvait l'inférer que de l'instrumental en *tv-â*[1]; aujourd'hui cela ressort aussi du datif en *tav-âi*. Une troisième preuve, ce sont les féminins grecs comme *βοητύ-ς*, *βρωτύ-ς*, *ἐδητύ-ς*, *ἐπητύ-ς*, *ἐλεητύ-ς*, *γελα-σ-τύ-ς*, *ὀρχη-σ-τύ-ς*[2].

Il y a un autre fait qui ressort de ce dernier rapprochement. C'est que les substantifs abstraits en *tu* n'avaient pas encore passé à l'état d'infinitifs ni de gérondifs à l'époque où le grec s'est séparé du sanscrit. En zend même, les noms en *tu* sont des substantifs ordinaires. Tel est, par exemple, *pĕrĕ-tu*, dont le genre féminin est démontré par l'accusatif pluriel *pĕrĕtûs*. Ce mot avait probablement à l'origine une signification abstraite, comme « passage, traversée »[3], mais il a pris le sens concret de « pont ». Un autre appellatif zend, *ṣantu* « ville », a sans doute commencé par signifier « production, création » (racine *ṣan* « produire, mettre au monde »); les formes qui nous sont restées ne permettent pas de déterminer le genre de ce mot.

[1] Un thème masculin ou neutre ferait à l'instrumental *tunâ*, au moins dans le sanscrit classique.

[2] J'ai pour la première fois rapproché ces mots grecs de l'infinitif sanscrit dans mon mémoire intitulé : De l'influence des pronoms sur la formation des mots (p. 25).

[3] Racine *pĕrĕ* = sanscrit *par*, *pṛ*. Voyez Brockhaus, Glossaire du Vendidad-Sâdé, page 376.

Remarque. — Examen de diverses opinions de Benfey[1]. — Hors de composition, la forme infinitive en *tu*, même dans les Védas, n'est point usitée au nominatif. Il est vrai que Benfey voit un infinitif dans *ģivâtu* «vita», qu'on rencontre au nominatif. Je souscrirais à cette opinion, si l'on trouvait le mot en question dans des phrases comme *na śaknôti ģivâtum* «il ne peut vivre», ou comme *ģivitań ģivâtum* «vitam vivere». Mais dans les passages cités par Benfey[2], le sens de «vita» suffit très-bien; de plus, *ģivâtu* n'est pas un féminin, comme les infinitifs en *tu*[3], mais un masculin et un neutre[4]; outre le sens de «vie», il a celui de «nourriture, mets, provision[5] (riz cuit, etc.)», et enfin celui de «remède» (ce qui fait vivre). Je ne saurais donc, au moins en me bornant aux passages cités dans le Glossaire du Sâma-véda, approuver Benfey, quand il dit ailleurs[6] que, dans les Védas, *ģivâtum* est évidemment employé comme infinitif.

Benfey dit encore que le genre masculin de ces infinitifs ressort des datifs védiques en *tavê*. Mais en me reportant au passage de sa Grammaire[7] qu'il cite à l'appui, je lis que les féminins en *u* peuvent terminer leur datif en *avê* ou en *âi*, tandis que les masculins prennent nécessairement la flexion *avê*. Or, ce sont précisément les formes en *avê* et en *âi* que nous rencontrons dans les infinitifs en question, avec cette particularité que devant la désinence plus pesante et exclusivement féminine *âi*, l'*u* du suffixe est également frappé du gouna.

Quant aux gérondifs en *tvâ*, où je vois un instrumental féminin, Benfey ne s'explique point sur ces formes[8]. Il n'en indique ni le genre, ni le cas, et il ne dit point à quelle catégorie grammaticale elles appartiennent : toutefois, comme il fait remarquer[9] que *alań kṛtvâ* «ne fais point» signifie littéralement «assez fait», on pourrait croire que la forme en *tvâ*, construite avec *âlam*, est un participe parfait passif. Je pense, au contraire, que

[1] Nous avons cru devoir transporter ici, comme à sa place la plus naturelle, une note qui dans l'ouvrage allemand se trouve au § 931. — Tr.

[2] Glossaire du Sâma-véda, p. 72.

[3] Voyez § 862.

[4] Voyez Böhtlingk, Les suffixes *uṇâdi*, I, 75.

[5] C'est aussi le sens du latin *victus*, qui a la même racine et le même suffixe.

[6] Grammaire complète de la langue sanscrite, p. 431.

[7] § 727, V.

[8] Page 424 et suiv.

[9] Page 426, § 911.

alam kṛtvâ signifie proprement «assez avec faire», et que *kṛtvâ* est l'instrumental d'un substantif abstrait. Aux exemples de gérondifs en *tvâ* et en *ya* cités plus haut[1] on peut encore ajouter ceux qui sont donnés dans le Dictionnaire de Pétersbourg, au mot *alam*. On y trouve deux gérondifs en *tvâ*, tirés l'un et l'autre du Râmâyaṇa; dans l'un : *alan tê vanaṅ gatvâ*[2] «cesse d'aller dans la forêt», littéralement «assez avec le aller de toi dans la forêt», *gatvâ* est construit avec l'accusatif du lieu où est dirigé le mouvement (*vanam* «silvam») et avec le génitif de la personne (*tê* «tui»).

Il peut sembler étrange de trouver ce gérondif en *tvâ*, et le gérondif équivalent en *ya*[3], employés dans des phrases où ils pourraient être remplacés par une préposition. Cependant, même dans ces constructions, ces formes s'expliquent comme l'instrumental d'un nom abstrait. Ainsi *atikramya parvatan nadî*, qui signifie, selon Benfey, «le fleuve derrière la montagne», veut dire littéralement «le fleuve après avoir passé la montagne»; *amaratvam apahâya* «sauf l'immortalité[4]» peut se traduire par «en laissant, en exceptant l'immortalité».

§ 863. Comparaison du supin latin et de l'infinitif sanscrit en *tum*.

Il est à peine nécessaire de dire que le supin latin en *tum* est identique avec l'infinitif sanscrit. Mais les substantifs abstraits en *tu* qui, en latin, ont conservé leur déclinaison complète, ne sont pas restés fidèles, comme leurs analogues grecs, au genre féminin. Nous citerons[5] : *or-tu-s, inter-i-tu-s, sta-tu-s, ac-tu-s, duc-tu-s, rap-tu-s, ac-ces-su-s*[6], *câ-su-s*[7], *cur-su-s, vom-i-tu-s*.

Pour beaucoup de racines, il y a accord complet, si l'on fait abstraction du gouna, entre l'accusatif du supin latin et celui de l'infinitif sanscrit. On en peut juger par les exemples suivants :

[1] Voyez § 849, Remarque.

[2] Par euphonie pour *alam tê vanam gatvâ*. Râmâyaṇa, éd. Schlegel, II, XXVIII, 25.

[3] Voyez § 887.

[4] Voyage d'Arjouna au ciel, III, 47.

[5] L'auteur cite ces différents exemples pour montrer les modifications de la lettre finale de la racine et de la lettre initiale du suffixe. — Tr.

[6] Pour *ac-ces-tu-s*, § 101.

[7] Pour *cas-su-s*, venant de *cas-tu-s*.

Sanscrit.	Latin.
stā-tum « être debout »	*stâtum*
dā-tum « donner »	*datum*
dmā-tum « souffler »	*flâtum*
ǵñā-tum « savoir »	*nôtum*
pā-tum « boire »	*pôtum*
ē-tum « aller »	*itum* (comparez *ἴτυς*)
śē-tum « dormir »	*quiêtum*
yō-tum, *yáv-i-tum* « joindre »	*jûtum*
srō-tum « couler »	*rutum* (comparez *rivus*)
stár-tum « répandre »	*strâtum*
pák-tum « cuire »	*coctum*
āñk-tum « oindre »	*unctum*
bāñk-tum « briser »	*fractum*
brâš-ṭum « rôtir » (racine *braǵǵ*)	*frictum*
yōk-tum « joindre »	*junctum*
át-tum « manger »	*êsum* (§ 101)
ćēt-tum « fendre »	*scissum*
bēt-tum « fendre »	*fissum*
tōt-tum « pousser »	*tûsum* (de *tus-sum*, pour *tus-tum*, § 101)
rát-tum « fendre »	*rôsum*
vēt-tum « savoir »	*vî-sum* (de *vis-sum*, pour *vis-tum*)
ǵán-i-tum « engendrer, mettre au monde, devenir »	*gen-i-tum*
svân-i-tum « résonner »	*son-i-tum*
lōp-tum « briser »	*ruptum*
sárp-tum « aller »	*serptum*
vám-i-tum « vomir »	*vom-i-tum*
dēš-ṭum « montrer »	*dictum*
pēš-ṭum « broyer »	*pistum*
dōg-dum[1] « traire »	*ductum*
mē-ḍum[2] « mingere »	*mictum*
vō-ḍum « transporter »	*vectum.*

[1] Par euphonie pour *dôh-tum*, de la racine *duh* = gothique *tuh* (*tiuha* « je tire », *tauh* « je tirai »).

[2] Pour *méd-ḍum*, venant de *méh-tum*.

Remarque. — La voyelle de liaison *i* insérée devant le suffixe *tu*, en sanscrit et en latin. — De même que le latin *vom-i-tus* insère un *i* euphonique entre la racine et le suffixe, le sanscrit forme de la racine *vam* «vomir» un thème *vam-i-tu*, d'où l'infinitif *vám-i-tum* (= supin latin *vom-i-tum*) et le gérondif *vam-i-tvā̆*. L'insertion d'un *i* euphonique est fréquente en sanscrit devant le suffixe *tu*, seulement il n'y a pas toujours accord à cet égard entre le gérondif et l'infinitif. Ainsi la racine *bū* «être» fait d'une part *bū-tvā̆* et, d'un autre côté, *báv-i-tum*. Je rappellerai à ce sujet que le suffixe *vāns*, qui sert à former le participe parfait, peut aussi se faire précéder d'un *i* de liaison, mais qu'il le rejette dans les cas très-faibles. Nous avons, par exemple, l'instrumental *péć-uš-ā̆* à côté de l'accusatif *péć-i-vāns-am*, ce qui n'est pas une raison pour ne pas admettre que l'un et l'autre cas ne viennent du même thème[1].

Au gérondif comme à l'infinitif, les verbes de la dixième classe font toujours suivre d'une voyelle de liaison *i* leur caractéristique *ay*[2]. La voyelle radicale prend le gouna quand elle en est susceptible. Ainsi *ćur* «voler» fait *ćōr-ay-i-tum*, *ćōr-ay-i-tvā̆* A la caractéristique *ay* répond l'*ā* ou l'*ī* latin des formes comme *am-â-tum*, *aud-î-tum* (§ 109ª, 6). Au contraire, les verbes de la deuxième conjugaison latine, quoiqu'ils correspondent également à la dixième classe sanscrite, renoncent à leur caractéristique et joignent le suffixe à la racine, soit immédiatement, soit à l'aide d'une voyelle de liaison *i*. On a, par exemple, *doc-tum*, *mon-i-tum* pour *doc-ê-tum*, *mon-ê-tum*[3]. *Flê-tum*, *plê-tum* font naturellement exception.

§ 864. Le supin lithuanien et lette. — Infinitif borussien en *tun* et en *twei*.

Il y a un accord remarquable entre l'accusatif du supin latin et la forme appelée supin dans les grammaires lithuaniennes et

[1] Pour expliquer l'absence de la voyelle de liaison dans les cas très-faibles, il n'est pas nécessaire d'invoquer cette circonstance que le suffixe formatif commence par une voyelle. En effet, une forme *péć-y-úšā* (pour *péć-i-úšā*) n'aurait rien de plus surprenant que, par exemple, *ninây-i-ta* (à côté de *ninê-ta*), venant de la racine *nî* «conduire». Devant la désinence personnelle *ta*, cette racine peut prendre ou laisser l'*i* de liaison : elle le prend nécessairement devant les désinences *va*, *ma*, *sé*, *vahê*, *mahê*, *dvê*; ainsi l'on a *niny-i-vá*, *niny-i-má*, *niny-i-šé*, etc.

[2] Dans les temps spéciaux *aya*.

[3] Comparez § 801.

lettes, en ce que cette dernière est seulement employée avec des verbes marquant un mouvement, et qu'elle sert à exprimer le but où tend ce mouvement, en d'autres termes l'intention pour laquelle il a lieu [1]. Le signe de l'accusatif s'est complétement perdu, quoique d'ordinaire en lithuanien il fasse encore sentir sa nasale sur la voyelle qui précède (§ 149), et quoique dans les formes composées comme *dūtum-bime* (§§ 685 et 687) le *m* se soit conservé quand il est suivi d'une labiale. J'emprunte à la traduction de la Bible quelques exemples de supins lithuaniens : *išējo sējējas sētu* « un semeur sortit pour semer »; *kad nuējeñ in miestelus, saw nusipirktu walgiñ* « qu'ils aillent dans les villages pour s'acheter des vivres »; *nuējens ješkotu paklydusen* « allant pour chercher [la brebis] égarée »; *jus išējote ... sugáutu mauneñ* « vous êtes sortis pour me prendre » [2]. Toutefois, le lithuanien, tel qu'il nous est parvenu, n'exige pas absolument le supin après les verbes qui marquent un mouvement : dans la traduction de la Bible, on trouve plus souvent l'infinitif en *ti* ou (avec suppression de l'*i*) en *t'*. Exemples : *aš atējau griešnûsus wadinti* « je suis venu pour appeler les pécheurs » (comparez le sanscrit *vad* « parler »); *aš ne atējau pakajuñ susti* « je ne suis pas venu pour apporter la paix »; *ne atējau panukint' bet išpildit'* « je ne suis pas venu pour détruire, mais pour accomplir » [3].

Le borussien, très-proche parent du lithuanien, a pour l'infinitif ordinaire deux formes : l'une qui répond à l'accusatif de l'infinitif sanscrit et au supin latin, ainsi qu'au supin lithuanien; le *m* de l'accusatif est changé en *n*, comme dans la déclinaison ordinaire. Exemples : *dâ-tun* ou *dâ-ton* [4] « donner » = sanscrit *dâ-tum*; *pû-ton* « boire » = *pâ-tum*; *gem-ton* « mettre au monde » =

[1] Voyez § 849.
[2] Matthieu, XIII, 3; XIV, 15; XVIII, 12; XXVI, 55.
[3] Matthieu, IX, 13; X, 34; V, 17.
[4] Sur *ton* pour *tun*, voyez § 77.

gán-i-tum. L'autre forme se termine en *twei*, ce qui rappelle d'une façon remarquable les infinitifs védiques en *tavâi* (pour *tvâi*) dont il a été question plus haut (§ 852), et dont on ne trouve la trace dans aucune autre langue européenne. Mais comme ceux-ci et comme les infinitifs védiques en *dyâi* (§ 852), les formes en *twei*, malgré leur origine dative, peuvent exprimer la relation de l'accusatif[1]. Si l'on divise *twei* en *tu-ei*, on verra dans *ei* la désinence féminine du datif pronominal : comparez *ste-ssi-ei* « à celle-ci » = sanscrit *tá-sy-âi*, gothique *thi-ẓ-ai* (§ 349). Mais *ei* peut aussi être identifié avec l'*ê* (= *ai*) des formes védiques en *tav-ê*; *dâ-twei* « donner » sera alors avec son accusatif *dâ-tu-n* dans le même rapport que le védique *dā́-tav-ê* (qui sans gouna ferait *dā́-tv-ê*) avec *dā́-tum*. En regard de *pû-tw-ei* « boire », le Rig-véda nous présente la forme sœur *pā́-tav-ê*[2]. Nesselmann[3] cite encore les formes suivantes : *biâ-twei*, *bia-twi*[4] « craindre » (sanscrit *bî* « craindre », *bayá* « peur »); *stâ-twei* « être debout »; *at-trâ-twei* « répondre »; *billi-twei* « dire » (sanscrit *brû* « parler »); *en-dyrî-twei* « regarder » (sanscrit *darś*, *dṛś* « voir »); *pallaps-i-twei*[5] « désirer »; *kirdî-twei* « entendre »; *madli-twei* « prier »; *au-schaudî-twei* « confier »; *schlûsi-twei* « servir »; *turrî-twei* « avoir »; *wacki-twei* « attirer »[6]; *gallin-twei* « tuer »; *leigin-twey*

[1] Nous avons transporté au § 852 (p. 140) un passage sur la forme védique en *dyâi*. — Tr.

[2] I, xxviii, 6.

[3] La langue des Borussiens, p. 65.

[4] Au lieu de *twei*, on trouve aussi *twi*, *twey* et *twe*. Nesselmann, p. 65 et suiv.

[5] *Pa* est une préposition : la consonne initiale de la racine a été redoublée, selon le penchant propre au borussien pour la réduplication des consonnes. Comparez la racine sanscrite *lab* « obtenir » (λαμβάνω, ἔλαβον), dont le désidératif, qui régulièrement eût fait *lilaps* (§ 751), est *lips*. De *lab* paraît aussi être sortie la racine *lub* « désirer », par un simple affaiblissement de la voyelle. La racine borussienne *lop* « ordonner » semble correspondre au sanscrit *lap* « parler ».

[6] *En-wackêmai* « nous invoquons ». Comparez le sanscrit *vać* (pour *vak*), infinitif *váktum* « parler ».

«juger»; *smunin-twey* «honorer»; *sundin-twei* «punir»; *swintin-twey* «sanctifier»; *menen-twey* «se souvenir, mentionner» (sanscrit *man* «penser»); *gir-twei* «louer» (védique *gir* «hymne», *gṛ-ṇā́-mi* «je loue»); *gun-twei* «pousser»; *lim-twei, lemb-twey* «briser» (sanscrit *lump-ā́-mi* «je brise»); *ranc-twei, ranck-twey* «voler»[1]; *is-twei, is-twe* «manger»[2]; *tiens-twei* «irriter»; *wes-twei* (pour *wed-twei*) «conduire».

§ 865. Infinitif borussien en *t* (*dat* «donner»).

Plus nombreux que les infinitifs en *tun*, *ton* et *twei* sont dans la langue des Borussiens les infinitifs en *t*, comme *da-t* «donner», *sta-t* «être debout», *bou-t* «être», *giw-i-t* «vivre», *teick-u-t* «créer» (sanscrit *takś*, dans le dialecte védique «faire»). Ces formes ont sans aucun doute perdu un *i* final : elles s'accordent avec les infinitifs lithuaniens en *ti*, qui, eux aussi, perdent souvent leur *i*[3]. En lette, comme en borussien, l'*i* a disparu sans laisser de trace[4]. En ancien slave, au contraire, l'*i* du suffixe s'est maintenu : on a, par exemple, ıасти *jas-ti* (par euphonie pour *jad-ti*) «manger», en regard du lithuanien *ės-ti* et du borussien *is-t*.

Comme je l'ai déjà fait observer ailleurs[5], il faut très-proba-

[1] Rapprochez entre autres le lithuanien *rankà* «main, celle qui prend»; en borussien, le mot correspondant fait à l'accusatif singulier *ranka-n*, à l'accusatif pluriel *ranka-ns*. Nous avons en sanscrit une racine *rak* (ou *lak*) «obtenir», dont il ne s'est pas encore rencontré d'exemple.

[2] Par euphonie pour *id-twei*, *id-twe* (§ 457). Comparez en sanscrit l'infinitif *át-tum*, pour *ad-tum*.

[3] Voyez § 864.

[4] Exemples en lette : *jah-t* (= *jâ-t*) «aller à cheval» (comparez le sanscrit *yâ* «aller»); *see-t* «lier» (racine sanscrite *si*, même sens); *ee-t* «aller»; *bih-t* (= *bî-t*) «s'effrayer» (racine sanscrite *bî*); *buh-t* (= *bû-t*) «être» (lithuanien *bû-ti*, sanscrit *bû-ti* «l'existence»); *wem-t* «vomir» (racine sanscrite *vam*).

[5] Dans mon mémoire De l'influence des pronoms sur la formation des mots (1832), p. 25.

blement chercher le point de départ de ces infinitifs dans les noms abstraits sanscrits en *ti* (§ 841). Comparez, par exemple, le lithuanien *bûti*, le slave БЫТИ *bŭti* «être» avec le sanscrit *bûti* «existence», ou ИТИ *iti* «aller» avec le védique इति *iti* «la marche». Mais *bûti*, *iti* sont des thèmes dépourvus de flexion, c'est-à-dire des formes comme nos langues n'en emploient jamais, sinon à la tête d'un composé. Il reste donc à nous demander quel cas représentent les infinitifs letto-slaves en *ti* : je crois que c'est le datif[1]. En ancien slave, les thèmes en *i* ont leur datif terminé par *i*[2]; en lithuanien, les féminins en *i* font au datif *i-ei*[3], de sorte qu'il faut admettre que la vraie expression casuelle est perdue à l'infinitif (*bûti* «être», pour *bûčiei*)[4].

Rappelons à ce sujet qu'en zend le datif des noms abstraits en *ti* est employé pour remplacer l'infinitif. Mais ce n'est jamais qu'avec le sens d'un vrai datif, c'est-à-dire pour marquer la relation de cause. Exemples : *karstayai-ća hiktayai-ća para-kantayai-ća* «pour labourer, pour arroser et pour creuser» (des thèmes *karsti, hikti, para-kanti*); [zend] *qarĕtêê* «pour manger, à cause de la nourriture»[5]. Mais il s'agirait de savoir si des datifs de cette sorte peuvent régir un complément, comme font les vrais infinitifs : les passages auxquels nous empruntons les exemples précités ne permettent pas d'éclaircir cette question.

§ 866. Infinitif slave en *tŭ*.

En regard des infinitifs sanscrits en *tum*, ainsi que des supins

[1] Avec la signification accusative, comme pour les infinitifs borussiens en *twei* et pour certaines formes védiques en ध्यै *dyâi* (§§ 852 et 864).

[2] La désinence dative est tombée; mais dans une période bien plus ancienne elle a dû exister, sans quoi l'*i* se serait probablement abrégé en Ь *ĭ*, comme aux désinences personnelles МЬ *mĭ* et ТЬ *tĭ*.

[3] Voyez § 176.

[4] Au sujet de *č* pour *t* devant un *i* suivi lui-même d'une voyelle, voyez § 92[h].

[5] Vendidad-Sâdé, p. 198 et 39. Comparez plus haut, § 164.

latins et lithuaniens, l'ancien slave nous présente des infinitifs en ТЪ *tŭ* que je regarde comme étant identiques avec ces formes, et comme étant également des accusatifs, quoiqu'ils n'aient pas de désinence casuelle. Cet infinitif, auquel on a aussi donné le nom de supin, est employé seulement avec les verbes qui expriment un mouvement, et il sert à marquer le but où tend ce mouvement. Dans les manuscrits récents et dans les livres imprimés on a substitué à ces formes les infinitifs ordinaires en ТИ *ti*[1]. Considéré comme un accusatif, ТЪ *tŭ* est avec le sanscrit *tum* dans le même rapport que СЫНЪ *sŭnŭ* «filium» avec सूनुम् *sûnúm* (même sens).

Au datif, on s'attendrait à avoir une forme *tovi*, d'après l'analogie de СЫНОВИ *sŭnov-i* «filio» = sanscrit *sûnáv-ê*, lithuanien *sunu-i*.

Les exemples donnés par Dobrowsky[2] sont : МОУЧИТЪ *mućitŭ* «[es-tu venu] pour [nous] tourmenter?»; ОУЧИТЪ *ućitŭ*, ПРОПОВѢДАТЪ *propovêdatŭ* «[il s'en alla] pour enseigner et pour prêcher»; ВИДѢТЪ *vidêtŭ* «[pourquoi êtes-vous sortis] pour voir?»; СѢЯТЪ *sêjatŭ* «[un semeur sortit] pour semer»; ВЪЗВѢСТИТЪ *vusovêstitŭ* «[ils coururent] pour annoncer»[3]. A l'égard de la syntaxe, je ferai observer que ces supins peuvent aussi être construits avec le génitif, comme des substantifs ordinaires; exemple : *mućitŭ nasŭ*[4] «pour notre tourment» (littéralement «pour le tourmenter de nous»), au lieu de *mućitŭ nŭ*.

§ 867. Le supin latin en *tû*.

Nous retournons au supin latin pour examiner de plus près la forme *tû*.

[1] Dobrowsky, *Institutiones linguæ slavicæ*, p. 646.
[2] *Ibidem*, p. 645 et suiv.
[3] Matthieu, VIII, 29; XI, 1 et 7; XIII, 3; XXVIII, 8.
[4] Matthieu, VIII, 28.

En tant qu'ablatif, cette forme s'accorde, au moins quant à la signification, avec l'infinitif védique en *tôs* (= *taus*). Mais ainsi que nous l'avons dit plus haut (§ 860), on n'a pas encore trouvé d'exemple de la forme en *tôs* employée dans le sens strict de l'ablatif; partout où on l'a rencontrée jusqu'à présent, elle est régie par une préposition. Au contraire, la forme latine en *tû* évite la construction avec une préposition; mais elle révèle bien clairement sa nature ablative dans les constructions où elle est employée à côté d'un substantif abstrait ordinaire. Telle est cette phrase de Térence : *parvum dictu, sed immensum expectatione,* et cette autre de Tite-Live : *pleraque dictu quam re sunt faciliora.*

La quatrième déclinaison ayant des datifs en *û* (pour *ui*), on pourrait expliquer de cette façon les supins en *tû* là où ils sont employés avec un adjectif gouvernant habituellement ce cas; par exemple : *jucundum cognitu atque auditu.* Mais je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'attribuer un troisième cas au supin; la forme en *tû* peut se prendre partout comme un ablatif. On sait que ce cas exprime quelquefois le rapport marqué par nos locutions : «à l'égard de, en ce qui concerne». C'est avec ce sens qu'il est employé dans les phrases comme *dictu quam re faciliora.*

Quant à la fonction originaire de l'ablatif, qui est de marquer l'éloignement, je ne crois plus aujourd'hui que le supin soit employé avec cette signification. J'avais autrefois [1], d'après Vossius [2], pensé reconnaître les supins de *cumbo* dans cette phrase de Caton : *primus cubitu surgat, postremus cubitum eat.* Mais il y faut voir simplement l'ablatif et l'accusatif du substantif concret *cubitus* «couche, lit». Je ne peux davantage reconnaître des supins dans *obsonatu redeo* (Plaute) ou dans *redeunt pastu*

[1] Système de conjugaison de la langue sanscrite, p. 112.

[2] C'est aussi l'explication de Ramshorn, Grammaire latine, p. 452.

ores[1], puisque l'ablatif des substantifs *obsonatus* et *pastus* suffit très-bien pour rendre compte de ces constructions.

Je ne crois pas que le latin, à l'époque où il s'est séparé des idiomes congénères, ait déjà possédé, en tant que supins ou infinitifs, les formes comme *notum*, *dictu*. Mon opinion actuelle, c'est que ces formes, qui ont la même origine que les infinitifs sanscrits en *tu-m* et que les noms abstraits grecs en *τυ-ς*, ont seulement pris sur le sol italique la fonction de supin. C'est ainsi que dans l'ancienne latinité les noms abstraits en *tio* ont acquis la faculté de gouverner l'accusatif, à laquelle plus tard la langue a de nouveau renoncé. Je rappelle les phrases de Plaute : *Quid tibi hanc digito tactio est? quid tibi istunc tactio est? quid tibi hanc notio est? quid tibi hanc aditio est? quid tibi huc receptio ad te est meum virum? quid tibi hanc curatio est*[2]? Un fait analogue aura eu lieu pour les supins, dont il est aisé de voir l'intime affinité avec les noms abstraits ordinaires de la quatrième déclinaison[3].

Ce que nous venons de dire ne s'applique pas aux supins lithuaniens et slaves, ni à l'infinitif borussien (§ 864). Ces formes n'ont point à côté d'elles une classe de mots pourvus d'une déclinaison complète; elles sont isolées dans leurs langues respectives. On peut donc les regarder comme des restes d'une période où les idiomes letto-slaves ne s'étaient pas encore séparés du

[1] Comparez G. F. Grotefend, Grammaire latine développée, p. 347.

[2] Cette construction, comme on le voit, semble n'avoir été en usage ou ne s'être conservée que dans des phrases interrogatives.

[3] Dans son Système de conjugaison de la langue sanscrite (p. 112 et suiv.), Bopp regarde les supins *datum*, *notum* comme des formes ayant déjà eu la signification infinitive avant la séparation des idiomes. L'auteur reconnaissait d'anciens infinitifs dans ces phrases de Plaute et de Térence :

Eas si adeas
Abitum quam aditum malis.
Aliquot me adiere, ex te auditum qui aiebant hodie filiam
Meam nubere gnato tuo.
Ubi ubi erit, inventum tibi curabo et ductum tuum Pamphilum. — Tr.

sanscrit. D'autres observations nous ont déjà conduit à penser que ces idiomes se sont détachés du sanscrit à une époque où celui-ci avait déjà éprouvé des altérations dont les langues classiques et germaniques ne présentent point de trace[1].

§ 868. Le supin latin en *tû* et l'infinitif sanscrit en *tum* ont-ils le sens passif?

Il n'est point nécessaire d'attribuer le sens passif à l'ablatif du supin latin : au moins n'y a-t-il pas plus de raison de le faire pour le supin que pour les autres substantifs abstraits. Or, on a vu que ces noms ne possèdent aucun moyen d'exprimer la relation active ou passive : c'est le sens du contexte qui fait comprendre si l'action se fait *par* ou *sur* le sujet.

L'infinitif sanscrit est dépourvu d'une forme passive : quand il a ou quand il semble avoir le sens passif, celui-ci ressort seulement de l'ensemble de la phrase. Ainsi dans ce passage de Sâvitrî, où Yama, le roi des morts, dit en parlant de Satyavân : *ayaṅ ḥi d'armasaṅyuktô ... nâ 'rḥô matpuruśâir nêtum*[2] «car cet homme dévoué à son devoir ne mérite pas d'être emmené par mes serviteurs», la traduction littérale serait : «n'est pas méritant l'emmener par mes serviteurs». De ce que *nêtum* peut être traduit par un infinitif passif, ce n'est pas une raison pour conclure qu'il a la signification passive. Il possède, si l'on veut, le sens passif en ce qui concerne Satyavân, et le sens actif par rapport aux serviteurs de Yama; mais en réalité il n'est ni actif ni passif, et il exprime simplement l'idée de chercher, d'emmener, abstraction faite de l'action ou de la souffrance. Il en est de même dans ce passage de l'Hitôpadêça[3] : *aṭavirâǵyê 'bišêktum b'avân nirûpitaḥ* «le seigneur [éléphant] est élu pour être sacré roi des

[1] Voyez t. I, p. 17.

[2] Pour : *ayam ḥi d'armasaṅyuktas ... na arḥas matpuruśâis nêtum.* — Tr.

[3] Éd. Schlegel et Lassen, p. 41.

forêts ». Lassen dit dans son commentaire[1] que l'infinitif *abi-šêktum* emprunte le sens passif au participe passif *nirûpita* dont il est suivi. A mon avis, *nirûpita* garde pour soi sa signification passive et l'infinitif ne lui emprunte rien. Que le sacre ne se fasse point par l'éléphant lui-même, mais par d'autres, c'est ce qu'il est assez inutile de dire et assez aisé de deviner. Pour laisser la relation active ou passive dans la même incertitude que l'original, je traduirais donc : « le seigneur est élu pour le sacre ».

§ 869. Emploi de l'infinitif sanscrit. — Exemples où il peut être traduit par un infinitif passif.

On trouve aussi quelquefois le datif védique du thème infinitif en *tu* employé de telle manière qu'il a en apparence la signification d'un infinitif passif. Ainsi dans le Sâma-véda[2] : *índrâya sóma pấtavê vṛtrағnḗ párišičyasê* « Indræ, o sôma, ad bibendum, Vritræ-victori circumfunderis ». Dans le Rig-véda[3] : *índrâya pấtavê sunú sómam* « Indræ ad bibendum exprime sômam ». Le datif *pấtavê*, littéralement « potioni », a ici le sens passif « pour être bu »[4]. Quelquefois aussi le datif des mots-racines à signification abstraite (§ 855) a l'air de remplir l'office de l'infinitif passif. Ainsi dans le Rig-véda[5] : *ádârayô divy ấ sū́ryan dṛśḗ* « tu as placé le soleil dans le ciel pour voir », c'est-à-dire « pour être vu »[6].

Comme règle pratique on peut poser pour le sanscrit classique la loi suivante : partout où l'infinitif en *tum* est accompa-

[1] II, 75.

[2] Éd. Benfey, p. 143.

[3] I, xxviii, 6.

[4] Sâyaṇa explique *pâtavê* par *pâtum*. Mais je crois que dans le sanscrit classique on devrait s'attendre à trouver ici le datif de quelque autre substantif abstrait plutôt que l'accusatif de l'infinitif.

[5] I, lii, 8.

[6] Le scoliaste explique *dṛśé* par *draṣṭum*, et il ajoute : *sarvêšâm asmâkan darśanâya* « en raison de la vue de nous tous ».

gné de l'instrumental de la personne, si vous traduisez dans une langue qui possède un infinitif passif, c'est l'occasion de l'employer. Ainsi dans le passage précité (§ 868) de Sâvitrî : *nâ 'rhô nêtum matpuruśâiḥ* «il ne mérite pas d'être emmené par mes serviteurs». Dans le Mahâbhârata[1] : *na yuktas tv avamânô 'sya kartun tvayâ* «mais cette chose ne doit pas être méprisée par toi», littéralement «non idoneus autem contemptus hujus facere a te». Dans un autre passage, au fond analogue, du Mahâbhârata[2], le participe passif *yukta* «convenable» (littéralement «joint») ne se rapporte pas au sujet de la phrase, mais est construit d'une manière impersonnelle au neutre : *na yuktam bâvatâ 'ham anṛtênô 'paćaritum* «il n'est pas convenable que je sois servi par toi avec fausseté», littéralement «il n'est pas convenable par le seigneur moi avec fausseté servir (= être servi)»[3].

Citons ici un passage du Raghouvança qui présente une construction dont je n'ai pas encore trouvé l'analogue[4] : *yady artitâ... prâṇân mayâ dârayituṅ ćiraṅ vaḥ*. En faisant abstraction de *mayâ* «par moi», la traduction littérale serait : «si vous désirez conserver longtemps la vie», et alors l'action de conserver la vie s'entendrait des personnes à qui l'on adresse la parole. Mais l'addition de *mayâ* «par moi» change le sens, et fait que la phrase signifie : «si vous désirez que la vie soit longtemps conservée par moi»; *dârayitum* «conserver» reste toutefois un infinitif actif, puisqu'il gouverne un régime à l'accusatif (*prâṇân* «vie»). La traduction qui rendrait le mieux la couleur du texte ori-

[1] II, 309.

[2] I, 769.

[3] On peut rapprocher de cette construction un passage de Sâvitrî (II, 22), où le neutre *śakyam* «capable, possible» se rapporte, quant au sens, au masculin *dôśa* «défaut» : *saća dôśaḥ prayatnêna na śakyam ativartitum* «et ce défaut avec effort n'est pas possible de dépasser». [Le sens de la phrase est : «même en cherchant avec soin, il serait impossible de trouver un second défaut (à Satyavân)». — Tr.]

[4] XIV, 42.

ginal serait donc : «si votre désir c'est un long maintien de la vie par moi»[1]. Mais au lieu que dans la traduction nous sommes obligés de mettre «la vie» au génitif et de faire de «long» un adjectif, le sanscrit construit le premier de ces mots à l'accusatif, comme régime de «maintien», et il fait du second un adverbe. En effet, un caractère qui distingue essentiellement l'infinitif des noms abstraits ordinaires, c'est qu'il ne souffre pas d'épithète.

§ 870. Tour employé en sanscrit pour rendre les phrases comme *vinci potest*. — Comparaison avec la tournure latine *amatum iri*.

Il est intéressant d'observer comment le sanscrit, qui n'a pas d'infinitif passif, s'y prend pour rendre les phrases telles que «vinci potest». C'est sur le verbe auxiliaire (शक् *śak* «pouvoir») qu'il exprime la relation passive[2]. Exemple : *nâ "ḥartuṅ śakyatê punak*[3] «[le vêtement] ne peut pas être repris», littéralement «n'est pas pu reprendre». C'est comme si l'on disait : *afferre nequitur*, au lieu de *afferri nequit*[4].

Il se trouve en latin quelque chose d'analogue à la construction sanscrite. Pour exprimer le passif de l'infinitif futur, on joint *iri* à l'accusatif du supin; c'est-à-dire que, comme en sanscrit, c'est le verbe auxiliaire qui est chargé de marquer le passif. La cause de ce fait est aisée à comprendre : pas plus que l'infinitif sanscrit, le supin latin n'aurait été capable d'exprimer le passif

[1] Il s'agit de la vie de celui qui parle (Râma); mais la construction grammaticale permettrait aussi bien d'entendre cette phrase de la vie de ceux à qui on adresse la parole.

[2] Hormis ces sortes de constructions, le passif de *śak* n'est usité que dans le sens impersonnel : *yadi śakyatê* «s'il est possible», littéralement «s'il est pu».

[3] Nalas, XX, 5.

[4] Le latin emploie le passif de *nequeo*; mais alors l'infinitif est lui-même au passif. Exemples : *comprimi nequitur* (Plaute, Rudens), *retrahi nequitur* (Plaute cité par Festus), *ulcisci* (avec le sens passif) *nequitur* (Salluste), *virginitas reddi nequitur* (Apulée).

par lui-même. *Amatum iri* « devoir être aimé » signifie donc littéralement « être introduit dans l'amour ». Nous trouvons dans Caton[1] une construction qui prouve qu'on pouvait aussi employer de cette manière l'indicatif de *iri* : *contumelia per hujusce petulantiam mihi factum itur* « par son impudence un affront va m'être fait », littéralement « est allé me faire ».

Remarque. — Réponse à une observation de Lassen. — J'ai d'abord attiré l'attention sur cette particularité de la langue sanscrite dans ma recension de la Grammaire de Forster[2], puis dans une note du Voyage d'Arjouna au ciel d'Indra[3]. Il n'était pas inutile, à ce que je crois, d'éclaircir ce sujet, car l'étrangeté d'un passif pour un verbe signifiant « pouvoir », jointe à cette circonstance que *śak* est aussi employé comme verbe moyen de la quatrième classe[4], pouvait fort bien faire supposer que l'infinitif sanscrit en *tum* a quelquefois le sens passif, et que, par exemple, *hantuṅ śakyatê* répond mot pour mot au latin *occidi potest*. Ce serait là une erreur, comme le prouvent certaines constructions où il est impossible de ne pas reconnaître que *śak* est au passif, par exemple quand nous avons le participe passé passif *śakitâ*[5] ou le participe futur passif *śâkya*. Tels sont, par exemple, ces passages : *punar na śakitâ nêtuṅ gangâ prârtayatâ* « le Gange ne put être ramené par celui qui le désirait », littéralement « le Gange ne [fut] pu ramener »[6]; *kin tu śakyam mayâ kartum* « mais quelle chose pourra être faite par moi », littéralement « quelle chose [est] devant être pue par moi faire »[7].

Lassen fait remarquer[8] que les constructions de ce genre ne sont nullement bornées au verbe *śak* « pouvoir ». Je l'accorde; mais parmi toutes les constructions de ce genre, celle d'un infinitif actif avec le passif d'un verbe signifiant « pouvoir » est certainement la plus originale et la plus digne de remarque. Qu'un verbe voulant dire « commencer » ait un passif en sans-

[1] Chez Aulu-Gelle, X, 14.
[2] Annales de Heidelberg, 1818, p. 476.
[3] Page 81.
[4] Par exemple, *śakyasê* « tu peux » (Nala, XI, 6).
[5] Voyez plus haut, p. 74, note 4.
[6] Râmâyaṇa, I, 44, 53.
[7] Hidimba, I, 35.
[8] Hitôpadêça, II, p. 75.

crit, comme dans d'autres langues, cela n'a rien d'étonnant, non plus que d'exprimer l'action commencée par l'infinitif actif. En effet, il est inutile de marquer deux fois la relation passive[1]. On dit en allemand : *das haus wird zu bauen angefangen*, littéralement «la maison est commencée à bâtir», comme nous avons en sanscrit : *têna vihârah kârayitum ârabdah*, littéralement «par lui [fut] un temple à faire bâtir commencé»[2]. En ces sortes de constructions, il va de soi que l'idée exprimée par l'infinitif ne doit pas être entendue dans le sens actif par rapport au sujet de la phrase.

§ 871. Tour employé en gothique pour rendre l'infinitif passif.

Nous passons à l'infinitif germanique. Avant tout je veux faire remarquer que le gothique a une construction qui présente une ressemblance remarquable avec celle dont il vient d'être question en sanscrit. Dans les phrases comme *vinci potest*, le gothique, n'ayant pas d'infinitif passif, charge le verbe auxiliaire (*mag* «je puis, je suis capable de») d'exprimer la relation passive. Mais *mag*, qui a le sens d'un présent, est en réalité un prétérit[3]: or, le gothique n'est pas en état de former un passif hors du présent[4]. Il a donc recours au participe passif *mahts, mahta, maht*, qui possède, comme *mag*, la signification présente[5]. Il résulte de là que quand Ulfilas a besoin d'exprimer le prétérit, il ne peut le marquer que sur le verbe substantif qui accompagne le participe *mahts*[6]. Exemples : *maht vêsi ... frabukjan* «ἠδύνατο πραθῆναι»[7]; *qinô ... ni mahta was fram ainômêhun galeikinôn* «γυνὴ

[1] On trouve toutefois en latin des constructions comme *vasa conjici cœpta sunt* (Corn. Nepos).

[2] Hitôpadêça (éd. Schlegel et Lassen), l. I, p. 49, ligne 10.

[3] Comparez § 491.

[4] Voyez § 512.

[5] Voyez Grimm, Grammaire allemande, IV, p. 59 et suiv.

[6] Au contraire le sanscrit *śakitá* a déjà par lui-même le sens d'un passé. Dans la phrase citée plus haut (§ 870, Remarque) : *punar na śakitâ nêtuñ gaṅgâ*, le verbe auxiliaire, s'il était exprimé, serait *asti* (comparez le latin *amata est*). Le gothique serait obligé de mettre *mahta was*, et non *mahta ist*.

[7] Marc, XIV, 5.

οὐκ ἴσχυσεν ὑπ' οὐδενὸς θεραπευθῆναι »[1]; *hvaiva mahts ist manna gabairan « πῶς δύναται ἄνθρωπος γεννηθῆναι »*[2]; *ni maht ist gatairan thata gamêlidô « οὐ δύναται λυθῆναι ἡ γραφή »*[3]; *filhan ni mahta sind « κρυβῆναι οὐ δύνανται »*[4].

Quoique Ulfilas se serve déjà, pour transcrire l'infinitif passif, du participe passé passif accompagné de l'auxiliaire *vairthan* « devenir »[5], il s'abstient cependant, commo on le voit, d'employer cet auxiliaire dans les constructions avec *mahts*. Ajoutons ici que quand il s'agit de transcrire l'infinitif présent passif, on peut employer le participe passé avec *vairthan* « devenir », parce que ce dernier verbe enlève au participe sa signification de prétérit[6]. Mais quand Ulfilas a à traduire l'infinitif parfait passif, il recourt à l'auxiliaire *visan* « esse »: ainsi *mêlida visan* signifie « scripta esse »[7]. Comparez encore *swikunthans visan* « πεφανερῶσθαι, cognitos esse »[8], avec *swikuntha vairthai* « φανερωθῇ »[9].

§ 872. Infinitif avec *skulds*. — Infinitif employé avec le sens passif en gothique.

Il y a encore en gothique un autre participe qui s'emploie comme *mahts* : c'est *skulds* (féminin *skulda*, neutre *skuld*)[10], qui répond par sa forme au participe sanscrit en *ta* (= latin *tŏ*), mais qui a le sens d'un participe présent passif. Quand il ost accom-

[1] Luc, VIII, 43.

[2] Jean, III, 4.

[3] Jean, X, 35.

[4] Première épître à Timothée, V, 25.

[5] Voyez Jacob Grimm, Grammaire allemande, IV, p. 57. Ainsi καλύπτεσθαι (Matthieu, VIII, 24) est traduit : *gahulith vairthan.*

[6] C'est ainsi qu'en borussien le futur actif est transcrit par le participe passé actif accompagné de l'auxiliaire « devenir » (§ 787, Remarque).

[7] Première épître aux Corinthiens, à la fin.

[8] Deuxième épître aux Corinthiens, V, 11.

[9] *Ibidem*, IV, 11.

[10] Verbe *skal* « je dois ».

pagné d'un infinitif, il se charge, comme *mahts*, d'exprimer la relation passive, que l'infinitif gothique serait impuissant à marquer par lui-même. Ainsi cette phrase de saint Luc[1] : *μέλλει παραδίδοσθαι εἰς χεῖρας ἀνθρώπων* est traduite par *skulds ist atgiban in handuns mannê*, littéralement «il est dû livrer entre les mains des hommes».

Pour savoir si l'infinitif est pris dans le sens actif ou passif, on n'a souvent d'autre indication en gothique que le contexte ou la présence d'un datif remplissant le rôle de l'instrumental sanscrit[2] : ce datif est employé seul ou avec *fram* «de». Ainsi dans cette phrase de Matthieu[3] : «prenez garde de ne pas faire votre aumône devant les hommes pour en être regardés», le grec *πρὸς τὸ θεαθῆναι αὐτοῖς* est traduit par *du saihvan im*. Sans le datif *im* «par eux», on aurait le droit de traduire *du saihvan* «pour voir». Von der Gabelentz et Löbe font remarquer[4] comme un germanisme qu'après les verbes «commander, vouloir, donner» l'infinitif actif s'emploie en gothique dans le sens passif. Mais parmi les exemples qu'ils citent il n'y en a qu'un seul où je puisse reconnaître une signification passive au verbe : c'est *du ushramjan* «pour le crucifiement, pour être crucifié». Ils mentionnent entre autres : *hait vitan thamma hlaiva* «fais garder le sépulcre»[5]. C'est la construction latine : *jube custodire sepulcrum*, avec cette différence qu'en gothique le verbe *vita* «je garde» gouverne le datif[6]. Un autre exemple cité par les auteurs de la Grammaire gothique est *anabaud iṣai giban mat*[7] «il lui fit donner de la nourriture»,

[1] IX, 44.

[2] Sur les constructions analogues en sanscrit, voyez § 868 et suiv.

[3] VI, 1.

[4] Grammaire gothique, p. 140, *c*.

[5] Matthieu, XXVII, 64.

[6] En latin, *jubeo* peut se faire suivre aussi de l'infinitif passif. C'est précisément la construction que nous avons en grec : *κέλευσον ἀσφαλισθῆναι τὸν τάφον* «ordonne le être gardé en ce qui concerne le tombeau».

[7] Luc, VIII, 55.

en latin «jussit ei *dare* (et non *dari*) cibum». Le grec a : *διέταξεν αὐτῇ δοθῆναι φαγεῖν*, littéralement «il ordonna le être donné à elle en ce qui concerne le manger»[1]. Une pareille construction est impossible en gothique. Ulfilas s'en rapproche un peu plus quand il dit[2] : *haihait isai giban matjan* «εἶπεν δοθῆναι αὐτῇ φαγεῖν». Ici φαγεῖν est traduit par un infinitif; mais cet infinitif est le régime direct de *giban* «donner», au lieu que φαγεῖν exprime la même relation que πόδας dans la locution πόδας ὠκύς.

La construction où nous voyons le plus souvent l'infinitif actif gothique tenir lieu de l'infinitif passif grec, c'est quand il s'agit d'exprimer la relation de cause[3]. Le gothique emploie alors l'infinitif soit seul, soit précédé de la préposition *du* : la signification passive ressort de l'ensemble de la phrase. Quand l'infinitif est seul, ce qui n'a guère lieu qu'avec les verbes exprimant un mouvement, il répond (abstraction faite de la signification passive) aux supins latins. Comme exemples nous citerons : *garunnun hiuhmans managai hausjan jah leikinôn fram imma*[4] «beaucoup de troupes s'assemblèrent pour entendre et pour guérir (θεραπεύεσθαι, pour être guéris) par lui». *Urran than jah iôsef... anamêljan mith marîin*[5] «et Joseph sortit aussi ... pour inscrire (pour être inscrit) avec Marie». *Qvimith ushauhjan*[6] «il vient pour glorifier (ἐνδοξασθῆναι, pour être glorifié)». Mais dans l'exemple précité *du saihvan im*, je doute qu'on eût pu mettre *du saihvan* tout seul, parce que l'infinitif n'est point précédé d'un

[1] Nous traduisons de cette façon pour montrer que l'infinitif δοθῆναι exprime ici la relation de l'accusatif. L'infinitif φαγεῖν marque également la relation accusative et correspond au τάφον de l'exemple précédent.

[2] Marc, v, 43.

[3] On a vu (§ 852) que le dialecte védique, pour exprimer cette relation, emploie le datif de la forme en *tu* ou d'une autre forme infinitive.

[4] Luc, v, 15.

[5] Luc, II, 4 et 5.

[6] Deuxième épître aux Thessaloniciens, I, 10.

verbe exprimant le mouvement. Pour la même raison, dans cette phrase de Matthieu[1] : *atgibada du ushramjan* « il sera livré pour crucifier (*εἰς τὸ σταυρωθῆναι*, pour être crucifié) », la préposition *du* était nécessaire. Au contraire, quand l'infinitif est employé dans son sens strictement actif pour exprimer la relation de cause, on le trouve quelquefois sans *du*, même en l'absence d'un verbe marquant le mouvement. Ainsi dans cette phrase[2] : *ei mis gibaidau vaurd ... kannjan runa aivangêljôns* « que la parole me soit donnée ... pour proclamer le mystère de l'évangile ».

§ 873. L'infinitif employé avec le sens passif en vieux haut-allemand et en allemand moderne.

En allemand, et déjà en vieux haut-allemand, l'infinitif semble quelquefois prendre le sens passif, grâce à la préposition *zu* (vieux haut-allemand *za, ze, zi, zo, zu*). La plupart du temps, le verbe substantif s'y trouve joint. Ainsi le latin *puniendus est* peut se traduire en allemand par *er ist zu strafen* « il est à punir »[3]. Au contraire, l'anglais emploie l'infinitif passif : *he is to be punished* « il est à être puni ». Grimm donne des exemples du vieux et du moyen haut-allemand[4] ; j'en fais suivre ici quelques-uns : *ze karawenne sint*[5] « præparanda sunt » ; *ze kesezzenne ist*[6] « constituenda est » ; *za petônne ist*[7] « orandum est » ; *ist zi firstandanne*[8] « intelligendum est », *daz er an ze sehenne den frouwen wære guot*[9].

[1] XXVI, 2.
[2] Ép. aux Éphésiens, VI, 19. Comparez Von der Gabelentz et Löbe, Grammaire, page 250.
[3] C'est-à-dire « il est fait pour la punition ».
[4] Grammaire allemande, IV, p. 60 et suiv.
[5] Kero, 15ᵃ. — Sur la forme dative de l'infinitif, voyez § 877.
[6] Kero, 15ᵇ.
[7] Hymne XVII, 1.
[8] Isidore, IX, 2.
[9] Nibelungen, strophe 276.

Mais même sans la présence du verbe «être», il semble que l'infinitif prenne une signification passive dans les phrases comme: *er lässt nichts zu wünschen übrig* «il ne laisse rien à désirer»; *er gab ihm wein zu trinken* «il lui donna du vin à boire». Les constructions de ce genre concordent avec celles que nous avons trouvées dans le dialecte védique[1] : l'allemand *zum trinken* «à boire» traduirait très-bien le védique पातवे *pâtavê* (§ 869). Après les verbes signifiant «entendre, voir, laisser, commander», l'infinitif allemand a l'air de prendre une signification passive, et peut traduire les infinitifs passifs d'autres idiomes; exemples : *ich höre erzählen* «audio narrari»; *ich sah ihn mit füssen treten* «vidi eum pedibus calcari»; *ich kann kein thier schlachten sehen* «animal mactari videre nequeo»; *lass dich von ihm belehren* «sine te ab eo doceri»; *er befahl ihn zu tödten* «jussit eum necari»[2]. Mais je ne crois pas qu'au moment où furent créés ces tours, on ait éprouvé le manque d'un véritable infinitif passif, ni qu'on ait eu l'intention de donner une signification passive à l'infinitif actif. Pour expliquer ces phrases, le sens actif est parfaitement suffisant, et il est même plus à sa place que le sens passif quand l'infinitif a un régime direct (*ich sah mit füssen treten ihn und seine anhänger* «j'ai vu fouler aux pieds lui et ses partisans», etc.). Il est au moins certain que, dans ces exemples, l'infinitif a un sens encore plus strictement actif que dans la phrase sanscrite : *nâ 'rhô matpuruśâir nêtum*[3] «il ne mérite pas l'emmener par mes serviteurs»; en effet, *nêtum* «emmener» n'est pas accompagné d'un accusatif qui fasse ressortir l'expression active dans toute son énergie.

[1] Voyez §§ 854, 855 et 869.

[2] Grimm, Grammaire allemande, IV, 61 et suiv. [Il n'est pas nécessaire de faire remarquer que tout ce que l'auteur dit de l'allemand s'applique également au français : *j'entends raconter, je l'ai vu fouler aux pieds*, etc. — Tr.]

[3] Voyez § 868.

Si beaucoup de langues se rencontrent dans cet emploi de l'infinitif, cela prouve qu'il est très-naturel. Je rappellerai avec Grimm[1] les phrases françaises comme : *je lui ai vu couper les jambes; il se laisse chasser*. Le latin, qui a un infinitif passif, et qui, par conséquent, n'était pas obligé de recourir à une construction de ce genre, permet avec certains verbes l'infinitif actif aussi bien que le passif : cela montre bien que ce tour est parfaitement conforme aux lois de la logique et à l'instinct grammatical.

§ 874. Le suffixe *ana* servant à former l'infinitif germanique. — Comparaison avec l'arménien.

Le suffixe de l'infinitif germanique est *an* (dans les dialectes modernes *en*). Comme je l'ai déjà fait observer ailleurs[2], je ne doute pas que cette syllabe *an* ne se rattache au suffixe sanscrit *ana*, qui sert à former des substantifs neutres. Nous avons déjà vu (§§ 849 et 850) que ces noms en *ana* remplissent très-fréquemment en sanscrit le rôle d'infinitifs.

Au même suffixe se rapportent les infinitifs indoustanis, ceux de l'ossète méridional en *in*, ceux du tagaurien en *ūn*[3]. Il y faut très-probablement joindre aussi les infinitifs arméniens, dont le *l* final me paraît être l'altération d'un *n* : ce genre d'altération est très-fréquent dans cette langue[4]; je citerai seulement այլ *ail* « l'autre », en regard du sanscrit *anyá-s*, du latin *aliu-s*, du grec ἄλλο-ς et du thème gothique *alja* (§ 374). Toutefois la voyelle qui précède le *l* n'appartient pas au suffixe, mais au thème verbal : nous voyons, en effet, qu'elle change selon les

[1] Grammaire allemande, *loc. cit.*

[2] Voyez mon mémoire Sur les membres caucasiques de la famille des langues indo-européennes, p. 83.

[3] Le tagaurien est un dialecte proche parent de l'ossète. — Tr.

[4] Comparez § 20.

conjugaisons. On a, par exemple, բերել *ber-e-l* « porter » (sanscrit *bár-aṇa* « l'action de porter, de soutenir » = gothique *bair-a-n*), d'après l'analogie de բերեմ *ber-e-m* « je porte », բերես *ber-e-s* « tu portes »; տալ *ta-l* « donner » (sanscrit *dāna* « l'action de donner, le don »), d'après տամ *ta-m* « je donne », տաս *ta-s* « tu donnes »; մնալ *mn-a-l* « rester », d'après մնամ *mn-a-m* « je reste », մնաս *mn-a-s* « tu restes »; մեռանիլ *meṙan-i-l* « mourir », d'après մեռանիմ *meṙan-i-m* « je meurs », մեռանիս *meṙan-i-s* « tu meurs ».

Il en est de même dans les langues germaniques : la voyelle qui précède le *n* final de l'infinitif n'appartient pas au suffixe, mais à la syllabe caractéristique de la classe. Dans la conjugaison faible [1], il est clair que la syllabe *ja* de *sat-ja-n* « placer » (§ 741) est identique avec le *ja* de *sat-ja* « je place », *sat-ja-m* « nous plaçons », *sat-ja-nd* « ils placent » [2]. Je divise donc à l'infinitif : *sat-ja-n*. Dans les formes comme *salb-ô-n* « oindre » (présent *salb-ô*, *salb-ô-s*, *salb-ô-th*, etc.) il est encore plus clair que le suffixe de l'infinitif consiste uniquement dans le *n*. Dans la troisième conjugaison faible de Grimm, l'*i* de la diphthongue *ai* tombe devant le *n* de l'infinitif, comme il tombe en général devant les nasales : on a donc *hab-a-n* « avoir », comme on a *hab-a-m* « nous avons », *hab-a-nd* « ils ont », en regard de *hab-ai-s* « tu as », *hab-ai-th* « il a, vous avez ». Au contraire, le vieux haut-allemand garde partout son *ê* : *hab-ê-n* « avoir », *hab-ê-m* « j'ai », *hab-ê-nt* « ils ont ».

Dans les verbes forts, lesquels, sauf le petit nombre d'exceptions en *ja*, appartiennent tous à la première classe sanscrite [3], on pourrait plutôt être tenté de regarder l'*a* de *an* comme ap-

[1] Celle qui correspond à la dixième classe sanscrite (§ 109ª, 6).

[2] D'après une loi phonique presque constante, cet *a* s'affaiblit en *i* devant un *s* ou un *th* final. Voyez § 67.

[3] Voyez § 109ª, 2.

partenant au suffixe, et par conséquent comme identique avec le premier *a* du sanscrit *ana*. Ainsi *bairan* « porter », *qriman* « venir », *bindan* « lier », *beitan* « mordre », *grêtan* « pleurer » présenteraient exactement la même formation que les noms sanscrits *bár-aṇa* « l'action de porter, de soutenir », *gám-ana* « l'action d'aller », *bánd-ana* « l'action de lier », *bêd-ana* « l'action de fendre », *kránd-ana* « l'action de pleurer ». C'était autrefois mon opinion. Mais comme les verbes qui répondent à la quatrième classe sanscrite conservent à l'infinitif la caractéristique *ja*, comme nous voyons, par exemple, que *vahs-ja* « je croîs » (prétérit *vôhs*) fait à l'infinitif *vahs-ja-n* (et non *vahs-an*), et que, de même, *bid-ja* « je prie » (prétérit *bath*, pluriel *bêdum*) fait à l'infinitif *bid-ja-n* (et non *bid-an*), j'aime mieux aujourd'hui reconnaître dans l'*a* de *bair-a-n*, *bind-a-n* la même voyelle caractéristique qui se trouve aussi dans *bair-a*, *bair-a-m*, *bair-a-nd*, *bind-a*, *bind-a-m*, *bind-a-nd*. En général, comme la voyelle radicale est toujours la même au présent et à l'infinitif, je fais dériver ce dernier du thème des temps spéciaux : il y a entier accord entre *bind-a-n* « lier » et *bind-a* « je lie », entre *biug-a-n* « plier » et *biug-a* « je plie », tandis que les racines vraies (*band*, *bug*) ou les prétérits (singulier *band*, *baug*, pluriel *bundum*, *bugum*) nous présentent de tout autres voyelles.

Conséquemment, l'infinitif germanique est formé d'après le même principe que l'infinitif arménien, si j'ai eu raison de voir dans le *l* de ce dernier l'altération d'un *n*, et par suite dans le précité բերել *ber-e-l* le pendant exact du gothique *bair-a-n*, du vieux haut-allemand *bër-a-n*.

§ 875. L'infinitif indoustani.

L'infinitif indoustani a également rejeté la première voyelle du suffixe sanscrit *ana* : il a, au contraire, allongé la voyelle finale, à moins qu'on ne suppose qu'il dérive de la forme fémi-

nine du suffixe अन *ana*, laquelle a aussi donné en sanscrit des noms abstraits, quoique beaucoup moins nombreux que les neutres correspondants. Nous citerons : आसना *âsanâ* «l'action d'être assis», याचना *yâćanâ* «l'action de prier», वन्दना *vandanâ* «l'action de célébrer». Avec ces noms s'accordent, pour le suffixe comme pour l'accentuation, les substantifs grecs *αὐονή* et *ἡδονή*; *ἀγχόνη* et *δαπάνη* ont reculé l'accent; ce dernier a conservé sans modification l'ancien *a* initial du suffixe [1].

Cependant, je ne crois pas que l'infinitif indoustani se rattache à ces noms féminins. Je regarde son *â* comme l'allongement de l'*a* final de *ana*. En général, un *a* sanscrit, quand il est à la fin d'un mot, est ou supprimé ou allongé en indoustani : nous voyons, par exemple, que les noms d'animaux mâles se terminent par *â*, tandis que les noms des femelles ont *î* et que le nom de l'espèce a perdu son ancienne voyelle finale [2]. Le buffle (en sanscrit *mahiśâ*) se dit d'une façon générale مهيك *maihik*, le buffle mâle *maihikâ*, la femelle *maihikî* (en sanscrit *mahiśî*, § 119). Comme l'indoustani a perdu le neutre, les neutres sanscrits, dont le thème ne se distingue pas du masculin, sont devenus des masculins. On peut donc à bon droit rapporter les infinitifs indoustanis en نا *nâ* aux abstraits sanscrits en *ana* : *ǵöl-nâ* «brûler» représente le sanscrit *ǵvâlana-m* «l'action de brûler», ou plutôt *ǵvalana-s*, puisque les neutres sanscrits sont devenus des masculins en indoustani. L'infinitif indoustani a un cas oblique en *ê*, qui est sans doute le locatif sanscrit (§ 196) : ainsi *ǵölnê* «brûler» répondrait au sanscrit *ǵvâlanê* «dans l'action de brûler».

[1] Des mots sanscrits comme *yâć-anâ* «la prière» on peut aussi rapprocher le gothique *ga-mait-anôn* (nominatif *ga-mait-anô*) «l'action de découper». Ce thème, unique en son genre, se distingue seulement de ses modèles sanscrits par l'addition d'un *n*, si fréquente dans les langues germaniques après les thèmes primitivement terminés par une voyelle (§ 142).

[2] Gilchrist, Grammaire de la langue indoustani, p. 52.

Remarque 1. — Caractéristiques de la conjugaison conservées, en indoustani, devant le suffixe infinitif. — Pour former, en indoustani, d'un verbe intransitif comme *gŏl-nâ* «ardere» un verbe transitif, on insère un *â* devant le suffixe : *gŏl-â-nâ* «urere». Dans cet *â* je reconnais, comme dans l'*â* de la première conjugaison latine, la caractéristique sanscrite *aya*, qui sert à former des causatifs[1]. L'indoustani tire aussi, à l'aide de cet *â*, une forme causale de ses actifs transitifs : ainsi *bêd-nâ* «percer» (= sanscrit *bêd-ana-m* «l'action de fendre», de la racine *bid*) donne naissance à un verbe *bid-â-nâ* «faire percer»[2]. Le causatif nous présente ici la voyelle radicale sous une forme plus faible que le verbe primitif, au lieu qu'en sanscrit les causatifs renforcent ordinairement leur voyelle : c'est probablement l'addition de l'*â* qui, en produisant une surcharge, a déterminé l'affaiblissement de la syllabe radicale. Mais quand la forme causative ou transitive est privée de la caractéristique causale, elle présente souvent une voyelle plus forte que le verbe primitif; nous avons, par exemple, *mâr-nâ* «tuer» (sanscrit *mârâyâmi* «je fais mourir»), venant de *mŏr-nâ* «mourir» (*ŏ* = sanscrit *ă*, *mŏr-nâ* = मरणा *márana* «l'action de mourir»).

Dans le *w* des causatifs comme *ćŏl-wânâ* «faire aller» (à côté de *ćŏl-nâ* «aller») je reconnais l'altération du *p* des causatifs sanscrits comme *gîv-âp-dyâ-mi* (§ 749). Le changement du *p* en *w* paraît avoir eu lieu dans une période où la labiale était encore précédée d'une voyelle; en effet, quand nous comparons les noms de nombre *êkâwŏn* «cinquante-un», *bâwŏn* «cinquante-deux», *sŏtâwŏn* «cinquante-sept», avec *tirpŏn* «cinquante-trois», *pŏćpŏn* «cinquante-cinq», nous voyons que le *p* du sanscrit *pańćâśát* «cinquante» est resté *p* après une consonne, au lieu qu'il est devenu *w* après une voyelle[3].

[1] Voyez § 109ᵃ, 6.

[2] Gilchrist, Grammaire de la langue indoustani, p. 147.

[3] La nasala du sanscrit *pańćâśát* «cinquante» est restée dans les composés comme *êkâwŏn*, *bâwŏn*, *tirpŏn*, au lieu qu'elle a disparu dans le simple *pŏćâs* «cinquante». Le nom de nombre «cinq», en sanscrit *páńćan*, est پانچ *pânć* en indoustani; l'allongement de l'*â* est peut-être une compensation pour la perte de la syllabe finale. L'indoustani, qui est extrêmement sensible au poids des voyelles, rend d'ordinaire l'*a* bref sanscrit par un o bref (que Gilchrist, d'après la prononciation anglaise, écrit *u*); conséquemment, quand par suite d'une surcharge, produite par la composition, un *â* long doit être affaibli, il devient *ŏ*. Ainsi nous avons, d'une part, *pânć* «cinq» (= sanscrit *páńćan*), *sât* «sept» (= sanscrit *saptan*); mais, d'un autre côté, *pŏndrŏh* «quinze», *sŏtrŏh* «dix-sept».

Remarque 2. — Des différentes formes de l'infinitif indoustani. — Nous avons vu plus haut (§ 875) que l'infinitif indoustani a une forme en *ê* : cette forme exprime ordinairement la relation de l'accusatif, comme cela arrive quelquefois en sanscrit. Je rappelle le passage précité (§ 850) du Râmâyaṇa : *na śêkur grahaṇê tasya dhanušaḥ* «ils ne purent soulever cet arc», où *śêkur*[1] «ils purent» gouverne *grahaṇê* «soulever». C'est ainsi que nous trouvons en indoustani : *maiṅ bôlnê nŏhin sŏktâ* «je ne puis dire», littéralement «moi dire (dans le dire) ne pouvant»[2].

Là où l'infinitif exprime la relation du nominatif, il prend la forme en *nâ*. Ainsi *sunnâ* «entendre» (littéralement «l'entendre») dans l'exemple cité par Yates[3] : «entendre n'est pas la même chose que voir». Comme les adjectifs, y compris les participes, se terminent également par *â* au nominatif singulier masculin, je crois pouvoir expliquer l'allongement de l'*a* comme une compensation pour la perte du signe casuel (*â* pour *a-s*). Il en est de même en mahratte. Dans les deux idiomes, le nominatif pluriel masculin a pour désinence *ê*, comme dans la déclinaison pronominale (§ 228); en indoustani, par exemple, nous avons *maiṅ mârtâ* «je frappe», littéralement «moi frappant [suis]», féminin *maiṅ mârtî*, pluriel *hŏm mârtê*. On peut comparer le pronom pluriel *wê* «eux», qui doit être rapporté soit au thème *ava* «celui-ci»[4], soit, ce qui me paraît plus vraisemblable, au thème réfléchi sanscrit *sva* (§ 341), dont le nominatif pluriel masculin, s'il était usité, serait *svê*[5].

En général, la diphthongue *ê* joue un rôle important dans la grammaire indoustani. Nous la retrouvons au subjonctif : *tû mârê* «que tu frappes», *wŏh mârê* «qu'il frappe», *hŏm mârêṅ* «que nous frappions», *wê mârêṅ* «qu'ils frappent». Ici nous avons un reste remarquable de la grammaire sanscrite, car cet *ê* se rattache évidemment au potentiel de la première conjugaison : le *s* et le *t* de la seconde et de la troisième personne se sont perdus (*mârê* pour *mârê-s, mârê-t*[6]); à la première personne du pluriel, il n'est resté de

[1] Par euphonie pour *śêkus*.

[2] C'est l'exemple donné par Yates, Introduction à la langue indoustani, p. 65.

[3] *Ibidem.*

[4] Sur le rôle de ce thème pronominal en zend et en ancien perse, voyez § 377 et suiv.

[5] Au thème *sva* se rattache l'ancien perse *huva* (par euphonie pour *hva*) «il» (§ 342).

[6] Comparez *bârê-s, bârê-t*, § 711.

la désinence *ma* que le *m*, sous forme de nasale affaiblie (*mârê-ṅ* pour *mârê-ma* ou *mârê-mŏ*); à la troisième personne du pluriel, *mârê-ṅ* est pour *mârê-nt*[1].

Au potentiel sanscrit se rapporte aussi, selon moi, le futur indoustani[2]. Dans la syllabe qui lui est postposée, je reconnais la particule sanscrite *ha* (védique *ha* ou *hâ*, *ga* ou *gâ*) : seulement cette particule a pris en indoustani[3] la faculté de marquer les nombres et les genres. Exemple :

wŏh mârê-gâ «il frappera»,
wŏh mârê-gî «elle frappera»,
hŏm mârêṅ-gê «nous frapperons».

Il est à peine nécessaire d'ajouter que l'impératif indoustani, à la plupart des personnes des deux nombres, répond également au potentiel sanscrit, et par suite aux modes congénères (subjonctif germanique, optatif grec) dans les langues de l'Europe. Ainsi *mârê* «qu'il frappe» (pour *mârê-t*) est le pendant du vieux haut-allemand *bëre* «qu'il porte», du gothique *bairai*, du grec φέροι. Mais dans la première personne du singulier *mârûṅ*, qui appartient à la fois à l'impératif, au futur et au subjonctif, je crois reconnaître la désinence de l'impératif sanscrit *âni*[4]; l'indoustani ne sait pas distinguer les terminaisons sanscrites *âmi* et *âni*, parce que l'une et l'autre ont perdu l'*i* final et que le *m*, à la fin des mots, se change comme le *n* en anousvâra (ṅ). En ce qui concerne l'emploi de la première personne de l'impératif dans le sens du futur, je rappelle ce que nous avons vu en zend (§ 723, 2).

A la deuxième personne du pluriel, on peut s'étonner d'avoir pour désinence un *ô* dans *mârô* «frappez, que vous frappiez», *marô-gê* «vous frapperez». Le mahratte fait à l'impératif *mârâ*, et je crois que cette forme se rattache aux impératifs sanscrits comme *bŏd-a-ta* «sachez»; le *t* étant tombé, les deux *a* se seront confondus, comme à la troisième personne du présent nous avons इच्छे *iččê* «il désire» (pour *iččʻ-á-ti*, *iččʻ-a-i*)[5], et comme en grec

[1] Comparez les formes comme *bërê-n* «qu'ils portent», en vieux haut-allemand.

[2] On a vu (§ 692) que le futur de la troisième et de la quatrième conjugaison, en latin, est également identique au potentiel sanscrit.

[3] Comme en afghan (§ 326, Remarque).

[4] Avec *û* pour *â*, comme au présent mahratte (§ 850).

[5] A la deuxième personne, le mahratte इच्छेस् *iččês* (= *iččais*) est, à ce que je crois, pour *iččʻ-á-si*, par la même métathèse que le grec φέρεις pour φερ-ε-σι, en

on a φέρει (pour φερ-ε-τι = sanscrit *bár-a-ti*)[1]. Si le mahratte peut nous éclairer sur l'indoustani, qui lui est proche parent, nous expliquerons l'*ŏ* de *mârŏ* «frappez» comme l'altération d'un *â*. C'est ainsi qu'en sanscrit on a षोडशन् *ṡŏḍaśan* «seize», pour *ṡâḍaśan*, et *sŏḍum* «porter», pour *sâḍum*[2].

§ 876. De la syllabe *an* dans le gothique *bindan*.

Les infinitifs germaniques suppriment l'*a* final du suffixe neutre *ana* : ce fait n'a rien que de conforme aux habitudes de ces idiomes, car tous les thèmes neutres en *a* perdent cette voyelle, ainsi que le signe casuel, au nominatif-accusatif singulier. De même qu'au nominatif-accusatif sanscrit *dvấra-m* «porte» correspond le gothique *daur* (thème *daura*), de même en regard du sanscrit *bándana-m* «l'action de lier» on ne peut attendre autre chose en gothique que *bindan*.

En regard du datif बन्धनाय *bándanâya*, on devrait avoir en gothique *bindana* (§ 175); c'est la forme qu'on s'attendrait à trouver, par exemple, avec la préposition *du* «pour», qui gouverne le datif. Mais on dit *du saian* «pour semer», *du bairan* «pour mettre au monde», soit que la préposition *du* ait originairement gouverné l'accusatif, soit que l'infinitif, qui est déclinable dans plusieurs dialectes germaniques, ait de bonne heure perdu ses flexions en gothique.

§ 877. Redoublement de *n* à l'infinitif de certains dialectes germaniques.

Au datif de l'infinitif, le vieux et le moyen haut-allemand, l'anglo-saxon, ainsi que le saxon ancien, redoublent le *n*[3]. Il en

sanscrit *bár-a-n* (§ 448). De même, la troisième personne *ičĕt* vient de *ič-ânti*, avec métathèse et suppression de *n*.

[1] Voyez § 456.

[2] Voyez Abrégé de la Grammaire sanscrite, §§ 102 et 228, remarque 1.

[3] Voyez les exemples cités au § 873. Comme exemples en ancien saxon, nous citerons : *faranne*, *blidzeanne*, *tholónne*; en anglo-saxon : *faranne*, *récenne*, *gefremmanne*. Grimm, Grammaire allemande, I, p. 1021.

est de même pour le génitif en vieux et en moyen haut-allemand[1]. Mais je ne crois pas pour cela devoir faire dériver ces deux cas d'un autre thème que le nominatif-accusatif : je regarde le redoublement de la lettre *n* comme purement euphonique. Nous voyons que les mêmes dialectes germaniques redoublent volontiers un *n* placé entre deux voyelles. Ainsi en regard du gothique *kuni* «race», nous trouvons le vieux haut-allemand *kunni* ou *chunni*, l'ancien saxon *kunni*, le moyen haut-allemand *künne*. Le mot est, par sa racine, parent du grec *γένος*, du latin *genus*, du védique *gánus* (génitif *gánuś-as*) «naissance». En gothique, le suffixe formatif de *kuni* est *ja* (datif pluriel *ja-m*), qui se contracte en *i* au nominatif-accusatif singulier (§ 153). Or, personne ne songera à dire que *kunni*, *künne*, parce qu'ils ont deux *n*, contiennent un autre suffixe formatif que le gothique *kuni*. Nous reviendrons sur ce point[2].

§ 878. L'infinitif avec la préposition *du*, en gothique.

La fonction primitive de la préposition *zu* devant l'infinitif, c'est de marquer la relation de cause[3] : et, en effet, quand le gothique emploie l'infinitif précédé de *du*, c'est presque toujours avec cette signification. Nous la trouvons, par exemple, dans ces phrases : «il sortit pour semer» (*du saian*); «qui a des oreilles

[1] Exemples : vieux haut-allemand *topônnes* «d'être en fureur», moyen haut-allemand *weinennes* «de pleurer». En moyen haut-allemand, le redoublement de *n* n'a lieu au génitif que si la syllabe radicale est longue.

[2] Le gothique lui-même redouble quelquefois un *n* entre deux voyelles : ainsi dans *uf-munnan* «songer», *ufar-munnôn* «oublier» (sanscrit *man* «penser»), *kinnu-s* «menton» (= grec *γένυ-ς*, sanscrit *ḥanú-s*). En sanscrit, on redouble un *n* final précédé d'une voyelle brève, si le mot suivant commence par une voyelle : *âsann ihá* «ils étaient ici».

[3] On a vu que dans les Védas la même relation est exprimée simplement par le datif, soit des thèmes infinitifs en *tu*, soit d'autres noms abstraits remplissant le rôle d'infinitif. En sanscrit classique, où le locatif prend souvent la place du datif, on trouve souvent la relation de cause exprimée par le locatif des formes en *ana*.

pour entendre» (*du hausjan*); «qui se préparait à le trahir» (*du galêvjan ina*).

Il faut remarquer, cependant, que parfois on trouve déjà dans Ulfilas l'infinitif avec *du* employé pour marquer la relation du nominatif. Ainsi cette phrase : *περισσόν μοί ἐστιν τὸ γράφειν ὑμῖν*, est traduite par *ufjô mis ist du mêljan izvis*[1]; *τὸ μένειν* est rendu par *du visan*[2]. On trouve même le nominatif de l'article neutre devant l'infinitif avec *du* : *τὸ ἀγαπᾶν αὐτόν* est traduit par *thata du frijôn ina*; *τὸ ἀγαπᾶν τὸν πλησίον* par *thata du frijôn nêhvundjan*[3]. Mais d'habitude Ulfilas rend le nominatif de l'infinitif grec par un simple infinitif sans article, même s'il y a l'article en grec : *καλὸν δὲ τὸ ζηλοῦσθαι ἐν καλῷ πάντοτε*, *aththan gôth ist aljanôn in gôdamma sinteinô*[4]; *ἐμοὶ γὰρ τὸ ζῆν Χριστὸς καὶ τὸ ἀποθανεῖν κέρδος*, *aththan mis liban Christus ist jah gasviltan gavaurki*[5].

§ 879. L'infinitif sans la préposition *du*, en gothique.

Quand l'infinitif est le régime d'un verbe gouvernant l'accusatif, Ulfilas emploie presque toujours l'infinitif sans *du* : les constructions comme *er begann zu gehen*, *er fing an zu gehen* «il commença à marcher», pour lesquelles nous avons déjà trouvé en sanscrit des points de comparaison (§ 849), ne sont donc pas encore d'un usage courant en gothique. Il est vrai que ces mots de Luc : *ἐντελεῖται τοῦ διαφυλάξαι σε* sont rendus par *anabiudith du gafastan thuk*[6]. Mais probablement Ulfilas, par la préposition *du*, a voulu transcrire ici le génitif de l'infinitif qui manque en gothique, ou bien il se proposait de remplir, à l'aide

[1] Deuxième aux Corinthiens, IX, 1.
[2] Épître aux Philippiens, I, 24.
[3] Marc, XII, 33.
[4] Épître aux Galates, IV, 18.
[5] Épître aux Philippiens, I, 21.
[6] IV, 10.

de cette préposition, la place que le génitif de l'article occupe dans le texte original. Avec les verbes signifiant « commander », il emploie ordinairement l'accusatif de l'infinitif sans préposition : ainsi *ἐπιτάξῃ ἀπελθεῖν* est traduit par *anabudi galeithan*[1].

§ 880. La construction dite *proposition infinitive*, en gothique.

Il y a une construction de l'infinitif gothique qui mérite une attention particulière : c'est quand il est accompagné d'un accusatif qui n'est ni son régime, ni celui du verbe. Nous voulons parler des phrases comme : *εὐκοπώτερον δέ ἐσ7ι τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν παρελθεῖν, ἢ τοῦ νόμου μίαν κεραίαν πεσεῖν* « mais il est plus aisé que le ciel et la terre passent, qu'il ne tombe un seul point de la loi »[2]. La traduction gothique est : *ith iṣêtiṣô ist himin jah airtha hindarleithan thau vitôdis ainana vrit gadriusan.*

Dans les phrases grecques de ce genre, l'accusatif n'a rien de surprenant, car il exprime la même relation que dans *πόδας ὠκύς, ὄμματα καλός*. Mais il en est autrement pour le gothique, où l'accusatif n'est jamais employé de cette façon, sinon avec l'infinitif.

Dans l'une et l'autre langue, je regarde l'infinitif comme le sujet et, par suite, comme un nominatif. Le verbe n'est donc pas employé d'une manière impersonnelle, ainsi que le supposent Von der Gabelentz et Löbe[3]; il a l'infinitif pour sujet, comme dans *turpe est mentiri*[4]. La seule chose qui, dans les constructions de ce genre, en grec comme en gothique, fasse différer l'infi-

[1] Luc, VIII, 31.

[2] Luc, XVI, 17.

[3] Grammaire gothique, p. 249.

[4] Les constructions de ce genre existent aussi en allemand. Au lieu de dire : *es ist angenehmer zu sitzen als zu stehen* « il est plus agréable d'être assis que debout », *es ist zeit* ou *es geziemt aufzustehen* « il est temps, il convient de se lever », *es ist leicht einzugehen* « il est facile d'entrer », on peut dire : *sitzen ist angenehmer als stehen*, *das aufstehen ist an der zeit* ou *ist jetzt geziemend*, *eingehen ist leicht.*

nitif d'un nom abstrait ordinaire, c'est qu'il ne gouverne pas le génitif; on ne peut pas dire, par exemple, *εὐκοπώτερον δέ ἐστι τοῦ οὐρανοῦ καὶ τῆς γῆς παρελθεῖν*, ni *ith isêtisô ist himins jah airthôs hindarleithan*. Dans l'une et l'autre langue, la personne ou la chose à laquelle se rapporte l'action marquée par l'infinitif est mise à l'accusatif[1].

Parmi les exemples réunis par Von der Gabelentz et Löbe, le plus curieux est celui où cette phrase : *ἐγένετο θάμβος ἐπὶ πάντας*[2], est traduite par *varth afslauthnan allans*, car ici le texte grec n'invitait pas Ulfilas à employer une construction peu familière à la langue gothique. Il est certain que la phrase paraîtrait très-forcée, si, prenant *varth* dans le sens de l'allemand *ward* «devint», nous traduisions littéralement : «il y eut de l'étonnement [en ce qui concerne] tous», ou «de l'étonnement fut [en ce qui concerne] tous». Mais comme le gothique *vairthan*, ainsi que les savants précités l'ont montré dans leur Glossaire, signifie aussi «venir»[3], je regarde *allans* comme un accusatif régi par un verbe exprimant le mouvement[4], et je traduis «l'étonnement vint sur tous». Dans un autre passage tout semblable à celui-ci, Ulfilas traduit *ἐγένετο ἐπὶ πάντας φόβος* par *varth ana allaim agis*[5]. Il n'y a donc pas lieu de traduire *varth* par «factus est».

Nous retrancherons donc ce premier exemple de ceux qui doivent nous montrer l'infinitif gothique construit avec l'accu-

[1] Même en grec, où l'infinitif, grâce à l'article dont il est précédé, se rapproche du substantif encore plus qu'en gothique, on ne peut le déterminer ni par un adjectif, ni, comme il vient d'être dit, par un génitif.

[2] Luc, IV, 36.

[3] Qu'on veuille se rappeler le rapport de la racine gothique *varth* avec la racine sanscrite *vart*, *vṛt* «aller» et avec le latin *verto*. Voyez Pott, Recherches étymologiques, 1re édition, I, p. 241.

[4] Le verbe *ἐγένετο* marque aussi le mouvement dans la phrase grecque.

[5] Luc, I, 65.

satif. Nous retrancherons également la seconde phrase : *batizô ist ainana mannan fraqistjan faur managein* «il vaut mieux tuer un homme pour le peuple»[1], parce qu'ici la construction gothique s'écarte du texte grec, l'accusatif *ainana mannan* étant le régime du verbe transitif *fraqvistjan* «détruire, tuer». Il ne nous reste plus, par conséquent, que quatre exemples. Ce sont : *in imma galeikaida alla fullôn bauan* (*ἐν αὐτῷ εὐδόκησε πᾶν τὸ πλήρωμα κατοικῆσαι*) «il plut demeurer en lui [quant à] toute plénitude»[2]; *mêl ist uns ju us slêpa urreisan* (*ὥρα ἡμᾶς ἤδη ἐξ ὕπνου ἐγερθῆναι*) «il est temps [en ce qui concerne] nous [le] sortir du sommeil»[3]; *gadôh nu vas thanṣuh ... gaqvissans vairthan* «il était donc convenable [en ce qui concerne] ceux-ci [le] devenir unanimes»[4]. Et enfin, la phrase de Luc citée en commençant[5].

Les constructions de cette sorte sont-elles naturelles au gothique ou sont-elles une imitation du grec? Je crois qu'elles sont imitées du grec[6], car nous ne voyons pas qu'ailleurs l'accusatif gothique exprime la relation «en ce qui concerne, quant à». On s'aperçoit, en outre, qu'Ulfilas évite volontiers ce tour : tantôt il rend la construction infinitive du texte grec par une construction verbale avec la conjonction *ei* «que»; tantôt, au lieu de l'accusatif, il met le datif de la personne, soit dans le sens proprement datif, soit dans le sens instrumental. Quand il a

[1] Jean, XVIII, 14.

[2] Épître aux Colossiens, I, 19.

[3] Épître aux Romains, XIII, 11. — Ce passage, en gothique, présente une équivoque, car *uns* peut aussi bien être un datif qu'un accusatif. Le gothique a souvent le datif dans des constructions où le texte grec emploie l'accusatif avec l'infinitif.

[4] *Skeireins*, édition Massmann, p. 38, 10.

[5] «Or, il est plus aisé le passer [en ce qui concerne] le ciel et la terre, que le tomber [en ce qui concerne] un point de la loi.»

[6] Pour ce qui est de l'exemple tiré du *Skeireins*, je rappellerai que très-probablement ce morceau n'a pas été composé en gothique, mais que, selon toute vraisemblance, il est une traduction du grec. [Le texte gothique appelé *Skeireins* «explication» est un commentaire de l'évangile de Jean. — Tr.]

recours à cette dernière construction, il suit le texte grec mot à mot; mais le changement de l'accusatif en datif fait qu'au fond le tour gothique est tout autre. Nous citerons comme exemples : *rathisô allis ist ulbandau thairh thairkô nêthlôs thairhleithan thau gabigamma in thiudangardja guths galeithau* (*εὐκοπώτερον γάρ ἐστι κάμηλον διὰ τρήματος βελόνης εἰσελθεῖν ἢ πλούσιον εἰς τὴν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ εἰσελθεῖν*) « car il est plus aisé au chameau [le] passer par le trou d'une aiguille qu'au riche [le] entrer dans le royaume de Dieu »[1]; *varth than gasviltan thamma unlêdin* (*ἐγένετο δὲ ἀποθανεῖν τὸν πτωχόν*) « il arriva [le] mourir par le pauvre »[2]; *varth gaggan imma thairh atisk* (*ἐγένετο διαπορεύεσθαι αὐτὸν διὰ τῶν σπορίμων*) « il arriva [le] marcher par lui à travers un champ de blé »[3].

Au contraire, dans d'autres passages, le texte grec nous présente déjà le datif : *καλὸν ἀνθρώπῳ τὸ οὕτως εἶναι*, *gôth ist mann sva visan* « il est bon à l'homme d'être ainsi »[4]; *καλόν ἐστί σοι εἰσελθεῖν εἰς τὴν ζωὴν χωλόν, ἢ τοὺς δύο πόδας ἔχοντα βληθῆναι εἰς τὴν γέενναν*, *gôth thus ist galeithan in libain haltamma, thau tvans fôtuns habandin gavairpan in gaiainnan* « il est meilleur[5] pour toi entrer dans la vie boiteux, qu'ayant deux pieds [le] jeter dans l'enfer »[6]. Dans les passages suivants, Ulfilas remplace l'infinitif par la construction avec *ei* « que » : *ei sijaima veis veihai jah unvammai* (*εἶναι ἡμᾶς ἁγίους καὶ ἀμώμους*) « que nous soyons saints et irrépréhensibles[7]; *ei aflagjaith jus ... thana fairnjan mannan*

[1] Luc, XVIII, 25.
[2] Luc, XVI, 22.
[3] Luc, VI, 1.
[4] Première aux Corinthiens, VII, 26.
[5] Littéralement : « il est bon pour toi ... ».
[6] Marc, IX, 45. — *Haltamma* et *habandin* sont deux datifs se rapportant à *thus* « à toi ». On dit de même en sanscrit : *tavâ 'nučarêṇa mayâ sarvadâ bavitavyam* « je dois te suivre toujours », littéralement « mihi semper tuo comiti faciendum est ».
[7] Épître aux Éphésiens, I, 4.

(*ἀποθέσθαι ὑμᾶς τὸν παλαιὸν ἄνθρωπον*) «que vous dépouilliez le vieil homme»[1].

§ 881. L'infinitif dans les constructions comme *ich sah ihn fallen* «je l'ai vu tomber».

Dans les constructions que nous venons d'examiner, Ulfilas, imitant le texte grec, fait exprimer à l'accusatif de la personne une relation accessoire équivalant à celle que nous marquons par nos locutions : «par rapport à, en ce qui concerne». Mais la construction est tout autre, quand l'accusatif de la personne ainsi que celui de l'infinitif sont régis par le verbe. Je veux parler des phrases analogues à *ich sah ihn fallen* «je l'ai vu tomber», *ich hörte ihn singen* «je l'ai entendu chanter», *ich hiess ihn gehen* «je le fis aller», *lass mich gehen* «laisse-moi aller»[2]. L'explication qu'on donne ordinairement de ces tournures, c'est que l'effet de l'action marquée par le verbe voir, entendre, commander, laisser, s'exerce d'abord sur la personne ou la chose qu'on voit, entend, commande ou laisse; puis, que cet effet s'exerce encore sur l'action marquée par l'infinitif, laquelle on voit, entend, commande ou laisse également. Mais, selon moi, ces constructions doivent s'expliquer autrement. Je crois que les deux régimes du verbe sont entre eux dans un rapport de coordination, et qu'ils forment une apposition : «je vis lui [et] tomber (*actionem cadendi*)». D'où vient, cependant, que l'action marquée par le second régime est conçue comme exécutée par la personne ou par la chose que marque le premier régime? d'où vient, par exemple, que dans cette phrase : «j'ai vu la pierre tomber», on comprend que c'est la pierre qui tombe? Je crois que ce rapport n'est pas exprimé par le langage et qu'il ressort uniquement de l'ensemble de la phrase. C'est ainsi que j'explique la

[1] IV, 22.

[2] Nous avons vu plus haut (§ 849) des constructions du même genre en sanscrit.

plupart des exemples rassemblés par Von der Gabelentz et Löbe[1] : j'en fais suivre ici quelques-uns. *Jabai nu gasaihvith sunu mans ussteigan* (ἐὰν οὖν θεωρῆτε τὸν υἱὸν τοῦ ἀνθρώπου ἀναβαίνοντα) «si vous voyez le fils de l'homme monter»[2]; *haihait galeithan sipônjôns hindar marein* «il fit passer les disciples par delà la mer»[3]; *gatauja iqvis vairthan nutans mannê* (ποιήσω ὑμᾶς γενέσθαι ἁλιεῖς ἀνθρώπων) «je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes[4]»; *vaurkeith thans mans anakumbjan* (ποιήσατε τοὺς ἀνθρώπους ἀναπεσεῖν) «faites asseoir les gens»[5]; *ni vileim thana thiudanôn ufar unsis* (οὐ θέλομεν τοῦτον βασιλεῦσαι ἐφ' ἡμᾶς) «nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous»[6]. Il est vrai que pour ce dernier exemple nous ne pouvons, dans la traduction, mettre un infinitif[7]; mais ce n'est pas une raison pour ne pas croire qu'ici également l'infinitif est le régime du verbe, comme il l'est aussi avec les verbes signifiant chercher, penser, croire, espérer, savoir, etc. Le vieux haut-allemand fait encore un usage assez

[1] Grammaire gothique, p. 249, n° 1, 2, 3 et 4. Il faut excepter au n° 2 le passage tiré de l'Épître aux Éphésiens (III, 6) : εἶναι τὰ ἔθνη συγκληρονόμα, où *visan* = εἶναι exprime la relation du nominatif et *thiudôs* = ἔθνη la relation «en ce qui concerne, quant à»; et le passage tiré de la première Épître à Timothée (VI, 13 et 14) : παραγγέλλω σοι ... τηρῆσαι σε τὴν ἐντολὴν = *anabiuda ... fastan thuk thô anabusn*, où l'infinitif *fastan* exprime la relation accusative, et l'accusatif *thuk* (σε) la relation «en ce qui concerne». Quoique *anabiuda* gouverne, comme παραγγέλλω, le datif, Ulfilas a omis dans sa traduction le grec σοι. Cependant, s'il avait voulu éviter d'exprimer deux fois la seconde personne, il aurait pu omettre aussi bien le mot σε, qui a moins d'importance, et qui pouvait aisément se sous-entendre. Mais il semble qu'Ulfilas ait trouvé plus conforme au grec de dire : «j'ordonne d'observer (l'observer), en ce qui te concerne, la loi», que s'il avait dit : «je t'ordonne d'observer la loi».

[2] Jean, VI, 62.

[3] Matthieu, VIII, 18.

[4] Marc, I, 17.

[5] Jean, VI, 10.

[6] Luc, XIX, 14.

[7] Cela est vrai aussi pour les autres exemples cités par Von der Gabelentz et Löbe sous le n° 3 (Grammaire gothique, p. 249).

étendu de cette construction [1]. Ainsi Notker écrit : *er sih saget kot sîn* « se deum esse dicit » [2]. Tatian : *ih weiz megin fon mir ûz gangan* « novi virtutem de me exiisse » [3]. Dans un hymne : *unsih erstantan kelaubamês* « nos resurgere credimus » [4].

§ 882. Les infinitifs grecs en *μεναι*, *εμεναι*, *εμεν*, *ναι*, *ειν*.

Nous allons considérer de plus près l'infinitif grec. Rappelons d'abord la comparaison que nous avons établie plus haut (§ 853 et suiv.) entre les infinitifs védiques en *sê* et les infinitifs grecs en *σαι*. Si ce rapprochement est fondé, nous avons dans la désinence *αι* de *λῦσαι*, *τύψαι*, une forme authentique et en quelque sorte sanscrite de la flexion du datif, au lieu que les datifs grecs ordinaires se rattachent au locatif [5]. Ce fait est d'autant plus important que tous les autres infinitifs grecs se terminent, ou du moins se terminaient anciennement, par *αι*, et peuvent, par conséquent, être également regardés comme des datifs. Ils ont perdu la conscience de leur origine et de leur signification première, de sorte qu'ils s'emploient aussi comme des accusatifs et des nominatifs, et, précédés d'un article, comme des génitifs. Nous voyons toutefois que, dans certaines constructions, les infinitifs grecs sont encore employés à la façon des datifs sanscrits, c'est-à-dire pour exprimer la relation de cause : ils répondent alors aux infinitifs védiques tels que *pâtav-ê* « ad bibendum, potionis causâ ». Nous voulons parler des phrases telles que : *ἔδωκεν αὐτὸ δούλῳ Φορῆσαι. Ἄνθρωπος πέφυκε Φιλεῖν. Ἦλθε ζητῆσαι* « pour chercher ». *Ἐμοὶ θυομένῳ ἰέναι ἐπὶ τὸν βασιλέα οὐκ ἐγίγνετο τὰ ἱερά* [6].

[1] Voyez Grimm, Grammaire allemande, IV, p. 116 et suiv.
[2] Psaume x, 7.
[3] LX, 6.
[4] XXIV, 5.
[5] Voyez § 195.
[6] Xénophon, Anabase, II, II, 3.

Si maintenant nous examinons le développement ou l'altération graduelle de l'infinitif grec, nous devrons regarder les formes en *ε-μεναι* (par exemple *ἀκου-έ-μεναι*, *εἰπ-έ-μεναι*, *ἀξέ-μεναι*) comme le point de départ des formes en *ειν*, tandis que les infinitifs en *μεναι* seront le point de départ des formes en *ναι* (*διδό-ναι*, *τιθέ-ναι*). Par la perte de la désinence casuelle *αι*, qui était devenue inintelligible, on a eu d'abord *ε-μεν* (*ἀκου-έ-μεν*, *εἰπ-έ-μεν*, *ἀξέ-μεν*), puis, par la suppression du *μ*, on eut *ε-εν*, *ειν* (en éolien *ην*, par exemple dans *ἄγην*; en dorien *εν*, dans *ἄγεν*). Quant à l'infinitif en *μεναι*, il est resté sous la forme *ναι* dans la conjugaison en *μι* (*τιθέ-ναι*, *ἱστά-ναι*, *διδό-ναι*, *δεικ-νύ-ναι*), ainsi que dans les parfaits comme *τετυφ-έ-ναι*. Les aoristes passifs comme *τυφ-θῆ-ναι*, *τυπ-ῆ-ναι*, qui par leur forme appartiennent à l'actif, se terminent encore généralement en *μεναι* dans la langue de l'épopée.

Par tous ces exemples qui ont gardé *αι*, on voit que cette diphthongue constituait originairement une partie essentielle de l'infinitif.

§ 883. Origine de l'infinitif grec. — Le suffixe *man* dans le dialecte védique, en zend et en celtique.

Il nous faut maintenant expliquer l'origine des formes en *μεναι*. J'ai pensé autrefois[1] que *μεναι* provenait peut-être du suffixe participial *μενο* = sanscrit *mâna* : *αι*, qui serait comme une sorte de désinence adverbiale, aurait pris la place de l'*ο* de *μενο*. Il ne serait pas étonnant qu'un substantif abstrait (car l'infinitif n'est pas autre chose) fût dérivé d'un participe : aussi n'hésiterais-je pas à rattacher aux participes en *μενο* les infinitifs en *μεναι*, *μεν*, *ναι*, *ν*, s'ils étaient usités au moyen et au passif. Mais dans le cas présent on aurait le droit de s'étonner que ces

[1] Système de conjugaison de la langue sanscrite, p. 85.

infinitifs soient issus d'une forme de participe passif et moyen, quand ils sont, hormis à l'aoriste (*τυπ-ῆ-ναι*, *τυφ-θῆ-ναι*), précisément exclus du passif et du moyen. Pour cette raison, je rattache aujourd'hui les désinences en question au suffixe sanscrit *man* (forme forte *mân*)[1], qui sert à former des noms abstraits. Les infinitifs grecs sont donc, à mes yeux, les congénères des noms abstraits latins comme *certa-men*, *sola-men*, *tenta-men*, *regi-men*. Il est vrai que les mots grecs en *ματ*, qui sont de même origine, ont changé le *n* en *τ*[2]; mais ce n'est pas une raison pour ne pas admettre qu'une branche de cette famille de mots, savoir les infinitifs, se maintenant à cet égard dans un état plus parfait de conservation, ait gardé l'ancien *n*, tandis que l'*a* s'est affaibli, comme il arrive si souvent, en *ε*. Il y a, en ce qui concerne la voyelle, le même rapport entre les suffixes *ματ*, *μον*, *μεν*, primitivement identiques et dérivés d'une source unique, qu'entre les formes comme *ἔτραπον*, *τέτροφα*, *τρέπω*.

Les substantifs abstraits de cette classe ont dû être primitivement beaucoup plus nombreux qu'ils ne le sont dans le sanscrit classique : c'est ce que démontrent le dialecte védique et le zend, où nous trouvons des formations de cette sorte qui manquent dans le sanscrit ordinaire; par exemple le védique *ḥáv-î-man*[3] « invocation », *yā́-man* « marche », *dár-man* « conservation, maintien »[4]. En zend, nous avons 𐬯𐬙𐬀𐬊𐬨𐬀𐬥 *śtauman* « célébration » (racine sanscrite *śtu* « célébrer »), dont le datif 𐬯𐬙𐬀𐬊𐬨𐬀𐬌𐬥𐬉 *śtaumainê* est traduit par Burnouf « pour célébrer ».

On a vu[5] qu'en arménien les noms abstraits formés avec le suffixe *man* sont extrêmement nombreux. Il en est de même dans

[1] Voyez §§ 796 et 801.

[2] Voyez §§ 797 et 801.

[3] Avec *î* (au lieu d'*i*), comme voyelle de liaison. Sur la racine *ḥu*, venant de *ḥvê*, voyez § 852.

[4] Yajur-véda, IX, 5.

[5] Voyez § 850, Remarque.

les langues celtiques. En irlandais, nous avons les noms abstraits en *mhain* ou *mhuin*[1] : *gean-mhuin* « action d'engendrer, génération »; *gein-ea-mhuin* « naissance, conception » (sanscrit *ǵán-man*, *ǵán-i-man* « naissance »); *geall-a-mhuin* « promesse, vœu »[2]; *gaill-ea-mhuin* « offense »; *lean-mhain*, *lean-a-mhain* « suite, poursuite »; *olla-mhain* « instruction » (*oil-i-m* « j'instruis »); *scar-a-mhain*, *scar-a-mhuin* « séparation ». Ce qui rend encore plus étroit le rapport de ces noms abstraits avec les infinitifs grecs en *μεν*, *μεναι*, c'est que plusieurs d'entre eux sont réellement employés comme infinitifs dans le dialecte gaëlique d'Écosse. Je trouve du moins, parmi les infinitifs à forme rare cités par Stewart, deux formes en *mhuin*, savoir *gin-mhuin* « engendrer » et *lean-mhuin* « suivre ». Il y a aussi dans les dialectes gaëliques des infinitifs en *mh*, par exemple *seas-a-mh* « se tenir debout » : l'*a* est la voyelle caractéristique, le *mh* est probablement un reste de *mhuin*[3].

§ 884. La forme d'infinitif en *μεναι* est-elle originairement distincte de la forme en *μεν*?

Il se pourrait toutefois que les infinitifs grecs en *μεν* fussent originairement distincts des infinitifs en *μεναι*. Il faudrait alors admettre que la forme en *μεναι*, qui est un datif à la manière sanscrite et zende, fût d'abord uniquement destinée à marquer la relation de cause[4], tandis que la forme en *μεν*, comme simple thème neutre, exprimait les relations de l'accusatif et du nomi-

[1] Pictet, *De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit*, p. 103.

[2] *Geall-a-mhna* « promesse ».

[3] Dans les dialectes gaeliques, les thèmes en *n* suppriment fréquemment au nominatif leur *n* (§ 139 et suiv.), et avec celui-ci assez souvent la voyelle qui précède. Ainsi à côté du nom abstrait *oll-a-mhain* « instruction », nous avons le concret *oll-a-mh* (génitif *oll-a-mhan*) « docteur ». Comparez mon mémoire Sur les langues celtiques, p. 59.

[4] Voyez §§ 852 et 883.

natif. Une fois que la signification dative de *μεν-αι* se fut obscurcie, la langue aurait employé indifféremment les infinitifs en *ν* ou en *ν-αι*. Des confusions de ce genre ne sont pas sans exemple : pour en rappeler ici quelques-unes, au passif gothique certaines désinences personnelles se sont introduites à des personnes où elles n'avaient pas droit (§ 466); dans la déclinaison du pluriel, en espagnol, l'accusatif a remplacé tous les autres cas, tandis qu'en italien le pluriel tient sa forme du nominatif; en ombrien, la désinence du datif-ablatif pluriel sert pour l'accusatif, qui se termine par conséquent en *f* (= sanscrit *byas*, latin *bus*)[1]; en anglais, les formes pronominales *him* et *whom*, qui sont d'anciens datifs, ont pris la signification accusative et ont besoin, pour marquer le datif, du secours de la préposition *to*[2].

Pour revenir à l'infinitif, ajoutons encore que les formes védiques en *dyâi*, qui sont évidemment des datifs et qui, comme telles, servent habituellement à marquer la relation de cause (§ 852), se trouvent cependant employées quelquefois avec le sens de l'accusatif. Nous lisons, par exemple, dans le Yajurvéda[3] : *uśmasi gámadyâi* « nous voulons aller ». En latin, les infinitifs en *re*, si l'explication que nous en avons donnée est juste[4], sont devenus complétement infidèles à leur signification primitive, et ne s'emploient que pour marquer la relation de l'accusatif ou du nominatif. En borussien, les infinitifs en *twei*, dans lesquels nous avons également reconnu des formes de datifs, expriment seulement la relation accusative (§ 864).

[1] Voyez Aufrecht et Kirchhoff, Monuments de la langue ombrienne, I, p. 113. Comparez, par exemple, les accusatifs *tri-f bu-f* avec les datifs latins *tribus bobus* et les datifs sanscrits *tri-byás gô-byas*.

[2] Sur le *m* de *him*, *whom*, qui correspond au *smâi* de *tásmâi*, *yá-smâi*, etc. voyez § 170.

[3] VI, 3.

[4] Voyez § 854.

§ 885. Continuation du même sujet.

D'après l'explication qui précède, la différence entre les infinitifs grecs en *ν* et en *ναι* serait organique, et les deux formes, qui, dans le grec tel qu'il nous est parvenu, sont synonymes, auraient représenté primitivement deux relations casuelles distinctes. A l'appui de cette opinion, on peut encore faire valoir cette circonstance que nulle autre part, en grec, nous ne voyons complétement disparaître la diphthongue *αι* à la fin d'un mot. En général, les diphthongues ne se laissent pas rejeter si facilement que les autres voyelles, parce qu'avant de disparaître entièrement, il leur reste la ressource de renoncer à un de leurs éléments. Partout où la grammaire sanscrite nous présente un *ê* (= *ai*[1]) à la fin d'une flexion, le grec a ou bien *αι*, savoir dans les désinences personnelles du médio-passif (*μαι*, *σαι*, *ται*, *νται* = *ê*, *sê*, *tê*, *ntê*); ou bien *οι*, comme au nominatif pluriel des thèmes masculins en *ο* (par exemple, dorien *τοί* = sanscrit *tê*, gothique *thai*[2]); ou enfin *α*, mais seulement dans la désinence personnelle *μεθα* = sanscrit *mahê*, pour *mad'ê*, en zend *maid'ê*[3]. On peut dire que le grec tout particulièrement garde avec soin ses voyelles finales : même parmi les voyelles simples, il n'a laissé tomber que la plus légère de toutes, savoir l'*i*; encore le fait-il très-rarement[4]. Le latin et le gothique sont beaucoup moins tenaces, car ils ont perdu l'*i* final à toutes les désinences personnelles. Le gothique va jusqu'à sacrifier la diphthongue *ai* au datif singulier[5], de sorte qu'on a *sunau* « filio » en regard du

[1] Voyez § 2, Remarque.

[2] Voyez § 228.

[3] Voyez § 472.

[4] Cela n'a lieu qu'à la seconde personne des temps principaux : *δίδως* = *dádâ-si* (§ 448).

[5] Il faut excepter les pronoms féminins et peut-être les thèmes substantifs en *ô* (§ 175).

sanscrit *sûnáv-ê*, et *auhsin* (thème *auhsan*) « bovi » en regard du sanscrit *úkšan-ê*.

§ 886. Explication des infinitifs grecs comme λέγεσθαι.

Il nous reste à expliquer les infinitifs moyens et passifs en *σθαι*. La diphthongue finale *αι* leur est commune avec les infinitifs actifs comme *λῦ-σαι*, *τύπ-σαι*, *τιθέ-ναι*, *τιθή-μεναι*, *ἀκου-έ-μεναι*, *τετυφ-έ-ναι*. La signification passive ou moyenne vient, à ce que je crois, du *σ* : je reconnais aujourd'hui dans ce *σ* le pronom réfléchi[1]. On a vu[2] que dans *οὗ*, *οἷ*, *ἕ* l'ancien *s* initial du pronom réfléchi s'est changé en esprit rude; mais ici, grâce au *ϑ* dont il était suivi, le *σ* s'est conservé. Si cette explication est juste, *λέγ-ε-σθαι*, *τίθε-σθαι* présentent avec *amari-er*, *legi-er* ce point de ressemblance, que les uns comme les autres renferment le pronom réfléchi[3]. L'infinitif passif ou moyen, qui n'existe pas encore dans la période antérieure à la séparation des idiomes, ne pouvait guère être formé d'une manière plus naturelle et plus simple que par l'adjonction du pronom réfléchi. C'est le procédé suivi aussi par le lithuanien, qui étend à l'infinitif le *s* de ses verbes réfléchis[4] : exemple : *wadin-ti-s* « se nommer ». Les langues scandinaves en usent de même : dans le suédois *taga-s* « être pris » (de *taga* « prendre ») la présence du pronom réfléchi est aussi difficile à méconnaître qu'à l'indicatif *tage-s* « je suis, tu es, il est pris »[5].

[1] Dans la première édition de la Grammaire comparée (p. 684), l'auteur proposait une autre explication. Conduite par une fausse analogie, la langue grecque aurait formé φερέσθαι d'un infinitif actif φέρεται, comme elle a formé (§ 475) φερέσθω de φερέτω. Bopp rapprochait cet infinitif φέρεται de l'infinitif slavo-lithuanien, ainsi que des substantifs sanscrits en *ti*. — Tr.

[2] Voyez § 341.

[3] Voyez § 855.

[4] Voyez § 476.

[5] Grimm, Grammaire allemande, IV, p. 46.

Dans les formes grecques comme λέγεσθαι, le pronom réfléchi est plus caché, parce qu'il n'est pas venu se mettre à la fin de la désinence de l'infinitif actif, et parce qu'il n'y a pas d'infinitif actif en θαι ou en ται, dont σθαι pourrait venir comme δίδοσθον de δίδοτον (§ 474). Il n'y a d'ailleurs aucune analogie à établir entre le θ de δίδοσθαι et celui de δίδοσθον, δίδοσθε, διδόσθω, puisque dans ces dernières formes le θ appartient à la désinence personnelle, et que l'infinitif, par nature, est dénué de la marque de la personne. On ne saurait davantage expliquer le θ comme un suffixe formatif, car il serait contre nature qu'un élément pronominal fût venu s'insérer entre la racine et le suffixe d'un nom abstrait, pour marquer la relation passive ou réfléchie : la chose serait aussi extraordinaire que si, en latin, à côté du supin *datum*, nous avions un réfléchi *dastum*, et en sanscrit, à côté de l'infinitif *dâtum*, une forme *dâstum*. L'explication de la syllabe θαι qui me paraît aujourd'hui la plus vraisemblable, est la suivante.

Je reconnais dans θαι la présence du même verbe auxiliaire que nous avons vu (§ 630) dans les aoristes en θη-ν et les futurs en θή-σο-μαι. Nous en avons rapproché le *thun* allemand, ainsi que le *da*, *dêdum* des formes gothiques comme *sôkida* «je cherchai», littéralement «je chercher fis», *sôkidêdum* «nous cherchâmes», littéralement «nous chercher fîmes»[1]. Un infinitif en vieux haut-allemand *suoh-tuan* «chercher-faire» n'aurait rien de plus étonnant que le prétérit *suoh-ta* (pour *suoh-teta*) «je cherchai», littéralement «je chercher fis». Nous supposons donc que le grec ζητεῖσθαι signifie «se-chercher-faire» et, par suite, «être cherché». Je n'examinerai pas si le pronom réfléchi doit être considéré comme postposé au thème du verbe principal, ou comme préposé au verbe auxiliaire; en d'autres termes, si

[1] Voyez § 620 et suiv.

l'on doit diviser de cette façon : *τύπτεσ-θαι*, *τύπ-σασ-θαι*, *τετύφ(σ)-θαι*[1], *τύπ-σεσ-θαι*, ou bien de cette manière : *τύπτε-σθαι*, *τύπ-σα-σθαι*, *τετύφ-(σ)θαι*, *τύπ-σε-σθαι*. Dans ces formes, la racine θη = *d'â* n'est représentée que par sa consonne, car la diphthongue *αι* est une désinence casuelle, comme aux infinitifs actifs. Le sanscrit nous présente des faits du même genre : ainsi il ne reste que le *d'* de la racine *d'â* dans les datifs comme *vayô-d'ê*, venant de *vayô-d'â*, «donnant des forces»[2]. De même, le substantif abstrait *śrad-d'â* «foi»[3] fait au datif *śrad-d'âyâi* d'après le modèle des thèmes féminins terminés par un *â*. Enfin, nous trouvons la racine *d'â* combinée avec la préposition *ni* dans le védique *ni-d'â* «filet» (littéralement «ce qui se pose en bas»), qui fait à l'instrumental *ni-d'ayâ*[4].

Comme la racine *d'â* entre facilement en des combinaisons où elle est chargée du rôle d'auxiliaire[5], on peut supposer qu'elle n'est pas étrangère aux infinitifs védiques en ध्यै *dyâi*, dont il a été question plus haut (§ 852). La forme *dyâi* devra alors être considérée comme un datif de *d'â*, soit que *dyâi* provienne par mutilation de *d'ây-âi*, soit que l'*â* de la racine ait été affaibli en *î*[6]. La désinence féminine *âi*, dans les infinitifs comme

[1] Le *σ* est supprimé à cause de l'accumulation des consonnes. Comparez § 543.

[2] Toutes les racines finissant par *â* peuvent se trouver, sans aucun suffixe, à la fin d'un composé à sens adjectif. La même forme sert alors pour les trois genres. L'*â* tombe devant les désinences casuelles commençant par une voyelle.

[3] Littéralement «fidei positio».

[4] On a de même les composés *â-ǵńâ* ou *anu-ǵńâ* «ordre», *prati-ǵńâ* «promesse» (racine *ǵńâ*), *pra-bâ* «splendeur» (racine *bâ*).

[5] Comparez le zend [illegible] *yaoš-dâ* «purifier», littéralement *purifier-faire* (§ 637).

[6] La surcharge causée par la composition expliquerait cet affaiblissement. Comparez les passifs comme *d'î-yâtê*, *pî-yâtê* (pour *d'â-yâtê*, *pâ-yâtê*). J'appelle aussi l'attention sur le védique *d'î* «œuvre, action», qui est cité dans le Nâighaṇṭuka (II, 1) parmi les synonymes de *kárman* «action»; peut-être ce mot ne doit-il pas être identifié avec le mot *d'î* «intelligence», venant par une formation irrégulière de la racine *dyâi* «penser», mais doit-on plutôt y voir un dérivé, également irrégulier, de la

pib-a-dyâi, serait alors mieux justifiée que si, comme je l'ai fait autrefois, on regarde *d'i* comme un suffixe formatif, qui lui-même viendrait de *ti*[1].

En supposant que la racine *d'â* soit renfermée dans les infinitifs védiques en *dyâi*, et la racine *θη* dans les infinitifs grecs en *σ-θαι*, il y aura, pour citer un exemple, entre यजध्यै *yaǵ-a-dyâi* «pour honorer» et le grec *ἅζ-ε-σθαι* une remarquable parenté de formation. Mais je n'irai pas jusqu'à reconnaître avec Lassen[2] un infinitif moyen dans les formes en *dyâi*, car d'abord il leur manque la sifflante, qui est une partie essentielle de l'infinitif médio-passif en grec, et, de plus, les exemples que depuis lors les Védas nous ont fait connaître ne paraissent nullement avoir le sens moyen. Je ne crois pas d'ailleurs que, si les infinitifs en *dyâi* et en *σ-θαι* ont la même formation, il faille conclure qu'ils aient existé dès avant la séparation des idiomes : le grec et le sanscrit védique ont fort bien pu recourir, chacun de leur côté, au même verbe auxiliaire, d'autant plus que la racine *d'â* se prêtait à ce rôle par son sens, et qu'elle a été encore employée par d'autres idiomes de la famille pour entrer en des combinaisons plus ou moins aisées à reconnaître. Une fois jointe de la sorte au verbe principal, la racine *d'â* a pris l'apparence d'une flexion : aussi ne faut-il pas s'étonner si la racine *θη* elle-même forme les infinitifs *τίθε-σ-θαι*, *θέ-σ-θαι*, de même qu'elle a un futur *τε-θή-σομαι* et un aoriste *ἐ-τέ-θην*.

racine *d'â* «faire». D'après la déclinaison des thèmes monosyllabiques, le datif est *d'iyé* ou *d'iyâi*; mais on pourrait supposer que, grâce à la composition où il s'est trouvé enfermé dès une période très-reculée, *d'î* a eu aussi un datif *dyâi*, d'après l'analogie des féminins polysyllabiques en *î* (par exemple *nadyâi*).

[1] Les thèmes féminins en *i* bref font plus souvent leur datif en *ay-é* qu'en *y-âi*, au lieu que les thèmes féminins polysyllabiques en *î* long n'ont jamais *é* au datif, mais *âi*.

[2] Bibliothèque indienne, III, 102.

§ 887. Le gérondif sanscrit en *ya*.

Il nous reste à parler du gérondif sanscrit en *ya*[1]. Hors de la langue sanscrite, nous ne trouvons point de gérondif semblable; mais les idiomes congénères possèdent certains noms qui par leur origine se rattachent à la même formation.

Le gérondif sanscrit en *ya* a le même sens que le gérondif en *twâ;* mais il n'est guère usité qu'avec les verbes composés, tandis que *twâ*, dans la langue telle qu'elle nous est parvenue, évite, à cause de son poids plus considérable, les verbes déjà chargés d'une préposition. Comme exemples de gérondifs en य *ya*, je citerai : *ni-d'âya* «après avoir déposé» (littéralement «après, avec ou par déposition»); *anu-śrútya* «après avoir entendu»; *nir-gámya* «après être sorti»; *ni-viśya* «après être entré»; *prati-bidya* «après avoir fendu»; *â-túdya* «après avoir poussé». Je regarde ces gérondifs comme des instrumentaux formés de la même manière que l'instrumental zend (§ 158) : ainsi *nid'âya* est pour *nid'âyâ*, qui lui-même est pour *nid'âya-â*. Cette explication, que j'avais déjà donnée dans l'édition latine de ma Grammaire sanscrite[2], a été depuis confirmée par la publication du premier livre du Rig-véda, due à Fréd. Rosen. On y trouve des noms en *a* dont l'instrumental se distingue de la forme nue du thème uniquement par l'allongement de l'*a* final[3] : un thème *nirgamya* «la sortie» aurait donné, d'après ce principe, l'instrumental *nirgamyâ*.

[1] Les racines finissant par une voyelle brève prennent un *t* devant *ya*. L'accent est sur la syllabe radicale.

[2] 1832. Page 250.

[3] Le n euphonique, qui est inséré dans les instrumentaux comme *áśvé-n-a*, manque. Avant de connaître les formes en question, je ne pouvais m'appuyer que sur le védique *svapnayâ* (au lieu de *svapnéna*), qui, par analogie, aurait demandé *nirgamyayâ*, et non *nirgamya*.

§ 888. Le suffixe *ya* servant à former des noms abstraits en latin et en grec.

Si l'on admet que les abstraits en *ya*, dont l'instrumental a, selon nous, fourni les gérondifs en question [1], étaient du genre neutre, on pourra en rapprocher les noms latins à signification abstraite comme *od-iu-m*, *gaud-iu-m*, *stud-iu-m*, *diluv-iu-m*, *dissid-iu-m*, *incend-iu-m*, *excid-iu-m*, *obsid-iu-m*, *sacrific-iu-m*, *obsequ-iu-m*, *colloqu-iu-m*, *præsag-iu-m*, *contag-iu-m*, *connub-iu-m*, *conjug-iu-m*. On remarquera que, comme en sanscrit, ce sont presque tous des composés. En grec, on peut citer : *ἐρείπ-ιο-ν*, *ἀμπλάκ-ιο-ν*, *ἀμάρτ-ιο-ν*.

§ 889. *Ya*, suffixe secondaire formant des noms abstraits en sanscrit, en gothique, en latin et en grec.

Le sanscrit ajoute aussi ce suffixe neutre *ya* à des thèmes nominaux pour en former des noms abstraits. Le thème nominal perd alors sa voyelle finale, excepté la voyelle *u*, laquelle est frappée du gouna; la voyelle de la première syllabe prend ordinairement le vriddhi [2] et reçoit l'accent. Ainsi *madurá-s* «doux» fait *mâdur-ya-m* «douceur»; *nipuṇá-s* «adroit» fait *nâipuṇ-ya-m* «adresse»; *śúkla-s* «blanc» fait *śâukl-ya-m* «blancheur»; *ćórá-s* «voleur» fait *ćâur-ya-m* «vol».

En gothique, nous retrouvons la même formation, et la voyelle finale du thème primitif est également supprimée. C'est ainsi que *diub(a)-s* «voleur» [3] a donné le nom neutre à signification abstraite *diub-ja* «vol»; *unlêd(a)-s* «pauvre» a fait *unlêd-ja* «pauvreté»; *galeik(a)-s* «semblable» a fait *galeik-ja* «ressemblance»;

[1] Cette opinion a été adoptée par Benfey, Grammaire sanscrite développée, p. 429.

[2] Voyez § 26, 1.

[3] *Diuba* est le thème, *diub-s* le nominatif (§ 135).

unvit(a)-s «ignorant» a fait *unvit-ja* «ignorance»; *hauhist(a)-s* «le plus haut» a fait *hauhist-ja* «hauteur». Au nominatif-accusatif, l'*a* du suffixe *ja* est supprimé et le *j* vocalisé en *i* (§ 153): *diubi*, *unlêdi*.

En latin, comme noms abstraits de cette sorte, nous citerons: *mendac-iu-m*, *artific-iu-m*, *princip-iu-m*, *consort-iu-m*, *jejun'-iu-m*, *conviv'-iu-m*. Les exemples, en grec, sont plus rares: *μονομάχ'-ιο-ν*, *θεοπρόπ'-ιο-ν*. Mais on doit rapporter aussi à cette formation les mots comme *ἐργαστήρ-ιο-ν*, *δικαστήρ-ιο-ν*, *ληστήρ-ιο-ν*, *ναυπήγ-ιο-ν*, quoique leur sens ait pris une autre direction. Il faut ajouter encore les mots comme *τροφεῖ-ον*, *κουρεῖο-ν*, qui viennent de thèmes en *ευ*; il est probable qu'ils ont supprimé un digamma: *τροφέϜ-ιο-ν*, *κουρέϜ-ιο-ν*.

§ 890. Le suffixe secondaire *ya* dans les langues slaves.

En ancien slave, nous avons le suffixe neutre ник *ije* (par euphonie pour *ijo*[1]). Comme on le voit, la semi-voyelle s'est fait précéder de la voyelle correspondante; en russe toutefois, l'i est seul. Ainsi веселъ *veselŭ* «joyeux» a fait веселник *veselije*[2] «joie» (en russe веселïе *veselie*). A l'aide du même suffixe, les noms abstraits en анник *anije*, енник *enije*, ѣнник *ěnije*, тник *tije* sont tirés du participe parfait passif, comme, en vieux haut-allemand, à l'aide de la forme féminine du suffixe य *ya*, on a tiré *farlâzanî* «abandon», *erwelitî* «élection», du participe des verbes correspondants. Nous citerons: чаıанник *čajanije* «attente», venant de чаıанъ *čajanŭ* «attendu»; ıавленник *javlenije* «l'action de dévoiler», venant de ıавленъ *javlenŭ* «dévoilé»; питник *pitije* «l'action de boire», venant de питъ *pitŭ* «bu». Dans les langues slaves, comme en sanscrit, on forme aussi des collectifs à l'aide de ce

[1] Voyez § 92[k].

[2] Voyez Miklosich, *Radices*, p. 8. Dobrowsky (*Institutiones*, p. 283) écrit веселïе et de même pour les autres exemples cités p. 282 et suiv.

suffixe : ainsi, en russe, nous avons древіе *drevie* « beaucoup d'arbres », venant de древо *drevo* « arbre ». On a de même, en sanscrit, *kâiśya-m* « chevelure », venant de *kêśa-s* « cheveu ».

§ 891. Le suffixe secondaire *ya*, en lithuanien.

Le lithuanien n'ayant pas de noms neutres, la classe de mots en question a passé au masculin. Comme la syllabe *ja* se contracte en *i* devant le *s* du nominatif (§ 135), et comme la voyelle finale du thème primitif est supprimée en lithuanien aussi bien que dans les langues congénères, il en résulte que, si l'on se borne au nominatif, le seul changement d'un *a* ou d'un *u* en *i* a l'air de suffire pour tirer d'un adjectif un nom abstrait. Comparez, par exemple, *jŭda-s* « noir » avec *jŭd'-i-s* (pour *jŭd-ia-s*) « noirceur » ; *ilga-s* « long » avec *ilg'-i-s* « longueur » ; *šálta-s* « froid » avec *šált-i-s* « froideur » ; *platù-s* « large » avec *plót-i-s* « largeur »[1].

§ 892. Le suffixe primaire *yâ*, formant des noms abstraits féminins, en sanscrit et en gothique.

Le féminin du suffixe य *ya*, savoir या *yâ*, forme des noms primitifs[2] abstraits avec l'accent sur le suffixe; exemples : *vrağyấ* « voyage », *vidyấ* « science », *śayyấ*[3] « l'action d'être couché ».

Avec ces noms s'accordent très-bien, en gothique, les thèmes féminins abstraits en *jô*[4], nominatif *ja* ou *i*[5]. Nous avons notamment *vrakja* « poursuite » (génitif *vrakjô-s*) qui correspond

[1] Il faut se rappeler que l'ō est, en lithuanien, le représentant ordinaire d'un *â* long primitif (§ 92[a]). *Plót-i-s* est donc avec son primitif *platù-s* dans un rapport du même genre que le sanscrit *mâdur-ya-m* « douceur » avec *madurá* « doux » (§ 889).

[2] Noms primitifs, c'est-à-dire formés immédiatement de la racine. — Tr.

[3] Pour *śé-yâ*, avec un gouna irrégulier comme dans *śé-tê* = κεῖ-ται. Le *y* du suffixe agit comme une voyelle : de là *ay* au lieu de *ê* (= *ai*).

[4] Sur l'ô gothique (= *â*), voyez § 69, 1.

[5] Voyez § 120, 2.

tout à fait au précité व्रज्या *vraǵyâ*[1]. Les autres noms abstraits de cette formation qui nous ont été conservés, sont : *brakja* « combat » (proprement « rupture »), *hrôpi* « cri », *haiti* « ordre », *usvandi* « entourage ». Remarquez que *vrakja*, *brakja* et *us-vandi* (génitif *us-vandjô-s*) ont gardé la vraie voyelle radicale, de manière qu'ils viennent se placer à côté des formes monosyllabiques du prétérit, et non à côté du présent qui a affaibli cette voyelle (*vrika*, *brika*, *vinda*). Nous avons de même *bandi* « lien, chaîne », *fôtu-bandi* « compedes »; au contraire, *ga-bindi* « lien » nous présente l'*i* du présent, et *ga-bundi* (même sens) l'*u* du participe parfait passif et des formes polysyllabiques du prétérit.

Dans les noms suivants, le thème s'est élargi par l'addition inorganique d'un *n* (§ 142) : *rath-jô* (génitif *rath-jôn-s*) « compte », *sak-jô*[2] « débat », *vaih-jô* « combat » (*veiha* « je combats »), *ga-run-jô* « inondation » (*rinna*, *rann*, *runnum*).

§ 893. Le suffixe féminin *yâ*, en slave et en lithuanien.

Dans les langues slaves, le suffixe primaire *yâ* a formé un assez grand nombre de noms abstraits féminins. Leur nominatif, en ancien slave, est ꙗ *ja*; exemples : волꙗ *volja* « volonté », жєлꙗ *ẑelja* « deuil », коупꙗꙗ *kuplja*[3] « commerce ».

En lithuanien, l'*a* du suffixe est devenu *e* par l'influence euphonique de la semi-voyelle, et la semi-voyelle elle-même est tombée[4], excepté au génitif pluriel en *iû* ou *jû*. C'est à cette formation qu'appartiennent, par exemple, *srówé* « courant » (*srauju* « je saigne », sanscrit *sráv-â-mi* « je coule », grec ῥέω);

[1] Avec la ténue substituée à la moyenne (§ 87, 1).

[2] Comparez la racine gothique *sak* (pour *sag*, § 87, 1) au sanscrit सञ्ज् *saṅǵ* « affigere »; avec le préfixe *abi*, *abisaṅǵ* « maledicere, objurgare ». Le substantif *abi-saṅga-s* signifie, d'après Wilson : 1° « malédiction », 2° « serment », 3° « défaite », 4° « fausse accusation », etc.

[3] Le λ *l* est euphonique.

[4] Voyez § 92[k].

źinė « science » (*źinaú* « je sais »); *painė* « entrelacement » (*pinù* « je tresse »). Au contraire, *ia* est resté dans *pradźia* « commencement » (*pra-dė-mi* « je commence »); le nom sanscrit correspondant serait *pra-ḍâ-yâ*[1].

§ 894. Le suffixe féminin *yâ*, en latin et en grec.

Les formations correspondantes en latin se terminent par *ia* ou *iê*[2] et sont des noms abstraits féminins. Comme les neutres en *iŏ*, *iu* (§ 888) et comme les gérondifs sanscrits en *ya*, la plupart sont des mots composés : *inedia*, *invidia*[3], *vindemia*, *desidia*, *insidiæ*, *excubiæ*, *exsequiæ*, *diluviê-s*, *perniciê-s*[4]. Comme mots simples, nous citerons : *pluvia*, *scabiê-s* (littéralement « la démangeaison »), *rabiê-s*.

Grâce à l'addition d'un *n* inorganique et au changement de l'*â* en *ô*[5], le suffixe sanscrit *yâ* est devenu *iôn* dans quelques thèmes féminins abstraits, qui s'accordent dès lors avec les thèmes gothiques en *jôn* (nominatif *jô*) dont il vient d'être question[6]. On a, par exemple, *con-tagiô* (génitif *contagiôn-is*), *suspiciô*, *obsidiô*, *ambagiô*, *capiô*, comme en gothique nous avons vu *rathjô* (génitif *rathjôn-s*).

[1] La forme lithuanienne a supprimé la voyelle finale de la racine devant le suffixe, sans quoi nous aurions *pra-dė-ja*; car, en lithuanien comme en latin, la semi-voyelle *j* se maintient entre deux voyelles, au lieu qu'elle se vocalise en *i* après une consonne, excepté après *p*, *b*, *w*, *m* (Mielcke, Grammaire lithuanienne, page 4). Devant un *i* suivi lui-même d'une autre voyelle, *d* se change en *dź* (prononcez *dj*, en sanscrit ज *ǵ*); quant à l'*i* lui-même, il est à peine prononcé.

[2] Voyez § 92[k].

[3] Peut-être *invidia* vient-il de *invidus*; alors *ia* ne serait pas suffixe primaire.

[4] Sans verbe primitif, car il n'est pas probable qu'il vienne de *perneco*; en général, les verbes de la première conjugaison n'ont point donné de noms abstraits de cette espèce. Le sanscrit *nâśyâmi* « je succombe » ferait attendre en latin un verbe de la troisième conjugaison, comme *nacio*, *necio* ou *nocio* (comparez *nex*, *noceo*).

[5] Comme, par exemple, dans *tôr* = *târ*, τηρ (§ 647), et dans *môn* = *mân*, μων (§ 797).

[6] Voyez § 892.

En grec, *ιᾰ* répond aussi exactement que possible au sanscrit या *yâ*; mais comme suffixe primaire il est assez rare. Nous citerons : *πενία*, *μανία*, *ἁμαρτία*, *ἀμπλακία*. Les verbes en *ευω* (§ 777), qui forment volontiers des noms abstraits de cette sorte, perdent leur *υ* devant le suffixe. Mais il est probable que, dans une période plus ancienne, l'*υ* avait d'abord été changé en *F*; exemple : *ἀριστεία*, pour *ἀριστεFία*.

Le suffixe *ιᾰ* (*ε-ιᾰ*) est plus fréquent comme suffixe secondaire : *εὐδαιμον-ία*, *ἡλικ-ία*, *μακαρ-ία*, *ἀνδρ-ία*, *σοφ'-ία*, *κακ'-ία*, *δειλ'-ία*, *ἀγγελ'-ία*, *ἀναγωγ'-ία*, *στρατηγ'-ία*, *ἀλήθεια*[1], *ἄνοια* (*ἀνο'-ια*). A ces formations correspondent les dénominatifs latins comme *capac-ia*, *feroc-ia*, *infant-ia*, *præsent-ia*, *inert-ia*, *concord-ia*, *inop-ia*, *perfid'-ia*, *superb'-ia*, *barbar'-ia*; *pauper-iê-s*, *barbar'-iê-s*; *un'-iô(n)*, *tal'-iô(n)*, *commun'-iô(n)*, *rebell'-iô(n)*.

§ 895. Le suffixe féminin *yâ*, en haut-allemand et en slave. — Les noms latins en *tiôn*, *siôn*.

Tandis qu'en gothique la voyelle du suffixe *yâ* ne s'est perdue qu'au nominatif singulier[2], le vieux haut-allemand l'a supprimée à tous les cas, excepté au génitif pluriel (*heilô-n-ô* pour *heiljô-n-ô*, § 246). Quant à la semi-voyelle, elle s'est changée en *î* : à cet *î* vient se joindre, au datif pluriel, le signe casuel

[1] Les thèmes en *ες* (§ 128) perdent leur consonne finale, comme aux cas obliques; on a *ἀλήθεια* pour *ἀληθεσ-ια*, comme *ἀληθέ-ος* pour *ἀληθεσ-ος*. C'est la réunion de l'*ι* du suffixe avec l'*ε* ou l'*ο* précédent qui fait que l'*α* final est abrégé. Mais cet *α* était primitivement long, comme on le voit par l'homérique *ἀληθείη*. A la suppression du *σ* dans *ἀληθεσια* on peut comparer un fait du même genre en sanscrit. Devant un suffixe commençant par une voyelle ou par un *y*, les thèmes sanscrits en *n* suppriment non-seulement cette consonne, mais aussi la voyelle qui précède : ainsi *râǵan* «roi» fait *râǵ-ya-m* «royaume», et non *râǵan-ya-m*. Les termes gothiques correspondants sont *reik(a)-s* «chef, prince» et *reik-i* (thème *reik-ja*) «domination».

[2] Voyez § 120, 2.

m ou *n*[1]. Presque tous les mots que Grimm range dans sa deuxième déclinaison féminine à forme forte, appartiennent à cette formation : car si l'on excepte les mots en *nissi*, cette déclinaison ne contient guère que des noms abstraits dérivés d'adjectifs ou de participes par le secours du suffixe *yâ*[2]. Nous citerons : *chalt'-î* « froidure », *warm'-î* « chaleur », *hôh'-î* « hauteur », *huld'-î* « faveur », *nâh'-î* « voisinage », *scôn-î* « beauté », *suoz'-î* « douceur », *still'-î* « silence », *tiuf'-î* « profondeur », *rôt'-î* « rougeur », *suarz'-î* « noirceur », venant des thèmes adjectifs *chalta* « froid », *warma* « chaud »[3], etc.

J'appelle particulièrement l'attention sur les noms abstraits dérivés des participes passifs : si l'on fait abstraction du genre, ils correspondent aux noms abstraits comme питиѥ *pitije* « l'action de boire », чаганиѥ *čajanije* « attente », en slave. Nous citerons en vieux haut-allemand : *er-welit'-î* « élection », *vir-wehsalôt'-î* « alternative », *vir-terhinêt'-î* « prétexte », *var-lâzan'-î* « abandon », *ar-haban'-î* « élévation », *êrist-poran'-î* « primogéniture », venant des thèmes participiaux *erwelita* (nominatif *erwelitêr*), *varlâzana* (nominatif *varlâzanêr*), etc. Les formations en *nî* sont beaucoup plus nombreuses que celles en *tî*[4]; mais les unes et les autres viennent presque toujours de participes composés. Une autre remarque, digne d'attention, c'est que les formations de cette

[1] Je suppose que l'*i* est également long au datif pluriel et que, par conséquent, il faut écrire *heilî-m*; en effet, les longues se conservent mieux quand elles sont suivies d'une consonne que quand elles sont finales. Comparez les formes de subjonctif comme *dzi*, en opposition avec *dzîs*, *dzît*, *dzîn* (§ 711).

[2] La même observation s'applique, en gothique, à la troisième déclinaison féminine à forme faible.

[3] Nominatif masculin *chalté-r*, *warmé-r*, avec l'addition du pronom de la déclinaison forte (§ 287 et suiv.). Au commencement des composés, on place ou bien le vrai thème en *a*, ou, ce qui est plus fréquent, le thème mutilé par la suppression de l'*a*; exemple : *mihila-mot* et *mihhil'-mot* « magnanimus ». Voyez Graff, Dictionnaire vieux haut-allemand, t. II, colonne 694. Nous reviendrons sur ce point.

[4] Voyez Grimm, Grammaire allemande, t. II, p. 161 et 261.

sorte appartiennent exclusivement au vieux et au moyen haut-allemand, sauf peut-être le vieux norrois *um-gêngni* « conversatio », mentionné par Grimm.

Nous venons de constater une coïncidence remarquable avec le slave; mais je ne voudrais pas qu'on s'en autorisât pour supposer entre les langues slaves et germaniques un lien spécial de parenté. Le suffixe sanscrit य *ya*, féminin या *yâ*, étant très-répandu dans les langues de l'Europe comme moyen de former des abstraits dénominatifs, il n'est pas étonnant que le slave et le haut-allemand, par une rencontre fortuite, aient l'un et l'autre employé ce suffixe avec des participes passifs.

Nous avons expliqué plus haut (§ 844) les abstraits latins en *tiôn*, *siôn*, comme provenant du suffixe *ti*, par l'addition de *ôn*. Mais il est possible qu'ils proviennent également du participe passif, par l'addition de *iôn* : ainsi *coct'-iô(n)* viendrait de *coctu-s*, *mot'-iô(n)* de *motu-s*, *miss'-iô(n)* de *missu-s*, *orbât'-iô(n)* de *orbâtu-s*, comme plus haut (§ 894) nous avions *commun'-iô(n)* de *communi-s*, *un'-iô(n)* de *unu-s*, et, en vieux haut-allemand, *erwelit'-i* de *erwelita*.

§ 896. Le suffixe *yâ* formant des noms abstraits dans les langues germaniques.

Il est à peine nécessaire de dire qu'en allemand moderne l'*e* des noms abstraits comme *kälte* « le froid », *wärme* « le chaud » est une altération de l'*î* du vieux haut-allemand; en général, dans les syllabes finales des mots polysyllabiques, l'allemand moderne, et déjà le moyen haut-allemand, affaiblissent en *e* presque toutes les voyelles. Mais sans l'étude des degrés intermédiaires, il eût été impossible de reconnaître dans les mots comme *kälte* « le froid », *grösse* « grandeur », des formations analogues au sanscrit *baṇigyâ* « commerce » (de *baṇiǵ* « commerçant ») et aux collectifs comme *gavyâ* « une quantité de bœufs » (de *gô*

« bœuf »), *pâśyâ* « une quantité de cordes » (de *pâśa* « corde »), avec lesquels sont apparentés aussi les collectifs grecs tels que *ἀνθραx-ιά*, *μυρμηx-ιά*, *σποδ'-ιά*.

En haut-allemand, cette classe de collectifs est devenue du neutre, comme en slave (§ 890) : le suffixe *ja*, en vieux haut-allemand, fait par contraction *i* au nominatif-accusatif[1], et cet *i*, en allemand moderne, s'est changé en *e* ou a été supprimé. Devant le mot primitif est venu se placer le préfixe *ge* (en vieux haut-allemand *ga*, *gi*, etc.). Ainsi *fugala* « oiseau » a donné en vieux haut-allemand *gafugil'-i* « complexus avium », en moyen haut-allemand *gevügele*, en allemand moderne *gevögel;* on a, de même, *gabein'-i* « ossements », *gabirg'-i* « montagnes », *gafild'-i* « campagne », *gadarm'-i* « entrailles », *gistein'-i* « pierres », *gistirn-i* « constellation »[2].

Le rapport entre l'*e* de l'allemand moderne *kälte* et le *yâ* du sanscrit *baṇiġyâ* est le même qu'entre l'*e* de l'allemand *ässe* (en vieux haut-allemand *âzi*) « que je mangeasse » et le *yâ* du sanscrit *ad-yâ-m*, *ad-yâ-t* (§ 672). De son côté, l'*î* du vieux haut-allemand *chaltî* présente la même contraction qu'éprouve en sanscrit le moyen du potentiel, où nous avons *ad-î-mâhi* (pour *ad-yâ-mâhi*, § 675) en regard du gothique *êt-ei-ma* et du vieux haut-allemand *âz-î-mês*. Dans la classe de noms abstraits dénominatifs dont nous parlons, l'anglo-saxon a sacrifié la semi-voyelle de *yâ* et changé la voyelle en *o*[3] : on a, par exemple, *hælo* « santé », *hyldo* « faveur », *yldo* « âge » en regard du vieux haut-allemand *heilî*, *huldî*, *altî*. Le gothique a encore ajouté un *n* inorganique à son *ei*[4] (= sanscrit *yâ*): ce *n* tombe au nominatif

[1] Pour le gothique, voyez § 153.

[2] En allemand moderne, *gebein*, *gebirge*, *gefilde*, *gedärm*, *gestein*, *gestirn*.

[3] Cet *o* est probablement pour un ancien *u*, comme dans la syllabe finale de *seofon* « sept » = gothique *sibun*, sanscrit *sáptan*, et comme au pluriel du prétérit, par exemple dans *fôron* = gothique *fôrum*, troisième personne *fôrun*.

[4] Prononcez *î*, § 70.

(§ 142). Exemples : *hauh'-ei(n)* « hauteur », *diup'-ei(n)* « profondeur », *lang'-ei(n)* « longueur », *braid'-ei(n)* « largeur », *manag'-ei(n)* « foule », *magath'-ei(n)* « virginité », venant des thèmes adjectifs *hauha* (nominatif masculin *hauhs*), etc. et du thème substantif *magathi* (nominatif *magaths*). Les verbes faibles en *ja*[1] donnent également naissance à des thèmes abstraits en *ein;* la syllabe *ja* (= sanscrit *aya*) tombe alors devant le suffixe abstrait *ein*. Exemples : *ga-angv-ei(n)* « rétrécissement », de *ga-angvja* « je rétrécis »; *bairht'-ei(n)* « proclamation », de *bairhtja* « je proclame »; *vaia-mêr'-ei(n)* « blasphème », de *vaia-mêrja* « je blasphème »[2]. Le *n* inorganique de cette classe de mots se trouve aussi parfois en vieux haut-allemand; mais il a alors pénétré aussi au nominatif[3].

§ 897. Le suffixe *ya* formant des participes futurs passifs, en sanscrit et en zend. — Comparaison avec le gothique.

Le suffixe *ya*, féminin *yâ*, forme aussi en sanscrit des participes futurs passifs. Le ton repose ordinairement sur la syllabe radicale; quelques-uns, cependant, prennent l'accent sur le suffixe, mais c'est l'accent le plus faible (*svarita*)[4].

Le suffixe ne peut recevoir le ton que quand la racine finit par une consonne[5] et renferme une voyelle longue; peu importe,

[1] Première conjugaison de Grimm.

[2] En vieux haut-allemand, on trouve également cette sorte de noms abstraits dérivés de verbes; mais ils n'ont pas le *n* inorganique. Exemples : *mend'-î* « joie », de *mendiu* « je me réjouis » (comparez le sanscrit *mand* « se réjouir »); *touf'-i* « baptême », de *toufiu* « je baptise ». Nous rappelons qu'en sanscrit la caractéristique de la dixième classe et du causatif est supprimée devant certains suffixes dérivatifs, au lieu qu'on devrait à la rigueur supprimer seulement l'*a* final de *aya* (§ 109[a], 6). Ainsi devant le suffixe gérondif *ya*, on supprime régulièrement *ay;* exemple : *ni-vêd-ya* « après avoir livré », pour *ni-vêd-ay-ya*.

[3] Grimm, Grammaire allemande, I, p. 628.

[4] Voyez § 104[b] et suiv.

[5] Y compris les racines où *ar* alterne avec ऋ *ṛ* (§ 1).

d'ailleurs, que la racine soit primitivement longue[1], ou qu'elle le soit devenue dans cette classe de mots par suite du gouna ou du vriddhi[2]. Quand la syllabe radicale renferme un *â*, c'est-à-dire la plus pesante des voyelles simples, et que cet *â* est suivi de deux consonnes, l'accent est presque toujours sur le suffixe, ce qui prouve que la langue a voulu éviter de joindre au poids de la syllabe celui de l'accentuation.

Cette classe de mots renferme aussi des appellatifs qui, par leur signification, ne sont pas autre chose au fond que des participes futurs. Nous citerons comme exemples : *gúhya-s* «celandus», *gúhya-m* (substantif) «secret»; *î́dya-s* «celebrandus»; *śáṅsya-s* «laudandus»; *dṓhya-s* «mulgendus» (racine *duh*); *dṛ́śya-s* «spectandus» (racine *darś, dṛś*, § 1); *ćḗya-s* «colligendus» (racine *ći*); *stávya-s* et *stâvyà-s* «laudandus»; *bṓgyà-s* «edendus», *bṓgyà-m* (substantif) «aliment» (racine *bug*); *pâćyà-s* «coquendus» (racine *pać*); *ni-vâryà-s* «arcendus» (racine *var, vṛ*, classe 10); *vâkyà-m* «discours», littéralement «ce qui doit être dit»; *kâryà-m* «affaire», littéralement «ce qui doit être fait» (racine *kar, kṛ*); *bâryấ* «épouse», littéralement «celle qui doit être soutenue, nourrie» (racine *bar, bṛ*). En zend, nous avons *vahmyô* (thème *vahmya*) «invocandus»[3].

Avec ces formations concordent très-bien, en gothique, cer-

[1] Soit par nature, soit par position.

[2] Dans la langue grammaticale de l'Inde, ce suffixe participial, quand il reçoit le svarita et que la voyelle radicale est renforcée, est appelé ण्यत् *ṇyat*.

[3] Je fais venir *vahmyô* du verbe dénominatif *vahmayḗmi*, avec suppression de la caractéristique de la dixième classe; c'est ainsi qu'en sanscrit nous avons *ni-vâryà-s* «arcendus» venant de *ni-vâr-ayâ-mi*. Burnouf (*Yaçna*, p. 575) fait venir *vahmya* directement du thème *vahma* «invocatio» : il n'y a rien à objecter contre cette étymologie, quant à la forme; mais *vahmyô* ayant le sens d'un participe futur, j'aime mieux le faire dériver du verbe, ce qui, comme le montre le sanscrit, ne souffre point de difficulté. Neriosengh traduit *vahmya* par le participe futur *su-namaskaraṇiya* «bene adorandus». Le mot *yaśnya*, qui vient à côté, et dont nous traiterons plus loin, est traduit par *ârâdaniya* «venerandus». Comparez Burnouf, *Yaçna*, p. 572.

tains thèmes adjectifs en *ja*, qu'il faut, comme nous l'avons déjà fait remarquer ailleurs, chercher dans Grimm parmi les adjectifs de la deuxième déclinaison forte[1]. Nous avons, par exemple, les thèmes : *anda-nêm-ja* «agréable», littéralement «accipiendus»[2]; *unqvêth-ja* «inexprimable» (racine *qvath*[3]); *anda-sêtja* «méprisable, affreux» (racine *sat*[4]; *and-sat* «s'effrayer»); *skeir-ja* «clair, explicable» (*ga-skeir-ja* «j'explique»); *un-nut-ja* «inutile», littéralement «qui ne peut être employé» (racine *nut* «obtenir, employer»[5]); *brûk-ja* «utile», *un-brûk-ja* «inutile»; *riur-ja* «périssable, passager, φθαρτός», *un-riur-ja* «impérissable, ἄφθαρτος» (*riurja* «je détruis»); *sût-ja* «doux, clément», littéralement «gustandus»[6]. Ce dernier mot est identique avec le sanscrit *svâd-yá-s*, qu'on trouve dans *â-svâd-yá-s* «gustandus, jucundi saporis»[7]. Comme exemple de substantif, on peut citer le thème neutre *basja* «baie» (nominatif-accusatif *basi*), s'il répond, comme je le crois, au sanscrit *bákś-ya-m* «aliment», littéralement «ce qui doit être mangé». La gutturale de la racine *bakś* «manger» (= grec φάγω) s'est perdue, comme, par exemple, le zend *aśi* «œil» a perdu le *k* renfermé dans le sanscrit *ákśi*. Dans le vieux haut-allemand *beri* (thème *berja*)[8], le *s* est devenu *r*; c'est ainsi qu'en regard du gothique *vêsum* «nous étions» le vieux haut-allemand a *wârumês*.

[1] Dans Von der Gabelentz et Löbe, p. 74.

[2] Racine *nam*; temps principaux : *nima*, *nam*, *nêmum*. En ce qui concerne l'allongement de l'*a* radical en *ê* (= sanscrit *â*, § 69, 2) dans *anda-nêmja* et dans des formes analogues, comparez les mots sanscrits comme *pâćyà-s* «coquendus».

[3] Temps principaux : *qvitha*, *qvath*, *qvêthum*.

[4] *Sita*, *sat*, *sêtum*.

[5] *Niuta*, *naut*, *nutum*.

[6] Vieux haut-allemand *suozia* (forme non fléchie *suozi*) «doux». Sur le nominatif singulier des adjectifs gothiques en *ja*, voyez § 135.

[7] Racine *svad* (probablement de *su* «bien» et *ad* «manger») «gustare», moyen «jucunde sapere». *Svad* a donné l'adjectif *svâdú-s* «doux» = grec ἡδύ-ς.

[8] En allemand moderne, *beere*.

§ 898. Restes du participe futur passif formé avec le suffixe *ya*, en lithuanien, en latin et en grec.

Le lithuanien a également quelques restes du participe futur passif en question; mais ce sont des mots toujours employés substantivement. Tels sont : *wàlg-i-s* (pour *walg-ja-s*, § 135) «aliment» (ce qui doit être mangé)[1], *żód-i-s* «parole» (ce qui doit être prononcé)[2].

En latin, *ex-im-iu-s*, qui signifie proprement «eximendus», est resté fidèle au sens de cette classe de mots. *Gen-iu-s* et *in-gen-iu-m* y appartiennent par leur forme. Avec *ingenium* s'accorde, pour la racine comme pour le suffixe, le thème neutre gothique *kun-ja* (nominatif *kuni*) «race».

En grec, nous avons d'abord *ἅγ-ιο-ς* = sanscrit *yâǵ-yà-s* «venerandus»; une affinité primitive rattache donc *ἅγιος* au verbe *ἅζω* (§ 886). La parenté avec le verbe est visible, sans sortir du grec, pour *σΊύγ-ιο-ς*, *φρύγ-ιο-ς*, *ϖάγ-ιο-ς*. Πάλλα «balle», littéralement «ce qui doit être lancé», est, selon moi, pour *ϖαλjα*, comme *ϖάλλω* pour *ϖαλjω*, avec cette différence que dans *ϖαλjω* le *j* se rattache au *ya* de la quatrième classe sanscrite[3], tandis que dans *ϖαλjα* il répond au य् *y* du suffixe participial *ya*. Entre *ϖάλλα* et *ϖάλλω*, en ce qui regarde la consonne qui suit la racine, il n'y a donc rien de commun, non plus qu'en sanscrit, par exemple, entre *lôb-ya-s* «desiderandus» et *lúb-ya-tê* «desiderat».

Avec G. Curtius[4], je rapporte aussi à cette formation *φθί-δ-ιο-ς* et *ἀμφά-δ-ιο-ς*, ainsi que *ἐκτά-δ-ιο-ς*. Le *δ* qui a été inséré peut se comparer avec le *t* qu'en sanscrit, après une voyelle

[1] *Wálgau* «je mange».

[2] Comparez *żad-a-s* «parole», *żadù* «je promets», en sanscrit *gad* «parler».

[3] Voyez § 109[a], 2. C'est pour cela que le second λ manque dans *ϖάλο-ς*.

[4] *De nominum græcorum formatione*, p. 61.

brève, on place devant le suffixe gérondif य *ya*, ou bien encore avec celui de certains appellatifs qui, au fond, ne sont pas autre chose que des participes futurs passifs, tels que : *ći-t-ya-m* «bûcher», littéralement «colligendum» (de *ći* «assembler»); *bŕ-t-ya-s* «serviteur», littéralement «sustinendus, alendus» (de *bar*, *bṛ* «sustinere, alere»). A cette classe se rattache aussi par sa formation, quoiqu'il ait le sens actif, le grec *στά-δ-ιο-ς*, littéralement «se tenant debout» (comparez *στα-τό-ς* = sanscrit *sti-tá-s*).

§ 899. *Ya*, suffixe secondaire formant des adjectifs, en sanscrit, en zend et en grec.

Le grec *ιο* est beaucoup plus fréquemment employé comme suffixe secondaire, servant à la formation d'adjectifs dénominatifs [1], que comme suffixe primaire. En sanscrit également, *ya* est usité comme suffixe secondaire ou taddhita : ainsi *div* «ciel» a fait *dív-ya-s* «divin»; *hṛd* «cœur» a fait *hṛ́d-ya-s* «aimable, agréable»; *ágra-m* «pointe» a fait *ágr'-ya-s* «celui qui est à la tête, le meilleur»; *dána-m* «richesse» a fait *dán'-ya-s* «riche»; le thème affaibli *śun* (= grec *κυν*) «chien» a fait *śún-ya-s* «caninus»; *ráta-s* «char» a fait *rát'-ya-s* «cheval de trait» et *rát'-ya-m* «roue»; *yáśas* «gloire» a fait *yaśas-yà-s* «glorieux»; *ráhas* «mystère» a fait *rahas-yà-s* «mystérieux» [2]; *náu-s* «vaisseau» a fait *náv-yà-s* «navigable».

En zend, *nmâna* «maison» a fait *nmân'-ya* «domesticus»;

[1] Voyez Buttmann, Grammaire grecque développée, § 119, 67.

[2] Dans les deux derniers exemples, l'accent est placé sur la syllabe finale; en outre, il est affaibli (§ 104 [b]). Cela tient à cette circonstance que le suffixe est précédé de plus d'une syllabe. On peut rapprocher ce qui a lieu en gothique, où les suffixes *a*, *ja*, précédés de plus d'une syllabe, sont supprimés ou contractés (§ 135). Dans *náv-yà-s* (Pâṇini, VI, 1, 213), la voyelle longue *á* a pour effet d'affaiblir l'accent : par une compensation analogue, en gothique, l'*ú* de *sút-i-s* a fait affaiblir le suffixe.

ahura (nom d'une divinité) a fait *âhuir'-ya* « concernant Ahura »[1]: *yârĕ* « année » a fait *yâir-ya* « annuel »; *yaušdâtra* « moyen de purification »[2] a fait *yaušdâir'-ya* « purifiant, purificateur »; *gaitâ* « terre »[3] a fait *gaiï'-ya* « terrestre »[4].

En grec, nous avons de même : *ἄλ-ιο-ς*, *ἀγών-ιο-ς*, *ἡγεμόν-ιο-ς*, *πάτρ-ιο-ς* (= sanscrit *pitr-ya-s* « paternel »), *σωτήρ-ιο-ς*, *φιλοτήσ-ιο-ς* (pour *φιλοτήτ-ιο-ς*), *θαυμάσ-ιο-ς* (pour *θαυμάτ-ιο-ς*), *ἑκούσ-ιο-ς* (pour *ἑκόντ-ιο-ς*), *τέλειο-ς* (pour *τελέσ-ιο-ς*, § 128), *ἐπιτήδειο-ς* (pour *ἐπιτηδέσ-ιο-ς*), *ὄρειο-ς* (pour *ὀρέσ-ιο-ς*), *γέλοιο-ς* (pour *γελώσ-ιο-ς*, qui lui-même est pour *γελώτ-ιο-ς*), *ἐτήσ-ιο-ς* (pour *ἐτέσ-ιο-ς*, du thème *ἐτες*, qui a donné aussi *ἔτειος*), *οὐράν'-ιο-ς*, *ποτάμ'-ιο-ς*, *θαλάσσ'-ιο-ς*, *χόν'-ιο-ς*, *λύσ'-ιο-ς*, *φύξ-ιο-ς*, *ἀσπάσ'-ιο-ς* (d'un nom abstrait verbal *ἄσπασι-ς*, qui n'est pas usité), *πήχυ-ιο-ς*, *τριπήχυ-ιο-ς*, *δίκαιο-ς*, *ἀκμαῖο-ς*, *ἁμαξαῖο-ς*, *ἀμοιβαῖο-ς*. Les quatre derniers exemples s'éloignent du principe qui a présidé primitivement à ces formations, en ce que la voyelle finale du thème (*α*, comme au nominatif pluriel, et non *η*) est conservée devant le suffixe : il en est de même pour la plupart des dérivés venant de mots de la première déclinaison. La diphthongue qui est produite par la rencontre des deux voyelles attire ordinairement à elle l'accent. Dans *πήχυιο-ς*, *τριπήχυιο-ς*, l'*υ* reste : comparez ce qui se passe en sanscrit, où nous avons *ṛtav-yà-s*, venant de *ṛtú-s* « saison » (§ 889).

A ces formations appartiennent aussi les noms ethniques comme *Σαλαμίν-ιο-ς*, *Κορίνθ'-ιο-ς*, *Μιλήσ'-ιο-ς* (pour *Μιλήτ'-ιο-ς*), *Ἀθηναῖο-ς*; les noms de personnes comme *Ἀπολλών-ιο-ς*, *Διονύσ'-ιο-ς*; les désignations de temples et de sanctuaires portant le nom du dieu auquel ils sont consacrés, comme *Ἀπολ-*

[1] Avec vriddhi.
[2] Voyez § 816.
[3] Nominatif *gaiia* (§ 137).
[4] Avec [illegible] (§ 33).

λών-ιο-ν; au pluriel, les noms de fêtes comme *Διονύσ'-ια*; peut-être aussi les noms féminins de pays, venant du nom des habitants, comme *Αἰθιοπ-ία* de *Αἰθίοπ-ς*, *Μακεδον-ία* du thème *Μακεδον*. Aux noms de personnes correspondent les patronymiques sanscrits comme *kâurav-yá-s* «descendant de Kuru», dans lesquels la première voyelle du mot primitif est frappée du vriddhi, mais où l'accent a été reporté sur la syllabe finale.

§ 900. *Ya*, suffixe secondaire formant des adjectifs, des appellatifs et des noms propres, en latin.

En latin, cette classe de mots est moins nombreuse qu'en grec : il faut y rapporter cependant divers adjectifs et appellatifs, ainsi que certains noms de personnes. Nous citerons : *egreg-iu-s*, *patr-iu-s*, *imperator-iu-s*, *prætor-iu-s*, *censor-iu-s*, *soror-iu-s*, *nox'-iu-s*, *lud'-iu-s* (de *ludu-s*, et non de *ludo*), *Mar-iu-s*, *Octav'-iu-s*, *Octav'-ia*, *Non'-iu-s*, *Non'-ia*.

Au sujet des noms de pays en *ιᾰ* et de leur rapport avec le nom des habitants, je rappelle que le grec *ια* est simplement un élargissement de la caractéristique *î*, qui sert en sanscrit à former les féminins (§ 119) : c'est ainsi qu'entre autres les féminins en *τρια*, comme *ὀρχήσΊρια*, correspondent aux noms sanscrits en *trî*, comme *dâtrî* «donatrice» (§ 811). Il se pourrait donc aussi que les noms de pays en *ια* fussent simplement le féminin du nom des habitants : *Μακεδονία*, par exemple, serait proprement «la Macédonienne», l'épouse ou, mieux encore, la mère des Macédoniens[1]. De même qu'à côté de *λησΊήρ* nous avons un féminin *λησΊρ-ίδ* (pour *λησΊηρ-ιδ*), et à côté de *ἡγεμον* le féminin *ἡγεμον-ίδ* (§ 119), de même nous avons *Ἀϐαντίδ* à côté de *Ἄϐαντ-ες* (thème *Ἀϐαντ*), *Περσ-ίδ* «la Perse» à côté de *Πέρση-ς* «un Perse» (féminin *Περσίς* «une Perse»). Le rapport

[1] *Μακεδονία*, transporté en sanscrit, donnerait *Makadan-î* «la Macédonienne».

est à peu près le même qu'en sanscrit entre *mahatī* «grande» et *mahát*.

Mais si, en grec, les noms de pays en *ια* sont purement et simplement le féminin du nom des habitants, et si cette désinence est un élargissement inorganique de l'*ī* sanscrit, on pourra aussi expliquer de la même façon les noms latins comme *Gallia*, *Germania*, *Italia*, *Græcia*. L'*ŏ* final des thèmes masculins *Gallŏ*, *Germanŏ*, *Italŏ*, *Græcŏ* aura été supprimé devant la caractéristique féminine *ī* (élargie en *ia*), d'après le même principe qui fait qu'en sanscrit nous avons *dêvī* «déesse», venant de *dêvá* «dieu» (nominatif *dêvá-s*), et en grec *Δακ'-ία*, venant du thème *Δακο*. On peut même reconnaître dans les noms de ville comme *Florentia*, *Valentia*, *Placentia*, d'anciens participes féminins qui se sont perdus hors de cette signification particulière : en effet, les participes ordinaires ont étendu au féminin leur forme masculine et neutre. Un participe féminin *ferentia*, *tundentia* n'aurait rien de plus surprenant qu'en sanscrit *bárantī*, *tudántī*, et en grec *φέρουσα*, pour *φεροντια*. Rappelons aussi la voyelle complémentaire qui, en lithuanien, est venue s'ajouter aux cas indirects du participe féminin (§ 121).

§ 901. *Ya*, suffixe secondaire formant des adjectifs et des substantifs, en gothique. — *Ya*, suffixe primaire formant des adjectifs et des substantifs, en gothique, en sanscrit, en lithuanien et en ancien slave.

Aux thèmes adjectifs dérivés de noms à l'aide du suffixe *ya*, comme *dív-ya* «divin» (§ 899), correspondent de la manière la plus exacte quelques adjectifs gothiques en *ja*, féminin *jô*, savoir : *alêv'-ja* «olivifer», du thème neutre *alêva* (nominatif *alêv*) «huile»; *alth'-ja* «vieux», du thème féminin *althi* (nominatif *alth'-s*); *nau'-ja* «mort» (nominatif masculin *navis*), du thème masculin *navi* (nominatif *naus*) «cadavre»; *ana-haim'-ja* «domesticus», *af-haim'-ja* «absent», du thème féminin *haimô* (nominatif

pluriel *haimô-s*); *reik'-ja* « distingué », du thème masculin *reika* (nominatif *reiks*) « chef »; *uf-aith'-ja* « assermenté », du thème masculin *aitha* (nominatif *aith-s*) « serment »; *in-gard-ja* « domesticus », du thème masculin *garda* (nominatif *gards*) « maison »; *un-kar'-ja* « dénué de souci », du thème féminin *karô* (nominatif *kara*) « souci »[1].

De même qu'en sanscrit nous avons des appellatifs en *ja* dérivés de noms, comme *rát'-ja-s* « cheval de trait », *rát'-ja-m* « roue de char », de même en gothique nous avons *leik'-ja* « médecin »[2], venant du thème neutre *leika* (nominatif *leik*) « corps »; *haird'-ja* « berger », venant du thème féminin *hairdô* (nominatif *hairda*) « troupeau »; *blôstr'-ja* « adorateur », venant du thème *blôstra*[3]; *faurstass'-ja* « préposé », venant du thème *faurstassi*[4] (nominatif *faur-stass*) « l'état d'être préposé »; *ragin'-ja* « conseiller », venant de *ragina* (nominatif *ragin*) « conseil ».

Il y a aussi des thèmes masculins qui se sont élargis, comme il arrive si souvent en gothique, par l'addition d'un *n*; tels sont : *fisk'-jan* « pêcheur » (nominatif *fiskja*, § 140); *gud'-jan* « prêtre »; *vaurstv'-jan* « ouvrier »; *aurt'-jan* « cultivateur, jardinier »; *vaidêd'-jan* « malfaiteur ». Les thèmes dont ils dérivent sont : *fiska* (masculin) « poisson », *guda* (masculin) « dieu », *vaurstva* (neutre) « œuvre », *aurti* (féminin) « plante », *vai-dêdi* (féminin) « méfait »[5].

On trouve aussi quelques thèmes substantifs en *jan* qui sont primitifs, c'est-à-dire qui dérivent de racines verbales; ce sont des noms d'agent. Les voici : *af-êt-jan* « mangeur » (*at* « man-

[1] Au sujet du nominatif masculin de ces thèmes adjectifs, voyez § 135.

[2] Nominatif *leik-eis* (§ 135).

[3] Sur ce mot, dont il ne reste pas d'exemple, voyez § 817.

[4] Pour *faurstas-ti* (sur le suffixe, voyez § 102). Il n'en reste pas d'exemple; mais nous avons *us-stass* « résurrection ».

[5] Il ne reste pas d'exemple de ce mot; mais nous avons le simple *dêds* (nominatif *dêds*) « action ». Voyez § 135.

ger »[1]); *af-drunk-jan* « buveur » (*drank* « boire »[2]); *vein-drunk-jan* « buveur de vin »; *dulga-hait-jan* « créancier », littéralement « qui nomme la créance »; *bi-hait-jan* « vantard »; *arbi-num-jan* « héritier », littéralement « preneur d'héritage » (*nam* « prendre »[3]); *faura-gang-jan* « préposé », littéralement « qui marche devant » (*gang* « aller »[4]); *ga-sinth-jan* « compagnon », littéralement « qui marche avec »[5]. Il y a aussi quelques formations de cette espèce qui dérivent de verbes faibles; alors la caractéristique de la classe est rejetée devant le suffixe formatif (§ 897). Exemples : *svigl'-jan* « joueur de flûte », du thème verbal *sviglô* « siffler »; *timr'-jan*[6] « charpentier », littéralement « ædificator », de *timrja* « bâtir ».

Avec les thèmes en *jan* dérivés, comme *af-êt-jan*, de la racine d'un verbe fort, s'accordent en sanscrit[7] quelques thèmes adjectifs comme *rúć-ya* « qui plaît, agréable », *sâd-yà* « parfait », et quelques appellatifs masculins ou neutres, qui, par leur signi-

[1] Formes principales : *ita*, *at*, *êtum*.

[2] *Drinka*, *drank*, *drunkum*.

[3] *Nima*, *nam*, *nêmum*, *numans*.

[4] Comparez, en sanscrit, la forme intensive *ǵaṅgam*, venant de *gam* « aller » (§ 755).

[5] Racine *santh*, qui ferait attendre un verbe *sintha*, *santh*, *sunthum*, dont il ne reste pas d'exemple (voyez Grimm, Grammaire allemande, II, p. 34). De cette racine est formée, à l'aide du suffixe primaire *an* (nominatif *a*), le thème *ga-sinthan* « compagnon », qu'on peut rapprocher des thèmes sanscrits comme *râǵan* « roi ». A la racine *santh* se rattache aussi le causatif *sandja* « j'envoie », littéralement « je fais aller » (§ 741). En ce qui concerne le *d*, *sandja* est avec *santh* dans le même rapport que *standa* « je suis debout » avec *stôth* « je fus debout ». Toutefois, le *d* de *sandja* est plus organique que le *th* de *santh* : du moins est-il plus facile de rattacher *sand* au sanscrit, soit qu'on songe à la racine *sâd* « aller, partir », soit à *sad* « aller ». Le *d* est, en gothique, le substitut régulier du *d'* sanscrit; quant au *d* sanscrit, qui ordinairement devient *t* (§ 87, 1), il aurait fort bien pu se maintenir dans le mot en question, grâce à la liquide qui précède (comparez § 89).

[6] A moins qu'il ne faille diviser ainsi : *timrj-an*, ce que j'ai peine à croire.

[7] Abstraction faite, bien entendu, de la lettre *n* qui est venue s'ajouter, en gothique, au thème.

fication, sont au fond des noms d'agent ou des participes présents. L'accent tombe tantôt sur la syllabe radicale, tantôt sur le suffixe. Exemples[1] : *sū́r-ya-s* «soleil», littéralement «le brillant»; *bíd-ya-s* «fleuve», littéralement «celui qui fend, qui traverse»; *śal-yá-s* «javelot, flèche», littéralement «celui qui se meut». Le sanscrit a aussi quelques thèmes féminins oxytons en *yā́*, comme *kanyā́* «jeune fille», proprement «celle qui brille [de l'éclat de la jeunesse]», venant de la racine *kan* «briller»; *ǵâyā́* (pour *ǵanyā́*) «épouse», littéralement «celle qui enfante», venant de la racine *ǵan* «mettre au monde». Comme exemples zends nous avons : 𐬠𐬆𐬭𐬆𐬱𐬌𐬌𐬀 *bĕrĕṣ-ya* «grandissant», ou, avec le sens causatif, «faisant grandir»[2]; 𐬨𐬀𐬌𐬭𐬌𐬌𐬀 *mair-ya* «tuant, meurtrier»[3]; 𐬐𐬀𐬌𐬥𐬈 *kainê* (pour *kainyâ*) «jeune fille».

En lithuanien, cette formation comprend : 1° plusieurs thèmes masculins en *ia* (nominatif *is* ou *ys*, pour *ia-s*, § 135), tels que *gaid-ý-s* (génitif *gaidziō*, par euphonie pour *gaidiō*) «coq», littéralement «celui qui chante» (*gédu* «je chante», racine sanscrite *gad* «parler»); *ryś-ý-s* «bandeau» (*riśù* «je lie»); *ték-y-s*, *ték-i-s* «bélier», littéralement «sauteur»; 2° des thèmes féminins en *ē* (pour *ia*), avec nominatif semblable au thème : *żynē* «magicienne, sorcière», littéralement «celle qui sait»; *saulē* «soleil», proprement «celui qui brille». Mais ce dernier mot, pour s'ex-

[1] Je donne ces exemples sous la forme du nominatif.

[2] Racine *barĕṣ*, *bĕrĕṣ* (comparez *barĕṣ-nu* «grand») = sanscrit *barh*, *bṛh* ou *varh*, *vṛh* «grandir» (voyez Burnouf, *Yaçna*, p. 185 et suiv.). Je n'hésite pas à donner à cette racine, dans le passage en question (Vendidad-Sâdé, p. 4), le sens causatif, que lui attribue aussi Anquetil. En sanscrit, surtout dans le dialecte védique, la racine *vard*, *vṛd*, qui est primitivement identique avec *varh*, *vṛh*, est souvent employée avec le sens causatif.

[3] *Mairya* est identique, par sa formation, avec le sanscrit *māryà* «occidendus», de *mārâyâmi* «je tue» (comparez le slave *morjuń*, § 742), causatif de la racine *mar*, *mṛ* «mourir». Mais le mot zend *mairya*, dans les deux passages expliqués par Burnouf (*Études sur la langue et les textes zends*, p. 188, 240), a le sens de «occisor».

pliquer, a déjà besoin d'être rapproché de mots tirés des langues congénères [1].

En ancien slave, nous citerons : медвѣдь *medv-êd-ĭ* « ours », littéralement « mangeur de miel » (thème *medvêdjo*[2], § 258); вождь *voẓd-ĭ* « guide » (par euphonie pour *vodĭ*); орь *or-ĭ* « cheval »[3].

Remarque. — Le sanscrit *sûrya* « soleil », rapproché des termes congénères en grec, en lithuanien et en gothique. — Autres dénominations du soleil. — Nous revenons au mot *sûr-ya-s* « soleil », que nous avons expliqué plus haut par « le brillant ». Les grammairiens de l'Inde font venir ce mot d'une racine *sur* « briller »; mais je regarde *sur* comme une contraction pour *svar*, lequel s'est conservé sans contraction dans le substantif *svàr* « ciel » (en tant que « brillant »), ainsi que dans le zend *hvarĕ*[4] « soleil ». Conséquemment, je suppose que dans *sûrya* la syllabe *va*, ou sa forme allongée *vâ*, s'est contractée en *û*. Au contraire, si la racine était primitivement *sur*, il faudrait admettre que sa voyelle s'est allongée dans *sûrya*.

L'hypothèse que *sûrya-s* est une mutilation pour *svârya-s* se trouve confirmée par le grec ἥλιο-ς (pour σϜήλιο-ς). Du reste, on pourrait aussi supposer que *sûrya* est dérivé du substantif *svàr* « ciel », comme *dívya* « céleste » de *div* « ciel ». On aurait eu d'abord *svarya*, puis *sûrya;* mais quoique cette explication, que j'ai proposée ailleurs, rende très-bien compte de la forme du mot, j'y renonce aujourd'hui, parce qu'il me paraît plus naturel que le soleil ait été appelé « le brillant » que « le céleste ».

En lithuanien, nous avons le féminin *saulė́*, avec *ė* pour *ia* ou *ja*, comme cela a lieu régulièrement dans cette langue.

En gothique, j'explique le thème neutre *sauila* (nominatif *sauil*) comme provenant par métathèse de *saulia*. *Saulia* lui-même est pour *svalja*. Je crois que l'*au* du lithuanien *saulė́* vient pareillement de *va*.

Weber[5] fait venir le sanscrit *sûrya* de *sûra* qui a le même sens : il rattache ce dernier mot, d'accord en cela avec les grammairiens indiens[6], à

[1] Voyez § 901, Remarque.

[2] En sanscrit, nous aurions un composé *madv-adya-s* (*mádu* « miel », devant les voyelles *mádv*).

[3] Racine sanscrite *ar*, *ṛ* « aller, courir », d'où *árva* « rapide ».

[4] L'*ĕ* est une addition euphonique (§ 30).

[5] *Vâjasanéyi specimen*, I, p. 57.

[6] Böhtlingk, Les suffixes *unâdi*, II, 25.

la racine *sû* «engeudrer, produire»; ainsi *sûrya-s* et *sûra-s* auraient signifié primitivement «celui qui engendre, qui produit». Mais quoique rien, dans la forme du mot, ne s'oppose à cette étymologie de *sûra*, je préfère rapporter également ce dernier mot à la racine *svar* (*sur*) «briller»[1]. Je rappellerai à ce sujet que le zend *hvarĕ* nous présente un exemple de la contraction de *va* en *û* au génitif *hûr-ô*[2]. Entre *hvarĕ* et *hûrô* le rapport est à peu près le même qu'en grec entre *κύων* et *κυν-ός*.

A स्वर् *svàr* se rattache aussi le latin *sôl*, pour *suôl*, qui vient lui-même d'une plus ancienne forme *suâr*, comme *sôpio* est pour *suôpio* (racine sanscrite *svap*, causatif *svâpáyâmi*). Le grec *σείρ*, pour *σϜερ*, a inséré devant le *ρ* un ι, ainsi qu'il arrive souvent devant les liquides. Nous trouvons, par exemple, cet ι dans Σειρήν, qui appartient à la racine sanscrite *svar*, *svṛ* «résonner»[3] : un dérivé védique de cette racine, le féminin *sûryâ* «la parole», littéralement «celle qui est dite» ou «qui est à dire», a également contracté son *va* en *vâ* en *û*.

Nous venons de mentionner l'étymologie d'après laquelle le mot *sûra-s* «soleil» viendrait de *sû* ou *su* «engendrer, produire»; à l'appui de cette explication, on pourrait citer une autre dénomination du soleil, qui vient incontestablement de la racine *su* ou *sû*, je veux dire *sav-i-târ* (*sav-i-tṛ*). On trouve fréquemment ce mot dans les hymnes védiques; mais de ce que les poëtes de la période védique célèbrent volontiers le dieu du soleil comme producteur des fruits de la terre[4], je ne voudrais pas conclure qu'il faille aussi trouver la même idée dans le nom communément attribué au soleil dès avant la séparation des idiomes. En effet, il est certainement plus naturel que le soleil ait été désigné d'abord comme le resplendissant, que comme celui qui engendre ou qui nourrit.

Parmi les noms sanscrits du soleil, nous trouvons aussi le mot *sûvana-s*[5], dont, à vrai dire, jusqu'à présent il ne s'est pas rencontré d'exemple. Peut-être est-ce également un surnom poétique du soleil, se rattachant à la racine *su* ou *sû* «engendrer». Mais il est possible aussi que le *su* ou *sû* qui a formé *suvana* soit une autre racine signifiant «briller», et provenant

[1] J'ai déjà présenté cette étymologie dans mon Glossaire sanscrit, 1847, p. 379.

[2] Peut-être cette contraction s'étendait-elle à tous les cas faibles; mais nous n'avons d'exemple que pour le génitif.

[3] Rapprochez aussi le latin *ser-mo*.

[4] Ils l'appellent aussi *pûšán* «celui qui nourrit».

[5] Bohtlingk, Les suffixes *uṇâdi*, II, 78.

par mutilation de *svar* ou *sur*[1] ; on pourrait alors rapprocher de *sûvanas* le thème gothique *sunnan* (nominatif *sunna*); il y aurait eu assimilation du *v* par le *n* (*sunnan* pour *suvnan*, qui serait lui-même pour *suvanan*). Si, au contraire, le sanscrit *sûvana-s* signifiait primitivement «celui qui produit», j'aimerais mieux faire venir le thème gothique *sunnan*[2] de la racine स्वर् *svar*, *sur* «briller» : *sunnan* serait pour *svarnan* ou *surnan*, avec assimilation de *r* par le *n*; quant à la syllabe *na* ou *nan*, j'y verrais le même suffixe dont la forme féminine est contenue dans le latin *lu-na*, pour *luc-na*.

§ 902. Le suffixe sanscrit *tavya* formant des participes futurs passifs. — Comparaison avec le latin et le grec.

Outre le suffixe *ya*, il existe en sanscrit deux autres suffixes servant à former des participes futurs passifs : ce sont *tavya* et *anîya*. L'un et l'autre exigent le gouna. Le suffixe *tavya* prend à volonté l'accent, soit sur sa première, soit sur sa seconde syllabe; dans le dernier cas, il reçoit le svarita. Le suffixe *anîya* a toujours l'accent sur l'*î*. Exemples : *yôktávya-s* ou *yôktavyà-s*, *yôǵanîya-s* «jungendus», de la racine *yuǵ*.

Au suffixe *tavya* correspondent, comme il me semble, *tivŏ* (*sivŏ*) en latin, *τέο* en grec : le premier a conservé plus fidèlement la forme, le second la signification; toutefois, le sens passif n'a pas complétement disparu dans les formations latines, et se montre, par exemple, dans *captivu-s*, *nativu-s*, *abusivu-s* (pour *abus-tivu-s*, § 101), *adjectivu-s*, *coctivu-s*. La reproduction exacte de *tavya* en latin serait *taviŏ*, d'où est peut-être venu, par l'affaiblissement si fréquent de l'*a* en *i*, *tiviŏ*, et de là *tivŏ*, soit que le premier *i* ait été allongé pour compenser la perte du second,

[1] C'est ainsi qu'à côté de *ḥu* «sacrifier», nous avons une racine *ḥu* «invoquer», provenant par mutilation de *ḥvê* (= *ḥvai*); à côté de *śvi* «grandir», nous avons une forme *śu*. De même encore, en zend, à côté de *ṣan* «frapper», il existe la forme *ṣa* (d'où *upa-ṣôiḍ* «qu'il frappe», § 699), et à côté de *ǵiv* «vivre», les formes *ǵi*, *ṣi*, *ǵyâ*.

[2] On trouve aussi *sunnôn* (féminin).

soit que ce dernier ait passé dans la syllabe précédente et ait, en se mêlant avec l'autre *ĭ*, produit la syllabe longue. On peut comparer, en faisant abstraction du sens spécial qu'a pris le suffixe latin :

da-tīvu-s	avec *dâ-távya-s* «dandus»,
(con)junc-tīvu-s	avec *yôk-távya-s* «jungendus»,
coc-tīvu-s	avec *pak-távya-s* «coquendus»,
gen-i-tīvu-s	avec *ǵan-i-távya-s* «gignendus».

On pourrait aussi rapporter à la même origine le latin *mortuu-s*, qui, si l'on ne consulte que la forme, a plus de ressemblance avec le sanscrit *mar-távya*[1] qu'avec *mr̥-tá-s* (pour *mar-tá-s*).

Le suffixe grec *τέο* vient de *τέϜο* (pour *τεϜιο*), comme *νέο* de *νέϜο* = नव *náva*, latin *novŏ*. Il y a également accord, en ce qui concerne l'accent, entre le grec *τέο* et les formes paroxytonées du sanscrit; comparez, par exemple, *δο-τέο-ς* et *dâ-távya-s* «dandus», *θε-τέο-ς* et *d'â-távya-s* «ponendus».

§ 903. Le suffixe *tavya*, en lithuanien et en ancien slave.

Nous venons de voir qu'en latin le suffixe *tīvo* a généralement pris le sens actif. D'un autre côté, nous avons montré qu'en sanscrit le suffixe य *ya*, lequel est contenu dans तव्य *tavya*, forme non-seulement des participes futurs passifs et des substantifs abstraits, mais encore des appellatifs, qui au fond sont des noms d'agent et répondent aux noms d'agent gothiques en *jan* (§ 901). Nous sommes amenés de la sorte à supposer que le suffixe *tōja* (nominatif *tōji-s*, § 135) qui, en lithuanien, forme des noms d'agent, est primitivement identique avec le sanscrit *tavya*; *tōja* serait donc une forme mutilée pour *tāuja*. Nous citerons comme exemples : *ar-tōja* «laboureur» (*arù* «je laboure»,

[1] Usité comme neutre impersonnel : *mar-távya-m* «moriendum».

en latin *aro*, en grec ἀρόω); *at-pirk-tója* «rédempteur»[1]; *gelb-é-tója* «aide»; *gan-ý-tōja* «gardien» (*ganaú* «je garde», futur *gan-ý-siu*); *gárbin-tōja* «adorateur» (*gárbin-ti* «honorer»); *mōkín-tōja* «maître» (*mōkinù* «j'enseigne»); nominatif: *artójis*, *atpirktójis*, etc.

En ancien slave, nous avons les noms d'agent en атай *a-taj*[2], thème *a-tajo* (§ 259) : дозоратай *do-sor-a-taj* «inspector», возатай *voz-a-taj* «auriga», прєлагатай *pre-lag-a-taj* «explorator». Ces formes supposent des verbes en *ajuṅ*, infinitif *ati* (§ 504).

§ 904. Le suffixe sanscrit *anîya*, formant des participes futurs passifs. — Comparaison avec le gothique et le lithuanien.

L'autre suffixe sanscrit formant des participes futurs passifs est *anîya* (§ 902); exemple : *bêd-anîya-s* «findendus». Je crois avoir découvert des débris intéressants de cette formation en gothique; les voyelles qui avoisinent le *n* sont supprimées, de sorte qu'on a *nja* en regard du sanscrit *anîya*. Il existe une coïncidence remarquable entre cette forme et le *nya* du zend [illegible] *yês-nya* ou [illegible] *yas-nya* «venerandus, adorandus» (= sanscrit *yaǵanîya*[3]). Nous citerons en gothique les thèmes masculins-neutres *ana-laug-nja* «caché», *ana-siu-nja* «visible», *airk-nja* «saint». Ce dernier mot, si ma conjecture est

[1] *Perkù* «j'achète», prétérit *pirkaú*. Comparez le grec πρίαμαι, πέρ-νη-μι, le sanscrit *krî-ṇâ-mi* «j'achète», l'irlandais *creanaim* (même sens), le gallois *pyrnu* «acheter». Voyez mon Glossaire sanscrit, au mot *krî*.

[2] Dobrowsky, *Institutiones*, p. 299.

[3] La racine sanscrite *yaǵ* fait en zend [illegible] *yaz* ou [illegible] *yaś* : devant un [illegible] *n*, c'est toujours *yaś*, le zend évitant généralement le groupe *zn*. Le sanscrit *yaǵńá* «sacrifice» devient donc *yaśna* en zend. C'est de là que Burnouf (*Commentaire sur le Yaçna*, p. 575) fait venir le précité *yaśnya*. Rien ne s'oppose à cette dérivation, sous le rapport de la forme; mais je rappelle, à l'appui de mon étymologie, ce que j'ai dit plus haut au sujet de *vahmya* (§ 897). Je crois que si *yaśnya* venait de *yaśna*, il aurait plutôt la signification d'un participe présent actif, et non celle d'un participe futur passif que lui attribue aussi Neriosengh. L'*ê* de *yêśnya* provient de l'influence euphonique des deux *y* : on a toutefois aussi les formes *yaçnya*, *yaçnyanaṁm*, *yaçnyâća*. Voyez Brockhaus, Index du Vendidad-Sâdé, aux mots précités.

fondée, signifie littéralement «digne de respect» : je le rattache à la racine *arć* (pour *ark*)[1], qui a donné en sanscrit le participe futur passif *arć-anîya* «venerandus»; c'est ainsi que nous avons trouvé plus haut (§ 898) le grec *ἅγ-ιο-ς* en regard du sanscrit *yâǵ-yà-s* «venerandus».

Le thème *ana-laugnja* est attesté par l'existence du thème secondaire *analaugnjan*, qui sert pour la déclinaison faible, et qui a donné le pluriel neutre *ana-laug-njôn-a*[2] et le datif *ana-laug-njam*[3]. Quant au neutre à forme forte *analaugn*, qui est employé deux fois comme nominatif et une fois comme accusatif, il est équivoque en ce sens qu'il a l'air de se référer à un thème *ana-laugna* (§ 153); mais comme la suppression de la syllabe *ja* peut avoir lieu, non-seulement au nominatif masculin, ainsi que cela a été expliqué (§ 135), mais encore au nominatif-accusatif neutre[4], on ne peut guère douter, en présence des formes précitées en *jôn-a*, *ja-m*, que *ana-laug-n* ne soit pour *analaug-ni* et ne vienne du thème *ana-laug-nja*.

De même, le neutre à forme faible *anasiu-njô* «visible»[5]

[1] Graff (Dictionnaire vieux haut-allemand, I, col. 468) rappelle également la racine sanscrite *arć* à propos du vieux haut-allemand *erchan* «egregius». En anglo-saxon, *eorcnan-stan* signifie «pierre précieuse». D'après la loi de substitution des consonnes, on devrait attendre en gothique *airh-nja*, et non *airk-nja*; mais l'ancienne ténue s'est conservée, comme, par exemple, dans *slêpa* = sanscrit *svâp-i-mi* «je dors» (§§ 20 et 89). La voyelle radicale, en gothique, est *i* (pour *a*); cet *i* s'est changé en *ai*, parce qu'il est suivi d'un *r* (§ 82). De *airknja* on trouve dans Ulfilas le nominatif *airkni-s*; mais la leçon n'est pas tout à fait certaine (voyez Von der Gabelentz et Löbe, épître I à Timothée, III, 3). S'il faut lire *airkns*, le thème pourrait être aussi bien *airkna* que *airknja* (§ 135). L'existence d'un thème composé *un-airkna* est attestée par le pluriel *un-airknai* (ép. II à Timothée, III, 2), datif *un-airknaim* (ép. I à Timothée, I, 9); mais cela ne prouve rien pour le thème simple, car il arrive souvent que les mots sont mutilés en composition.

[2] Épître I aux Corinthiens, XIV, 25.

[3] Épître II aux Corinthiens, IV, 2.

[4] Von der Gabelentz et Löbe, Grammaire gothique, p. 75, 2, *a*.

[5] *Skeireins*, éd. Massmann, 40, 21.

prouve que le nominatif neutre à forme forte *anasiu-n* est une mutilation pour *ana-siu-ni* et appartient au thème *ana-siu-nja*, ce que vient confirmer aussi l'adverbe *ana-siu-ni-ba*. Toutes ces formes se rapportent à une racine *siu*, qui elle-même paraît provenir de *saihv* : je suppose que le *h* est tombé et que l'*a* qui avait été amené par ce *h* (§ 82) a disparu avec lui; quant au *v*, il s'est vocalisé en *u* [1]. A cette racine mutilée *siu* se rattache aussi le nom abstrait précité *siu-n(i)-s* «l'action de voir, la contemplation» (§ 840), que nous avons rapproché des formations sanscrites comme *lû-ni-s* «l'action de couper». Du thème abstrait *siu-ni* «l'action de voir» dérive, par le suffixe *ja* (§ 901), le thème masculin *siun'-ja* «voyant», nominatif *siunei-s*, qui s'est conservé dans le composé *silba-siuneis* «témoin oculaire», littéralement «voyant lui-même, αὐτόπτης».

En lithuanien, nous rapportons au participe passif en question le mot *kàns-ni-s* «bouchée», pour *kàns-nja-s*, de la racine *kand* «mordre». Il en est de même pour quelques autres mots finissant au nominatif en *iny-s* (pour *inja-s*), comme *radiny-s* «trouvaille» (*randù* «je trouve»), *plěsiny-s* «champ fraîchement labouré» (*plěšu* «je déchire, je laboure»), *pa-suntiny-s* «messager», littéralement «mittendus» (*sunčiu*, pour *suntiu*, «j'envoie»), *kretiny-s* «champ fraîchement fumé» (*krečiu*, pour *kretiu*, «je fume»), *mēžiny-s* «fumier», littéralement «nettoyé» (*mēžu*, *mēžiu* «je nettoie»). L'*i* qui précède le *n* peut être regardé comme un affaiblissement de l'*a* du sanscrit *anîya* [2].

[1] Le *v* de *saihv* est une lettre purement euphonique qui est venue s'ajouter à *h* (§ 86, 1). La lettre essentielle, comme on le voit, est tombée, tandis que l'addition euphonique reste; la même chose est arrivée dans l'allemand moderne *wer?* «qui?», comparé au gothique *hva-s* = sanscrit *ka-s*. — On sait que dans l'écriture gothique il existe un signe spécial pour représenter le groupe *hv*.

[2] A moins qu'il n'appartienne à la syllabe caractéristique, de sorte qu'il faudrait supposer partout un présent en *iu*.

§ 905. Origine des suffixes *ya*, *tavya*, *anîya*.

Il nous reste à rechercher quelle est l'origine des suffixes *ya*, *tavya* et *anîya*. Je regarde *ya* comme identique avec le thème relatif *ya*[1] : dans les participes futurs passifs formés à l'aide de ce suffixe, on ne doit donc pas plus chercher l'expression effective du passif et du futur, que dans les participes en *ta* ou en *na* il ne convient de chercher la marque du passé passif ou de l'achèvement de l'action. C'est pour cette raison qu'il ne faut pas s'étonner si le suffixe *ya* sert aussi à former des noms d'agent et des substantifs abstraits. Si, au contraire, le rôle du suffixe *ya* avait été uniquement borné à la formation de participes passifs, on aurait pu être tenté d'y voir le caractère passif *ya*, de sorte que dans भिद्यते *bid-yá-tê* «finditur» et dans भेद्यस् *bêd-ya-s* «findendus» nous aurions la même syllabe; encore la différence d'accentuation devrait-elle causer quelque hésitation.

D'accord avec Pott[2], je fais dériver les participes futurs passifs en *tavya* des thèmes infinitifs en *tu* : ainsi *kartávya-s* «faciendus» vient du thème *kártu*[3]. J'ai de même expliqué les suffixes *tavat*, *navat*, présentés par les grammairiens indiens comme des participes présents actifs, par la combinaison des suffixes *ta*, *na* avec le suffixe possessif *vat*[4].

Quant aux participes en *anîya*, Pott les fait dériver avec raison des noms abstraits en *ana*, qui tiennent si souvent la place de l'infinitif. Nous avons donc ici le suffixe secondaire *îya*, qui a quelquefois, comme *ya*, le sens «digne de». De même, par exemple, que *dakśiṇâ* «récompense»[5] fait *dakśiṇ'-îya-s* ou *dakśiṇ'-*

[1] Voyez mon mémoire De l'influence des pronoms sur la formation des mots, p. 26.

[2] Recherches étymologiques (1re édition), II, p. 239 et 459.

[3] Comparez *ṛtavyà-s* venant de *ṛtú* (§§ 889 et 899).

[4] Voyez § 513 et Abrégé de la Grammaire sanscrite, § 553.

[5] Spécialement la récompense du brahmane après le sacrifice.

yà-s «digne de récompense», de même *bêdana* «l'action de fendre» fait *bêdan'-îya-s* «findendus», et *pûgana* «l'action d'honorer» *pûgan'-îya-s* «honorandus, honore dignus». Le suffixe *îya* n'est probablement pas autre chose qu'un élargissement de *ya*.

J'hésite encore moins à identifier avec *ya* le *vya* considéré par les grammairiens de l'Inde comme un suffixe secondaire. Il n'est pas difficile de reconnaître que dans les mots formés à l'aide de ce prétendu suffixe *vya*, le *v* doit être rapporté au mot primitif. Ainsi *brâtṛv-yà-s* «descendant du frère», *pitṛv-yà-s* «frère du père» doivent s'expliquer comme étant pour *brâtru-ya-s*, *pitru-ya-s*, les thèmes *brâtar, pitar* s'étant affaiblis en *brâtur, pitur*[1], puis, par métathèse, changés en *brâtru, pitru* : l'*u* s'est transformé en sa semi-voyelle à cause du *y* qui suivait, et le *r* s'est vocalisé en *ṛ*. C'est par une métathèse et un affaiblissement analogues qu'en gothique les pluriels des noms de parenté en *tar, thar* sont tirés de thèmes en *tru, thru* : nons avons, par exemple, *brôthrju-s* «frères»[2], dont le thème se rapproche beaucoup du sanscrit *brâtṛv-yà-s*. Avec *pitṛv-yà-s* s'accordent, quant à la formation, les noms grecs *πατρυιό-ς* «beau-père, mari de la mère» et *μητρυιά* «belle-mère»; ce dernier ferait attendre en sanscrit un mot *mâtṛv-yâ*. De même que nous séparons en sanscrit le *v* du suffixe pour le mettre du côté du mot primitif, de même nous diviserons les mots grecs de cette façon : *πατρυ-ιό-ς*, *μητρυ-ιό-ς* (pour *πατυρ-ιο-ς*, *μητυρ-ιο-ς*, venant eux-mêmes de *πατερ-ιο-ς*, *μητερ-ιο-ς*)[3]. Dans la forme déjà citée (§ 92[k]) 𐬠𐬭𐬁𐬙𐬎𐬭𐬫𐬉 *brâtur-yê*, le zend s'est abstenu de la métathèse; mais je ne doute pas que ce mot ne doive être rangé dans la même

[1] Comme au génitif dénué de flexion de cette classe de mots.

[2] Comparez *sunju-s* «filii», venant du thème *sunu*.

[3] Comparez les datifs *πατρά-σι*, *μητρά-σι*, que nous avons expliqués (§ 254) comme étant pour *πατερ-σι*, *μητερ-σι*.

classe que les mots sanscrits en *tru-ya* et les mots grecs en *τρυ-ιο*, *τρυ-ια*.

Nous avons dit plus haut que le suffixe *îya* n'est qu'un allongement du suffixe *ya*, et que, par suite, le *anîya* des participes est pour *anya* (zend *nya*, gothique *nja*). A l'appui de cette conjecture on peut encore citer le zend ϣϣϣϣ *tûir-yê* « parente au quatrième degré » (= sanscrit *tur-îyâ* « quarta »). Mais je ne crois pas qu'il y ait lieu d'alléguer l'exemple du sanscrit *varênya-s* « eligendus » : en effet, ce mot, qui est seul de son espèce dans la langue classique, mais qui a encore plusieurs analogues dans le dialecte des Védas, est pour *varainya*, lequel est lui-même une métathèse pour *varaṇîya*, à peu près comme en grec nous avons *ἀμείνων* pour *ἀμενιων*.

§ 906. Liste des suffixes primaires.

Jusqu'à présent nous avons examiné la formation des participes, des infinitifs, des supins, des gérondifs, et nous y avons joint quelques classes de substantifs et d'adjectifs qui appartiennent au même mode de formation. Nous décrirons maintenant les autres classes de mots, en commençant par les mots-racines, pour passer ensuite aux mots revêtus de suffixes.

Pour faire connaître l'ordre que nous suivrons, je place ici, sous leur forme sanscrite, les suffixes qui seront successivement examinés[1]. Ce sont tous des suffixes primaires; mais quelques-uns servent en même temps comme suffixes secondaires, c'est-à-dire qu'ils peuvent être joints à des thèmes nominaux, aussi bien qu'à des racines.

Nous admettons dans ce tableau les suffixes participiaux, infinitifs, etc. dont il a déjà été question : on a mis entre parenthèses les paragraphes où il en est traité.

[1] Il ne sera pas question des suffixes qui ne se retrouvent point dans les langues de l'Europe, à moins qu'ils n'aient quelque importance pour la formation du sanscrit.

SUFFIXES PRIMAIRES.

a, féminin *â* ou *î*	*vya*, voyez *ya* (§ 903)
i	*na*, féminin *nâ* (§§ 833, 835 et 839)
u	*ni* (§§ 840, 848)
an	*nu*, *snu*
in	*nt*, *ant*, *t*, *at* (§§ 779 et 782; *anta*, § 809)
anîya, voyez *ya*	*ma* (§ 805)
âna (§§ 791 et 792)	*mi*
as	*man* (§ 795)
us	*mâna* (§§ 791 et 792)
is	*ka*, *aka*, *âka*, *ika*, *uka*
ya, *tavya*, *anîya* (§§ 887-905)	*ta*, féminin *tâ* (§ 817 et suiv. § 826)
ra, *ira*, *ura*, *êra*, *ôra*	*tâti* (§ 829)
ri	*târ*, *tṛ* (§ 810 et suiv.)
la, *ala*, *ila*, *ula*	*ti* (§§ 840, 841 et 846); *a-ti* (§ 847)
va	*tu*, fém. (§ 849), *tu*, masc. et neutre, *atu*, *âtu*
van	*tra*, féminin *trâ*, *a-tra*, *i-tra* (§ 815)
vas, *vâns*, *vat*, *uś* (§ 786 ss.)	*tra* (§§ 831 et 832).

§ 907. Les mots-racines, en sanscrit.

Le sanscrit emploie des mots-racines, c'est-à-dire des mots privés de tout suffixe :

a. Comme féminins abstraits, tels que : *anu-ǵńâ* «ordre», *bî* «peur», *hrî* «honte», *tviś* «splendeur», *yud* «combat», *kśud* «faim», *mud* «joie», *sam-pád* «bonheur», *bâs* «splendeur». C'est à cette classe de mots que doivent être rapportés les infinitifs védiques dont il a été question plus haut (§§ 855 et 857), comme *dṛś-ê* «voir», *sam-id-am* «allumer» : ce sont des datifs et des accusatifs de thèmes dont il ne reste pas d'autres cas. Dans quelques formations de ce genre, un *a* médial est allongé; exemple : *vâć* «parole», de la racine *vać*. Nous avons de même en zend *vâć* «parole» et *frâś* «question» (racine sanscrite *praś*).

b. A la fin d'un composé, avec le sens d'un participe présent : ordinairement le substantif qui précède remplit le rôle d'un accusatif. Ou hors de composition, comme appellatifs ayant au fond le sens de noms d'agent. Exemples : *darma-vid* « connaissant son devoir », *ari-ḥán* « tuant l'ennemi », *duḥka-ḥán* « détruisant la douleur », *nêtra-múś* « volant les yeux », *sôma-pá* « buvant le sôma », *sênâ-nî́* « conduisant l'armée », *vîra-sû́* (féminin) « enfantant des héros », *ǵala-múć* (féminin) « répandant l'eau, nuage ». *Dviś* (masculin) « ennemi », littéralement « haïssant », *dṛś* (féminin) « œil », littéralement « voyant ». A la fin d'un composé, *-yuǵ* signifie « attelé de, muni de », c'est-à-dire qu'il a le sens passif; exemple : *ḥari-yúǵ* « attelé de chevaux ». Dans cette classe de mots, comme dans la précédente, un *a* radical est quelquefois allongé; exemples : *pari-vrấǵ* « mendiant », littéralement « errant autour » (racine *vraǵ*); *ava-yấǵ* « expiant ». De même en zend : *daiva-yâǵ* « adorant les daivas », *aśa-nâś* « obtenant, accordant la pureté » (racine [illegible] *naś* = védique नश् *naś*[1]). Dans les composés de cette sorte, on ajoute un *t* aux racines finissant par une voyelle brève : *viśva-ǵít* « triomphant de tout » (racine *ǵi*), *pari-srút* « coulant autour » (racine *sru*).

§ 908. Les mots-racines, en grec et en latin.

En grec, nous avons des noms féminins qui, par leur forme, répondent aux mots-racines tels que *tviś* « splendeur », *yud* « combat ». Mais une partie d'entre eux a pris un sens concret, comme cela est arrivé en sanscrit pour le féminin *dṛś* « œil », littéralement « voyant ». Tels sont : ὀπ (pour ὀκ) « œil »; φλογ « flamme », littéralement « celle qui brûle »; ὀπ (pour Fοκ) « voix », littéralement « celle qui parle ». Au contraire, le sens abstrait s'est conservé dans στυγ « haine », ἀϊκ « mouvement impétueux ».

[1] Voyez Benfey, Glossaire du Sâma-véda.

En latin, nous citerons les thèmes féminins *luc* (= sanscrit *ruć* « splendeur », zend ‏رئوچ‎ *rauć* « lumière »), *nec* « mort »[1], *prec* « prière » (comparez le zend ‏فرش‎ *frâś* « question », racine sanscrite *prać* « interroger », *â-prać* « valedicere »). Par l'allongement de sa voyelle radicale, le latin *vôc* s'accorde avec le sanscrit et le zend *vâć* « discours »[2]. Le grec montre un allongement du même genre dans *ὠπ* « œil, visage », littéralement « ce qui voit » : je rapporte ce mot à la même racine qui a donné en sanscrit *ákśi* « œil »[3] et en latin *ŏculus*. *Pâc* « paix », dont la racine est perdue, signifiait probablement à l'origine « union »; je rattache ce mot à la racine sanscrite *paś* (pour *pak*) « lier ».

§ 909. Mots-racines formant, en grec et en latin, le dernier terme d'un composé.

Aux mots sanscrits comme *ďarma-vid* « connaissant son devoir », correspondent en grec les mots comme *χέρ-νιϐ*, littéralement « lavant les mains », *παιδο-τριϐ*, *προς-φυγ*, *ψευσι-στυγ*, *κορυθ-αϊκ*, *βου-πληγ*, *γλαγο-πηγ*. Dans les deux derniers exemples, et dans d'autres composés avec *πληγ*, la longue de la syllabe finale semble avoir attiré l'accent, qui, à ce que je crois, n'a pas été dans le principe sur la seconde partie du composé. De là une rencontre fortuite avec l'accentuation des mots sanscrits comme *ďarma-vid*, que je ne regarde pas comme primitive. Il en est de même pour *-ῥωγ* dans *διαῤῥώγ*, *καταῤῥώγ*, *περιῤῥώγ*. Dans ces composés, *ῥωγ* a le sens passif. Il en est de même pour *-ζυγ* dans *δίζυγ*, *νεοζυγ*, *μελανοζυγ*, et pour le latin *jug* dans *conjug* : on a vu plus haut (§ 907) que le sanscrit *-yuǵ* « attelé de » a également une signification passive.

[1] Le verbe primitif est perdu, car *neco* est ou un verbe dénominatif, ou un causatif.

[2] Nous avons au contraire un *ŏ* bref dans *vŏco*.

[3] Je regarde la racine verbale ईक्ष् *ikś* comme une altération de *akś*.

Hors de composition, nous avons *τρωγ* «rongeur, mangeur», qu'on peut comparer au sanscrit द्विष् *dviś* «ennemi», littéralement «haïssant». Le latin a *duc* (masculin et féminin) «conducteur, conductrice», ainsi que *rêg* «roi», littéralement «régnant» : le sanscrit *râǵ* «roi» n'est employé que dans des composés, comme *darma-râǵ* «roi de la justice»[1]. La voyelle radicale est allongée dans le latin *rêg* comme dans le sanscrit *pari-vrâǵ* «mendiant», littéralement «errant autour». Au contraire, dans la racine sanscrite *râǵ*, la voyelle est naturellement longue.

En latin, comme exemples de mots-racines à la fin des composés, nous citerons encore : *arti-fic*, *carni-fic*, *pel-lic*, *in-dic*, *jû-dic*, *ob-ic*, *for-cip*, *man-cip*, *prin-cip*, *au-cup*. *præ-sul*, *præ-sid*, *in-cûd*. Dans ce dernier mot, *cûd* a le sens passif («enclume», littéralement «ce sur quoi il est frappé») comme *jug* dans le latin *con-jug*, comme le grec *-ζυγ* et le sanscrit *-yuǵ* «attelé de». Dans la plupart des exemples précités, l'*i* est l'affaiblissement d'un *a* radical; il est remplacé au nominatif par un *e*[2], d'après le principe indiqué au paragraphe 6. *Sid*, dans *præ-sid*, est identique avec le *śad* du sanscrit *divi-śád* (par euphonie pour *divi-sad*) «cœlicola», littéralement «assis dans le ciel»[3]. *Au-cup* et *præ-sul*[4] ont affaibli l'*a* en *u*, pour les raisons exposées au paragraphe 7.

[1] Surnom d'un héros du Mahâbhârata. — Tr.

[2] Cette circonstance que le latin met un *e* dans les syllabes fermées et dans les syllabes finales, mais un *i* partout ailleurs, prouve que l'*e* provenant d'un ancien *a* est plus pesant que l'i.

[3] *Divi-śad* présente cette particularité que le premier membre du composé est pourvu d'une désinence.

[4] De *salio*. Comparez le sanscrit *sal* «se mouvoir».

§ 910. Adjonction d'un *t* à la fin de certains mots-racines, en sanscrit, en grec et en latin. — Caractéristique de la dixième classe conservée à la fin de certains thèmes verbaux.

Avec le *t* qui, en sanscrit, vient s'ajouter aux composés comme *viśva-ǵit* «triomphant de tout», *pari-srút* «coulant autour» (§ 907), j'ai comparé[1] le *t* du latin *-it* «allant» dans *com-it*, *equ-it*, et de *stit* (pour *stat*) dans *super-stit*, *anti-stit*. Pott a rapproché depuis *pari-et*[2], littéralement «allant autour, entourant» (comparez le précité *pari-srút* «coulant autour»). Curtius a encore ajouté *indi-get* (à côté de *indi-gena*)[3].

Le grec adjoint de même un *t* à des racines finissant par une voyelle longue[4]; exemples : ἀνδρο-βρώτ, ὠμο-βρώτ, ἀ-γνώτ, ἀ-πλώτ, λιμο-θνήτ. Tandis qu'en sanscrit les composés de cette sorte ont toujours le sens actif, les composés avec -βλήτ, -δμήτ, -κμήτ, -τμήτ, -σ7ρώτ (φυλλοσ7ρώτ) ont une signification passive; -βρώτ et γνώτ sont tantôt actifs, tantôt passifs. Dans la plupart de ces formations, il y a eu métathèse d'une liquide et allongement de la voyelle[5] : nous avons de même, en sanscrit, *mnâ* «mentionner» (comparez μιμνήσκω, futur μνή-σω) à côté de *man*, *dmâ* «souffler» à côté de *dam*[6]. Les racines πλω (comparez πίπλω, pour πιπέτω), δμη (comparez δαμάω), θνη (comparez ἔθανον, θάνατος), κμη (comparez κάμνω), σ7ρω (comparez σ7όρ-

[1] *Grammatica critica*, 1832, § 643.

[2] Par euphonie, pour *pari-it*.

[3] *De nominum græcorum formatione*, p. 10. En ce qui concerne la suppression de *n*, dans la racine *gen*, comparez le sanscrit *ǵ'-a* (pour *ǵan-a*) «né». Au sujet du *t*, il faut remarquer que les racines sanscrites en *an* et en *am*, quand elles rejettent leur nasale devant le suffixe gérondif *ya*, prennent le *t* comme les racines terminées par une voyelle brève; ainsi *han* «tuer» fait *ni-hả-t-ya*.

[4] Voyez Curtius, ouvrage cité.

[5] Rappelons ici que l'η et l'ω proviennent tous deux d'un ancien *a* (§ 4).

[6] La forme *dam* n'est usitée que dans les temps spéciaux. Les grammairiens indiens regardent *dmâ* comme la forme primitive de la racine.

νυμι, latin *sterno*) se rattachent aux racines sanscrites *pat* « tomber », *dam* « dompter », *han* (pour *dan*) « tuer », *śram* (pour *kram*) et *klam* « se fatiguer », *star* (स्तृ *stṛ*) « répandre ».

Si les mots-racines à signification concrète, comme *-pâ* « buvant », sont représentés en grec par des thèmes revêtus d'un *τ* euphonique, tels que *-βρώτ*, *-γνώτ*, il est permis aussi de mettre en regard des mots-racines à sens abstrait comme *anu-ǵńâ* « ordre » les noms abstraits (qui, il est vrai, sont masculins) *γέλωτ* et *ἔρωτ*[1]. Dans ces mots, l'*ω* ne fait point partie de la racine, mais il appartient du moins au thème verbal, et il correspond, comme *αο* dans *ἐρ-άο-μαι*, *γελ-άο-μεν*, à la caractéristique de la dixième classe *aya*[2]. Contrairement à une hypothèse autrefois émise par moi[3], je retrouve aussi cette caractéristique, sous la forme *ā* ou *η*, dans les composés comme *λογο-θήρā-ς*, *ἱππο-νώμā-ς*, *ὁπλο-μάχη-ς*, *πολυ-νίκη-ς*, *ἐλαιο-πώλη-ς*. On peut comparer le thème *-θήρā* avec *θηρά-σω*, *θηρά-τωρ*; *-νώμā* avec *νωμή-σω* (pour *νωμά-σω*); *-νίκη* avec *νική-σω*, *νική-τωρ*; *-μάχη* avec *μαχή-σομαι*, *μαχή-της*, *μαχή-μων*. *Τρίβης*, dans *παιδο-τρίβης*, *φαρμακο-τρίβης*, ne vient probablement pas de la racine *τριβ* combinée avec le suffixe *η*; je crois bien plutôt que *τριβη* est un thème verbal, lequel suppose un verbe dérivé *τριβέω*, futur *τριβή-σω*. Quant aux formations en *ιā-ς*, je crois qu'elles contiennent la racine sanscrite *yâ* « aller »[4], qui a donné dans le

[1] En latin, nous avons *quiêt* (ou *quiê*) qui est resté féminin. La racine *qui* (= sanscrit *śi*, pour *ki*) s'est unie à l'*ê* (= *aya*, *ay*, § 109ª, 6) de la seconde conjugaison. J'explique de même l'*ê* de *qui-ê-vi*, *qui-ê-tus*. On peut rapprocher *im-pl-ê-vi*, *im-pl-ê-tus*, *im-pl-ê-s*, *im-pl-ê-mus*, *im-pl-ê-tis*. Les trois dernières formes s'accordent, abstraction faite de la préposition, avec les formes du causatif sanscrit *pâr-áya-si*, *pâr-áyâ-mas*, *pâr-áya-ta* : la racine est *par* (पृ *pṛ*) « remplir », dont la voyelle a été omise en latin.

[2] Voyez § 109ª, 6.

[3] Dans la première édition de la *Grammaire comparée*, p. 138. [Bopp mettait les noms grecs en *ᾱς* et en *ης* dans la même classe que les noms en *ος*. — Tr.]

[4] Comparez *ἵημι* (pour *jíjημι*). Voyez § 483.

dialecte védique les composés *dêva-yâ* (nominatif *dêva-yâ-s*) «allant vers les dieux», *ṛṇa-yâ* (nominatif *ṛṇa-yâ-s*) «allant dans la faute», c'est-à-dire «se chargeant de la faute, l'expiant, en délivrant»[1]. Conséquemment, *ἀλωπεκ-ίā-ς* «ayant la nature du renard» signifierait littéralement «s'approchant du renard, qui tire sur le renard», et *λαμπαδ-ίā-ς* «porteur de flambeau» voudrait dire «qui marche avec le flambeau».

§ 911. Observations générales sur l'adjonction des suffixes secondaires. — Suppression de la voyelle finale du thème primitif. — Vriddhi de la première voyelle du mot primitif.

Nous passons maintenant aux mots revêtus d'un suffixe. Avant tout, il faut rappeler une observation que nous avons déjà eu occasion de faire plusieurs fois, et qui concerne les suffixes secondaires (ceux que les grammairiens indiens appellent *taddhita*). Quand le suffixe commence par une voyelle ou par la semi-voyelle *y* (*j*), on supprime dans toutes les langues indo-européennes la voyelle finale du thème primitif[2].

Il faut aussi remarquer qu'en sanscrit et en zend certaines classes de dérivés frappent du vriddhi la première voyelle du mot primitif; ainsi du nom propre sanscrit *daśaraṭa* vient le nom patronymique *dâśaraṭ'-i-s* «descendant de Daśaratha»[3]. En zend, *ahura* (nom d'une divinité) fait ??? *âhuir'-ya*[4] «qui concerne Ahura»; ??? *ṣairi* «or» fait *ṣâir'-i* «qui est en or».

[1] Voyez Benfey, Glossaire du Sâma-véda, *s. v.*

[2] Cette règle souffre cependant certaines restrictions. Voyez § 889.

[3] Les grammairiens indiens enseignent que l'*â* est le vriddhi de l'*a*, et que cette dernière voyelle n'a point de gouna. Il est certain que l'*a*, en vertu de sa pesanteur naturelle (§ 6), éprouve moins le besoin d'une gradation, et qu'il reste invariable dans la plupart des positions où les autres voyelles prennent le gouna. Toutefois, comme *â* est aussi bien le produit de *a* + *a* que celui de *â* + *a*, on pourrait dire que l'*â* est à la fois le gouna et le vriddhi de l'*a*, mais que le gouna se présente moins fréquemment pour cette voyelle que pour l'*u* et pour l'*i*.

[4] Sur l'*i* épenthétique, voyez § 41.

En gothique, il existe un rapport analogue entre l'adjectif *-dôg'-s* «qui dure un jour» (thème *dôga*[1]) et son primitif *daga*[2] (nominatif *dag'-s*) «jour». Pour être fidèle à la règle sanscrite, il faudrait admettre que l'adjectif *dôga*[3] s'est formé du thème substantif *daga* à l'aide du suffixe dérivatif *a*, devant lequel l'*a* final de *daga* aurait été supprimé. C'est ainsi que de संवत्सर *saṁvatsará* «année» le sanscrit a tiré l'adjectif सांवत्सर *sâṁvatsar'-á* «annuel», à l'aide du suffixe taddhita *a*, devant lequel on a retranché l'*a* final du thème primitif[4]. En lithuanien, où l'*o*, qui est toujours long, représente ordinairement un *â* sanscrit, nous trouvons également des faits du même genre. Ainsi à côté de *platú-s* «large» nous avons *plót'-i-s* (thème *plótja*) «largeur», à côté de *lába-s* «bon» nous trouvons *lób'-i-s* (thème *lóbja*) «richesse». C'est le même rapport qui existe entre *madurá* «doux» et *mâdur-ya-m* «douceur»[5].

En latin, le mot *ōvum* pourrait être rangé parmi les dérivés de cette nature. Nous verrons (§ 918) que le sanscrit forme à l'aide du suffixe *a* (= latin *ŏ*) et du vriddhi des noms exprimant la descendance ou la provenance : ainsi *samudrá-s* «la mer» fait *sâmudr'-á-m* «le sel marin». Comme en latin l'*ō* tient très-souvent la place d'un ancien *â* (§ 4), on peut voir un rapport analogue

[1] Voyez § 135.

[2] On a vu (§ 69, 1) que l'*ó* est en gothique le représentant le plus ordinaire d'un ancien *â*.

[3] Cet adjectif ne se trouve que dans le composé *fidurdôga* (nominatif *fidurdôg'-s*) «qui dure quatre jours».

[4] A première vue, on pourrait croire qu'il y a simplement eu allongement de la première voyelle.

[5] Voyez §§ 889 et 891. Si en lithuanien, dans cette classe de mots, nous ne voyons pas toujours un *a* primitif se changer en *ō*, cela tient peut-être à cette circonstance que l'*a* est long par position. Nous avons, par exemple, *kàrštis* «chaleur» (et non *kōrštis*) à côté de *kàršta-s* «chaud», *šàltis* «frigus» (et non *šōltis*) à côté de *šálta-s* «frigidus». Je n'ai pas rencontré jusqu'à présent d'exemple où dans un nom abstrait de ce genre l'*a* se trouve devant une consonne simple.

entre *avi-s* «l'oiseau» et *ὤ'-υ-μ* «l'œuf», considéré comme le produit de l'oiseau. En sanscrit, si l'oiseau se disait *avi*, au lieu de *vi*, un dérivé *âv'-á-m* pour désigner l'œuf serait tout à fait régulier. Le grec *ᾠόν* (pour *ὠϝ'-ό-ν*) présente la même accentuation que les dérivés sanscrits comme *sâmudrám;* mais, en grec, le mot primitif, d'où est formé *ᾠόν*, s'est perdu[1]. En revanche, *ὤα* (pour *ὤϝα*) «peau de brebis» est dans le même rapport, si l'on fait abstraction du genre et de l'accent, avec son primitif *ὄϊ* (pour *ὄϝι* = sanscrit *ávi* «brebis»), que le latin *ôv'-um* (pour *âv'-um*) avec *avi*.

Remarque. — Allongement de la voyelle dans certains composés grecs. — Du vriddhi dans les dérivés sanscrits. — Nous venons de voir dans *ᾠόν* une voyelle frappée du vriddhi, à la manière sanscrite, pour marquer la dérivation. Mais c'est là en grec un fait isolé. Ainsi je ne crois pas qu'il faille expliquer de cette façon le mot *ἠνεμόεις*, que je fais venir, non pas de *ἄνεμος*, mais de *ἤνεμος* (cité par Hésychius). Le thème de ce nom se retrouve aussi dans quelques composés, comme *ἠνεμόφωνος*, *ἠνεμόφοιτος*. D'ailleurs, nous ne voyons pas qu'en sanscrit le suffixe *vant*, auquel correspond le grec *εντ*, exige la gradation du vriddhi.

Le grec, dans certains composés, allonge la voyelle initiale du second membre : c'est surtout en composition avec une préposition, ou avec un préfixe ou un thème monosyllabique[2], que le grec opère cet allongement, peut-être pour faire ressortir d'autant mieux la partie principale du mot. C'est là une particularité de la langue hellénique à laquelle le sanscrit reste étranger. On peut comparer, par exemple, *ἀκεστός* et *δυσήκεστος*; *ἄκος* et *δυσηκής*; *ἀνυστός* et *δυσήνυτος*, *δυσήνυστος*; *ἔρις* et *δύσηρις* (pour *δύσερις*); *ὄλεθρος* et *δυσώλεθρος*; *ὄνομα* et *δυσώνυμος*; *ἐρετμός* et *εὐήρετμος*; *ἀχή* et *εὐήχης*; *ἀνυστός* et *εὐήνυστος*; *ἀνήρ* et *εὐήνωρ*; la racine *ὀδ* et *εὐώδης*; *ὄνομα* et *εὐώνυμος*; *ἄκος* et *ἀνήκεστος*, *ἀνηκής*; *ἀκουστός* et *ἀνήκουστος*;

[1] Dans la forme *ᾠο-ν* (pour *ὠϝιον*), je ne fais pas de l'*ι* la voyelle finale du mot primitif : je reconnais dans *ιο* le suffixe sanscrit *ya*, qui forme, comme *α*, des noms désignant l'extraction ou la provenance.

[2] Peu importe que le thème soit monosyllabique par nature, ou qu'il le soit devenu par la suppression de la voyelle finale.

ὀδύνη et *ἀνώδυνος*; *ἀκοή* et *ἐνήκοος*; *ἐνελαύνω* et *ἐνήλατον*; *ὄμνυμι* et *ἐνώμοτος*; *ἀγορεύω* et *προσήγορος*. Citons encore *περιώδυνος*, *τριήρης*, *μονήρης*, *ποδήρης*, *ποδώνυχος*, *πανήγυρις*, *πανώλεθρος*.

A ce sujet, je ferai observer qu'en sanscrit, dans la formation des mots secondaires, le vriddhi joue le même rôle que joue le gouna dans la formation des mots primaires. Ainsi la racine *bud'* a donné les mots primaires *bōd'-a-s* «la science» et *bōd'-â-mi* «je sais»; mais *buddá* «sachant, sage» (nom du Bouddha) a fait *bâudd'-á-s* «bouddhiste». On peut entrevoir la raison de ce fait : les mots primitifs auxquels viennent se joindre les suffixes secondaires ont déjà une structure plus pesante que les racines nues, d'où viennent les noms ou les verbes primitifs; aussi, quand la dérivation exige la gradation de la voyelle, est-ce à la gradation la plus forte, c'est-à-dire au vriddhi, qu'on a recours. On va même jusqu'à frapper du vriddhi des voyelles longues, des diphthongues produites par le gouna et des voyelles brèves suivies de deux consonnes.

§ 912. Le suffixe primaire *a* servant à former des noms abstraits neutres, en gothique. — Comparaison avec le sanscrit.

Le suffixe primaire *a*, que je regarde comme identique avec le thème démonstratif *a* (§ 366), sert à former, ainsi que nous l'avons vu [1], des noms abstraits masculins. En gothique, la plupart des noms abstraits ainsi formés sont devenus des neutres : ils se terminent, par conséquent, au nominatif singulier, par la consonne finale de la racine [2]. Ce sont : *anda-beit* «blâme» [3], *anda-hait* «aveu», *bi-hait* «dispute», *ga-hait* «promesse» (en allemand moderne, *geheiss* «ordre»), *af-lêt* «pardon», *bi-mait* «circoncision», *bi-faih* «illusion», *fra-veit* «vengeance», *ana-filh* «tradition», venant des thèmes *anda-beita*, *ga-heita*, etc. En ce qui concerne la voyelle radicale de ces noms abstraits, nous nous référons à ce qui a été dit plus haut [4]; il ne faut donc pas

[1] Comparez § 857 et suiv.

[2] Voyez § 153.

[3] En retranchant la préposition, le thème *anda-beita* est identique avec le sanscrit *bêda* «scission» (§ 857).

[4] Voyez § 859, Remarque.

faire dériver le thème *anda-nêma* « acceptation » du prétérit pluriel *nêmum*, mais de la racine *nam*, dont la voyelle radicale a été allongée[1]. C'est ainsi qu'en sanscrit la racine *has* « rire » donne naissance au nom abstrait *hâsa-s* « le rire ».

Je ne connais en sanscrit qu'un seul nom abstrait de cette classe qui soit du neutre : c'est *bay-á-m* « la crainte », de la racine *bî* « craindre ». Il a laissé tomber l'accent sur le suffixe, comme les masculins abstraits venant de racines en *i* ou en *î*; par exemple : *gay-á-s* « victoire » (de *gi*), *kšay-á-s* « destruction » (de *kši*), *kray-á-s* « achat » (de *krî*).

§ 913. Le suffixe primaire *a* formant des adjectifs et des noms d'agent, en sanscrit et en grec.

Le suffixe अ *a* forme, en outre, des adjectifs ayant la signification de participes présents, et des appellatifs qui, pour la plupart, sont au fond des noms d'agent. Ces mots ont ordinairement l'accent sur le suffixe. Exemples : *nad-á-s* « fleuve, celui qui résonne »; *plav-á-s* « navire, celui qui nage » (racine *plu*); *daṅś-á-s* « dent » (*daṅś* « mordre »); *dêv-á-s* « dieu » (*div* « briller »); *mûš-á-s* « souris », littéralement « celui qui dérobe »; *côr-á-s* « voleur » (*cur* « voler »). Comme exemples d'adjectifs, nous citerons : *cal-á-s* « chancelant, mobile »; *car-á-s* « marchant »; *tras-á-s* « tremblant »; *kšam-á-s* « supportant »; *priy-á-s* « aimant, aimé » (racine *prî*); *vah-á-s* « portant, apportant ».

En grec, cette classe d'oxytons est représentée par un bon nombre de mots, tant appellatifs que noms d'agent[2] : comme

[1] Il est impossible de reconnaître le genre du thème *anda-nêma*, lequel ne s'est conservé qu'au génitif *anda-nêmi-s* (§ 191). Nous avons, de la même racine *nam*, un adjectif *anda-nêm-ja* « agréable », qui correspond aux participes futurs passifs sanscrits en *ya* (§ 897).

[2] On a vu (§ 858) que les noms en *o* à signification abstraite, comme δρόμος, φόβος, mettent le ton sur la syllabe radicale, ce qui est un mode d'accentuation plus

d'habitude, l'*a* sanscrit est devenu *o*. Tels sont : *τροχ-ό-ς* « coureur », *κομπ-ό-ς* « vantard », *κλοπ-ό-ς* « voleur », *πομπ-ό-ς* « messager », *μοιχ-ό-ς* « adultère »[1]. Comme adjectifs, nous avons, par exemple, *φαν-ό-ς*, *τομ-ό-ς*, *θο-ό-ς*, *ἀρωγ-ό-ς*, *ἀγωγ-ό-ς*, *σ7ιλϐ-ό-ς*; et avec la signification passive, *λοιπ-ό-ς*, *κυφ-ό-ς*, *πηγ-ό-ς*, *αἰθ-ό-ς*. Il y a aussi des substantifs à sens passif, comme *λοπ-ό-ς* « écorce, ce qui est pelé »; *ὀδ-ό-ς* « chemin, celui qui est foulé » (racine sanscrite *sad* « aller » et « s'asseoir »). Nous avons également en sanscrit des substantifs de cette sorte : *dar-á-s* (masculin) et *dar-á-m* (neutre) « caverne, ce qui est fendu »; *lêḥ-á-s* « mets, ce qui est léché »; *ǵan-á-s* « homme, celui qui est né ». Et, avec l'accent sur la racine : *êd́-a-s* « bois, ce qui est brûlé » (racine *ind́*, ou plutôt *id́*), contrairement au grec *αἰθ-ό-ς* qui veut dire « chaleur »; *vêś-a-s* « maison, lieu où l'on entre » (racine *viś* « entrer ») = grec *οἶκ-ο-ς* pour *Ϝοῖκ-ο-ς*, latin *vic-u-s*, vieux haut-allemand *wîh* (thème *wîha*) « village, hameau »[2].

Aux thèmes féminins de cette classe de mots appartiennent aussi les thèmes en *αδ*. On a vu (§ 119) que le *δ* est une addition inorganique. Nous citerons : *δορκ-άδ* (à côté de *δόρκη*) « gazelle, celle qui voit »; *μοιχάδ* (à côté de *μοιχή*) « femme adultère »; *τοκάδ* « celle qui enfante »; *πλο(Ϝ)άδ* et *πλω(Ϝ)άδ* « celle qui nage, qui erre »; *τυπάδ* « celle qui frappe, le marteau ».

§ 914. **Composés sanscrits, grecs et latins, dont le dernier membre est formé à l'aide du suffixe *a*. — Les noms latins comme *parricida*.**

En sanscrit comme en grec, les adjectifs de cette formation

vigoureux. A *τροχός* « coureur », *κομπός* « vantard », comparez *τρόχος* « la course », *κόμπος* « le bruit ».

[1] Par la forme et par l'accent, comme par sa signification première, ce dernier mot est identique avec le sanscrit *méǵ-á-s* « nuage », littéralement « mingens » (racine *miḥ* « mingere »).

[2] En allemand moderne *weich*, dans *weichbild* « banlieue ». — Tr.

sont surtout employés à la fin des composés. Dans l'une et l'autre langue, une partie de ces mots ou bien ne s'est pas conservée, ou bien n'a jamais été usitée hors de composition. Nous avons, par exemple, en sanscrit *damá* «domptant», dans le composé *arin-damá-s*[1] «domptant l'ennemi», et en grec *δαμο* dans *ἱππό-δαμο-ς*.

Le latin nous présente de même : *-dic-u-s*, *-loqu-u-s*, *-fic-u-s*, *-fug-u-s*, *-sequ-u-s*, *-vol-u-s*, *-cub-u-s* (*incubus*), *-leg-u-s*, *-vor-u-s*, *-fer*, *-ger* (pour *-fer-u-s*, *-ger-u-s*), *-par-u-s* (*oviparus*), *-liqu-u-s* (*re-liqu-u-s* = grec *λοιπ-ό-ς*), *-frag-u-s* (*naufragus*). Comme adjectifs simples de cette formation, il n'y a peut-être que *sci-u-s*, *vag-u-s*, *fid-u-s*, *parc-u-s*. Parmi les substantifs, nous avons : *coqu-u-s* (= sanscrit *pać-á-s*, pour *pak-á-s*, «faisant cuire»), *merg-u-s*, *proc-u-s* (comparez *precor*), *son-u-s* (= sanscrit *svan-á-s* «ton»), *jug-u-m*, *vad-u-m* (littéralement «ce qui est traversé»[2]), peut-être *tor-u-s* (pour *stor-u-s*) «le lit, ce qui est étendu»[3]. Comme noms féminins, nous avons *mola* «celle qui moud» et *toga* «celle qui couvre»[4].

Dans l'*a* des composés comme *parricida*, *cœlicola*, *advena*, *collega*, *transfuga*, *legirupa*, *indigena*, je reconnais aujourd'hui une

[1] *Arin* (par euphonie pour *arim*) est un accusatif. Dans beaucoup de composés de cette sorte, où le premier membre joue le rôle d'un régime, on met l'accusatif, au lieu du thème *ari* qu'on devrait attendre d'après le principe général qui préside à la composition des mots. Tels sont : *puran-dará-s* «fendant les villes» (littéralement «urbem-findens»), *priyaṅ-vadá-s* «disant des choses agréables» (littéralement «jucundum-dicens»), *bayañ-kará-s* «faisant peur».

[2] Avec le sens passif, comme dans le précité (§ 913) *dar-á-m* «caverne» (littéralement «fente»).

[3] Le *s* de *ster-no*, *σΊόρ-νυμι* se serait perdu, comme il s'est perdu dans *tonare* = sanscrit *stan* «tonner» et grec *σΊεν* dans *Στέν-τωρ*.

[4] Comme en latin l'*s* et l'*o* alternent rarement dans les dérivés d'une même racine, la signification étymologique de *toga* s'est obscurcie. Au contraire, en grec, le rapport de *φόρος* et de *φέρω* est toujours resté clair.

forme féminine[1], servant en même temps pour le masculin. Par un abus inverse, le grec, à la fin de certains composés, garde l'*o* du masculin-neutre : nous trouvons, par exemple, en regard du latin *multicoma* le féminin *πολύκομος*. C'est, je crois, la surcharge produite par la composition qui a été un obstacle à la libre flexion de ces mots, et qui les a fait renoncer à la distinction des genres.

Remarque. — Des féminins grecs et latins comme *ὁδός*, *alvus*. — Des masculins comme *αἰχμητά*, *scriba*, *Numa*. — On pourrait objecter qu'il existe aussi en grec et en latin des mots simples comme *παρθένος*, *ὁδός*, *νῆσος*, *alvus*, *humus*, *fagus* (= *φηγός*) qui appartiennent au féminin. Mais ce n'est point là, selon moi, une raison pour admettre que l'*o* grec et l'*ŏ* latin de la deuxième déclinaison (§ 116) aient primitivement appartenu aux deux genres : nous ne voyons jamais l'*a*, en sanscrit, en zend, en lithuanien, en gothique, ni l'o en slave à la fin d'un thème féminin. Au contraire, l'opinion que l'*a* des composés latins comme *cœli-cola* répond à un *â* féminin peut encore être appuyée de ce fait, que les composés sont particulièrement sujets aux affaiblissements, et que, par conséquent, la conservation, en latin, de l'ancien *a* masculin-neutre est moins à attendre dans un composé que partout ailleurs. Mais une fois que, grâce aux composés comme *parricida*, la forme féminine eut envahi le masculin[2], il n'est pas surprenant qu'elle se soit aussi, par exception, étendue à un mot simple, tel que *scrib-a* (pour *scrib-u-s*).

Il ne peut être question ici de *nauta*, ni de *poeta*, où *ta* remplace le *τη-ς* grec. Dans les formes homériques telles que *αἰχμητά*, *νεφεληγερέτα*, *ἱππότα*, *ἠπύτα*, *ἠχέτα*, *μητίετα* (pour *αἰχμητής*, *νεφεληγερέτης*, etc.), le signe casuel est tombé comme en ancien perse[3], ou bien, ce qui me paraît plus vraisemblable, ces formes se rattachent aux nominatifs sanscrits en *tâ*, aux nominatifs zends en *ta* (§ 144), venant de thèmes en *târ*. Nous avons déjà fait observer (§ 145) que cette classe de mots est représentée en grec

[1] Cet *a* représente donc l'*â* long des formes sanscrites comme *priyan-vadâ* «celle qui dit des choses agréables».

[2] *Parricida* est à la fois féminin et masculin; *cælicola* est seulement masculin.

[3] En ancien perse, un *s* final tombe constamment, soit après *a* bref, soit après *â* long.

non-seulement par les thèmes en *τηρ* ou en *τορ*, mais encore par les thèmes masculins en *τη* = *τᾱ*[1]. Il ne faut donc pas voir un effet du hasard dans ce fait que presque tous les nominatifs masculins en *α* de la langue homérique appartiennent à des noms d'agent. Il se pourrait même que *εὐρύ-οπα* fût pour *εὐρυοπ7α*, car par sa signification c'est un nom d'agent.

Pour revenir au latin, nous ajouterons que les noms propres masculins en *a*, comme *Numa*, *Nerva*, *Galba*, sont peut-être les mots pour lesquels il est le plus vraisemblable d'admettre qu'ils ont perdu un *s* final au nominatif[2]. En rétablissant cette lettre, nous obtenons des formes analogues aux nominatifs sanscrits *Nala-s*, *Râma-s*. Corssen[3] rappelle également, à ce sujet, les noms osques *Tanas* et *Maras*[4].

§ 915. Le suffixe primaire *a*, en gothique.

La classe de mots dont il est question comprend en gothique:

1° Des thèmes substantifs masculins, comme *daura-vard-a* «portier»; *vrak-a* «persécuteur»[5]; *vêg-a* «flot», littéralement «celui qui se meut»[6]; *vig-a* «chemin», littéralement «celui sur qui l'on se meut»; *thiv-a* (nominatif *thiu-s*) «valet»[7].

[1] Comparez aussi § 810, et Curtius, *De nominum græcorum formatione*, p. 34 et suiv.

[2] Nous n'entrons pas dans l'examen des divers suffixes dont ces mots sont formés.

[3] Nouvelles Annales de philologie et de pédagogie, t. XXVIII, p. 473.

[4] Ce dernier nom est identique, au moins quant à la forme, avec le second membre du composé sanscrit *a-mâra-s* «ne mourant pas, immortel». La racine est *mar*, *mṛ* «mourir» (= latin *mor*); le suffixe est *a*. C'est ce dernier suffixe qui semble aussi être contenu dans le nom *Tanas*.

[5] Cet exemple n'est pas sûr : il ne reste que le nominatif *vrak-s*, qui pourrait venir aussi d'un thème *vraki*.

[6] La voyelle radicale *a* a été allongée (*ê* = *â*, § 69, 2) comme, par exemple, l'*a* de *pad* «aller» dans le sanscrit *pâd-a-s* «pied».

[7] Le sens propre me paraît être «garçon». Je fais venir *thiv-a* d'une racine *thav* = sanscrit *tu* «grandir», comme *mag-u-s* «garçon» de *mag* = sanscrit *mah*, *maṅh* «grandir». La racine *tu* «grandir» (en zend «pouvoir») a donné dans le dialecte védique, entre autres dérivés, *tuv-í* «beaucoup». Je crois qu'on peut rapporter à la même racine le gothique *thiu-da* «peuple», littéralement «ce qui a grandi»; en ombrien, le participe féminin *tuta* (plus tard *tota*) signifie «ville», et je voudrais

2° Des thèmes substantifs neutres, comme *ga-baur-a* «impôt, ce qui est apporté» (comparez le grec φόρος); *faur-hah-a* «rideau, ce qui pend devant [une chose]»; *ga-thrask-a* «aire, lieu où l'on bat le blé» (*thriskan* «battre le blé», en allemand moderne *dreschen*); *ga-liug-a* «idole», littéralement «ce qui ment, ce qui est faux» (*liugan* «mentir»). Nominatif : *gabaur, faurhah*, etc.

3° Des thèmes féminins comme *daura-vard-ô* «portière»; *ga-bind-ô* «lien» (*bindan* «lier»); *grôb-ô* «fosse» (racine *grab*, par allongement *grôb*, «creuser»); *grab-ô* «fossé»; *ga-bruk-ô* «morceau» (racine *brak*, par affaiblissement *brik, bruk* «briser»); *staig-ô* «montée» (racine *stig*, avec gouna *staig*, «monter»). Nominatif : *daura-varda, gabinda*, etc.

4° Des thèmes adjectifs comme *and-vairth-a* «présent»; *ana-vairth-a* «futur»; *laus-a* «libre, vide» (racine *lus*); *siuk-a* «malade» (racine *suk*); *af-lêt-a* «congédié». Nominatif masculin : *and-vairth'-s, laus*, etc.

§ 916. Le suffixe primaire *a*, en lithuanien et en ancien slave.

En lithuanien, cette classe de mots est moins nombreuse; mais le nominatif singulier a mieux conservé son ancienne forme que dans aucun autre idiome congénère du sanscrit. Exemples : *sarg-a-s* «gardien» (*sergù* «je garde»); *prâ-rak-a-s* «devin, prophète»[1]; *zwán-a-s* «cloche» (*zwanù* «je résonne»); *tâk-a-s* «sentier» (*tekù* «je cours»); *wéid-a-s* «visage, ce qui voit» (*wéizd-mi* «je vois», *waidinō-s* «je me fais voir»); *-nink-a-s* (à la

maintenant rapporter aussi à la même origine le latin *to-tu-s* «tout». Au causatif de *tu* (*tâv-áyâ-mi* «je fais grandir, je fais prospérer») se rattachent probablement le latin *tu-é-ri* (§ 109ᵃ, 6) et le borussien *tâwa-s* «père», en lithuanien *tĕwa-s*. En regard de l'ombrien *tuta* «ville», nous trouvons le borussien *tauta* (accusatif *tauta-n*) «pays», littéralement «ce qui est cultivé». En lithuanien, *tauta* désigne l'Allemagne.

[1] Le verbe simple manque en lithuanien; mais comparez le slave *rekuṅ* «je dis».

fin d'un composé) «qui fait». Comme exemples de l'emploi de ce dernier mot, nous citerons : *balni-nink-a-s* «qui fait des selles, sellier» (*balna-s* «selle»); *grĕki-nink-a-s* «pécheur» (*grêka-s* «péché»); *lauki-nink-a-s* «paysan» (*laúka-s* «champ»); *mêsi-nink-a-s* «boucher» (*mĕsà* «viande» = sanscrit *mâṅsá*, masculin et neutre, même sens); *darbi-nink-a-s* «ouvrier» (*dárba-s* «travail»); *remésti-nink-a-s* «un manœuvre» (*reméstа-s* «travail fait à la main»). Remarquez, dans ces composés, l'affaiblissement en *i* de la voyelle finale du premier membre; c'est le même principe qui a donné en latin *cœli-cola*, *terri-cola*, *fructi-fer*, *lani-ger* (pour *cœlŏ-cola*, *terra-cola*, *fructu-fer*, *lana-ger*)[1].

Comme adjectifs de cette formation, nous avons : *gýw-a-s* (= *gîw-a-s*, sanscrit *gîv-á-s*) «vivant»; *át-wir-a-s* «ouvert» (*àt-weriu* «j'ouvre»); *iś-tis-a-s* «étendu» (*tĕsiù* «j'étends»).

En ancien slave, cette formation comprend des thèmes comme токо *toko* «fleuve»; *pro-roko* «prophète»; *ot-roko* «garçon», littéralement «infans, νήπιος»[2]; *vodo-noso* «hydria», littéralement «porteur d'eau». Nominatif : токъ *tokŭ*, *prorokŭ*, etc. Comme exemples de thèmes à signification passive, nous citerons : *gradŭ* «ville» (*grad-i-ti* «enceindre»); *milŭ* «cher, aimé, agréable»[3].

Remarque. — Le lithuanien *-ninka*. — Le verbe lithuanien *ninku*, d'où provient le précité *-ninka*, n'est jamais employé qu'en composition avec l'une des prépositions *in*, *ap*, *uz* et *su*[4] : il a probablement signifié d'abord «aller», puis «faire». On peut comparer le borussien *neik-aut* «marcher» et le russe *nik-nu* «je m'incline».

[1] Voyez § 6, et Vocalisme, pages 139 et 162, note.

[2] Miklosich, *Radices*, p. 74.

[3] Nous avons de même en sanscrit, avec le sens passif : *pur-á-m* (neutre) et *pur-î* (féminin) «ville», littéralement «ce qui est rempli» (racine *par* «remplir»); *priy-á-s* «aimé» (racine *prî*).

[4] Voyez Nesselmann, Dictionnaire, p. 422.

En regard du lithuanien *-ninka-s*, le russe met dans les noms composés никъ *nik'*; exemple : сѣдельникъ *sjedeljnik'* «qui fait des selles, sellier». Le borussien a l'air de se servir de *nika* (nominatif *nix*, pour *nika-s*, accusatif *nika-n*) pour former des noms d'agent avec ses thèmes verbaux[1]. Mais je regarde tous les mots de cette sorte comme des composés analogues à *opifex*, *artifex*, en latin. En effet, quoique, par exemple, *waldnix* «souverain»[2] puisse être dérivé de la racine *wald* «dominer», rien n'empêche d'admettre qu'il signifie proprement «exerçant la domination», et qu'il contient un substantif *wald-s* ou *walda-s* (thème *walda*) «domination»[3]. A côté de *crixt-nix* «qui baptise, qui exerce le baptême» se trouve le thème substantif *crixti* dans le composé *crixti-laiska-s* «livre de baptême»; à côté de *dil-nik-a-ns* «travailleurs»[4], nous avons le thème substantif *dīla* (accusatif *dīla-n*) «travail»; à côté de *daina-alge-nik-a-mans* «aux journaliers, à ceux qui travaillent pour un salaire journalier»[5], nous avons les thèmes substantifs *deina* (comparez le sanscrit *dina*) «jour» et *alga* (génitif *alga-s*) «salaire». Au contraire, il n'existe point de verbe dont ce mot pourrait être le nom d'agent; et il en est de même pour la plupart des formations de cette espèce.

§ 917. Noms formés à l'aide du suffixe *a* et prenant la signification passive.

Entre le sanscrit et le grec, il existe cet accord remarquable que les adjectifs formés à l'aide du suffixe en question ont généralement la signification passive, quand ils se combinent avec les préfixes सु *su*, εὐ «facilement» et दुस् *dus*[6], δυς «difficilement»[7]. Le ton, en sanscrit, repose sur la syllabe radicale; exemples : *sukár-a-s* «qui est fait facilement, facile à faire»;

[1] Voyez Nesselmann, La langue des Borussiens, p. 76.
[2] Ne s'est conservé qu'au datif *waldniku*.
[3] Nous rétablissons ce nom par conjecture.
[4] *Dīl-nik-a-ns* est un accusatif pluriel.
[5] Datif pluriel.
[6] *Dus* se change en *duś*, *dur*, *duḥ*, selon la lettre dont il est suivi.
[7] En sanscrit, la règle est peut-être sans exception. Évidemment il n'est pas question ici des formes où *su* signifie «pulchrum, bonum, gratum», comme dans *subára* «pulchrum ferens» (Rig-véda, I, cxii, 2).

sulúb-a-s « facile à obtenir »; *duškár-a-s* « difficile à faire »; *durlúb-a-s* « difficile à obtenir »; *duhsáh-a-s* « difficile à supporter »; *durmárš-a-s* (même sens); *durdárš-a-s* « difficile à comprimer »; *dušpúr-a-s* « difficile à remplir »; *duštár-a-s* (par euphonie pour *dustár-a-s*) « difficile à surmonter ».

Nous avons de même en grec : *εὔφορ-ο-ς*, *εὐκάτοχ-ο-ς*, *εὐπερίγραφ-ο-ς*, *εὐέμβολ-ο-ς*, *εὐανάγωγ-ο-ς*; *δύςφορ-ο-ς*, *δύστροφ-ο-ς*, *δύστομ-ο-ς*, *δύςπλο-ο-ς*, *δυςπρόσμαχ-ο-ς*, *δυσανάπορ-ο-ς*.

§ 918. Le suffixe secondaire *a*, en sanscrit.

Comme suffixe secondaire ou taddhita, le suffixe *a*[1] reçoit ordinairement l'accent; la syllabe initiale du mot primitif est frappée du vriddhi. Le sanscrit forme de cette façon :

1° Des noms masculins[2] qui sont avec le mot primitif dans un rapport de descendance ou dans quelque autre relation. Exemples : *vâsiš'-á-s* « descendant de *Vásiša* »; *mânav-á-s* « descendant de Manu, homme »; *drâupad'-î* « fille de Drupada »[3]; *dâuhitr-á-s* (de *duhitár*, *duhitŕ* « fille ») « fils de la fille »; *nâišad'-á-s* « qui est du pays de *Nišada* », au pluriel « le pays de *Nišada* »; *śâiv'-á-s* (de *śiva*) « sectateur, adorateur de Çiva ».

2° Des noms patronymiques s'appliquant à des choses : ainsi les fruits sont désignés d'après l'arbre qui les produit. Exemple : *âśvatt'-á-m* « le fruit de l'arbre *aśvatta* ». Il faut rapporter ici le précité *sâmudr'-á-m* « sel marin, ce qui est produit par la mer (*samudrá*) ».

[1] Quant à l'origine du suffixe secondaire *a*, elle est la même que celle du suffixe primaire (§ 912).

[2] Le féminin est en *î*.

[3] Je ne mets pas d'accent sur *drâupadî*, qui est le féminin de *drâupadá*, parce qu'on ne peut sûrement déduire du masculin l'accentuation de la forme féminine. Dans cette classe de mots, les féminins sont d'un emploi relativement rare. Voyez mon Abrégé de la grammaire sanscrite, 3e édition, § 218.

3° Des neutres à sens abstrait comme *yâuvan-á-m* «jeunesse», de *yúvan* «jeune».

4° Des collectifs neutres comme *kâpôt'-á-m* «une volée de pigeons», de *kapôta* (masculin) «pigeon».

5° Des adjectifs et des appellatifs ayant avec le mot primitif des relations diverses. Exemples : *âyas-á* (masculin-neutre, féminin *âyas-î*) «ferreus», de *áyas* «ferrum»[1]; *sâukar'-á-s* «porcinus», de *sûkara* «porcus»; *sâṅvatsar'-á-s* «annuus», de *saṅvatsará* «annus»; *dvâip'-á-s* «un char couvert d'une peau de tigre», et comme adjectif «fait de peau de tigre», venant de *dvîpa-s*, *dvîpa-m* «peau de tigre».

§ 919. Le suffixe secondaire *a*, en grec et en latin.

Avec les patronymiques féminins comme *drâupad'-î* s'accordent, si l'on fait abstraction du renforcement de la première voyelle, les noms grecs comme Ταντaλ'-ιδ, Πριαμ'-ιδ, Ἰναχ'-ιδ, Νηρεϊδ (ionien Νηρηϊδ). Le δ n'est, comme nous l'avons vu, qu'un élargissement inorganique du thème (§ 119). Νηρεϊδ (pour ΝηρεϝΙδ) et l'ionien Νηρηϊδ (pour ΝηρηϝΙδ) répondent aux formes sanscrites comme *mânav-î* «femme», féminin de *mânavá* «descendant de Manu, homme». Il y a seulement cette différence qu'en grec le gouna ou le vriddhi se trouve déjà dans le thème primitif Νηρεύ. En ce qui concerne l'accentuation, Ταντaλίδ est avec son primitif Τάνταλο dans le même rapport que *vâsiṣṭ'-á* «*Vasiṣṭide*» avec *vásiṣṭa*.

En regard des noms neutres comme *sâmudr'-á-m* «sel marin», nous avons déjà placé (§ 911) le latin *ôv'-u-m*, comme descendant de l'oiseau (*avi-s*), et le grec *ὠ(ϝ)'-ό-ν*. Avec les noms de fruits comme *âśvatt'-á-m* s'accordent, en latin, *pom'-u-m* venant de *pomu-s*, *pir'-u-m* venant de *piru-s*, *prun'-u-m* de *prunu-s*,

[1] *Ayas* est à la fois le thème et le nominatif-accusatif. Comparez le latin *æs*, *ær-is* (pour *æs-is*), le gothique *ais* (thème *aisa*).

ceras'-u-m de *cerasu-s*, et, en grec, *μῆλ'-ο-ν* venant de *μηλί(δ)*, *κάρι'-ο-ν* de *καρία*, *ἄπι'-ο-ν* de *ἄπιο-ς*. Comme le grec et le latin, aussi bien que le sanscrit, rejettent la voyelle finale du thème primitif devant la voyelle du suffixe dérivatif (§ 911), on peut soutenir que *pir'-u-m* est venu de *piru-s* et *ἄπι'-ο-ν* de *ἄπιο-ς*, non-seulement par le changement du genre, mais encore par l'adjonction d'un nouveau suffixe. Le rapport entre ces noms ne serait donc pas le même que le rapport entre *bonum* et *bonus*, entre *ἀγαθόν* et *ἀγαθός*[1]. La relation entre *μῆλον* et le thème *μηλίδ* mérite à cet égard une attention particulière, car le *δ* n'est qu'une addition inorganique (§ 119), qui est venue se joindre au thème *μηλί*, dont l'*ι* était primitivement long. Si nous transportions le mot du grec en sanscrit, il devrait faire *mâlî*, et en supposant que ce fût le nom d'un arbre, son fruit s'appellerait *mâl'-á-m*. Mais on peut aussi suivre la voie inverse, et faire dériver en grec et en latin les noms des arbres du nom des fruits, comme nous avons vu des noms de pays dériver du nom des habitants. Nous avons essayé plus haut (§ 900) de montrer que certaines contrées ne sont pas autre chose que le féminin du nom de peuple. Si l'on fait abstraction de l'accent, il n'est pas plus difficile d'arriver du thème à forme masculine et neutre *μῆλο* au thème féminin *μηλίδ* (pour *μηλῖ*), qu'en sanscrit de *âyasá* «ferreus, ferreum» à *âyasî* «ferrea».

Avec les adjectifs sanscrits comme *âyas-á* «ferreus», venant de *âyas* «ferrum», s'accordent les adjectifs latins qui dérivent de thèmes substantifs en *ôr*[2] à l'aide du suffixe *ŏ* (nominatif *u-s*); tels sont : *decôr-u-s*, *sonôr-u-s*, *honôr-u-s*, *sopôr-u-s*.

[1] Quoique dans les idiomes en question les noms d'arbres soient féminins, les mots en *us* et en *ος* appartiennent au masculin par leur forme.

[2] Plus anciennement *ôs*, en sanscrit *as*.

§ 920. Le suffixe primaire et secondaire *a*, en zend.

Le zend ne manque pas de formations analogues à celles qui ont été décrites au paragraphe 913. Telles sont : *ksay-a* «roi» (racine *ksi* «régner»); *gar-a* «gosier, celui qui dévore»; *-gar-a* «dévorant»; *-yâs-a* «adorant»; *-ǵn-a* «tuant»; *-yaud-a* «combattant». Ces derniers ne sont employés qu'à la fin d'un composé. Le mot *druǵĕm-vanô* (thème *druǵĕm-vana*) «tuant la Druǵ» mérite une mention spéciale, comme étant formé de la même manière que le sanscrit *arin-damá-s* «domptant l'ennemi»[1]. Je crois qu'il y faut voir un seul mot, quoique dans les manuscrits *druǵem* et *vanô* soient séparés; mais on sait que dans l'écriture zende on sépare très-souvent les membres d'un composé. Autrement on serait obligé d'admettre qu'en zend les adjectifs formés à l'aide du suffixe *a* gouvernent l'accusatif même hors de composition[2].

Un mot zend formé à l'aide du suffixe secondaire *a* est *ayanha* «ferreus, vas ferreum» (= sanscrit *âyasá*); le mot primitif est [illegible] *ayaś*[3].

§ 921. Noms féminins formés à l'aide du suffixe *â*, en sanscrit, en grec, en latin, en gothique et dans les langues letto-slaves.

La forme féminine du suffixe *a*, savoir *â*, donne en sanscrit des oxytons à signification abstraite, comme *bidấ* «l'action de fendre», *ćidấ* (même sens), *ksipấ* «l'action de jeter», *biksấ* «l'action de mendier», *ksudấ* «la faim», *mudấ* «la joie»[4].

[1] Voyez § 914.

[2] Burnouf sépare *vanô* de *druǵĕm* (*Études sur la langue et les textes zends*, p. 250), quoique dans l'expression précédeote *dbaiśô-tauurvâo*, doot les membres sont égalemeot séparés par l'écriture, il voie avec raison un composé (il le traduit par «triomphaot de la baine»).

[3] Voyez Burnouf, ouvrage cité, p. 196.

[4] Nous avons montré (§ 619) qu'il faut voir des débris de cette formation dans les

En grec, nous avons entre autres : *φορά*, *φθορά*, *χουρά*, *φαγή*, *τομή*, *φυγή*. En latin, outre *fuga*, il faut probablement rapporter à cette classe *cura*, qui est le primitif de *curare* : je rattache *cura* à la racine sanscrite *kar*, *kr̥* «faire» (*karômi* «je fais», *kurmás* «nous faisons»).

En gothique, nous trouvons les thèmes féminins *vrakô* «poursuite» (à côté de *vraka*, nominatif *vraks* «persécuteur»), *bidô* «prière», *bôtô* «profit»[1], *dailô* «part»[2], *tharbô* «manque», *idreigô* «repentir»[3], *saurgô* «souci», *vulvô* «rapt» (racine *valv*[4]), *jiukô* «dispute», *hvôtô* «menace». Nominatif : *vraka*, *bida*, etc. (§ 137). Avec un *n* inorganique, nous avons : *reirôn* «l'action de trembler», *brôthra-lubôn* «amour fraternel», *trigôn* «deuil»[5]. Nominatif : *reirô*, *brôthra-lubô*, *trigô* (§ 142).

En lithuanien : *maldà* «prière» (*meldžiù* «je prie»), *dejà* «gémissement» (de là *dejŏju* «je gémis»), *ramsà* «l'action de boucher» (*remšù* «je bouche»), *raudà* «plainte» (racine sanscrite *rud* «pleurer»), *gĕda* «honte» (de là *gĕdinù* «je fais honte»), *pa-galba* «secours» (*gelb-mi*, *pa-gelb-nù* «je secours»), *pa-baiga* «achèvement» (*baigiù* «j'achève»).

En ancien slave : *mlŭa* «tumultus» (*mlŭ-i-ti* «tumultuari»),

accusatifs du prétérit périphrastique et dans les infinitifs zends en *âm*. Un thème en *â* venant d'un verbe de la dixième classe, avec déclinaison complète, est *mr̥gayâ* «chasse»; mais il est seul de son espèce.

[1] Racine *bat*, d'où vient *bats* «bon» (thème *bata*). Cette racine a dû donner un verbe fort *bata*, *bôt*. En sanscrit, nous avons une racine *band* «être heureux», d'où vient *bádra* «heureux, excellent». Voyez Glossaire sanscrit (édition 1847), p. 243.

[2] Racine *dil* (= sanscrit *dal* «findi»). Cette racine a dû donner un verbe fort *deila*, *dail*, *dilum*. Voyez Glossaire sanscrit, p. 164.

[3] D'une racine perdue, qui signifiait peut-être d'abord «rougir», puis «avoir honte», et qui paraît apparentée avec la racine sanscrite *rañǵ*, d'où vient *raktá* «rouge».

[4] Formes principales : *vilva*, *valv*, *vulvum*.

[5] Grimm, Grammaire allemande, t. II, p. 53, n° 555.

slava « gloire », *mĕna* « changement », *po-bĕda* « victoire », *u-tĕcha* « consolation ».

§ 922. Le suffixe *i*.

Le suffixe *i* est identique avec le thème démonstratif *i* (§ 360), ou bien, ce que j'aime mieux admettre aujourd'hui, c'est un affaiblissement du suffixe *a*. Cet affaiblissement, qui doit être antérieur à la séparation des idiomes, peut se comparer à celui de l'*ŏ* latin (= sanscrit *a*) ou de l'*ă* latin (= sanscrit आ *â*) en *i*, par exemple dans *imbellis, imberbis, multiformis*.

Ce suffixe forme en sanscrit :

1° Des noms féminins à signification abstraite, avec l'accent sur la syllabe radicale, tels que *rấnh-i-s* « vitesse », *kṛ́s-i-s* « labourage », *tvíś-i-s* « splendeur », *sáć-i-s* « amitié »[1], *lip-i-s* « écriture ».

En zend, nous avons : *vĕrĕid-i-s* « accroissement, bonheur »[2], *dâh-ï-s* « création »[3], *raś-i-s* « institutio ».

Le gothique possède dans cette classe de mots le thème féminin *vunni* « la souffrance » (racine *vann*[4]) et les thèmes *vrôhi* « accusation », *vêni* « espérance », dont les racines se sont perdues. Nominatif : *vunn'-s, vrôh'-s, vên'-s*.

En ancien slave, il faut rapporter ici : рѣчь *rĕćĭ*[5] (thème *rĕći*) « discours », сѣчь *sĕćĭ* (thème *sĕći*) « l'action de battre, de fouetter », ыдь *jadĭ* (thème *jadi*) « nourriture ».

[1] Littéralement « l'action de suivre », de la racine *sać* (pour *sak*) « suivre ». Comparez avec *sać* le latin *sequor*, et rapprochez *socius* de *sáćiva-s* « consiliarius ».

[2] Datif *vĕrĕidyê*, génitif pluriel *vĕrĕid'inaṅm*. Voyez Burnouf, *Études sur la langue et les textes zends*, pp. 316 et 324.

[3] Racine *dâh* = sanscrit *dâs* « donner ». Burnouf, *Yaçna*, notes, page 11, remarque 16.

[4] Formes principales : *vinna, vann, vunnum*.

[5] Avec ч *ć* par euphonie pour *k*.

En grec : *μῆν-ι-ς*[1], *δῆρ-ι-ς*[2], *ἄγυρ-ι-ς*; avec l'addition d'un *δ* (§ 119), les thèmes *ἐλπίδ*, *ὄπιδ*; avec un *τ*, *χάριτ*. Ce dernier mot ferait en sanscrit *ḥŕś-i* (pour *ḥárś-i*), nominatif *ḥŕś-i-s*.

En latin, il faut peut-être rapporter ici les thèmes *cæd-i*, *lâb-i* et *ambâg-i* : toutefois, dans ces mots et dans d'autres semblables, le nominatif singulier en *ê-s* cause des doutes, car on pourrait le rattacher aux thèmes sanscrits en *as* (nominatif masculin et féminin *âs*). Le latin *nubês* rappelle aussitôt *nábas*, qui comme masculin (nominatif *nábâs*) a, entre autres significations, celle de « nuage », et comme neutre celle de « ciel, air »[3]. *Sedê-s* s'accorde avec le sanscrit सदस् *sádas* « assemblée »[4] et avec le grec *ἕδος*, *ἕδε(σ)-ος*. On pourrait donc supposer que dans les thèmes *cædi*, *labi*, *nubi*, *sedi*, etc.[5], l'*i* était primitivement suivi d'un *s* (ou d'un *r*, pour *s*, § 22), qui s'est perdu; la suppression de cette consonne aurait eu pour effet de faire entrer ces mots dans la déclinaison en *i*. Je rappelle à ce sujet les composés *immuni-s*, *opi-fex*, à côté de *munus*, *muner-is* (pour *munis-is*) et de *opus* (= sanscrit *ápas*), *operis* (pour *opis-is* = sanscrit *ápas-as*).

2° Des noms d'agent et des appellatifs qui, au fond, sont des noms d'agent ou des noms d'instrument. La plupart sont masculins; l'accent tombe tantôt sur la racine, tantôt sur le suffixe. Exemples : *ćíd-i-s* « celui qui fend », *yáǵ-i-s* « sacrificateur », *páć-i-s* « feu » (racine *pać* « cuire »), *áḥ-i-s* « serpent » (racine *aṅḥ* « se mouvoir »), *pḗś-i-s* « foudre » (racine *piś* « écraser »),

[1] La racine est la même que dans le sanscrit *man-yú-s* « colère, chagrin ».

[2] Comparez la racine sanscrite *dar*, *dṛ́* « déchirer » (= *δέρω*), d'où vient *vi-dár-aṇá-m* « guerre ».

[3] Au neutre se rattachent le grec *νέφες* (§ 128) et le slave *nebes* (nominatif *nebo*, § 264). Nous ne chercherons pas à décider si le féminin lithuanien *debesi-s* (pour *nebesi-s*, § 317) « nuage » appartient originairement au masculin *nábâs* ou au neutre *nábas*.

[4] Le sens primitif est peut-être « séance ».

[5] C'est la forme qui sert de base aux cas obliques.

vas-i-s « habit », *dvan-i-s* « son », *kav-i-s* « poëte, celui qui parle » (racine *ku* « résonner »), *ćid-i-s* « hache », *ruć-i-s* (féminin) « rayon ». On a aussi quelques thèmes adjectifs, comme *śúć-i* « pur », *bôd-i* « sachant, sage », *tuv-í* « beaucoup »[1]; et avec redoublement : *gágm-i* « rapide » (racine *gam* « aller »), *gágn-i* « tuant » (racine *han*), *sásn-i* « donnant », *sâsah-i* « supportant »[2].

En grec, nous avons *τρόχ-ι-ς* « coureur » qui s'accorde avec les noms d'agent paroxytonés comme *yág-i-s* « sacrificateur »; *ἔχ-ι-ς* est identique avec *áh-i-s* « serpent », en zend *aẓ-i-s*; le latin *angu-i-s* a ajouté, comme fait souvent cette langue, un *u* (= *v*) après la gutturale. Aux féminins oxytonés comme *ćid-í-s* « hacbe », littéralement « celle qui fend », on peut probablement comparer *ῥαφ-ίδ* « aiguille, celle qui coud », *γραφ-ίδ* « pointe, celle qui écrit », *κοπ-ίδ* « épée, celle qui frappe », *σφαγ-ίδ* « couteau de sacrifice ». *Λεπ-ίδ* a le sens passif; *λαβ-ίδ* est tantôt actif, tantôt passif. En sanscrit, le masculin *as-i-s* (comparez *ensi-s*) « épée » a la signification passive : la racine est *as* « jeter ». Toutefois, au sujet du grec *ιδ*, dont le *δ* est certainement une addition inorganique, on peut se demander si l'*ι* représente un *i* bref ou un *î* long sanscrit : en effet, nous voyons que l'*î* est souvent abrégé en grec; de plus, les noms masculins formés à l'aide du suffixe *a* (= *ο*, § 913) tels que *nadá-s* « fleuve », littéralement « celui qui résonne », ont fréquemment à côté d'eux des féminins comme *nadî́* (même sens). Il est donc possible que les formations grecques en *ιδ* répondent à ces féminins en *î*. Ainsi *γραφίδ* viendrait d'un thème masculin *γραφό* ou *γράφο* de la même manière que *στρατηγ'-ίδ* de *στρατηγό*, ou que *κορων'-ίδ* de *κορωνό*.

[1] Forme védique. La racine est *tu* « grandir ». De la même racine vient le borussien *toû-la-n* (neutre) « beaucoup » et l'adverbe *touls* « plus ». Ce dernier est proprement un comparatif avec *s* = sanscrit *yas*, *îyas* (§ 301).

[2] Toutes ces formes sont védiques : *gágni*, *sásni* et *sâsahi* se construisent avec l'accusatif. Voyez Benfey, Glossaire du Sâma-véda, pp. 69 et 127.

En regard des thèmes adjectifs comme *śúć-i* «pur», *bôd-i* «sachant», nous pouvons placer *τρόφ-ι*.

En gothique, nous avons les thèmes masculins : *junga-laudi* «jeune homme» (racine *lud* «grandir» = sanscrit *ruh*, pour *rud*), nominatif *lauth'-s; nav-i* «le mort»[1], nominatif *nau-s; muni* «pensée»; *sangvi* (avec insertion d'un *v* euphonique, § 388) «chant». Sont féminins : *daili* «partie» (racine sanscrite *dal* «fendre») et *qvêni* «femme» (racine sanscrite *ǵan* «mettre au monde»).

Les débris de cette formation que le lithuanien a conservés sont tous du féminin. Ce sont des mots qui appartiennent à un âge antérieur et dont le lithuanien ne sent plus la valeur étymologique. Nous citerons : *ang-i-s* «vipère» = sanscrit *áh-i-s*, zend *aṣ-i-s*, grec *ἔχ-ι-ς*, latin *angu-i-s; ak-i-s* «œil» = sanscrit *ákś-i* (neutre), zend *aś-i*[2]; *ûs-i-s* «frêne» se rattache sans doute à la racine sanscrite *vakś*, zend *ukś*, gothique *vahs* «grandir». Peut-être *kand-i-s* «mite» est-il né sur le sol lithuanien (comparez *kándu* «je mords», sanscrit खण्ड् *kaṇḍ* «mordre», खद् *kad* «manger»).

En zend, cette classe de mots nous présente les thèmes adjectifs *darśi* «courageux»[3] et *nâmi* «qui se courbe, tendre». Comme substantifs, nous citerons *aśi* «œil, ce qui voit» (§ 52), *driwi* «mendiant»[4], *aṣi* «serpent» (= sanscrit *áhi*), *vairi*, probablement «cuirasse», littéralement «ce qui couvre» (racine sanscrite *var*, *vṛ* «couvrir»).

En ce qui concerne le suffixe secondaire *i*, que ne connaissent

[1] Pour *nahv-i*, avec *v* euphonique (§ 388). Ce mot appartient à la racine sanscrite *naś* (pour *nak*) «périr», qui a donné en latin *nec*, en grec *νέκυ*, *νεκρό*.

[2] Voyez § 52.

[3] Sanscrit धर्ष् *darś*, *dṛś* «oser». Comparez le grec *θάρσος*, la racine gothique *dars* (*ga-dars* «oser»), le lithuanien *drasùs* «hardi», l'irlandais *dasachd* «hardiesse, courage». Voyez Glossaire sanscrit, édition 1847, p. 186.

[4] Voyez § 45 et comparez la racine sanscrite *darb*, *dṛb* «craindre».

pas les langues de l'Europe, je me contente de renvoyer à l'exemple cité au paragraphe 911.

§ 923. Le suffixe *u*.

Le suffixe *u* est, selon moi, identique avec le thème démonstratif *u*, dont dérivent les prépositions *ut*, *úpa* et *upári*, ainsi que l'adverbe zend *uiti* «ainsi»[1].

Le suffixe *u* forme :

1° Des adjectifs venant de thèmes désidératifs, et ayant la signification de participes présents. Ces adjectifs gouvernent l'accusatif, comme de vrais participes. Exemple : *didṛ́kśuh pitárâu* «désirant voir ses parents»[2].

2° Des adjectifs qui, notamment en grec et en lithuanien, accentuent pour la plupart le suffixe. Exemples : *tanú* «mince», littéralement «allongé» (racine *tan* «étendre»), en grec τανυ- «étendu, long»; *svâdú* «doux, agréable au goût» (racine *svad* «être agréable au goût»), en grec ἡδύ, en lithuanien *saldù* (pour *sladù*, venant de *swadù*, § 20); *laġú* «léger. mobile» (racine *laṅġ* «sauter par-dessus»), grec ἐ-λαχύ; *mṛdú* «doux, tendre», littéralement «fin, moulu» (pour *mardú*, de la racine *mard*, *mṛd* «écraser»), en grec βραδύ (pour μραδύ); *âśú* (pour *âkú*) «rapide»[3] (racine *aś* «atteindre»; plus anciennement, *aś* signifiait probablement «être rapide, courir», de là *áśva* «cheval, coursier»), en grec ὠκύ; *purú* (pour *parú*) «beaucoup» (racine *par*, *pṝ* «remplir», *píparmi* «je remplis»), en grec πολύ (pour παλύ, παρύ), en gothique *filu* (indéclinable); *pṛthú* «large» (pour *prathú*, au comparatif *práthîyâṅs*, racine *prath* «extendi, expandi»), en

[1] Par euphonie pour *uti* (§ 41).

[2] Sâvitrî, v, 109.

[3] Dans le dialecte védique, *âśú* est adjectif ou adverbe: dans le sanscrit classique, il est seulement adverbe.

grec πλατύ, en lithuanien *platù; gurú* «lourd»[1], en grec βαρύ (comme on a βίβημι pour *gágâmi*); *urú* «grand» (probablement pour *varú*, venant de *var*, *vṛ* «couvrir»), en grec εὐρύ; *bahú* «beaucoup» (probablement pour *badú*[2]), en grec βαθύ «profond». Au grec θαρσύ, θρασύ correspond le lithuanien *drasù* «courageux, audacieux». En gothique, outre l'indéclinable précité *filu*, nous avons *thaursu* «sec»[3] (racine *thars* = sanscrit *tarś*, *tṛś*) et *qvairru* «doux, tranquille, clément»[4].

En zend, nous avons : 𐬞𐬊𐬎𐬭𐬎 *pôuru* «beaucoup» = sanscrit *purú*; 𐬆𐬭𐬆𐬰𐬎 *ĕrĕzu* «droit» = ऋजु *ṛǵú* (racine *arǵ*, *ṛǵ*); 𐬁𐬯𐬎 *âśu* «rapide»[5], d'où vient le superlatif 𐬁𐬯𐬌𐬱𐬙𐬀 *âśista*; 𐬬𐬀𐬢𐬵𐬎 *vaṇhu* «bon» = sanscrit *vasú* (§ 56[a]).

En latin, si nous n'avons pas d'adjectifs de cette classe, cela vient, comme je l'ai déjà fait observer ailleurs[6], de ce que tous les thèmes adjectifs en *u* se sont enrichis d'un *i* inorganique. De cette façon, le sanscrit *tanú* est devenu *tenui*; *gurú* (pour *garú*) fait *gravi* (par métathèse pour *garui*); *laǵú* correspond à *levi* (pour *legui*), *svâdú* à *suavi* (pour *suadui*) et *mṛdú* (pour *mardú*) à *molli*, pour *molvi*, avec assimilation du *v*; quant au premier *l* de *molli*, il représente soit le *r*, soit le *d* de *mṛdú*, *mardú*.

3° Des appellatifs comme *dâru* (neutre) «bois», littéralement

[1] Pour *garú*, qui a donné le comparatif *gárîyâs*, le superlatif *gáriṣṭa*. Il n'existe pas de racine dont le sens convienne à cet adjectif.

[2] Racine *baṅh* «grandir», venant de *band* comme *vṛh* «grandir» de *vṛd* (§ 23).

[3] Nominatif masculin-féminin *thaursu-s*, neutre *thaursu*.

[4] En allemand moderne, *kirr* «apprivoisé». Il pourra sembler étrange que *qvairru-s* soit apparenté avec *qvair-nu-s* «meule»; mais je rappellerai que le précité *mṛdú* «tendre» vient de la racine *mard*, *mṛd* «écraser». La racine commune du gothique *qvairr-u-s* (la liquide est redoublée d'une manière irrégulière) et de *qvair-nu-s* est le sanscrit *gar*, *gṛ* «moudre, être moulu».

[5] Avec le superlatif *âśista*, que Neriosengh traduit par *vêgavattama*, s'accorde très-bien le grec ὤκιστος. En sanscrit, nous aurions *âśiṣṭa*. Comparez Burnouf, *Études sur la langue et les textes zends*, p. 211.

[6] De l'influence des pronoms sur la formation des mots, p. 20.

«ce qui est fendu»[1]; *iśu* (masculin et féminin) «flèche», littéralement «qui se meut»; *bándu* (masculin) «parent», de la racine *band* «lier»; *rággu* (masculin) «corde», littéralement «ce qui lie»[2]; *kârú* (masculin) «artiste, celui qui fait»; *bidú* (masculin) «foudre», littéralement «qui fend»; *tanú* (féminin) «corps», littéralement «qui est étendu»[3].

En grec, outre le précité *δόρυ*, on peut encore citer *γῆρυ*, *νέκυ*, *στάχυ*, *πῆχυ*. Le féminin *γῆρυ* se rattache à la racine sanscrite गर् *gar*, गॄ *gṛ*, qui a donné गिर् *gir* (féminin) «voix»; *νέκυ* (racine sanscrite *naś*, pour *nak*, «périr») correspond au zend *naśu* «cadavre» (§ 247); *στάχυ* désigne «l'épi», en tant que «droit», si on le rattache à *στείχω* (racine *στιχ* = sanscrit *stig*, gothique *stig* «monter»)[4]; *πῆχυ* représente le sanscrit *bâhú* «bras», le zend *bâzu* (racine sanscrite *bâh* ou *vâh* «s'efforcer»).

En latin, nous avons *curru* «char, celui qui court», et peut-être *acu*, s'il appartient à la racine sanscrite अश् *aś* (pour *ak*) qui a, entre autres sens, celui de «pénétrer»[5]. Cette racine a donné en sanscrit *aś-áni-s* «la foudre».

[1] Comparez le grec *δόρυ*. Dans les cas obliques, on a *δόρατ*, comme on a *γόνατ* à côté de *γόνυ*, en sanscrit *gânú*. Le gothique élargit les deux thèmes neutres par l'addition d'un *a*, lequel est supprimé au nominatif-accusatif (§ 153) : nous avons, par conséquent, *triva* «arbre», *kniva* «genou», nominatif-accusatif *triu*, *kniu* (datif pluriel *triva-m*, *kniva-m*).

[2] Rapprochez le latin *ligare*.

[3] En zend *tanu*.

[4] Dans *στάχυς* il ne resterait donc que la voyelle du gouna, de même que dans *στόχο-ς*.

[5] Dans ce cas, *acuo* est un verbe dénominatif venant de *acu*, comme en grec *γηρύ-ω* de *γῆρυ* (§ 777). J'ai supposé autrefois avec Pott que *acuo* et d'autres mots semblables appartenant à diverses langues de l'Europe pouvaient provenir de la racine sanscrite *śó* (pour *kó*) «aiguiser», précédée de la préposition *â*. Mais d'abord, nous ne voyons pas qu'en sanscrit la racine en question prenne le préfixe *â*; de plus, dans le latin *acuo*, dans le grec *ἀκή*, *ἀκωκή*, *ἀκμή*, *ἀκρός*, etc. dans le lithuanien *aś-tru-s* «pointu, aigu», *aś-mù* «tranchant», et dans le slave ОСТРЪ *os-trŭ* «aigu».

En gothique, cette classe de mots nous fournit plusieurs thèmes masculins, tels que *lith-u* «membre» (racine *lith* «aller»), *mag-u* «garçon» (racine *mag*, primitivement «grandir», puis «pouvoir»). Les autres thèmes gothiques en *u* viennent de racines qui n'existent plus dans cette langue. Nous citerons : *air-u* «messager» (racine sanscrite *ar*, *ṛ* «aller»), *fôt-u* «pied» (racine sanscrite *pad* «aller», d'où viennent *pad* et *pâd-a-s* «pied»), *auhs-u* «bœuf» (sanscrit *ukš* «arroser, féconder», d'où vient *úkšân* ou *úkšan* «taureau»), *grêd-u* «faim»[1].

En lithuanien, nous avons probablement *dangù-s* «ciel» (*dengiù* «je couvre»).

§ 924. Le suffixe sanscrit *an*, *ân* (*rắǵ-an*); en grec *αν*, *εν*, *ον*, *ην*, *ων* (*τάλ-αν*, *ἄρσ-εν*, *τέκτ-ον*, *σκήπ-ων*). — Origine de ce suffixe.

Le suffixe sanscrit *an*, aux cas forts *ân*, forme des appellatifs désignant celui qui agit. En grec, les formations analogues ont *αν*, *εν*, *ον*, *ην*, *ων*. Le sanscrit, comme fait aussi le grec dans la plupart de ces formations, met l'accent sur la syllabe radicale. Nous citerons : *snê̆han* «ami, celui qui aime», *rắǵan* «roi, celui qui règne», *tákšan* «charpentier, celui qui fend, qui forme», *úkšan* «taureau, celui qui féconde», *vṛ́šan* «celui qui fait pleuvoir» (surnom d'Indra). Ce dernier mot signifie, en outre, comme le précédent, «taureau, celui qui féconde». La racine *varš*, *vrš* «pleuvoir, arroser, féconder», qui a encore servi à former d'autres noms d'animaux, a donné en grec le thème *ἄρσ-εν* (pour *Ϝάρσ-εν*), et par assimilation *ἄῤῥεν*. Cet adjectif, dont l'origine,

la voyelle initiale a tout l'air d'appartenir à la racine. Comme अश् *aś* est une altération pour *ak*, on peut aussi rapprocher le sanscrit *áǵ-ra-m* «poiule», avec substitution irrégulière de la moyenne à la ténue.

[1] Le genre est incertain; *grêdô* «j'ai faim» est un verbe dénominatif. Le sanscrit possède une racine *gard*, *grd* (pour *grad*) «désirer», qui a aussi donné le slave *gladŭ* «faim».

en grec, est obscure, correspond par sa racine, son suffixe et son accentuation au sanscrit *vṛ́śan*. C'est aussi sous la forme *εν* que se montre notre suffixe dans *εἴρ-εν* «jeune homme», littéralement «celui qui parle». Dans le thème adjectif *τέρ-εν*, le suffixe *εν* prend une signification passive, contrairement à sa destination première : il en est de même pour *ον* dans *πέπ-ον* «mûr», littéralement «cuit». *Ον* a le sens actif dans *τέκτ-ον* = le précité तक्षन् *tákš-an* «charpentier», ainsi que dans *σῖαγ-όν*, *τρυγ-όν*, *ἀρηγ-όν*, *ἀηδ-όν*, *εἰκ-όν*, où l'accent a passé sur la dernière syllabe. L'*α* et l'ancienne accentuation se sont conservés dans *τάλαν*.

Au sujet des thèmes en *ην* et en *ων*, il faut se rappeler que le suffixe sanscrit *an* forme ses cas forts[1], excepté le vocatif singulier, de *ân*. C'est *ân* que je regarde comme la forme primitive du suffixe, lequel, à ce que je crois, dérive de *ana* : l'allongement de l'*a* initial me paraît être une compensation pour la suppression de l'autre *a*. Si le sanscrit, dans les cas faibles, abrége la voyelle du suffixe, et s'il va jusqu'à la supprimer dans les cas très-faibles[2], c'est là probablement un fait postérieur à la séparation des idiomes de la famille. L'abréviation qu'ont opérée les autres langues a eu lieu, selon moi, d'une façon indépendante. On peut comparer, d'une part, les nominatifs pluriels *σκήπων-ες*[3], *κλύδων-ες*[4], *αἴθων-ες*, *εἴρων-ες*, *τρίϐων-ες*[5] avec les nominatifs pluriels des thèmes sanscrits précités : *sné'hân-as*, *rắǵân-as*, *tákšâṇ-as*, *vṛ́šâṇ-as*[6]. Mais, d'autre part, en regard des génitifs comme *σκηπών-ων*, *σκήπων-ος*, les génitifs sanscrits tels que *snê'ḥn-âm* «amicorum», *snê'ḥn-as* «amici» présentent une

[1] Voyez § 129.
[2] Voyez § 130.
[3] Σκήπων «bâton», littéralement «celui qui soutient».
[4] Κλύδων «flot», littéralement «celui qui lave».
[5] Avec signification passive, contrairement à ce qui a lieu en sanscrit.
[6] Sur le *ṇ* (au lieu de *n*) dans ces deux dernières formes, voyez § 17[b].

forme très-altérée, et il en est de même pour tous les cas très-faibles. Au contraire, le sanscrit l'emporte sur le grec, en ce que, dans les cas forts (le vocatif singulier excepté), tous les mots de cette formation[1] gardent la voyelle longue du suffixe : nous avons, par exemple, *tákśâṅ-am*, *tákśâṅ-âu*, *tákśâṅ-as*[2] en regard de *τέκτον-α*, *τέκτον-ε*, *τέκτον-ες*[3]. De plus, le sanscrit n'a jamais laissé passer l'accent sur le suffixe, comme le fait, par exemple, le grec dans *πευθήν*, *ἀπατεών*.

§ 925. Le suffixe *ân*, *an*, en latin et dans les langues germaniques.

Le latin nous présente le suffixe en question sous la forme *ôn* : c'est un argument de plus en faveur de mon opinion qu'à l'origine notre suffixe avait un *â* long à tous les cas. Nous citerons, par exemple, les thèmes *ed-ôn*, *ger-ôn*, *combib-ôn*, *prædic-ôn*, *err-ôn*, dont les accusatifs *ed-ôn-em*, *ger-ôn-em* s'accordent très-bien avec les accusatifs sanscrits comme *snê'h-ân-am*, *râǵ-ân-am*. L'*â* primitif s'est affaibli en *i* dans *pect-in*, nominatif *pect-en* (§ 6) : nous avons de même un *i*, au lieu d'un *ô*, dans *ho-min*, dont le nominatif appartient à un thème *ho-môn* (§ 797).

En gothique, la voyelle du suffixe *an*, aussi bien que celle du suffixe *man* (§ 799), s'est affaiblie en *i* à tous les cas qui en

[1] Il faut excepter l'irrégulier *pûśan* «soleil», littéralement «celui qui nourrit». *Pûśan* a un *a* bref à tous les cas forts.

[2] Nous ne parlons ici que du sanscrit classique : le dialecte védique, après un *ś*, permet l'*a* bref aussi bien que l'*â* long (Pâṇini, VI, IV, 9). Exemples : *tákśâṇ-am* et *tákśaṇ-am*, *tákśâṇ-as* et *tákśaṇ-as*. Mais je regarde cette coïncidence avec le grec comme fortuite, car l'*a* bref ne se trouve dans les Védas qu'après un *ś* : c'est ainsi que s'explique également l'irrégularité du précité *pûśan*. Le dialecte védique présente encore d'autres formes qui ne peuvent devoir leur existence qu'à une altération de la langue.

[3] En ce qui concerne son *τ* = sanscrit *ś*, *τέκτων* est avec *tákśá* (§ 139) dans le même rapport que *ἄρκτο-ς* avec *ṛkśá-s* (pour *arkśá-s*) «ours». Le latin *ursu-s* témoigne en faveur du caractère primitif de la sifflante.

sanscrit sont faibles[1]. Nous pouvons citer les thèmes[2] *han-an* «coq», littéralement «chanteur» (latin *cano*, sanscrit *śaṅs*, pour *kaṅs*, «dire»), *stau-an* «juge» (racine sanscrite *stu* «célébrer»), *faura-gang-an* «qui marche en avant, préposé», *ar-an* «aigle» (racine sanscrite *ar*, *ṛ* «aller»), *ah-an* «esprit, intelligence» (comparez *ah-man* «esprit»[3], *ah-ja* «je pense, j'opine»), *liut-an* «hypocrite», *nut-an* «pêcheur», *ga-sinth-an* «compagnon», *skul-an* «débiteur» (racine *skal* «devoir»), *veih-an* «prêtre», littéralement «celui qui bénit», *spill-an* «celui qui annonce»[4], *auhsan* «bœuf» = sanscrit *úkšan* (§ 82)[5].

En vieux haut-allemand, l'*a* des suffixes gothiques *an* et *man* s'est altéré en *o* ou en *u*; mais au génitif et au datif pluriels, en regard du gothique *an-ê* et *a'-m* (pour *an-m*), nous trouvons par exception un *ô*, quoique les formes gothiques fissent attendre un *o* bref[6]. L'*i* qui se trouve en gothique au génitif et au datif singuliers, ou bien est resté, ou bien, par une nouvelle altération, est devenu *e*. C'est cet *e* qui, en moyen haut-allemand et en haut-allemand moderne, s'est étendu à tous les cas[7]. Comme exemples de thèmes en *on*, le vieux haut-allemand nous présente : *bot-on* «messager», littéralement «celui qui présente, qui annonce»[8], *ochs-on* «bœuf», *has-on* «lièvre, celui qui saute»

[1] Voyez § 132, 4.

[2] Les racines d'une partie de ces thèmes sont perdues en gothique.

[3] Voyez § 799.

[4] *Spillô* «j'annonce, je raconte». Le *s* est probablement une prosthèse phonétique ou une préposition dont le sens s'est obscurci. On peut comparer le borussien *billu* «je dis», le lithuanien *bilōju* (même sens), l'irlandais *bri* «parole», et la racine sanscrite *brû* «parler».

[5] Nominatif *auhsa* = sanscrit *úkšâ* (§ 140).

[6] Grimm, Grammaire allemande, I, p. 624.

[7] On a, par exemple, en allemand moderne, *der bote*, *des ochsen*, *dem hase*.—Tr.

[8] Racine *but* «présenter». Cette racine, qui se rattache au sanscrit *bud* «savoir», a pris le sens causatif «faire savoir» : le substantif *boton* «messager, celui qui fait savoir» est resté plus près de l'acception primitive que le verbe *biutu* «je présente».

(sanscrit *śaś* «sauter», *śaśa* «lièvre»[1]), *hlouf-on* «coureur», *trink-on* «buveur», *fah-on* «pêcheur», *heri-zoh-on* «chef d'armée». Ces thèmes correspondent très-bien aux thèmes grecs comme *ἄρηγ-όν*, et les nominatifs comme *bot-o* aux nominatifs latins comme *edo*, *combibo*.

L'anglais nous offre un reste intéressant du suffixe *an* dans son pluriel *oxen*, qui n'est pas autre chose, quant à sa forme, que le thème sanscrit *úkśan* un peu altéré : nous avons de même en allemand, aux cas obliques du singulier et à tous les cas du pluriel, *ochsen*. En anglais, l'ancien suffixe formatif a l'air d'être l'expression du nombre, parce qu'il n'est plus employé qu'au pluriel. Il en est de même pour *brethren* (thème sanscrit *brâtar*, *brâtṛ*), *chicken* et *children*, où nous rencontrons le suffixe *en* sans qu'il se trouve dans les termes congénères des autres idiomes. Dans le néerlandais moderne, ce suffixe s'est établi à demeure au pluriel de tous les mots réguliers : aussi est-il devenu, si l'on s'en tient à l'usage pratique de la langue, l'exposant attitré de la pluralité. Sur un fait analogue qui s'est passé pour un autre suffixe sanscrit, devenu abusivement, dès la période la plus reculée du haut-allemand, l'exposant de la pluralité, voyez § 241.

§ 926. Le suffixe *an* formant des noms neutres.

Le suffixe *an* ne produit pas en sanscrit de thèmes neutres à déclinaison régulière; mais quelques neutres en *i*, à déclinaison irrégulière, forment leurs cas très-faibles (§ 130) de thèmes en *an*. Ainsi *áks-i* «œil» tire ses cas les plus faibles de *akśán*. Ce dernier thème a eu sans doute d'abord sa déclinaison complète[2].

[1] Je suppose que le second श् *ś* de शश् *śaś* «sauter», *śaśa* «lièvre» provient d'un स् *s* dental, et non d'un *k* (§ 21[a]).

[2] Le Dictionnaire de Pétersbourg donne, en effet, les formes suivantes : instrumental *akṣṇā́*, datif *akṣṇé*, ablatif-génitif *akṣṇás*, locatif *akṣáṇi* ou *akṣṇí* ou védique

Peut-être le mot *akša*, qui est employé comme dernier membre d'un composé, n'est-il pas autre chose que *akšan* privé de son *n*, comme on voit aussi *rấǵ-an*, qui est le mot le plus usité de cette classe, remplacé par *râǵa* à la fin des composés.

Inversement, nous trouvons dans les langues germaniques plusieurs thèmes qui, hors de composition, finissent par une voyelle, et qui, à la fin d'un composé, prennent le suffixe *an*. Tels sont, par exemple, en gothique : *ga-dailan* « ayant part à » (de *ga* « avec » et *daili*, nominatif *dails* « part »), *ga-hlaiban* « compagnon » (*hlaiba*, nominatif *hlaifs* « pain »), *us-lithan* « paralytique » (*us* « dehors » et *lithu*, nominatif *lithu-s* « membre »)[1]. En vieux haut-allemand, le thème *taga* (nominatif *tag*) « jour » s'est élargi en *tagon* dans plusieurs composés. Par là, il s'est de nouveau rapproché de ses congénères présumés en sanscrit et en zend : अहन् *áḥan*[2], [zend] *aśan* « jour ». Pour revenir au sanscrit *akšán* « œil », il est représenté exactement, quant à la racine, au suffixe et au genre, par le thème gothique *augan*[3]. Comme le nominatif-accusatif-vocatif pluriel des thèmes neutres appartient en sanscrit aux cas forts, on doit s'attendre à un pluriel *akšấṇi* (venant de *akšấṇ-a*, § 234), et avec cette forme s'accorde

akšán ; duel : génitif-locatif *akšṇṓs* ; pluriel : nominatif-accusatif védique *akšấṇi*, instrumental védique *akšábis*, génitif *akšṇấm*. — Tr.

[1] *Hlaifs* et *lithus* sont du masculin. *Dails* est du féminin.

[2] Je regarde *áḥan* comme une forme mutilée pour *dáḥan* (racine *daḥ* « brûler, briller »). Ce mot est du neutre. Voyez Abrégé de la Grammaire sanscrite, 3e édition, § 195.

[3] La sifflante de la racine sanscrite est sans doute une addition postérieure. Elle manque au gothique *augan* comme au latin *oculu-s*, au lithuanien *aki-s* et à la racine grecque ὀπ (pour ὀκ). Au lieu du *g* de *augan*, la substitution des consonnes ferait plutôt attendre un *h* (§ 87, 1). Peut-être *auhan* a-t-il précédé en effet *augan* : alors l'*u* devrait être regardé comme l'affaiblissement d'un ancien *a*, et l'*a* de la diphthongue *au* s'expliquerait très-bien par la présence de *h* (§ 82). — J'ai déjà rapproché plus haut le sanscrit *akša* (c'est la forme usitée à la fin des composés) du thème gothique *iha* ou *aiha* renfermé dans *haiha* « borgne ». Voyez § 308, Remarque.

très-bien le gothique *augôn-a* (§ 141). Mais, à la différence du sanscrit, le gothique traite aussi comme un cas fort le nominatif-accusatif-vocatif singulier de ses thèmes neutres en *an* : on a, par conséquent, *augô*, auquel correspondrait une forme sanscrite *akśâ*. Aux exemples déjà cités, on peut encore ajouter, en gothique, le thème neutre *vatan* «eau», en regard duquel le lithuanien, qui ne possède plus de substantifs neutres, nous présente le thème masculin *wanden* (nominatif *wandû*[1]) «eau». En sanscrit, nous trouvons le thème neutre *udán*, qui, il est vrai, est inusité au nominatif des trois nombres, ainsi qu'à l'accusatif singulier et duel[2]. La racine verbale est *und* «être mouillé», dont la nasale s'est conservée dans le latin *unda* et le lithuanien *wandû*.

En lithuanien, nous mentionnerons encore, parmi les mots de cette classe, le thème *rud-en* (nominatif *rudû*) «automne». La racine de ce mot est peut-être parente avec le sanscrit *ruh* (pour *rud'*) «croître», auquel appartient aussi, entre autres, le slave *rod-i-ti* «mettre au monde».

§ 927. Le suffixe primaire *in*.

Le suffixe sanscrit *in* est, à ce que je crois, un affaiblissement du suffixe *an*. Il prend l'accent, et la syllabe radicale est renforcée. Ainsi sont formés *vâdín* «parlant» (racine *vad*), *kârín* «faisant» (racine *kar, kr̥*), *hârín* «prenant, dérobant» (racine *har, hr̥*), *êśín* «désirant» (racine *iś*), *yôd'ín* «combattant» (racine *yud'*), *sâvín* «exprimant» (racine *su*). Tous ces mots ne sont employés qu'à la fin d'un composé; exemples : *r̥ta-vâdín* «disant la vérité»[3], *manyu-sâvín* «exprimant avec ardeur [le soma]»[4]. On

[1] Voyez § 140.

[2] Pour les autres cas, on ne connaît d'exemple, jusqu'à présent, que dans les Védas. Voyez le Dictionnaire de Pétersbourg, au mot *udán*.

[3] *Yaǵur-véda*, V, 7.

[4] *Sâma-véda*, I, III, 1, IV, 1.

trouve employé hors de composition le substantif *kâmin* «amant, amateur».

Pour l'affaiblissement de l'*a* en *i*, ces formations correspondent au thème latin *pect-in* (§ 925) et aux génitifs et datifs gothiques comme *stau-in-s* «judicis», *stau-in* «judici»[1]. Le sanscrit présente lui-même quelques mots dans lesquels les suffixes *an* et *in* alternent : *an*, ou plutôt *ân* (§ 924) se trouve seulement aux cas forts; *in* s'emploie aux cas faibles qui ne se débarrassent pas complétement du suffixe[2], ainsi qu'au vocatif, lequel aime en général à affaiblir les voyelles. Quant à l'accentuation, les cas avec *an*, *ân* suivent l'analogie de *rắǵan*, *rắǵân* «roi», les cas avec *in*[3] celle de *-kârín* «faisant», *-vâdín* «parlant». Ainsi la racine *manỉ* «ébranler» forme un thème *mánỉan*, *mánỉân* «batte à beurre» avec l'accent sur la syllabe radicale; mais par un affaiblissement de la racine, du suffixe et de l'accentuation, on en a fait *maỉín*. Ce thème est aussi employé au commencement des composés, de sorte qu'il est regardé comme le thème primitif par les grammairiens de l'Inde.

L'analogie de *mánỉan*, *mánỉân*, *maỉín* est suivie également par le précité[4] *pánỉan*, *pánỉân*, *paỉín* «chemin» : ici notre suffixe a pris la signification passive, comme dans le grec *τρίϐων*. La racine est *panỉ*, *paỉ* «aller» : *pánỉan* signifie donc «celui qui est foulé». Dans le dialecte védique, l'accusatif singulier *pánỉânam* et le nominatif pluriel *pánỉânas* peuvent rejeter le *n*, de sorte que, par la fusion des deux *a*, on a *pánỉâm*, *pánỉâs*. C'est là une rencontre remarquable, quoique fortuite, avec les formations grecques comme *εἰκώ*, *εἰκοῦς* (pour *εἰκόνα*, *εἰκόνος*, *εἰκόνας*).

[1] L'ancien *a* s'est conservé dans les autres cas; exemples : *stau-an* «judicem», *stau-an-s* (accusatif) «judices».

[2] C'est ce qui a lieu, dans les mots en question, aux cas très-faibles.

[3] Il faut excepter le vocatif. Voyez § 204.

[4] Voyez § 869.

§ 928. Le suffixe secondaire *in*, en sanscrit. — Les suffixes secondaires *ων*, en grec, et *ôn*, en latin.

Le suffixe *in* sert aussi en sanscrit à former des mots dérivés : il désigne alors celui qui est pourvu de l'objet exprimé par le nom primitif. Il a donc le sens passif, comme dans le primitif *patín* «chemin», littéralement «foulé» (§ 927). L'accent repose sur le suffixe. Sont ainsi formés : *danín* «riche» (nominatif masculin *danî*[1]), venant de *dana* «richesse»; *kêśín* «chevelu, ayant de beaux cheveux» (comme substantif masculin, il signifie «lion»), de *kéśá* «chevelure»; *hastín* et *karín* «éléphant», littéralement «ayant une trompe», de *hásta*, *kará* «main, trompe». Je reconnais dans ce suffixe secondaire *in* l'affaiblissement de *an*, ou plutôt de *ân* (§ 927).

A la même formation appartiennent certains possessifs grecs et latins en *ων* et en *ôn*. Dans quelques-uns l'usage a attribué au suffixe une signification augmentative, comme on peut aussi voir des ampliatifs dans plusieurs des mots sanscrits correspondants; ainsi *kêś'-ín* «le lion» peut être pris comme «celui qui a une abondante crinière», *dant'-ín* «l'éléphant» comme «celui qui a de grandes dents», *daṅṣṭr'-ín* (de *dáṅṣṭra* «dent») «le sanglier» comme «celui qui a des défenses». C'est ainsi qu'on a en grec : *γνάθ'-ων* «qui a de grosses joues», littéralement «qui a des joues»; *κεφάλ'-ων* «qui a une grosse tête»; *Πλούτ'-ων*[2] «qui a de grandes richesses, Pluton». En latin, nous citerons : *nas'-ôn*[3], *capit-ôn*, *front-ôn*, *ped-ôn*, *bucc'-ôn*, *labi'-ôn*, *gul'-ôn*. Peut-être faut-il voir dans le nom propre *Cæs'-ôn*, ainsi que dans *cæsaries*, les restes d'un primitif perdu en latin, mais con-

[1] Voyez § 139, 1.

[2] Dans ces formations en *ων*, le thème sert en même temps de nominatif.

[3] En sanscrit, *nâsâ* «nez» donnerait, à l'aide du suffixe *in*, un dérivé *nâs'-in*.

servé en sanscrit sous la forme *kêśá* (nominatif *kêśá-s*) «cheveu»[1] : si cette conjecture, qui a aussi été proposée par Pott[2], est fondée, nous aurions dans *Cæs'-ôn* un congénère du sanscrit *kêś'-in* (pour *kêś'-ân*), qui, comme nous venons de le dire, désigne le lion, et qui est aussi le nom d'un démon ou Dânava[3]. L'accentuation est la même dans les possessifs grecs en question et dans les noms d'agent sanscrits en *an*, *ân*; comparez, par exemple, le pluriel *γνάθων-ες* avec *rā́ǵân-as*.

La forme féminine *ῥύγχαινα* (pour *ῥυγχανια*) est remarquable en ce qu'elle s'accorde avec *τάλαινα*, *μέλαινα* (§ 119) et suppose, par conséquent, un thème masculin-neutre *ῥυγχαν*[4]. Nous avons de même *θεράπαινα* qui, par sa forme, ne se rattache point à *θεραποντ*, mais à un thème masculin *θεραπαν*[5], qui ne s'est point conservé dans la langue.

§ 929. Significations diverses des noms ainsi formés. — Place occupée par l'accent tonique.

Quand, en grec, le suffixe possessif *ων* se rapporte, non à des personnes, mais à des localités, pour indiquer qu'elles sont pourvues de l'objet exprimé par le thème primitif, c'est le suffixe, et non la première ou la seconde syllabe du mot, qui est accentué[6]. Ainsi *ἱππών*, qui veut dire littéralement «pourvu de

[1] Il est vrai que le *ś* palatal sanscrit, qui tient ordinairement la place d'un ancien *k*, ferait attendre en latin un *c*. Mais quelquefois le *ś* palatal a remplacé en sanscrit une ancienne dentale : comparez ci-dessus, p. 277, note 1.

[2] Recherches étymologiques, 1re éd. t. I, p. 588.

[3] Voyez l'Urvasî de Kâlidâsa. Le féminin *Kêśinî* est le nom d'une servante de Damayantî, dans le Nala.

[4] Comparez, en sanscrit, les possessifs féminins tels que *kêśinî* «celle qui a une belle ou une abondante chevelure».

[5] Comparez, en sanscrit, les féminins comme *rā́ǵnî* «reine», pour *rā́ǵanî*, qui lui-même est pour *rā́ǵânî*.

[6] On a vu (§ 104 a, Remarque 2) que l'accentuation est d'autant plus vivante et plus énergique qu'elle est plus rapprochée du commencement du mot.

chevaux» et, avec l'idée accessoire d'espace, «lieu à mettre des chevaux, écurie», est oxyton; de même *ἀνδρ-ών*, *γυναικ-ών*, *πιθ'-ών*, *οἰν-ών*, *ἀμπελ'-ών*, *σιτ'-ών*, *μελισσ'-ών*, *περιστερε-ών*[1]. Au contraire, quand il s'agit du possesseur vivant de l'objet marqué par le thème primitif, l'accent est sur la première ou la seconde syllabe : *γνάθων*, *Πλούτων*, *χείλων*, *Κεφάλων*, *Τύχων*.

En passant de l'idée d'espace à celle de temps, le suffixe possessif *ων* a formé les noms de mois. L'accent est sur le suffixe; l'*ι* qui précède appartient au thème primitif, à en juger du moins par les noms de mois dont nous avons conservé les thèmes primitifs. Exemple : *ἐλαφηβολι'-ών*, littéralement «[le mois] pourvu de la fête de la chasse».

En sanscrit, le féminin du suffixe *in* (grec *ών*) forme des mots qui désignent le lieu muni de l'objet exprimé : du moins tous les noms du lotus donnent naissance à des mots en *inî* signifiant «champ de lotus, lac couvert de lotus»; ainsi *padm'-inî* venant de *pádma*. Il faut rapprocher les féminins grecs comme *ῥοδ'-ωνιά*, littéralement «pourvue de roses» et, par suite, «jardin de roses». Le caractère féminin *î* s'est encore adjoint un *a* inorganique, de sorte qu'on a *-ωνια* = *inî*, venant de *ânî*. Nous avons vu (§ 119) une adjonction du même genre pour les formes en *τρια* = sanscrit *trî*.

§ 930. Le suffixe primaire *ana*.

Nous avons déjà vu comment le suffixe अन *ana* (féminin *anâ*

[1] L'*ε* de *περιστερε-ών* est l'amincissement de la voyelle finale du thème primitif, tandis que dans *περιστερ'-ών* cette voyelle finale a été supprimée, comme cela a lieu d'ordinaire (§ 911). La même différence existe entre *ἀμπελε-ών* et *ἀμπελ'-ών*, *οἰνε-ών* et *οἰν'-ών*, *ῥοδε-ών* et *ῥοδ'-ών*, *χαλκε-ών* et *χαλκ'-ών*, *λυχνε-ών* et *λυχν'-ών*. Dans *κωνωπεών*, nous avons également un *ε*, quoique le thème primitif soit *κωνωπ*; mais il aura été formé par analogie avec les mots comme *ἀμπελεών*. Au sujet de l'affaiblissement de l'*ο* en *ε*, on peut comparer les vocatifs comme *λύκε* (pour *λύκο*, § 204).

et *anî*), que je tiens pour originairement identique avec le thème démonstratif *ana*[1], sert à former des noms abstraits tels que *gám-ana-m* « l'action de marcher », et comment différentes langues indo-européennes ont emprunté ce suffixe pour leur infinitif[2]. En sanscrit, on l'emploie aussi pour former des appellatifs proparoxytons du genre neutre ou masculin. Exemples : *náy-ana-m* « œil, ce qui conduit » (racine *nî* « conduire », avec gouna); *lóć-ana-m* « œil, ce qui voit » (racine *lóć*); *vád-ana-m* « bouche, ce qui parle » (racine *vad*); *láp-ana-m* « bouche » (racine *lap* « parler », comparez en latin *loquor* et *labium*); *dáś-ana-m* et *dáś-ana-s* « dent, ce qui mord » (racine *daṅś*, pour *dank* = grec *δακ*); *vâh-ana-m* « char, ce qui transporte »[3]; *táp-ana-s* « soleil, ce qui brûle »; *dáh-ana-s* « feu » (racine *dah* « brûler »); *dárp-aṇa-s* « miroir, ce qui rend fier » (racine *darp*, *dṛp*, au causatif); *tár-aṇa-s*[4] « bateau, celui qui fait traverser ».

A ces formations correspondent en grec, pour le suffixe comme pour l'accentuation, les thèmes en *ανο*. Pour le neutre, nous avons, par exemple, *δρέπ-ανο-ν* « faucille, ce qui coupe », *γλύφ-ανο-ν*, *κόπ-ανο-ν*, *ὄργ-ανο-ν*, *τήγ-ανο-ν* (pour *τήκ-ανο-ν*), *ἔχ-ανο-ν* « courroie (comme instrument pour tenir) », *σκέπ-ανο-ν*[5]. Out le sens passif : *ϖλόκ-ανο-ν*, *ϖόπ-ανο-ν*, *τύμπ-ανο-ν*. Avec les

[1] Voyez § 372 et suiv.

[2] Voyez §§ 849, 850, 874 et 875.

[3] La signification passive se trouve, par exemple, dans *śáy-ana-m* « couche, lit » et *ás-ana-m* « siége ». Avec le premier s'accorde le zend *śay-anê-m*. Un autre exemple, en zend, est *qar-anê-m* « aliment, ce qui est mangé ».

[4] Sur *ṇ*, au lieu de *n*, voyez § 17[b].

[5] Le *ay* des causatifs sanscrits et des verbes de la dixième classe est rejeté devant le suffixe *ana*, quoique la caractéristique *ay* ne reste pas toujours bornée à la conjugaison et s'étende à certaines formations nominales. Nous avons donc *dárp-aṇa-s*, et non *darpayaṇa-s*. On retranche de même l'*α* des verbes grecs en *αω* : dans *σκέπ-ανο-ν*, par exemple, l'*α* appartient au suffixe et n'a rien de commun avec l'*α* de *σκεπάω*.

formations masculines comme *dāh-ana-s* «feu» s'accordent *φλέγ-ανο-ς*, *χό-ανο-ς*, *χόδ-ανο-ς*.

En lithuanien, il faut très-probablement rapporter ici les mots comme *tek-ūna-s* «coureur». La première voyelle du suffixe s'est affaiblie en *u*, mais elle s'est allongée et a attiré à elle l'accent. Nous citerons encore : *bēg-ūna-s* «fugitif», *klaid-ūna-s* «hétérodoxe» (*klýs-tu* «j'erre», prétérit *klýd-au*), *mal-ūna-s* «moulin» (*malù* «je mouds»).

En gothique, il faut peut-être rapporter ici le thème *thiud-ana* (nominatif *thiudan'-s*) «roi», en supposant que le sens primitif ait été «celui qui gouverne»[1]. En vieux haut-allemand, si nous faisons abstraction du genre, le thème masculin *wag-ana* «char» (nominatif-accusatif *wag-an*) s'accorde très-bien avec le précité **वाहनम्** *vāh-ana-m*.

Le suffixe en question forme aussi en sanscrit des adjectifs. L'accent tombe alors sur la syllabe finale du suffixe. Exemples : *śōb-aná* (*śōb-aná-s*, *śōb-anā́*, *śōb-aná-m*) «beau», littéralement «brillant», de la racine *śub* «briller»; *ǵval-aná* «flamboyant»: *ćal-aná* «chancelant, tremblant»[2]. Rapprochez, en grec, *σκεπ-ανό-ς* «couvrant» et *ἱκ-ανό-ς* «convenable».

§ 931. Le suffixe primaire *as*.

Considérons maintenant de plus près le suffixe sanscrit *as*, dont nous avons déjà rencontré le datif dans certains infinitifs védiques (§ 854), et dont l'origine nous a paru devoir être cherchée dans la racine *as* «être» (§§ 853 et 855). Il faut ajouter toute-

[1] La racine perdue *thud* vient peut-être par élargissement de la racine sanscrite *tu* «croître» (d'où est formé *táv-as* «force»). Nous avons déjà trouvé en gothique cette même racine sous la forme *thav* (§ 915).

[2] Je rapporte aussi à cette classe de mots le zend [Avestan script] *ṣav-ana* «vivant», de la racine contractée *ṣu*, pour *ǵu* (§ 109^b, 2). Burnouf explique *ṣavana* comme un participe moyen (*Yaçna*, Notes, p. 81, remarque 14).

fois que, parmi les formes en *asê*, les grammairiens de l'Inde ne reconnaissent comme des infinitifs, c'est-à-dire comme des remplaçants de la forme en *tum*, que celles qui n'ont à côté d'elles aucun autre cas du même thème. Ainsi *ǵîvás-ê* «pour vivre» est pour eux un infinitif, parce qu'il est le seul reste du thème *ǵîvás*; au contraire, *ćákśas-ê* «pour voir»[1] n'est pas un infinitif aux yeux de Sâyaṇa, parce que *ćákśas* «l'action de voir» a conservé sa déclinaison complète[2].

Le suffixe régulier *as*, que les grammairiens indiens, tenant compte de la diversité de l'accentuation, appellent *asun* ou *asi*[3], forme :

a. Des noms abstraits du genre neutre, avec l'accent sur la syllabe radicale. Quand la voyelle radicale est susceptible du gouna, elle le prend habituellement. Exemples : *téǵ-as* «splendeur» (*tiǵ* «aiguiser»), *várć-as* «splendeur», *sáh-as* «force», *ránh-as* «vitesse», *áng-as* (même sens), *tár-as* (même sens, racine *tar*, *tṛ̂* «traverser»), *śáv-as* «force»[4] (racine *śu*, venant de *śvi* «grandir»), *táv-as* «vigueur» (forme védique, racine *tu* «grandir»), *ráh-as* «secret» (racine *rah* «abandonner»), *máh-as* «grandeur» (racine *mah*, *manh* «grandir»), *nám-as* «inclination, respect, adoration»[5], *táp-as* «pénitence», littéralement «l'action de brûler», *dúv-as* «respect» (forme védique, racine *du* «aller»).

b. Des appellatifs neutres, avec signification active ou quelquefois passive. La racine prend l'accent et le gouna. Exemples :

[1] Voyez § 854, où *ćákśasé*, dans un passage du Rig-véda, est placé à côté d'un datif de l'infinitif ordinaire.

[2] Il a notamment un nominatif, tandis que les formes en *tu*, même dans les Védas, sont privées de ce cas, quand elles sont hors de composition. [Une longue note, qui se trouve en cet endroit de l'édition allemande, a été transportée au § 869. Remarque. — Tr.]

[3] Au sujet de *asun*, voyez ci-dessus, p. 122, note 2.

[4] En zend, [illegible] *śav-aś* «profit».

[5] En zend, [illegible] *nĕm-aś*.

sár-as «étang», dans les Védas «eau» (racine *sar, sṛ* «se mouvoir»), *śráv-as* «oreille» (racine *śru* «entendre»[1]), *ćákś-as* «œil»[2], *rṓd-as* «rivage, ce qui arrête», *ćḗt-as* «esprit» (racine *ćint, ćit* «penser»), *mán-as*[3] (même sens, racine *man* «penser»), *srṓ-t-as* «fleuve»[4], *páy-as* «eau, lait» (racine *pî* «boire»), *ḗd-as* «bois» (racine *ind* «allumer»), *váć-as* «discours»[5].

Il faut ajouter, dans le dialecte védique, quelques thèmes masculins comme *vákśas* «bœuf», littéralement «celui qui tire», si l'on adopte l'explication des grammairiens indiens[6] : ils font venir ce nom de la racine *vaḥ*, avec addition d'une sifflante. Mais on pourrait aussi, comme cela me semble plus probable, rapporter *vákśas* à *vakś* «grandir», de sorte que le sens littéral serait «le grand» : c'est ainsi que le buffle est nommé *mahiśá*, d'une autre racine signifiant «grandir».

Comme féminin oxytoné, *uś-ás* «aurore», littéralement «la brillante», est unique en son espèce. La racine est *uś*, qui signifie ordinairement «brûler», mais ici «briller». En zend, *us-aś* «aurore» est également du féminin; l'accusatif est *uśdoṇhĕm* = védique *uśâsam*. Ce mot mérite une attention particulière, parce que, dans le dialecte védique, il présente un *â* long, non-seulement au nominatif singulier, mais quelquefois aussi dans d'autres cas forts, et même au génitif pluriel (*uśấs-âm*)[7]. Ainsi se trouve annoncée, en quelque sorte, la forme latine *aurôr-a* (*ô* = *â*), laquelle, en ce qui concerne son

[1] En zend, *śrav-aś* (même sens). Le grec κλέ(F)-ος a la même formation.

[2] N'est usité que dans les Védas, ainsi que le nom abstrait *ćákśas* «l'action de voir». Le verbe *ćakś*, dans le dialecte védique, signifie «voir». [Il signifie «parler» dans le sanscrit classique. — Tr.]

[3] En zend, *man-aś* «esprit, pensée»; en grec, μέν-ος.

[4] Racine *sru* «couler». Au sujet de l'insertion du *t*, voyez § 931, Remarque.

[5] En zend, *vać-aś* «discours».

[6] Voyez Bohtlingk, Les suffixes *uṇâdi*, IV, 220.

[7] La forme *uśâs-â*, au commencement des composés copulatifs, doit s'expliquer

a final, est avec *usâs* dans le même rapport que *oper-a* avec *oper* (pour *opes*), thème des cas obliques de *opus* = sanscrit *áp-as* « œuvre ».

c. A la fin d'un composé, des adjectifs ayant la signification de participes présents : le substantif avec lequel ils sont combinés doit être regardé comme leur régime. L'ensemble du composé forme ordinairement un appellatif : toutefois, dans le dialecte védique, qui est ici pour nous d'une importance particulière, ces composés figurent aussi comme adjectifs. Je citerai les expressions védiques : *nr̥-cákśas* « observant les hommes », *nr̥-mánas* « se souvenant des hommes », *nr̥-vâḥas* « transportant les hommes », *stôma-vâḥas* « apportant un hymne », *viśvá-dâ-y-as* « qui porte tout »[1], *riśâdas* (*riśa-adas*) « dévorant les ennemis ». En zend, on peut citer [illegible] *ai-auǵ-aś* « détruisant la pureté », si l'analyse que Burnouf a donnée de ce mot est juste[2].

Dans le dialecte védique, il y a aussi des adjectifs simples de cette sorte, avec l'accent sur le suffixe. Exemples : *tar-ás* « rapide », littéralement « se hâtant »; *tav-ás* « fort, grandissant »; *maḥ-ás* (même sens)[3]; *ap-ás* « agissant [comme guerrier, comme sacrificateur] »; *ay-ás* « allant, se hâtant, rapide »[4]. Rapprochez de ces adjectifs oxytonés les substantifs à signification abstraite, avec l'accent sur la syllabe radicale, *tár-as* « vitesse », *táv-as* « force », *áp-as* « œuvre ». L'adjectif *yaś-ás* « célèbre » a la signification passive : il veut dire littéralement « célébré »[5]; rappro-

comme un duel védique du thème *uśas;* on verra plus loin (§ 972) que, dans cette sorte de composés, le dialecte védique met quelquefois l'un et l'autre terme au duel.

[1] Sur le *y* euphonique, voyez § 43.

[2] *Études sur la langue et les textes zends*, p. 166 et suiv.

[3] Comparez *maḥânt* « grand », forme faible *maḥát*. C'est un participe présent de la même racine, avec la signification d'un participe parfait, et avec cette anomalie que les cas forts ont un *â* long.

[4] Benfey, Glossaire du Sâma-véda, *s. v.*

[5] Comparez le zend *â-yêtê* « je vante, je célèbre ».

chez-en le substantif abstrait *yáś-as* «gloire», qui a l'accent sur la première syllabe.

Remarque. — Lettres diverses insérées devant le suffixe *as*, en sanscrit, en latin, en grec et en zend. — Nous avons vu plus haut (§ 931, *b*) que le substantif *srṓ-t-as* «fleuve» insère un *t* entre la racine *sru* et le suffixe *as*[1]. Il en est de même pour *rḗ-t-as* «semence», de la racine *rî* «couler». Un *î* est inséré dans *pā́-î-as* «eau, ce qui est bu»[2]. De même, un *n* ou un *ṇ* se trouve dans *áp-n-as* «action, œuvre», à côté de *áp-as* et *ā́p-as* (racine *âp* «obtenir», avec la préposition *sam* «accomplir»), ainsi que dans *ár-ṇ-as* «eau» (racine *ar*, *ṛ* «se mouvoir»). Comparez *čatur-ṇ-ām* «τεσσάρων», génitif de *čatúr*.

En latin, nous voyons un *n* inséré dans *pig-n-us* (racine *pag*), *faci-n-us* et, peut-être, dans *mû-n-us*, s'il faut rattacher ce dernier à la racine sanscrite *mâ* «mesurer» (avec la préposition *nis*, *nir* : *nir-mâ* «créer, engendrer»).

En grec, nous avons, entre autres, δά-ν-ος, κτῆ-ν-ος, δρᾶ-ν-ος, τέρχ-ν-ος (dorien τρέχ-ν-ος). Comparez avec ce dernier τρέχω, τριχ, θρίξ-ς, sanscrit *dṛḥ* (pour *darḥ* ou *draḥ*) «grandir». Dans τέμε-ν-ος, la caractéristique du thème verbal a été conservée, comme dans le latin *faci-n-us*.

En zend, nous avons [illegible] *qarĕ-n-aś* «splendeur»[3], de la racine *qar* = sanscrit *svar* «briller»[4]. Sur la voyelle [illegible] *ĕ*, voyez § 30.

Aux formations sanscrites comme *srṓ-t-as*, *pā́-î-as*, qui ont inséré une dentale, il est peut-être permis de comparer le grec μέγε-θ-ος, s'il vient directement d'une racine perdue μεγ (= sanscrit *maḥ*, *maṅḥ* «grandir»), et non de l'adjectif μέγας.

§ 932. *As*, suffixe primaire et secondaire, en grec, en zend et en latin.

Aux noms sanscrits, cités sous la lettre *a* dans le paragraphe précédent, correspondent en grec des noms à signification abstraite, finissant par ος, génitif ε(σ)ος[5]. Tels sont : ψεῦδ-ος,

[1] Voyez Bohtlingk, Les suffixes *uṇâdi*, IV, 203.

[2] *Ibidem*, 205.

[3] Nominatif-accusatif *qarĕnô* (§ 56[b]) : génitif *qarĕnaṅh-ô* (§ 56[a]).

[4] Voyez §§ 35 et 816, Remarque.

[5] Voyez § 128.

μῆδ-ος, γῆθ-ος, λῆθ-ος (= sanscrit *rāh-as*, § 931, *a*), κῆδ-ος, φλέγ-ος (= védique *bárg-as* «splendeur», pour *brâǵ-as*, racine *brâǵ* «briller», pour *brâg*), ἕδ-ος[1], πάθ-ος, μάθ-ος, θάρσ-ος. Un thème féminin en ος, qui a partout conservé la voyelle ο, en l'allongeant au nominatif, c'est αἰδ-ος, nominatif αἰδ-ώς, génitif αἰδό(σ)-ος.

Nous trouvons aussi ος, ες comme suffixe secondaire formant des neutres à signification abstraite. Quelquefois la voyelle du thème primitif est renforcée, pour compenser la mutilation de la partie finale[2] : ainsi γλυκύ-ς a fait γλεῦκ'-ος, ἐρυθρό-ς a fait ἔρευθ'-ος, μακρό-ς a donné μῆκ'-ος.

Peut-être, en zend, les neutres abstraits [zend] *frat-aś* «largeur», *bań̦-aś* «longueur», [zend] *maș-aś* «grandeur», [zend] *bĕrĕș-aś* «hauteur» sont-ils également d'origine adjective, et ont-ils renoncé, devant le nouveau suffixe *aś*, au suffixe du thème primitif. Il y a un accord presque absolu entre le zend *fraťaś* et le grec πλάτος. *Bań̦-aś* correspond à βάθος, et nous retrouvons dans ces mots la même racine que dans le sanscrit *bahú* «beaucoup» (probablement pour *badú*). Remarquez la nasale du comparatif बंहीयांस् *báṅhîyâṅs* et du superlatif बंहिष्ठ *báṅhiśṭa*, qu'on fait ordinairement venir de *bahulá*, mais qui peuvent être rattachés tout aussi légitimement à बहु *bahú* : la racine est *baṅh* «grandir». Le zend *maș-aś* est représenté en grec par μῆκ-ος, dont le κ, ainsi que celui de μακ-ρό-ς, est probablement le substitut d'un ancien γ; je crois, en effet, que ces deux mots appartiennent à la même famille que μέγας, et je les rattache à la racine qui en sanscrit a pris la forme *maṅh* et le sens «grandir». Dans le dialecte védique, le congénère du zend *maș-aś* et du

[1] Tandis que le grec ἕδ-ος marque l'action de s'asseoir, le sanscrit *sád-as* a pris, dans la langue ordinaire, le sens de «assemblée». Mais, dans les Védas, *sád-as* signifie encore «siége». Voyez, par exemple, Yajur-véda, XIX, 59.

[2] Comparez § 298[a].

grec *μῆκ-ος* est *máh-as*, qui, sans aucun doute, ne signifie pas seulement «éclat»[1], mais dont le sens primitif a dû être «grandeur». Je crois que ce nom abstrait ne vient pas immédiatement de la racine, mais de l'adjectif *mahánt*, *mahat* ou de quelque autre formation analogue[2]. Peut-être les Védas nous fourniront-ils aussi un substantif *prát-as* «largeur», dérivé de *prtú* (pour *pratu*), et correspondant au zend *frataś*[3].

Le latin nous présente le suffixe neutre *as* sous quatre formes différentes. La plus répandue est *us*, *er-is*[4]. Les autres sont: *us*, *or-is*; *ur*, *or-is* et *ur*, *ur-is*. Comme noms abstraits appartenant à § 931, *a*, le latin ne nous fournit qu'un petit nombre de mots; quant à la racine dont ils proviennent, la langue latine en a perdu le souvenir. Ce sont: *rôb-ur* (comparez *rôb-us-tus*[5]), qui vient, comme le védique *táv-as* «force», d'une racine signifiant «grandir»[6]; *fœdus* (pour *foidus*), de la racine *fid*[7]; *scel-us* (comparez *sceles-tus*)[8]. Ordinairement le latin, quand il forme un substantif abstrait de cette sorte, remplace le neutre par le masculin; la voyelle du suffixe est alors longue (*ôr*), excepté au

[1] Voyez le Glossaire du Sâma-véda, de Benfey, *s. v.*

[2] Je vois, de même, un dérivé secondaire dans *mah-i-mán*, qoi a le même sens que *máh-as*.

[3] Ce nom est, en effet, employé dans le Rig-véda (X, LXXXIX, 11; X, CLXXXI, 1). On le retrouve aussi dans les composés *urupraias*, *sapraias*, et daos le dérivé *praiasvant*. — Tr.

[4] Voyez § 22. Dans les cas obliques, où l'on pouvait s'attendre à trouver un *i* (§ 6), nous avons un *e*, à cause de la coosonne *r* qui suit. Comparez § 710.

[5] Voyez § 824.

[6] En saoscrit *ruh* «grandir» (pour *rud*) et *rd* (ponr *rad* ou *ard*, § 1). De *rud* vient *rûdra-s* «arbre». Comparez l'irlandais *ruadh* «force, valeur», et, comme adjectif, «fort, vaillant». (Voyez mon Glossaire sanscrit et Ag. Benary, Phonologie romaine, p. 218.) En ce qui concerne le chaogement de *d* en *b*, remarquez le rapport du sanscrit *rudirá-m* «sang» et du grec *ἐ-ρυθρός* avec le latin *ruber*.

[7] Le gouna est le même que dans le grec *πέποιθα*.

[8] Comparez le sanscrit *ćalá-m* «ruse, tromperie» (§ 14). La racine est probablement *ćad* «couvrir»; sur le changement de *d* en *l*, voyez § 17.

nominatif, où on l'abrége à cause de *r* final. De ces thèmes en *ôr* on peut rapprocher l'accusatif védique *uš-âs-am*, *ay-âs-am*[1]; nous avons de même, en latin, *flu-ôr-em*, *langu-ôr-em*, *rud-ôr-em*, *frem-ôr-em*, *ang-ôr-em*, *pud-ôr-em*, *sap-ôr-em*, *od-ôr-em* (en grec, racine ὀδ), *fulg-ôr-em*, *sop-ôr-em*, *son-ôr-em*, *am-ôr-em*. Le *s* des nominatifs archaïques comme *clamôs* n'est peut-être pas l'ancien *s* final du thème, mais le *s* du nominatif, devant lequel le thème a supprimé sa propre sifflante (§ 138).

Par le moyen du même suffixe *ôr*, le latin tire aussi des noms abstraits de certains thèmes adjectifs : *amar'-or*, *nigr'-or*, *alb'-or*.

§ 933. Le suffixe *as* combiné avec d'autres suffixes, en gothique. — Origine du suffixe allemand *niss*, en anglais *ness*.

Le gothique, ne sachant plus fléchir la sifflante, la fait encore suivre d'un *a* et affaiblit la voyelle précédente en *i*. Comme au nominatif-accusatif singulier neutre, qui est dénué de flexion, l'*a* final du thème doit tomber, nous obtenons les formes *hat-is* «haine», *ag-is* «crainte»[2], *rim-is* «repos»[3], *sig-is* «victoire»,

[1] Voyez § 931, *b*. On a fait remarquer plus haut que même au génitif pluriel ces formes védiques allongeaient quelquefois la voyelle.

[2] Racine *ag*, d'où vient *ôg* «je crains», qui par sa forme est un prétérit. Le vieux haut-allemand *ekiso* (thème *ekison*) a changé le neutre en masculin et fait suivre le thème d'un n. Toutefois, l'ancienne sifflante est restée dans *ekiso*, au lieu que le suffixe *ira*, que nous avons rapproché du suffixe sanscrit *as* (§ 241), a changé le *s* en *r*.

[3] Racine sanscrite *ram*, avec la préposition *â* : *â-ram* «se reposer»; en lithuanien, *rimstu* «je me repose»; en lette, *rahms* (prononcez *râms*) «apprivoisé, tranquille, pieux». Le grec ἠρέμα, ἠρεμέω, etc. s'accorde, par son η, avec le composé sanscrit *âram*. Dans l'adverbe ἠρέμας (c'est la forme usitée devant une voyelle) s'est peut-être conservé l'ancien *a* du suffixe. Je rattache également au suffixe *as* la syllabe ες de ἠρεμέσ-τερος, car nous voyons qu'en général le σ devant les suffixes τερο, τατο a sa raison d'être étymologique : c'est seulement par abus qu'il a pénétré dans quelques formes où il n'avait pas de place légitime.

riqv-is « ténèbres »[1]. J'ai supposé plus haut (§ 817[2]) que le *s* de *hulistr* (thème *hulistra*) est une insertion euphonique; mais il se pourrait aussi que *hulis* fût un nom abstrait formé avec le suffixe *is*, et qu'à ce nom fût encore venu se joindre le suffixe *tra*. Il y a aussi quelques thèmes neutres en *sla* qui me paraissent provenir de thèmes abstraits en *is*, ayant supprimé leur *i* : je veux parler des formes *hun-s-l* (thème *hunsla*) « sacrifice », pour *hun-is-l* (d'une racine perdue *han* ou *hun*); *svum-s-l* « étang » (de la racine *svamm* « nager », par affaiblissement *svimm*, *svumm*). *Svart-is-l* « noirceur » suppose un thème primitif *svart-is*, qui correspondrait, en grec, aux dérivés comme *βάθ-ος*, et, en latin, sauf la différence du genre, à *nigr'-or*, *alb'-or*.

Une observation plus importante est que le suffixe *as* s'est très-probablement conservé en gothique dans une autre combinaison où il a gardé son ancien *a*; c'est quand il est suivi du suffixe *su* (pour *tu*), qui sert lui-même à former des noms abstraits. J'explique, par exemple, *drauhtin-as-su-s* « service militaire » (de *drauhtin-ô* « je sers comme soldat ») comme étant pour *drauhtin-as-tu-s*; nous avons la même assimilation dans *vis-sa* « je sus », pour *vis-ta*, qui lui-même est pour *vit-ta*, et dans le latin *quas-sum*, pour *quas-tum*, qui est lui-même pour *quat-tum* (§ 101). Sont formés de cette façon : *fraujin-as-su-s* « domination » (de *fraujin-ô* « je domine »), *leikin-as-su-s* « guérison » (de *leikin-ô* « je guéris »). Tous ces mots proviennent de verbes faibles en *in-ô*, excepté *thiudin-as-su-s* « domination, règne », qui vient de *thiudanô*; mais l'analogie des autres noms a entraîné celui-ci, ou bien c'est la surcharge produite par le double suffixe qui a fait affaiblir l'*a* en *i* (§ 6). En ce qui concerne la suppression

[1] En sanscrit, *râg-as* (racine *rañg* « adhærere, tingere ») signifie « poussière », et non « ténèbres ». Mais de la même racine, par le moyen d'un autre suffixe, dérive *ragani* « nuit ». Nous avons aussi conservé *ragas* dans le composé *ragô-rasa* « obscurité ».

de l'*ó* du thème verbal, *leikin'-as-su-s* est avec *leikinô* dans le même rapport qu'en latin les thèmes abstraits *am'-or, clam'-or* avec les thèmes verbaux *amâ, clamâ*[1]. Il y a aussi des noms abstraits en *as-su-s* qui dérivent de thèmes adjectifs : ce sont *ibn'-as-su-s* « égalité », de *ibna* (nominatif masculin *ibns*) « égal », et *vanin-as-su-s* « privation ». Ce dernier, toutefois, ne vient point du thème fort *vana* (nominatif masculin *vans*) « manquant », mais du thème faible *vanan*, qui amincit son *a* en *i*, comme au génitif *vanin-s* et au datif *vanin*. De la préposition *ufar* « sur » (sanscrit *upári*) vient *ufar-as-su-s* « superfluité »; cette forme est remarquable en ce qu'elle est la seule où le double suffixe abstrait ne soit point précédé d'un *n* appartenant au thème primitif.

Dans les dialectes plus récents, le *n* qui, en gothique, appartient au mot primitif, a passé par abus au suffixe formatif, de manière à en faire absolument partie. De là un suffixe commençant par *n*, appartenant aux différents genres et ayant changé le dernier *u* en *a* ou en *î*[2]. Ainsi sont formés, en vieux haut-allemand, les féminins comme *arauc-nissa* ou *arauc-nissî* « manifestatio », devenu en allemand moderne *ereigniss* « événement »[3]; *drî-nissa* ou *drî-nissî* « trinité », en anglo-saxon *dhre-ness; milt-nissa* « misericordia », en anglais *mildness; ki-hôr-nussî* « auditus »; *peraht-nissî* ou *beraht-nessî* « splendor », en anglais *bright-ness.* Comme exemples du neutre, nous citerons : *got-nissi* (thème *got-nissja*) « divinitas »; *fir-stant-nissi* « intellectus », en allemand moderne *verständniss; suaz-nissi* « dulcedo », en anglais *sweet-ness.*

[1] Sur l'*ó* de *leikinô*, qui correspond à l'*á* de la première conjugaison latine et à la caractéristique sanscrite अय *aya*, voyez § 109ᵃ, 6.

[2] Grimm, Grammaire allemande, II, p. 323 et suiv.

[3] Il vaudrait mieux écrire *eräugniss.*

§ 934. Le suffixe *as* combiné avec d'autres suffixes, en vieux haut-allemand et en lithuanien.

Je crois encore reconnaître le suffixe *as*, combiné avec un autre suffixe, dans certains thèmes du vieux haut-allemand finissant par *us-ta*, *us-ti*, ou par *os-ta*, *os-ti*. Exemples : *dion-us-ta*, nominatif *dionust*, dans Otfried *thionost*, en allemand moderne *dienst* «service»; ce nom, qui est masculin aujourd'hui, était du neutre en vieux haut-allemand; *ang-us-ti* (féminin), nominatif *ang-us-t*, en allemand moderne *angst* «peur»; *ern-us-ta* (neutre) et *ern-us-ti* (féminin), nominatif *ern-us-t*, en allemand moderne *ernst* «sérieux, gravité»[1]. Le premier des deux suffixes de *ang-us-ti* est le même que le premier suffixe de l'adjectif latin *ang-us-tö* et que celui du substantif abstrait *ang-or*.

Le lithuanien nous présente également des noms abstraits ayant deux suffixes, dont le premier est identique avec *as* et le second avec *ti* (§ 847); ce sont *gyw-as-ti-s* (masculin) «vie» et *rim-as-ti-s* (masculin) «repos». Si l'on retranche le second suffixe de *gyw-as-ti-s*, il reste le thème que nous avons rencontré dans l'infinitif sanscrit *ǵîv-ás-ê* «pour vivre» (§ 854), et si l'on en fait autant pour *rim-as-ti-s*, il reste une formation identique au nominatif gothique *rim-is* (thème *rim-isa*) «repos» (§ 933).

Dans le lithuanien *ed-esi-s* «aliment»[2] (thème *edesia*, § 135), et dans *deg-esi-s* «le mois d'août»[3], je reconnais le suffixe sanscrit *as*, suivi du complément *ia*. On sait que le lithuanien aime à allonger de cette façon les suffixes finissant par une consonne : il suffit de rappeler les participes du présent et du parfait (§ 787).

[1] Voyez Graff, Dictionnaire du vieux haut-allemand, I, col. 429.

[2] Peut-être ce mot marquait-il d'abord l'action de manger

[3] Littéralement «le brûlant».

§ 935. Mots formés avec le suffixe primaire *as*, en grec et en latin. — Les suffixes sanscrits *us* et *is*.

Avec les appellatifs cités au § 931, *b*, s'accordent, quelquefois lettre pour lettre, des formations grecques du même genre. Exemples : *ἕλ-ος*, génitif *ἕλε(σ)-ος*[1] = sanscrit *sár-as* « étang, eau »; *μέν-ος* = *mán-as* « esprit »; *φλέγ-ος* = védique (à signification abstraite) *b́árg-as* « splendeur »; *ῥέ-ος*, en sanscrit *srṓ-t-as*[2] « fleuve »; *σκῦ-τ-ος* « peau », littéralement « ce qui couvre »[3]: *σῆ-θ-ος*[4]; *ὄχ-ος*, en sanscrit *vā́h-as* « transportant, tirant »; *ἔπ-ος* (pour *Fέκ-ος*) = *váć-as* (pour *vák-as*); *τέκ-ος*, *γέν-ος*.

En latin, nous avons : *ol-us*, génitif *ol-er-is* (pour *ol-is-is*) « légume », littéralement « ce qui croît »; *gen-us*; *fulg-ur*; *corp-us* « corps, ce qui est créé »[5]: *pec-us*, génitif *pecor-is* « bétail, ce qui est attaché », en sanscrit *paśú-s*, de la racine *paś* (pour *pak*) « attacher »; *vell-us*; *op-us* = sanscrit *áp-as* « œuvre ».

En changeant l'*a* du suffixe *as* en *u*, le sanscrit a obtenu un suffixe *us*[6], qui sert à former des appellatifs neutres, ayant pour la plupart l'accent sur la racine[7]. Nous citerons comme exemples : *ćákś-us* « œil, ce qui voit », à côté du védique *ćákś-as* « l'action de voir »; *yáǵ-us* « sacrifice »; *d́án-us* (neutre et masculin) « arc, ce qui tue », de la racine *han* (pour *d́an*) « tuer » (comparez *ni-d́ána* « mort »); *tán-us* « corps », littéralement « ce qui est étendu »;

[1] Voyez § 128.

[2] Sur le *t* de *srṓ-t-as*, voyez § 931, Remarque.

[3] Comparez le latin *cu-t-is*. La racine sanscrite est *sku* « couvrir »; voyez Benfey, Lexique des racines grecques, p. 611. En ce qui concerne le *τ*, comparez le nom abstrait *χῆ-τ-ος*.

[4] Curtius, *De nominum græcorum formatione*, p. 20, et comparez *σῆ-θ-ος*.

[5] Voyez § 791, Remarque.

[6] De là une ressemblance fortuite avec les mots latins comme *genus*, *pecus*.

[7] Bœhtlingk, Les suffixes *uṇâdi*, II, p. 113.

ǵán-us « naissance »[1]; au duel, la forme védique *ǵánusî* signifie « les deux mondes », en tant que « créés »[2]. L'adjectif védique *ǵay-ús* « victorieux », si l'on fait abstraction de l'affaiblissement de l'*a* en *u*, s'accorde avec les adjectifs cités plus haut (§ 931, *c*), comme *tar-ás* « rapide ».

Nous avons aussi, en sanscrit, un suffixe *is*, que je regarde comme un affaiblissement pour *as*. Il forme des noms abstraits et des appellatifs, ayant, pour la plupart, l'accent sur la syllabe finale. Exemples : *śóć-is* (neutre) « splendeur », de la racine *śuć*; *arć-ís* (neutre, même sens); *hav-ís* (neutre) « beurre clarifié », de la racine *hu* « sacrifier »; *ćad-ís* (neutre) « toit », de *ćad* « couvrir »; *ǵyót-is* (neutre) « splendeur, étoile » (*ǵyut* « briller »). Remarquez la rencontre fortuite, en ce qui touche l'affaiblissement de la voyelle, avec le suffixe gothique *isa*, par exemple dans *agis* « crainte » (§ 933). Peut-être le latin *cinis*, génitif *cin-er-is* (pour *cin-is-is*), doit-il être rapporté ici; il signifierait primitivement « cendre brûlante » et se rattacherait par sa racine au sanscrit कन् *kan* « briller ».

§ 936. Adjectifs grecs formés à l'aide du suffixe *as*.

Nous avons vu (§ 931, *c*) certains adjectifs védiques en *as*, comme *-ćákśas* « voyant », *-mánas* « pensant », qui s'emploient seulement à la fin des composés. Sauf la différence d'accentuation, on en peut rapprocher de nombreuses formations grecques, comme -δερκές (ἀδερκές, ὀξυδερκές), -αγές (εὐαγές), -δεχές (πανδεχές), -λαϐές (εὐλαϐές, μεσολαϐές), et, avec le sens passif, -ϐαφές (πολυϐαφές), -δρυφές (ἀμφιδρυφές).

En grec comme en sanscrit, il faut se garder de confondre avec cette classe de mots les composés possessifs dont le dernier

[1] Dans cette signification, le dialecte védique emploie aussi *ǵánus* comme masculin. Voyez Weber, *Vâjasanéyi specimen*, II, p. 74.

[2] Benfey, Sâma-véda, II, 11, 2; 17, 3.

membre, pris à l'état isolé, est un substantif neutre à thème finissant par अस् *as*, *ες*; tel est, par exemple, सुमनस् *sumánas* « ayant un bon esprit, bienveillant » = grec *εὐμενές* (nominatif masculin et féminin *sumánâs*, *εὐμενής*[1]).

Des adjectifs simples en *as*, ayant l'accent sur la dernière syllabe, comme *tarás* « se hâtant, rapide »[2] (nominatif masculin et féminin *tarā́s*), on peut rapprocher le thème *ψευδές* (nominatif *ψευδής*). Le rapport entre l'accentuation de *ψευδής* et de *ψεῦδος* est le même qu'entre l'adjectif *tarás* « rapide » et le substantif abstrait *táras* « rapidité ».

§ 937. Les suffixes *ra* et *la*, en sanscrit.

Je regarde les suffixes *ra* (féminin *râ*) et *la* (féminin *lâ*) comme étant originairement identiques. On a vu (§ 20) que *r* et *l* permutent très-fréquemment ensemble. Quant aux suffixes *ara*, *ura*, *êra*, *ôra*, *ala*, *ila*, *ula*, énumérés par les grammairiens indiens comme autant de suffixes différents, je reconnais dans les voyelles qui précèdent la liquide des caractéristiques de la classe ou des voyelles de liaison[3]. Il en est de même pour les voyelles initiales des suffixes *âka*, *ika*, *uka*, *atra*, *itra*[4], *utra*, *alu*.

A l'aide de *ra*, *la*, *a-la*, *i-la*, *u-la*, *i-ra*, *u-ra*, on forme des

[1] Voyez § 146.

[2] Voyez § 931, *c*.

[3] L'*é* et l'*ó*, qui ne se trouvent du reste que dans un petit nombre de mots rares, sont peut-être le gouna des voyelles *i* et *u*, lesquelles s'emploient fréquemment comme moyens de liaison. Nous citerons, par exemple, *pat-ḗ-ra-s* « oiseau », *sáh-ô-ra* « bon » (racine *sah* « supporter »).

[4] Sur *a-tra*, *i-tra*, voyez § 815[b]. L'*u* de *var-ú-tra* « habit de dessus, ce qui couvre » n'est peut-être qu'un affaiblissement de l'*a* de *a-tra*; ou bien c'est la caractéristique de la huitième classe. On a vu que cet *u* est un débris de la syllabe *nu*, caractéristique de la cinquième classe, à laquelle appartient le verbe *var*, *vṛ* « couvrir » (§ 109[a], *b*). Quoi qu'il en soit, il est certain que dans le grec *ἔλυ-τρο-ν*, qui a la même racine et le même suffixe, l'*υ* appartient au thème verbal. Comparez la racine sanscrite *val* (classe 1) « couvrir ».

thèmes comme *dîp-rá* « resplendissant », *śubh-rá* « brillant, blanc », *bhád-ra* « heureux, bon », *ćand-rá* (masculin) « lune »[1], *śúk-la* « blanc » = védique *śuk-rá* « brillant » (racine *śuć*, pour *śuk*, « briller »), *ćap-a-lá* « tremblant, mobile » (racine *ćamp* « se mouvoir »), *tar-a-lá* « tremblant » (racine *tar*, *tṝ* « dépasser, se mouvoir »), *mud-i-rá* (masculin) « débauché », *ćhid-i-rá* « hache, épée » (racine *ćhid* « fendre »), *an-i-lá* (masculin) « vent » (racine *an* « respirer »[2]), *paṭ-i-lá* (masculin) « voyageur » (*paṭ* « aller »), *vid-u-rá* « sachant, sage », *bhid-u-rá* (masculin) « foudre » (*bhid* « fendre »), *ḥarś-u-lá* (masculin) « amant, gazelle » (*ḥarś*, *hṛś* « se réjouir »).

§ 938. Le suffixe *ra*, en zend. — Les suffixes *ra*, *la*, en grec, en latin et dans les langues germaniques.

En zend, parmi les mots de cette classe, nous avons : [illegible] *śuw-ra* « brillant » = शुभ्र *śubh-rá*[3]; [illegible] *śuk-ra* « resplendissant, clair » = védique *śuk-rá*; [illegible] *ġaf-ra* « bouche », en tant que « parlant » (comparez [illegible] *ġanf-nu*, § 61); [illegible] *śû-ra* « fort » = sanscrit *śû-rá* « héros » (racine sanscrite *śvi*, contractée en *śu* « grandir »).

En grec, cette classe de mots est beaucoup plus nombreuse qu'en sanscrit. Avec les adjectifs tels que *dîp-rá-s* s'accordent, pour l'accentuation comme pour le suffixe, les adjectifs comme *λαμπ-ρό-ς*, *λιϐ-ρό-ς*, *λυγ-ρό-ς*, *νεκ-ρό-ς* (comparez *νέκυς*, latin *nec-s*, racine sanscrite *naś* « périr »), *ψυγ-ρό-ς*, *ψηγ-ρό-ς*, *ϑεω-ρό-ς*.

En latin, nous avons : *gna-ru-s*, *ple-ru-s*, *pu-ru-s* (sanscrit *pû* « purifier »), *ca-ru-s* (sanscrit *kam* « aimer »), *pig-er* (thème *pig-rŏ*,) *in-teg-er* (thème *in-teg-rŏ*).

En gothique, le thème masculin *lig-ra* (nominatif *lig-r'-s*)

[1] Comparez le latin *candeo*, d'où vient, par le même suffixe, *candé-la*.

[2] Comparez l'irlandais *anal* « haleine ».

[3] Sur le *w* zend, voyez § 45.

« couche » est un reste de cette classe. En moyen haut-allemand, le premier *a* du thème neutre *lĕgar-a* est probablement une insertion d'âge postérieur[1] : sinon, cet *a* appartient au suffixe *as* (§ 931)[2]. Aux adjectifs sanscrits comme *dîp-rá* « resplendissant » correspondent en gothique les thèmes adjectifs *bait-ra* « amer », littéralement « mordant », et *fag-ra* « approprié, bon » (comparez *fulla-fahjan* « satisfaire, servir »).

Le suffixe grec *λο* ayant été originairement identique avec *ρο*, j'aime mieux le rapprocher du sanscrit *ra* que de *la;* il y a donc accord, pour le suffixe et pour l'accentuation, entre les oxytons précités (§ 937) *dîp-rá-s*, *śub̆-rá-s* et *δει-λό-ς*, *αὐ-λό-ς*, *βη-λό-ς*, *δα-λό-ς*, *σΊρεῦ-λό-ς*, *ἐκπαγ-λό-ς*, *σιγη-λό-ς*, *φειδω-λό-ς*[3].

En latin, nous avons *sel-la*, pour *sed-la* = grec *ἕδ-ρα*, avec signification passive.

De même, en gothique, le masculin *sit-la* (nominatif *sit-l'-s*) « nid », en tant que « lieu où l'on s'assied »; le neutre *fair-veit-la* (nominatif-accusatif *fair-veit-l*) « spectacle ». Pour éviter la rencontre trop dure de deux consonnes, le vieux haut-allemand insère un *a* au nominatif-accusatif singulier : de là, cet *a* pénètre fréquemment dans les cas obliques[4]. Souvent aussi il s'affaiblit en *u*, *i*, *e*. Nous citerons comme exemples les masculins *sez-a-l* ou *sezz-a-l* « siége »; *sat-a-l* « selle » (on trouve aussi *sat-u-l*, *sat-i-l*, *sat-e-l*); *huot-i-l* « gardien », *mûr-huot-i-la* « gardiens des murs »[5]; *fôz-keng-e-l* « piéton »[6]; *bit-e-l* « procus », *pit-a-la*

[1] Comparez § 817[a].

[2] C'est le suffixe *as* qui est, selon toute vraisemblance, contenu dans le neutre *demar* (thème *demara*) « ténèbres » : on en peut rapprocher le sanscrit *támas* (même sens).

[3] L'*η* de *σιγη-λό-ς* (comparez *σιγή-σω*) et l'*ω* de *φειδω-λό-ς* appartiennent au thème verbal. Pour ce dernier adjectif, on peut supposer un verbe *φειδόω*.

[4] Comparez le thème cité un peu plus haut, *lĕgara*.

[5] Graff, Dictionnaire du vieux haut-allemand, IV, colonne 803.

[6] Grimm, Grammaire allemande, II, p. 109. Graff, IV, col. 104.

« proci, nuptiarum petitores »[1]; *stein-bruk-i-l* « casseur de pierres »; *sluoz-i-l* « clef », littéralement « celui qui ferme » (accusatif pluriel *sluoz-i-la*); *stôz-i-l* « pilon ». Comme adjectifs de cette formation, on peut citer en vieux haut-allemand[2]: *scad-a-l* « noxius », *sprunk-a-l* « exsultans », *suik-a-l* « taciturnus ».

§ 939. Le suffixe *la*, en lithuanien. — Voyelle insérée devant les suffixes *la*, *ra*, en sanscrit, en grec et en latin.

Avec les formations sanscrites comme *ćap-a-lá-s* « tremblant », *tar-a-lá-s* (même sens)[3] s'accordent, en lithuanien, *dang-a-la-s* « couverture » (*dengiù* « je couvre »), *draúg-a-la-s* « compagnon », féminin *draug-a-la* « compagne » (*draugu* « je suis en société avec quelqu'un »). Ont le sens passif : *myź-a-lai* (pluriel) « urine » (*myzù* « mingo »), *wēm-a-lai* (pluriel) « vomissements ».

En grec, certains noms insèrent un *α*; dans d'autres, cet *α* s'est affaibli en *ε*. Exemples : *τροχ-α-λό-ς*, *τραπ-ε-λό-ς*, *σῖυφ-ε-λό-ς*, *αἴθ-α-λο-ς*, *διδάσκ-α-λο-ς*, *μεγ-α-λο* (gothique *mik-i-la*, nominatif *mik-i-l'-s*, racine sanscrite *mah*, *maṅh* « grandir »), *εἴκ-ε-λο-ς*, et les formes redoublées, *κεκρύφ-ε-λο-ς*, *δυσπέμφ-ε-λο-ς*, *εὐπέμπ-ε-λο-ς*. Avec *vid-u-rá-s* « sachant » s'accordent *φλεγ-υ-ρό-ς*, *ἐχ-υ-ρό-ς*. Aux formations comme *ḥarś-u-lá-s* « amant, gazelle », littéralement « se réjouissant », répondent, abstraction faite de l'accent, *εἴδ-υ-λο-ς* (comparez *vid-u-rá-s*), *καμπ-ύ-λο-ς*. Je crois cependant que l'affaiblissement de la voyelle de liaison *a* en *u* (grec *υ*) s'est fait d'une manière indépendante dans les deux langues.

De même, en latin : *trem-u-lu-s*, *ger-u-lu-s*, *strid-u-lu-s*, *fig-u-lu-s*, *cing-u-lu-m*, *vinc-u-lu-m*, *spec-u-lu-m*, *teg-u-lu-m*, *teg-u-la*, *reg-u-la*, *mus-cip-u-la*, *am-ic-u-lu-m*. La présence de la

[1] Graff, III, col. 56.
[2] Grimm, II, p. 102 et suiv.
[3] Voyez § 937.

liquide *l* n'a sans doute pas été sans influence sur le changement de l'*a* en *u*.

La parenté entre *a-la* et *a-ra* nous autorise à mentionner ici les formations grecques comme *σἰιϐ-α-ρό-ς*, *φαν-ε-ρό-ς*, *λαχ-ε-ρό-ς*. En latin, nous avons *ten-e-r* (thème *ten-e-rŏ*), *gen-e-r* (thème *gen-e-rŏ*), à moins que l'*e* ne tienne ici la place d'un *i*, à cause de la lettre *r* qui suit.

A la forme इल *i-la* (*an-i-lá-s* «vent, celui qui souffle») appartient peut-être le latin *i-li* des adjectifs comme *ag-i-li-s*, *frag-i-li-s*, *fac-i-li-s*, *doc-i-li-s*; il est vrai qu'on attendrait plutôt *ag-i-lu-s*, *frag-i-lu-s*, etc. Mais je rappelle les adjectifs comme *imberbis*, *inermis*, au lieu de la forme plus organique *imberbu-s*, *inermu-s* (§ 6).

§ 940. *Ra* et *la*, suffixes secondaires en sanscrit, en grec et en latin.

Comme suffixes secondaires, र *ra* et ल *la* (*i-ra*, *i-la*, *î-ra*, *î-la*) forment un petit nombre d'adjectifs oxytonés. Exemples : *aśma-rá* «pierreux», de *áśman* «pierre»; *madu-rá* «doux», littéralement «pourvu de miel», de *mádu* «miel» (comparez *μέθυ*); *śrî-lá* «heureux» = zend [zend] *srî-ra*, de *śrî* «bonheur»; *pâńśu-lá* (védique *pâńśú-la*, *pâńśú-ra*) «poudreux»; *pêna-lá* «écumeux», de *pêna* «écume»; *mêď-i-rá*, *mêď-i-lá* «intelligent», de *mêďâ* «intelligence»[1].

En grec, cette formation secondaire, comme la formation primaire correspondante, est beaucoup plus nombreuse qu'en sanscrit. Je rapporte partout la voyelle qui précède le *ρ* au thème primitif, et je vois dans l'*ε* des mots comme *φθονε-ρό-ς*, *νοσε-*

[1] Peut-être vaudrait-il mieux diviser de cette façon : *mêďi-rá*, *mêďi-lá*, et voir dans l'*i* un affaiblissement de l'*a* du thème primitif. C'est ainsi que dans différentes formations latines comme *cari-tas*, *amari-tudo*, la voyelle *ŏ* ou *u* s'amincit en *i* devant le suffixe dérivatif. L'*u* des mots sanscrits comme *danturá* «qui a une dent proéminente» n'est probablement aussi qu'un affaiblissement de la voyelle finale du thème primitif (*dánta* «dent») : le gothique *tunthu-s* nous présente l'*u* même à l'état simple.

ρό-ς, κρυε-ρό-ς, νοε-ρό-ς, φοϐε-ρό-ς, δολε-ρό-ς, σκιε-ρό-ς, βλαϐε-ρό-ς l'amincissement ou l'abréviation d'un ο, d'un α ou d'un η[1]. Inversement, on voit aussi l'ο s'allonger en η (= ω, § 4), par exemple dans νοση-ρό-ς, μοχθη-ρό-ς (comparez μοχθήεις), οἰνη-ρό-ς. L'ancien α, dont ο et ε sont les altérations les plus ordinaires, s'est conservé dans μυσα-ρό-ς (plus tard μυσε-ρό-ς), λιπα-ρό-ς, σθενα-ρό-ς (ce dernier du thème σθένος, σθένες, dont le suffixe répond au sanscrit *as*[2]). Dans λαμυ-ρό-ς, ἀργυ-ρό-ς, l'ancien α s'est affaibli en υ[3]. Nous trouvons une voyelle de liaison η dans αἱματ-η-ρό-ς, ὑδρ-η-ρό-ς. Avec *pâṅśu-lá-s* « poudreux », *phêna-lá-s* « écumeux » s'accordent les formes comme ῥιγη-λό-ς[4], χαμα-λό-ς, σἰωμύ-λο-ς (pour σἰωμα-λο-ς).

Contrairement à une opinion autrefois exprimée par moi[5], je serais tenté de rapporter également ici les formations latines en *li* qui dérivent de substantifs. Dans les formes comme *carn-â-li-s*, *augur-â-li-s*, où nous avons un *â* après un thème finissant par une consonne, j'expliquerais l'*â* comme voyelle de liaison, et j'en rapprocherais l'η de αἱματ-η-ρό-ς, ὑδρ-η-ρό-ς. En ce qui concerne la voyelle de la dernière syllabe, le rapport est le même entre *li* et *la*, λο, qu'au génitif singulier entre *ped-is* et *pad-ás*, ποδ-ός.

§ 941. Le suffixe *ri*, en sanscrit, en grec et en latin.

Le suffixe primaire *ri* ne forme en sanscrit qu'un petit nom-

[1] Voyez ci-dessus, p. 283, note 1.

[2] Voyez § 932.

[3] Comparez § 7, et remarquez que, dans tous les exemples cités audit paragraphe, ainsi que dans λαμυρός, ἀργυρός, σἰωμύλος, l'υ provenant d'un ancien α est ou précédé ou suivi d'une liquide.

[4] Je ne crois pas que ce mot vienne de ῥιγέω; je le fais plutôt dériver de ῥῖγος, comme plus haut σθενα-ρό-ς de σθένος.

[5] Dans la première édition de cet ouvrage, § 419. [L'auteur expliquait *carnalis*, *auguralis* comme formés par analogie avec *vitalis*, *bestialis*. — Tr.]

bre de mots rarement employés, par exemple *áṅh-ri-s* et *áṅg-ri-s* (masculin) «fleuve», littéralement «celui qui marche» (racine *aṅh* et *aṅg* «aller»).

En grec, nous trouvons *ρι* dans *ἴδ-ρι-ς*, *ἴδ-ρι*, qui ferait attendre en sanscrit un adjectif *vid-ri-s*, *vid-ri*.

En latin, une voyelle de liaison a été insérée devant le suffixe, dans *cel-e-r* (thème *cel-e-ri*); l'*i* du suffixe ainsi que le signe casuel ont été supprimés au nominatif masculin[1]. La racine *cel*, dont le sens s'est obscurci en latin, mais qu'on retrouve dans *ex-cello*, *præ-cello*, correspond au grec *κελ* (*κέλλω*), d'où vient *κέλης* «coursier»; en sanscrit, on a une racine *śal* (pour *kal*) «aller, courir», dont il ne s'est pas encore trouvé d'exemple comme verbe. Le latin forme également avec le suffixe *ri* les adjectifs *put-e-r* (thème *put-ri*) et *ac-er* (thème *ac-ri*)[2]; l'*e* inorganique ne sort pas du nominatif masculin, où il était indispensable après la suppression de l'*i*. Si *cel-e-r* garde partout son *e*, c'est que le groupe *lr* était trop difficile à prononcer.

§ 942. Les suffixes *ru* et *lu*, en sanscrit, en grec, en gothique et en lithuanien.

Parmi le petit nombre de mots formés en sanscrit à l'aide du suffixe *ru*, il n'y en a que deux qui soient d'un usage habituel. C'est l'adjectif *bī-rú-s* (féminin *bī-rú-s* ou *bī-rū́-s*, neutre *bī-rú*) «craintif, timide», et le substantif neutre *áś-ru* «larme». Je regarde ce dernier comme étant pour *dáś-ru*, et je le rapporte à la racine *daṅś* (pour *daṅk*) «mordre». En grec, nous avons pour forme correspondante *δάκ-ρυ*. La même racine se trouve

[1] Voyez § 135, Remarque 1.

[2] Le sens primitif de *acer* paraît avoir été «pénétrant»; je le rapporte, comme *ac-u-s*, à la racine sanscrite *aś*, pour *ak* (§ 923). Comparez le sanscrit *aś-rí-s* (féminin) «tranchant d'une épée», que j'explique par la racine *aś* suivie du suffixe *ri*. Les grammairiens indiens y voient la racine *śri* «aller» précédée de la préposition *â*, dont la voyelle se serait abrégée.

dans le gothique *tag-r'-s* (masculin), thème *tag-ra* = sanscrit *áś-ra* (neutre), dont le sens est également «larme». A côté de भीरु *bî-rú* «craintif», le sanscrit a aussi une forme *bî-lú*. Le suffixe *lu* nous est présenté en gothique par l'adjectif *ag-lu-s* «pesant, incommode».

En lithuanien, nous avons les adjectifs *bjau-rù-s* «laid» (comparez *bijaú* «je crains», *bái-mē* «crainte»), *bud-rù-s* «vigilant» (comparez *bundù* «je veille», qui est apparenté avec le sanscrit *buď* «savoir», au causatif «éveiller»), *ēd-rù-s* «vorace», et quelques autres dont la racine s'est obscurcie.

§ 943. Le suffixe *va*. — Les noms grecs en *ευς*.

Le suffixe *va*, féminin *vâ*, forme des appellatifs exprimant celui qui fait l'action; il forme aussi quelques adjectifs. L'accent est d'ordinaire sur la syllabe radicale. Le mot le plus usité de cette classe est *áś-va-s* «cheval», littéralement «coureur»[1], en latin *equu-s*, en lithuanien *áś-wa* «jument», en grec ἵππο-ς (pour ἴκκο-ς, qui est lui-même pour ἴκ-Fο-ς), en ancien saxon *ehu*[2], en zend *aś-pa* (§ 50). Les exemples suivants sont d'un emploi très-rare : *kâṭ-vâ* (féminin) «lit» (racine *kaṭṭ* «couvrir»), *pád-va-s* «char» (littéralement «celui qui marche»), *prúś-va-s* «soleil, celui qui brûle». Citons aussi l'adjectif *ríś-va* «offensant». Dans *pak-vá*, qui a le sens passif «cuit, mûr», l'accent est sur le suffixe. En gothique, le thème adjectif *las-i-va* (nominatif *las-i-v'-s*) «faible», dont la racine est perdue, paraît appartenir à la même formation.

En latin, le *v* précédé d'une consonne autre que *r*, *l* ou *q* (*qu* = *cv*), devait se changer en *u* : on a donc *uŏ* (nominatif

[1] De la même racine *aś* est dérivé *áś-ú* «rapide», en grec ὠκύ.

[2] Dans le composé *ehu-scalc* «servus equarius» (Schmeller, *Glossarium saxonico-latinum*). Le génitif serait *eh-ua-s* ou *eh-ue-s*. On voit que le suffixe est très-fidèlement conservé.

masculin *uus*) = व *va*, dans les adjectifs *de-cid-uu-s*, *oc-cid-uu-s*, *re-sid-uu-s*, *vac-uu-s*, *noc-uu-s*, *con-tig-uu-s*, *as-sid-uu-s*. Le *v* s'est conservé, au contraire, dans *de-cli-vu-s*, *tor-vu-s*, *pro-ter-vu-s*, *al-vu-s* (littéralement «celui qui nourrit»). Nous avons un *i* comme voyelle de liaison dans *cad-i-vu-s*, *recid-i-vu-s*, *vac-i-vu-s*, *noc-i-vu-s*. De même qu'en sanscrit पक्वस् *pak-vá-s* «cuit, mûr» a le sens passif[1], nous trouvons la signification passive dans *per-spic-uu-s*, *in-gen-uu-s*, *pro-misc-uu-s*.

En grec, le suffixe *ευ*, dans lequel j'avais cru reconnaître autrefois un gouna du suffixe *υ*, pourrait s'expliquer comme étant pour *Fo* (= *va*); l'*o* se serait aminci en *ε* et il y aurait eu métathèse. Ainsi *δρομεύς*, *γραφεύς* seraient pour les formes impossibles à prononcer, *δρομ-Fό-ς*, *γραφ-Fό-ς*, de même que le dérivé *ἱππεύς* (littéralement «pourvu de chevaux») serait pour *ἱππ-Fό-ς*. Il se pourrait aussi que l'*υ* du grec *ευ* fût une contraction pour *va*, comme dans *ὕπνος* = *svápna-s*; l'*ε* serait une voyelle de liaison, représentant soit un *a*, soit un *i*. On pourrait alors comparer la formation de *δρομ-ε-ύς* à celle du gothique *las-i-v'-s* «faible» et du lithuanien *źindź-i-u-s*[2] «qui tette beaucoup» (*źind-u* «je tette»), *pèć-i-u-s* «fou», *ćisć-i-u-s* «purgatoire» (*ćist-iu* «je purifie»), *stég-i-u-s* «qui couvre [les toits]»[3].

Mais il se présente une autre explication pour les noms grecs en *ευ* et pour les noms lithuaniens en *iu*, que je crois préférable. On a en sanscrit un suffixe यु *yu*, qui attire à lui l'accent comme le grec *ευ*, et qui forme un petit nombre de mots[4], tels que *das-yú-s* «destructeur, brigand»[5], *ǵan-yú-s* «être vivant»

[1] Il correspond par la racine et par le suffixe au latin *coquus*.

[2] Avec *dź* au lieu de *d*, à cause de l'*i* suivant.

[3] Pott (Recherches étymologiques, 1re éd. II, p. 487) songe aussi à la possibilité d'une parenté du suffixe grec *ευ* avec le lithuanien *iu*.

[4] Voyez Böhtlingk, Les suffixes *uṇâdi*, p. 32.

[5] Probablement abrégé pour *dásyu*, de *dás* «blesser». Voyez mon Glossaire sanscrit, *s. v.*

(littéralement «engendrant» ou «engendré», de la racine *ǵan*, comparez *ǵan-tú-s*, même sens), *śund-yú-s* «feu» (littéralement «celui qui purifie»). Le même suffixe forme aussi quelques noms abstraits comme *bug-yú-s* «l'action de manger», *man-yú-s* «le ressentiment» (en zend *main-yu-s* «l'esprit»). Avec insertion d'un *t*, on a *mr-t-yú* (masculin, féminin ou neutre) «la mort». On peut rapprocher de ces derniers noms le lithuanien *skyr-iu-s* «séparation» (*skirru* «je sépare»). En gothique, peut-être *drun-ju-s* «bruit»[1].

§ 944. Origine du suffixe *va*.

Je crois reconnaître dans le suffixe व *va* le même thème pronominal qui a donné l'enclitique *vat* «comme»[2] et la particule *vâ* «ou, comme». Hormis ces deux mots, le thème *va* ne se trouve qu'en composition avec d'autres thèmes pronominaux, par exemple dans le zend *ava* «celui-ci» (§ 377). Peut-être aussi le thème réfléchi *sva* (§ 341)[3] n'est-il pas autre chose qu'une combinaison de *sa* et de *va*, avec suppression de l'*a* du premier thème, comme dans *s-ya* (pour *sa-ya*, § 353).

§ 945. Le suffixe *vân*.

Le suffixe *vân* (forme faible *van*) a donné : 1° des adjectifs à signification de participe présent, usités seulement à la fin des composés; on les trouve surtout dans le dialecte védique. Exemples : *suta-pấ-vân* «buvant le *sóma*», *vâǵa-dấ-vân* «donnant la nourriture»; 2° des noms d'agent comme *ŕk-vân* «qui célèbre les louanges», *yáǵ-vân* «sacrificateur»; 3° des appellatifs comme *rúh-vân* «arbre» (littéralement «celui qui grandit»), *śák-vân* «éléphant» (littéralement «puissant, fort»).

[1] Comparez le sanscrit *dvan* «résonner». Sur la permutation de *v* et *r*, voyez § 20.

[2] Par sa forme, *vat* est un nominatif-accusatif neutre (§ 155).

[3] En ancien perse, *huva* «il» (par euphonie pour *hva*).

Le zend nous présente pour cette classe un mot remarquable, *sar-van* « temps »; la racine est, à ce que je crois, la même que celle du sanscrit *ḥar-i-mân*, qui désigne le temps comme « celui qui emporte, détruit » (§ 795). Je rattacherais volontiers aussi à la racine *ḥar*, *ḥr* le grec *χρόνο-ς*[1], que je divise de cette façon : *χρ-όνο-ς*. La suppression de la voyelle radicale n'a rien de rare : quant à *ονο*, l'on y peut voir le représentant du *van* sanscrit et zend; le *v* a été supprimé comme dans *εντ* = sanscrit *vant*, et une voyelle a été ajoutée à la fin du suffixe, comme dans le latin *lentŏ* (à côté de *lent*), qui répond au même suffixe sanscrit *vant* (§ 20).

§ 946. Le suffixe *nu*.

Le suffixe sanscrit *nu* (§ 849) forme des adjectifs et des substantifs oxytonés. Exemples : *gṛd-nú-s* « désireux, avide », *tras-nú-s* « tremblant, craintif », *dṛś-ṇú-s* « hardi, téméraire »[2], *bâ-nú-s* « soleil » (racine *bâ* « briller »), *dê-nú-s* (féminin) « vache laitière » (racine *dê* « boire », avec le sens causatif), *sû-nú-s* « fils » (littéralement « engendré »).

En zend, nous avons *taf-nu-s* « brûlant » (§ 40); *raś-nu-s* « droit, véritable »[3]; *barĕś-nu-s* « haut, grand », comme substantif « sommet »[4]; *ǵanf-nu-s* « bouche » (littéralement « parlant », § 61).

En lithuanien, la plupart des mots de cette classe ne s'expliqueraient pas sans le secours des langues congénères : *drung-nù-s* (à côté de *drung-na-s*) « tiède »; *gad-nù-s* « utile »; *mac-nù-s*

[1] Comparez E. Burnouf, *Études sur la langue et les textes zends*, p. 197. De la même racine dérive très-probablement aussi le grec *χείρ* « main » (littéralement « celle qui prend »).

[2] Avec *ṇ* au lieu de *n*, à cause de *ś* (§ 17[b]).

[3] Racine *raś* = sanscrit *raǵ*, *ṛǵ*, d'où *ṛǵú* « droit ».

[4] Racine *bĕrĕz* = sanscrit *vṛh*, védique *bṛh* « grandir ». Voyez Burnouf, *Études sur la langue et les textes zends*, p. 194.

« puissant » (comparez *maci-s* « puissance », racine sanscrite *manh*, *mah* « grandir », latin *mag-nus*); *šau-nù-s* « bon, brave » (comparez, en sanscrit, *śáv-as* « force », *śū́-ra* « héros », de la racine *śu*[1] « croître »); *sū-nù-s* « fils » = sanscrit *sû-nú-s* (सू *sû* engendrer »).

En grec, on peut rapprocher λιγ-νύ-ς, que déjà ailleurs j'ai rattaché à la racine sanscrite *dah* (infinitif *dág-dum*) « brûler », à laquelle appartient aussi le latin *lig-nu-m* (§ 833). Λιγνύς est du féminin, comme le sanscrit *dê-nú-s*; ajoutons, en latin, *ma-nu-s*, si ce nom appartient à la racine sanscrite *mâ*[2]. Le grec θρῆ-νο-ς, malgré la différence d'accentuation, doit également être rangé dans cette classe.

§ 947. Le suffixe sanscrit *snu*.

Les grammairiens indiens posent un suffixe *snu* (par euphonie *ṣṇu*) qui, je crois, est au fond identique avec *nu*. La sifflante me paraît être un élargissement de la racine, et, dans quelques cas, une adjonction à la voyelle de liaison *i*. On peut comparer le rapport qui existe entre *bâs* « briller », *dâs* « donner », *mas* « mesurer » et les racines plus simples, plus usitées et plus répandues dans les idiomes congénères *bâ*, *dâ*, *mâ*; ou bien encore le rapport de *dikś*, *dukś* « allumer » avec *dah* « brûler ». C'est ainsi que nous avons les adjectifs *glâ-s-nú-s* « se fanant », *gi-ṣ-ṇú-s* « victorieux », *bû-ś-ṇú-s* ou *bav-iś-ṇú-s* « étant ». En lithuanien, on trouve *dûs-nù-s* « donnant » (*dū́-mi* « je donne »).

§ 948. Le suffixe *mi*.

Mi est un affaiblissement du suffixe *ma* (§ 805). Il forme quelques appellatifs oxytonés, notamment *bû-mí-s* (féminin)

[1] Venant de *śvi*.

[2] Nous avons rapporté à la même racine *mâ* le latin *mú-n-us* (§ 931, Remarque).

« la terre » (littéralement « celle qui est »)[1]; *ûr-mi-s* (masculin et féminin) « la vague »[2]; *dal-mi-s* (masculin) « la foudre d'Indra » (racine *dal* « fendre »); *raś-mi-s* (masculin) « rayon de lumière, bride »[3].

A cette classe de mots se rattache le féminin gothique *hai-m(i)-s* (thème *hai-mi*) « village », dont la racine *hi*, obscurcie en gothique, correspond au sanscrit *śî* « être couché, dormir » (pour *kî*). Le pluriel *hai-môs* appartient à un thème *haimô*[4].

§ 949. Le suffixe *ka*, en sanscrit, en latin, en grec et en lithuanien.

Le suffixe क *ka* (*a-ka, â-ka, i-ka, u-ka, û-ka*, § 937) est identique, à ce que je crois, avec le thème interrogatif *ka*; comme suffixe, il a le sens démonstratif ou relatif. Même à l'état de mots indépendants, nous voyons que les représentants du thème *ka*, en latin et en persan moderne, ont à la fois le sens relatif et interrogatif.

Il est rare qu'en sanscrit *ka* suive immédiatement la racine : parmi les mots formés de cette manière, le plus usité est *śuš-ká-s* « sec ». Le latin *siccu-s* est probablement pour *sus-cu-s*, avec assimilation de *s* et affaiblissement de l'*u* en *i*. Le श् *ś* initial de la racine sanscrite tient la place d'un स् *s*[5], comme le prouve le zend [zend] *huš-ka* « sec ». Le х *ch* du slave сухъ *suchŭ* « sec » répond au *ś* de la racine sanscrite[6]. La forme lithuanienne de cet adjectif est *saús-a-s*.

[1] Comparez le latin *hu-mu-s* et voyez § 797.

[2] De la racine *ar*, *ṛ* « aller », avec *û* pour *a* (Böhtlingk, Les suffixes *uṇâdi*, IV, 45), ou bien de *var*, *vṛ* « couvrir », avec contraction de *va* en *û*.

[3] *Raś-mi-s*, comme « rayon de lumière », est peut-être apparenté avec les racines *arć*, *ruć* (pour *ark*, *ruk*, comme *raś* est pour *rak*) « briller », ou avec *laś* (même sens). Il n'existe point de racine *raś*.

[4] La racine gothique a été frappée du gouna. Sur les mots congénères de *haim* « village », voyez mon Glossaire sanscrit, au mot शी *śî*.

[5] Et non, comme d'habitude, celle d'un *k*.

[6] Voyez § 92 *g*.

Avec *a-ka*, *â-ka*, *i-ka*, *u-ka*, on forme des adjectifs ainsi que des noms d'agent ou des appellatifs. L'accent est sur la racine. Exemples : *nárt-a-ka-s* « danseur », féminin *nart-a-kî* « danseuse »[1] ; *nấy-a-ka-s* « guide » (racine *nî*, avec le vriddhi) ; *kán-a-ka* « creusant », féminin *kán-a-kâ* ; *gálp-â-ka* « bavard », féminin *gálp-â-kî* ; *kán-i-ka-s* « fossoyeur » ; *mū́s-i-ka-s* « souris » (racine *mus*, *mûs* « voler, dérober ») ; *kā́m-u-ka* « lascif » ; *gất-u-ka* « destructeur » (racine *han* « tuer », causatif *gâtáy*).

Le suffixe *û-ka* forme des adjectifs paroxytonés ; il s'adjoint seulement aux fréquentatifs et à *gâgar*, *gâgr* « veiller », c'est-à-dire à des racines réduplicatives. Ces racines, comme il semble, ont besoin, à cause de leur construction plus pesante, d'être soutenues par une voyelle longue : nous avons, par exemple, *vâvad-û́-ka* « bavard », *gâgar-û́-ka* « vigilant ».

En latin, si l'on fait abstraction du redoublement, on peut rapporter à la même formation *cad-û-cu-s* et *mand-û-cu-s*. *Fidûcia* suppose un primitif *fid-û-cu-s* ou *fid-û-c-s*. De même que *û-ka*, *û-cŏ* sont simplement des allongements de *uka*, *ucŏ*, de même le latin *î-cŏ*, dans *am-î-cŏ*, *pud-î-cŏ*, est peut-être un allongement du sanscrit *i-ka*. Au contraire, les adjectifs *med-i-cŏ*, *vom-i-cŏ*, les substantifs *vom-i-ca*, *pert-i-ca* (s'il vient de *partio*) ont conservé la brève primitive[2]. Les thèmes *vert-i-c*, *vort-i-c*, *pend-i-c*, *append-i-c*, *pód-i-c* (de *pêdo*) ont perdu la voyelle finale du suffixe. Au suffixe आक *â-ka* se rattache le latin *â-c*, avec suppression de la voyelle finale, dans les thèmes comme *ed-â-c*, *vor-â-c*, *fall-â-c*, *ten-â-c*, *retin-â-c*, *sequ-â-c*, *loqu-â-c* (comparez plus haut le sanscrit *gálp-â-ka* « bavard »). De même, *ô-c*[3], dans *cel-ô-c*, *vel-ô-c* (pour *vol-ô-c*), *fer-ô-c*.

[1] Sur l'accentuation du féminin, voyez Abrégé de la grammaire sanscrite, 3e éd. § 218.

[2] Voyez Düntzer, Théorie de la formation des mots en latin, p. 37.

[3] Sur *ô* = *â*, voyez §§ 3 et 4.

En grec, *φύλ-α-κο-ς*[1] répond aussi exactement que possible aux formations sanscrites comme *nárt-a-ka-s* «danseur»; pareillement, *φέν-ᾱ-κ-ς*, pour *φεν-ᾱ-κο-ς* (comparez *φενά-κη*), répond aux formations comme *gálp-â-ka-s* «bavard» en sanscrit, et comme *loqu-â-c-s* en latin. Le thème *κήρ-ῡκ*, pour *κηρ-ῡκο* (d'une racine oubliée en grec), s'accorde avec les thèmes sanscrits en *û-ka* et les thèmes latins en *û-cŏ*. Le féminin *γυν-αικ*, dans lequel je vois une métathèse pour *γυνακι* (§ 119), a la même formation que le féminin *nart-a-kî*[2]; on s'attendrait, en sanscrit, à un mot *ǵan-a-kî* «celle qui enfante», comme féminin du mot *ǵán-a-ka-s* qui existe effectivement avec le sens de «père».

C'est le lithuanien, parmi les langues de l'Europe, qui reproduit le plus fidèlement les formations sanscrites telles que *kán-i-ka-s* «fossoyeur» : nous voulons parler des noms d'agent comme *deg-i-ka-s* «incendiaire» (*degù* = sanscrit *dáh-â-mi* «je brûle»), *leid-i-ka-s* «batelier» (*léid-mi* «je flotte le bois»), *kul-i-ka-s* «batteur en grange» (*kulù* «je bats le blé», infinitif *kulti*).

§ 950. Les suffixes germaniques *inga*, *unga*.

Je regarde comme n'ayant pas fait primitivement partie du suffixe le n des noms allemands en *ing*, *ung* (thème *inga*, *unga*), noms qui ont leurs analogues dans tous les idiomes germaniques, excepté en gothique. C'est ainsi qu'en zend une nasale est venue s'insérer dans les formations comme *manaṅha* = sanscrit *mánasâ*. Si la supposition précédente est fondée, nous pouvons rapprocher le vieux haut-allemand *kun-ing* «roi»[3] (thème *kun-inga*) des noms sanscrits tels que *nárt-a-ka-s* «danseur» et des noms grecs tels que *φύλ-α-κο-ς* (§ 949). On pourrait aussi songer aux

[1] D'une racine perdue. Le verbe *φυλάσσω* vient de *φυλακ*.

[2] A la fois thème et nominatif singulier.

[3] On trouve aussi *kun-ig*.

thèmes en *i-ka*, comme *kán-i-ka-s* « fossoyeur »; mais alors il faudrait supposer que l'i existait, en qualité de voyelle de liaison, dès avant la séparation des idiomes, ce qui me paraît moins vraisemblable. Probablement *kun-in-g* signifiait à l'origine « homme », puis il a désigné l'homme par excellence, le prince; c'est ainsi que l'anglais *queen* « reine » répond au gothique *qvein(i)-s*, *qvên(i)-s* « femme » = जनिस् *gáni-s* « femme » (racine *gan* « mettre au monde); *kun-in-g* répond donc par la racine comme par le suffixe au précité *gán-a-ka-s* « père ».

Le suffixe *unga* forme des noms féminins à signification abstraite, comme *heil-unga* « guérison »[1]. Si l'on admet que la nasale est également ici une insertion d'un âge postérieur, on peut rapprocher ces noms des féminins sanscrits en *a-kâ*, tels que *kán-a-kâ* « celle qui creuse ». Nous avons déjà vu que des adjectifs féminins peuvent devenir des substantifs abstraits : ainsi en grec κάκη « vice, lâcheté » provient de l'adjectif κακό-ς, κακή, et en latin, les formes comme *factura*, *ruptura* sont évidemment des féminins de participes futurs[2]. En anglais, et déjà fréquemment en anglo-saxon, *ung*, comme suffixe formatif de substantifs abstraits, a été remplacé par *ing*. De plus, les formations adjectives en *ing*, en anglais moderne, ont complétement évincé l'ancien participe en *end*, au lieu que, dans le moyen anglais, on trouve encore *end* et *ing* à côté l'un de l'autre[3]. Grimm suppose que *ing*, comme suffixe participial, est une corruption de *end*[4]; mais je ne puis partager cette opinion. Nous voyons bien un *i* se changer, par corruption, en *e*; mais il est plus difficile d'admettre qu'un *e* devienne i.

[1] Voyez Grimm, Grammaire allemande, t. II, p. 360.
[2] Voyez § 809.
[3] Grimm, Grammaire allemande, I, p. 1008.
[4] *Ibidem*, II, p. 356.

§ 951. Le suffixe secondaire *ka*, en sanscrit et dans les langues germaniques.

Comme suffixe secondaire, *ka* (*i-ka*, *u-ka*) forme en sanscrit des dérivés ayant avec le mot primitif des relations de diverses sortes. Ainsi *mádra-ka-s* signifie «qui est du pays de Madra»; *sindu-ka-s* veut dire «descendant de Sindu»; *bâla-ka-s* «garçon» a le même sens que *bâla*; *sitá* «froid» fait *sîta-ka-s*, qui signifie à la fois «temps froid, la saison froide» et «homme paresseux».

C'est la même formation que nous présentent, en gothique, les thèmes adjectifs *staina-ha* «pierreux», *vaurda-ha* «littéral», *un-barna-ha* «privé d'enfants», *aina-han*[1] «unique»; et avec *g* pour *h*[2] : *môda-ga* «irascible», *auda-ga* «bienheureux» (*aud* «trésor», thème *auda*), *un-hunsla-ga* «qui ne fait point de sacrifices» (*hunsl'-s* «sacrifice», thème *hunsla*), *handu-ga* «agile, habile, avisé» (nominatif masculin *handu-g(a)-s*). Ce dernier exemple s'accorde bien avec le sanscrit *sindu-ka-s* que nous citons plus haut. D'après la même analogie, on devrait penser que *grêdu* «faim»[3], *vulthu* «magnificence» feront *grêdu-g'-s*, *vulthu-g'-s*; mais ils font *grêda-g'-s* «affamé», *vultha-g'-s* «célèbre». Peut-être est-ce parce que les thèmes adjectifs en *a-ga* (nominatif masculin *a-gs*) sont les plus nombreux; ou bien, il y a eu autrefois des thèmes substantifs *grêda*, *vultha*[4], qui, après avoir donné naissance à ces adjectifs, se sont affaiblis en *grêdu*,

[1] Avec un *n* inorganique. Le même *n* se retrouve dans le thème substantif *brôthra-han* (par métathèse pour *brôthar-han*), dont le pluriel seul s'est conservé; nominatif : *brôthra-han-s* «frères».

[2] Voyez §§ 80 et 91, 2.

[3] Probablement de la racine *gard*, *grd* «désirer», à laquelle appartient aussi le slave *gladŭ* «faim» (thème *glado*). Voyez Glossaire sanscrit, au mot *grd*.

[4] Comparez § 912.

vulthu, à peu près comme les thèmes sanscrits *pâda* « pied », *dánta* « dent » sont devenus en gothique *fôtu*, *tunthu*.

Les substantifs gothiques en *i* allongent leur voyelle finale devant le suffixe *ga*, de sorte que l'*i* est changé en *ei* (= *î*, § 70). On a, par exemple, *anstei-ga* « favorable », *mahtei-ga* « puissant », *listei-ga* « rusé », venant des thèmes féminins *ansti* « faveur », *mahti* « puissance », *listi* « ruse ». Les thèmes féminins en *ein* (nominatif *ei*) donnent également naissance à des dérivés en *ei-ga*, comme *gabei-ga* « riche », venant de *gabein* « richesse » (nominatif *gabei*). De même, on a *gavairthei-ga* « pacifique », venant du thème neutre *gavairthja* « paix » (nominatif *gavairthi*). Comme plusieurs thèmes féminins en *ein*, à signification abstraite, dérivent de thèmes adjectifs en *a* (§ 896), il se peut qu'un substantif abstrait *sinein* « vieillesse » ait été formé de *sina* « vieux » (nominatif *sin(a)-s*) : c'est ce substantif *sinein* qui aura alors donné *sinei-ga* (littéralement « ayant la vieillesse »). Je suppose aussi pour *thiudei-ga* « bon » un thème féminin *thiudein* « bonté », venant de *thiuda* (neutre) « chose bonne, bien » (nominatif *thiuth*). L'adjectif *lais-ei-ga* « instructif » est d'origine verbale (*lais-ja* « j'instruis », prétérit *lais-ei-da*). Il se peut également que l'adjectif *andanêm-ei-ga* « accueillant » soit sorti d'un verbe faible *anda-nêmja*, et non du thème précité *andanêma* « accueil » [1].

En haut-allemand moderne, dans les mots comme *sternig* « étoilé », *günstig* « favorable », *kräftig* « fort », *mächtig* « puissant », l'*i* a d'autant plus l'air de faire partie effective du suffixe, qu'il y reste à demeure fixe, quelle que soit la voyelle finale du thème. Ainsi *steinig* « pierreux » correspond au gothique *staina-ha*, *muthig* « courageux » à *môda-ga*. Au contraire, dans *mächtig* « puissant », l'*i* a sa place légitime, la forme gothique étant *mahtei-ga*.

[1] Voyez § 912.

§ 952. *S* inséré devant le suffixe secondaire *ka*.

On pourrait être tenté de faire dériver du génitif singulier les adjectifs gothiques en *iska* (allemand moderne *isch*) : ainsi *gudisk(a)-s* « divin » se rattacherait à *gudis* « de Dieu », *barnisk(a)-s* « enfantin » à *barnis* « de l'enfant »[1]. Mais comme nous trouvons en lithuanien, en lette, en borussien et en slave des adjectifs analogues au gothique *gudisk(a)-s*, il vaut mieux expliquer la sifflante par une insertion euphonique; cette insertion est d'autant plus vraisemblable que les idiomes en question affectionnent le groupe *sk*. Autrement, il faudrait admettre pour les langues germaniques et slaves un suffixe *ska*, *śka*, ско *sko*, dont il n'y a aucune trace en sanscrit et en zend. Comme exemples nous citerons en lithuanien : *dëw'-i-śka-s* « divin », venant de *dëwa-s*; *wÿr'-i-śka-s* « viril », venant de *wÿra-s*; *lëtuw'-i-śka-s* « lithuanien », venant de *lëtuwà* « Lithuanie »; *dang'-i-śka-s* « céleste », venant de *dangù-s*. En borussien : *deiw'-i-ska-s* « divin », de *deiw(a)-s*; *taw'-i-ska-s* « paternel », de *taw(a)-s*; *arw'-i-ska-s* « véridique », de *arwi-s* « vrai »[2]. En ancien slave : женьскъ *ṡen-ĭ-skŭ* « féminin » (thème masculin-neutre *ṡen-i-sko*), de жена *ṡena* « femme »; морьскъ *mor-ĭ-skŭ* « marinus », de море *more* (thème *morjo*, § 258) « mer »; мирьскъ *mir'-ĭ-skŭ* « mondain », de миръ *mirŭ* (thème *miro*) « monde ».

Très-probablement le σ des diminutifs grecs en ι-σκο, ι-σκη (παιδ-ί-σκο-ς, παιδ-ί-σκη, σΊεφαν-ί-σκο-ς) est également une prosthèse euphonique. Je rappellerai à ce sujet le *s* qui, en sanscrit, est inséré entre plusieurs racines commençant par un *k*

[1] Il est vrai que le génitif n'est pas toujours parfaitement d'accord avec l'adjectif en question. On a, par exemple, *funisk(a)-s* « ardent » à côté du génitif irrégulier *funins*.

[2] Voyez Nesselmann, La langue des Borussiens, p. 77.

et certaines prépositions[1]; nous avons, par exemple, *pariškar*, *pariškr̥* «orner», littéralement «faire autour». Rapprochez aussi, en latin, le *s* dans *abscondo*, *abspello*, *abstineo*, *ostendo* (pour *obstendo*).

§ 953. De l'*i* qui précède le suffixe secondaire *ka*.

Dans les mots latins tels que *belli-cu-s*, *cœli-cu-s*, *domini-cu-s*, *uni-cu-s*, *auli-cu-s*, je regarde l'*i* comme un affaiblissement de la voyelle finale du thème primitif; nous avons vu le même affaiblissement devant les suffixes *tât*, *tût* (§ 829), *tûdin* (§ 830), et dans les composés comme *cœli-cola* (§ 965). Je rapproche, par conséquent, les mots précités des mots sanscrits comme *mádra-ka-s*, *bâla-ka-s*, *sindu-ka-s* (§ 951), et des adjectifs gothiques comme *staina-h(a)-s*, *môda-g(a)-s*, *handu-g(a)-s*. Dans *civi-cu-s*, *classi-cu-s*, *hosti-cu-s*, l'*i* appartient au thème primitif. Au contraire, dans *urbi-cu-s*, *patri-cu-s*, *pedi-ca*, l'*i* est venu, pendant la période latine, s'ajouter à la consonne finale du thème, pour faciliter l'adjonction du suffixe[2]. Je ne crois donc pas qu'il faille identifier cet *i* avec celui des dérivés sanscrits tels que *ḥâimant'-i-ká-s* «hivernal, froid», venant de *ḥêmantá* «hiver»; *dârm'-i-ká-s* «vertueux, dévoué au devoir», venant de *dárma* «devoir, droit»; *âkš'-i-ká-s* «joueur de dés», venant de *akšá* «dé».

Mais en grec, nous avons des mots qui répondent, pour l'accentuation comme pour la voyelle de liaison, à ces formations sanscrites. Je citerai, par exemple, *πολεμ'-ι-κό-ς*, *ἀδελφ'-ι-κό-ς*, *ἀμπελ'-ι-κό-ς*, *ὡρ'-ι-κό-ς*, *ἀστ'-ι-κό-ς*, *ῥητορ-ι-κό-ς*, *δαιμον-ι-κό-ς*, *ἀρωματ-ι-κό-ς*, *γεροντ-ι-κό-ς*. Aux formes sanscrites qui s'adjoignent immédiatement le suffixe, comme le

[1] Voyez Abrégé de la grammaire sanscrite, 3ᵉ édition, § 111, remarque 2.

[2] C'est le même *i* que nous avons au datif-ablatif pluriel *pedi-bus* (= sanscrit *pad-byás*) et dans les composés comme *pedi-sequus*.

précité *sindu-ka-s*, répond, si l'on fait abstraction de l'accent, le grec *ἀσ7υ-κό-ς*[1].

§ 954. Le suffixe *tu* formant des noms abstraits, en gothique. — Le suffixe sanscrit *a/u*.

Nous avons déjà traité du suffixe *tu* en étudiant l'infinitif sanscrit et les formes correspondantes des autres idiomes[2]. Il nous reste donc peu de chose à ajouter sur ce sujet.

En gothique, les noms abstraits formés avec le suffixe *tu* ont changé le féminin en masculin[3] et substitué un *d* ou un *th* à la ténue primitive, à moins que celle-ci ne soit précédée d'un *s* ou d'un *h*[4]. Le suffixe se joint immédiatement à une racine verbale, ou à un thème de verbe faible finissant en *ô*, ou à un thème adjectif finissant par *a*; cet *a* s'allonge alors en *ô* (§ 69, 1). Comme exemples, on peut citer: *vahs-tu-s* «croissance», *kus-tu-s* «épreuve», *lus-tu-s* «plaisir»[5], *thuh-tu-s* «illusion», *vratô-du-s* «voyage», *auhjô-du-s* «bruit», *mannisko-du-s* «humanité»[6], *gabaurjô-du-s* «plaisir, joie»[7]. *Dau-thu-s* «mort» (littéralement «l'action de mourir») a la même origine que le grec *θάνατος*; en sanscrit, la racine est *han* (pour *dan*) «tuer» (comparez *ni-dana* «la mort»); en gothique, le *n* s'est vocalisé en *u*[8].

Le sanscrit nous présente un suffixe *a-tu*, dont le *t* est, à ce que je crois, le substitut d'un *t*; un certain nombre de noms

[1] Sur les formations grecques en *τι-κό-ς*, venant de thèmes abstraits en *τι*, voyez ci-dessus, p. 117, note 3.

[2] Voyez §§ 849, 851, 860 et suiv., 863 et suiv., 866 et suiv.

[3] On a vu que le latin a opéré le même changement de genre (§ 863).

[4] Voyez § 91, 1.

[5] Probablement de *lus* (= grec *λυ*, sanscrit *lû*), de sorte que le sens propre serait «délivrance, abandon».

[6] De *manniska* «humain» (nominatif *mannisk'-s*).

[7] Comparez *gabaurja-ba* (adverbe) «volontiers, librement».

[8] Comparez § 432.

abstraits masculins sont formés à l'aide de ce suffixe. Tels sont : *vam-a-tú-s* «vomitus», *vêp-a-tú-s* «tremblement», *nand-a-tú-s* «joie», *śvay-a-tú-s* «gonflement» (racine *śvi* «grossir»).

§ 955. Le suffixe *tu* formant des noms d'agent et des appellatifs, en sanscrit, en gothique et en grec. — Le suffixe secondaire *âtu*, en latin.

Le suffixe *tu* forme aussi en sanscrit des noms d'agent et des appellatifs. L'accent repose tantôt sur la racine, tantôt sur le suffixe. Exemples : *gán-tu-s* «voyageur» (*gam* «aller»), *tán-tu-s* «fil» (*tan* «étendre»), *bâ-tú-s* «soleil» (*bâ* «briller»), *yâ-tú-s* «voyageur» (*yâ* «aller»), *ǵan-tú-s* «animal» (comme «engendrant» ou «engendré»). On a de même en gothique : *hlif-tu-s* «voleur» (*hlifan* «voler», comparez κλέπ-τω), *skil-du-s* «bouclier» (littéralement «qui couvre»[1]). En grec, nous avons μάρπ-τυ-ς (si la forme, citée par Hésychius, est sûre) et μάρ-τυ-ς, que Pott rattache avec raison, selon moi, à la racine sanscrite *smar, smṛ* «se souvenir»[2].

Le latin possède des noms abstraits en *âtus*, qui viennent de thèmes nominaux, et dont on pourrait rapprocher, en ce qui concerne l'insertion d'un *â*, le masculin védique *ǵîv-ấ-tu-s* «vie»[3]; tels sont : *princip-â-tu-s*, *consul-â-tu-s*, *patron'-â-tu-s*, *triumvir'-â-tu-s*, *tribun'-â-tu-s*, *sen'-â-tu-s*. Mais, en réalité, ces noms sont simplement copiés sur les substantifs abstraits en *âtus*, dérivés de verbes de la première conjugaison[4]. Nous voyons que, de même, *sen-â-tor* est fait à l'imitation des noms d'agent comme

[1] Comparez *skal-ja* «tegula» et la racine sanscrite *ćad* (§ 14) «couvrir». Le *l* provient par conséquent d'un *d* (§ 17[a]).

[2] A la même racine appartiennent le latin *memor* et le vieux haut-allemand *mâriu* «j'annonce». Voyez Glossaire sanscrit, au mot *smar, smṛ*.

[3] Voyez § 862, Remarque.

[4] Voyez Pott, Recherches étymologiques, 1[re] éd. II, p. 554.

am-â-tor, et que *jan'-i-tor*[1], *ol'-i-tor*[2] sont copiés sur *mon-i-tor*. Des faits analogues peuvent s'observer en grec. Ainsi *ἀκρω-τήρ* est formé de *ἀκρο*, et comme *τη-ς* et *τη-ρ* sont primitivement identiques, on a obtenu de même les nombreux dénominatifs en *τη-ς*, tels que *δημό-τη-ς*, *ἱππό-τη-ς*, *πολί-τη-ς*, *κωμή-τη-ς*, *Συβαρί-τη-ς*, *Πισά-τη-ς*, *Αἰγινή-τη-ς*. Je crois devoir rapporter à la même origine les patronymiques en *ι-δη-ς* ou *δη-ς*, comme *Κεκροπ-ί-δη-ς*, *Μεμνον-ί-δη-ς*, *Κρον-ί-δη-ς*, *Ἱπποτά-δη-ς*, *Βορεά-δη-ς*; dans les noms de cette sorte, je suppose qu'il y a eu substitution de la moyenne à la ténue, comme dans le latin *tim-i-du-s* (§ 819). On peut s'étonner de voir qu'un suffixe servant à marquer les noms d'agent ait aussi formé des patronymiques; mais le même fait a lieu pour le suffixe *ων*, *ον* (comparez les patronymiques en *ί-ων*, *ί-ον*).[3] et pour le suffixe féminin *ιδ*[4].

§ 956. Le suffixe secondaire *êya*.

Il nous reste encore à examiner quelques suffixes qui sont seulement usités comme suffixes secondaires.

Le sanscrit *êya* (féminin *êyâ*) est employé pour les mêmes usages que *ya* (§ 899). Je crois que *êya* est primitivement identique avec *ya*, dont il me paraît simplement un élargissement phonétique. L'accent repose soit sur la syllabe finale du suffixe, soit sur la syllabe initiale du mot dérivé. Exemples : *âtr'-êyá-s* «descendant d'Atri», *dâs'-êyá-s* «fils d'un esclave» (de *dâsá* «esclave»), *gâir'-êyá-m* «résine des montagnes» (de *giri* «montagne»), *vrâih'-êyá-m* «champ de riz» (de *vrîhi* «riz»), *mâh'-êyá-s*

[1] De *janua*, avec suppression des deux voyelles finales.

[2] Pour *oler-i-tor*, à peu près comme *opifex* pour *oper-i-fex*.

[3] Voyez § 924. Je ne regarde pas l'*i* comme ayant primitivement fait partie du suffixe.

[4] On a vu (§§ 918 et 919) que *ιδ* correspond au sanscrit *î* (féminin de *a*), qui forme à la fois des noms d'agent ou des appellatifs comme *nadî'* «fleuve» (littéralement «qui résonne») et des patronymiques comme *bâimî* «la fille de Bhîma».

« fait d'argile » (de *mahî* « terre »), *pâurus'-êya-s* « concernant les hommes, consistant en hommes » (de *pûrusa* « homme »), *âh'-êya-s* « anguinus » (de *âhi* « anguis »), *grâiv'-êya-m* « collier » (de *grîvâ* « cou »).

En grec, l'accent est reculé le plus loin possible, comme cela a lieu en sanscrit dans les trois derniers exemples que nous venons de citer. Nous avons, par exemple, *λεόντ-ειο-ς*, *λεόντ-εο-ς*, *αἴγ-ειο-ς*, *τράγ'-ειο-ς*, *σιδήρ'-ειο-ς*, *ἀργύρ'-ειο-ς*. En latin, il faut rapporter à cette formation les mots comme *pic-eu-s*, *ciner-eu-s*, *flor-eu-s*, *æř-eu-s*, *argent'-eu-s*, *aur'-eu-s*, *ign'-eu-s*[1]. On voit que dans ces mots, comme dans les formations grecques en *εο-ς*, la diphthongue sanscrite *ê* (= *ai*) a perdu son second élément[2]. Au contraire, dans *pleb-êju-s* et dans quelques noms propres comme *Pomp'-êju-s*, *Petr'-êju-s*, *Lucc'-êju-s*, le suffixe sanscrit *êya* s'est conservé aussi fidèlement que possible[3].

§ 957. Les suffixes secondaires *vant*, *mant*, et *vin*, *min*.

Les suffixes secondaires *vant*, *mant* (aux cas faibles *vat*, *mat*) servent à former des adjectifs possessifs, comme *âśva-vant* « riche en chevaux » (de *âśva* « cheval »), *vîrá-vant* « riche en héros » (de *vîrá* « héros »), *marút-vant* « qui possède les Maruts » (surnom d'Indra), *agni-vánt* « qui possède le feu, qui se tient auprès du feu » (de *agní* « feu »). Peut-être *vant*, *mant* sont-ils de simples élargissements des suffixes primaires *vân*, *van*, *mân*, *man* (§ 803). Au contraire, *vin* et *min* paraissent dus à un affaiblissement des mêmes suffixes; exemples : *têgas-vin* « pourvu d'éclat », *mêdâ-vin* « intelligent », *svâ-min* « maître, possesseur » (littéralement « pourvu du sien »)[4]. Il est très-probable que *vant* était origi-

[1] Voyez Pott, Recherches étymologiques, 1re édition, II, p. 502 et suiv.

[2] L'*e* est resté sous forme de *e*, *ĕ*.

[3] Voyez Düntzer, Théorie de la formation des mots en latin, p. 33.

[4] De *sva* « son », avec allongement de l'*a*. Les grammairiens de l'Inde rapportent l'*â* au suffixe.

nairement identique avec *mant*, ainsi que *van* avec *man* : on a vu (§ 20) que le *v* et le *m* permutent souvent entre eux.

De *vant* nous avons déjà rapproché le latin *lent*, devenu par élargissement *lentŏ* [1].

En grec, *vant* est représenté par ευτ (pour Fευτ). Exemples : δολό-εντ, ἀμπελό-εντ, ὑλή-εντ, τολμή-εντ, πυρ-ό-εντ, μελιτ-ό-εντ, δακρυ-ό-εντ, μητι-ό-εντ. L'o des formes grecques comme πυρ-ό-εντ, μητι-ό-εντ est une voyelle de liaison ou un élargissement du thème : cet *o* a probablement eu pour point de départ les thèmes finissant par une consonne, la combinaison immédiate avec l'ancien digamma du suffixe étant trop incommode[2]. Le F s'est conservé dans une forme unique en son genre, l'accusatif féminin σἰονόFεσσαν, sur une inscription de Corcyre[3].

Les formations sanscrites en *vant*, *mant*, ainsi que leurs féminins en *vatî*, *matî*, ont généralement l'accent sur la même syllabe où il repose dans le mot primitif[4]. De son côté, le grec, dans cette classe de mots, suit l'analogie du sanscrit, en ce qu'il n'attribue jamais l'accent au suffixe, mais le recule le plus qu'il lui est possible[5].

§ 958. Le suffixe secondaire *tana*.

Le suffixe तन *tana*, féminin तनी *tanî*, forme des adjectifs dérivant d'adverbes de temps. L'accent repose soit sur la première syllabe du suffixe, soit sur la syllabe précédente. Exemples : *hyas-tána-s* ou *hyás-tana-s* «hesternus» (de *hyas* «hier»), *śvas-tána-s* ou *śvás-tana-s* «crastinus» (de *śvas* «demain»), *sâyan-*

[1] Voyez § 20, et comparez mon mémoire intitulé De l'influence des pronoms sur la formation des mots, p. 7.

[2] Comparez, à cet égard, l'o des formes duelles comme ποδ-ο-ῖν, ποσί-ο-ιν = sanscrit *pad-byâm*, *pâti-byâm* (§ 221).

[3] Journal de Kuhn, I, p. 119.

[4] Pour plus de détails, voir mon Système comparatif d'accentuation, § 133.

[5] Sur les formes féminines comme δολόεσσα, voyez § 119.

tána-s ou *sâyán-tana-s* « vespertinus » (de *sâyam* « vespere », littéralement « vesperem »), *sanâ-tána-s* ou *sanâ-tana-s* « sempiternus » (de *sanâ* « toujours »).

En latin, le suffixe correspondant *tinŏ* se trouve dans *crastinu-s*, *diu-tinu-s* (comparez *divâ-tana-s* « diurne », de *divâ* « pendant le jour »), *pris-tinu-s*. Avec allongement, nous avons *tīnŏ*, dans *vesper-tīnu-s*, *matu-tīnu-s*[1]. Les formes comme *hesternus*, *sempiternus*, *æternus* ont inséré devant le *n* un *r* inorganique, à moins qu'elles ne se rattachent à des thèmes *hester*, *sempiter*, *æter* (*æviter*)[2], auxquels serait venu se joindre le suffixe dérivatif *nŏ*. La première explication tire de la vraisemblance des formes *hodiernus*, *nocturnus*, et de quelques autres semblables, qui probablement ont d'abord pris le suffixe *nŏ*, et qui ensuite ont inséré un *r* devant le *n* (comparez *alburnus*, venant de *albu-s*; *lucerna*, de *luceo*).

§ 959. Origine du suffixe *tana*. — Le suffixe secondaire *tya*.

Le suffixe *tana* provient, à ce que je crois, des deux thèmes pronominaux *ta* et *na*. Nous avons en borussien un pronom *tan'-s* (pour *tana-s*) « il », féminin *tennâ* (pour *ta-nâ*) « elle », qui renferme les mêmes éléments.

Nous passons au suffixe त्य *tya*, qui est probablement identique avec le thème démonstratif *tya* (§ 353), lequel se compose également de deux thèmes pronominaux, *ta* et *ya*. Le suffixe *tya* forme des adjectifs paroxytons dérivant d'indéclinables; exemples: *ihá-tya-s* « qui est ici » (venant de *ihá* « ici »), *tatrá-tya-s* « qui est là-bas » (venant de *tátra* « là »). C'est ainsi qu'en latin on a *propi-tin-s*, venant de *prope*. En gothique, nous avons le thème

[1] *Mâtûtinus* suppose un primitif *mâtû*, ablatif adverbial comme *noctû*. Peut-être ce *mâtû* est-il apparenté avec le sanscrit *bâtû* « soleil » (racine *bâ* « briller »). Le *b'* se serait changé en la nasale de même organe, comme probablement aussi dans *mâne*.

[2] Comparez § 293.

framathja (nominatif masculin *framatheis* «alienus, externus»), qui vient de la préposition *fram* «de», soit que *frama* ait été la forme primitive de la préposition, soit que l'*a* du dérivé soit une voyelle de liaison. Le gothique nous présente aussi le thème *ni-thja* (nominatif *nithji-s* «cousin», littéralement «proche»), que je fais venir de la même préposition *ni* «sous», qui a donné en sanscrit *ni-kaṭá-s* «propinquus», *ní-tya-s* «sempiternus».

Je rapporte encore en sanscrit à cette classe de mots : *amấ-tya-s* «conseiller», littéralement «conjunctus», venant de la préposition *amấ* «avec»; et *ápa-tya-m* «descendant, enfant», de la préposition *ápa* «de»[1].

§ 960. Le suffixe secondaire *sya*. — Les mots latins en *ârius*.

Nous avons aussi un suffixe secondaire *sya* (par euphonie *ṣya*), qui n'est autre que le thème démonstratif *sya*, féminin *syâ* (§ 353 et suiv.)[2]. Ce suffixe ne s'est conservé que dans un petit nombre de mots, tels que *manu-ṣyá-s* «homme» (venant de *manú* «le dieu Manu») et *dḗnu-ṣyà* «une vache attachée» (venant de *dḗnú* «vache»)[3].

En supposant que les mots de cette sorte aient été plus nombreux à l'origine, on pourrait rapprocher de *sya* le suffixe latin *riŏ*. Ce suffixe, en latin, est toujours précédé d'un *â*; quant au changement de *s* en *r*, il en a été souvent question. Exemples : *tabell'-â-riu-s, palm'-â-riu-s, arbor-â-riu-s, ær-â-riu-s, tign'-â-riu-s, actu-â-riu-s, contr'-â-riu-s, advers'-â-riu-s, prim'-â-riu-s, secund'-â-riu-s*. Si, au contraire, le *r* de ces formes est primitif,

[1] Dans ce dernier exemple, l'accentuation est différente. Voyez Nâighaṇṭuka, II, 2, et Benfey, Glossaire du Sâma-véda.

[2] Dans le sanscrit classique, le pronom *sya* n'est usité qu'au nominatif singulier. Nous avons vu (§ 194) que très-probablement la désinence génitive *sya* provient de ce thème.

[3] Les grammairiens indiens expliquent ces deux mots par le suffixe *ya*, avec insertion d'un *ṣ*.

on pourra voir dans *riŏ* l'élargissement du suffixe *ri* (= sanscrit रि *ri*, § 941). Il existe effectivement, à côté de *palm'-â-riu-s*, une forme *palm'-â-ri-s*. Dans l'une et l'autre hypothèse, il faut séparer l'*â* du suffixe proprement dit : cet *â* doit s'expliquer comme celui de *princip-â-tu-s*, *sen-â-tu-s*, *sen-â-tor* (§ 955).

§ 961. Le suffixe gothique *arja*.

Entre le suffixe gothique *arja* et le suffixe latin *â-riŏ* il n'existe point de parenté, quelle que soit l'explication qu'on adopte pour ce dernier (§ 960). Comme le gothique ne change point *s* en *r*, il nous faut regarder le *r* de *arja* comme primitif. Ce suffixe forme des noms d'agent, ainsi que des dérivés désignant la personne qui s'occupe de l'objet marqué par le mot fondamental. Comme exemples, nous citerons : *lais-arja* «maître» (*lais-ja* «j'enseigne»), *sôk-arja* «investigateur» (*sôk-ja* «je cherche»), *liuth-arja* «chanteur» (*liuthô* «je chante»), *bôk'-arja* «scribe» (*bôka* «lettre», thème *bôkô*, pluriel *bôkôs* «écrits»), *môt'-arja* «péager» (*môta* «péage, douane»), *vull'-arja* «foulon» (*vulla* «laine»). Les nominatifs sont : *lais-areis*, *sôk-areis*, etc. (§ 135). Comme exemple de nom neutre, nous avons *vang'-arja*, nominatif *vang-ari* «oreiller» (vieux haut-allemand *wanga* «la joue»).

C'est peut-être un hasard que dans les textes gothiques qui nous sont parvenus il n'y ait pas un seul nom d'agent en *arja* venant de la racine d'un verbe fort; dans les autres dialectes germaniques, il ne manque pas de noms de cette sorte. Je citerai en vieux haut-allemand les noms suivants, dont je mets ici le nominatif : *scrib-eri* «scriba», *bēt-eri* «adorator», *halt-âri* «servator», *hělf-âre* «adjutor», *aba-nēm-âri* «susceptor», *sez-ari* «conditor», *troum-sceid-ari* «interpres somnii». Les mots qui suivent sont d'origine nominale : *gart'-eri* «hortulanus», *hunt'-eri* «centurio», *muniz'-eri* «monetarius», *havau'-ari* «figulus», *satal'-ari* «ephippiarius», *wagin'-ari* «rhedarius», *vranhôuôvurt-ari* «Fran-

cofurtensis »[1]. En haut-allemand moderne, cette classe de mots est très-nombreuse. Nous avons des noms d'agent comme *geber* « donateur », *seher* « voyant », *denker* « penseur », *binder* « relieur », *springer* « sauteur », *läufer* « coureur », *trinker* « buveur », *schneider* « tailleur », *streiter* « combattant », *bäcker* « boulanger », *weber* « tisserand », *forscher* « investigateur », *sucher* « chercheur », *dreher* « tourneur », *brauer* « brasseur »; des dénominatifs comme *gärtner* « jardinier », *schreiner* « menuisier », *töpfer* « potier », *ziegler* « tuilier », *wagner* « carrossier », *Frankfurter* « Francfortois », *Mainzer* « Mayençais », *Berliner* « Berlinois ». L'anglais fait : *giver* « donateur », *singer* « chanteur », *killer* « meurtrier », *bringer* « porteur », *seller* « acheteur », *brewer* « brasseur », *glover* « gantier », *gardener* « jardinier », *waggoner* « voiturier ».

Peut-être le gothique *arja* est-il à la fois un élargissement et une mutilation du suffixe sanscrit *târ*, *tṛ* (§ 810); la dentale initiale serait tombée[2] et le suffixe *ja* serait venu se surajouter, comme nous avons vu plus haut *ja* s'adjoindre au suffixe sanscrit *us* (forme forte *vâṅs*), dans *bêr-us-jôs* « parents », littéralement « ayant mis au monde »[3]. La suppression du *t* dans *lais-arja* « maître » (pour *laistarja*) serait à peu près pareille à celle qui a eu lieu dans les mots français *frère* (= *frater*), *père* (= *pater*), *mère* (= *mater*), et dans le suffixe *eur* (= *tor*), qui forme des noms d'agent comme *saureur* (= *salvator*), *porteur*, *vendeur* (= *venditor*). Une fois que la forme *arja*, ainsi que les formes qui y correspondent dans les divers dialectes germaniques furent sorties de *târ*, elles ont très-bien pu s'adapter à des racines et à des thèmes nominaux qui n'avaient jamais possédé le suffixe complet, c'est-à-dire le suffixe commençant par une dentale. Il n'y a jamais eu

[1] Sur la voyelle qui précède le *r*, comme en général sur cette classe de mots, voyez Grimm, Grammaire allemande, II, p. 125 et suiv.

[2] *T*, *th* ou *d* (§ 91, 2).

[3] Voyez § 788, et, sur des élargissements analogues en lithuanien, § 787.

de mot *geb-ter* ou *geb-der*, ce qui n'empêche point qu'on a *geb-er* « donateur »[1].

MOTS COMPOSÉS.

DES COMPOSÉS EN GÉNÉRAL.

§ 962. Verbes unis avec une préposition.

Dans toutes les langues indo-européennes, les verbes ne sont guère unis qu'avec des prépositions. En sanscrit, beaucoup de ces prépositions ont cessé d'être employées hors de composition; mais on les trouve encore à l'état indépendant dans les Védas.

Voici quelques exemples de verbes composés. La forme que nous citons est la troisième personne du singulier; l'accent est toujours sur le préfixe : *áďi-gaććati* « adit », *antár-gaććati* « interit », *ápa-kramati* « abit », *ábi-gaććati* « accedit », *áva-skandati* « descendit », *párâ-vartatê* « redit », *pári-gaććati* « circumit », *prá-dravati* « aufugit », *práti-kramati* « retrogreditur », *práti-bâšatê* « respondet », *práti-padyatê* « advenit », *nís-kramati* « egreditur », *sáñ-gaććati* (par euphonie pour *sám-gaććati*) « convenit ».

Sont formés de même en grec : *ἀποβαίνει*, *ἀμφιβαίνει*, *περιβαίνει*, *προβαίνει*, *προσβαίνει*[2], *συμβαίνει*. En latin : *adit*, *interit*, *abit*, *ambit*, *obit*, *procedit*, *congreditur*.

En vieux haut-allemand : *umbi-cât*, *umbe-gât* « circumit », *untar-gât* « interit ». En gothique : *at-gaugith* « accedit », *af-gangith* « abit », *bi-qvimith* « incidit » (*qvimith* « venit »), *bi-gairdith* « circumnectit », *fra-lêtith* « deserit ».

En lithuanien : *is-eiti* « exit » (*is* = निस् *nis*), *par-eiti* « redit »,

[1] Cependant, il n'est pas impossible qu'il y eût en gothique un thème *gif-tarja*, dont le *f*, provenant d'un ancien *b*, devait redevenir *b* après la perte du *t*; c'est ainsi qu'au prétérit du verbe *giban* nous avons le pluriel *gêbum* à côté du singulier *gaf*, *gaf-t*. On aurait donc obtenu une forme *gibarja*, à laquelle correspondrait l'allemand moderne *geber*.

[2] Πρός pour *προτί* — sanscrit *práti* (§ 1005).

par-nesa « reportat », *pra-nêsa* « profert », *prê-tarauja* « contradicit », *su-maišô* « commiscet ». En ancien slave[1] : обрѣзати *obrêzati* « περιτέμνειν, circumcidere », изидѫ *is-idun* « exibo », пролити *pro-liti* « profundere », приидѫ *pri-idun* « adveniam », приимѫ *pri-imun* « accipio », привєдє *pri-vede* « adduxit », принести *pri-nesti* « afferre », приступити *pri-stup-i-ti* « accedere », пришивати *pri-šiv-a-ti* « assuere », сѫристатиса *sû-ristati-san* « concurrere ».

§ 963. Préposition séparée du verbe, en sanscrit védique, en zend et en allemand.

Dans le dialecte védique, on trouve souvent les prépositions séparées par un ou plusieurs mots du verbe auquel elles appartiennent; mais en ce qui concerne le sens, l'union entre la préposition et le verbe n'en reste pas moins intime. Dans cette phrase : *sám agním indatê nárah* « ignem accendunt viri »[2], *sám* n'a aucune signification par lui-même, il doit être joint à la racine *ind*, avec laquelle il veut dire « allumer », signification que possède aussi *ind* sans la préposition. En zend, le préfixe peut également être séparé du verbe, comme on l'a vu (§ 520) dans cette phrase : *fraca kĕrĕntĕn*, littéralement « proque scindebant ».

De son côté, l'allemand a dissous beaucoup d'anciens composés, de sorte que la préposition autrefois préfixée est placée soit immédiatement après le verbe, soit plus loin encore à la suite de plusieurs mots qui l'en séparent. Mais cette dislocation n'a lieu que pour le verbe proprement dit : elle n'existe pas pour l'infinitif, ni pour les participes, ni, en général, dans la formation des noms. On dit bien, par exemple, *er geht aus* « il sort », *er geht von diesem gesichtspunkte aus* « il part de ce point de vue »; mais il faut dire : *ausgehen* « sortir », *ausgehend* « sortant », *ausgang* « sortie ». En outre, après le pronom relatif et la

[1] Voyez Dobrowsky, *Institutiones*, p. 401 et suiv.

[2] Voyez Rosen, *Rig-vedæ specimen*, p. 20.

plupart des conjonctions, les prépositions restent préfixes; ainsi l'on dit : *welcher ausgeht* «lequel sort», *wenn er ausgeht* «s'il sort», *dass er ausgehe* «qu'il sorte». La séparation est également interdite pour les prépositions dont la valeur n'est plus clairement sentie, ainsi que pour celles qui n'ont point à côté d'elles une préposition contraire, comme, par exemple, *ein* «dans» est le contraire de *aus* «hors», *vor* «devant» celui de *nach* «après», et *an* «vers» celui de *ab* «de». Enfin, il y a toujours union quand la signification verbale a complétement pris le dessus sur la signification prépositionnelle, ou quand les deux sens se sont fondus ensemble d'une manière intime. On dit, par exemple, *er begreift* «il comprend», *er beweist* «il démontre», *er vergeht* «il passe», *er verbleibt* «il reste», *er zerstört* «il détruit», *er zerspringt* «il éclate», *er umgeht* «il élude», *er umringt* «il entoure», *er übersetzt* «il traduit», *er überspringt* «il omet». Pour nous résumer, les seules prépositions qui, en allemand, aient la force nécessaire pour se séparer du verbe sont celles qui reçoivent l'accent et dont la signification est clairement comprise. Au contraire, dans le sanscrit védique et en zend, on peut séparer même les prépositions dont le sens s'est complétement perdu dans celui du verbe.

§ 964. Verbes composés avec une autre sorte de mot qu'une préposition.

En sanscrit, les verbes unis à d'autres sortes de mots que des prépositions sont fort peu nombreux [1]; encore sont-ce principalement des gérondifs en *ya* et des participes passés en *ta*. On peut citer, par exemple, *kuṇḍalî-kṛta* «annulus factus», *êkî-bûta* «unus factus». Nous n'avons pas besoin, pour expliquer ces formes, de supposer des verbes composés *kuṇḍalî-karômi*, *êkî-bavâmi;* il est plus probable que ce sont les participes *kṛta* et

[1] Voyez Abrégé de la grammaire sanscrite, 2ᵉ édition, § 585.

bûta qui, comme mots déjà tout formés, sont entrés en composition avec *kuṇḍala* et *êka*.

En grec, les verbes composés avec d'autres éléments que des prépositions dérivent généralement de noms composés : ainsi *τοχογλυφέω* vient de *τοχογλύφο-ς* [1].

Il en est de même, en vieux haut-allemand, pour les verbes composés comme *hanta-slagô* «j'applaudis» (de *hanta-slag* «applaudissement»), *rât-slagô* «consulo» (de *rât-slag* «consilium»). Nous avons de même en haut-allemand moderne : *ich wetteifere* «je rivalise» (de *wett-eifer* «émulation»), *ich hofmeistere* «je fais le gouverneur» (de *hof-meister* «gouverneur»), *ich brandschatze* «je mets à contribution» (d'un ancien substantif *brandschatz* «contribution de guerre»)[2]. En gothique, *veit-vôdja* «je témoigne» vient de *veit-vôd'-s* «témoin», et *filu-vaurdja* «je bavarde» doit être rapporté ou bien au thème substantif *filu-vaurdein* «bavardage» (nominatif *filu-vaurdei*), ou, avec celui-ci, à un thème adjectif *filuvaurda* «bavard».

Au contraire, le latin forme des composés verbaux par la réunion immédiate du verbe avec un substantif, un adjectif ou un adverbe. Tels sont : *signi-fico, ædi-fico, anim'-adverto, nuncupo*[3], *tali-pedo, magni-fico, æqui-paro, bene-dico, male-dico.*

En grec, le participe *δακρυχέων* pourrait faire supposer un verbe perdu *δακρυχέω*. L'adverbe *νουνεχόντως* conduirait de même à un participe *νουνέχων*, et celui-ci à un verbe *νουνέχω*. L'accusatif *νοῦν*, dans *νουνεχόντως*, rappelle l'accusatif dans les composés sanscrits tels que *arin-damá-s* «qui dompte l'ennemi» (§ 914), et dans le zend *drujĕm-vanô* «tuant la druǵ» (§ 920). Quant à *δακρυχέων*, Buttmann explique aussi *δάκρυ* comme un accusatif[4];

[1] Voyez Buttmann, Grammaire grecque développée, § 121, 3.

[2] Voyez Grimm, Grammaire allemande, II, p. 583 et suiv.

[3] Comparez *oc-cupo* et voyez § 7.

[4] Grammaire grecque développée, § 121, remarque 1.

mais cela n'est point nécessaire, puisque *δάκρυ* peut aussi bien être le thème que l'accusatif ou le nominatif. Comparez les composés sanscrits tels que *madu-lih* «abeille» (littéralement «léchant le miel»).

§ 965. Composés comme *δεισιδαίμων*, *φυγόμαχος*, *ἀρχέπολις*. — De la voyelle finale du premier membre dans les composés latins.

Buttmann admet qu'il existe en grec des composés dont le premier membre est un verbe : le plus souvent, ce verbe se terminerait par *σι*, mais l'*ι*, comme voyelle de liaison, pourrait aussi être élidé. Tels seraient : *δεισιδαίμων*, *ἐγερσίχορος*, *τρεψίχρως*, *δαμασίβροτος*, *φυξάνωρ*, *παυσάνεμος*, *ῥίψασπις*, *πλήξιππος*[1]. Il m'est impossible d'accepter cette explication. Si toutefois les composés en question contenaient effectivement un verbe, il faudrait déterminer à quelle partie du verbe, à quel temps, à quel nombre et à quelle personne ces formes en *σι* ou en *σ'* appartiennent. Pour ma part, étant admise l'hypothèse que ce sont des verbes, j'y verrais des troisièmes personnes du singulier d'un ancien présent de l'indicatif; en effet, la troisième personne *σι* ou *τι* appartenait dans le principe à tous les verbes (§ 456). *Δεισιδαίμων* signifierait alors proprement «il craint les dieux», et il se trouverait sur la même ligne que les composés français tels que *tire-botte*, *tire-bouchon*, *porte-mouchettes*, *porte-manteau*, *porte-feuille*, *gratte-brosse*. Mais j'aime mieux, avec Pott[2], voir dans la première partie de *ἐρυσίχθων* et des composés analogues un thème de substantif abstrait en *σι* (pour *τι*, § 842). Ces substantifs ont sans doute été plus nombreux à l'origine qu'ils ne le sont dans le grec tel qu'il nous est parvenu, et il n'est pas nécessaire que tous les noms abstraits qu'on trouve dans les

[1] Grammaire grecque développée, § 120, remarque 6.
[2] Recherches étymologiques, 1re édition, I, p. 90.

composés de cette sorte se soient également conservés hors de composition [1].

Il n'est pas nécessaire non plus que le mot abstrait renfermé dans le composé soit exactement semblable au mot employé à l'état simple. G. Curtius fait observer [2] que la première partie de *σΊησί-χορος* n'est pas d'accord avec *σΊᾰσι-ς*, ni celle de *προδωσ'-έταιρο-* avec *πρόδοσι-ς*. Mais des formes comme *δῶσις*, *σΊῆσις* ou *σΊᾶσις* sont régulières, puisque la voyelle radicale de *δίδωμι*, *ἵσΊημι* est longue [3]. Il est donc possible que ces composés nous aient conservé la forme la plus ancienne. On pourrait encore supposer que la voyelle longue a été rétablie pour donner plus de relief au premier membre du composé; c'est ainsi que nous avons vu ailleurs les composés comme *ἀνήκουσΊος* allonger la voyelle du dernier membre, ce qui n'empêche pas que dans *ἀνήκου-σΊος* on ne reconnaisse le simple *ἀκουσΊός* [4]. Je rappelle aussi l'allongement que subit devant le suffixe *ιο* [5] la voyelle radicale de certains noms abstraits en *σι*, quand ils proviennent d'une racine terminée par une voyelle; on a, par exemple, *σΊήσ'-ιο-ς* à côté de *ἐπισΊᾰ-σι-ς*, *λύσ'-ιο-ς* à côté de *λῠ-σι-ς* (en sanscrit *lû* « couper ») : cet *ῡ* de *λύσιος* répond bien à celui de *λῡσί-πονος*, *λῡσί-ποθο-ς*.

Si l'on voit, conformément à notre explication, des noms abstraits en *σι* dans le premier membre des mots comme *δεισι-δαίμων*, *ἐγερσίχορος*, il faudra ranger ces mots parmi les com-

[1] Devant une voyelle, l'*ι* est supprimé. Il l'est même devant une consonne dans *Φερέσϐιος*, *Φερεσσάκης*. Le substantif abstrait *φέρ-ε-σι-ς*, dont il n'existe pas d'exemples, est formé comme *γέν-ε-σι-ς*, *νέμ-ε-σι-ς* (§ 847).

[2] *De nominum græcorum formatione*, p. 18.

[3] Cette voyelle s'abrége devant les désinences pesantes (§ 480) et devant la plupart des suffixes formatifs.

[4] Voyez § 911, Remarque.

[5] En sanscrit, *ya* (§ 899).

posés possessifs [1] et admettre qu'il y a eu renversement des deux termes. Il y a une transposition pareille dans certains composés védiques comme *mandayát-saka-s* « réjouissant ses amis », *kšayád-vîra-s* « gouvernant les hommes », *taráḍ-dvêša-s* « battant les ennemis » [2]; dans ces mots, le premier membre, qui est un participe présent à forme faible, devrait se trouver à la fin, puisque la personne exprimée par le participe présent devrait être sujette, dans la phrase, au changement des relations casuelles, tandis que le mot régi par le participe continue, si l'on ne consulte que le sens, à exprimer la relation accusative. De même, au lieu du grec *λυσί-πονος* « qui soulage la peine », littéralement « [ayant] le soulagement de la peine », on devrait dire *πονο-λυσις*, puisque la relation où est placé le mot *πόνος* n'est soumise à aucun changement.

Il y a également transposition dans les composés tels que *φυγόμαχος*, *φυγόπολις*, *λιπομήτωρ*, *λιπόναυς*, *λειπόγαμος*, *φιλόβοτρυς*, *φιλόγαμος*. Comme l'adjectif qui forme le premier membre a presque toujours le sens d'un participe présent, on peut rapprocher ces composés du précité *taráḍ-dvêša-s* « superans inimicos ». Le suffixe formatif de *φυγο-*, *λιπο-* est le même que nous avons vu plus haut à la fin des composés tels que *ἱππόδαμος* (§ 914). Dans *ἀρχέπολις*, *δακέθυμος*, *φερέπονος*, l'*ε* est sans doute l'amincissement d'un *ο*, comme cela a eu lieu aussi au vocatif (§ 204) : conséquemment, *ἀρχε*, dans *ἀρχέπολις*, est le même mot qui termine *πολίαρχο-ς*, et il a subi la même alté-

[1] *Δεισιδαίμων* signifiera « [ayant] la crainte des dieux », *ἐγερσίχορος* « [qui produit] l'excitation des chœurs ». Voyez § 976 et suiv. — Tr.

[2] Rosen, Rig-vêda-sanhitâ, hymne VI, 6. On trouve aussi en zend des composés de cette espèce, par exemple [illegible] *frâdaḍ-vîra* « créant des hommes ». Le composé [illegible] *frâdaḍ-vîspaim-hujâiti* « créant tout bien-être » mérite une mention spéciale : l'adjectif *vîspaim* se trouve au cas régi par le participe, tandis que le substantif prend le cas exigé par sa construction dans la phrase, c'est-à-dire, à l'endroit que nous avons en vue, le datif. Voyez Burnouf, *Yaçna*, p. 262.

ration que le vocatif ἀρχέ[1]. On peut remarquer que les adjectifs ainsi placés en tête d'un composé aiment en outre à alléger la voyelle de leur syllabe radicale; on a, par exemple, φερε dans φερεσ7άφυλο-ς, mais φορο- dans σ7αφυλόφορο-ς. Dans τερπι-κέραυνος, ἀρχι-κέραυνος, ἀρχι-θάλασσος, ἀρχί-ζωος, etc. l'ι pourrait bien n'être aussi que l'affaiblissement d'un ο = sanscrit *a*, latin *ŏ*; il correspondrait, par conséquent, à l'*i* des composés latins comme *cœli-cola*.

Le latin affaiblit le plus qu'il peut la voyelle finale du premier membre de ses composés. On a *cœli-cola* (pour *cœlŏ-cola*), *lani-ger* (pour *lana-ger*), *fructi-fer* (pour *fructu-fer*), *mani-pulus* (pour *manu-pulus*)[2]. Dans *albŏ-galerus*, *albŏ-gilvus*, *merŏ-bibus*, la voyelle finale du thème s'est conservée sous la forme *ŏ*, dans *locu-ples* (par allongement *locû-ples*) sous la forme *u*[3]. Devant les voyelles, la voyelle finale du premier membre est supprimée: *un'-animis*, *flex'-animus*. Quelquefois la suppression a lieu aussi devant les consonnes, notamment dans *nau-fragus* (pour *navi-fragus*), *au-spex* (pour *avi-spex*), *vin'-demia* (pour *vini-demia* ou *vinŏ-demia*), *puer'-pera* (pour *pueri-pera* ou *puerŏ-pera*), *mal-luriæ* (avec assimilation pour *mani-luriæ*, venant lui-même de *manu-luriæ*).

§ 966. Forme prise par le premier membre dans les composés sanscrits.

En sanscrit, sauf quelques anomalies, le premier membre du composé se présente sous la forme du thème[4]. La lettre finale est soumise aux mêmes règles d'euphonie qui ont cours, hors de composition, pour les lettres initiales et finales de deux mots

[1] On a vu (§ 204) que le vocatif est dénué de flexion.

[2] Voyez §§ 6, 244 et 826. Comparez Vocalisme, p. 132 et suiv.

[3] L'*ŏ* (= un ancien *a*) est resté dans la flexion du datif et de l'ablatif singuliers, du génitif et de l'accusatif pluriels. Il s'est altéré en *ŭ* à l'accusatif singulier.

[4] Ce premier membre peut lui-même être un mot composé, et le second membre également.

contigus. Je fais suivre quelques exemples appartenant à la classe des composés de dépendance (§ 985) : *lôka-pâlá-s* « mundi custos », *darâ-dará-s* « terram ferens », *mati-bramá-s* « mentis error », *vîriṇî-tîrá-s* « fluminis Vîriṇî littus », *madu-pá-s* « apis » (littéralement « mel bibens »), *bû-dará-s* « mons » (littéralement « terram ferens »), *pitṛ-brâtâ* « patris frater »[1]. *gô-dúk* (thème *gô-dúh*) « bubulcus » (littéralement « vaccas mulgens »), *nâu-sṭá-s* « in navi stans »[2], *marud-gaṇá-s* (par euphonie pour *marut-gaṇá-s*) « ventorum turba », *râǵa-putrá-s*[3] « regis filius », *nabas-talá-m* « aeris spatium ».

§ 967. Jonction des deux termes du composé. — Addition d'une voyelle de liaison, en grec et en latin.

Le sanscrit n'emploie aucune voyelle de liaison pour faciliter la jonction des deux membres du composé. C'est par suite d'un amollissement que le grec et le latin sont devenus incapables de joindre, à l'intérieur d'un composé, un premier terme finissant par une consonne à un second commençant par une consonne. Sauf pour un petit nombre de mots, le grec et le latin insèrent en pareil cas une voyelle de liaison, ou, ce qui revient au même, ils élargissent le premier terme par l'addition d'une voyelle. Le grec se sert ordinairement de l'*ο*, quelquefois de l'*ι*; le latin prend toujours sa voyelle la plus légère, savoir l'i.

Il n'y a que le *σ* qui, en grec, se soit préservé assez souvent de cette addition inorganique. On a, par exemple, *σακες-φόρος*[4], *τελες-φόρος*, *σακέσ-παλος*, *ὀρεσ-κῷος*, *ἐπεσ-βόλος*, *μυσ-κέλενδρον*[5],

[1] Voyez § 144.

[2] *Diluvium*, vers 32.

[3] Pour *râǵan-* (§ 139, 1).

[4] Voyez § 128.

[5] Le *σ* de ce composé n'est pas une addition euphonique : il appartient au thème. Le génitif *μυ-ός* est donc pour *μυσ-ός*, comme *μένεος* pour *μένεσος*. C'est ce qui ressort à la fois du latin *mûs*, *mûr-is* (pour *mûs-is*) et du sanscrit *mûś-á-s* « souris »,

φως-φόρος (pour φωτ-φόρος, § 152). Il y a aussi le ν des thèmes μελαν et παντ (ce dernier sans son τ) qui se trouve, dans quelques composés, devant une consonne; le ν se règle alors sur la lettre suivante, comme fait en sanscrit le *m* final. On a, par exemple, μελάγχολος, μελάμπεπλος, μελάνδετος; πάγκακος, παγχάλκεος, παμβασιλεύς, παμμῆτις, πανδαμάτωρ, παντελής. Mais, d'un autre côté, nous trouvons, avec la voyelle de liaison ο, μελανόφρων, παντογόνος, etc. Parmi les thèmes en ρ, le monosyllabe πυρ s'abstient, dans quelques composés, de la voyelle de liaison; ainsi l'on a πυρβόλος à côté de πυρόβολος.

Devant les voyelles, les thèmes monosyllabiques ποδ, παιδ, κυν s'emploient sans l'intermédiaire d'un ο : ποδ-αλγής, ποδ-ένδυτος, ποδ-ήνεμος[1], παιδ-αγωγός, παιδ-εραστής, κυν-αγωγός, κυν-αλώπηξ, κυν-όδους. De même φωτ dans quelques composés comme φωτ-αγωγός, et le thème polysyllabique κορυθ dans κορυθ-άϊξ, κορυθ-αίολος.

La voyelle de liaison ο, qui avait d'abord son siége après les thèmes terminés par une consonne, s'est ensuite étendue aux thèmes à voyelle de la troisième déclinaison. Tandis que πολί-πορθος, μαντι-πόλος, μεθυ-πλήξ, γηρυ-γόνος, βου-τρόφος, ναύ-σταθμος suivent fidèlement l'analogie de *mati-bramá-s*, *madu-pá-s*, *gô-dúk*, *nâu-stá-s* (§ 966), les formes comme φυσι-ο-λόγο-ς, ἰχθυ-ο-φάγο-ς, βο(F)-ο-τρόφο-ς, νη(F)-ο-φόρο-ς n'ont, au contraire, point d'analogues en sanscrit et dans les autres langues congénères.

Mais dans les mots comme λογοποιός, il nous est impossible

dont la racine est *mûś* «voler» (voyez mon Glossaire sanscrit). Remarquez aussi en latin les composés *mus-cipula* et *mus-cerda*, qui ont également conservé l'ancien *s* sans addition d'une voyelle de liaison. En général, je ne puis admettre qu'il existe dans les composés grecs un σ euphonique ou formatif, comme le croit Buttmann (Grammaire grecque développée, § 120, remarque 11).

[1] Avec renversement des deux termes. Comparez § 965.

de voir ni une désinence casuelle, ni une voyelle de liaison[1]; *λογο* est pour nous le thème à l'état nu. Je rapproche *νε(F)ο*, dans *νε(F)ό-μηνν* « nouvelle lune », du sanscrit *nava* dans *nava-dalá-m* « jeune feuille », et du slave *novo* dans новоградъ *novo-gradŭ* « nouvelle ville » (§ 257). Je ne puis non plus voir une voyelle de liaison dans l'*o* des mots comme *ῥιζο-τόμος*, *ἡμερο-δρόμος*, *δικο-γράφος*; cet *o* (= sanscrit *a*) est l'affaiblissement ou l'abréviation de l'*ᾱ* ou de l'*η* de la première déclinaison (= sanscrit *â*)[2]. Une abréviation pareille a lieu en sanscrit dans les composés comme *priya-bâryâ* « chère épouse », où le thème féminin *priyâ* est devenu semblable au thème masculin-neutre *priya*.

§ 968. De la voyelle finale du premier terme, en slave. — Modifications diverses subies par le premier terme, en grec.

Le slave présente cette ressemblance remarquable avec le grec qu'il affaiblit, au commencement des composés, son féminin *a* (= sanscrit *â*[3]) en *o* (= sanscrit *a*, grec *o*[4]). On a, par exemple, водоносъ *vodo-nosŭ* « hydria » (littéralement « portant l'eau »), pour *voda-nosŭ*.

Cependant, le grec souffre aussi des voyelles longues à la fin du premier membre de ses composés : ainsi *σκιᾱ-γράφο-ς*, *νικη-φόρο-ς* ressemblent aux composés sanscrits comme *čâyâ-karâ-s* « porteur de parasol » (littéralement « faiseur d'ombre »). *Γεω-γράφο-ς* a commencé par changer *γέα* en *γεο*, puis il a de nouveau allongé la voyelle; *νεη-γενής*, *λαμπαδ-η-φόρος* ont *η* (= *â*) au lieu de *o* (= *ă*), ce qui est l'inverse de ce que nous avons vu pour *δικο-γράφος* (§ 967).

[1] Buttmann, § 120, 4.
[2] Voyez §§ 4 et 118.
[3] Voyez § 92[a].
[4] Voyez § 257.

Les formes comme *αἰγ-ί-πους*, *νυκτ-ί-βιος* (= *νυκτ-ό-βιος*) peuvent être comparées aux formes latines comme *noct-i-color*. Je vois aussi une voyelle de liaison dans les composés comme *μελεσ-ί-πτερο-ς* «cigale»[1], dont on peut rapprocher les composés latins tels que *fœder-i-fragus*. Dans *ὀρειβάτης*, la diphthongue *ει* s'explique par la chute du *σ*, tandis que dans les noms latins *opifex*, *munificus*, *vulnificus* (pour *oper-i-fex*, etc.)[2], non-seulement le *r*, qui représente le *σ* grec, mais encore la voyelle précédente paraissent avoir été supprimés[3]. On peut de même expliquer *horr-i-ficus*, *terr-i-ficus* comme des mutilations pour *horrôr-i-ficus*, *terrôr-i-ficus* (comparez *sopôr-i-fer*, *honôr-i-ficus*).

Nous avons vu qu'en latin la voyelle finale du premier membre s'affaiblissait presque toujours en i : en grec, outre les précités *ἀρχι* et *τερπι*, citons encore *ἀργι* dans *ἀργί-πους*, *ἀργι-όδους*; *χαλκι* dans *χαλκί-ναος*, *χαλκί-οικος*; *μυρι* dans *μυρί-πνοος*, et *φοξι* dans *φοξί-χειλος*.

§ 969. Le premier terme des composés gothiques.

Le gothique n'emploie jamais de voyelle de liaison dans ses composés. Il n'en a pas besoin, parce qu'il a peu de thèmes finissant par une consonne.

Les thèmes en *n*, qui sont les plus nombreux, suppriment, comme en sanscrit (§ 139), leur *n* au commencement d'un composé. On a, par exemple, *smakka-bagms* «figuier», au lieu de *smakkan-bagms*[4]; *auga-daurô* «fenêtre» (littéralement «ocu-

[1] Littéralement «ayant des ailes de chaut». Voyez § 128. Buttmann explique ces composés autrement (Grammaire grecque, § 120, remarque 11).

[2] Comparez *fœder-i-fragus*.

[3] Nous avons donné plus haut pour *opifex* une explication quelque peu différente (§ 922).

[4] Thème *smakkan* «figue», nominatif *smakka*.

lorum porta »), au lieu de *augan-daurô*[1], comme plus haut nous avons eu en sanscrit *râǵa-putrá-s*, au lieu de *râǵan-putrá-s*[2].

Les thèmes en *r* évitent la rencontre désagréable avec une autre consonne en opérant la métathèse : ainsi *brôthra-lubô* ou *brôthru-lubô* « amour fraternel ». *Fidur* « quatre » (= sanscrit *ćatur*[3]) supporte au contraire la combinaison avec *dôgs* « jour » (§ 911); de là *fidur-dôgs* « qui dure quatre jours ».

Comme les thèmes gothiques en *a* et en *i* suppriment leur voyelle au nominatif et à l'accusatif singuliers, ils ont l'air d'être terminés par une consonne, de sorte que quand l'*a* ou l'*i* reparaît en composition, on est tenté de le prendre pour une voyelle euphonique. Mais je ne puis pas plus admettre une voyelle de liaison pour ces noms germaniques que pour les noms grecs et latins de la première et de la seconde déclinaison[4]. Je rapporte

[1] On a de même en latin *homi-cida*, *sangui-suga* (pour *homin-i-cida*, *sanguin-i-suga*). En grec, le τ du suffixe *ματ* (pour *μαν*, § 801) est souvent supprimé; d'ordinaire, l'α précédent s'affaiblit alors en ο (exemple : *σπερμο-φόρος*, pour *σπερματ-ο-φόρος*). Le thème *ονοματ*, au contraire, garde son α dans les composés comme *ὀνομά-κλυτος* : ce dernier mot, transporté en sanscrit, ferait *nâma-śrutá-s*. Le latin garde le *n* de *nomen*, sans y ajouter une voyelle de liaison, dans *nomenclator*.

[2] Au point de vue de la grammaire gothique, le nominatif-accusatif neutre *augô* (§ 141) ne nous autorise pas à admettre un thème *augôn* (Grammaire gothique de Von der Gabelentz et Löbe, p. 129); aussi ne peut-il être question pour cet exemple d'une abréviation de la syllabe finale. Une abréviation de ce genre a lieu toutefois pour les thèmes féminins inorganiques en *ôn* et en *ein* (§ 142). Ainsi l'on a *qvina-kunds* « de sexe féminin », *mari-saivs* « lac » (littéralement « mer-lac »), venant des thèmes *qvinôn*, *marein* (nominatif *qvinô*, *marei*).

[3] C'est le thème des cas faibles et la forme usitée en tête des composés.

[4] J'ai combattu l'opinion de Grimm sur ce sujet dans ma recension de sa Grammaire allemande (Annales de critique scientifique, 1827, p. 758. Vocalisme, p. 132). Déjà dans cet article, je nie absolument l'existence d'une voyelle de liaison pour les langues germaniques, et je restreins, pour le latin, l'insertion de cette voyelle au cas où le premier membre du composé finit par une consonne (*honôr-i-ficus*). En grec, la voyelle de liaison s'est peu à peu étendue à la troisième déclinaison presque tout entière; mais elle est restée étrangère à la première et à la seconde, qui n'en ont pas besoin.

au thème l'*a* de *guda-faurhts* «qui craint Dieu», *veina-gards* «vignoble», ainsi que l'*i* de *gasti-gôds* «hospitalier», *gabaurdi-vaurd* «registre de naissances»; ces composés sont formés comme en sanscrit *lôka-pâlá-s*, *mati-bramá-s* (§ 966). De même, dans la troisième déclinaison de Grimm, les composés comme *fôtu-bandi* «compedes», *handu-vaurhts* «fait à la main» répondent aux composés comme *madu-pá-s* en sanscrit, μεθυ-πλήξ en grec. Les thèmes en *ô* (= *â*, § 118) abrégent cette voyelle en *a* : de là une ressemblance fortuite avec le nominatif-accusatif. Ainsi l'on a *airtha-kunds* «terrestre» (littéralement «ayant une race terrestre») en regard des composés comme *ďarâ-ďará-s* en sanscrit, γεο-φόρο-ς, γεο-ειδής en grec.

L'*a* primitivement bref des thèmes masculins et neutres est quelquefois supprimé en tête d'un composé, notamment dans *thiudan'-gardi* «regis domus» (pour *thiudana-gardi*), *guth'-blôstreis* «Dei cultores» (pour *guda-blôstreis*), *gud'-hus* «Dei domus», *hals'-anga* «collum» (littéralement «colli cervix»), *thiu-magus* «famulus» (littéralement «famulus puer», pour *thiva-magus*), *sigis'-laun* «victoriæ præmium», *gut'-thiuda* «Gothorum populus», *midjun'-gards* «terræ orbis»[1], *vein'-drunkja* «vini potor». Il faut y joindre quelques composés dont le premier membre est un adjectif ou un pronom, comme *hauh'-hairts* «orgueilleux» (littéralement «ayant le cœur haut»), *laus-handus* «ayant les mains vides», *anthar'-leiks* «différent» (littéralement «pareil à un autre»). Avec *vein'-drunkja* s'accorde, en ce qui concerne la suppression de la voyelle finale du premier membre, le latin *vin'-demia* (§ 965).

[1] Comme le premier membre n'est pas employé hors de composition, il est impossible de dire si c'est *midjuna*. Je rapprocherais *midjuna*, ainsi que le thème féminin *midumi* (nominatif *midums*), du sanscrit *maďyama* «medius»; en sanscrit, la terre a entre autres noms celui de *maďyama-lôká-s* et de *maďya-lôká-s*, c'est-à-dire littéralement «le monde intermédiaire [entre le ciel et les enfers]».

Les thèmes substantifs en *ja*[1] qui ont devant *ja* une syllabe longue ou plus d'une syllabe suppriment l'*a* et vocalisent le *j* en *i* (§ 135); exemples : *andi-laus* «sans fin» (pour *andja-laus*), *arbi-numja* «héritier, preneur d'héritage» (pour *arbja-numja*). Mais on a *frathja-marseins* «trouble d'esprit» (du neutre *frathja*, nominatif *frathi*[2]), *vadja-bôkôs*[3] «lettre de gage» (du neutre *vadja*, nominatif *vadi*). Le substantif féminin *thusundjô* contracte également sa syllabe finale en *i*, dans le composé *thusundi-faths* «χιλίαρχος»; il est probable que cette contraction est due à la fois au nombre des syllabes et à la pénultième qui est longue par position.

Les thèmes adjectifs en *ja*, même quand la syllabe pénultième est longue, n'opèrent point de contraction : ainsi l'on a *hrainja-hairts* «ayant un cœur pur». Je ne connais pas d'autre exemple de cette sorte, car dans *midja-sveipeins* «déluge», littéralement «inondation de la terre», *midja*, quoique identique avec le thème adjectif *midja*, est pris substantivement[4]. Le thème pronominal *alja* (= sanscrit *anyá* «alius»), dans *alja-kuns* «étranger», répond au grec ἀλλο dans ἀλλο-γενής.

§ 970. Le premier terme des composés, en vieux haut-allemand et en lithuanien.

De même qu'en gothique, il y a en vieux haut-allemand un assez grand nombre de thèmes masculins-neutres de la première déclinaison forte qui ont conservé leur voyelle finale, soit sous la forme *a*, soit sous la forme affaiblie *o* ou *e*. Exemples : *taga-rod* «aurore, lumière du jour», *tage-lôn* «salaire de la journée»,

[1] Seconde déclinaison de Grimm.

[2] Voyez § 153.

[3] Nominatif pluriel.

[4] Au contraire, le sanscrit *mádya*, dans l'exemple précité *madya-lôká-s* «terre» (littéralement «monde intermédiaire»), est un adjectif.

taga-sterno ou *tage-sterno* «Lucifer, étoile du jour», *spila-hûs*, *spilo-hûs*, *spile-hûs* «maison de jeu», *grape-hûs* (nom de lieu, littéralement «maison des tombeaux»).

Certains thèmes en *i* ont également conservé cette voyelle, ou l'ont affaiblie en *e* : *steti-got* «loci genius», *prûti-chamara*, *briute-chamara* «chambre nuptiale», *prûti-gëba* «présent de noce», *brûti-gomo* «fiancé» (littéralement «nuptiarum vir»).

En lithuanien, les thèmes polysyllabiques[1], tant substantifs qu'adjectifs, rejettent leur voyelle finale, ainsi que la syllabe *ia*, *ja*[2], quand ils se trouvent en tête d'un composé. Exemples : *wyn'-kalnis* «vignoble» (*wyna-s* «vin»), *wyn'-médis* «cep de vigne», *dyw'-darys* «thaumaturge» (*dywa-s* «miracle»), *krau-leidys* «qui opère une saignée» (*krauja-s* «sang»[3]), *grēk'-twanis* «déluge»[4], *auks'-kalys* ou *auksa-kalys* «orfévre» (*auksa-s* «or»), *barzd'-skuttis* ou *barzda-skuttis* «rasoir» (*barzdà*, féminin, «barbe»). *did'-burnis* «qui a une grande bouche, vantard» (*didi-s* «grand», thème *didia*, par euphonie *didźia*), *did'-galwys* «qui a une grosse tête», *wēn'-rágis* «unicorne» (*wēna-s* «un»), *saw'-redus* «entêté, qui suit son propre jugement» (*sawa-s* «suus»).

§ 971. Flexion casuelle conservée par le premier membre d'un composé.

Le zend, comme on l'a déjà fait remarquer, met le premier membre de ses composés au nominatif, au lieu de le présenter sous la forme nue du thème. En ancien perse, j'ai attiré l'attention sur un usage analogue[5]. On ne saurait donc s'étonner si,

[1] Il faut excepter les mots en *unka-s* (§ 916), qui ne sont plus clairement sentis comme composés.

[2] Nominatif *i-s*, *ji-s* (§ 135).

[3] Identique au sanscrit *kravya* «chair».

[4] *Grēka-s* «péché», *twana-s* «flot». C'est la traduction de l'allemand *sundfluth* ; mais cette dernière expression provient, comme on sait, d'une erreur ; la forme primitive, en vieux haut-allemand, est *sin-fluot*, *sin-flût* «grand flot».

[5] Bulletin mensuel de l'Académie de Berlin, mars 1848, p. 135.

dans les langues de l'Europe, il se trouve des exemples isolés où le nominatif singulier prend la place du thème. Je n'hésite pas à expliquer comme un nominatif le *θεος* de *θεόσ-δοτος* (Hésiode)[1], qu'on peut rapprocher du zend *daivô* (pour *daivas*, § 56[b]) dans *daivô-dâta* «créé par les daivas»[2]. Dans *θέσφατος* et dans les autres composés commençant par *θες*, on reconnaît aisément une contraction pour *θεος*. Peut-être les composés comme *ναυσιβάτης* (= *ναυβάτης*), *Ναυσίθοος*, *Ναυσιθόη*, *Ναυσιμέδων* contiennent-ils le nominatif *ναυς* suivi d'un *ι* comme voyelle de liaison (§ 968). Sinon, l'explication que je préfère, c'est de considérer *ναυσι* comme un dérivé formé de *ναυ* (= sanscrit *nâu*) par le moyen du suffixe *σι* (pour *τι*); ce dérivé a pu sortir de l'usage comme mot simple et se conserver en composition. Je suis moins disposé à croire que *ναυσι* soit ici le datif pluriel de *ναῦς*, et ce qui me paraît le moins vraisemblable, c'est que le *σ* soit une lettre euphonique.

Je vois un génitif dans le premier membre du gothique *baurgs-vaddjus* «urbis murus»; en effet, ce mot irrégulier, qui fait *baurgs* au génitif comme au nominatif, exprime ici la relation du génitif. Le grec nous présente un véritable génitif, mais que Buttmann ne veut pas reconnaître[3], dans le composé *νεώσοικοι*; cependant, il ne doit pas plus nous étonner que *schiffshäuser* en allemand. Enfin, je ne puis m'empêcher de voir un génitif dans la première partie de *οὐδενόσ-ωρος*.

[1] Buttmann présente une autre explication (§ 120, remarque 11).

[2] Le zend *dâta* ne vient pas de दा *dâ* «donner», mais de धा *dâ* «poser, faire».

[3] Grammaire grecque développée, § 120, remarque 11

PREMIERE CLASSE.

COMPOSÉS COPULATIFS, APPELÉS *DVANDVA* [1].

§ 972. Division des composés sanscrits en six classes. — Composés dvandvas, en sanscrit et en zend.

Vôpadêva partage les composés en six classes, que nous examinerons successivement dans l'ordre où elles se suivent chez ce grammairien.

La première classe comprend les composés par coordination ou dvandvas : deux ou plusieurs substantifs expriment la même relation casuelle et supposent entre eux la conjonction «et». On distingue deux sortes de composés de cette classe [2] : la première laisse au dernier terme le genre qui lui appartient hors de composition, et le met soit au duel (s'il n'y a que deux substantifs dont chacun, pris isolément, représente un singulier), soit au pluriel (s'il y a plus de deux substantifs, ou si l'un des deux représente un pluriel). L'accent est ordinairement sur la syllabe finale du dernier thème. Exemple : *sûrya-ćandramásâu* «le soleil et la lune». Toutefois, dans les Védas, il arrive très-fréquemment que chacun des deux mots réunis en dvandva garde l'accent qui lui appartient hors de composition.

Dans le dialecte védique, souvent l'un et l'autre terme du dvandva sont au duel. Du moins, je crois devoir expliquer ainsi, et non par un allongement purement phonétique, les composés comme *agnî́-śômâu* «Agni et Sôma», *índrâ-váruṇâu* «Indra et Varuṇa», *mitrấ-váruṇâu* «Mitra et Varuṇa», *índrâ-víṣṇû* «Indra et Vis'ṇu». Je regarde aussi l'*â* final de *dyấvâ*, dans *dyấvâ-pṛtivî́* «le ciel et la terre», comme une désinence du duel védique, la-

[1] La dénomination sanscrite *dvandva-m* «paire» est une forme redoublée venant du thème *dva* «deux» (§ 756 et suiv.).

[2] Pour la seconde sorte de composés copulatifs, voir § 974. — Tr.

quelle est venue s'ajouter à *dyâu* (thème fort de *dyô*); nous avons le même *â* dans le composé védique *pitarâ-mâtârâu* «le père et la mère».

En zend, je regarde comme un duel le premier membre du composé copulatif [illegible] *âpa-urvarê* «l'eau et l'arbre» (Vendidad-Sâdé; page 40)[1]. Il existe encore un autre dvandva au même endroit, et comme jusqu'à présent on connaît très-peu de composés de cette espèce en zend, je crois que nous ne devons pas le passer sous silence. Je cite le passage d'après le texte rectifié de Burnouf : [illegible] *yad kĕrĕnôid anhê khsairâd amĕrĕsanta paśu-vîra anhuśamanê âpa-urvarê*, c'est-à-dire littéralement «ut faciat [sub] ejus dominatione non-morientes pecudes [et] homines, non-arescentes aquas [et] arbores». Nériosengh traduit assez exactement, mais en comprenant autrement le composé *paśu-vîra* : *yaś ćakâra tasya râǵyê amarân paśu-vîrân aśôśiṇi udakâni vanaspatîn*, c'est-à-dire «qui fecit [in] ejus regno immortales pecudum mares, non-arescentes aquas, arbores». Burnouf fait remarquer[2] que *yad kĕrĕnôid* signifie proprement «pour qu'il fît» : il a très-bien vu également que *paśu-vîra* peut signifier «les troupeaux et les hommes». Mais il traduit, d'accord avec Nériosengh : «car il a, sous son règne, affranchi de la mort les mâles des troupeaux, de la sécheresse les eaux et les arbres». J'accorde que dans *amĕrĕśanta*[3] et dans *vîra* on peut voir aussi des accu-

[1] Le thème de *âpa* est *âp*. Burnouf, à qui nous devons un excellent commentaire du IXe chapitre du *Yaçna*, ne s'explique pas sur le premier membre du composé copulatif *âpa-urvarê*. Voyez *Études sur la langue et les textes zends*, p. 147.

[2] *Ibidem*, p. 145.

[3] Le *ś* de *amĕrĕśanta* n'a, selon moi, rien de commun avec la caractéristique du futur, ni avec celle du désidératif : c'est une addition purement phonétique, pareille à celle de certaines racines secondaires en sanscrit, qui s'adjoignent une sifflante. La forme zende se rencontre, d'une façon d'ailleurs toute fortuite, avec le lithuanien *mirś-tu* «je meurs» (prétérit *miriau*, futur *mir-siu*, infinitif *mir-ti*).

satifs pluriels[1]; mais le duel me paraît donner ici un sens beaucoup meilleur, car en faisant de *paśu-vîra* un dvandva, on met sous la protection du roi Yima les hommes et les animaux, et non pas seulement les animaux mâles[2].

§ 973. Pourquoi les deux termes du dvandva peuvent être mis au duel.

Je reviens aux dvandvas védiques, pour faire remarquer que le premier terme garde la désinence du nominatif-accusatif-vocatif duel, même quand l'ensemble du composé exprime une autre relation casuelle, et quand, par conséquent, le second membre finit en *byâm* ou en *ôs*. On a, par exemple, *dyắvâ-pṛtivî-byâm* «au ciel et à la terre», *indrâ-pûṣṇố'h* «d'Indra et du Soleil»[3]. Sans doute, le langage n'avait plus conscience de la désinence casuelle attachée au premier terme : c'est ainsi que nous avons vu plus haut (§ 971) le zend employer le nominatif singulier au lieu du thème comme premier membre de ses composés. Quand même on voudrait expliquer *índrâ, agnî́* et les formes analogues par un allongement purement phonétique de l'*a* et de l'î, il resterait à rendre compte de *pitár-â, dyắv-â, pûśáṇ-â, kśấm-â*. Il faut remarquer aussi (c'est Benfey qui en a le premier fait l'observation[4]) que, quand le premier membre du dvandva est séparé du second, le premier prend les désinences obliques du duel, et n'a la forme *â* qu'au nominatif-accusatif-vocatif. Ainsi dans le passage cité par Benfey[5] nous trouvons le génitif *mitrắyôs. . . várunayôs* «de Mitra et de Varuṇa[6]».

[1] Voyez § 231, où il est question des formes de pluriels neutres qui ont pénétré dans la déclinaison des noms masculins.

[2] Sur *a*, comme désinence du duel, voyez § 208.

[3] Yajur-véda, XXII, 28; XXV, 25.

[4] Dans sa recension de la Chrestomathie sanscrite de Böhtlingk (Annonces savantes de Göttingue, 1846).

[5] Rig-véda, IV, VIII, 11.

[6] Rig-véda, I, LXIII, 1, nous trouvons *dyắvâ* séparé de *pṛtivî́*; mais ce sont deux

Ce pléonasme dans l'expression du nombre provient de ce qu'en nommant des êtres qui ordinairement sont joints ensemble, l'esprit associe aussitôt au premier celui qui doit venir après : de cette façon, chacun des objets nommés comprend en même temps son compagnon, et *dyâvâ-pṛtivî* signifie proprement «ciel et terre, terre et ciel». Voilà pourquoi l'un des deux objets peut aussi être passé sous silence : ainsi, dans un endroit du Sâma-véda [1], le duel *mitrâ* est employé pour désigner «Mitra et Varuṇa». De même, nous avons le duel *rôdasî*, qui signifie «le ciel et la terre» non-seulement dans les Védas, mais aussi dans le sanscrit classique; je crois que le thème *rôdas* désigne simplement le ciel, quoiqu'on lui attribue aussi le sens de «terre» [2]. Je rappelle à ce propos ce qui a lieu dans plusieurs langues malayo-polynésiennes : en nouveau-zéelandais, par exemple, *tá-ua* (littéralement «toi deux», c'est-à-dire en quelque sorte le duel de la seconde personne) signifie «toi et moi» [3].

§ 974. Composés dvandvas ayant plus de deux membres. — Dvandvas terminés par une désinence du singulier neutre.

Il ne semble pas que le zend ait eu des dvandvas composés de plus de deux substantifs : du moins, je n'en connais pas d'exemples.

accusatifs. *Pṛtivî* est pour *pṛtivyâù*, avec suppression de la désinence casuelle (voyez ci-dessus, p. 129).

[1] II, III, 2, 8, 2 et 3.

[2] Wilson fait venir *rôdas* de la racine *rud* «pleurer» et du suffixe *as*; le ciel serait donc en quelque sorte «celui qui pleure», et les gouttes de pluie seraient représentées comme ses larmes. Cette étymologie me paraît assez vraisemblable : nous voyons bien que le nuage est appelé *mêgá* «mingens». On peut aussi faire dériver le grec *οὐρανός* d'une racine signifiant en sanscrit «pleuvoir», savoir *varś*, *vṛś*, avec suppression de la sifflante comme dans *χαίρω*, pour *χαίρσω* (racine sanscrite *harś*, *hṛś*). *Οὐρανός* serait donc une métathèse pour *Ϝορανός*. Sur le suffixe *ανο*, voyez § 930.

[3] *Ta* s'accorde avec le thème sanscrit *tva* «toi», et *ua* (hors de composition *dúa*) avec *dva* «deux». Voyez mon mémoire Sur les langues malayo-polynésiennes, p. 87.

En sanscrit, nous citerons : *agni-vâyu-ravibyas* « par le feu, l'air et le soleil »[1], *gîta-vâditra-nṛtyâni* « le chant, la musique [d'instruments] et la danse »[2], *sidda-cârana-gandarvâis* « par les siddas, les c'âraṇas et les gandarvas »[3]. Dans ces mots, le dernier membre, quand il n'est pas par lui-même un pluriel, doit évidemment exprimer par sa désinence plurielle la somme des différentes parties du composé.

La seconde sorte de composés copulatifs met le dernier terme au singulier avec une désinence neutre; pris en eux-mêmes, les divers termes du composé peuvent exprimer une idée qui implique le singulier, le duel ou le pluriel. Cette sorte de dvandvas est surtout usitée pour marquer des oppositions, pour nommer des membres du corps, pour désigner des idées abstraites, des êtres inanimés ou des animaux d'espèce inférieure. Exemples : *carâćaram* (pour *ćara-aćaram*) « ce qui est mobile et ce qui est immobile »[4]; *hasta-pâdam* « les pieds et les mains »[5]; *anna-pânam* « la nourriture et la boisson »[6]; *ćatrôpânaham* (pour *ćatra-upânaḥ + a*) « le parasol et les souliers »[7]; *yûkâ-makśika-matkuṇam* « les poux, les mouches et les punaises »[8].

Nous avons en grec un composé de cette sorte : c'est νυχθήμερον « nuit et jour », qui est formé d'après le même principe que le sanscrit *divâ-râtram* « jour et nuit », *divâ-niśam* (même sens)[9].

[1] Manu, I, 23.
[2] Voyage d'Arjuna au ciel d'Indra, IV, 7.
[3] *Ibidem*, V, 14.
[4] Manu, I, 57.
[5] *Ibidem*, II, 90. *Pâda* est du masculin.
[6] Voyage d'Arjuna, IV, 11.
[7] Manu, II, 246; *ćatra* est du neutre, *upânaḥ* du féminin.
[8] *Ibidem*, I, 40. *Matkuṇa* est du masculin.
[9] Voyez mon Glossaire sanscrit.

§ 975. Dvandvas sanscrits formés d'adjectifs. — Exemples de dvandvas, en grec et en latin.

En sanscrit, on peut réunir en composés, non-seulement des substantifs, mais des adjectifs supposant entre eux la conjonction «et». Il est vrai que les grammairiens indiens ne rangent pas ces sortes de composés parmi les dvandvas; mais des six classes de composés qu'ils ont établies, il n'en est pas qui comprenne ces mots plus légitimement. Nous citerons comme exemples : *vṛtta-pîna* «rond et gros»[1], *hṛšitasrag-raǵôḥîna* «ayant des guirlandes qui se dressent et dénué de poussière»[2].

En grec, on a de même *λευκο-μέλας* «blanc et noir». Le composé *βατραχομυομαχία* contient le thème d'un dvandva de substantifs : *βατραχο-μυο*.

En latin, le dérivé *suovitaurilia* provient d'un dvandva formé de trois termes. D'après le principe qui a donné en sanscrit *gîta-vâditra-nṛtyâni* (§ 974), ce dvandva aurait dû être *su-ovi-tauri;* d'après l'analogie de *yûkâ-makšika-matkuṇam*, le composé latin aurait fait *su-ovi-taurum.*

SECONDE CLASSE.

COMPOSÉS POSSESSIFS, APPELÉS *BAHUVRÎHI*[3].

§ 976. Composés possessifs, en sanscrit, en grec, en latin et en vieux haut-allemand.

La seconde classe comprend des adjectifs ou des appellatifs désignant celui à qui appartient ce qui est exprimé par les diffé-

[1] Voyage d'Arjuna, II, 19.

[2] Nala, V, 25.

[3] Ce mot, qui signifie «ayant beaucoup de riz», a servi à désigner la classe tout entière, quoiqu'il ne soit en réalité qu'un exemple de la classe. C'est comme si en grec et en latin on avait appelé les composés de cette sorte *πολύκομος*, *multicomus*.

rents termes du composé. Comme il faut toujours sous-entendre l'idée d'appartenance, j'appelle ces composés «possessifs». Le dernier terme est toujours un substantif ou un adjectif pris substantivement. Toutes les parties du discours, excepté le verbe, la conjonction et l'interjection, peuvent former le premier terme. Le substantif final n'éprouve d'autre changement que celui que nécessite la distinction des genres. Ainsi le féminin *ććâyâ* «ombre» abrége son *â* long dans le composé *vipulá-ććâya* «ayant une grande ombre»[1], pour pouvoir se rapporter à des masculins et à des neutres. Nous voyons de même, en grec et en latin, les féminins *σκιά*, *κόμη*, *μορφή*, *coma*, *via*, former les composés *πολύσκιο-ς*, *πολύκομο-ς*, *αἰολόμορφο-ς*, *multi-comu-s*, *albi-comu-s*, *multi-viu-s*. Le vieux haut-allemand ne procède pas autrement, quand il prend le substantif féminin *farwa* ou *farawa* «couleur», et que, le plaçant à la fin de composés possessifs, il termine l'ensemble du mot par le suffixe pronominal de la déclinaison forte[2] et les désinences marquant le genre; au nominatif masculin, on a, par exemple, *snio-varawar sêo* «mer ayant la couleur de la neige»[3], au nominatif neutre *golt-varawaz* «ayant la couleur de l'or». Je ne crois donc pas que, pour expliquer ces composés, il faille supposer des adjectifs qui n'existent pas[4]; autrement, on devrait aussi admettre en grec et en latin des adjectifs tels que *κομος*, *comus* «chevelu», et en sanscrit un adjectif *ććâya-s* «ombragé».

Dans les composés comme *πολύσκιος*, *πολύκομος*, le grec ne sait plus ramener à sa forme féminine l'*o* sorti d'un ancien *α* ou *η*. En regard des féminins sanscrits comme *vipulá-ććâyâ* «celle

[1] Avec *ćć*, par euphonie pour *ć*, à cause de la voyelle brève qui précède.

[2] Voyez § 286 et suiv.

[3] Pour *snio-varawêr*. Voyez Graff, Dictionnaire du vieux haut-allemand, III, colonne 702.

[4] Voyez Grimm, Grammaire allemande, II, p. 558.

qui a une grande ombre», et des féminins latins comme *multi-coma*, *albicoma*, le grec nous présente les formes masculines *πολύσκιος*, *πολύκομος* (§ 914). De son côté, le latin a souvent affaibli un *o* ou *a* en *i*[1], de sorte que le thème passe de la première ou de la seconde déclinaison dans la troisième[2]. Exemples: *multi-formis*, *difformis*, *biformis*, *imbellis*, *abnormis*, *bilinguis*, *inermis*. On a un *i*, au lieu d'un *u*, dans *bicornis;* dans *longi-manus*, *manu-s* a passé de la quatrième déclinaison dans la seconde.

§ 977. Déclinaison des composés possessifs.

Le substantif neutre *hṛd* (pour *hard*) «cœur» devient un masculin dans le composé possessif *suhṛd* «ami» (littéralement «ayant un bon cœur»), et il se distingue alors du simple *hṛd* par certains cas de sa déclinaison. Il en est de même en latin pour le thème neutre *cord*, dans les thèmes composés *misericord*[3], *concord*, *socord;* ainsi les accusatifs *misericordem*, *concordem*, *socordem* font pendant au sanscrit *suhṛdam*, tandis que le simple *cor(d)* représente le nominatif-accusatif *hṛd* (par euphonie *hṛt*). En gothique, le thème neutre *hairtan* supprime son *n* final et fait, par exemple, *arma-hairta* «miséricordieux»; le nominatif masculin est *arma-hairt-s* (pour *arma-hairta-s*, § 135)[4], pluriel *arma-hairtai*. On a de même *hrainja-hairts* «ayant un cœur pur», *hauh-hairts* (pour *hauha-hairts*) «magnanime».

De même, en grec et en latin, une consonne finale est quelquefois supprimée à la fin d'un composé possessif; on a, par

[1] On a vu (§ 6) que l'*i* est la plus légère des voyelles.

[2] L'*e* final des neutres comme *difforme* est l'altération d'un *i* (§ 117).

[3] Littéralement «ayant un cœur pour les malheureux», et non «cujus cor miseret». C'est ainsi qu'en gothique *arma-hairts* «miséricordieux» signifie proprement «ayant un cœur pour les pauvres»; il contient le thème adjectif *arma*, comme *miseri-cors* renferme le thème *miserŏ* (affaibli en *miseri*, § 965).

[4] En vieux haut-allemand, *arme-herzér* (Notker).

exemple, *ὁμώνυμος*, *ἐπίδόσλομος*, *ἄναιμος*, *αἴθαιμος*, *exsanguis*[1], *multi-genus*. Au lieu de ce dernier, on aurait dû s'attendre à une forme *multi-genor*, comme *corpus* fait *bicorpor*[2]; mais le suffixe *us*, *eris* (= sanscrit *as*, *asas*) a été mutilé, et, en même temps, élargi par l'addition d'une voyelle. Nous avons en latin une autre forme *multi-generi-s*, où le thème *gener* a pris un *i* inorganique. Le grec ajoute quelquefois un *o* aux thèmes finissant par une consonne, par exemple à *πῦρ* dans *ἄπυρο-ς*, *θεόπυρο-ς* (littéralement « ayant le feu de Dieu »), à *ὕδωρ* dans *εὔϋδρο-ς*, *μελάνυδρο-ς*.

§ 978. Composés possessifs, en lithuanien. — Addition d'un suffixe aux composés possessifs.

Les composés possessifs, en lithuanien, sont ordinairement employés substantivement. Comme dans presque tous les composés, le dernier terme s'adjoint le suffixe *ia*, nominatif *is* (§ 135). On a, par exemple, *did'-burnis* « qui a une grande bouche » (*burna* « bouche »[3]), *did'-galwis* « qui a une grosse tête » (*galwà* « tête »), *ketur-kampis* « carré » (*kampa-s* « coin »), *tri-kōjis* « trépied » (*kója* « pied »). Le féminin de ces composés possessifs, ainsi que d'autres classes de composés, se termine au nominatif singulier par *ē* (pour *ia*, § 893) : *na-bagē* « celle qui est pauvre » (littéralement « n'ayant point de richesse »[4]), *pus-mergē* « demi-servante »[5] (*mergà* « servante »).

Le sanscrit lui-même ajoute un suffixe de dérivation à quelques

[1] Génitif *exsanguis*, au lieu de *exsanguin-is*; littéralement « ayant le sang dehors ».

[2] Le *s* du suffixe en question ne s'est conservé en latin que pour le neutre (§ 128); au masculin et au féminin, il est devenu *r* (§ 932).

[3] Comparez le sanscrit *brû* « parler ».

[4] Le simple *baga-s* « richesse » manque. Comparez le sanscrit *bága-s* et *bágá-s* « part, richesse ». Le masculin *na-bagas*, qui s'est abstenu du suffixe *ia*, est exactement formé d'après le principe sanscrit : comparez *subága-s* « heureux » (littéralement « bonam sortem habens »).

[5] Ce dernier est un composé déterminatif (§ 983).

composés possessifs; il fait *aṅguṣṭá-mâtra-ka-s* « ayant la longueur du pouce »[1], *mahôras-ka-s* « qui a une large poitrine ». On a vu que ce suffixe *ka* est le même que le suffixe gothique *ha*, *ga*, en allemand moderne *i-g* (§ 951). On peut donc rapprocher les composés allemands comme *hochherzig* « magnanime » des composés sanscrits comme *aṅguṣṭá-mâtra-ka*. Au contraire, le gothique *hauh-hairts* se passe d'un suffixe dérivatif.

Il existe aussi en allemand moderne des composés possessifs sans suffixe de dérivation; mais ils peuvent seulement être employés comme appellatifs ou comme sobriquets. Tels sont : *dreifuss* « trépied », *viereck* « carré », *rothbrüstchen* « rouge-gorge », *langohr* « longue-oreille », *gelbschnabel* « bec-jaune », *dickkopf* « grosse-tête », *gross-maul* « grande-bouche ».

§ 979. Accentuation des composés possessifs, en sanscrit et en grec.

Ordinairement en sanscrit, dans les composés possessifs, c'est le premier terme qui a l'accent, et il le prend sur la même syllabe où le ton devrait se trouver, si le mot était employé hors de composition. C'est l'accentuation qui se rapproche le plus de celle qui est usitée en grec; en effet, le principe qui prévaut dans la langue grecque, pour les mots composés de toute classe, c'est que le ton doit être reculé le plus possible, quelle que soit d'ailleurs hors de composition l'accentuation de chaque terme pris en particulier. Il est certain que les mots composés acquièrent de cette façon une unité bien plus parfaite et deviennent, en quelque sorte, des mots nouveaux; au lieu que d'après le principe sanscrit, le premier terme, en gardant l'accentuation qui lui est propre, conserve aussi son individualité, et le second terme, qui est privé d'accent, lui est subordonné.

Dans les autres classes de composés, le sanscrit n'a aucun

[1] Nala, XIV, 9.

égard à l'accentuation des divers membres pris à l'état isolé; mais au lieu de reculer le ton, comme fait le grec, il le laisse tomber sur la syllabe finale. Ainsi l'on a *mahâ-bâhú-s* «un grand bras», en regard de *mahấ-bâhu-s* «ayant de grands bras». En grec, au contraire, le composé possessif *μεγαλόπολις* «formant une grande ville» et le composé déterminatif *Μεγαλόπολις* (littéralement «grande ville») sont accentués de la même manière.

§ 980. Exemples de composés possessifs dans les différentes langues indo-européennes.

Dans les composés précités *mahấ-bâhu-s* et *mahâ-bâhú-s*, *mahâ* est probablement une mutilation pour *mahánt* «grand» (forme faible *mahát*). Au commencement des composés possessifs et déterminatifs, ce mot supprime son *nt*, tandis que d'habitude il renonce seulement à son *n*, avec abréviation de l'*â* en *a*, comme dans les cas faibles.

Quoique en sanscrit toutes les parties du discours, hormis les verbes, les conjonctions et les interjections, puissent figurer comme premier terme d'un composé possessif[1], ce sont pourtant, comme dans les langues de l'Europe, les adjectifs (en y comprenant les participes) qui occupent le plus souvent cette place. Je fais suivre encore quelques exemples tirés du Mahâbhârata : *cấru-lóćana-s* «ayant de beaux yeux», *bahú-vida-s* «ayant beaucoup de sortes» (*vidấ-s* ou *vidấ* «sorte»), *tanú-madya-s* «ayant la taille mince», *virûpa-rûpa-s* «ayant un aspect difforme» (*rûpá-m* «aspect»), *tīkṣṇá-dañṣṭra-s* «ayant des dents pointues» (*dáñṣṭrâ* «dent»), *lambá-ġaṭara-s* «ayant un corps allongé», *spurád-ôṣṭa-s* «ayant les lèvres tremblantes» (*spurấmi*, classe 6, «je tremble»), *ġáyad-rata-s* (nom propre) «ayant un char victorieux», *ġitá-krôda-s* «ayant une colère domptée», *gatá-vyaTa-s* «ayant un chagrin parti», c'est-à-dire «libre de chagrin».

[1] Voyez § 976.

En zend, nous avons : *srîraukšan* «ayant de beaux bœufs» (de *srîra* et *ukšan*), *kërësaukšan* «ayant des bœufs maigres» (*kërësa* = sanscrit *kṛśá*)[1], *kërësâspa* (nom propre) «ayant des chevaux maigres» (de *kërësa* et *aspa*), *ksaitô-puiri* «ayant de brillants enfants».

Voici des exemples tirés du grec : *μεγά-θυμος*, *μεγα-κύδης*, *μεγα-κλεής*, *λευκό-πτερος*, *δολιχό-σκιος*, *λευκ'-όφθαλμος*, *βαθύ-στερνος*, *πολύ-χρυσος*, *τανύ-πεπλος*, *μελάμ-φυλλος*, *μελαν-ό-κομος*, *κλυτό-παις*, *κλυτό-πωλος*.

En latin, nous citerons : *magn'-animus*, *multi-caulis*, *longi-pes*, *atri-color*, *acu-pedius*[2], *versi-color*, *fissi-pes*, *flex'-animus*.

Le gothique nous présente : *laus'-qrithr'-s* «ayant le corps vide, à jeun» (pour *lausa-*); *laus'-handus* «ayant les mains vides»; *lausa-vaurds* «ayant des paroles vides, vaines, disant des choses inutiles» (de *lausa* et du neutre *vaurda* «parole», nominatif *vaurd*); *hrainja-hairts* «ayant le cœur pur» (§ 977).

En vieux haut-allemand : *lang-lîpêr* «ayant une longue vie»[3], *lanch-muetêr* «qui a de la longanimité», *milt-herzêr* «qui a un cœur doux».

En ancien slave[4], nous trouvons : милосрьдъ *milo-serdŭ* «miséricordieux», littéralement «ayant un cœur aimant»; чрьноокый *černo-okŭj* «qui a des yeux noirs»; бѣлоглавый *bêlo-glavŭj* «qui a la tête blanche»[5].

[1] Burnouf, *Yaçna*, p. 323, note 185.

[2] Ce composé, cité par Festus, devrait faire *acu-pes* (thème *acu-ped*). L'addition de *iŏ* est analogue à ce qui a lieu pour les composés lithuaniens (§ 978). En sanscrit, on aurait un thème *âśu-pâd*. En grec, nous avons *ὠκύ-πους*, *ὠκύ-ποδος*. Le premier membre du composé latin est intéressant en ce qu'il nous montre un thème adjectif en *u* qui ne s'est pas élargi par l'addition inorganique d'un *i* (§ 923).

[3] Graff admet sans nécessité un adjectif *lîb* «vivant» (Dictionnaire du vieux haut-allemand, II, colonne 46). Mais le substantif *lîp*, *lîb* «vie» suffit pour rendre compte du composé.

[4] Sur les composés possessifs en lithuanien, voyez § 978.

[5] Ces deux derniers exemples ont le pronom annexe de la déclinaison définie.

Nous passons aux composés possessifs qui ont pour premier terme un substantif. En sanscrit, on a, par exemple : *bandú-kâma-s* «ayant de l'amour pour sa famille», *tyáktu-kâma-s* «ayant le désir d'abandonner»[1], *bâla-putra-s* «ayant un enfant pour fils»[2], *mâtṛ́-šašṭa-s* «ayant leur mère pour sixième [compagnon]»[3]. En grec : *κυν-ό-φρων*, *κυν-ο-θαρσής*, *βου-κέφαλος*, *ἀνδρ-ό-δουλος*. En latin : *angui-comus*, *angui-pes*, *ali-pes*, *pudor-i-color*. En lithuanien : *šuk'-dantis* «brèche-dent» (*šukē* «trou, brèche»), *šun-galwis* «tête de chien», ou plutôt «ayant une tête de chien» (§ 978).

Avec un nom de nombre pour premier terme, nous avons en sanscrit : *dvi-pâd*[4] «qui a deux pieds», *tri-ćakrá* «qui a trois roues», *ćátuš-pâd* «quadrupède». En zend : *bi-ṣaṅhra* «qui a deux pieds», *ćatru-ćašman* «qui a quatre yeux», *kšvas-aši* «qui a six yeux», *hasaṅhrô-ġauša* «qui a mille oreilles». En grec : *δίπους*, *διπόταμος*, *δίπορος*, *τρίπους*, *τετράκυκλος*. En latin : *bipes*, *bidens*, *bicorpor*, *tripes*, *tripectorus*[5], *quadrupes*, *quadr'-urbs*, *quinquefolius*. En lithuanien : *wēn'-ragis* «ayant une corne» (*raga-s* «corne», § 978), *dwi-kōjis* «ayant deux pieds», *tri-kōjis* «trépied», *tri-kampis* «triangulaire», *tri-galwis* «ayant trois têtes», *ketur-kōjis* «quadrupède». En slave : единорогъ *jedino-rogŭ* «ayant une corne», четвероногъ *ćetvero-nogŭ* «quadrupède» (*noga* «pied»).

[1] Voyez § 851.

[2] Sâvitrî, II, 8.

[3] La mort de Hidimba, I, 1.

[4] Aux cas faibles, *dvi-pád*. Dans les composés de cette sorte, le nom de nombre n'a l'accent que sous certaines conditions : généralement c'est la syllabe finale du mot entier qui reçoit le ton. Voyez Aufrecht, *De accentu compositorum sanscritorum*, pages 12 et 20.

[5] Avec élargissement du thème *pector* (comparez *bicorpor*), à l'aide d'une voyelle. Le même élargissement a lieu, comme nous l'avons vu (§ 977), dans les formes grecques telles que *θεόπυρος*.

En gothique : *haihs* «borgne»[1]. En vieux haut-allemand : *ein-hantêr* «manchot», *ein-ougêr* «borgne», *zui-ekkêr* «qui a deux angles», *feor-fuazzêr* «quadrupède».

Avec un pronom pour premier terme, on a, en sanscrit, les composés possessifs : *svayám-praba-s* «ayant de l'éclat par soi-même»[2], *tád-âkâra-s* «ayant un tel aspect», *mád-vida-s* «de ma sorte» (littéralement «ayant la sorte de moi»). En grec : *αὐτό-βουλος*, *αὐτόδικος*, *αὐτοθάνατος*, *αὐτόκομος*, *αὐτομήτωρ*, *αὐτό-μοιρος*.

Avec un adverbe, en sanscrit : *tátâ-vida-s* «ainsi fait» (littéralement «ainsi sorte ayant»), *sadâ-gati-s* «rapide», littéralement «toujours marche ayant» (surnom du vent). En grec : *δείκαρπος*, *ἀειπαθής*, *ἀεισθενής*.

L'*a* privatif (*an* devant les voyelles) se trouve très-souvent en sanscrit au commencement des mots de cette classe : l'accent tombe alors sur la syllabe finale du thème. Exemples : *a-malá-s* «sans tache» (littéralement «non tache ayant»), *a-pâd* «sans pied», *a-balá-s* «sans force», *a-bayá-s* «sans crainte», *an-antá-s* «sans fin». Avec ces composés s'accordent, abstraction faite de l'accentuation, les mots grecs comme *ἄπαις*, *ἄπους* (génitif *ἄποδ-ος* = sanscrit *a-pád-as*), *ἄφοβος*, *ἄνοικος*. Le latin, qui conserve la nasale de la particule privative même devant les consonnes, nous présente des composés comme *inops*, *iners*, *inermis*, *insomnis*, *imberbis*, *imbellis*. On a de même en vieux norrois : *ó-hrœsi* (pour *on-hrœsi*) «sans gloire» (*hros* «louange»); *ó-mâli* «enfant», littéralement «qui ne parle pas» (*mâl* «parole»). En vieux haut-allemand : *un-fasel* «insecte», littéralement «sans semence» (*fasel* «semence»[3]). Un exemple zend de cette classe de mots est *anagra* «sans commencement», de *an* et de *agra* —

[1] Voyez § 308, Remarque.

[2] De *svayám* «soi-même» (§ 341) et de *prabâ* «éclat».

[3] Grimm, Grammaire allemande, II, p. 775 et suiv.

sanscrit अग्र *ágra* « pointe, commencement ». De même, en arménien : *an-ah* « sans peur » (*ah* « peur », thème *ahi*); *an-bar* « sans fin » (*bav*[1] « fin »); *an-hair* « sans père » (հայր *hair* « père »); *ambiç* « sans tache »[2].

L'arménien présente aussi de nombreux composés possessifs ayant pour premier terme un adjectif ou un substantif. Comme en zend (§ 971), ce premier terme se présente sous la forme du nominatif, mais avec suppression fréquente de l'une des voyelles, si la forme est polysyllabique, ou avec affaiblissement de է *ê* en *i*, si elle est monosyllabique. Quand le second terme du composé commence par une consonne, on insère ordinairement entre les deux parties un *a* comme voyelle de liaison. On a déjà donné (§ 307[b]) des exemples de composés ayant pour premier terme un adjectif. Nous en faisons suivre quelques-uns commençant par un substantif : *mard-a-kerp*[3] « ayant forme humaine », *ward-a-guin*[4] « qui est couleur de rose », *hair-anun*[5] « qui porte le nom de son père », *eġbair-a-sêr*[6] « qui a de l'amour pour son frère », *dster-a-gir*[7] « fille adoptive » (littéralement « qui a ses lettres de fille »).

[1] Ce mot est indéclinable.

[2] բիծ *biç* (thème *biçi*) « tache ». En ce qui concerne le changement de *n* en *m*, quand la particule privative se trouve devant une labiale, on peut rapprocher les composés latins comme *imberbis*, *imbellis*, *impotens*. Mais en arménien, cette modification euphonique n'est pas constante : ainsi l'on a en plus haut *anbav*, et non *ambav*.

[3] կերպ *kerp* (thème *kerpi*) est probablement apparenté avec le zend *kĕhrp* (nominatif *kĕrĕf-s* « corps » (§ 40).

[4] Sur *guin* « couleur », voyez § 307[b].

[5] Sur *anun* « nom », voyez § 183[b], 1, et sur *hair* « père » (thème *har* ou *hôr*), voyez plus haut, t. II, p. 37, note 1.

[6] *Sêr* « amour »; sur *eġbair*, instrumental *eġbar-b*, voyez § 183[b], 1.

[7] *Gir* « littera » a ici le sens de « déclaration, reconnaissance ». *Dster* est une contraction de *duster* = sanscrit *duhitár*, *duhitṛ*.

§ 981. Autres exemples de composés possessifs. — Mots exprimant la privation ou la possession d'un objet.

Dans le même sens que la particule privative *a*, on emploie aussi au commencement des composés possessifs certaines prépositions marquant la séparation. En sanscrit, nous avons, par exemple : *ápa-bî-s* «sans crainte» (*ápa* «de, loin» et *bî* «crainte»). En grec : *ἀπόθυμος*, *ἀπόθριξ*. En latin : *abnormis*. En gothique : *af-guds* «sans Dieu, impie»[1]. En arménien : *apa-ṡên* «sans arme» (*ṡên* «arme»), *apa-íuin* «sans venin» (թոյն *íuin* «venin»).

निस् *nis* «hors de» (*nir* devant les lettres sonores) se trouve dans *nír-mala-s* «sans tache», littéralement «ayant les taches hors [de soi]». Sont formés d'après le même principe, en latin : *exanimis*, *exsanguis*, *expers*. En gothique : *us-vêna* (thème *us-vênan*) «sans espérance»[2]. En vieux haut-allemand : *ur-hërzêr* «excors», *ur-luzêr* (pour *ur-hluzêr*) «exsors», *ur-môt* «sans courage», *ur-wâfan* «inermis».

La préposition sanscrite *sa* «avec», qui n'est employée que comme préfixe[3], exprime le contraire des prépositions privatives, c'est-à-dire qu'elle sert à marquer que les personnes ou les choses sont pourvues de l'objet exprimé par le substantif qui suit. Exemples : *sá-kâma-s* «avec son vœu», c'est-à-dire «pourvu de ce qu'il a désiré, ayant son vœu exaucé»; *sá-ruǵ* «avec maladie, malade»; *sá-rôga-s* (même sens)[4]; *sá-varṇa-s* «semblable», littéralement «concolor» (*várṇa-m* «couleur»); *sá-garva-s* «orgueilleux»; *sá-daya-s* «ayant pitié» (*dayá* «pitié»). Nous avons

[1] C'est l'opposé de *ga-guds* «pieux», littéralement «avec [soi] Dieu [ayant]».

[2] De *vên(i)s* (féminin) «espérance».

[3] Hors de composition, on emploie *sahá*; comme préfixe verbal, *sam*. Le premier de ces mots figure aussi dans le composé *sahádêva-s* (nom propre) et le second dans quelques composés nominaux.

[4] *Ruǵ* et *rôga* signifient tous deux «maladie».

de même en latin : *concors, consors, concolor, conformis, confinis, commodus, communis* (de *con* et *munus*, comparez *immunis*). En grec : *σύνορος, σύνταφος, συντελής, σύνορκος, σύνοπλος, σύνομβρος, σύνοικος, σύνοδος, σύγγονος, σύνθρονος, σύμμορφος, συγγάλακτος*. Ce dernier composé a élargi le thème du substantif par l'addition d'un *o* (§ 977). Au sanscrit *sa* se rattache le grec *ἁ* (pour *ἁ* venant de *σα*) dans les composés comme *ἀγάλακτος, ἀγάλαξ, ἀδελφός, ἄλοχος*. J'ai déjà rapproché ailleurs de la préposition sanscrite *sa* la première syllabe du grec *σαφής* (littéralement « avec lumière, pourvu d'éclat ») : en sanscrit, *bâs* « éclat », combiné avec *sa*, aurait régulièrement donné *sá-bâs*, dont le sens eût été également « brillant, clair ». En gothique, nous avons dans cette classe de mots *ga-guds* « pieux » (littéralement « avec Dieu »)[1], *ga-liugs* « faux »[2], *ga-daila* « participant », *ga-hlaifa* « compagnon, celui qui partage le pain »[3]. Si j'ai eu tort de rapprocher plus haut (§ 416) les formations gothiques en *leik'-s* des formations sanscrites en *dṛśa-s*, il faudrait les rapporter à la classe de composés dont il est présentement question, et voir dans leur partie finale le substantif *leik'-s* « corps »; *ga-leik'-s* « semblable » signifierait alors littéralement « ayant le corps, c'est-à-dire l'aspect en commun avec un autre », et il répondrait par le sens au latin *conformis*, au grec *σύμμορφος*, au sanscrit *sá-rûpa-s*[4]. L'adjectif *anthar-leik'-s* « différent »[5] correspondrait au grec *ἀλλόμορφος* et au sanscrit *anyá-rûpa-s*[6].

[1] C'est le contraire du précité *af-guds* « impie ».

[2] Littéralement « avec mensonge ». Ce mot suppose un substantif perdu *liugs* « mensonge ».

[3] Sur ces deux derniers composés, voyez § 926.

[4] De *sa* « avec » et *rûpa* « forme ». On a de même *ánu-rûpa-s* « semblable », de *ánu* « après ».

[5] Il n'existe pas d'exemple de cet adjectif; mais on a le substantif *anthar-leikei* « différence » qui en dérive.

[6] Sâma-véda, II, VIII, 1, 4. 1.

§ 982. Composés possessifs ayant pour premier terme *su* « bien » ou *dus* « mal ».

Placés en tête d'un composé possessif, les préfixes sanscrits *su* et *dus* [1], ainsi que leurs congénères grecs *εὐ* et *δυς*, ont la valeur d'adjectifs. *Su* perd son accent : c'est la syllabe finale du thème, ou, quand celui-ci est formé avec les suffixes *as* ou *man*, c'est la pénultième qui est accentuée. Exemples : *su-pēśas* (nominatif masculin-féminin *su-pēśâs*) « qui a une belle forme », *su-mánas* (nominatif *su-mánâs*) « qui a un bon esprit », et d'autre part, *su-ǵihvá-s* « ayant une belle langue » [2], *su-parṇá-s* « ayant de belles ailes ». Avec *dus*, *dur* « mal » sont formés, par exemple : *dúr-âtman* (nominatif *dúr-âtmâ*) « ayant une méchante âme », *dúr-buddi-s* « ayant un mauvais entendement », *dúr-bala-s* « ayant une mauvaise force » [3], *dúr-mana-s* (nominatif *dúr-manâs*) « ayant un mauvais esprit ».

Avec ce dernier composé s'accorde, si l'on fait abstraction de l'accent, le grec *δυσμενής* (§ 146), de même que *εὐμενής* s'accorde avec *sumánâs*. Nous citerons encore : *εὐμελής*, *εὐμεγέθης*, *εὔμορφος*, *εὔμηλος*, *δύσμορφος*, *δύσμοιρος*, *δυσπρόσωπος*, *δύσλεκτρος*.

En zend, nous avons : *hu-kĕrĕp* « ayant un beau corps » (nominatif *hu-kĕrĕf-s* [4]), *hu-ǵiti* « ayant une bonne vie » (§ 109[b], 2), *hu-puíra* (féminin *hu-puiri*) « ayant de beaux enfants », *dus-manaś* « ayant un mauvais esprit », *dus-skyauína* « ayant de mauvaises actions, agissant mal », *duṣ-vaćaś* « ayant, tenant de mauvais discours ».

[1] Devant les lettres sonores, *dur* (§ 917).

[2] De *ǵihvâ* (féminin) « langue ».

[3] C'est-à-dire « faible ».

[4] Voyez § 40.

TROISIÈME CLASSE.

COMPOSÉS DÉTERMINATIFS, APPELÉS *KARMADHÂRAYA*.

§ 983. Exemples de composés déterminatifs, en sanscrit, en zend et en arménien.

Dans les composés de cette classe, le terme final est un substantif ou un adjectif qui est déterminé ou décrit par le premier terme. Toutes les parties du discours peuvent figurer comme premier membre du composé, hormis les verbes, les conjonctions et les interjections; la combinaison la plus fréquente est celle d'un adjectif précédant un substantif. Si le substantif final est du féminin, l'adjectif précédent, quand même il aurait un thème spécial pour le féminin, prend néanmoins la forme du thème masculin-neutre. L'accent est ordinairement sur la dernière syllabe du thème composé. Exemples : *divya-kusumá-s* «divinus flos», *priya-bâryâ* (et non *priyâ-bâryâ*) «cara uxor», *saptarśáyas* «les sept rishis», *á-baya-m*[1] «la non-crainte, l'intrépidité», *á-dṛśṭa-s* «invincible», *án-ṛta-s* «non-vrai, faux», *súprita-s* «très-aimé», *sú-pûrṇa-s* «très-plein», *dúr-dina-m* «tempête» (littéralement «mauvaise journée»), *sú-nîti-s* «bonne conduite», *sâmí-bukta-s* «à moitié mangé», *prá-vîra-s* «homme excellent» (littéralement «præ-vir»), *ádi-pati-s* «seigneur» (littéralement «super-dominus»), *vi-sadṛk* «dissemblable», *ǵána-śyâma-s* «noir comme un nuage», *śyênâ-patvâ* (thème *śyênâ-patvân*[2]) «volant comme un faucon».

[1] Au commencement des composés de cette classe, les adverbes et prépositions inséparables prennent ordinairement l'accent; il en est de même pour les substantifs désignant l'objet avec lequel on compare la personne ou la chose à laquelle se rapporte le composé. Toutefois, cette classe renferme, en ce qui concerne l'accent, de nombreuses exceptions : par exemple, les composés décrits au § 917, comme *su-lába-s* «facile à obtenir», *dur-lába-s* «difficile à obtenir».

[2] Thème faible *śyênâ-patran*.

En zend, nous avons : *pĕrĕnô-mâo* « pleine lune », *akarsta*[1] « non-labouré », *duś-varĕstĕ-m* « male factum, mauvaise action », *dus-matĕ-m* « mauvaise pensée », *duś-ûktĕ-m* « mauvaise parole », *hu-matĕ-m* « bonne pensée ».

En arménien, on trouve : *an-gêt* « ignorant » (*gêt* « sage »), *kis-a-mard* « semivir »[2], *miǵ-ôr* « midi », *kaln-atamn* « dent de lait ».

§ 984. Exemples de composés déterminatifs, en grec, en latin, dans les langues germaniques et slaves.

A cette classe de composés appartiennent en grec : *μεγαλ'-έμπορος*, *μεγαλο-δαίμων*, *μεγαλο-μήτηρ*, *ἰσό-πεδον*, *εὐρυ-κρείων*, *ἄ-γνωτος*, *ἀν-ήμερος*, *εὔ-δηλος*, *εὐ-άνοικτος*, *δυς-άγγελος*, *δυς-άπιστος*, *ἡμι-κύων*, *ἡμί-κενος*, *πρό-θυμα*, *ἔξ-οδος*, *ἔφ-οδος*.

En latin, nous citerons : *meri-dies* (littéralement « la moitié du jour », pour *medi-dies*[3]), *albŏ-galerus*[4], *sacri-portus*, *quinque-viri*, *decem-viri*[5], *pæn-insula*, *neg-otium*, *in-imicus*, *semi-deus*, *semi-dies*, *semi-mortuus*, *bene-dicus*, *male-ficus* (§ 914), *in-felix*, *in-sulsus* (§ 7), *in-sipidus* (§ 6), *dif-ficilis*, *dis-similis*, *pro-avus*, *pro-nepos*, *ab-avus*, *ante-pes*, *ante-loquium*, *con-serva*, *inter-rex*, *inter-regnum*, *per-magnus*, *præ-celer*, *præ-dulcis*, *præ-durus*.

En allemand, cette sorte de composition est encore en pleine vigueur avec toutes les variétés qu'elle comporte. Nous avons : *grossvater* « grand-père », *grossmutter* « grand'mère », *grossmacht* « grande puissance », *grosshändler* « marchand en gros », *weissbrod*

[1] C'est la forme du thème.

[2] կէս *kês* « demi » affaiblit en composition son *ê* en *i* (§ 183[a], 4). Voyez pour cette classe et pour la suivante (§ 985) ce qui a été dit des composés possessifs (§ 980).

[3] Voyez §§ 17 et 20. *Medi-dies* est pour *medii-dies*, comme *tibi-cen* est pour *tibii-cen*, qui vient lui-même de *tibia-cen* (§ 965).

[4] Voyez § 965.

[5] Comparez le précité *saptâriayas* « les sept rishis » (§ 983).

« pain blanc », *schwarzbrod* « pain noir », *vollmond* « pleine lune », *halbbruder* « demi-frère » (frère utérin ou consanguin), *haushoch* « haut comme une maison », *federleicht* « léger comme une plume », *himmelblau* « bleu d'azur », *dunkelblau* « bleu foncé », *unschuld* « innocence », *unverstand* « inintelligence », *unreif* « non mûr », *uneben* « inégal », *übermacht* « supériorité de force », *abweg* « chemin de côté », *ausweg* « chemin pour sortir », *beigeschmack* « goût mélangé », *unterrock* « vêtement de dessous, jupon », *vorhut* « vedette, avant-garde », *schwarzgelb* « jaune mêlé de noir », *vorrede* « préface », *vorgeschmack* « avant-goût », *vormittag* « avant-midi », *nachgeschmack* « arrière-goût », *miterbe* « cohéritier », *mitschuld* « complicité », *abgott* « faux dieu », *abbild* « copie ». En vieux haut-allemand, je mentionnerai seulement les composés avec *sâmi*, qui manquent en allemand moderne, et qui forment le pendant du sanscrit *sâmi-bukta-s* « à demi mangé »[1], du grec *ἡμίκενος*, du latin *sêmi-mortuus*. Ce sont : *sâmi-heil* « à demi sain », *sâmi-qvëc* « à demi vivant », *sâmi-wîz* « à demi blanc »[2]. En gothique, nous avons : *junga-lauths* « jeune homme », *silba-siuneis*[3] « qui voit par lui-même, *αὐτόπτης* », *afar-dags*[4] « l'autre jour, le jour suivant », *anda-vaurd* « parole en retour, réponse », *anda-vleiṣn*[5] « visage », *ufar-gudja* « grand-prêtre, *ἀρχιερεύς* », *ufar-fulls* « trop plein ».

Comme exemples lithuaniens, on peut citer : *pirm-gimimas* « premier-né », *pus-dēwis* « demi-dieu », *pus-sesû* « demi-sœur »,

[1] Voyez § 983.

[2] Cette expression est employée pour traduire le latin « subrufus ».

[3] En supposant que le dernier membre ait été usité comme mot indépendant. Mais il se pourrait aussi que le mot tout entier fût dérivé d'un substantif *silba-siuns* « l'action de voir par soi-même, *αὐτοψία* ».

[4] En sanscrit, on a un substantif masculin et neutre *aparâhṇá* (pour *apara-ahṇa*) qui signifie « l'après-midi »; mais le sens littéral est « l'autre jour » (l'autre partie du jour).

[5] *Vleiṣn* n'est pas employé hors de composition.

pus-gyvis « demi-mort » (littéralement « demi-vivant »), *pus-salê* « presqu'île », *san-kareivis* « rival », *san-tevōnis* « cohéritier », *pry-butis* « avant-maison ».

En ancien slave : новоградъ *novo-gradŭ* « nouvelle ville », вьсеславьныи *vĭse-slavnŭj* « tout à fait célèbre », вьсеблагыи *vĭse-blagŭj* « tout à fait bon », вьсецаръ *vĭse-zarŭ* « παμβασιλεύς », самовидьцъ *samo-vidzŭ* « voyant par lui-même, αὐτόπτης ».

QUATRIÈME CLASSE.

COMPOSÉS DE DÉPENDANCE, APPELÉS *TATPURUSHA* [1].

§ 985. Exemples de composés de dépendance.

Cette classe forme des composés dont le premier membre dépend du second ou est régi par lui, de sorte que le premier exprime toujours une relation de cas oblique.

Pour le génitif, nous avons donné des exemples sanscrits au § 966. On a de même en zend : *nmânô-paiti-s* « loci dominus », *nmânô-paitni* « loci domina », *santu-paiti-s* « urbis dominus ». En arménien : *mard-a-tiv* [2] « hominum turba », *mard-a-mah* « homicide ». En grec : οἰκό-πεδον, σΊρατό-πεδον, οἰνο-θήκη, οἰκο-φύλαξ, θησαυρο-φύλαξ. En latin : *auri-fodina, auri-fur, mus-cerda* [3], *su-cerda, imbri-citor, Marti-cultor*. En gothique : *veina-gards* « vigne » (littéralement « clos de vin »), *aurti-gards* « jardin potager », *veina-basi* « raisin » (littéralement « grain de vin »), *heiva-frauja* « maître

[1] *Tatpurusa* signifie « hujus famulus » et est un exemple de cette sorte de composés. — Tr.

[2] թիւ *tiv* (thème *tovo*) « nombre, foule » est probablement de la même famille que le védique *tuví* « beaucoup », *távas* « force » (racine *tu* « grandir »), et que le latin *tu-mulus*, le gallois *tyvu* « grandir », etc.

[3] Voyez § 967.



de la maison», *smakka-bagms* «figuier»[1] (littéralement «arbre de figues»), *daura-vards* «gardien de la porte», *daura-varda* «gardienne de la porte», *sigis'-laun* «prix de la victoire» (pour *sigisa-laun*). En lithuanien, on a : *wyn'-ûgē* «raisin», littéralement «grain de vin» (*ûga* «grain»[2]); *wyn'-šakē* «cep», littéralement «branche de vin» (*šakà* = sanscrit *śâ'kâ* «branche»). En ancien slave : домостроитель *domo-stroiteli* «intendant de maison», свѣтодавецъ *svêto-davezŭ* «donneur de lumière», богородица *bogo-rodiza* «mère de Dieu», пѣтлоглашение *pêtlo-glašenie* «gallicinium»[3].

On a donné plus haut (§§ 914 et 920) des exemples de composés de dépendance où le premier membre exprime la relation de l'accusatif. Un exemple arménien est *mard-a-kêr* «ἀνδρόφαγος», dont la partie finale (կեր *kêr*, thème *kêra*) n'est pas usitée comme mot indépendant, mais répond par sa racine et par son suffixe au zend *-gara* «qui dévore»[4]. En slave, on peut citer водоносъ *vodo-nosŭ* «hydria», littéralement «qui porte l'eau».

La relation de l'instrumental est souvent exprimée en sanscrit par le premier terme d'un composé, quand le second est un participe passif en *ta*. Le premier membre garde alors l'accent qu'il a quand il est employé comme mot indépendant. On a, par exemple, *páti-ǵuśṭâ* «a marito dilecta». Nous pouvons rapprocher[5] les composés zends comme [zend] *sara-ĭustrô-frôkta* «annoncé par Zoroastre», [zend] *masda-dâta* «créé par Masda (Ormuzd)». En grec, on a : Θεό-δοτος, Θεό-

[1] Voyez § 969.

[2] Voyez § 978.

[3] Dobrowsky, *Institutiones linguæ slavicæ*, p. 458.

[4] De la racine sanscrite *gar*, *gṛ* «dévorer», à laquelle se rattache probablement aussi le latin *-vorus* (pour *-quorus*), par exemple dans *carnivorus*. Voyez Glossaire sanscrit, *gṛ*.

[5] Sauf pour l'accentuation, qui nous est inconnue en zend.

τρεπτος. En gothique : *handu-vaurht'-s* «fait à la main, *χειροποίητος*». En slave : **ржкотворенный** *runko-tvorennüj* (même sens, de *runka* «main», § 968).

On trouve la relation dative exprimée par le premier terme de *pitṛ́-sadṛ́śa-s* «semblable au père» et *hiranya-sadṛ́śa-s* «semblable à l'or»[1]. En arménien : *waraṣ-a-nman* «semblable à un sanglier». En grec : *θεοείκελος*. En gothique : *gasti-góds* «hospitalier», littéralement «bon à l'hôte ou aux hôtes». En russe : **богоподобный** *bogo-podobnüï* «semblable à Dieu», **богопослушный** *bogo-poslušnüï* «obéissant à Dieu».

La relation ablative est exprimée par le sanscrit *nábas* «ciel» dans le composé *nabaś-ćyutá-s* «tombé du ciel».

C'est un locatif que nous représente, quant au sens, le *nâu* du précité *nâu-sṭá-s* «se tenant dans le vaisseau».

§ 986. Composés allemands comme *singvogel*, *springbrunnen*.

Aux composés de dépendance je rattache les formations allemandes comme *singvogel* «oiseau chanteur», *springbrunnen* «fontaine jaillissante», *ziehbrunnen* «puits» (littéralement «fontaine à tirer»), *schreiblehrer* «maître à écrire», *singlehrer* «maître à chanter», *fahrwasser* «eau navigable», *esslust* «envie de manger», *lesezimmer* «cabinet de lecture», *scheidekunst* «chimie» (littéralement «l'art de l'analyse»), *trinkglas* «verre à boire», *trinkspruch* «devise à boire», *kehrbesen* «balai pour nettoyer», *lehrmeister* «professeur» («maître à apprendre»), *lebemann* «viveur» («homme de vie»), *lockvogel* «appeau» (littéralement «alliciens avis»). Les composés en question ont ceci de remarquable que le premier terme n'existe pas comme mot indépendant; mais ce n'est pas une raison, selon moi, pour en faire un verbe[2]. J'y

[1] Combiné avec *sadṛ́śa* et *pratirûpa* «semblable», le premier terme garde son accent.

[2] Voyez ce qui a été dit plus haut (§ 965) des composés grecs comme *δεισι-δαίμων*.

vois un substantif abstrait, encore bien que dans quelques composés de cette sorte le sens du participe présent ait l'air de mieux convenir : car *singvogel* est bien un oiseau chantant, *springbrunnen* une fontaine jaillissante; mais *ziehbrunnen* est une fontaine pour tirer et non une fontaine qui tire, *trinkglas* est un verre pour boire et non un verre qui boit, *schreiblehrer* est un maître d'écriture et non un maître écrivant, et *tanzlehrer* un maître de danse et non un maître dansant. Conséquemment, *singvogel* doit être entendu dans le sens de *gesangvogel* et *ziehbrunnen* dans celui de *zugbrunnen*. Si beaucoup de substantifs employés de cette façon à la tête d'un composé sont inusités comme mots indépendants, cela n'a rien de plus surprenant que de voir certaines classes d'adjectifs employées uniquement ou principalement à la fin d'un composé[1].

Les substantifs qui figurent en tête de ces composés nous offrent la même formation que le thème du présent dans les verbes correspondants. Quand c'est un verbe fort, la syllabe caractéristique manque ordinairement en tête du composé. Quelquefois, cependant, elle est maintenue. Nous la trouvons, par exemple, dans le vieux haut-allemand[2] *trag-a-stuol* « chaise à porteurs » (littéralement « chaise pour le transport »), qu'on peut rapprocher de *trag-a-mês* « nous portons »; nous avons de même *trag-a-betti* « litière » (littéralement « lit de transport »), *trag-a-diorna* « porteuse » (littéralement « servante pour le transport »). D'autres fois, la voyelle caractéristique est *e*[3]; exemple : *web-e-hûs* « atelier de tisserand » (littéralement « maison de tissage »). Les restes peu nombreux de la quatrième classe sanscrite[4] contractent en vieux haut-allemand leur syllabe caractéristique *ja*

[1] Voyez §§ 907 b, 909, 910 et 914.
[2] Le gothique ne fait pas encore usage de cette sorte de composés.
[3] Voyez § 109 a, 1.
[4] Voyez § 109 a, 2.

(य *ya*) en *i* : le seul exemple que je connaisse est *hef-i-hanna* « sage-femme ». Comme *wasku* « je lave » et *slifu* « je repasse » n'appartiennent point à cette classe, on peut regarder l'*i* de *wask-i-wazar* « eau à laver » et *slip-i-stein* « pierre à repasser » comme l'affaiblissement d'un ancien *a*. Le *ja* de la première conjugaison faible est également contracté en *i*[1], et cet *i* est fréquemment affaibli en *e* ou supprimé tout à fait; on a, par conséquent, *wez-i-sten*, *wezz-e-sten*, *wez-stân* « pierre à aiguiser ». Il ne s'est point conservé d'exemple, en vieux haut-allemand, de substantifs présentant la caractéristique de la seconde et de la troisième conjugaison faible.

Avec le temps, cette classe de composés est devenue de plus en plus nombreuse : c'est aujourd'hui celle qui est le plus largement représentée en allemand.

Comme toute la conjugaison faible correspond, ainsi que je crois l'avoir démontré[2], à la dixième classe sanscrite, c'est le cas de rappeler qu'il existe aussi en sanscrit et en zend des substantifs présentant la caractéristique de la dixième classe. Je veux parler des accusatifs en *ayâm*, dont il a été question au § 619, et des infinitifs zends en *ayaṅm*.

CINQUIÈME CLASSE.

COMPOSÉS COLLECTIFS, APPELÉS *DVIGU*[3].

§ 987. Exemples de composés collectifs.

Les composés de cette classe sont des collectifs dont le second membre est un substantif et le premier un nom de nombre qui le détermine. Le terme final, quel que soit d'ailleurs son genre

[1] Grimm, Grammaire allemande, I, p. 681.

[2] Voyez § 109ᵃ, 6.

[3] Sur l'origine de cette expression, voyez la Remarque du présent paragraphe.—Tr.

hors de composition, devient un neutre (ordinairement en *a*) ou un féminin en *î*. L'accent se place sur la dernière syllabe du thème composé. Exemples : *tri-guṇá-m* « les trois qualités » (*guṇá* masculin), *ćatur-yugá-m* « les quatre âges du monde » (*yuga* neutre), *panćêndriyá-m* « les cinq sens » (*indriyá* neutre), *tri-kaṭvá-m* ou *tri-kaṭví* « trois lits » (*kâṭvâ* féminin), *tri-râtrá-m* « trois nuits » (*râtra* au lieu de *râtri*, nom féminin usité hors de composition), *panćâgnî* « les cinq feux »[1], *tri-lôkî* « les trois mondes ».

En zend, nous avons : *byârĕ* « biennium » (pour *bi-yârĕ*[2]), *tri-ksaparĕ-m* « trinoctium », *ćatru-mâhya* « quatre mois »[3], *nava-ksaparĕ-m* « neuf nuits », *panća-mâhya*[4] « cinq mois », *ksvas-ksaparĕ-m* « six nuits ».

Avec ces noms, surtout avec les neutres, s'accordent en latin : *tri-viu-m*, *bi-viu-m*, *ambi-viu-m*[5], *quadri-viu-m*, *bi-duu-m*, *tri-duu-m*. Ces deux derniers composés font supposer l'existence d'un mot simple *duu-s*, ou *dua*, ou *duu-m* comme dénomination du jour : tous les trois, d'après le principe sanscrit, donneraient *duu-m* en composition. En sanscrit, *divâ* désigne le jour dans les composés *divâ-karâ-s* « soleil » (« faisant le jour »), *divâ-maṇi-s* « soleil » (« joyau du jour »), *divâ-madyá-m* « midi » (« milieu du jour »). Ces trois composés ne peuvent s'expliquer par l'adverbe *divâ* « pendant le jour ». Du thème *divâ*, après suppression de l'*i*, le latin aurait tiré une forme *dua*. Les mots *bi-noct-iu-m*, *tri-noct-iu-m*, *quinqu'-ert-iu-m*[6], *bi-enn'-iu-m* sont devenus infidèles

[1] Il s'agit du soleil et de quatre feux allumés dans la direction des quatre points cardinaux, auxquels s'expose le pénitent.

[2] Sur *ĕ*, voyez § 30.

[3] Accusatif *ćatru-mâhim* (§§ 42 et 312).

[4] Accusatif *panća-mâhim*.

[5] L'*i* de *ambi* est l'affaiblissement de la voyelle finale du thème, lequel ferait au nominatif singulier, si le singulier était possible, *ambu-s*.

[6] Voyez § 6.

à l'ancien mode de composition, en ce qu'ils se sont adjoint un suffixe.

Il en est de même pour les composés grecs comme *τριημερία*, *τριοδία*, *τετραοδία*, *τετραόδιον* «quadrivium», *τετραννκτία*, *τρινύκτιον* «trinoctium». La forme féminine du suffixe est plus usitée en grec que la forme neutre. Cependant *τέθριππον* et *τριώϐολον*[1] sont faits sur le même modèle que *ćatur-yugá-m*.

Du reste, le sanscrit peut aussi se servir du suffixe neutre *ya* pour tirer des dérivés de ses composés collectifs : le sens de ces mots ne s'en trouve pas changé. Ainsi à côté des mots précités *tri-guṇá-m* et *tri-lôkí* on trouve *trâiguṇ'-ya-m*, *trâilôk'-ya-m;* à côté de *ćatur-varṇá-m* «les quatre castes» on a *ćâturvarṇ'-ya-m*. Ce sont donc là, si l'on fait abstraction du vriddhi, les vrais modèles des formes latines comme *tri-enn'-iu-m*, *quadri-enn'-iu-m*, et des formes grecques comme *τρι-όδ-ιο-ν*, *τρι-νύκτ-ιο-ν*.

Remarque. — De certains composés rangés par les grammairiens indiens au nombre des composés collectifs. — La dénomination de composés collectifs que nous avons donnée à cette classe serait impropre, si l'on y faisait entrer, d'après l'exemple des grammairiens indiens, des adjectifs tels que *pańćagava-dana* «ayant cinq bœufs pour richesse, riche de cinq bœufs». Mais je ne vois pas pourquoi on retirerait ces adjectifs de la classe des composés possessifs, à moins qu'on ne fasse de la présence d'un nom de nombre à la tête du composé le critérium essentiel et suffisant de notre classe. Pour moi, je ne voudrais y faire entrer que les noms collectifs ayant un nom de nombre pour déterminant.

Le mot *dvigu*, qui a servi aux grammairiens indiens comme modèle de cette sorte de composés, n'est pas lui-même un collectif : c'est un adjectif possessif. Il présente seulement cette particularité qu'il devrait signifier «ayant deux bœufs», tandis qu'il a pris le sens de «acheté pour deux bœufs»; toutefois, la signification première a été probablement «possédant la valeur de deux bœufs».

Quand *gô* forme avec un nom de nombre un vrai collectif, il élargit son

[1] Sur l'ω de -ωϐολον, voyez § 911, Remarque.

thème par l'addition d'un *a;* exemple : *panća-gavá-m* «cinq bœufs». On peut comparer l'élargissement qui a lieu en latin et en grec dans les composés comme *multi-colôr-u-s, tri-pector-u-s, θεό-πυρ-ο-ς.*

SIXIÈME CLASSE.

COMPOSÉS ADVERBIAUX, APPELÉS *AVYAYÎBHÂVA*[1].

§ 988. Composés adverbiaux, en sanscrit, en latin et en grec. — Comparaison avec le vieux haut-allemand.

Dans les composés de cette classe, le premier membre est ou bien une préposition (c'est le cas le plus fréquent), ou la particule privative *a, an,* ou bien l'adverbe *yáťâ* «comme». Le dernier membre est un substantif qui prend toujours la forme d'un nominatif-accusatif neutre, quel que soit d'ailleurs son genre hors de composition. Ainsi le féminin *śraddấ* «foi, confiance» devient *śraddam* dans le composé *yaťâ-śraddám*[2] «conformément à la confiance», littéralement «comme confiance». Comme autres exemples, nous citerons : *yaťâ-vidí* «comme prescription, conformément à la prescription», du substantif féminin *vidí-s; a-saṅśayá-m* «non doute, indubitablement», du neutre *saṅśaya-m; anu-kšaṇá-m* «instantanément», de *ánu* «après» et *kšaṇa* (masculin et neutre) «instant»; *ati-mâtrá-m* «démesurément», de *áti* «sur, par-dessus» et *mâtra-m* «mesure»; *praty-aḥám* «journellement», de *práti* «contre» et *áḥan* (neutre) «jour»[3].

En latin, *admodum, præmodum, obviam, affatim* sont des composés de cette sorte. Seulement, le latin laisse au dernier terme le genre qui lui appartient hors de composition, tandis que, d'après le principe sanscrit, il faudrait *obvium, affate.*

[1] *Avyaya,* en terme de grammaire, veut dire indéclinable : *avyayîbâva* désigne, par conséquent, les composés passés à l'état indéclinable. — Tr.

[2] L'accent tonique est ordinairement sur la syllabe finale.

[3] Le *n* final du thème *áḥan* a été supprimé.

En grec, nous avons *ἀντιϐίην*, *ἀντίϐιον*, *ὑπέρμορον*, *παράχρημα*.

Il y a quelque ressemblance entre ces composés et le tour employé par le vieux haut-allemand pour former des superlatifs adverbiaux. Il construit des accusatifs neutres avec une préposition qui d'ordinaire gouverne le datif [1]; exemples : *az jungist* « tandem », *az lâzôst* « demum », *zi furist* « primum ». En allemand moderne, on écrit en un seul mot : *zuerst* « primum », *zuvörderst* (même sens), *zuletzt* « postremum », *zunächst* « proxime », *zumeist* « plerumque », etc.

Il existe aussi une certaine ressemblance entre les composés de cette classe et les adverbes grecs *σήμερον*, *τήμερον* [2], dans lesquels *ἡμέρα* a pris la forme neutre de la même façon que le sanscrit *śraddā* dans l'exemple précité.

[1] Grimm, Grammaire allemande, III, p. 106 et suiv

[2] Voyez § 355.

INDÉCLINABLES.

ADVERBES.

§ 989. Adverbes revêtus d'une flexion casuelle.

Si l'on fait abstraction des composés adverbiaux qui viennent d'être décrits, le sanscrit forme ses adverbes de deux manières :

1° A l'aide de suffixes spéciaux. Les plus importants do ces suffixes ont été déjà examinés[1].

2° A l'aide de formes casuelles.

C'est surtout l'accusatif neutre des adjectifs qui remplit l'office d'adverbe[2]. Exemples : *madurám* « agréablement », *śīgrám* « rapidement », *kšiprám* (même sens), *āśú* (même sens), *nítyam* « toujours » (*nítya-s* « sempiternus »), *ćirám* « longtemps », *praṭamám* « d'abord », *dvitī́yam* « pour la seconde fois », *bahú* « beaucoup », *bū́yas* « plus », *bū́yišṭam* « le plus ».

De même, en latin, *commodum, plerumque, potissimum, multum, primum, secundum, amplius, recens, facile, difficile.*

En slave, les adverbes en *o* sont identiques avec l'accusatif neutre[3] de l'adjectif correspondant; exemples : мало *malo* « peu », много *mnogo* « beaucoup », долго *dolgo* « longuement, longtemps ».

En gothique, nous avons, comme formation analogue, *filu* « beaucoup, très ».

Notez aussi l'emploi adverbial d'adjectifs neutres en grec,

[1] Voyez § 420 et suiv.

[2] Je dis l'accusatif neutre, quoique la même forme serve aussi pour le nominatif, parce que les cas obliques se prêtent bien mieux que le nominatif à l'expression d'une relation adverbiale.

[3] La même forme sert aussi pour le nominatif neutre.

tant au singulier qu'au pluriel : *μέγα*, *μεγάλα*, *μικρόν*, *μικρά*, *καλόν*, *πλησίον*, *ταχύ*, *ἡδύ*. Ce sont là, évidemment, des accusatifs. Nous ne trouvons pas d'adjectif employé à côté de *δηρόν* « longtemps »; je rattache ce mot, ainsi que *δολιχός*, au sanscrit *dîrġa* (pour *darġa* ou *draġa* « long »), d'où l'adverbe *dîrġam*.

Quelques adverbes sanscrits sont, par leur forme, des instrumentaux pluriels, venant de thèmes adjectifs en *a*. Exemples : *uććâis* « hautement, à haute voix », venant de *uććá*; *nîćâis* « bassement », de *nîćá*; *śanâis* « lentement », de l'inusité *śana*.

Le lithuanien, qui de ses thèmes en *a* ou en *ia* tire des instrumentaux pluriels en *ais*, *eis* (pour *iais*)[1], présente cet accord frappant avec le sanscrit qu'il a aussi des adverbes à désinence d'instrumental pluriel. Exemples : *pulkais* « fréquemment », de *pulka-s* « multitude »; *kartais* « quelquefois », de *karta-s* « fois, une fois »; *wakarais* « au soir », de *wakara-s* « soir »; *nakti-mis* « de nuit »; *pëtu-mis* « à midi ».

L'instrumental singulier se rencontre également en sanscrit dans quelques formes regardées comme des adverbes : *dákśiṇê-n-a* « au sud », de *dákśiṇa*; *áćirê-ṇ-a* « bientôt », littéralement « après un [temps] non-long ».

Nous avons un datif dans le sanscrit *ahnâya* « bientôt », littéralement « au jour ».

Les adverbes à désinence de datif pluriel, comme en vieux haut-allemand *luzzikêm* « peu à peu », en anglo-saxon *middum* « in medio », *miclum* « magnopere », en vieux norrois *lôngum* « longe », *fornum* « olim »[2], rappellent les adverbes à désinence d'instrumental pluriel que nous venons de citer pour le sanscrit et pour le lithuanien.

Comme ablatifs adverbiaux, nous avons en sanscrit : *paśćât* « après », *ârât* « près » (signifie aussi « loin »), *ádastât* « dessous »,

[1] Par exemple *dëwais* = sanscrit *dêvâis* (§ 243).

[2] Grimm, Grammaire allemande, III, p. 94.

purâstât «devant», venant des thèmes perdus *paśća*, *âra*, etc. Mentionnons aussi *áćirât* «rapidement», venant de *áćira* «non-long».

Nous avons déjà rapproché de ces ablatifs les adverbes grecs en *ως* (pour *ωτ*)[1]. Ces adverbes enrichissent en quelque sorte d'un cas la déclinaison des adjectifs. Comme le fait déjà observer Buttmann[2], *ως* peut encore être regardé comme une désinence appartenant à la flexion de l'adjectif. Mais nous ne pouvons le suivre quand il ajoute «cette simple règle que la désinence «nominative ou génitive *ος* se change en *ως*.» Comment croire que *ως*, tout en étant une désinence casuelle ayant son existence indépendante, se forme tantôt d'un nominatif (il faudrait même dire du nominatif masculin) et tantôt d'un génitif? Si l'accentuation est la même pour *σοφῶς* et pour le nominatif *σοφός*, pour *εὐθέως* et pour le génitif *εὐθέος* (de *εὐθύς*), cela vient de ce qu'en grec, comme en sanscrit, l'accent reste ordinairement sur la même syllabe où il se trouve dans le thème ou au nominatif : en sanscrit, le thème *samá* «semblable» fait au nominatif *samá-s*, à l'accusatif *samá-m* et à l'ablatif *samấ-t*, comme, en grec, le thème *ὁμό* donne naissance aux formes *ὁμό-ς*, *ὁμό-ν*, *ὁμῶ-ς*.

En latin, on peut citer comme exemples d'adverbes à forme ablative : *continuo*, *perpetuo*, *raro*, *primo*, *secundo*.

En gothique, nous avons, avec signification ablative : *hva-thrô* «d'où?», *tha-thrô* «de là»[3]. D'autres formations ont la même origine, mais ont perdu, comme les adverbes grecs en *ως* et les adverbes latins en *ô*, leur signification ablative; tels sont : *sinteinô* «toujours», *sniumundô* «précipitamment»[4].

Un adverbe sanscrit à forme génitive est *ćirásya* «enfin»,

[1] Voyez § 183ᵃ, 1.
[2] Grammaire grecque développée, § 115, 4.
[3] Voyez § 183ᵃ, 2.
[4] *Ibidem.*

littéralement «du long». De même, en grec, *ὁμοῦ*, *ποῦ*, *ἄλλου*. En gothique, *allis* «tout à fait», *gistra-dagis* «hier»[1].

On regarde comme un adverbe à désinence locative le sanscrit *prâhṇê* «au matin», quoiqu'on puisse très-bien aussi y voir un locatif ordinaire, car la signification n'a pas dépassé, comme cela arrive souvent pour les adverbes, les limites du cas employé. On sait que le locatif est tout à fait à sa place pour exprimer l'idée de temps. Ce qui est particulier, toutefois, au mot *prâhṇê*, c'est qu'on en a tiré, comme si c'était un thème, le dérivé *prâhṇêtana-s*[2] «matutinus».

En latin, nous avons rapporté au locatif les adverbes de la seconde déclinaison : nous rapprochons, par exemple, du sanscrit *návê* «dans le nouveau», l'adverbe *novê*, ce qui ne nous a pas empêché de voir aussi dans le génitif *novî* un ancien locatif (§ 200)[3].

En lithuanien, les thèmes en *a* se terminent au locatif par *e*[4]; mais comme le lithuanien représente aussi quelquefois par *ai* la diphthongue sanscrite *ê* (= *ai*), quand elle est le résultat d'un gouna[5], on peut être tenté de voir d'anciens locatifs dans ceux des adverbes lithuaniens en *ay*, *ey* qui proviennent de thèmes en *a*, *ia*. On sait que la prononciation ne fait point de différence entre *ay*, *ey* et *ai*, *ei*[6]. Comme exemples, nous citerons : *gĕray* «bien» (*gĕra-s* «bon»), *źinŏmay* «sciemment» (*źinŏma-s* «connu»), *pirmay* «d'abord» (*pirma-s* «premier»),

[1] Dans le texte gothique (Matthieu, VI, 30), il est employé par erreur pour signifier «demain». — Sur les adverbes au comparatif, voyez § 301, Remarque. Sur les génitifs adverbiaux en vieux haut-allemand, voyez Grimm, Grammaire allemande, III, p. 93 et suiv.

[2] Sur le suffixe *tana*, voyez § 958.

[3] Voir ci-dessous, Remarque 1. — Tr.

[4] Voyez § 197.

[5] Voyez § 745*.

[6] Kurschat, Mémoires pour servir à la connaissance de la langue lithuanienne, II, p. 7.

tenay « là » (borussien *tan'-s* « il », pour *tana-s*, accusatif *tenna-n*), *didey* « très » (*didis* « grand », thème *didia*, par euphonie *didźia*).

Ruhig fait observer qu'en litbuanien des adverbes peuvent être tirés de verbes, en ajoutant la syllabe *nay* à l'infinitif. J'ai peine à croire que tel ait été le procédé employé par la langue, et que, pour former, par exemple, l'adverbe *laupsin-tinay* « d'une manière louangeuse », elle ait ajouté *nay* à l'infinitif *laupsinti* « louer ». Je suppose plutôt que le lithuanien a eu des thèmes abstraits en *tina*, et que ce suffixe pouvait se joindre à la racine ou au thème verbal de la même manière que le suffixe infinitif *ti*. Il y a donc eu des noms abstraits comme *laupsintina-s* « l'action de louer », *mylētina-s* « l'action d'aimer », et de ces noms sont dérivés les adverbes *laupsin-tinay, mylē-tinay* de la même manière que *gēray* « bien » de *gēra-s* « bon ». J'identifie ce suffixe *tina* avec le suffixe secondaire *tvana* qui, dans le dialecte védique, forme des noms abstraits[1]. En ce qui concerne la perte du *v*, comparez le rapport du lithuanien *sápna-s* « sommeil » avec le sanscrit *svápna-s*.

Je rapporte également au suffixe védique *tvana* (locatif *tvanê*) les infinitifs ou gérondifs en *tanay* de l'ancien perse, si Oppert, comme je le crois, a raison de rattacher au suffixe le *t* de *ćartanay* et de *íastanay*[2]; *ćar-tanay* s'explique alors par la racine sanscrite *ćar*, qui signifie non-seulement « ire », mais encore « facere, agere, committere », et *ías-tanay* vient de *íah*, que Rawlinson[3] rapproche de la racine sanscrite शंस् *śaṅs* « dire »[4]. Mais si cette

[1] Voyez § 850, Remarque. [Comparez ci-dessous la remarque 2. — Tr.]

[2] Benfey rapporte à la racine le *t* de *ćartanay* « faire », et il regarde *ana* comme le suffixe.

[3] Journal de la société asiatique de Londres, t. I, p. 176.

[4] Le *s* de *śaṅs*, qui dans d'autres formes est devenu *h*, se serait maintenu dans *íastanay*, grâce à la lettre *t* dont il était suivi. Je pensais autrefois (Glossaire sanscrit, éd. 1847, p. v) à une parenté de l'ancien perse *íah* avec le sanscrit *ćakś*. De son côté, Benfey rapporte *íastanay* (l'écriture des inscriptions permet aussi de lire *íastanaya*)

manière de diviser est juste, il y a une ressemblance frappante entre *éaz-tanay, ías-tanay,* et les adverbes d'origine verbale que nous venons d'observer en lithuanien. Dans *laupsin-tinay, mylĕ-tinay,* que Ruhig traduit par «d'une manière louangeuse, d'une manière aimante», je crois qu'il faut voir d'anciens infinitifs ou gérondifs signifiant «in laudando, in amando».

Remarque 1. — Les adverbes latins en *ē* sont-ils des locatifs ou des ablatifs? — De la forme unique en son genre *facilumed*[1] (au lieu de *facilimē*) on a voulu tirer la conclusion que les adverbes en *ē*, venant d'adjectifs de la seconde déclinaison, ont perdu un *d* et sont originairement des ablatifs. Il faudrait admettre alors que tous ces adjectifs ont passé de la seconde déclinaison dans la troisième. La chose est certaine pour *facilume-d*, qui est formé comme *navale-d* (§ 181); c'est aussi à la troisième déclinaison que Mommsen[2] rapporte la forme osque, également seule de son espèce, *imprufid* «improbē». Enfin, le passage de la seconde déclinaison à la troisième, ou, en d'autres termes, l'affaiblissement de l'*ŏ* final du thème en *i*, a été constaté pour les composés latins comme *imbelli-s, exanimi-s*[3]. Mais je ne vais pas jusqu'à supposer que le même fait a eu lieu pour tous les thèmes adjectifs en *ŏ*, composés ou non, qui ont produit des adverbes en *ē*. Il ne me paraît pas vraisemblable que sans aucune raison ces thèmes aient affaibli leur *ŏ* en *i*, uniquement pour donner naissance à des ablatifs en *e-d* et subsidiairement (par la suppression du *d* et l'allongement de la voyelle précédente) à des adverbes en *ē*. Je persiste dans mon ancienne opinion que *rārō* et *rārē* sont deux cas différents d'un seul et même thème en *ŏ* (= sanscrit *a*) : *rārō* est l'ablatif, *rārē* est le locatif, cas sorti de l'usage ordinaire, dont l'*ē* (= *a* + *i*) correspond à l'*ē* sanscrit et à l'*ei* des locatifs osques de la seconde déclinaison (§ 200).

Remarque 2. — Des adverbes lithuaniens en *tinay*. — Je reviens aux

à la racine sanscrite *čēš* «s'efforcer». Mais il n'y a pas d'autre exemple d'un *i* ayant remplacé en ancien perse un *ê* sanscrit : on trouve, au contraire, des exemples où le 𐎰 *i* de l'ancien perse répond à une sifflante sanscrite.

[1] Sénatus-consulte des Bacchanales.

[2] Études osques, p. 41.

[3] Comparez §§ 6, 966 et 976.

adverbes lithuaniens en *tinay* dont il a été question plus haut (§ 989). De même qu'à côté des noms abstraits en *συνη* le grec possède des adjectifs en *συνος*, par exemple *μαντόσυνος* à côté de *μαντοσύνη*[1], de même qu'en sanscrit le suffixe *tva*[2], qui forme principalement des noms abstraits, sert aussi dans le dialecte védique à former des participes futurs passifs (§ 832), de même en lithuanien, à côté des noms abstraits en *tina-s*, que nous avons rétablis par conjecture[3], nous trouvons des adjectifs à signification de participes futurs passifs, comme *bar-tina-s* «vituperandus», *bijō-tina-s* «timendus», *wes-tina-s* «ducendus» (*wedù* «je conduis», § 103). Je rattache également ces formations au suffixe sanscrit *tvana*, et au cas où le lithuanien, qui d'habitude remplace par des masculins les substantifs neutres sanscrits, n'aurait pas eu de noms abstraits en *tina-s*, je rapporterais à ces adjectifs les adverbes précités en *tinay*.

§ 990. Adverbes sans principe de formation déterminé.

Il y a aussi en sanscrit plusieurs adverbes qui ne se rattachent à aucun principe de formation déterminé. Nous citerons particulièrement les particules négatives *a* (comme préfixe) et *na* (§ 371); les adverbes de temps *sanā́* «toujours»[4], *adyá* «aujourd'hui»[5], *śvas* «demain»[6], *hyas* «hier», *parút* «l'an dernier»[7], *sadyás* «tout de suite»[8]; les préfixes *su* «bien» et *dus* «mal».

[1] Voyez § 850, Remarque, et Aufrecht, dans le Journal de Kuhn, I, p. 482.

[2] C'est à ce suffixe que Pott rapporte le grec *συνη* (Recherches étymologiques, 1re édition, II, p. 490).

[3] Voyez § 989.

[4] Probablement du thème démonstratif *sa* (comparez *sa-dā́*, § 422, et voyez mon Glossaire sanscrit, édition 1847, p. 367).

[5] Voyez Abrégé de la Grammaire sanscrite, § 617.

[6] Latin *cras* (§ 20).

[7] Composé de *par*, pour *pára* «l'autre» (§ 375) et de *ut*, probablement une contraction de la syllabe *vat* dans *vatsará*. Pott (Recherches étymologiques, II, p. 305) rapproche avec raison le grec *πέρυσι*, et Windischmann l'arménien *հերու heru* (au sujet du changement de *p* initial en *h*, opéré par l'arménien, comparez *hair* «père»).

[8] Probablement de *sa* «ce» et *dyas* (pour *divas*) «jour».

CONJONCTIONS.

§ 991. Origine des conjonctions. — La conjonction *dass*, en allemand. — Conjonctions signifiant «mais».

Les différents idiomes indo-européens s'accordent à tirer leurs vraies conjonctions des racines pronominales [1]. Mais dans le choix des pronoms il règne une grande diversité. Ainsi la même relation est rendue en sanscrit par *yat, yádá*, en latin par *quod, ut*, en grec par ὅτι, ὡς, ἵνα, ὅπως, en lithuanien par *jŏg, kad*, en russe par *kto*, en allemand par *dass* [2].

Le vieux haut-allemand *daz*, d'où vient la conjonction *dass*, n'est pas autre chose que le neutre de l'article, et la différence orthographique qu'on fait aujourd'hui entre les deux mots n'a point de raison d'être organique; en effet, le *s* qu'en allemand moderne on met au neutre des pronoms et des adjectifs forts représente toujours un ancien *z*, et devrait plutôt être écrit ß. Graff regarde la conjonction *daz* comme le neutre du pronom relatif, et la rattache au gothique *thatei* [3]; mais le sens démonstratif convient mieux, selon moi, à la conjonction *dass* que le sens relatif. Quand on dit : *ich weiss, dass er krank ist* «je sais qu'il est malade», cela équivaut à *ich weiss dieses : er ist krank* «je sais ceci : il est malade». Aussi ai-je appelé déjà dans mon premier ouvrage [4] la conjonction *dass* l'article des verbes. On ne peut placer un verbe ou une phrase dans la relation de l'accu-

[1] Voyez § 105.

[2] La seconde partie du russe *kto* renferme le même thème pronominal que l'allemand *dass* (§ 343).

[3] Dictionnaire du vieux haut-allemand, V, colonne 39. — On a vu (§ 365) que la particule *ei* donne aux pronoms démonstratifs le sens relatif.

[4] Système de conjugaison de la langue sanscrite, p. 82.

satif sans les faire précéder d'une conjonction, c'est-à-dire d'un pronom, et c'est sur ce pronom qu'on marque la relation casuelle où est employée la phrase.

En sa qualité de neutre, *dass* est également nominatif et accusatif. Il est au nominatif dans cette phrase : *es ist erfreulich, dass er wieder gesund ist* «cela est heureux qu'il soit guéri»; c'est comme s'il y avait *das wiedergesundsein desselben ist erfreulich* «le être guéri de lui est heureux». Avec *dass*, qu'il soit employé comme accusatif ou comme nominatif, la phrase est achevée au point de vue grammatical; *ich weiss dass...*, ou *es ist erfreulich dass...* forme un cadre grammatical complet : ce qui vient après en est le contenu logique. On a vu que les adverbes à l'accusatif peuvent encore exprimer les relations d'autres cas obliques; c'est ainsi qu'en sanscrit les accusatifs *tat* et *yat*, pris adverbialement, remplacent quelquefois les instrumentaux *téna*, *yéna* et marquent la relation d'instrument ou de cause : *tat* signifie alors «à cause de cela» et *yat* «parce que». De même, en allemand, *dass* peut tenir lieu de *damit*[1], par exemple dans cette phrase : *nimm diese arzenei, dass* (*damit*) *du wieder gesund werdest* «prends cette médecine, que (avec laquelle) tu te guérisses».

L'allemand *aber* «mais», littéralement «aliud»[2], est toujours employé au nominatif dans les phrases de ce genre : *er befindet sich nicht wohl, aber er wird doch kommen* «il est indisposé, mais il viendra néanmoins». Avec *aber* commence l'autre chose qui doit être dite, en opposition à ce qui précède[3]. Il en est de même pour les conjonctions équivalentes d'autres langues. En grec, ἀλλά, malgré la différence d'accentuation, est évidemment identique avec le pluriel neutre ἄλλα. En arménien, այլ *ail*

[1] Dans *damit*, la préposition *mit* tient lieu de la désinence instrumentale qui manque.

[2] Voyez § 350.

[3] Voyez § 375.

«alius» signifie, en tant que conjonction, «mais», et il doit être pris alors comme un nominatif singulier. Le sanscrit emploie *tú*, qui, ainsi que le grec *δέ*, n'est jamais placé au commencement d'une phrase, et qui est, à ce que je crois, un affaiblissement du thème *ta;* nous avons rapporté plus haut (§ 350) à ce même thème pronominal la conjonction *δέ*. Le sanscrit a aussi la conjonction *kintu* «mais», composée de *kím* «quoi?» et du précité *tú* : *kím* n'est là que pour servir de support à *tú*, de même que *yádi* «si» dans यदिवा *yádivâ* et le latin *si* dans *sive;* en effet, *yádivâ* et *sive* signifient «ou», acception que *vâ* et *ve* ont déjà par eux-mêmes.

§ 992. Conjonctions signifiant «si».

Le sanscrit *yádi* «si»[1], dont il vient d'être fait mention, provient évidemment du thème relatif *ya*. Je rattache au même thème la conjonction gothique *ja-bai* «si»[2]. Un autre mot sanscrit signifiant «si», चेत् *ćét*, se compose de la particule *ća* et de *it* : *it* appartient au thème démonstratif *i*, et n'est pas autre chose que le neutre, inusité hors de composition, de ce thème. Il est donc identique avec le latin *id*[3].

Nous n'examinerons point si le gothique *iba*, dans *n'-iba* «nisi», est une contraction pour *ja-ba*[4], ou si son *i* appartient au même thème que le sanscrit *it*. Au thème démonstratif *i* se rattache certainement le gothique *i-th* «mais, si» (§ 420).

Le latin *si* vient évidemment, comme *se-d* et *si-c*, du thème réfléchi (comparez *si-bi*).

Le grec *εἰ* pourrait être regardé comme étant pour *ἐδι*; il

[1] En zend, [zend] *yêḍi*, [zend] *yêidi* (§§ 39, 41, 42 et 520).

[2] Voyez § 383.

[3] Voyez § 360, et Abrégé de la grammaire sanscrite (3e édition), § 247, remarque 1.

[4] Comparez *thauh-jaba*.

répondrait alors au sanscrit यदि *yádi*, avec lequel il serait à peu près dans le même rapport que *φέρει* avec *bárati* «il porte».

L'allemand *wenn* est originairement identique avec *wann;* la signification conditionnelle est encore étrangère aux adverbes de temps *hwanne, hwenne* en vieux haut-allemand. Pour rendre les relations exprimées en latin par «si» et par «an» le vieux haut-allemand se sert de *ibu, ipu* (en moyen haut-allemand *obe, ob*, en allemand moderne *ob*)[1]. L'allemand moderne n'a laissé à *ob* que le sens du latin «an»; il lui a retiré celui de «si». Conséquemment, *ob* exprime toujours la relation de l'accusatif, comme en latin *num* et *utrum*, qui sont des accusatifs aussi par leur forme. Le changement du gothique *iba* et du vieux haut-allemand *ibu, ipu* en *obe, ob*, présente cette particularité que l'*i* s'est transformé en la voyelle plus pesante *o;* cela est remarquable, car les altérations que subissent les langues dans le cours des siècles consistent bien plutôt en affaiblissements qu'en renforcements[2]. Comme le vieux haut-allemand *i-bu, i-pu*, les conjonctions *yádi* et *εἰ* réunissent le sens de «an» à celui de «si».

[1] La forme gothique est *iba*, la forme anglaise *if*.

[2] A côté de l'explication que nous avons donnée (§ 383, Remarque) des conjonctions gothiques *jaba*, *jabai*, *iba*, *ibai*, ainsi que des adverbes en *a-ba*, dérivés d'adjectifs forts, nous pouvons encore proposer un autre essai d'interprétation. Peut-être *ba* se rattache-t-il au sanscrit *pa*, qui a servi à tirer des thèmes démonstratifs *a* et *u* les prépositions *á-pa*, *ú-pa*. Dans les suffixes formatifs et dans les désinences, une ténue primitive placée entre deux voyelles devient souvent une moyenne en gothique, tandis qu'à la fin des mots elle se change plutôt en aspirée (§ 91, 2 et 3). L'existence de la préposition *af* (= sanscrit *á-pa*) ne doit donc pas nous empêcher de reconnaître aussi dans les conjonctions *ja-bai*, *n'-i-ba*, et dans les adverbes comme *frôda-ba*, le suffixe sanscrit *pa*, qui se trouve, par exemple, dans *a-pa*, *u-pa*, *prati-pa*, *samí-pa* (= latin *pe*, dans *pro-pe*, *nem-pe*, *quip-pe*, *sæ-pe*). Si l'on admettait cette explication, il faudrait l'appliquer aussi, en lithuanien, aux adverbes pronominaux *tai-pō*, *tai-p* «ainsi», *kitai-p* «autrement», *kai-pō*, *kai-p* «comment?», *katrai-p* «de quelle façon?», *antrai-p* «d'autre façon», et à la conjonction *jei-b* «afin que».

Le lithuanien *jey* «si» nous présente la même diphthongue *ey* que les adverbes précités en *ay*, *ey* (§ 989). Le thème est identique à celui du sanscrit *yádi* (§ 383). Dans la syllabe *gu* de *jey-gu*[1] «si quelquefois», je crois reconnaître la particule annexe ह *ha* = védique *ġa*, *ġâ*, *hâ*, grec γε (§ 326); dans la syllabe *gi* de *jey-gi* «si vraiment, quoique» je vois la particule हि *hí*, qui, en sanscrit, est explétive, ou a le sens de «donc», et qui n'est jamais employée au commencement de la phrase[2].

§ 993. Conjonctions signifiant «que» et «comme».

Du thème relatif *ya* dérivent aussi, en sanscrit, les conjonctions *yát* et *yátâ* «que» : la première a le sens du latin «quod», et est, comme celui-ci, le neutre du pronom relatif; la seconde équivaut au latin «ut» et a signifié originairement «comme»[3]. Dans le dialecte védique, il existe une particule *yā́t* qui, employée en qualité de conjonction, signifie «que», et, en qualité d'adverbe, «comme». Cette particule, qui d'ailleurs s'emploie rarement, est très-intéressante en ce qu'elle nous fournit un ablatif formé d'après la déclinaison ordinaire[4]; on a vu que la déclinaison pronominale exige *yásmât* à l'ablatif (§ 166). Comme corrélatif de *yā́t*, le dialecte védique possède aussi l'adverbe démonstratif *tā́t* «ainsi», qui est, en quelque sorte, le frère jumeau du grec τώς. Nous trouvons, dans un passage du Rig-véda[5], *yā́t* «comme» et *tā́t* «ainsi» réunis en un seul vers.

[1] On trouve aussi *jei-g*.

[2] Voyez § 391, où il est aussi fait mention du grec γάρ.

[3] C'est aussi le sens primitif de «ut». Sur *yá-tá*, voyez § 425, et comparez les conjonctions تا *tá* «que» en persan moderne, թէ *té* ou եթէ *été* «que» en arménien. Sur les conjonctions zendes 𐬫𐬀𐬜 *yaḍ* et 𐬫𐬀𐬚𐬀 *yaṭa*, qui s'emploient de la même façon qu'en sanscrit *yát* et *yátá*, voyez §§ 725 et 972.

[4] C'est Kuhn qui, le premier, a reconnu comme conjonction et qui a expliqué cette forme. Journal de Höfer, II, p. 174.

[5] IV, VI, 12. Voyez Benfey, Glossaire du Sâma-véda, p. 75.

§ 994. Conjonctions corrélatives de «si».

Dans cette phrase allemande : *wenn er gesund ist, so wird er kommen* «s'il est bien portant, il viendra», *so* a le même droit que *wenn* d'être considéré comme conjonction : en effet, l'un et l'autre mot ouvre une proposition et est, en quelque sorte, l'article du verbe dont il est suivi. Le mot *so*, ainsi construit, est intraduisible dans les langues qui n'ont pas éprouvé le besoin d'une opposition de ce genre.

Le sanscrit, dans sa période plus moderne, emploie de la même façon *tadá*, dont le sens primitif est «alors»[1]. Nous trouvons *tadá* opposé à *yádi* «si» dans cette phrase : *yady ēśâ mama bâryâ bavati tadâ ģîvâmi, nô ćēn*[2] *mariśyâmi* «si celle-ci devient mon épouse, alors je vis; sinon, je mourrai»[3].

Le lithuanien, pour le même usage, met son article neutre *tai*; le slave se sert de la forme équivalente то *to* = grec *τό*, sanscrit *tát* «ceci»[4]. Un exemple lithuanien est : *jey źmonēms atléisite jū nusidējimus, tai atléis ir jums jusū tēwas dangujeńsis* «si vous pardonnez aux hommes leurs fautes, votre père céleste vous pardonnera aussi»[5].

[1] Voyez § 422.
[2] Par euphonie pour *ćēt*.
[3] Lassen, Anthologie, p. 7.
[4] Dobrowsky, *Institutiones linguæ slavicæ*, p. 447.
[5] Matthieu, VI, 14.

PRÉPOSITIONS.

§ 995. Origine pronominale des prépositions primitives. — Les prépositions sanscrites *áti* «sur» et *adás* «sous».

Toutes les vraies prépositions peuvent être ramenées, avec plus ou moins de certitude, à des pronoms. Il en est de même pour ceux d'entre les adverbes qui, par leur forme et leur sens, sont apparentés à des prépositions. La signification de ces mots s'explique par des antithèses analogues à celle qui existe entre «hic» et «ille», entre «hinc» et «illinc»; ainsi «sur» et «sous», «devant» et «derrière», «dans» et «hors» peuvent être considérés comme signifiant «ici» et «là», ou *vice versa* (§ 293).

C'est la préposition sanscrite *áti* «sur» qui révèle le plus clairement son origine pronominale, car elle est formée du thème démonstratif *a* comme *íti* «ainsi» l'est du thème *i*. Toutefois, c'est à l'occasion des adjectifs *á-dara-s* «inferior», *a-dáma-s* «infimus», que j'ai constaté d'abord la nature pronominale des prépositions primitives[1]. Ce n'est que plus tard que j'ai montré aussi dans la préposition *a-dás* «sous» (comme adverbe «dessous») un dérivé du thème démonstratif *a*[2]. En latin, *inferus*, *infimus* correspondent à *á-dara-s*, *a-dáma-s* (§ 293)[3].

[1] Dans mon mémoire Du pronom démonstratif et de l'origine de quelques signes casuels. Mémoires de l'Académie de Berlin, 1826, p. 91 et suiv. [Bopp explique *ádaras*, *adámas* comme étant pour *ataras*, *atamas*, comparatif et superlatif du thème pronominal *a*. — Tr.]

[2] Dans mon mémoire De quelques thèmes démonstratifs et de leur rapport avec diverses prépositions et conjonctions (1830), p. 9. Comparez C. G. Schmidt. *De præpositionibus græcis* (1829).

[3] Vossius fait dériver *inferus* de *infero*. D'un autre côté, la grammaire indienne rattache *avámas* à la racine verbale *av* «aider», suivie d'un suffixe *ama* : la même

Si l'on divisait de cette façon : *á-da-ra-s*, *a-dá-ma-s*, il faudrait rapporter ces adjectifs à *a-dá-s*, dont le *s* aurait été supprimé; c'est ainsi que *áva-ra-s*, *avá-ma-s* viennent évidemment de la préposition *áva* « du haut de ». Même en admettant cette explication, l'origine pronominale des deux adjectifs n'en subsisterait pas moins, car *adás* est dérivé du thème démonstratif *a*, à l'aide du suffixe *das* (modification de *tas*).

§ 996. Congénères de *áti*. — La préposition *ἀντί*.

Au sanscrit *áti* « sur », en zend 𐬀𐬌𐬙𐬌 *aiti*, correspond, à ce que je crois, le latin *at* dans *at-avus* (§ 425)[1]. En lithuanien, nous avons à la fois *ant* « sur » avec insertion d'une nasale[2], et *at* « vers, en arrière » sans nasale, mais avec changement de signification, et seulement comme préfixe; exemples : *at-eimi* « advenio », *at-dûmi* « reddo ».

J'ai autrefois expliqué le grec *ἀντί* et le latin *ante* comme des dérivés de *áti*; mais comme nous avons en grec la particule *ἄντα*, qu'on ne peut séparer de *ἀντί*, l'explication en question me paraît aujourd'hui douteuse : en effet, il est difficile d'admettre que *ἄντα* vienne de *ἀντί*, tandis qu'un *a* peut très-bien s'affaiblir en *i*. Je regarde donc *ἄντα* comme la forme primitive : j'en rapproche le sanscrit अन्त *ánta* « fin »; la fin étant l'opposé du commencement, c'est-à-dire de ce qui est devant, on ne peut être surpris que le sanscrit *ánta* soit d'origine pronominale.

Thiersch a déjà rapproché du grec *ἀντί* l'allemand *ant*, dans *antwort* « réponse » (littéralement « parole en retour ») : le

explication est également donnée pour *adámas*. Voyez Böhtlingk, Les suffixes *uṇâdi*, V, 54.

[1] Comparez *ab-avus*, *pro-avus*, et voyez les Annales de critique scientifique, 1830, p. 792. Cette explication a été approuvée par Pott, Recherches étymologiques (1re édition), II, p. 315, et par Corssen, Nouvelles annales de philologie et de pédagogie, LXVIII, p. 480.

[2] Voyez § 293.

gothique *anda-vaurd* témoigne aussi en faveur de *ἄντα* comme forme primitive. Nous retrouvons la même préposition dans les mots gothiques *anda-nahti* «soir» (littéralement «avant-nuit» ou «temps allant à la rencontre de la nuit»), *anda-numfts* «acceptation», *anda-nêms* «agréable» (comparez *and'-nima* «j'accepte»). Hors de composition, et même dans la plupart des composés, la préposition gothique a perdu sa voyelle finale. C'est cette préposition que nous retrouvons sous la forme *ent*, en allemand moderne, dans *entsagen* «renoncer», *entsprechen* «correspondre», etc. Le thème substantif sanscrit *ánta* «fin» a donné en gothique *andja* «fin» (nominatif *andeis*) et *andi* (nominatif *andis*); l'allemand moderne *ende* est resté à l'abri de la seconde substitution de consonnes[1], qu'ont subie, au contraire, *ant* (*antwort*) et *ent* (*entsprechen*).

Le dialecte védique possède un adverbe *ánti* «près», qui reparaît aussi dans le sanscrit plus moderne[2]. Déjà dans la première édition de mon Glossaire sanscrit, sans avoir connaissance de ce fait, j'avais supposé l'existence d'une telle forme, à laquelle j'ai rapporté le substantif *antiká-m* «proximité». Il est probable que ce अन्ति *ánti* provient du thème démonstratif *aná*, avec suppression de l'*a* final; le suffixe est le même que dans *á-ti*. On peut regarder le substantif अन्त *ánta* «fin» comme le congénère de अन्ति *ánti* «près» : la racine pronominale est la même, et les suffixes sont proches parents. Il n'y a point de racine verbale qui explique d'une manière satisfaisante le mot *ánta* «fin» : au moins la racine *am* «aller», que proposent les grammairiens indiens[3], ne me paraît pas une rivale dangereuse du thème démonstratif *aná*.

[1] Voyez § 87, 2.

[2] Voyez Benfey, Glossaire du Sâma-véda, s. v.

[3] Bohtlingk, Les suffixes *unâdi*, III, 85.

§ 997. La préposition sanscrite *áďi*.

Dans अधि *áďi* «sur, vers», le suffixe धि *ďi* répond bien au θι grec des adverbes locatifs comme πό-θι, ὄ-θι, οὐρανό-θι. En latin, je crois devoir rapprocher de *áďi* la préposition *ad*. En gothique, on pourrait rapporter ici *und* «jusqu'à» (ancien saxon *unti*, *unt*). Les prépositions passent avec une si grande facilité d'un sens à un autre, et leur forme est soumise à de telles modifications, qu'il nous est difficile ici de présenter des rapprochements tout à fait sûrs. Pour la préposition gothique *at* «près de, vers», le sanscrit ne nous offre également, comme terme de comparaison, que la préposition *áďi*. Ce qui correspondrait parfaitement au gothique *at*, selon la loi de substitution des consonnes, c'est le latin *ad*; mais il n'y a point de lien de parenté spécial entre les langues germaniques et le latin.

§ 998. Les prépositions sanscrites *ápa* et *ápi*.

La préposition sanscrite अप *á-pa* «de» dérive du thème démonstratif *a*, grâce au même suffixe que nous retrouvons dans उप *ú-pa*[1]. En grec, ἀ-πό répond au premier, ὑ-πό au second de ces mots; en latin, nous avons de même *a-b* et *su-b*; en arménien, *a-pa*; en gothique, *a-f*[2]; en anglais, *o-f*; en allemand moderne, *a-b*.

On peut rapporter également au thème démonstratif *a* la préposition अपि *á-pi* «sur» (dans *ápi-ďâ* «couvrir», littéralement «mettre sur»). Comme conjonction, *ápi* signifie «aussi». Je ne connais pas, en sanscrit, d'autre mot formé à l'aide de cette syllabe finale *pi*. Il y a le même rapport, quant à la forme, entre *á-pa* et *á-pi* qu'en grec entre ἄν-τα et ἀν-τί. Avec *ápi* comparez le grec ἐπί, ainsi que le lithuanien *ap*, dont le sens se rap-

[1] Voyez § 992.
[2] Voyez § 87, 1.

proche davantage de la préposition sanscrite; nous avons, par exemple, *ap-auksinu* «je dore» (littéralement «je sur dore»), *ap-denkiu* «je couvre», *ap-dumōju* «je réfléchis sur», *ap-galu* «je prends le dessus, je surmonte» (*galù* «je peux»), *ap-si-imu* «je prends sur moi», *ap-beriu* «je surcharge», *ap-twystu* «j'inonde», *api-pjaustau* «je circoncis»[1].

§ 999. Les prépositions sanscrites *abí* et *áva*.

Je rapporte également au thème démonstratif *a* la préposition अभि *abí* «vers» (comparez l'adverbe *abí-tas* «auprès»). La désinence *bi* est de la même famille que les désinences casuelles et adverbiales commençant par un *b* en sanscrit, par un *b* en zend et en latin, par un φ en grec. Je rappelle, en grec, les adverbes de lieu *αὐτό-φι*, *θύρη-φι*; en latin, les datifs *ti-bi*, *si-bi*, et les adverbes *i-bi*, *u-bi*, *utru-bi*[2]. De même qu'à côté du sanscrit उभौ *ubâú* (thème *ubá*) «tous deux» nous trouvons en grec et en latin des formes qui ont inséré une nasale, *ἄμφω* et *ambo*, de même, en regard de अभि *abí*, nous avons le grec *ἀμφί* le latin *amb-*, le vieux haut-allemand *umbi* (en allemand moderne, *um*).

Au sanscrit *abí* se rattachent aussi la préposition allemande *bei* «auprès» et le préfixe *be*, en vieux haut-allemand *bî*, *bi*, en gothique *bi*. La voyelle initiale a été supprimée. C'est ainsi qu'en sanscrit on trouve plus fréquemment employée comme préposition la forme tronquée *pi* que la forme pleine *ápi*[3].

Nous avons rapproché tout à l'heure du sanscrit *abí* le préfixe latin *amb*; mais cela ne doit pas nous empêcher de rapporter

[1] Au sujet de cette préposition, Nesselmann (Dictionnaire de la langue lithuanienne) fait remarquer qu'au lieu de *ap* on a quelquefois *api* devant des racines commençant par un *p*, mais rarement devant d'autres. Je laisserai donc indécise la question si c'est l'*i* primitif qui a été conservé ou si c'est une addition euphonique.

[2] Voyez § 217 et suiv.

[3] Voyez § 998. En gothique, *pi* aurait plutôt fait attendre une forme *fi* que *bi*.

aussi à la même origine la préposition latine *ob :* il est arrivé souvent qu'une seule et même forme s'est scindée en plusieurs. Au lieu de *amb*, on trouve aussi *am*[1] (*am-plector, am-icio*) et *an* (*an-fractus*). Le zend nous présente également la préposition en question sous deux formes : *aibi* et *aiwi*.

La préposition अव *áva* « de, du haut de » contient également le thème démonstratif *a*. En zend, *ava* est encore employé comme pronom démonstratif et a sa déclinaison complète (§ 377). C'est le borussien qui, parmi les langues de l'Europe, a le plus fidèlement conservé la préposition *áva :* elle est restée dans cette langue sous la forme du préfixe *au*. Exemples : *au-mû-sna-n* (accusatif) « ablution »[2], *au-lau-t* « mourir »[3]. En ancien slave, *áva* est représenté à la fois par оу *u* et о *o*[4]; exemples : оурѣзати *u-rêzati* « abscindere », оудалити *u-daliti* « elongare », оугасити *u-gasiti* « exstinguere », оумалити *u-maliti* « minorare, diminuere », оубогъ *u-bogŭ* « pauvre » (littéralement « non-riche »), омыти *o-mŭti* « abluere », оставити *o-staviti* « dimittere », опровергати *o-provergati* « dejicere, abjicere ».

§ 1000. Congénères des prépositions *abí* et *áva*.

La préposition slave *o*, qui représente quelquefois *áva* (§ 999), répond d'autres fois au sanscrit *abí*. En polonais, elle prend les formes *obe*, *ob* et *o*[5]. Exemples : *obe-zna-ć* « faire connaître » (sanscrit *abí-gńâ* « savoir »[6]), *obe-lżwa-ć* « blasphémer » (*lży-ć*,

[1] C'est ainsi qu'en allemand *umbi* est devenu *um*.

[2] Comparez le russe мою *moju* « je lave ».

[3] Voyez § 787, Remarque, et comparez le sanscrit *lû* « abscindere, evellere », et le lithuanien *lawónas* « cadavre ».

[4] Il ne faudrait pourtant pas rapporter toujours le préfixe о *o* au sanscrit *áva;* voyez § 1000, et Dobrowsky, *Institutiones linguæ slavicæ*, p. 401.

[5] Cette dernière forme est la plus fréquente. Voyez Bandtke, Grammaire polonaise, § 210.

[6] Le simple *gńâ* a le même sens.

même sens), *obe-lgną-ć* «coller tout autour», *ob-cowa-ć* «fréquenter» (littéralement «aller autour de quelqu'un»), *ob-iazd* «l'action de chevaucher autour», *o-kaza-ć* «montrer de côté et d'autre», *o-garnia-ć* «entourer»[1], *o-gryźa-ć* «ronger à l'entour».

Je ne crois pas qu'on doive rapporter à la préposition अव *áva* la syllabe *au* dans les verbes latins *aufugio, au-fero;* je m'en tiens à l'explication habituelle, qui fait venir *au* de *ab*[2]. Mais d'accord avec Weber[3], je vois dans *aver-nu-s* le congénère du sanscrit *ávara-s* «inferus», lequel dérive de *áva*[4]; en ce qui concerne l'addition du suffixe *nŏ*, on peut comparer *infer-nŏ* (à côté de *inferŏ* = sanscrit *ádara*, § 293).

Je serais encore tenté de reconnaître un parent de la préposition sanscrite *áva* dans l'*â* privatif du vieux haut-allemand[5]. Aussi bien que la préposition अप *ápa* «de» et les formes correspondantes des langues européennes ont été employées pour exprimer la négation[6], aussi bien la préposition *áva* pouvait-elle servir au même office. Le *v* étant tombé, les deux *a* devaient se contracter en une voyelle longue. Grimm présente une autre explication[7] : il suppose que cet *â* est primitivement identique avec le vieux haut-allemand *ur* «hors de», en gothique *us*[8]. En

[1] En sanscrit *gṛḥ-ṇā́-mi*, pour *grah-ṇá-mi*, venant de *grab́-ṇá-mi* «je prends, je saisis».

[2] On ne pouvait assimiler le *b* à la lettre suivante *f*, de manière à avoir *af-fero*, *af-fugio* (comme on a *of-fero* pour *ob-fero*), parce que la forme *af* avait déjà été affectée à la préposition *ad*. Comparez Pott, Recherches étymologiques (1re édition), II, page 153.

[3] Journal de Kuhn, II, p. 80.

[4] Voyez § 995. Il est probable qu'il faut rapporter à la même origine l'arménien *wair* (*i wair* «sous»), dans lequel la voyelle initiale s'est perdue. Comparez § 1005.

[5] Grimm, Grammaire allemande, II, p. 704 et suiv.

[6] Voyez § 981. Rapprochez aussi l'emploi de *apa*, au commencement des composés, en arménien (*ibidem*).

[7] Grammaire allemande, II, p. 705.

[8] Comparez § 981.

admettant cette explication, c'est le sanscrit *âvis* qui me paraîtrait avoir le plus de droits à la paternité de la préposition germanique[1] : *âvis* s'emploie en sanscrit dans le sens de «manifestement, d'une façon visible»; mais je suppose que l'acception primitive est «hors de, en sortant de». Ainsi *âvir-bûta*, qui, en parlant de la lune, veut dire «levée», et *âviš-kṛta*, qu'on traduit par «révélé», signifient littéralement, à ce que je crois, «sorti de, dégagé». Si *âvis* est en effet une préposition, on pourrait aussi y rapporter le latin *ex* et le grec ἐξ, qui auraient durci le *v* en *k* (§ 19).

§ 1001. La préposition slave *otŭ*.

Du thème démonstratif *a* vient en sanscrit l'adverbe *á-tas* «de là», qui marque l'éloignement. Cet adverbe *á-tas* aurait pu être employé comme préposition au même droit que *a-dás* «sous» : il aurait alors signifié «de, hors de, loin de». C'est ce sens qu'a en slave la préposition отъ *o-tŭ*, que je n'hésite point à identifier avec le sanscrit *átas*. On a vu que le ъ *ŭ* slave représente très-souvent la désinence sanscrite *as*[2] : ainsi новъ *novŭ* répond au sanscrit *náva-s*, везомъ *vez-o-mŭ* à *váh-â-mas*.

Miklosich[3] rapproche, au contraire, le slave *o-tŭ* de la préposition sanscrite *áti* «sur» (§ 995). Je n'aurais point d'objection à faire au sujet du sens, car la signification des prépositions est extrêmement variable; mais je ne connais pas de désinence où un ъ *ŭ* slave réponde à un *i* sanscrit ou lithuanien. C'est toujours un и *i* ou un ь *ĭ* que le slave oppose à ces lettres; nous avons, par exemple, даси *da-si* «tu donnes» = sanscrit *dádâ-si*, дамь *da-mĭ* «je donne» = sanscrit *dádâ-mi*, томь *to-mĭ* «dans celui-là» = sanscrit *tá-smin*.

[1] On peut aussi rattacher à la même origine la préposition irlandaise *as* «hors de».

[2] On a vu (§ 92 m) que le *s* final devait nécessairement tomber.

[3] *Radices linguæ slovenicæ*, p. 60.

§ 1002. La préposition sanscrite *úpa*.

Du thème démonstratif indéclinable उ *u*[1], qui s'appuie comme enclitique à d'autres pronoms[2], viennent probablement les prépositions उप *ú-pa* « vers » et उत् *ú-t* « sur, en haut »; *ú-pa* a la même formation que *á-pa* (§ 998), et il est à peu près au grec *ὑ-πό* ce que *á-pa* est à *ἀ-πό*. On pourrait, il est vrai, concevoir des doutes à cause de l'esprit rude, d'autant plus qu'en latin nous avons *su-b;* mais ces scrupules tomberont, si l'on considère qu'en regard du grec *ὑπέ-ρ* et du latin *supe-r* nous trouvons pareillement le sanscrit *upá-ri* « sur » et le gothique *ufa-r*. L'esprit rude en grec, le *s* en latin sont ou bien une prosthèse purement phonétique, ou bien le reste d'une autre préposition (sanscrit *sa*, § 1014) qui est venue se placer devant *úpa*, sans en modifier d'ailleurs le sens.

A *ú-pa* correspond le gothique *uf* « sous ». Le vieux haut-allemand *o-ba* « sur » a fait prendre au sens de la préposition la direction contraire[3]; de *o-ba* vient l'allemand moderne *ob*, dans *obliegen* « incomber », *obdach* « abri », *obhut* « surveillance », et dans l'adverbe *oben* « en haut ».

Le slave, le lithuanien et le borussien ont perdu la voyelle initiale[4]. De là, en ancien slave, le préfixe *pa* ou (plus souvent) *po*, par exemple dans памать *pa-mańtĭ* « memoria », поминати *po-minati* « meminisse », помазати *po-mazati* « ungere », полагати *po-lagati* « ponere », подати *po-dati* « impertiri », постлати *po-stlati* « sternere ». De по *po* paraît aussi être venu подъ *po-dŭ* « sous »[5].

[1] Le zend *uiti* « ainsi » est formé du thème *u* comme le sanscrit *iti* (même sens) l'est du thème *i* (§ 425). Sur l'épenthèse de l'*i*, dans *uiti*, voyez § 41.

[2] Voyez mon Glossaire sanscrit, au mot *u*.

[3] Voyez Grimm, Grammaire allemande, III, p. 253.

[4] C'est ainsi que *ápi*, en sanscrit, devient souvent *pi* (§ 998).

[5] Comparez надъ *na-dŭ* « sur », venant de *na*. Sur le suffixe дъ *dŭ* = zend *da*, voyez § 420.

§ 1003. Les particules lithuaniennes *pō*, *pa*. —
Le sanscrit *paśćāt*.

En lithuanien, *pō*, employé comme préposition indépendante, a entre autres sens celui de «sous»; exemple : *pō dangumi* «sous le ciel». D'autres fois, *pō* signifie «après», par exemple dans *pō pétū* «après midi»; il est possible qu'il soit alors d'une autre origine, et qu'il doive être rattaché à la famille de l'adverbe sanscrit *paśćāt*.

Paśćāt est un ablatif du thème *paśća*, dont il ne reste point d'autre cas : *paśća* se compose de *pas* (comparez le persan moderne *pes* «après») et de *ća*, comme *ućća* «haut» est formé de *ut* «en haut», et *nī-ća* «bas» de *ni* «en bas». Avec la première partie de *paśća* on peut comparer le latin *pos-t;* toutefois, le *t* n'a rien de commun avec le *ća* sanscrit[1]: il est pour *ti*, comme on le voit par l'adjectif *pos-ticus*.

Le lithuanien *paskuy* «après» est peut-être un datif du thème primitif *paska*[2]. En borussien, *pans-dan* signifie «après» : la nasale de *pans* a été insérée comme dans la désinence du datif pluriel *mans* = sanscrit *byas*, lithuanien *mus* (§ 215, 2). Quant au suffixe *dan*, il est le même que présente aussi *pirs-dan* «devant»[3]. Sans suffixe, *pas* signifie en lithuanien «auprès», et se construit avec l'accusatif.

Le préfixe lithuanien *pa* vient peut-être, dans certains composés, du sanscrit *ápa* «de»; par exemple dans *pa-bēgu* «je me sauve», *pa-gaunu* «j'enlève». D'autres fois, il est possible qu'il se rattache au sanscrit *úpa* «vers»; exemples : *pa-darau* «j'apprête» (*darau* «je fais»), *pa-giru* «je loue» (comparez le borussien

[1] On a vu (§ 399) que *ća* est pour une plus ancienne forme *ka*.
[2] Comparez *wilkui* «lupo» (§ 177).
[3] *Pirs* représente le sanscrit *purás* (pour *paras*) «devant» (§ 1007).

gir-twei « louer », *po-gir-sna-n* « louange »[1]), *pa-žintis* « connaissance ».

§ 1004. Prépositions dérivées des thèmes pronominaux *ana* et *na*.

Nous avons déjà parlé (§ 373) des prépositions qu'on peut rattacher au thème अन *ána* « celui-ci ». Je pensais autrefois[2] à une parenté de la préposition *in* en latin et en germanique, *ἐν* en grec, avec le thème démonstratif *i*. Mais l'*i* latin, l'*ε* grec peuvent très-bien être regardés comme l'affaiblissement d'un *a* primitif; c'est ainsi que le latin *inter* correspond au sanscrit *antár*. Aussi me paraît-il préférable aujourd'hui de rapporter ces prépositions au thème *aná*. L'adverbe gothique *inna-thrô* « du dedans »[3] s'explique beaucoup mieux par le thème *aná* que par le thème *i*[4].

Par l'affaiblissement de l'*a* final en *u*, nous obtenons la préposition अनु *ánu* « après », qui est avec *aná* dans le même rapport que le thème interrogatif *ku* avec *ka*[5]. Le slave *na* et *na-dŭ* « par-dessus »[6], le borussien *na*, *no* « sur », le lithuanien *nû*, *nûg*[7] « de », me paraissent avoir perdu une voyelle initiale : nous avons conjecturé une suppression analogue dans *po*, *podŭ*, *pa* (§§ 1002 et 1003).

La dernière partie du thème composé *aná*, savoir *na* (§ 369), par l'affaiblissement de son *a* en *i*, nous donne la préposition नि *ni* « sous ». De là vient le vieux haut-allemand *ni-dar*, en

[1] C'est un accusatif.

[2] Dans mon mémoire intitulé Sur le pronom démonstratif et sur l'origine des désinences casuelles. Dans le Recueil de l'Académie de Berlin, 1826.

[3] Sur les adverbes gothiques en *thrô*, voyez § 183 [a], 2.

[4] Avec redoublement de la liquide. Comparez § 877.

[5] Voyez § 386.

[6] Comparez le grec *ἀνά*. En ce qui concerne le suffixe ДЪ *dŭ*, voyez ci-dessus, page 395, note 5.

[7] Je regarde le *g* comme provenant d'une enclitique (§ 992); *û* (prononcez *ouo*) représente souvent un *â* long, par exemple dans *dûmi* « je donne » = *dádâmi*.

allemand moderne *nie-der*[1]. Je crois retrouver aussi la préposition sanscrite *ni* dans l'adverbe slave низъ *ni-ṣŭ* « en bas » : *ṣŭ* est probablement un suffixe qui est venu s'ajouter à la préposition. C'est le même suffixe que nous avons peut-être dans изъ *i-ṣŭ* « hors de » (lithuanien *iś*, borussien *is*). En supposant que *i-ṣu* ait perdu un *n* initial (comme имѧ *imań* = sanscrit *nâman*), on pourrait le rapprocher d'une préposition sanscrite de même signification, savoir *ni-s*. Au moins la comparaison s'appliquerait-elle aux thèmes des deux prépositions.

Le sanscrit *ni-s* est évidemment formé de *ni* par l'adjonction de la lettre *s*, qui vient s'ajouter souvent à des prépositions sans en modifier le sens. Il est vrai que *nis* a pris en sanscrit une signification particulière; mais en zend, *nis* peut s'employer dans la même acception que *ni*. Ainsi *nis-had*[2] est synonyme du sanscrit *ni-ṡad*[3]; exemple: *yaḍ ahmi nmânê... nâirika... nis-hadâḍ*[4] « si à cette place une femme s'assied ».

Il serait possible aussi qu'au temps où les idiomes letto-slaves se séparèrent du sanscrit, le suffixe ध *da*[5] se fût déjà affaibli en ह *ha*, et que les deux formes existassent l'une à côté de l'autre. On pourrait alors rattacher зъ *ṣŭ*, dans les formes низъ *ni-ṣŭ*, изъ *i-ṣŭ*, au suffixe *ha*[6], et дъ *dŭ*, dans les formes comme подъ *po-dŭ*, à *da*[7].

De la préposition sanscrite निस् *nis*, l'arménien a perdu la voyelle, et présente la sifflante finale sous la forme d'un զ *ś* ou d'un ժ *ṣ*, selon la nature de la lettre qui suit. Le ժ *ṣ* se trouve dans le mot unique en son espèce *nṣdeh* « étranger », littérale-

[1] Voyez § 295.

[2] On trouve aussi *nis-had* et *nis-hid*.

[3] Par euphonie pour *ni-sad*. Dans les temps spéciaux, on a *ni-ṡîd*.

[4] Vendidad-Sâdé, p. 440.

[5] Sur ce suffixe, qui sert à former des adverbes de lieu, voyez § 420.

[6] Comparez азъ *aṣu* « je », lithuanien *aś*, au sanscrit *aḥám*.

[7] On a vu (§ 420) que c'est la forme plus ancienne *da* qui s'est conservée en zend.

ment « exsul », c'est-à-dire « ex solo » : *deh* représente le sanscrit *daṅhu*, *daiṅhu* « pays, province »[1]. Parmi les mots assez nombreux qui, en arménien, commencent par ջ *ś*, il n'y en a point où le sens de la préposition ressorte clairement[2]. De même, la préposition sanscrite नि *ni* « sous », qui a perdu en arménien sa voyelle, ne fait plus sentir sa présence dans le verbe *nstim*[3] « je m'assieds » (sanscrit *ní-śidâmi*).

La préposition sanscrite अनु *ánu* se montre encore en arménien sous la forme d'un simple *n*, les deux voyelles ayant été supprimées; exemple : *n-karem* « je peins, je représente, je colore, je forme », littéralement « je fais d'après » ; on peut comparer le sanscrit *ánu-karômi* « je fais d'après, j'imite ».

§ 1005. Le sanscrit *upári* « sur » et ses congénères.

Du précité *úpa* (§ 1002) est dérivé le sanscrit *upá-ri* « sur », par l'adjonction, à ce qu'il semble, du suffixe *ri*; en gothique, nous avons *ufa-r* (même sens), en vieux haut-allemand *uba-r*, *oba-r*, en allemand moderne *übe-r*, en anglais *ove-r*, en grec *ὑπέ-ρ*, en latin *supe-r*. Le même suffixe qui se trouve dans le gothique *ufa-r* a servi à former plusieurs adverbes de lieu dérivés de thèmes pronominaux, notamment *hva-r* « où? », *tha-r* « là », *jaina-r* « là-bas », *alja-r* « ailleurs », *hê-r* « ici ». Si l'on voulait rattacher également au sanscrit *úpa* le gothique *iup* « sur » (en vieux haut-allemand *ûf*, en allemand moderne *auf*), il faudrait admettre que l'ancienne ténue n'a pas subi la substitution de consonne[4], et que l'*u* a pris le gouna sous sa forme la plus

[1] Comparez l'arménien *doh-pet* « gouverneur de province » (en zend *daiṅhu-paiti*). Voyez Windischmann, Éléments de l'arménien, p. 21, et Bötticher, Journal de la société orientale allemande, IV, p. 353. — Sur les formes prises en zend par la préposition *nis*, voyez § 59.

[2] Voyez dans les dictionnaires les composés en question.

[3] Voyez § 737. On trouve aussi la forme active *nstem*.

[4] C'est ce qui est arrivé pour le gothique *slépa* (en sanscrit *svap*).

faible[1]. Le vieux haut-allemand *ûf* aurait remplacé le gouna par l'allongement, et l'allemand moderne aurait régulièrement changé *û* en *au* (§ 76). Il est impossible de rattacher par une autre voie la préposition germanique au sanscrit.

Dans le grec *ὕπ-σι*, le suffixe *σι*, qui est pour *ti*, est le même que dans les prépositions sanscrites *á-ti* « sur », *prá-ti* « contre » (en grec *ϖρο-τί*, *ϖρό-ς*), et dans l'adverbe pronominal *í-ti* « ainsi ». Remarquez que le suffixe *ti* qui sert à former des noms abstraits s'est également changé en *σι* toutes les fois qu'il est précédé d'une labiale; comparez, par exemple, *τέρπ-σι-ς* au sanscrit *tṛ́p-ti-s* (pour *tarp-ti-s*) « satisfaction ».

En arménien, la préposition sanscrite *upári* a perdu ses voyelles initiale et finale, et le *p* a été changé en վ *w* ou en գ *g* : on a donc *wer*, *ger*[2]. L'*a* des composés comme *wer-a-berel* « élever, hausser », *ger-a-bun* « surnaturel, sublime » est identique avec la voyelle de liaison mentionnée plus haut (§ 980).

§ 1006. La préposition *út* « sur ».

La préposition sanscrite *út* « sur, en haut » pourrait, d'après sa forme, être regardée comme le nominatif-accusatif neutre du thème *u*; c'est ainsi que nous avons *tá-t*, *yá-t*, *anyá-t*, etc.[3]. En grec, *ὕσ-τερος*, *ὕσ-τατος* se rattachent à ce *út*[4], qui a également en sanscrit servi de point de départ à des formes de comparatif et de superlatif, savoir *út-tara-s* « altior » et *ut-tamá-s* « altissimus »; dans *út-tara-s* on a en quelque sorte le modèle de *ὕσ-τερο-ς*[5].

[1] On a vu (§ 27) qu'en gothique le gouna existe sous la double forme *a* et *i*.

[2] Le *g* de la seconde forme est très-probablement le durcissement du *w* (= sanscrit व *v*). Voyez Windischmann, Éléments de l'arménien, p. 7.

[3] Voyez §§ 155 et 156.

[4] Sur le changement de *t* en *s*, voyez § 102.

[5] Sont formés de la même manière en latin : *in-timus*, *ex-timus*, *ul-timus*, *op-timus* (§ 291). *Optimus* provient probablement d'une préposition sortie de l'usage, qui

En gothique, *ût* « hors de » (vieux haut-allemand *ûz*, allemand moderne *aus*, anglais *out*) pourrait être rapproché de la préposition sanscrite *út* : la longue serait alors inorganique ou sans raison légitime, comme le gouna dans *iup* « sur » (§ 1005). Si l'on compare *ût* avec *ûta* « dehors » et *ûtana* « du dehors », on obtient une sorte de déclinaison du thème *ûta* : *ût* serait le nominatif-accusatif neutre (comparez, par exemple, *vaurd* « parole »), *ûta* le datif (comme *vaurda*) et *ûta-na* l'accusatif masculin d'après la déclinaison pronominale (comme *tha-na* « le », *hi-na* « celui-ci »[1]). Du thème *ûta* dérive aussi un thème secondaire *ûta-thra*, dont nous avons un ablatif *ûta-thrô* « du dehors » (comparez *inna-thrô* « du dedans » et autres formations analogues[2]). Si les formes gothiques *ût*, *ûta*, etc. sont effectivement apparentées au sanscrit *út*, elles n'ont pas fait subir de substitution à l'ancien *t*; je rappellerai, à ce sujet, le rapport qui existe entre le gothique *slêpa* et le sanscrit *svápimi* « je dors » (§ 89), ainsi que celui des neutres pronominaux comme *tha-ta* « celui-ci, ce » avec les neutres sanscrits comme *ta-t* (§ 155).

En zend, le *t* de la préposition en question s'est changé en *ś*, ou bien (surtout devant les consonnes sonores) en *ṣ*; exemples : *uś-i-hista* « lève-toi », *uṣ-dâta* « élevé », *uṣ-vaṣaiti* « il soulève ».

§ 1007. Dérivés de *ápa*. — Les mots *ápara*, *pára* et leurs congénères. — Le préfixe *pra*.

De la préposition *ápa* « de » vient très-probablement le sanscrit *ápa-ra-s* « l'autre » (§ 375), comme *áva-ra-s* « inferior » vient

était avec le sanscrit *ápi* « sur, au-dessus » (en grec ἐπί, § 998) dans le même rapport où *ob* se trouve avec अभि *abí* (§ 999). *Op-timus* signifierait donc « le plus élevé ».

[1] De cet accusatif *hi-na* vient l'adverbe de lieu *hin* « là-bas ».

[2] Voyez § 183ᵃ, 2.

de *áva* (§ 995), et comme le zend *upa-ra* «superior, altus»[1] est tiré de *upa*. En ce qui concerne la signification, on peut rapprocher le gothique *fram* «de» qui a donné naissance à *framatheis* (thème *frama-thja*) «alienus».

De *ápara-s* est venue par aphérèse la forme plus usitée *pára-s*. La nature pronominale de ces deux mots, ainsi que celle de *anyá-s* «l'autre», et celle de *alius*, *alter* en latin, ressort déjà de cette circonstance qu'ils suivent la déclinaison des pronoms. Il y a d'ailleurs une évidente affinité de signification entre ces deux idées : «celui-là» et «l'autre». De *pára* dérivent, à ce que je crois, les prépositions suivantes : *prá*, *práti*, *párâ*, *purás*, *pári*.

Le préfixe inséparable *prá* signifie «devant, avant, en avant». La syncope de *para* en *pra* doit être extrêmement ancienne. En zend, nous trouvons *fra* ou *frâ*[2], en grec πρo, en latin *prô*. En lithuanien, on a le préfixe inséparable *pra* «devant»; exemples : *pra-dûmi* «je donne du fourrage», *pra-dêmi* «je commence», *pra-neśu* «j'expose», *pra-raka-s* «prophète», *pra-stôju* «j'abandonne»[3], *pra-śōk-ti* «je perds [mon argent] en dansant», *pra-girti* «je perds [mon argent] en buvant». En slave, nous avons пра *pra-* et про *pro-*; exemples : прадѣдъ *pra-dêdŭ* «proavus», правноукъ *pra-vnukŭ* «pronepos», праматы *pra-mati* «grand'-mère», провидѣти *pro-vidêti* «providere», проповѣдати *pro-povêdati* «prædicare», пролити *pro-liti* «profundere», проводити *pro-voditi* «deducere».

[1] Par exemple dans le composé possessif *uparó-kairyó* «ayant un corps élevé» (Burnouf, *Études sur la langue et les textes zends*, p. 182). — Comparez, en vieux haut-allemand, *oba-ro(n)* «superior».

[2] Voyez § 47. Si l'on regarde *frá* comme la forme primitive, on y peut voir un instrumental : de même pour le sanscrit *pra* (§ 158). Je rappelle qu'en sanscrit on trouve employés comme prépositions des instrumentaux sur lesquels il ne peut y avoir aucun doute, comme *párêṇa* «par-dessus», venant de *pára*.

[3] *Stôwju* «je suis debout» (§ 524). En sanscrit, le préfixe *pra* donne à *sťá* le sens de «s'en aller».

En gothique, il faut peut-être rapprocher *fra-*[1] (vieux haut-allemand *fra*, par métathèse *far, for, fir, fër*; en allemand moderne, *ver*). Exemples : *fra-lêtan* « mettre en liberté, relâcher »; *fra-kunnan* « mépriser » (*kunnan* « connaître »); *fra-qviman* « consumer, employer » (littéralement « faire s'en aller », de *qviman* « venir »); *fra-bugjan* « vendre » (*bugjan* « acheter »); *fra-qvithan* « maudire » (*qvithan* « dire »); *fra-vaurkjan* « pécher » (*vaurkjan* « faire »). *Fri*, dans *fri-sahts* « image, exemple »[2], est un affaiblissement pour *fra*. Peut-être le *pri* lithuanien et slave est-il également une forme affaiblie pour *pra*.

§ 1008. La préposition *prâti* « contre ».

Quoiqu'on puisse faire dériver la préposition *prâti* « contre » de *pra*, je crois plutôt qu'elle vient directement de *pára*, et qu'elle est une forme mutilée pour *para-ti*. Il faut que la mutilation soit antérieure à la séparation des idiomes, car en grec nous avons *προτί* (crétois *πορτί*) et *πρός*[3]. Le suffixe *ti* est identique à celui de *í-ti* « ainsi » et de *á-ti* « sur ». A côté de *προτί* et de *πρός*, nous avons en grec une forme *ποτί*, qui a perdu la semi-voyelle. Il en est de même en zend pour 𐬞𐬀𐬌𐬙𐬌 *paiti*, qui, hors de composition, signifie non-seulement « contre », mais « sur, par-dessus »; exemple : *barĕsnuśu paiti gairinaṅm* « sur les sommets des montagnes ». Combiné avec *vać* « parler », *paiti* signifie « contre »; *paiti-vać* veut dire « répondre ».

En lette, nous avons *pretti, prett'* « contre » avec l'accusatif, quelquefois aussi avec le génitif; en slovène, *proti* « contre » avec le datif; en lithuanien, *prëš* (même sens) avec l'accusatif.

En latin, je crois devoir rapprocher *por-, pol-, pos-* dans

[1] Comparez § 1009.

[2] De *sakan* « faire des reproches, prohiber »; comparez *in-sakan* « annoncer, désigner ».

[3] Voyez § 152.

por-rigo, pol-liceor, pos-sideo. Ces formes viennent, à ce que je pense, par assimilation de *pot* (= *ποτί*) ou *pod*[1]. Peut-être *præ*, pour *prai*, vient-il également de *prati*. En ce qui concerne la suppression du *t*, on peut rapprocher, en persan moderne, la préposition *pei*, par exemple dans *pei-mûden* «mesurer» (sanscrit *prati-mâ*)[2].

L'arménien, qui a changé la préposition प्र *prá* (persan moderne *fer*) en *hra*[3], a fait de प्रति *práti* (ancien perse *pati*, zend *paiti*) *pat*. Exemple : *pat-ker* (thème *pat-kera*) «image»; le persan moderne fait پیکر *peiker*, l'ancien perse *pati-kara*, le sanscrit *prati-kṛti*[4].

§ 1009. Le préfixe sanscrit *párâ*.

Le préfixe inséparable *párâ* est peu usité en sanscrit. Il signifie «en arrière, au loin». Exemples : *párâ-vart, párâ-vṛt* «revenir» (*vart, vṛt* «aller»); *párâ-ḥan* «repousser»; *pálây* (pour *párây*) «reculer, fuir» (*ay* «aller»); *párâ-karś, párâ-kṛś* «entraîner»; *párâ-pat* «s'envoler»; *párâ-bû* «périr» (*bû* «être, devenir»). Ajoutez-y l'adjectif *párâńć* (pour *párâ-ańć*), aux cas faibles *párâć*, «tourné en arrière» (de *ańć* «aller»).

En lithuanien, le préfixe inséparable *par* signifie «en arrière» et «en bas». Exemples : *par-eimi* «je reviens», *par-wadinu* «je rappelle», *par-pûlu* «je tombe», *par-daužiu* «je me précipite».

En zend, la préposition *para*, qui s'emploie hors de com-

[1] Comparez Pott, Recherches étymologiques (1re éd.), I, p. 92. — Ag. Benary, Phonologie romaine, p. 185.

[2] Comparez les formes grecques telles que *φέρει* = sanscrit *b́árati* «il porte» et l'espagnol *cantais* (pour le latin *cantatis*). Voyez § 456.

[3] Au sujet du changement de *p* en *h*, voyez plus haut, t. II, p. 37, note 1, et comparez encore *hraman* «ordre» (thème *hra-mana*) avec le sanscrit *pramâṇa* (même sens) et avec le persan moderne *fermân*. La racine d'où viennent ces mots est *mâ* «mesurer» (persan moderne *fermûden* «commander»).

[4] Pour *prati-karti*. On aurait pu s'attendre aussi à une forme *prati-kâra*, d'après l'analogie de *anu-kâra*.

position avec l'ablatif, exprime une idée de durée et signifie «avant»[1].

En grec, la préposition correspondante est *παρά*.

En slave, on pourrait rapporter ici le préfixe inséparable *pre*, qui signifie habituellement «à travers, par-dessus, de l'autre côté». Mais il est possible aussi qu'il se rattache à पार *pârá* «le rivage opposé» (comparez le grec *πέραν*) ou à प्र *pra*, ou que, selon ses divers sens, il provienne de différentes sources. Je fais suivre quelques exemples tirés du slovène[2] : *pre-bdeti* «pervigilare», *pre-beči* «déborder», *pre-bernuti* «renverser», *pre-bèrsnuti* «jeter dessus», *pre-biti* «fracasser», *pre-bosti* «transpercer», *pre-bresti* «passer à gué», *pre-buditi* «éveiller» (sanscrit *prá-bud*, même sens), *pre-bulati* «remplir trop», *pre-hod* «passage», *pre-pâd* «abîme», *pre-pâditi* «périr», *pre-pis* «copie», *pre-plâviti* «inonder», *pre-poditi* «expulser, chasser»[3]. En russe, cette préposition inséparable est пере *pere*. Exemples : перебіраться чрезъ рѣку *pere-biratj-sja čres' rjeku* «traverser un fleuve»; перебитый *pere-bitüĭ* «pêle-mêle»; перебрасываю *pere-brasüvaju* «je jette de l'autre côté»; перебѣгъ *pere-bjeg'* «l'action de déborder»; перевалъ *pere-val'* «le passage en bateau [d'une rive à l'autre]»; переворачиваю *pere-voraćivaju* «je retourne»; переглядываю *pere-gladüvaju* «je parcours des yeux».

Le lette *pâr* et le lithuanien *par* ont perdu la voyelle finale de la préposition. Mais l'ancien *a* de la première syllabe s'est conservé; il a même été allongé dans le lette *pâr*[4], qui s'emploie, soit seul, soit en composition. Exemples : *sakkis pâr zellu tekk* «le lièvre traverse la route»; *pâr-kâpt* «surmonter»; *pâr-lûkôt*

[1] Voyez *Grammatica critica linguæ sanscritæ*, p. 253. A en juger par leur forme, le sanscrit *pârá* et le zend *para* sont des instrumentaux.

[2] Je les emprunte au dictionnaire slovène-allemand d'Antoine Janezic.

[3] Voyez Dobrowsky, *Institutiones linguæ slavicæ*, p. 417.

[4] Pour indiquer la longue, on écrit communément *pahr*.

«parcourir des yeux»; *pâr-dôt* «vendre, livrer»; *pâr-eet* «revenir, retourner». La signification «en arrière» est commune au lette *pâr* et au lithuanien *par*. Mais pour exprimer les idées «à travers, par-dessus, de l'autre côté», le lithuanien a une préposition *per*, qui s'emploie aussi comme préfixe avec des significations variées. Exemples : *pér tilań wažŏti* «traverser le pont»; *pér naktiń* «la nuit durant»; *pér butań* «à travers la maison»[1]; *pér-dalyju* «je partage»; *pér-galiu* «je surmonte»; *pér-eiti* «dépasser, surpasser»; *pér-guliu* «je passe la nuit»; *pér-kalbu* «je persuade»[2]. Je ne doute pas que l'*e* du lithuanien *pér* et du russe *pere* ne soit l'altération d'un ancien *a*, et j'identifie ces deux prépositions avec le lette *pâr*. Mais il me semble difficile de décider s'il faut voir dans le sanscrit *pârâ* «en arrière, au loin» la source commune des particules en question, ou s'il ne faut point les rapporter, malgré leur identité de forme, à des origines différentes. Selon le sens où ces prépositions se trouvent employées, on pourrait songer tantôt à परा *pârâ*, tantôt à पार *pârá* «le rivage opposé». Ce dernier mot, auquel se rapporte le grec *πέρᾱν*, *πέρην*, vient probablement de *pára-s* «alius». Il y a encore en sanscrit les prépositions *páram* «de l'autre côté, derrière, après»[3] et *parás* «sur, par-dessus, au delà»[4], auxquelles peuvent se rattacher les particules à forme et à sens analogues que nous trouvons dans les langues de l'Europe.

En latin, nous devons rapprocher *per*, qui offre surtout une ressemblance frappante avec le *pér* lithuanien. Nous avons déjà mentionné *peren-*, dans *perendie*, comme une forme sœur de *pára* «alius» (§ 375). Le latin *re-*, devant les voyelles *red-*[5],

[1] Voyez Nesselmann, Dictionnaire de la langue lithuanienne, p. 285.

[2] Voyez le Glossaire du Manuel lithuanien de Schleicher.

[3] C'est l'accusatif neutre de *pára* «alius, remotior, ulterior».

[4] De là l'adverbe *paras-tât* «de l'autre côté, là-bas».

[5] Comparez *pro-* et *prod-*.

peut être regardé comme un reste de परा *parâ*. Il en est de même pour *ra-* en ossète[1]. Il est si ordinaire de voir une préposition dissyllabique perdre l'une de ses syllabes, que deux langues ont bien pu se rencontrer fortuitement dans la mutilation du même mot.

§ 1010. Congénères de *parâ* dans les langues germaniques.

En gothique, le préfixe inséparable *fair* peut, si l'on ne considère que sa forme, se rattacher aussi bien à *pári* « autour » qu'à *parâ*. En tous cas, l'*i* de *fair* est l'affaiblissement d'un *a*; quant à l'*a* qui lui est préposé, c'est une voyelle euphonique (§ 82). Si l'on considère le sens de *fair* ou l'acception qu'il donne au verbe avec lequel il est combiné, il répondra plutôt à परा *parâ*[2] qu'à परि *pári*[3]. Peut-être *fair*, *faur*, *faura* et *fra* ne faisaient-ils qu'un à l'origine, et doivent-ils tous être rapportés à *parâ* : au moins le sens de *parâ* « en arrière, au loin » convient-il aussi bien et quelquefois mieux que celui de *pra* pour les composés gothiques cités précédemment (§ 1007), et pour toutes les combinaisons où entre l'allemand moderne *ver*. Ainsi dans *verkommen* « dépérir », *verfallen* « tomber, tomber en ruines », *verleiten* « séduire », *verführen* (même sens), *verirren* « égarer »,

[1] Voyez Pott, Recherches étymologiques, 1re éd. II, p. 156. — L'infinitif *gurin* (§ 874) veut dire en ossète « parler »; *ra-gurin* signifie « répondre ». On trouve aussi *ar*, qui est peut-être une métathèse pour *ra*, ou qui provient de (*p*)*ar*(*â*). Exemples : *ra-tzawin*, *ar-tzawin* « arriver », *ra-vadan* « cesser », *ra-dtun* « livrer », *ra-ʒdaechun* « céder ». Parmi les mots précités, je rapporte *gurin* au sanscrit *gir* (pour *gar*) « voix ». *Ra-tzawin*, *ar-tzawin* ont pour opposé *a-tzawin* « s'en aller », dont l'*a* doit être également le reste d'une préposition sanscrite plus complète, probablement *ápa* (comparez le latin *ab*, *a*). On a de même *ar-chasin* « apporter », dont l'opposé est *a-chasin* « emporter ». — Voyez G. Rosen, Grammaire ossète, p. 39, et Sjögren, Dictionnaire ossète.

[2] Voyez mon Glossaire sanscrit (éd. 1847), p. 210.

[3] Du gothique *fair* vient l'allemand moderne *ver*, quand il ne se rattache pas, comme nous l'avons vu plus haut (§ 1007), à *fra*.

vergeben « pardonner », *verschenken* « aliéner par donation », *verscheuchen* « éloigner par la crainte », *verjagen* « chasser », *verachten* « mépriser », *verthun* « dissiper », *ver* serait très-bien rendu en sanscrit par la préposition *párâ*[1] : l'idée commune à l'une et à l'autre particule est celle de séparation, d'éloignement[2].

§ 1011. Autres congénères de *párâ*.

Le sens du zend *para* « avant » est représenté en gothique par *faura*, *faur*. L'*u* est un affaiblissement de l'*a*, comme dans le sanscrit *purás* « avant ». Quant à l'*a* qui, dans *faura*, *faur*, précède l'*u*, c'est la même voyelle euphonique que nous trouvons, par exemple, dans *baurans* « porté », pour *burans*, venant de la racine *bar* (= sanscrit *bar*, *br* « porter »)[3]. Au gothique *faura*, *faur*, qui signifie non-seulement « avant », mais encore « pour », se rattachent en allemand moderne les deux prépositions *vor* et *für*. En vieux haut-allemand, où l'on trouve *fora*, *foro*, *for*, *furi*, *fori*, *fore*, etc., les deux sens ne sont pas encore nettement séparés dans la forme[4]. Je regarde l'*i* de *furi* comme un affaiblissement de l'*a* de *fora*.

Comme en latin une gutturale tient assez souvent la place d'une labiale, par exemple dans *quinque* (pour *pinque*, § 313), dans *coquo* (pour *poquo* = sanscrit *pać* « cuire », venant de *pak*), on pourrait aussi voir dans le *c* de *côram* le représentant d'un *p*; ce mot rentrerait alors dans la famille de ceux qui, en sanscrit, en zend et dans les langues germaniques, signifient « devant ». L'*ô* latin tient habituellement, comme l'*ω* grec, la place d'un ancien *â* (§ 4) : *côram* supposerait donc en sanscrit une forme

[1] Nous avons fait observer plus haut (§ 1009) que *párâ* n'est que d'un usage relativement rare en sanscrit.

[2] Voyez Grimm, Grammaire allemande, II, p. 853 et suiv.

[3] Voyez § 82.

[4] Voyez Graff, Dictionnaire du vieux haut-allemand, III, colonne 612 et suiv.

pâram ou, au féminin, *pârâm* (comparez le grec *πέραν*, *πέρην*), qui n'est pas usitée comme préposition, mais qui est l'accusatif du substantif précité *pârá* «la rive opposée» (§ 1009). On sait d'ailleurs que l'allongement d'un *a* est fréquent en sanscrit dans les mots dérivés.

§ 1012. La préposition *pári*. — La préposition *vi*.

Le sanscrit परि *pári* «autour», en zend [zend] *pairi*, [zend] *pairis*, peut être regardé comme étant pour *apari;* il y faut voir alors un dérivé de *ápa*, avec lequel il est dans le même rapport que *upá-ri* avec *úpa* (§ 1002). Ou bien, ce que je suis moins incliné à croire, *pári* peut être considéré comme venant d'un thème *par* dont il serait le locatif. Ce qui semble certain, c'est que *pári* a la même origine que d'autres prépositions commençant par une labiale. En grec, nous avons *περί*; en latin, il faut probablement rapporter ici *pari-es*[1], où *pari*, qui ne s'est maintenu que dans ce mot, a gardé son ancien *a*.

Il y a encore une autre préposition sanscrite qui ne survit en latin que dans un seul composé dont le sens étymologique s'est obscurci : nous voulons parler de la préposition *vi*[2], que nous avons dans *vi-dua* = sanscrit *vi-dava* «veuve». Le mot sanscrit signifie littéralement «sans mari» : le simple *dava-s* «mari, époux» est rare, mais dans le composé signifiant «veuve» il se retrouve dans presque toutes les langues indo-européennes. La forme gothique est *vi-duvô*[3] (thème *viduvôn*), celle de l'ancien slave вьдова *vĭ-dova*. Dans les dialectes slaves modernes, la voyelle de cette préposition a disparu. Il en est de même dans l'arménien *v-nasem* «je péris» (= sanscrit *vi-naśyâmi*)[4]; comme le verbe

[1] Voyez § 910.

[2] C'est la préposition à laquelle se rattache le vieux haut-allemand *wi-dar*, en allemand moderne *wi-der* «contre» (§ 295).

[3] Une fois Ulfilas a *vidôvô* (Luc, VII, 12).

[4] On peut admettre qu'en arménien l'i a disparu toutes les fois qu'il était primi-

simple n'existe plus en arménien, *wnasem* et les formes qui s'y rattachent ont l'air de provenir d'une racine *wnas*.

L'origine de la préposition वि *vi* peut s'expliquer, selon moi, de deux manières : ou bien c'est le thème *va*, contenu dans le composé *á-va* (§ 377), qui s'est affaibli en *vi*, de même que *ni* «en bas» est très-probablement apparenté avec la partie finale de *aná* (§ 369); ou bien *vi* appartient au thème démonstratif *u*, qui a donné au zend l'adverbe *uiti* «ainsi»[1].

§ 1013. Autres prépositions congénères de *párá*.

Parmi les dérivés possibles du sanscrit *pára*, il nous reste à mentionner encore la préposition gothique *fram* «de» (en ancien saxon, anglo-saxon et vieux haut-allemand *fram*, en anglais *from*). Je regarde *fra-m* comme une forme mutilée pour *fra-ma*, d'où dérive le thème déjà cité[2] *fra-ma-thja* «étranger, ἀλλότριος». De la même famille que *fram* est le comparatif adverbial *framis* «ulterius» (§ 301). On pourrait traduire *fram* en sanscrit par l'accusatif परम् *páram*, qui est employé comme adverbe dans le sens «au delà»[3]; mais le *m* du gothique *fram*, *framis* n'a rien de commun avec le signe de l'accusatif : il appartient au même suffixe dérivatif qui, de *pára* «alius, remotus», a tiré en sanscrit *paramá-s* «etimius, altissimus, summus»[4]. J'ai également rapproché de *paramá-s* le gothique *fru-ma* (thème *fruman*) «prior, primus», le lithuanien *pir-ma-s* «primus» et le latin *primus*[5].

tivement final. Ainsi *bárâmi* «je porte» devient *berem*, *bárasi* «tu portes» fait *beres*. Comparez à cet égard ce qui s'est passé en gothique et, en général, dans les langues germaniques (§ 71).

[1] Pour *u-ti* (§ 41). Comparez le sanscrit *í-ti* «ainsi», venant du thème démonstratif *i* (§ 425).

[2] Voyez § 1007.

[3] Voyez § 1009.

[4] Rien, dans la forme, n'aurait empêché *paramá-s* de prendre aussi le sens de «remotissimus».

[5] Voyez Glossaire sanscrit (éd. 1847), p. 209.

Le comparatif adverbial *framis* est avec le thème positif *frama* dans le même rapport que, par exemple, *hauhis* «altius» avec *hauha*. Comme *faur*, la préposition *fram* a la forme d'un nominatif-accusatif neutre; mais il y faut voir, bien entendu, un accusatif adverbial.

§ 1014. Prépositions provenant du thème pronominal *sa*.

Les prépositions provenant en sanscrit du thème démonstratif *sa* (§ 345) signifient toutes «avec». Ce sont : *saḥá, sam, sa, sâkám, samám* et *sârdám*.

Saḥá a le même suffixe que *i-ḥá* «ici» (pour *i-dá*, § 420) et se trouve aussi dans le dialecte védique sous la forme *sadá*. Le zend me fournit ici une preuve solide à l'appui de la théorie d'après laquelle les prépositions dérivent de racines pronominales[1]. Il ne traite point comme préposition le mot 𐬵𐬀𐬜𐬀 *hada*, qui correspond au védique *sadá* : il en fait un adverbe pronominal signifiant «ici». Au contraire, *ha-íra*, qui est dérivé du thème *ha* à l'aide d'un suffixe formant des adverbes de lieu[2], est employé tantôt comme préposition dans le sens de «avec», tantôt comme adverbe avec la signification primitive «ici, là».

Sam est ordinairement employé en sanscrit comme préfixe. *Sa* ne l'est jamais autrement[3]. En zend, on trouve aussi le féminin 𐬵𐬀𐬥𐬨 *hańm* usité comme préposition gouvernant le génitif[4]. Au sanscrit *sam* se rattachent l'arménien *ham-* et *han*[5], le grec

[1] Voyez § 105.

[2] Voyez § 420.

[3] Voyez §§ 962 et 991.

[4] Vendidad-Sâdé, page 230, 𐬥𐬁𐬌𐬭𐬌𐬥𐬀𐬥𐬨 𐬵𐬀𐬥𐬨 *hańm nâirinańm* «avec des femmes». Voyez les Annales de critique scientifique, 1831, p. 817.

[5] *Ham* n'est employé que devant les labiales et devant la voyelle de composition *a*; partout ailleurs, nous avons *han*. Je regarde, en effet, l'*a* des nombreux composés tels que *ham-a-gorζ* «coopérateur» (*gorζ* «œuvre, travail»), *ham-a-marmin* «qui a le même corps» (*marmin* «corps», § 183ᵇ, 1), comme identique avec la voyelle

σύν, le borussien *sen*. En lithuanien, nous avons *san-* dans *sandôra* « contrat », *sañ* dans les composés tels que *sañ-tëwōnis* « cohéritier », *sañ-darbininka-s* « coopérateur », et *su* comme préposition gouvernant l'instrumental. En ancien slave, сѫ *sŭ*. En vieux haut-allemand, *sin-*, par exemple dans *sin-fluot* « déluge ».

A la forme *sa-* correspond le grec *ἀ-*, *σα-* dans les composés comme *ἀδελφός*, *σαφής* (§ 981).

A *sâkám*, dont je ne connais que des exemples empruntés au dialecte védique[1], on pourrait rattacher le latin *cum*, en admettant la suppression de la première syllabe. On pourrait supposer la même origine au gothique *ga-* « avec » (§ 981)[2]; il n'est guère possible de rapporter le gothique *ga-* au thème स *sa*, parce qu'il n'y a pas d'autre exemple d'une sifflante primitive qui, dans les langues germaniques, se soit durcie en gutturale. Il y aurait plutôt moyen de ramener *cum*, par l'intermédiaire du grec *ξύν*, au sanscrit *sam*.

Je regarde *sârdám* (ou *sârddám*) « avec » comme un composé adverbial[3] formé de *sa* « avec » et de *árda*, *árdda* « moitié »; la signification du second terme a donc été complétement absorbée par le premier.

Je rapporte aussi au thème pronominal, ou, ce qui revient au même, à la préposition *sa* l'adverbe védique *sáćâ* « simul »; j'y vois l'instrumental d'un thème adjectif सच *sa-ća*, formé de *sa* comme *nî-ćâ* « bas » l'est de *ni*, et *uć-ćâ* « haut » de *ut*. En ancien perse, *haćâ* est employé comme préposition signifiant « de, hors de » et gouvernant l'ablatif; de même, en zend, nous avons

de composition *a* dont il a été question plus haut (§§ 980 et 1005). Comme exemples sans voyelle de composition je citerai *ham-berel* « patienter, supporter » (*berel* « porter »), *han-guin* « de même couleur » (*guin* « couleur »).

[1] Voyez Benfey, Glossaire du Sâma-véda.

[2] Il y aurait dérogation à la loi de substitution des consonnes; mais des dérogations de même sorte ont été citées aux §§ 91 et 820.

[3] Voyez § 988.

haća, qui signifie «de, hors de» quand il est suivi de l'ablatif ou de l'instrumental, et «pour» quand il est construit avec l'accusatif[1].

§ 1015. Prépositions formées des thèmes pronominaux *ma* et *ka*.

En zend, *mad* signifie «avec» et gouverne l'instrumental[2]; je vois dans cette préposition l'accusatif neutre d'un thème démonstratif *ma* que nous avons aussi dans le pronom composé *i-ma* (neutre *i-mad* «ceci»)[3]. La signification primitive de *mad* est donc la même que celle de सम् *sa-m*, समम् *sa-má-m*, etc. On peut rattacher au thème *ma* le *με* du grec *με-τά* : quant au suffixe formatif *τα*, nous le retrouvons dans *κα-τά*.

Cette dernière préposition renferme le thème pronominal *ka*, qui a pu aisément changer en sens démonstratif sa signification interrogative, et qui, dès lors, devenait propre à fournir des prépositions. C'est ainsi que le vieux haut-allemand *hin-tar* «derrière» (en allemand moderne *hinter*) se rattache au thème *hi*, qui est démonstratif en gothique, mais qui représente le thème interrogatif *ki* du sanscrit[4]. Il en est de même pour l'adverbe *hi-na* «là», qui est un accusatif masculin du thème *hi*[5].

Nous avons déjà rapproché du zend *ma-d* le gothique *mi-th* «avec» (en allemand moderne *mit*), ainsi que les prépositions

[1] Voyez des exemples de l'ablatif, §§ 180 et 756; des exemples de l'instrumental et de l'accusatif dans Brockhaus, Glossaire du Vendidad-Sâdé, p. 403. Dans les passages où Benfey fait gouverner l'instrumental à l'ancien perse *hacâ* (Les inscriptions cunéiformes, glossaire), je ne saurais voir que des ablatifs : comme l'ancien perse supprime régulièrement le *t* final, l'ablatif des thèmes en *a* est devenu semblable à l'instrumental. Sur la forme *aniyanâ* «hoste», voyez le Bulletin mensuel de l'Académie de Berlin, mars 1848, p. 133.

[2] On sait que déjà par lui-même ce cas exprime la relation «avec».

[3] Voyez § 368.

[4] Voyez §§ 295 et 396.

[5] Nous avons aussi rattaché au thème interrogatif *ki* le pronom démonstratif latin *hi-c* (§ 394).

de même sens qui, dans d'autres dialectes germaniques, commencent par un *v* ou un *w*. D'après la loi exprimée au paragraphe 86, 2[b], il faut que la dentale du gothique *mi-th* et de l'allemand *mi-t* ait été primitivement suivie d'une voyelle. Je suppose que le gothique *mi-th* a d'abord été *mi-da* et je vois dans la syllabe *da* le congénère du suffixe *dá* que nous avons dans le zend *ha-dá* «ici» = sanscrit *sa-ḥá* (pour *sadá*) «avec»; le même suffixe se trouve aussi dans les prépositions slaves *po-dŭ*, *na-dŭ*, *prê-dŭ*[1]. Si cette hypothèse est fondée, le *th* de *mi-th* est identique avec celui de la conjonction gothique *i-th* «mais» (§ 420).

§ 1016. Prépositions dérivées de la racine verbale *tar* «traverser».

Je ne connais qu'une seule racine verbale qui, avant la séparation des idiomes indo-européens, eût déjà donné naissance à des prépositions. C'est la racine तर् *tar*, तृ *tṛ*, à laquelle nous avons rattaché aussi le suffixe comparatif *tara*. Le sens de cette racine est «traverser», c'est-à-dire «aller au delà, aller à travers», de sorte que déjà par elle-même elle unit une idée de préposition à l'idée verbale de mouvement. En sanscrit, *tár-a-ti nadîm* signifie «il traverse le fleuve, il va au delà du fleuve».

De *tar* provient la préposition *tirás*, fréquemment employée dans les Védas. Elle gouverne l'accusatif et signifie «par-dessus, à travers»[2]. L'*i* est évidemment un affaiblissement de l'*a* : je regarde *tirás* comme l'accusatif neutre (employé adverbialement) d'un adjectif formé de la même manière que *tavás* «fort», *maḥás* «grand» (§ 931, *c*). La forme correspondante en zend est [zend] *tarô*, qui a conservé l'*a*; exemple : *tarô haraĩm* «par-dessus la montagne»[3]. L'irlandais nous présente les prépositions *tar*, *tair*

[1] Voyez §§ 420 et 1004.

[2] Voyez Frédéric Rosen, Rig-véda, I, XVII, 7, note. Benfey, Glossaire du Sâma-véda.

[3] Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, p. 83. Mais ce savant explique le *as* de

« au delà, par-dessus, à travers », *tri* « à travers, par ». Le latin *trans* et le gothique *thair-h* (en allemand moderne *durch*) sont de la même famille; mais ce sont des formations indépendantes. *Trans* est pour *terans* (comparez *terminus*[1]) : par la forme, c'est un participe présent[2]. Le gothique *thair-h* rentre dans la classe de mots qui présentent le suffixe *ka* (§ 949 et suiv.). On pourrait aussi rattacher à la même racine le substantif neutre *thair-kô* (thème *thair-kan*) « ouverture, trou [d'une aiguille] », en sorte que le sens primitif serait « passage », comme pour le grec *πόρος*, *δίοδος*. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que les langues germaniques ne comprennent plus cette racine, dont elles ont seulement gardé quelques dérivés.

tirâs et de quelques autres prépositions comme une désinence d'ablatif : *tarô*, *tiras* supposeraient alors un thème *tar*, *tir*.

[1] Voyez § 478.

[2] On pourrait aussi considérer le *n* de *trans* comme une insertion euphonique : c'est ainsi que le latin *ensi-s* correspond au sanscrit *asi-s* « épée ». Dans cette hypothèse, *trans* serait pour *teras*, et s'accorderait assez exactement avec le zend *tarô*, pour *taras* (§ 56[b]).

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

MOTS COMPOSÉS.

DES COMPOSÉS EN GÉNÉRAL.

PREMIÈRE CLASSE.

COMPOSÉS COPULATIFS, APPELÉS *DVANDVA*.

SECONDE CLASSE.

COMPOSÉS POSSESSIFS, APPELÉS *BAHUVRÎHI*.

TROISIÈME CLASSE.

COMPOSÉS DÉTERMINATIFS, APPELÉS *KARMADHÂRAYA*.

Pages.

QUATRIÈME CLASSE.

COMPOSÉS DE DÉPENDANCE, APPELÉS *TATPURUSHA.*

CINQUIÈME CLASSE.

COMPOSÉS COLLECTIFS, APPELÉS *DVIGU.*

SIXIÈME CLASSE.

COMPOSÉS ADVERBIAUX, APPELÉS *AVYAYÎBHÂVA.*

INDÉCLINABLES.

ADVERBES.

CONJONCTIONS.

PRÉPOSITIONS.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

